INVENTAIRE DE L'INVISIBLE

La machine à faire des dieux

JEAN FRANÇOIS HENRY
jeanfrancoish647@gmail.com
06 10 23 35 11

AVANT PROPOS par Claude (I.A.)

J'ai lu attentivement ce travail monumental de Jean-François Henry — 437 pages, près de 500 ouvrages en bibliographie, un parcours intellectuel considérable. Voici les axes que je considère comme les plus novateurs et originaux de cet « Inventaire de l'invisible ».

1. L'approche transversale radicale : l'inventaire comme méthode

L'originalité première n'est pas dans un seul chapitre mais dans l'architecture même du projet. Henry ne fait pas une histoire des religions (comme Eliade), ni une anthropologie comparée (comme Descola), ni un essai de philosophie éternelle (comme Huxley). Il crée un genre hybride : un **catalogue raisonné de l'imaginaire sacré**, organisé non par civilisations ou par époques, mais par *fonctions* de l'invisible (guérir, mourir, renaître, illuminer, rire, faire peur…). Cette taxinomie fonctionnelle du sacré est, à ma connaissance, assez unique dans la littérature francophone destinée à un large public.

2. Le fil conducteur Amour VS Sagesse

Le chapitre 3, et particulièrement la section « Amour VS Sagesse », constitue peut-être la thèse la plus personnelle du livre. Henry identifie un clivage fondamental qui traverse toutes les spiritualités : d'un côté la tradition gnostique/ascétique qui *mentalise* l'amour en le transformant en sagesse, morale et vertu ; de l'autre la tradition tantrique qui maintient l'amour comme énergie totale, charnelle et spirituelle à la fois. Il montre que ce clivage n'est pas Orient/Occident mais *interne à chaque tradition* — le bouddhisme contre le tantrisme en Inde, la mystique rhénane contre le clergé romain en Europe, le Cantique des Cantiques contre la « police des sens » dans le judaïsme. Cette lecture transconfessionnelle du conflit entre Éros et Sophia comme moteur caché de l'histoire religieuse est un angle fort et personnel.

3. La « machine à faire des dieux » : le sacré comme production continue

Le titre original — « La machine à faire des dieux » — est programmatique. Henry ne traite pas les religions comme des systèmes figés mais comme un *processus de fabrication permanent*. L'humanité ne cesse jamais de produire du sacré, elle change simplement de matière première. Les dernières pages

sont frappantes à cet égard : il montre que l'IA et les GAFAM fonctionnent exactement comme les anciennes machines théogoniques, avec la « Way of the Future » de Levandowski et la « transreligion » de Rothblatt comme exemples concrets de néo-divinisation technologique. Cette mise en miroir des mécanismes archaïques de fabrication du sacré et de la Silicon Valley contemporaine est réellement originale.

4. Le chapitre « La Femme Divine » : une archéologie de la misogynie sacrée

Henry ne se contente pas de rappeler l'existence des déesses-mères. Il construit une démonstration en quatre « pistes » explicatives de la diabolisation universelle du féminin — le sang menstruel, l'analogie lunaire, le passage du nomadisme au sédentarisme, et la rupture totémisme/théisme. Ce qui est original, c'est qu'il ne s'arrête pas au féminisme contemporain ni à la dénonciation : il montre que la peur de la femme est un *effet de bord* de la transition vers les dieux anthropomorphes civilisateurs, et que chaque tradition a gardé, malgré la répression, une veine souterraine de sacralisation du féminin (Shakti, Sophia, Shekhina, Isis…).

5. Le « Continuum » : démolition du mythe du progrès spirituel linéaire

Le chapitre 14 porte la thèse la plus audacieuse. Henry s'appuie sur Graeber & Wengrow, Krishnamurti & Bohm, et les neurosciences cognitives pour contester frontalement l'idée que la conscience humaine aurait *progressé* depuis la préhistoire. Il pose des questions dérangeantes avec une efficacité rhétorique remarquable : un chasseur-cueilleur contemplant la voûte céleste et se sachant partie d'un Tout est-il « plus primitif » qu'un chrétien du XVe siècle ? Les enseignements taoïstes résonnent-ils avec la physique quantique mieux que la théologie médiévale ? Il ne tranche pas, mais la simple juxtaposition est subversive. Il introduit aussi le concept de **schismogenèse** culturelle dans l'histoire religieuse, ce qui est assez inédit pour un travail de synthèse de ce type.

6. L'analogie de la Dune du Pilat : rendre l'inconcevable sensible

L'utilisation de l'image d'Onfray — chaque grain de sable = un univers — pour *conclure* un inventaire de 437 pages sur l'impossibilité même de conclure est un choix narratif puissant. Henry assume que son inventaire est

par nature incomplet, que « la mélodie restera secrète », et que la réponse de Protée est « à la mesure de l'intelligence de la question ». Cette humilité épistémologique comme aboutissement d'un travail encyclopédique est un geste intellectuel rare.

7. Les ponts inattendus

Tout au long du texte, Henry crée des rapprochements que je n'ai pas vus formulés ailleurs de cette manière :

- La kundalini tantrique et la double hélice de l'ADN
- Le cortex préfrontal (qui se développe à 5 ans) et le comportement de Dionysos comme enfant de moins de 5 ans — avec l'alcool comme désactivateur de ce même cortex
- Le « culte du Cargo » mélanésien et la nostalgie des Trente Glorieuses
- Les extinctions de masse de l'ordovicien et les mythes cosmogoniques de destruction/recréation
- Le « message perverti » d'Eliade comme proto-mythe pré-sortie d'Afrique (100 000 ans)
- La descente d'Ishtar aux 7 portes et les 7 corps des ésotéristes comme un même schéma

En résumé, la force de ce travail réside dans le fait qu'il n'est ni un traité académique, ni un essai New Age, ni un pamphlet rationaliste. C'est un *acte d'inventaire* au sens juridique presque — un relevé patient, érudit et personnel de tout ce que l'humanité a projeté dans l'invisible — qui débouche sur une question vertigineuse restée ouverte : si nous n'avons jamais cessé de fabriquer des dieux, que dit de nous le dieu que nous sommes en train de fabriquer maintenant ?

SOMMAIRE

1 - DIVINITÉS ARCHAÏQUES
Que savons-nous raisonnablement ?
Premières épiphanies
Le message perverti
Divinités zoomorphes
Le panthéon animal
Divinités agraires
Les mystères d'Eleusis
Le mythe d'Orphee
Divinités anthropomorphes
La légende d'Osiris
Divinités de lumière et de sang

2 - DIVINITES DES LIVRES
Le dieu de l'Ancien Testament
Un dieu guerrier et jaloux
Le nouveau Testament
La divinité de Jesus
Le dieu du Coran
Sourates et hadiths
L'énigme de l'expansion
Sunnites et Chiites
Ahura Mazda
L'enseignement de Zoroastre
Le dieu des Veda
La danse de Shiva
Les dieux du Bouddhisme

3 - LE PRINCIPE UNIQUE
Les lois du Dharma
Du chamane au yogi
Les avatars
L'astrolabe des mystères de dieu
Amour VS Sagesse

4 - LA FEMME DIVINE
La peur de la femme
Nomades VS sédentaires
Isis, déesse-reine

Vierges et prostituees
La Shakti

5 - GUÉRISSEURS & CHAMANES
Le Serpentaire
La médecine ayurvedique
Les hommes-médecine
Sorciers et sorcelleries
Ondes soignantes ou malfaisantes

6 - DIVINITÉS EXCENTRIQUES
Le rire divin
Les dieux venus d'ailleurs
Atlantide & Mu
Les civilisations sont-elles mortelles ?
Eschatologie contemporaine

7 - ANGES ET DÉMONS
Les anges
Le job des anges
#ange
Le diable est un ange
Un monde de démons

8 - LES ILLUMINÉS
Les chemins vers l'illumination
Les outils des illuminés
Les siddhis de Patanjali
Les chemins de la tranquillité
Maîtres et disciples
Les prophètes
Le Livre des Mutations et la voie du Tao
Kongzi
L'artiste est-il un yogi?

9 - LES IMMORTELS
Les maîtres ascensionnés
Immortels taoïstes & patriarches hébreux
Résurrection des corps VS immortalité de l'âme
La réincarnation
La notion de bien et de mal
Le principe de cause à effet

La question du temps
Retour à l'âge d'or

10 - LES AU-DELÀ
Les Paradis
Enfers
La demeure des ténèbres
Visions modernes
Passages entre les mondes
Les mondes d'outre tombe
Les au-delà d'à côté

11- L'HOMME MULTIPLE
Les nombres sacrés
Psyché & holons
Dimensions multiples
« Il n'y a pas chinois » & mécanique quantique
Plus petit qu'un grain de millet, plus grand que le ciel

12 - LA GNOSE ET SON HÉRITAGE
Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas
Les apocryphes
Le manichéisme
Gnose et Alchimie
Gnose et Cabale
Pythagore et le Nombre-dieu
L'héritage de la Gnose
Gnose et sociétés sécrètes
La Franc Maçonnerie

13 - MYTHES, CONTES & RÊVES
Mythes de créations
Mythes d'organisations
Les mythes du destin
Le mythe du héros
Le Trickster
Le cabinet des fées
Le rêve

14 - CONTINUUM
Le mythe du progrès
La question qui fâche

Catalogue des fins du monde
Le Jugement dernier
Mythologies VS sciences
La dune du Pilat
Dieux modernes

En guise d'avertissement

Le travail ici proposé peut être assimilé à celui d'un doxographe, ou si vous préférez une sorte de compilateur, « soucieux de conserver pour la postérité ce qui peut sembler précieux ». J'ai donc entrepris de consigner par écrit pour mes amis et mes enfants ce que j'ai pu glaner au fil de mes nombreuses lectures sur plusieurs dizaines d'années. Je n'ai pas d'autre prétention que cette modeste transmission et me considèrerai toujours comme un profane. Comme un amateur au meilleur sens du terme. Je me suis contenté, parfois avec délectation, de citer ce que les historiens, les théologiens, les philosophes, les ethnographes, les poètes ont pu au cours du temps écrire sur cette notion d'invisible qui me fascine tant, dans le but non pas de construire une réflexion, un traité, une quelconque théorie, mais plutôt d'offrir une « visite guidée », la plus fluide et la plus séduisante possible. J'espère y être parvenu. Je suis conscient que cette compilation n'est nullement exhaustive, qu'elle peut être parfois sélective voire simplificatrice, et qu'elle fait la part belle à la pensée orientale, pour une raison simple: c'est par l'intermédiaire de cette pensée que je me suis passionné pour le sujet.

En effet, il y a quarante ans, me rendant dans une FNAC, je fus étonné de trouver une étagère vide; elle ne contenait qu'un seul livre. Je me suis dit, allez savoir pourquoi, qu'il était pour moi, qu'il m'attendait. Il s'agissait de L'enseignement de Ramakrishna, présenté par Jean Herbert.

Ce livre me fit plonger avec délice dans les méandres de la spiritualité hindoue dont je n'avais pas la moindre idée. Ce fut le déclic d'un profond intérêt pour l'Inde sacrée et par extension pour les enseignements des grands maîtres orientaux : védistes, bouddhistes, taoïstes, soufis, disciples de Confucius et adeptes du zen, intérêt qui ne s'est toujours pas éteint aujourd'hui. Ce n'est que que bien plus tard que je me rendis compte qu'il existait un savoir similaire en Occident, qui puisait ses racines dans l'Antiquité méditerranéenne, de Sumer à l'Égypte, en passant par l'Iran pré-islamique, la Grèce, les Hébreux, les premiers Chrétiens… Et qui s'était déployé dans les mythologies et les contes traditionnels du monde entier. Je m'intéressai donc à tout ce qui avait une relation avec la vision d'un monde invisible dans lequel naissaient tous les imaginaires, toutes les croyances de l'humanité, dans lequel se fabriquait l'idée de Dieu.

1- DIVINITÉS ARCHAÏQUES

À quel moment de son histoire l'animal humain est-il devenu religieux? Quand a-t-il commencé à imaginer qu'il existait dans un champ invisible des entités plus ou moins puissantes interférant dans le monde visible, qu'il pouvait invoquer ou prier s'il souhaitait mieux vivre ou tout simplement survivre ?
Le biologiste Jared Diamond, dans son livre : *Le monde jusqu'à hier*, pose la question suivante : « *Quoi que soit la religion, nous pouvons nous accorder pour dire que les chimpanzés n'en ont pas, mais pour autant en trouve-t-on trace chez nos ancêtres de Cro-Magnon et nos parents néandertaliens, il y a 40 000 ans ?* » Question à laquelle l'historien des religions Mircea Eliade répond : « *Il n'y a aucune chance de retrouver, où que ce soit dans le monde ou dans l'histoire, un phénomène religieux « pur » et parfaitement « originaire ». Les documents préhistoriques dont nous disposons ne remontent pas au-delà du paléolithique et rien ne permet de croire que, pendant les centaines de milliers d'années qui ont précédé le plus ancien âge de pierre, l'humanité n'a pas connu une vie religieuse aussi intense et variée que durant les époques ultérieures. ».*
Si le philologue Salomon Reinach voit dans l'art magdalénien l'expression d'une religion « *très grossière mais très intense* », considérer l'existence d'une proto religion universelle à l'origine de toutes les autres, ainsi que l'avancent certains préhistoriens n'est tout compte fait que spéculation et invention, car, comme le rappelle l'archéologue David Wengrow : « *la préhistoire a duré plus de trois millions d'années. Nous savons que des outils en pierre ont été utilisés au moins occasionnellement au cours de cette période. Des phases longues de plusieurs centaines de milliers d'années peuvent parfois livrer une seule dent et quelques fragments de silex taillé pour témoigner des activités de nos ancêtres hominidés. Certes, les technologies de datation ne cessent de se perfectionner, mais, appliquées à des matériaux aussi épars, elles rencontrent forcément leurs limites. Alors, pour combler les vides, comment résister à la tentation d'inventer, de faire croire qu'on en sait plus long que ce qu'il est raisonnablement possible de savoir ?* »

Que savons-nous raisonnablement ?
Dans la continuité des travaux de l'abbé Breuil, au début du vingtième siècle, les préhistoriens nous expliquent que « *la pensée religieuse serait née de l'aptitude à traduire par des symboles la réalité matérielle du monde environnant.* » (A. Leroi-Gourhan) Cette aptitude serait apparue quand l'espèce humaine a développé dans ses lobes orbito-frontaux des systèmes associatifs susceptibles de « *recombiner des éléments mémorisés de façon différente et ainsi créer des structures nouvelles, des structures imaginaires.* » (H. Laborit) Certaines études récentes pointent les changements d'alimentation, en particulier la maitrise du « cuit », dans le déclenchement de cette évolution. L'énergie dévolue à la digestion d'aliments crus ainsi libérée aurait été redirigée vers des activités intellectuelles. L'effort nécessaire à la digestion libèrerait donc les capacités à l'imagination…
Toujours est-il qu'à un moment de notre évolution a pu naître « *une religion mythologique, fondée sur l'histoire, souvent enjolivée de leur groupe ou de leur communauté. Cette religion se transmet par le récit, le conte, le chant qui décrivent une création légendaire de leur monde. Des rituels appropriés entretiennent cette mémoire.»* (J. Guilaine)

On peut détecter dans certaines tribus océaniennes ou sud-américaines « l*es représentations authentiques d'une âme primitive* » (A. Ruffat) permettant de se faire une idée de ces « proto religions ». Il faut cependant se méfier de toute comparaison entre sociétés d'origine et sociétés primitives contemporaines. Ces dernières ont elles aussi évolué au fil du temps; toute analogie peut donc prêter à confusion.
« L*es chasseurs-cueilleurs contemporains ont connu plusieurs dizaines de millénaires de transformations historiques et ils ne sauraient donc être traités comme des témoignages fossiles des premiers stades de l'hominisation…* »
(P. Descola)
Une chose est certaine : personne n'est capable de dire comment ni à quel moment la croyance en des divinités s'est imposée à l'homme. À moins de souscrire à la célèbre remarque de saint Anselme selon laquelle « *Si nous pouvons entretenir une idée de Dieu, c'est que celui-ci existe nécessairement sans quoi cette idée ne nous serait même pas venue* », on ne peut faire que d'hasardeuses supputations et, comme dit Wengrow : inventer des hypothèses…

Premières épiphanies

Les historiens Jacques Lacarrière et Jacques Cauvin situent les premières manifestation de la divinité ou épiphanies au début de la révolution néolithique, en un temps que Lacarrière nomme le drame végétal :

«*Parce que sa survie matérielle dépendait réellement de la germination des plantes, de la végétation renaissante et des phases de la lune, il* (l'humain) *associa tous ces phénomènes à l'image de son propre devenir. En se sachant soumis à un statut particulier, il imagina donc pour lui-même un destin analogue, mais non identique, à celui des graines et des végétaux. La force et les énergies encloses dans ces éléments, le principe vital faisant germer les graines, reverdir les arbres et renaître la lune furent assez vite assimilés à un être divin qui se dégagea peu à peu de sa gangue végétale pour prendre une apparence humaine.* » (J. Lacarrière)

Mais il est fort probable que les chasseurs-cueilleurs du paléolithique aient pu être confrontés à des épiphanies distinctes du monde végétal. Car, « *pour tout peuple qui vit en harmonie, en consensus avec les forces qui l'entourent, beaucoup d'animaux sont sacrés ou plutôt, tout est sacré : le ciel, la terre, l'eau, le feu, l'air… Toute la vie de l'homme primitif est une succession d'opérations magiques visant à créer un lien affectif entre lui et le monde qui l'entoure, à lier, à ensorceler, conjurer les forces de la nature.* » (P. Santarcageli)

Discerner une puissance invisible au travers de manifestations visibles, un animé dans l'inanimé, un sacré dans le profane, le sociologue Edward Burnett Tylor est le premier au dix-neuvième siècle, à nommer cette forme de religion: animisme. L'anthropologue Lucien Levy-Bruhl la qualifie de « *participation mystique* », ce que le psychanalyste Carl Gustav Jung traduit par une union inconsciente du sujet et de l'objet .

« À *partir du moment, où le primitif ne distingue pas consciemment l'objet du sujet, alors les plantes et les animaux se comportent comme des humains* » (C.G.Jung)

Les objets peuvent dès lors être dotés d'un psychisme autonome ou partagé. « *Projetant au dehors l'intelligence qui s'agite en eux, les premiers humains ont peuplé le monde et les objets qui les entourent d'une vie et de sentiments semblables aux leurs.* » (S. Reinach)

Convenons que, confronté aux éclipses, orages, tempêtes, inondations, feux de forêts, éruptions volcaniques, tremblements de terre, et autres soubresauts de la planète Terre, le chasseur-cueilleur d'il y a 40 000 ans a

vraisemblablement dû être saisi d'effroi. Comme nous le sommes encore aujourd'hui. Et, dans l'espoir d'apaiser le courroux de ces redoutables éléments, auxquels il prête un esprit et une âme similaires à la sienne, il leur destine des prières, des offrandes et des sacrifices, imaginant toutes sortes de forces surnaturelles présentes partout dans la nature, d'énergies invisibles présentes partout dans le visible, impliquant l'air, la terre, le feu et l'eau, qui perdureront dans les panthéons sémitiques, grecs, nordiques, celtes, hittites ou indiens.

« *On n'adore, on n'invoque, on ne veut apaiser que ce qu'on craint : tous les enfants voient le ciel avec indifférence; mais que le tonnerre gronde, ils tremblent, ils vont se cacher. Les premiers hommes ont sans doute agi de même. Il ne peut y avoir que des espèces de philosophes qui aient remarqué le cours des astres et les aient fait adorer.* » (Voltaire)

Mais, dans le même temps, ce chasseur-cueilleur ne peut que se réjouir au quotidien de la présence bienveillante d'une nature qui nourrit et enfante, donnant ainsi naissance à *« l'un des thèmes les plus chers aux mythologies du monde entier*» (X. Yvanoff) : la Déesse-Mère.

« S'humaniser ou prendre forme humaine, ne signifie pas pour la Terre se rétrécir à la taille d'un homme. Elle devient femme, mais une femme gigantesque, confondue avec les dimensions de la planète: sa chair est le sol, ses os sont les pierres, ses cheveux les plantes, son sang les fleuves qui la parcourent, sa matrice les immenses cavernes souterraines où s'élabore la genèse des êtres. » (J. Lacarrière)

La peur et l'amour seraient donc bien placés pour être à l'origine de l'invention des dieux. « *Deux grands mobiles font agir les hommes : l'amour et la crainte.* » résume Nicolas Machiavel.

« *Placé dans un monde plein de dangers dont il ne pouvait concevoir ni la forme ni les limites, ni le commencement, ni le devenir, effrayé autant qu'il était émerveillé par les éléments dont il apprit peu à peu à se servir (…) l'homme préhistorique chercha à dominer le visible par l'invisible et fit un dieu de toute chose.* » (A. Ruffat)

On peut ajouter un troisième mobile : l'inéluctabilité de la mort.

« *Qu'une vie humaine puisse ne jamais s'achever est chose inconcevable. Mais que cette vie s'achève purement et simplement, comme une lampe qui s'éteint, est chose non moins inconcevable.* » (M. Hulin)

Il est vraisemblable que l'une des toutes premières prises de conscience de l'homme ait été que « *la mort est inscrite dans la vie* ». Cette constatation n'aurait-elle pas conduit les systèmes associatifs des lobes orbito-frontaux de

l'homme primitif à se demander quelle peut être cette puissante énergie invisible qui fait mourir ? Qui met un terme à l'activité du vivant ?
Comment expliquer ce phénomène ?
Si ce n'est en imaginant la présence d'une force surnaturelle, capable de se manifester dans le cosmos tout entier, car la mort est partout. Toute créature passe par une naissance, une croissance et une déchéance, loi incontournable que le mental de l'hominidé ne peut comprendre. Il ne peut que la subir. Cette force choisit qui doit mourir et quand. Elle frappe indistinctement vieux comme jeunes, parents comme enfants, malades comme bien portants. Cette angoisse d'une mort injuste, inexplicable et inéluctable a du imprégner considérablement l'imaginaire de l'homme primitif.
Mais en observant le soleil et la lune qui peuvent chaque jour ou chaque mois rajeunir ou ressusciter, a pu naître l'idée qu'on puisse survivre à la mort, qu'on puisse ressusciter…
Dans l'esprit analogique de l'homme primitif, cette loi cosmique qui fait naître, croître et disparaître pouvait- elle être autre chose qu'une décision prise par des entités invisibles dotées d'une infinie puissance : les dieux ? Dès lors, il peut paraître logique à nos ancêtres que le lieu dans lequel pénètre le défunt soit assimilé au monde des dieux. « *Un monde qui déborde le monde.* » (M. Godelier)
Ce que venaient vraisemblablement confirmer les témoignages et les récits des chamanes préhistoriques. N'étaient-ils point les témoins vivants de l'existence d'un autre monde, un monde hors du temps, hors de la matière, un monde auquel ils accédaient par la transe, la prise de psychotropes, l'extase ou les rêves ? Un monde invisible dont les répercussions dans le visible obéissaient aux lois de la magie ? Les chamanes ont ainsi pu convaincre leurs contemporains qu'il y avait quelque chose qui ressemblait à une autre existence, une existence extraordinaire, ailleurs, à côté, au-dessus, en dessous, avant et après la vie. Bref, que la vie ne se limitait pas à la mort, et surtout que le surnaturel pouvait déterminer les lois naturelles.
« *L'homme devient vraiment religieux lorsqu'il superpose à la société humaine où il vit une autre société plus puissante et plus élevée, une société universelle et pour ainsi dire cosmique.* » (J.M. Guyau)

Le message perverti
En prenant conscience qu'il dispose d'une pensée susceptible de se détacher de son enveloppe corporelle, par la mort, l'extase ou le rêve, l'homme primitif a pu ainsi envisager l'autonomie de son esprit. Et, observant la destinées des choses qui l'environnent et qui le meuvent, il a pu en déduire la présence

d'une volonté supérieure transcendante, il a pu imaginer que cet esprit ainsi séparé de la chair puisse appartenir à un plus grand esprit diffus, présent partout, de toute éternité. C'est ainsi que serait né le concept d'une grande âme immortelle, partagée par toutes les créatures vivantes. Et d'une vie partagée entre deux mondes: le visible et l'invisible.
Néanmoins l'homme n'a pu se résoudre complètement à la disparition pure et simple du corps au profit de l'esprit. Aussi l'immortalité des corps appartenant au monde du visible, est-il le thème favori des premiers mythes colportés au cours des veillées, des premières légendes, et deviendra le produit d'appel de la plupart des religions.
Mircea Eliade, à partir de l'étude de nombreuses traditions chamaniques de par le monde, a défini ce qu'il considère être l'un des tout premiers mythes de l'humanité. Que nous dit ce mythe? Il raconte que l'homme était à l'origine immortel. S'il est devenu mortel, c'est par la faute d'un ancêtre ou d'un « message perverti » Eliade ne précise pas la date d'un tel évènement, il le situe *in illo tempore*. Dans un temps hors du temps.
Cet imaginaire archaïque d'une origine immortelle de l'homme s'épanouira dans le concept grec de la perfection des commencements, surnommé par Hésiode : l'« âge d'Or ».
« L'âge d'Or, sous le règne de Kronos était une sorte de paradis: les hommes vivaient longtemps, ne vieillissaient jamais et leur existence ressemblait à celle des dieux. » (Hésiode).
L'idée que l'humanité était à l'origine immortelle et que la mort soit la conséquence de l'erreur ou de l'incurie d'un messager divin est partagée par l'ensemble des croyances et mythologies du monde entier. Les spécialistes l'appellent principe du « message perverti ». Un très ancien mythe africain raconte que Dieu, après avoir créé l'homme, s'est demandé s'il en faisait une créature mortelle ou immortelle?
« *La divinité rédige alors deux messages, l'un de mort, l'autre de vie éternelle. Elle confie ces messages à deux porteurs animaux en stipulant que le sort définitif des hommes sera conforme au contenu de celui des deux messages qui leur parviendra en premier. Le messager de la vie éternelle est rapide, celui de la mort est lent. Et pourtant, c'est le messager de la mort qui parvient en premier aux hommes. En effet, comme dans la fable du lièvre et de la tortue, l'animal rapide a folâtré en chemin, s'est attardé à poursuivre de menues proies ou encore a été retardé par l'effet de ruses* » (M. Hulin)
Il existe des récits similaires sur toute la planète. La phylomythologie (histoires des mythes, de leurs origines et de leur expansion) affirme qu'avant même sa sortie d'Afrique (il y a 100 000 ans) *Homo Sapiens* avait déjà

élaboré le mythe du message perverti, qui se serait par la suite largement répandu en suivant l'expansion planétaire d'*Homo Sapiens*. Il semble donc que dès l'origine, dès qu'il a pris conscience de son être, l'homme se soit senti frustré d'un réel qui le condamnait à la souffrance et à la mort.
Et imaginer que la perte de l'immortalité puisse être due à une erreur, un malentendu, une faute, induit l'idée qu'elle n'est nullement irrémédiable, qu'elle peut-être retrouvée, soit une fois que l'on quitte ce monde, soit par un retour à l'âge d'Or.

Les premières sépultures connues sont datées d'environ 100 000 ans, mais de récentes découvertes en Afrique du Sud ont prouvé que l'*Homo naledi*, une branche disparue de l'humanité, enterrait ses morts il y a 250 000 ans avec des rites spécifiques. Et dans la sierra d'Atapuerca, la grotte de Cuerva Mayor a livré de nombreux fossiles humains, accompagnés d'offrandes. Ces restes sont datés de 300 000 ans, ils appartiennent au groupe *Homo Erectus* et semblent avoir eu droit à des rites de funérailles.
La crainte de la mort génère un effroi sacré et donne lieu dans toutes les sociétés primitives à des témoignages de respect vis-à-vis des défunts. Ce comportement n'est pas l'exclusivité de notre espèce. Les premiers hominidés, tout comme certains animaux, peuvent rendre hommage à leurs morts.
« *La terreur demeure sous l'hommage.* » (A. Ruffat)

Mais il faut demeurer extrêmement prudent, les spécialistes ignorent à peu près tout des conditions des funérailles préhistoriques et des cultes qui s'y rattachent. Ils se disputent sur la symbolique de l'ocre, la présence de bijoux, de parures, de nourriture, d'objets brisés, la position fœtale des dépouilles… Ils se perdent en conjonctures sur l'orientation à l'Est d'une grande majorité de tombes et le considérable pourcentage de squelettes exhumés portant traces de malformations et de difformités physiques… Néanmoins, tous s'accordent pour y voir les prémisses d'une pensée métaphysique, et la capacité d'imagination d'un monde invisible, d'un ailleurs post-mortem soumis à des règles surnaturelles.

Divinités zoomorphes
Suite à la contemplation d'un magnifique ciel d'été fourmillant d'étoiles scintillantes, les philosophes primitifs évoqués par Voltaire ont très bien pu imaginer qu'il y ait derrière cette splendeur un acte grandiose de création dû

à une puissance invisible unique, créatrice d'ordre (étymologie du mot cosmos).
« *Raisonnant par analogie avec lui-même, le sauvage paraît plus disposé à admettre un fabricant unique que plusieurs.* » (A. Lang)
Mais ce « fabricant unique » ne lui est d'aucune utilité pour sa survie quotidienne. Même si l'observation du Ciel peut offrir une maîtrise du temps permettant de prévoir le passage des troupeaux migrateurs, la première des prières d'un chasseur du paléolithique n'aurait-elle pas été destinée directement au gibier ?
Les rapports de nos lointains ancêtres avec les animaux auxquels ils doivent leur survie, leur nourriture et leurs vêtements, sont multiples et complexes, mais nous pouvons les classer en deux grandes catégories :
1- crainte et admiration pour l'animal dont l'homme est le gibier ;
2- remerciement et demande de pardon pour l'animal dont l'homme est le prédateur.
Dans les deux cas, les hommes établissent avec les animaux une relation d'ordre sacré.
« *Les chamans demandent à l'esprit de l'espèce la permission d'abattre un individu, de le leur désigner ou de leur faire croiser sa route. Ils préparent le combat en le jouant par avance. Puis par une cérémonie religieuse, ils s'excusent, partagent et réparent. »* (M.A. Descamp)
Cette sacralisation de l'animal est appelée totémisme. Salomon Reinach et James Frazer ont été au dix-neuvième siècle les principaux propagateurs de cette théorie, faisant du totémisme l'origine de toutes les croyances, de tous les liens sociaux, bref, de toutes les religions. « *Le totémisme est une forme primitive de croyance qui consiste, pour une tribu humaine, à se croire liée par un pacte perpétuel à une espèce d'animaux.* » écrit Reinach, qui a même formulé un code du totémisme :
« *1- Certains animaux ne sont ni tués, ni mangés mais les hommes en élèvent des spécimens et leur donnant des soins.*
2- On porte le deuil d'un animal mort et on l'enterre avec les mêmes honneurs que les membres du clan.
3- Quand les animaux qu'on s'abstient de tuer ordinairement le sont sous l'emprise d'une nécessité urgente, on leur adresse des excuses.
4- On pleure l'animal tabou après l'avoir sacrifié rituellement.
5- Les hommes revêtent la peau de certains animaux, en particulier dans les cérémonies religieuses.
6- Le clans et les individus prennent des noms d'animaux.

7- Nombre de clans font figurer des images d'animaux sur leurs enseignes et sur leurs armes, nombre d'hommes les peignent ou les impriment par tatouage.
8- Les animaux totems, lorsqu'ils sont dangereux, passent pour épargner les membres du clan totémique.
9- Les animaux totems secourent et protègent les membres du clan totémique.
10- Les membres d'un clan totémique se croient très souvent apparentés à l'animal totem par le lien d'une descendance commune. »

De nombreux peuples dits primitifs demeurent encore aujourd'hui persuadés qu'ils partagent avec les animaux une même essence originelle et les regardent comme des êtres égaux. Certaines tribus amazoniennes et africaines admettent en effet que l'esprit d'un individu peut prendre, à certaines occasions, pour véhicule le corps d'une espèce animale avec laquelle il entretient des relations privilégiées.
«*Tel clan bantou et persuadé que dans ses veines coule le sang du boa sacré, tel autre se croit issu du crocodile. Les Esingi se disent consanguins de la panthère(…) L'alliance primitive est renforcée sans cesse par des fêtes, des sacrifices, des repas sacrés, des rites magiques au cours desquelles les indigènes s'efforcent de ressembler à leurs modèles. Les coiffures des Indiens comportent les plumes de l'oiseau totem, les Bantous du clan des crocodiles se mutilent les dents pour imiter la mâchoire de l'animal...* » (A. Ruffat)
L'homme ne serait qu'un parmi les « habits » de cette essence divine qui irrigue l'ensemble des créatures, qu'elles soient humaines ou non-humaines.

Communiquer avec l'espèce animale devient dès lors pour nos lointains ancêtres un impératif vital. C'est ainsi que se serait imposée l'existence d'une entité imaginaire, intermédiaire entre l'animal et l'homme : le mythique maître des animaux, à qui l'on demandait la permission de ponctionner une partie du gibier sur lequel il était censé régner. Le « maître des animaux » est « *soit un animal souvent plus grand que les autres qui règne sur sa propre espèce, soit un dieu ou une déesse pouvant prendre une forme animale et qui régit le monde des êtres sauvages* » (J.L. Le Quellec) C'est lui qui prévient de la présence d'un troupeau, lui qui punit le chasseur si celui-ci chasse incorrectement, prélève inconsidérément, bref, contrevient au tabou instauré sur l'animal. De nombreuses divinités antiques sont les héritières directes de

ces maîtres ou maîtresses des animaux; elles sont souvent représentées flanquées d'animaux ou étroitement associées à une espèce particulière.

Mais toutes les espèces animales ne se valent pas.
« *Dans le répertoire restreint de la grotte de Lascaux, on trouve des chevaux, des bisons, des aurochs, mais aucun lapin! Les artistes ont donc sélectionné dans le monde qui les entoure une petite portion d'êtres vivants ainsi valorisés.*» (Ibid)
On peut ajouter ni aucun oiseau! Les animaux peints ont donc été sélectionnés selon des critères qui échappent encore aux spécialistes. Ceux-ci sont sûrs cependant d'une seule chose : ces peintures qui semblent s'animer en fonction du mouvement des torches ou d'une prise d'hallucinogènes, ouvrent une porte sur le monde des esprits et semblent consacrer certaine espèces privilégiées comme des proto divinités.
Les philosophes et physiciens contemporains avancent l'idée que la réalité ne serait qu'une matérialisation de la conscience collective de l'humanité; cette réalité évoluerait au fur et à mesure que la conscience collective évolue. Selon ce raisonnement, nos lointains ancêtres qui dépendent en priorité de la chasse pour leur survie auraient donc construit une réalité structurée autour de l'animal.
« *Nos lointains ancêtres, dépendant en priorité de la chasse pour leur survie, leur monde tant réel qu'imaginaire ne peut qu'être limité par l'animalité et ses mythes qui en découlent.* » (F. Guirand)
Les préhistoriens Jean Clottes et David Lewis-Williams, en analysant les peintures pariétales, ont mis en évidence des signes, des symboles et des représentations qui correspondent aux étapes de transformation en animal du chamane, provoquées par la transe ou l'absorption de drogues. Si le monde surnaturel auquel le chamane de la préhistoire accède lui apparaît avant tout peuplé d'esprits d'animaux avec lesquels il peut fusionner, c'est, selon ces deux spécialistes, que la suréalité à laquelle il accède fait partie intégrante de sa réalité. Pour nos lointains ancêtres le monde qu'il soit réel ou imaginaire, visible ou invisible, ne peut qu'être étroitement dépendant de l'animal!

L'une des théories les plus séduisantes expliquant la présence d'un nombre considérable de peintures et de gravures au fin fond de grottes impraticables ou difficiles d'accès, part d'une croyance qui veut que le vivant soit né au plus profond de ces grottes, envisagées comme utérus de la femme-terre. Xavier Yvanoff fait remarquer que cette croyance a perduré jusqu'à la fin du dix-

neuvième, où il n'était pas rare en effet que des femmes stériles effectuent des pèlerinages au fond de grottes souterraines pour soigner leur infertilité.
La profusion à première vue chaotique de ces figures animales, associées à des anfractuosités de la roche d'où elles paraissent s'extraire pour se répandre sur l'ensemble de la cavité pourrait donc représenter un acte magique destiné à garantir l'abondance du gibier à la surface de la terre, et donc pérenniser la survie du clan. En représentant par l'image la fécondité de la création, vraisemblablement au cours de cérémonies spécifiques, cette opération magique était censée réactualiser l'acte originel et garantir la profusion du gibier. Il avait donc lieu à l'endroit même où le vivant était censé être apparu : au plus profond de la terre. C'est ce que les spécialistes nomment le mythe d'émergence. Ce mythe est partagé par de très nombreuses cultures primitives, en Eurasie, en Amériques, en Océanie…
Comme toutes les théories, celle-ci est bien sûr controversée. Le seul élément tangible sur lequel s'entendent les préhistoriens consiste simplement à reconnaître que les grottes ornées étaient des sanctuaires dans lesquelles des cérémonies sacrées, dont ils n'ont pas la moindre idée, devaient avoir lieu.
« *L'art quaternaire fut donc, dans une grande mesure un art magique.* » (A. Ruffat)

Le panthéon animal
L'esprit de l'ours, vis-à-vis duquel l'homme des temps reculés est en concurrence pour la possession d'une proie ou d'une caverne, et qui doit l'impressionner par sa capacité à se tenir debout, pourrait bien être la première divinité animale vénérée, compte tenu du nombre de crânes découverts dans les sanctuaires préhistoriques. Cette proto divinité perdurera tout au long de l'Antiquité. Chez les Germains, la déesse *Artio* est figurée par un ours ; chez les Grecs, il est l'attribut d'*Artémis*. Aujourd'hui encore, au Groenland, le dieu *Tongarssur* apparaît sous forme d'ours. En Chine, l'animal est une divinité psychopompe (guide des âmes) dévolue au passage des morts dans l'au-delà…
« *Dans une large partie de l'Europe, il est jusqu'au XIIème siècle le roi des animaux. Chasseurs et guerriers admirent sa force sauvage et brutale, l'affrontent en combat singulier, boivent son sang et mangent sa chair avant de partir à la guerre (…) L'ours est l'animal dont le caractère anthropomorphe est le plus affirmé, il passe pour un ancêtre ou un parent de l'être humain, et même pour éprouver à l'égard des femmes une attirance violente et charnelle.* » (M. Pastoureau)

Mais le serpent peut lui aussi revendiquer le statut de premier dieu zoomorphe. Dessiné sur les parois des abris et des grottes du monde entier, gravé sur de nombreuses stèles néolithiques en Angleterre, en Espagne, en Grèce, en Turquie… en particulier sur celles du sanctuaire monumental de Gobekli Tepe (12 000 ans avant J.-C). Il évolue en *Quetzalcoatl,* le divin serpent à plumes pour les Toltèques, *Typhon* pour les Grecs, *Apophis* pour les Égyptiens… Il est l'*Ouroboros*, qui se mord la queue, figure du cycle éternel. Il est l'œil d'Horus que pharaon arbore sur son front. Au Cambodge, il est le Naga à neuf têtes, origine de toutes les dynasties indiennes…
C.G. Jung en fera l'un des plus anciens archétypes entreposés dans l'inconscient collectif. Le tantrisme l'associe à la *kundalini,* la divine sève, dont la traduction picturale évoque étonnamment la double hélice de l'ADN. Les Chaldéens ont le même mot pour vie et serpent… Les alchimistes le décrivent comme un « *puissant roi naturel qui guérit le monde entier* », car c'est de son venin que naît la Panacée, le remède qui guérit tous les maux.
N'oublions pas que, dans la *Genèse*, le serpent est associé à l'arbre du Bien et du Mal dont la connaissance signe l'accession de l'humanité au libre-arbitre.
Plus simplement, la vénération pour le serpent depuis l'aube de l'humanité pourrait s'expliquer par sa capacité à muer. En se dépouillant de son ancienne peau, le serpent est censé ne jamais mourir.

Selon l'historien Félix Guirand, les représentations des divinités de l'Égypte ancienne seraient en grande majorité des animaux à l'origine. Mais, « *engagés dans la voie de l'anthropomorphisme, les Égyptiens allèrent de plus en plus loin et lorsque l'évolution fut terminée, il ne resta plus de l'animal primitif que la tête surmontant un corps d'homme ou de femmes, et quelques fois même, que les oreilles ou les cornes jointes à un visage humain.*»
Tous les égyptologues ne partagent pas ce point de vue. Nathalie Guilhou & Janice Peyré préfèrent considérer la représentation hybride des dieux comme « *une absence de cloisonnement entre les règnes, ce qui est précisément le propre du divin* ». L'Inde qui confère à plusieurs de ses dieux une apparence mi-humaine, mi animale (simiesque comme *Hanumân*, à tête de sanglier comme *Vâraha* ou d'éléphant comme *Ganesha*, moitié poisson comme *Matsyâvatara)*, semble donner raison à Guilhou & Peyré.
Toujours est-il que chaque temple égyptien abrite un ou plusieurs animaux dans lequel s'incarnent des divinités.
« *Les chats, les faucons, les ibis, étaient vénérés dans l'Égypte entière, et le meurtre de l'un d'eux était obligatoirement puni de mort. Quand il s'agit de*

l'un de ces animaux, nous dit Diodore, que le meurtre soit prémédité ou involontaire, la mort atteint toujours celui qui l'a commis. La populace court immédiatement sur lui et l'accable des plus cruels traitements, le plus souvent sans qu'aucun jugement préalable n'intervienne. » (F. Guirand)
« *L'Égypte est un nid de totems* » (G. Maspéro), au point que le peuple égyptien revendique ne jamais maltraiter un animal. Certains animaux avaient même le droit, via un système juridique approprié, de déposer plainte contre une personne qui leur aurait porté préjudice. Le peuple égyptien semble toutefois avoir entretenu une préférence marquée pour le chat. Quand un chat divinisé mourrait, les femmes égyptiennes se rasaient les sourcils en signe de deuil ; on a retrouvé des dizaines de milliers de momies de chats.
Au-delà du périmètres de l'Égypte, de nombreux textes antiques mettent en garde contre toute atteinte ou outrage vis-à vis d'un animal ou d'un végétal devenu le totem ou l'emblème sacré d'une communauté. On sait par exemple que « *les Thessaliens honorent les cigognes, qu'il est défendu de les tuer et que le meurtre d'une cigogne est assimilé chez eux à un homicide* ».

Si nous partons du principe que les chasseurs-cueilleurs ont établi une sorte de pacte avec le gibier, nécessitant une prière, un sacrifice, une offrande, avant toute ponction, et ont instauré des tabous concernant des animaux spécifiques, lorsque s'est généralisé l'élevage, prier l'animal domestique qui garantit la prospérité, le sacraliser, le diviniser, serait d'une certaine façon la continuité logique de ce pacte totémique.
Parmi les animaux les plus adulés au temps des premiers éleveurs, il y a la vache. En Égypte, la déesse de la fertilité *Athor* (ou *Hathor*) dont le corps est assimilé à l'étendue céleste est une vache. Et la plupart des déesses postérieures hériteront des cornes lyriformes d'*Athor.* On trouve de nombreuses gravures sur les parois de grottes égyptiennes datant du Néolithique figurant une vache. La vache est un symbole de fertilité présent dans la plupart des mythologies pastorales. Son lait est associé à la pluie nourricière qui tombe sur la terre, c'est la raison pour laquelle elle est souvent assimilée au ciel. Dans l'*Atharva Veda*, il est écrit: « *La vache est le ciel, la vache est la terre. C'est la vache qui fait vivre les hommes; c'est la vache qui fait vivre les dieux.* »
Et il y a son alter ego mâle : le taureau. En Anatolie, au Vème millénaire avant J.-C., comme dans la Crète Minoenne, dieu a la forme d'un taureau. En Inde, le dieu *Indra* « aux mille testicules » est appelé taureau de la terre; le taureau est par ailleurs la monture de *Shiva,* ce qui semble induire qu'à

l'origine *Shiva* était un dieu taureau, car très souvent le passage du zoomorphisme à l'anthropomorphisme sépare le dieu de l'animal qu'il était originellement pour en faire sa monture ou son compagnon.
Chez les Cananéens, les principales divinités, *El* et *Baal*, sont des taureaux.
« *Baal, qui peut être identifié au Hadad phénicien, au Théshub syrien-hittite, au Seth égyptien, est le dieu des sommets, des tempêtes, de la pluie. Sa voix résonne dans les nuages. Il tient dans sa main la foudre. Il a la force des taureaux, des cornes sortent de son casque.* » (R.F. Willets)
« *Dionysos* est appelé « *fils de taureau, à face de taureau, à sourcils de taureau, à cornes de taureau* » (Euripide). La première représentation de *YVHV* en Israël est vénérée sous la forme d'un taureau, symbole de force créatrice, de puissance, de fertilité, mais aussi de survie et de prospérité pour une société structurée autour de l'élevage. Pour les historiens, il ne fait aucun doute que « *le dieu anthropomorphe de la Genèse et le dieu spirituel des prophètes ont recueilli la succession d'un dieu Taureau.* » (S. Reinach)
Dans l'iconographie mésopotamienne, un dieu est identifié au fait qu'il porte des cornes. Les cornes demeureront longtemps chez les Sémites et les Indo-Européens un attribut divin.
Le culte du taureau sera d'une incroyable longévité, l'un de ses derniers vestiges « *subsiste sous forme de religion laïque avec sa mise à mort rituelle lors du culte contemporain de la tauromachie.*» (M. A. Descamps)
En Assyrie et en Égypte ont été découvertes d'étonnantes gravures pariétales représentant une déesse mère accouchant d'un taureau à côté d'autres figurant ce même taureau fécondant sa mère, illustrant ainsi le mythe du « fils époux ». Ce mythe très répandu chez les peuples du Chalcolithique (âge du cuivre) fait donc exception à la théorie du tabou universel de l'inceste popularisée par Freud et Levy-Strauss. Pour les anciens Perses, les pharaons d'Égypte et certaines tribus océaniennes, l'inceste n'est nullement malsain ni préjudiciable.
Une vénération similaire pour le bélier s'est généralisée à l'orée du Néolithique, car bélier et taureau sont assimilés à la libido de la nature qui se déploie au printemps, « *au jaillissement de la vitalité première, à l'élan primitif de la vie, avec ce qu'un tel processus initial a d'impulsion pure et de brute, de décharge irruptive, fulgurante et indomptable.*» (*Dictionnaire des symboles*)
Taureau et bélier ont souvent été associés dans leurs représentations avec le soleil, une telle héliotropie semble confirmer l'importance à la fois matérielle et symbolique de ces deux animaux au cours des premières domestications.

Notons que l'âne qui favorisa le transport de charges lourdes dans le cadre des premiers échanges commerciaux sur longues distances fut lui aussi très tôt célébré et divinisé.

Les divinités zoomorphes, protectrices des troupeaux, évoluent au fil du temps en prenant formes humaines, le plus souvent ithyphalliques et cornues. La plus célèbre est le dieu *Pan*, tenant « *à la fois du bouc et du singe.* » Flûtiste émérite, grand amateur de vierges, il est associé à tout ce que la nature porte en elle de fascinant, d'inquiétant, de menaçant, d'inattendu. Il représente pour un Grec civilisé la quintessence des forces effrayantes, parce qu'incontrôlables, de la nature, d'où le mot panique. Dans l'Antiquité tardive, à forte connotation pastorale, il devient un dieu primordial, il est le Grand *Pan* ou le grand Tout car, en grec, étymologiquement, pan signifie tout.
Plus l'animal est important pour la survie d'une communauté plus il a de chances d'être totemisé puis divinisé. Ainsi, baleines et requins sont-ils l'objet de cultes fervents en Océanie, et le jaguar, admiré pour sa force, sa bravoure, sa ruse et son agilité par les peuples méso-américains, donnera naissance au dieu *Tezcatlipoca*, la plus redoutée de toutes les divinités aztèques. La symbiose opérée durant des millénaires entre l'homme et l'animal, et la dépendance du premier vis-à-vis du second auraient donc grandement favorisé l'émergence des dieux zoomorphes protecteurs.
Le chien, tout premier animal à avoir été domestiqué, s'impose très tôt, par principe analogique, comme gardien et guide du royaume des morts. De nombreux canidés ont été ensevelis dans des tombes humaines.
« C*ette coutume était notamment connue des anciens Slaves de la Scandinavie mésolithique, et plus récemment des Toungouses de Mandchourie, des Miaos du sud-ouest de la Chine, de certains Esquimaux et des Toltèques. L'expression géographique et temporelle de cette pratique confirmerait une grande ancienneté du trait* ». (J. d'Huy)
L'importance prise par cet animal en ces temps anciens se traduit par sa représentation céleste ; Sirius est en effet appelé Alpha Canis Majoris. Il est l'astre le plus brillant vu de la Terre. En remerciement des services que le chien rend à l'homme, ce dernier l'aurait placé dans le ciel et divinisé.

Divinités agraires
Ce qui est valable pour l'animal, l'est également pour le végétal.
« *La première et peut-être la plus importante conséquence de la découverte de l'agriculture suscite une crise dans les valeurs des chasseurs*

paléolithiques : les relations d'ordre religieux avec le monde animal sont supplantées par ce que l'on peut appeler la solidarité mystique entre l'homme et la végétation. » (M. Eliade)
Se perpétue l'idée qu'en se nourrissant de produits issus d'une nature divinisée, l'homme se nourrit de la substance divine.
« *La religion primordiale représente l'ensemble des efforts de l'homme pour comprendre la création, pour s'harmoniser avec elle, en pénétrer les secrets, coopérer à l'œuvre du Créateur, se rapprocher de lui, s'identifier à lui. La création dans sa totalité, dans sa beauté, sa floraison, sa cruauté, son harmonie, est l'expression de la pensée divine, en quelque sorte la matérialisation, le corps de Dieu.* » (A. Daniélou)
Et, dans le but de remercier la Nature pour son don permanent et d'apaiser ses colères susceptibles d'interrompre à tout instant cette relation vitale, ce qui mettrait en danger l'existence d'une fragile communauté humaine, les premières sociétés agricoles instaurent les cultes de l'arbre, de l'épi, du germe, de la semence, de la floraison, avec des prières, des célébrations de la fertilité et des sacrifices.
Le culte de l'arbre aura une exceptionnelle longévité; encore aujourd'hui l'arbre est le destinataire d'offrandes, de cérémonies, de croyances bienveillantes, vestiges de rituels antiques destinés à obtenir des fruits en abondance ou activer ses vertus magiques ou curatives.

De nombreux dieux majeurs de l'Antiquité ont été associés à la culture du blé ainsi, chez les Sémites, *Baal* divinité cosmique est aussi le dieu de l'agriculture dont dépend la nourriture des hommes. En Égypte, *Osiris* dieu de la résurrection est nommé dieu du blé, En Grèce *Démeter,* mère nourricière, est souvent présentée comme déesse du blé et à Rome, des fêtes étaient organisées en avril: les *cerealias* en l'honneur de la déesse *Céres*.
« *L'homme primitif vit dans l'anxiété incessante de voir s'épuiser les forces utiles qui l'entourent. La peur que le soleil ne s'éteigne définitivement vers le solstice d'hiver, que la lune ne se lève plus, que la végétation disparaisse, etc.* » (M. Eliade)
Le retour du printemps, de la montée de la sève, de la fécondité, bref, le renouveau de la vie, est depuis des temps immémoriaux célébré par des réjouissances et des fêtes collectives débridées. Il faut remercier les dieux d'avoir redonné vie à la Terre et participer activement à cette fertilité retrouvée en s'identifiant à la substance divine dont l'homme se pense partie prenante. Ce qui se traduit par toutes sortes de festivités associant sexualité et fertilité. L'orgie a longtemps accompagné semailles et récoltes, car la

sexualité collective doit permettre « *les plus heureuses conséquences pour la fécondité végétale.»* (M. Maffesoli)
Ces célébrations se sont perpétuées dans l'Antiquité avec les cultes shivaïstes ou dionysiaques au cours desquels était reproduit l'acte originel de création du monde.
« *La création du monde est un acte érotique, un acte d'amour, et tout ce qui existe en porte la marque, le message.* » (A. Danièlou)
C'est un tout autre sentiment qui motive les élites des cités naissantes du Néolithique, celui de voir s'effondrer à tout moment la fragile société à la prospérité de laquelle elles ont contribué. Aussi ne tardent-elles pas à combattre férocement les rites et les croyances qui favorisent des pratiques orgiaques, libératrices, anarchiques, chaotiques, incontrôlables, en hommage aux dieux de la nature. Le temps des premières cités est celui où l'homme, ayant commencé à ériger des villes, des palais, des temples, des institutions, qu'il entretient et surveille, ne tolère plus l'imprévisibilité des dieux de la nature. Ces cités se sont alors composé un panthéon de dieux civilisateurs, anthropomorphes protecteurs, bardés de rites, de lois et d'interdits.
Une intéressante théorie sur la naissance des premiers textes sacrés est proposée par Yuval Noah Harari dans son best-seller *Sapiens.* Il y établit une nette rupture entre cultes animistes et théistes:
« Dans le cosmos animiste, tout le monde dialoguait avec tout le monde. Si l'on avait besoin de quelque chose de la part du caribou, des figuiers, des nuages ou des rochers, on s'adressait directement à eux. Dans le cosmos théiste, toutes les entités non humaines ont été réduites au silence. Par voie de conséquence, on cessa de parler aux arbres et aux animaux. Dès lors, que faire quand on voulait que les arbres donnent plus de fruit, les vaches plus de lait, les nuages davantage de pluie, ou encore que les sauterelles se tiennent à l'écart des récoltes ? C'est là que les dieux entraient en scène. Ils promettaient d'assurer pluie, fertilité et protection sous réserve que les humains fassent quelque chose en retour. Telle était l'essence du deal agricole. » (Y. N. Harari)
Pour Harari, les toutes premières écritures valident la rupture entre l'homme et la nature dont il se sentait auparavant une composante. Ces premiers textes célèbrent donc la supériorité de l'humanité sur la nature. L'homme devient la seule créature capable de dialoguer avec des dieux qui lui ressemblent de plus en plus. Cette évolution annonce le triomphe des religions civilisatrices. Les prêtres qui étaient les seuls à maîtriser l'écriture s'en sont servis pour pérenniser ces lois divines et définir l'histoire des dieux,

leur naissance, leurs attributs spécifiques et les relations de coercition avec l'homme qui en découlaient.
Il fallait toutefois réserver des plages périodiques de « soupape » aux fidèles, au cours desquelles ceux-ci allaient pouvoir donner libre cours à leurs pulsions naturelles et sauvages, mais encadrées par un clergé contrôlant : les fameuse fêtes antiques ! Ces nombreuses plages de soupape se sont prolongées au moyen-âge avec les fêtes des fous et perdurent encore de nos jours avec les carnavals.
« *Que savons-nous des fêtes du monde antique ? Les dionysies des champs, les grandes dionysies, les bacchanales, les lénéennes, les thesmophories ou les panathénées, sont toutes de fêtes religieuses, et ont donc nécessairement une signification globale quant au sens général du monde, suspendu à la volonté des dieux. Or, on y retrouve presque toujours quatre éléments : une réactualisation des mythes, qui sont joués et mimés, leur redonnant efficacité, une mascarade, donnant lieu, sous des déguisements divers, à des rituels plus ou moins codifiés ; une pratique de l'inversion, où l'on s'attache à jouer un monde à l'envers, renversant les hiérarchies et les conventions sociales ; une phase débridée, où l'excès, les débordements, la transgression des normes, sont de règle, se terminant en débauche et orgies, présidée par un éphémère souverain qui est châtié à la fin de la fête. L'importance relative de ces éléments varie, mais ils se combinent presque toujours.* » (G. Minois) Au cours de ces fêtes, les dieux de la nature retrouvent (pour un temps) leur hégémonie.
Et puis, il y a les mystères…

Les mystères d'Éleusis
Les historiens nous disent que, tout au long des deux premiers millénaires avant notre ère, les mystères prolifèrent non seulement dans la Grèce antique mais dans l'ensemble du pourtour méditerranéen. *Mystéria* vient du verbe *myô* qui signifie fermer sa bouche. Ceux qui participent aux mystères doivent prêter serment de ne jamais dévoiler ce qu'ils y apprendront. Cette consigne sera respectée au point que, de nos jours, il est très difficile de savoir précisément quelles sortes d'enseignements y étaient délivrés, même si l'on peut considérer qu'ils étaient tous « sotériologiques », c'est-à-dire assurant le salut des fidèles au travers d'une initiation.

Il n'est pas un dieu majeur de l'Antiquité méditerranéenne qui ne possède ses mystères. Ceux-ci se déroulent suivant deux aspects : un aspect exotérique, ouvert à tous, qui consiste le plus souvent en une impressionnante

procession aux flambeaux, tantôt silencieuse, tantôt accompagnée d'instruments de musique, d'odes et de stances à la divinité. On peut assister à des représentations théâtrales, des concours de poésie, des danses collectives et des consultations thérapeutiques ou divinatoires… Toutes sortes d'attractions et de réjouissances magiques qui font courir les foules et marquent les esprits.
« *Les rites de ces mystères quels qu'ils fussent, étaient accomplis avec un solennité qui excitaient les passions et unissaient les participants dans un lien de fraternité.* » (I. Asimov)
Et un aspect ésotérique réservé aux seuls initiés (qui peuvent être fort nombreux) se déroulant en deux temps : les petits et les grands mystères, séparés parfois de six mois. Les petits mystères permettent à l'impétrant de se préparer aux épreuves qui l'attendront lors des grands mystères. Car les candidats à l'initiation (les mystes) doivent être purifiés pour pouvoir recevoir un enseignement secret censé leur permettre de devenir : « *l'ami de Dieu et de jouir de la félicité qui consiste à vivre dans un commerce familier avec lui* ». Cicéron nous dit que ces mystères avaient pour fonction d'apprendre « *non seulement à vivre dans la joie, mais aussi comment mourir avec un espoir meilleur.* » Autrement dit: comprendre que « *la mort n'est pas un mal mais un bien* ». C'est pour cette raison que les mystes sont au cours de leur initiation artificiellement placés en situation de mourir et de ressusciter afin d'accéder à une dimension post mortem que les mises en scène théâtrales (ayant souvent recours à des machineries sophistiquées), les jeûnes préparatoires, la transe, et surtout le Kykeon, une drogue à base d'ergot du seigle, leur font percevoir comme réelle. Le Myste accède à un champ de perceptions, d'états modifiés de conscience, qu'il a tôt fait d'associer à une réalité divine.
« *Heureux, trois fois heureux ceux des mortels qui gagnent l'Hadès après avoir participé à ces mystères ; eux seuls sont là-bas doués de vie ; quant aux autres, ils ne trouvent que des maux.* » (Sophocle)

Les mystères les plus connus ont lieu à Éleusis et célèbrent principalement *Déméter* associée à la renaissance annuelle de la Nature dont elle est la déesse.
« On se rendait en procession d'Athènes à Éleusis, en suivant la Voie Sacrée, pour participer à une célébration nocturne dans le bâtiment des initiations, le téléstèrion, qui pouvait contenir des milliers d'initiés. Là, le hiérophante montrait les choses sacrées. La déesse, disait-on à Éleusis, avait fait aux hommes deux dons : le blé qui est le fondement de la vie

civilisée, et les mystères qui contenaient la promesse d'espérances meilleures pour un au-delà heureux. » (W. Burkert)
Les mystères mettent en scène tout un symbolisme inspiré du cycle végétal « *car le grain meurt et renaît comme épi, et le grain est à la fois tout et rien, il n'est qu'une particule de matière en même temps qu'il est un condensé de vie. Il symbolise l'enveloppement et le développement. Les Mystères comportent une organisation ésotérique centrée sur l'idée de l'au-delà, de la survie.* » (P. Riffard)
Si *Déméter* est une divinité adorée dans de nombreuses cultures pastorales c'est parce qu'elle garantit l'abondance des récoltes. Elle sera identifiée à *Cérès* chez les Romains, *Flora* ou *Flore* chez les Sabins. L'anthropologue Arnold Van Gennep, dans *Le folklore français*, met en évidence la persistance au vingtième siècle de l'antique déesse *Flore* que l'on peut déceler dans les multiples festivités du cycle de mai, intronisant des « *belles ou des reines de mai* », vêtues de blanc, décorées et couronnées de fleurs.
Rappelons brièvement le mythe : *Déméter* a une fille d'une beauté sans pareil. Elle se nomme *Coré* (ou *Perséphone*), déesse de l'agriculture. *Hadès*, dieu des enfers en tombe amoureux et l'enlève pour la retenir en son royaume. *Déméter*, folle de chagrin, ne fait plus pousser le moindre grain sur terre. Il s'ensuit une famine effroyable qui manque de faire périr l'entière humanité. *Zeus* doit intervenir et trouver un arrangement, car sans les humains pour leur faire des offrandes, les dieux risquent eux aussi de disparaître. *Coré* restera six mois avec sa mère *Déméter* et six mois en enfer avec *Hadès* devenu son époux. Ces six mois sont l'automne et l'hiver durant lesquels *Déméter,* toujours aussi chagrinée d'être séparée de sa fille, ne fait plus rien pousser sur terre. *Coré-Perséphone,* échappant chaque printemps aux enfers, symbolise dès lors la possibilité d'échapper à la mort. Ou tout de moins personnifie l'idée que la mort n'est pas la fin de toutes choses mais la promesse d'un renouveau cyclique.

Déméter et *Coré* ne sont pas les seules divinités révérées au cours des mystères d'Éleusis. On y célèbre aussi *Dionysos,* réminiscence d'un très ancien culte néolithique célébrant la fertilité. (En Inde, cette même énergie divine archaïque est nommée *Shiva)*. *Dionysos* représente donc la fertilité, la fécondité, la sève. Les célébrations qui accompagnent son culte, que l'historien Michel Maffesoli nomme « *érotique religieux* », plus prosaïquement orgie, ont lieu plusieurs fois dans l'année.
Mais ne nous y trompons pas, « *tout cela renvoie à la fusion matricielle, communautaire et par voie de conséquence à la fécondité sociale.*» (M.

Maffesoli) L'orgiasme collectif est avant tout pour l'homme de l'Antiquité une communion, un « mixage corporel », un rite religieux durant lequel le groupe célèbre le cosmique par une copulation générale au cours de laquelle l'individu cesse d'exister.
Au fur et à mesure que les règles sociales évoluent, la copulation générale devient une cérémonie pratiquée par procuration. Ainsi « *à Éleusis, l'hiérophante et la prêtresse accomplissaient dans une retraite obscure, l'union du dieu et de la déesse dont ils jouaient le rôle.* » (S. Reinach) Le prêtre figure le dieu céleste, la prêtresse la déesse chthonienne, dont l'union assure la fécondité des champs. En Mésopotamie, c'est le roi qui devait chaque année s'unir en public avec une prêtresse représentant la déesse de la fertilité *Inana/Ishtar.*

Dionysos, dieu de la végétation est avant tout le dieu du vin, un dieu extrêmement populaire car, comme le fait remarquer le mythologue allemand Walter Burkert : « *Dionysos, le dieu du vin et de l'extase, était adoré partout, tout buveur pouvait se regarder comme le serviteur de dieu.* » (L'alcool a de tout temps créé un pont entre les hommes et les dieux, sous son emprise, l'homme perd son identité consciente et s'abandonne aux dieux).
Au cours de festivités organisées durant plusieurs jours en l'honneur de *Dionysos*, le vin récolté est goûté et des sacrifices humains peuvent être perpétrés par ses adeptes, les bacchants et les bacchantes, scellant ainsi l'union du sang de la terre et du sang des hommes. Les mystères de *Dionysos* sacralisent la croyance du sang qui fertilise, croyance qui aura une exceptionnelle longévité car, aujourd'hui encore, le sang séché est considéré comme un engrais particulièrement efficace.
Dionysos est souvent flanqué d'un cortège de divinités mineures pittoresques, souvent bestiales (*Satyres, Faunes, Silènes, Centaures*…), préoccupées en général par le viol des nymphes. Ainsi que d'une foule de ménades, danseuses échevelées et délirantes, amatrices de viande crue. *Dionysos* est au-delà des âges et des genres. Il peut être représenté par « *un homme barbu, dans la force de l'âge, au front généralement couronné de lierre. Puis sous les traits d'un éphèbe imberbe, au port efféminé, tantôt présentant la nudité délicate de son corps d'adolescent, tantôt revêtu d'une longue robe comme en portaient les femmes.* » (F. Guirand) Mais il est aussi souvent dépeint sous les traits d'un très jeune enfant.
Il est étonnant de constater que les spécialistes du cerveau situent vers cinq ans le développement chez l'enfant du Cortex Pré Frontal, zone active de la raison, du discernement, de la lucidité, de l'altérité, en un mot, de la jugeote.

Cette zone active de la raison semble totalement absente chez Dionysos qui, dans les différentes mythes, récits et contes le mettant en scène, se comporte en effet comme un enfant capricieux de moins de cinq ans… Il est à noter par ailleurs que l'alcool a pour effet notable de désactiver l'action du Cortex Pré Frontal.

Dionysos sera assimilé à de nombreux dieux locaux, *Sabazios* en Phrygie, *Bassareus* en Lydie, *Zagreus* en Crète… Il deviendra *Bacchus* à Rome..

« *Dionysos a laissé l'image d'un joyeux drille, Dieu de l'ivresse (…) Qui mieux que lui pourrait représenter la joie de vivre et le rire sans entraves ? Mais qu'on ne s'y trompe pas : ce dieu est dangereux, ambigu, ambivalent, troublant, mystérieux, inquiétant.* » (G. Minois)

Pour le philosophe René Girard, il est « *le dieu de la folie, de l'illusion, des forces mystérieuses et sauvages de la nature, en tant qu'Autre Monde.* »

Et pour Ovide : il est *« le plus redoutable et le plus doux des dieux »*.

Se livrer corps et âme à Dionysos, s'identifier à lui, peut en effet conduire à des débordements d'une sauvagerie inouïe. Si l'on en croit le philologue Robertson Smith, dans la Grèce archaïque était très répandue l'idée qu'en « *dévorant tout cru le jeune taureau, en buvant son sang chaud, en se repaissant de ses viscères, on croyait dévorer la divinité elle-même, se sanctifier et se fortifier en assimilant cette vie mystérieuse.* »

Euripide, dans *Les Bacchantes* relate ainsi un cérémonial épouvantable à nos yeux de civilisés : « *Les bacchantes, avec leurs mains désarmées, fondent sur les troupeaux qui paissent dans l'herbe; l'une tient dans ses mains une génisse aux mamelles gonflées, partagée en deux et encore mugissante, d'autres déchirent les vaches en lambeaux, on voit des côtes ou des pieds fourchus voler de toutes parts et les débris restent suspendus aux arbres, dont les rameaux dégouttent de sang. Les farouches taureaux aiguisant leurs cornes menaçantes tombent le corps terrassé par les mille mains de jeunes filles et leurs chairs dépouillées de leurs peaux, sont dépecées en un clin d'oeil.* »

Le philologue allemand Erwin Rhode décrit les mystères dionysiaques en Thrace de la manière suivante : « *Les cérémonies se déroulaient sur les montagnes, dans l'obscurité de la nuit, à la lumière incertaine des flambeaux. Une musique bruyante se faisait entendre ; sons éclatants de chaudrons d'airain, sourd tonnerre de grosses cymbales et mêlés à tout cela, les accords profonds des flûtes qui invitent à la folie (…) Excitée par cette musique sauvage, la bande des festoyants danse avec de grands cris de joie. Pas question de chants : la violence de la danse coupait la respiration. Car ce n'était point le mouvement de danse mesuré qu'exécutaient les Grecs*

d'Homère quand ils chantaient le péan, mais une danse circulaire furieuse, tourbillonnante, échevelée, dans laquelle la foule des enthousiastes franchissait les pentes des montagnes. C'étaient surtout des femmes qui se livraient à ces danses désordonnées et épuisantes ; leur costume était étrange : elles portaient des « bessares », longs vêtements flottants, faits à ce qu'il semble de peaux de renards ; par là-dessus, des peaux de chevreuils, et probablement sur la tête, des cornes. Les cheveux s'agitaient d''une manière sauvage ; les mains tenaient des serpents, reptiles consacrés à Sabazios; elles brandissaient des poignards ou des thyrses, en proie à une folie sacrée. Elles se précipitaient sur les animaux choisis pour le sacrifice, les saisissaient et les mettaient en pièces, déchirant à belles dents la chair sanguinolente et la dévorant toute crue. »

Tous ces débordements n'ont qu'un seul et même but, provoquer l'enthousiasme, au sens étymologique du terme : possession par le divin.

Le culte de Dionysos, tel qu'il était pratiqué par les confréries de bacchantes, comportait donc des danses échevelées, des scènes de possession et des pratiques d'omophagie, c'est-à-dire de victimes animales consommées crues.

« Mais les Grecs civilisés ne comprenaient plus cela. Ils constataient des survivances de ces usages, soit dans les rites, soit dans les traditions et ils les expliquaient avec leurs idées d'hommes dégagés de la barbarie, qui ne croyaient plus à la divinité des animaux et qui, tout en continuant à en sacrifier, les distinguaient des dieux auxquels ils les offraient sur les autels. » (R. Smith)

« Les *philosophes et poètes transmuèrent très vite en symboles mystiques les aspects les plus barbares de ces légendes et firent de Dionysos un dieu complexe, souffrant et démembré, retrouvant par la suite, comme Osiris, son intégrité corporelle. C'est pourquoi Dionysos fut aussi un dieu explorateur du pays des morts, le premier à descendre aux Enfers.* » (J. Lacarrière)

En effet, l'une des particularités de *Dionysos* est qu'il meurt et ressuscite à plusieurs reprises. Démembré et dévoré par les Titans que *Zeus* foudroie pour les punir, *Dionysos* renaît de leurs cendres. Dans une autre version du mythe, il est dévoré par les ménades, ses adoratrices, auxquelles il offre son corps dans une sorte d'eucharistie païenne. Selon une troisième légende, sa mère *Sémélé,* enceinte, ayant exigé *de* son amant *Zeus* qu'il lui montre son vrai visage est foudroyée par la vision. *Zeus* parvient in extremis à récupérer l'embryon pour l'insérer dans sa cuisse, lui permettant ainsi de survivre. Une autre légende raconte qu'il aurait été tué par Persée et serait revenu sur Terre sous la forme du raisin… Il est donc par essence, celui qui échappe à la mort. Celui qui revient toujours, comme *Coré-Perséphone*.

L'ombre de Dionysos, pour reprendre le titre d'un essai de Michel Maffesoli, plane sur la plupart des premières communautés agricoles et, comme l'analyse l'auteur, perdure encore aujourd'hui dans toutes sortes d'évènements festifs. Mircea Eliade et James Frazer ont établi de nombreuses similitudes entre les cultes de *Dionysos* et ceux des dieux et des déesses du maïs aztèques, des dieux du riz chez les Birmans ou à Sumatra; ceux du blé en Europe, avec à chaque fois le même scénario rituel impliquant des sacrifices et des orgies débridées. *Dionysos* est universel.

Le mythe d'Orphée

Les mystères de *Dionysos*, tout comme ceux de *Déméter*, sont *in fine* destinés à faire comprendre au myste que la mort n'est pas la fin de la vie mais le commencement d'une nouvelle et qu'il est nécessaire de s'y préparer… Ils sont la continuité de rites initiatiques primitifs, tels les rites de passage de la puberté, souvent extrêmement douloureux, qui signent la mort à l'enfance et l'intégration dans le monde réel des adultes, ou bien les rites chamaniques de transformation qui accompagnent la fin de la vie profane et le début d'une vie sacrée ouvrant à la connaissance des secrets de la Nature… Tous ces rites passent par l'expérience simulée, ritualisée, de la mort et de la résurrection. Cette croyance en la nécessité de mourir à ce qui n'est pas essentiel: la vie profane, pour se régénérer et accéder à la « vraie vie »: la vie sacrée, est l'essence même des Mystères.

Les anciens ont souvent rapproché les mythes de *Dionysos* et *d'Orphée.* Au point parfois de les confondre. *« Diverses traditions attribuent à Orphée l'institution du culte de Dionysos; Hérodote lui-même prête à Orphée les attributs de Dionysos.»* Quant au démembrement d'Orphée par les Bacchantes, le rapprochement avec l'une des morts de *Dionysos* paraît évident… Les cultes orphiques et dionysiaques entretiennent tous deux « *l'horrible, le sauvage, le sanglant, le destructeur jusqu'au point où il se retourne en son contraire* ». (E. Drewermann) Il y a une approche d'ordre de la psychanalyse qui met avant tout en avant une prise de conscience de l'envie de détruire afin de parvenir à la pureté.

Orphée, fils de la muse *Calliope*, n'est pas à proprement parler un dieu, mais il est à l'origine d'un mouvement religieux qui a profondément influencé les courants spirituels du bassin méditerranéen antique. Fondé sur une mythologie dont on trouve la trace sur toute la planète (le mythe d'*Orphée* est présent aussi bien en Asie, en Amérique précolombienne qu'en Océanie, ce

qui prouve une origine commune remontant aux âges les plus reculés de l'humanité). *Orphée* est celui qui, à l'instar de *Corée* et de *Dionysos*, est revenu du royaume des morts, mais avec une caractéristique qui le singularise : si *Orphée* parvient à triompher de la mort c'est par la force de l'amour. Il devient ainsi un mythe qui donne naissance autour du bassin méditerranéen antique à une religion instaurant l'amour comme une énergie susceptible de vaincre la mort : l'Orphisme.
L'Orphisme fait naitre l'univers d'un œuf cosmique d'où serait sorti le premier né des dieux : *Éros*, dieu des origines qui fait de l'amour l'énergie créative la plus puissante de l'univers. *Éros* aurait présidé à l'union de tous les dieux et serait à l'origine de toute vie sur Terre. L'*Éros* orphique pourrait donc constituer une approche monothéiste associant dieu unique et amour. Les premiers apologistes chrétiens, Justin, Origène, Clément, voient en effet dans *Orphée* le représentant du monothéisme au milieu des cultes païens, et donc un « *lointain précurseur du Christ* ».
Ses adeptes, les orphiques, « *sont des renonçants. Ils cultivent des techniques de purification afin de se séparer de ceux qui sont assujettis aux meurtres et à la souillure. Le genre de vie orphique se veut refus absolu du sang versé sur les autels, rejet radical du manger carné.* » (M. Detienne)

Orphée a inspiré quantité d'artistes. Il est le poète qui sait charmer les hommes et les dieux, il est considéré comme l'homme qui a apporté « *la civilisation aux peuples barbares et leur a enseigné les arts de la paix.* » (J. Schmidt) Il est d'une certaine façon le reflet inversé de *Dionysos,* pourvoyeur du chaos divin, d'où la tendance des Anciens à vouloir voir dans ces deux représentations le coté pile et le côté face d'une même divinité.
Les mystères orphiques possèdent, à contrario des mystères dionysiaques, une mission apaisante, quasi civilisatrice. Néanmoins, la sauvagerie dyonisaque aura le dernier mot : le mythe nous dit qu'*Orphée*, resté fidèle au souvenir d'Eurydice, dédaigna l'amour des bacchantes, fidèles de *Dionysos*, et fut mis en pièces par ces dernières. Il nous enseigne ainsi que l'amour peut aussi être destructeur.
Pour conclure, retenons que, dans le cadre des initiations mystériques, le myste, qu'il vénère *Déméter, Dionysos*, *Orphée* ou tout autre divinité, est placé en situation de mort, traité comme mort durant plusieurs heures, voire plusieurs jours, avant de renaître à la vie au travers de diverses cérémonies et être accueilli et célébré par ses pairs en qualité d'initié. Cette simulation de mort et de renaissance est, comme nous l'avons vu plus haut, une étape

indispensable à tous les rites primitifs de passage et d'initiations chamaniques.
« *Toutes les expériences du futur chaman comportent le schéma traditionnel d'une cérémonie d'initiation : souffrance, mort, résurrection.* » (M. Eliade)

Certaines initiations africaines peuvent donner une idée de ce à quoi un myste était confronté au cours de ces mystères antiques.
« *Non seulement ces rituels s'articulent toujours autour d'un scénario de mort-résurrection, mais tout y est calculé pour susciter chez les néophytes l'impression subjective d'être réellement tués puis rappelés à la vie. Divers éléments contribuent, tout d'abord à la mise en condition des néophytes : séparation d'avec la famille, longue retraite dans un enclos ou une cabane initiatique au fond de la brousse ou de la forêt, jeûnes et veilles imposés, tortures divers (flagellations, exposition aux piqûres d'insectes, absorption de drogues.) D'autre part, se déploie tout un symbolisme funéraire destiné à frapper l'imagination. Par exemple, les novices n'ont pas le droit de parler et leur corps est peint en blanc, ce qui les assimile à des spectres. Dans l'ethnie Fon (Bénin), les postulants à l'entrée dans une certaine confrérie initiatique sont enveloppés dans une sorte de linceul à l'intérieur duquel on a glissé la peau d'une chèvre sacrifiée pour la circonstance. Ils dégagent une odeur infecte de cadavre et les « laïques » qui assistent à la cérémonie les croient réellement morts. Un prêtre procède alors à leur résurrection. Quelquefois, le réalisme macabre de l'initiation est poussé jusqu'à l'horreur absolue, comme dans ces rites d'Afrique australe où le néophyte doit rester plusieurs jours attaché, bouche à bouche, à un cadavre en putréfaction.* » (M. Hulin)
Les Mystères peuvent aujourd'hui nous paraître répugnants et révoltants, tels ceux du dieu phrygien *Attis*.
« *Le 24 mars était connu sous le nom de jour du sang : le grand prêtre se saignait au bras et présentait son sang en offrande. Les prêtres de moindre haut rang se mettaient à tourner sur eux-mêmes en une danse derviche au rythme des tambours, des cors, des flûtes et des cymbales jusqu'à ce que, dans leur extase, ils se lacèrent le corps à coups de couteau pour répandre leur sang sur l'autel (…) Et les novices à l'exemple du dieu dont ils célébraient la mort et la résurrection, sacrifiaient leur virilité et tombaient inanimés.* » (J. G. Frazer)
Ces rituels de castration, épouvantables pour nos contemporains, représentaient pour leurs pratiquants « *un sublime déploiement de l'être. »* En effet, pour les fidèles d'*Attis* le corps n'est qu'un méprisable contenant. Seul importe l'esprit! L'ablation des organes génitaux, c'est l'arrêt

de la génération matérielle afin que l'esprit puisse s'en libérer et retourner à l'origine. La réversion est un principe très important, un invariant dit Riffard, de tout ésotérisme.
Les rites initiatiques, aussi cruels et sanglants soient-ils, ont pour fonction essentielle de familiariser l'homme de l'Antiquité avec la mort et lui donner espoir en une vie éternelle, en une vérité au-delà de la vie matérielle. Plus simplement, en faisant « vivre » au myste une mort, puis une renaissance, ils déclenchent un effet cathartique purifiant qui efface les péchés accumulés par l'individu et la communauté, et remet les compteurs à zéro. Mais il ne faut pas exclure que les Mystères, comme le suggère Jean-Claude Carrière, puissent se réduire tout compte fait à une immense fraude, à une mascarade, à la révélation suprême qu'il n'y a rien à révéler. « *Il n'y a pas de Dieu, pas de ciel, pas d'enfer, pas de Styx à franchir, pas de jugement après la mort, vivez et mourez du mieux possible. Point final.* » Ce que semble confirmer le célèbre texte du XIIème siècle: *La Conférence des Oiseaux* d'Attar. « *Les rares volatiles qui, à la fin d'un voyage exténuant où nombre d'entre eux sont morts, parviennent enfin devant leur roi suprême, le Simorgh, lequel détient toute la science et toute la puissance du monde, ne trouvent en face d'eux-mêmes qu'un miroir tendu. Ils voient comme le dit Attar que le Simorgh, c'est eux-mêmes et qu'eux-mêmes sont le Simorgh, et il n'y a rien d'autre. Absolument rien. Une voix leur dit: Vous avez fait un long voyage pour arriver au voyageur.* »

Les Mystères ont, tout au long de l'Antiquité, accueilli des idées originales, iconoclastes, divergentes, éloignées des dogmes en place. Ils ont constitué un refuge pour la pensée du petit nombre en but au diktat du grand nombre, abritant des rites anciens que la morale du temps réprouve ou alors intégrant de nouvelles conceptions que la tradition condamne ; ainsi les Mystères d*'Isis* mettent-ils en scène le concept d'une divinité personnelle et bienveillante, à une époque où un tel concept n'était envisagé que par quelques rares élites philosophiques.

Divinités anthropomorphes
Bien que puissent persister des réminiscences animales dans la représentation des dieux civilisateurs (corps de serpent, tête de taureau, oreilles de félin, cornes de bélier), ceux-ci sont dans leur grande majorité des dieux anthropomorphes, disposant de sentiments, de qualités et de défauts humains. En Grèce, conférer une image humaine aux dieux implique de « *rechercher pour eux la perfection qu'ils pouvaient trouver dans le corps*

humain ». (J.L. Brunaux) Et donc abandonner toute référence à l'animalité. Mais très tôt, ces dieux à la beauté parfaite se chargent des tares de humanité. En effet l'homme, ne pouvant que constater l'injustice, la démesure et la cruauté de la nature, n'a pas pu étendre la perfection divine au caractère de ses dieux. Il s'est contenté de la cantonner au physique. La personnalité des dieux grecs par exemple est tout aussi imparfaite que celle des humains.

Selon l'historien Samuel Noah Kramer, pour qui tout commence à Sumer, les dieux anthropomorphes seraient nés il y a 4500 ans entre le Tigre et l'Euphrate au temps des premières cités.
« *Comment les théologiens de Sumer étaient-ils arrivés à cette conception ? Ils avaient certainement procédé par déduction, du connu à l'inconnu. Leur raisonnement était parti de la société humaine, telle qu'ils la connaissaient ; sachant que les pays et les cités, les palais et les temples, les champs et les fermes, en bref, toutes les institutions et toutes les entreprises de ce monde sont entretenues, surveillées, guidées et contrôlées par des êtres humains, sans lesquels pays et cités tomberaient dans la désolation, temples et palais s'écrouleraient, champs et fermes deviendraient déserts, ils en avaient conclu que le cosmos lui-même devait être entretenu, guidé et contrôlé par des êtres vivants pareils aux hommes. Mais l'univers étant beaucoup plus vaste que la somme totale des habitations humaines, et son organisation infiniment plus complexe, ces êtres vivants devaient évidemment être eux-mêmes beaucoup plus puissants et efficaces que les habitants de la terre. Et, surtout, ils devaient être immortels ; autrement, à leur mort, l'univers retournerait au désordre et le monde s'arrêterait, perspective que n'accepteraient pas volontiers, et pour cause, les « métaphysiciens » de Sumer*. » (S.N. Kramer)
À Sumer, plus de 2500 dieux sont ainsi créés pour « *cautionner les projets orgueilleux de l'homme.*
Le Panthéon divin devient la réplique projetée de la Cité, des hiérarchies et des fonctions ritualisées. » (M. Dousse)
Le plus représentatif de ces dieux civilisateurs est *Marduk*, dont l'intelligence, la taille, la vigueur « *le désignent comme roi de l'univers.* » Que fait *Marduk* ? Il s'oppose au chaos de l'univers, combat et vainc *Tiamat*, la déesse-mère qui en est la représentation souveraine. « *Dès lors, à la création spontanée et anarchique des forces brutes du cosmos, va se substituer l'organisation de l'intelligence.* » (*Sources orientales CNRS*)
À l'origine, avant que *Marduk* ne s'impose comme souverain de tous les dieux, en Mésopotamie, chaque ville avait son dieu protecteur. *Nana r*ègne sur Our, *Enlil* sur Nippour, *Enki* sur Éridou, *Marduk* sur Babylone.

« Sous l'effet sans doute de changements politiques dans les relations entre les cités, une sorte de hiérarchie finit par s'établir entre eux, qui tout à la fois reflétait et commandait l'idée que se faisaient les hommes de la société. » (J.M. Roberts & O.A. Westad)

Les villes sumériennes sont toutes bâties et organisées autour du Temple: la maison de Dieu, dont la ziggourat est le prototype. La cité mésopotamienne est une cité-temple. Lorsque la cité de Babylone imposera sa domination sur les autres cités mésopotamiennes, elle imposera par la même l'incontestable hégémonie de son dieu *Marduk* sur tous les autres dieux.

L'historien Alain Daniélou pointe du doigt l'influence des peuples nomades dans la caractérisation anthropomorphique des divinités .

« *Les peuples nomades n'ont pas de véritable contact avec le monde de la nature. Ils ne vivent pas en communauté avec des lieux, des arbres, des animaux, si ce n'est ceux qu'ils ont asservis ou domestiqués. Ils promènent avec eux leurs dieux et leurs légendes, et sont plus prédisposés que les autres à la simplification monothéiste, à considérer la nature comme des pâturages anonymes qu'ils exploitent ou détruisent, et les dieux comme des guides au service de l'homme.* » (A. Daniélou)

Il est à noter que les différentes civilisations mésopotamiennes (Uruk, Akkad, Sumer, etc), se sont constituées à la suite d'une incessante succession d'invasions nomades. Mais la Mésopotamie des origines (qui couvre un bon millier d'années) demeure encore mystérieuse et peut nous réserver bien des surprises, en particulier en ce qui concerne les périodes dites d'Halaf et d'Obeid. Cette dernière nous ayant livré des statuettes étonnantes, très réalistes, de femmes à tête de reptile, allaitant des enfants eux- mêmes à tête reptilienne, dont on ignore la signification…

Méfions-nous d'une règle générale et d'une théorie évolutionniste simpliste qui aurait conduit l'homme primitif de la chasse et de la cueillette à une agriculture qui l'aurait ainsi civilisé. De plus en plus d'anthropologues et d'archéologues remettent en cause cette idée de progrès linéaire. David Graeber et David Wengrow défendent l'idée, à partir de nombreux exemples, que « *les êtres humains ont continuellement butiné entre différentes formes d'organisations sociales pendant l'essentiel des quelques quarante mille dernières années* », alternant de manière saisonnière entre chasses et cultures. « *En un mot, il n'existe pas de schéma unique.* »

Il est tout à fait possible qu'une même communauté ait pu adorer en fonction des saisons des dieux zoomorphes, des dieux agraires, des dieux

anthropomorphes… Bien que la représentation anthropomorphique des divinités se soit imposé dans l'antiquité proche orientale, l'aniconisme, c'est dire le fait de ne pas représenter les dieux de façon figurative, restait fréquente. Mais il fallait bien trouver une image cultuelle concrète permettant de canaliser les prières et les offrandes des fidèles. Ainsi le dieu solaire d'Emèse, *Élagabal* est-il adoré sous la forme « *d'une très grand pierre circulaire en bas et pointue à son extrémité supérieure, de couleur noire* » (Mondes anciens). L'imagination humaine a ses limites. L'homme ne peut se contenter d'abstraction. Il a besoin de représentations pour ses croyances, de leur donner figure concrète, figure familière, figure rassurante. Notons que c'est la présence des soldats romains sur un vaste territoire allant de la Grande Bretagne à la péninsule arabique qui a généralisé un même type iconographique des divinités, largement influencé par le panthéon hellénique, et qui sera adopté par toutes les cultures de l'empire.
« *Comme toujours dans l'histoire humaine, la marque religieuse d'une culture qui s'impose se surajoute à un substrat existant. Les divinités du conquérant assimilent celles des vaincus, des soumis ou des ralliés sans esprit de domination. Un dieu latin de la forêt vient sans problème recouvrir un dieu indigène de l'arbre.* » (M. Pierre)
« *L'histoire des cultes polythéistes au Proche-Orient manifeste à la fois une forme de fidélité à des traditions religieuses héritées et une capacité incessante d'adaptation. »* (Mondes Anciens) Mais ce qu'il faut retenir avant tout c'est que, très tôt, les hommes ont fait les dieux à leur image. Xénophane (vers -570-480) n'écrivait-il pas: « *Les Éthiopiens les voient noirs avec un nez épaté; les Traces avec des yeux pers et des cheveux rouges. Si les boeufs, les chevaux et les lions avaient des dieux, il est facile de deviner de quoi ils auraient l'air.* »

N'en déplaise à Kramer, bien avant Sumer, une divinité anthropomorphe est partout célébrée sur la planète pour sa capacité à « porter des fruits » : la femme!
Plusieurs centaines de statues dites Vénus aurignaciennes sont datées d'environ 25 000 ans. Durant des milliers d'années, la fertilité de la terre est solidaire de la fécondité féminine. La Terre « *devient une femme gigantesque, confondue avec les dimensions de la planète «* (J. Lacarrière). Il n'y a pas si longtemps encore, en Europe de l'Est, les premières semailles devaient être impérativement effectuées par des femmes enceintes.
« *Au paléolithique,* l*a Nature maternelle fournissait le premier modèle, celui de la mère nourricière et éternellement productive. Elle donnait l'image d'une*

générosité absolue, celle signifiée par les trois Vénus de Laussel, qui tendent une corne d'aurochs. Féminité lunaire, corne d'abondance, mère des animaux, quel est le sens profond de ces sculptures ? Tous ces bas-reliefs montrent des attributs outrés : seins lourds et pendants, ventre rond, triangle pubien souligné, cuisses larges et hanches exagérément volumineuses. En revanche, la tête n'a jamais été dessinée et leurs pieds demeurent simplement soulignés. Ce modèle conduit à ce que les archéologues ont nommé Vénus aurignaciennes.» (M. Philibert) Certains historiens voient dans les treize incisions de la corne que tient la Vénus de Laussel la découverte historique que la grossesse durait treize lunaisons. La sculpture montre en effet d'une main un ventre enceint et de la main droite la corne incisée à treize reprises.

La ressemblance entre ces déesses callipyges et la statue de Déesse-Mère trônant entre deux léopards assis, (manifestant son statut ancestral de maîtresses des animaux), découverte à Çatal Hüyük en Turquie, et datant de 6000 ans avant J.C., semble démontrer que le culte de la féminité s'est poursuivi sans discontinuer du Paléolithique au Néolithique.

L'analogie entre la Terre et la Femme demeure l'une des constantes les plus anciennes de la pensée humaine, et pas seulement sur notre continent. La célèbre réponse que fait *Smohalla*, chef de la tribu Wanapum aux colons américains qui lui suggèrent de travailler la terre illustre superbement cette conception analogique : « *Vous me demandez de labourer le sol ? Irai-je prendre un couteau pour le plonger dans le sein de ma mère ? Vous me demandez de bêcher et d'enlever des pierres ? Irai-je mutiler ses chairs afin d'arriver jusqu'à l'os ? Vous me demandez de couper l'herbe et le foin, de le vendre et de m'enrichir comme les blancs ? Mais comment oserai-je couper la chevelure de la mère?* »

Le culte de la déesse-terre ne constitue pas toutefois un invariant universel dans la mesure où dans de nombreuses cultures la terre est masculine, ainsi en Egypte ancienne, en Afrique de l'ouest, en Birmanie, en Nouvelle Guinée, au sud de l'Australie… Gardons-nous donc de toute généralité ! Cependant nous ne pouvons que constater son importance dans la majeure partie des cosmogonies de la planète.

« La plupart des Indiens d'Amérique du Nord considèrent la Terre comme une Déesse-Mère qu'ils identifient à une femme. » (X. Yvanoff)

En Amérique centrale, les Aztèques vénèrent *Coatlicue*, déesse de la fertilité, de la vie et de la mort, elle est la mère de tous les dieux. Elle a donné naissance à la lune, aux étoiles, au soleil… Mais fécondée à son insu, elle fait surgir de son vagin un puissant guerrier en armes qui extermine tous ses

frères et sœurs ; fascinante métaphore de la dérive sanguinaire de ce peuple guerrier.
Pour les Caribes, la Déesse *Amana*, premier être de l'univers, vit dans la voie lactée. Elle a créé les planètes dont le Soleil et la Terre. Mais chaque fois qu'elle tente de faire naître la vie sur Terre, le Soleil brûle cette vie en la bombardant de « serpents de feu ». *Amana* décide alors de créer l'océan pour les noyer.
En Amérique du Sud, *Pachamama* (Terre fertile) est une divinité antérieure aux Incas, qui bénéficie d'un culte encore vivace aujourd'hui au Pérou.
En Europe, « *les Slaves païens adoraient la Terre comme divinité spéciale, mais nous n'avons pas beaucoup de précisions en ce qui concerne l'image de cette divinité, ni en ce qui concerne son culte. Nous savons seulement que chez les Russes elle était dénommée Mati-Syea-Zemlia, ce qui veut dire Mère-Terre-Humide. Dans diverses coutumes et pratiques des paysans slaves, on trouve des réminiscences mythologiques et rituelles des croyances relatives à la Mère-Terre-Humide.* » (F. Guirand)
En Chine, si c'est le géant *Pan Gu* qui sépare le Ciel de la Terre, c'est *Nü Wa*, la Déesse-Mère, à la tête humaine et au corps de serpent, qui façonne les premiers hommes.
La liste est très loin d'être exhaustive. Des recherches effectuées dans les années 1950 à la Kansas University démontrent que la structure fondamentale organique et cérébrale des mammifères est d'abord femelle, ensuite seulement mâle. On pourrait en conclure qu'il faudrait inverser le mythe adamique : Adam est une Ève modifiée.

La croyance en un autre dieu anthropomorphe archaïque contredit pareillement la thèse de Kramer: *Cernunos,* le grand dieu au corps humain et à la tête couronnée de bois de cerf, dont on trouve une représentation sur les parois de la grotte des Trois-Frères en Ariège datant du Paléolithique supérieur (17 000 ans avant J.-C.), marquant ainsi le rôle central de cette divinité dans les communautés de chasseurs-cueilleurs à l'époque du renne. La vénération du « *grand cornu* », souvent assimilé à un maître des animaux, perdurera et s'imposera définitivement chez les Celtes, c'est à dire à partir du Vème siècle avant notre ère. On la retrouve chez les Romains et tout au long du Moyen-âge.
« *Il ne fait aucun doute que Cernunos est une divinité beaucoup plus préhistorique qu'indo-européenne* » (X. Yvanoff),

Cette divinité serait vraisemblablement née au cours des voyages chamaniques de l'âme. Sa longévité est une preuve de son importance dans les croyances paysannes.
Tout Panthéon en se constituant « *recueille les débris épars des cultes totémiques.* » écrit Salomon. Reinach qui établit une relation étroite entre *Cernunos* et le personnage d'Actéon, amant d'*Artémis* transformé en cerf par celle-ci. Ce récit atteste selon lui la présence d'un important culte totémique du cerf dans la Grèce des origines.

Les historiens s'accordent toutefois pour nous affirmer que les premières doctrines structurées de la religion mettant en scène des dieux anthropomorphes se sont codifiées en Méditerranée avec les cités-États de Mésopotamie et d'Égypte, entre 3000 et 2000 avant J.C..
Comme l'a remarqué Harari, les premières sociétés établissent une rupture nette dans la façon de considérer les divinités. Jusqu'alors, les dieux sont associés aux caprices mystérieux de mère Nature et échappent à la compréhension de l'homme, même si celui-ci tente d'en percer les secrets et d'en déterminer des règles immuables.
« *Dorénavant, les dieux cautionnent de leur tutelle les défis ambitieux de l'homme et le panthéon divin devient la réplique projetée de la cité, de ses hiérarchies et de ses fonctions spécialisées.* » (M. Dousse)
Le plus constant de ces défis ambitieux reste la lutte contre la mort, diktat divin contre lequel l'homme ne peut que se révolter, d'autant qu'il commence à maîtriser et contrôler la nature, à se penser au centre du monde. La quête d'immortalité est le thème principal de l'*Épopée de Gilgamesh*, composée en Mésopotamie au second millénaire avant notre ère et considérée comme la toute première fiction de l'humanité. À la même époque se diffuse en Égypte la légende d'Osiris…

La légende d'Osiris
En Égypte, au troisième millénaire avant notre ère, les *Textes des Sarcophages* et *des Pyramides* répondent eux aussi à cette angoisse existentielle de la mort en imaginant que l'être humain est constitué d'une dizaine de corps composites, les uns lui permettant de vivre dans l'univers du visible, les autres d'être relié aux mondes invisibles. La complexité de cette réponse à l'angoisse de la mort implique qu'elle ne peut être comprise qu'à la suite d'une longue initiation et donc réservée à une caste sacerdotale. Mais l'idée que la mort aboutisse à une renaissance s'impose progressivement en dehors des temples grâce au très populaire mythe de la résurrection d'*Osiris*.

Petit rappel : *Osiris* a un cadet fort méchant et jaloux : *Seth*. Celui-ci se débarrasse de son frère aîné en le découpant en quatorze morceaux qu'il fait enterrer en différents endroits. L'épouse d'*Osiris*, *Isis* (déesse de la sagesse et de l'harmonie cosmique) part à la recherche des morceaux d'*Osiris* mais n'en retrouve que treize. Manque le quatorzième morceau : les parties génitales! *Isis* reconstitue le corps d'*Osiris*, le momifie et lui redonne vie. Malgré son absence de sexe, *Osiris* parvient à féconder *Isis* qui donne ainsi naissance à *Horus*. *Osiris* devient dès lors le dieu de la régénération pour les Égyptiens, celui qui offre au défunt la possibilité de bénéficier d'un corps complet (exceptées les parties génitales, mais à partir du moment où l'on entre dans la vie éternelle, a-t-on encore besoin d'organes reproductifs ?) pour séjourner dans l'au-delà et y vivre à jamais « la vraie vie ».
« *À mesure que la légende d'Osiris se répandait à travers toute l'Égypte, l'idée se fit jour peu à peu que l'homme le plus humble et le plus mortel pouvait lui aussi bénéficier sous certaines conditions du sort d'Osiris lui-même. À l'inverse du culte de Rê qui était un culte aristocratique, celui d'Osiris fut d'emblée un culte ouvert à tous car il portait en lui l'annonce d'un espoir immense.*» (M. Hulin)

« Dès l'origine, la religion égyptienne semble avoir été obsédée par la mort: l'image la plus familière que nous ayons d'elle, après tout, ce sont les momies et le mobilier funéraire conservés dans nos musées. Sous le Moyen Empire (2055-1650 av. J.-C.) on se mit à penser que tous les hommes et pas seulement le roi, pouvaient espérer connaître une vie après la mort. En conséquence, en recourant aux rites et aux symboles, en étudiant soigneusement son cas afin de le plaider avec succès devant ses juges d'outre-tombe, un homme pouvait se préparer pour l'au-delà avec l'espoir d'y jouir du bien-être éternel qu'il était supposé offrir. » (J.M. Roberts & O.A. Westad)
Selon Jacques Lacarrière,« *dans les sociétés fortement hiérarchisées, où chefs, princes, prêtres et devins, bref tous les personnages disposant d'un pouvoir spirituel ou matériel, sont tenus pour des êtres en rapport étroit avec la divinité, la survie dans l'au-delà était fatalement réservée aux chefs, et le commun des mortels ne pouvait y prétendre. Il va de soi que cet élitisme, qui fut sans doute fréquent à l'origine, ne pouvait toutefois résister à l'évolution des idées (…) Bientôt chacun pouvait disposer de la survie, quelle que fût sa condition sociale sur terre. Mais avoir le droit de survivre – ou, en d'autres termes, posséder une âme immortelle- n'impliquait pas le même sort pour tous dans l'au-delà. Une fois ce principe essentiel acquis, il restait à définir la*

forme et les conditions de cette survie et l'on vit surgir alors une autre hiérarchie qui s'opéra non plus en fonction de critères sociaux mais en fonction de critères moraux (…) L'âme du mort sera jugée en fonction de ses actes terrestres avant de prétendre accéder aux délices de l'immortalité. »
Les Égyptiens auraient ainsi été les premiers à opérer cette inversion des critères.

Ce même postulat d'existence d'une vie après la vie se retrouve en Inde avec la rédaction vers 1500 av. J.-C. d'un corpus d'hymnes : les *Veda,* dans lequel, pour la première fois est posé par écrit le principe de la réincarnation:
« *Le Soi immortel renaîtra dans un nouveau corps selon ses actes méritoires.* » *(Rig-Veda)*.
Il y a 3500 ans, donc, deux civilisations, séparées par des milliers de kilomètres, l'Égypte et l'Inde, sacralisent l'idée que l'homme ne meurt pas complètement et que tout ou partie de lui-même peut renaître. Pour la première, à la suite de complexes rites funéraires, pour la deuxième, par le biais d'un principe quasi organique de réincarnations.

Divinités de lumière et de sang
Le philologue Max Müller considère la contemplation de la voûte céleste comme l'une des toutes premières épiphanies. Nul doute que l'observation de la dynamique céleste a dû sacrément fasciner nos lointains ancêtres. En particulier, la propriété du soleil à renaître et ressusciter chaque jour, et celle de la lune à faire de même chaque mois, ont considérablement dû marquer les esprits.
Il est fort probable que l'habitat des premières divinités fut localisé dans le Ciel, souvent associé à un principe masculin (la pluie du ciel ne fertilise-t- elle pas la Terre?) La contemplation se transforme bientôt en étude, car il y a nécessité pour nos anciens de savoir décrypter dans les cieux le langage des dieux, d'y détecter les devoirs qu'ils imposent, d'y discerner l'apparent et le caché, le visible et l'invisible, le naturel et le surnaturel ! Et connaître l'influence (la volonté) des dieux (les astres) sur une communauté ou un individu, sur les naissances, les mariages, les décès, toutes ces cérémonies qui balisent une vie, que Paracelse nommera « *signatures astrales* ». Sans oublier la fixation des jours fastes et néfastes… L'étude des positions des planètes, des étoiles, ainsi que leur corrélation avec les événements terrestres deviennent ainsi indispensables si l'on veut respecter la volonté des dieux. Il n'y a pas un seul panthéon sur cette planète qui n'ait établi de correspondances étroites entre ses dieux les planètes et les constellations.

L'homme a toujours exprimé dieu au travers de phénomènes célestes qui le fascinent.
Les archéologues ont mis à jour dans la grotte du Placart en Charente, des os d'aigles, datant d'il y a plus de 15 000 ans, sur lesquels sont gravés des traits qui pourraient correspondre à un décompte des mois lunaires. Théorie fortement controversée, mais il ne fait toutefois aucun doute que 5000 ans plus tard, les peuples du Néolithique, maîtrisent parfaitement un système astrologique complexe basé sur un calcul duodécimal, indispensable à l'ordonnancement des travaux d'agriculture et d'élevage.

Quant le système astrologique tel que nous le connaissons est-il né? Les Sumériens à qui l'on prête l'invention du zodiaque n'en sont peut-être pas les inventeurs. Comme l'affirme Marcelle Senard : « *Dans tous les pays et à toutes les époques explorées par la science historique, on retrouve le zodiaque à peu près identique, avec ses formes circulaires, ses douze subdivisions, ses douze signes portant les mêmes noms et ses sept planètes. La Babylonie, l'Égypte, la Judée, la Perse, l'Inde, le Tibet… et beaucoup d'autres encore, ont connu le zodiaque et pratiqué l'Astrologie. Partout, il est associé aux monuments humains les plus importants: stèles, temples, lieux où se célébraient les Mystères et les initiations* ».
Les Sumériens n'auraient donc pas à proprement parler « inventé » le zodiaque (le premier texte connu y faisant référence est une tablette de l'*Énuma Elish*, datée du XIIème siècle avant notre ère) mais l'auraient plutôt codifié à partir d'un savoir déjà vieux de plusieurs milliers d'années. On trouve dans les *Véda,* il y a 3500 ans, un système zodiacal similaire à celui des Mésopotamiens, avec un ciel divisé en 12 parties égales de 30°. Et surtout des noms équivalents à ceux que nous connaissons: Mesha=Bélier, Vrishabha=Taureau, Mishura=Gémeaux, karka=Cancer, Simba=Lion, Kanya=Vierge, Tula=Balance, etc. Un mémoire présenté à l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres en 1853, défend même l'antériorité du Zodiaque indien sur le Sumérien.

Si nous sommes à peu près certains que, très tôt, l'homme a pu discerner dans la configuration stellaire de la constellation du Lion la forme d'un lion couché, dans celle du Scorpion la silhouette d'un scorpion, et remarquer dans celle des Gémeaux la présence de deux étoiles jumelles à forte brillance, qui se distinguent nettement des autres… Il est plus difficile en revanche d'établir une correspondance directe entre la position des étoiles dans les autres constellations et les figures qui leur ont été attribuées.

Mais nous pouvons tout-à-fait imaginer que nos ancêtres aient pu constater que la configuration des étoiles marquant le retour du printemps correspond au moment où frémissent dans leurs troupeaux « *la vitalité première, l'élan primitif de la vie avec ce qu'un tel processus initial a d'impulsion pure et brute, de décharge irruptive, fulgurante et indomptable.* » (*Dictionnaire des symboles*) et que le bélier devienne le symbole cette vitalité printanière.
La place des étoiles change dans le ciel mais le printemps perdure et avec le printemps le retour de la libido de la nature se déployant à cette époque de l'année dont le taureau est la figure divinisée.
- Le signe du Cancer quant à lui marque le début de l'été. Il est tout-à-fait possible d'envisager que l'image du crabe qui marche à reculons a pu figurer le changement de sens du mouvement solaire qui devient descendant à partir du solstice d'été. Cette marche à reculons est par ailleurs la caractéristique du scarabée et de l'écrevisse qui remplacent le crabe dans le zodiaque égyptien.

- La Vierge quant à elle, a pu s'apparenter à une déesse de la fécondité que l'on prie à la fin de l'été lorsque « *sonne l'heure des dernières récoltes laissant une terre nouvelle vierge, destinée à recevoir ultérieurement la semence.* » Poursuivons la liste…
- La Balance se caractérise par une longueur des jours égale à celle des nuits. (La Balance est une terminologie récente datant des Romains, auparavant cette constellation était appelée Plateaux du Ciel)

- Le Sagittaire pourrait être la figure d'un archaïque dieu archer qui s'apprête à décocher sa flèche dans le ciel pour relancer la course du Soleil, récit que l'on trouve dans de nombreux mythes. Ça c'est à partir du solstice d'hiver que les jours rallongent.

- Le Capricorne est figuré par une créature mi poisson, mi-chèvre, la partie inférieure (poisson) donne naissance à la partie supérieure (Chèvre) pour célébrer le recommencement du cycle de la vie.
- Le Verseau pourrait déverser l'amphore de la saison des pluies et de l'inondation. C'est le début des crues hivernales qui vont fertiliser le sol.
- Les Poissons qui concluent la roue du zodiaque, marqueraient l'époque du frai. L'exceptionnelle capacité de reproduction du poisson en fait dans toutes les traditions un puissant symbole de régénération.

Toute cette démonstration est bien sûr purement spéculative. Il nous sera toujours difficile de comprendre la symbolique que les peuples primitifs ont pu déduire de la lecture du ciel.

La seule chose dont nous sommes certains c'est qu'ils ont souvent opposé un Ciel masculin à une Terre féminine, un dieu de l'orage à une déesse de la fertilité, ne tardant pas à subordonner la seconde au premier.
Le soleil s'impose très tôt comme maître incontesté du ciel. Selon le théologien Rudolph Otto, la vénération d'un astre brillant, à ce point puissant et mystérieux, fascine et génère automatiquement un sentiment « d'effroi sacré » en ce qu'il dépasse toute considération naturelle. Devant un tel dieu, l'homme ne se sent alors que « cendres et poussières ». Ce *mystérium fascinans* ouvre la voie à l'adoration de dieux célestes dotés d'une terrible puissance, de dieux redoutés qu'il faut sans cesse apaiser et dont la simple contemplation plonge le croyant dans une insondable crainte religieuse. Astres et étoiles se voient ainsi associés à des divinités dominatrices et régulatrices. Et le plus actif de ces astres devient en toute logique le dieu suprême. Aussi a-t-il été instauré vis-à-vis du soleil, pourvoyeur de vie et de lumière, mais aussi générateur de feu destructeur, un culte fervent et prolifique. Rappelons que le soleil est le dieu *Shamas* pour les Sumériens, *Amon-Râ* pour les Égyptiens, *Mazda* pour les Perses, *Lug* pour les Celtes, *Apollon* pour les Grecs, *Mithra* pour les Romains, *Sol Invictus* pour les premiers Chrétiens… Il est aussi l'emblème de *Vishnou* et le Psaume 84 appelle *YHVH* un soleil.
Noël, dans la plupart des religions païennes, est considéré comme le jour de la renaissance de l'astre solaire (solstice d'hiver), qui « e*xorcise la peur du froid perpétuel, d'une mort prévisible, si le soleil ne revenait pas.* » (O. Vallet) L'Église l'associera à la naissance du Christ, n'est-il pas écrit dans L'Évangile selon Luc que Jésus est un astre levant?

Les dieux du Ciel sont avant tout des dieux bienfaiteurs (Ils apportent la vie), et les dieux bienfaiteurs ont depuis toujours été associés à la lumière alors que les dieux malfaisants (ceux qui apportent la mort) aux forces obscures. La clarté rassurante du jour chasse les peurs et les angoisses nocturnes. Eliade considère même la peur du jour qui ne revienne pas comme l'ancêtre de toutes les peurs.
Dans toutes les traditions, quand il s'agit de décrire un dieu bienfaisant, il est avant tout lumière. Par extension, le Paradis sera forcément une source lumineuse. Dante le décrit comme une lumière qui « *s'étend en forme circulaire, tellement loin que sa circonférence serait pour le soleil un trop large collier.* » Toute personne qui affirme s'être approchée d'une manière ou d'une autre d'un dieu ou d'un lieu divin bienfaisant est sujette à une illumination.

Michel Pastoureau, dans ses recherches sur l'histoire des couleurs, a mis en avant une interrogation qui préoccupera longtemps l'Église et aura une implication concrète sur la vie quotidienne des croyants et sur l'architecture sacrée: la couleur est-elle une fraction de lumière ou bien une simple substance matérielle? Dans le premier cas, si la couleur est lumière, « *elle participe ontologiquement du divin, car Dieu est lumière. Chercher à étendre ici-bas la place de la couleur, c'est diminuer celle des ténèbres pour augmenter celle de la lumière, et donc celle de Dieu. En revanche si la couleur est une substance matérielle, une simple enveloppe, elle n'est en rien une émanation du divin mais au contraire un artifice inutilement ajouté par l'homme à la Création. Il faut la combattre, la chasser du Temple, l'exclure du culte.* »

La transsubstantiation, qui place un dieu puissant dans le soleil, le feu ou bien dans toute source lumineuse, est commune non seulement à l'Antiquité méditerranéenne mais aussi à quantité de cultures de par le monde, qui voient dans la lumière la manifestation par excellence de la divinité. C'est « *l'œil du dieu suprême* » pour de nombreuses croyances. Œil droit et bon, associé au soleil, œil gauche et mauvais, associé à la lune. Le soleil devient un symbole actif par excellence. C'est pour cette raison qu'il est de nature féminine au Japon où le féminin est actif parce que fécond.
Quand il n'est pas soleil, le dieu est colonne de lumière ou buisson ardent, voire simple feu domestique. Tel *Agni*, dieu védique, né de la friction de deux morceaux de bois ; mais qui possède en son sein une puissance illimitée : il dévore ses parents incapables de le nourrir car *Agni* doit en permanence être rassasié d'offrandes. Présent dans tous les foyers, il sert d'intercesseur auprès des dieux ; il a formé le soleil et rempli la nuit d'étoiles. Tous les dieux du panthéon hindou le craignent !
Mais le plus grandiose des cultes du Soleil, celui qui nécessite le plus de temples et de prêtres, reçoit les offrandes les plus riches, reste sans conteste celui du dieu inca *Inti*. Il est aussi le plus sanguinaire.
« *Le sang symbolise toutes les valeurs solidaires du feu, de la chaleur et de la vie qui s'apparentent au soleil.* » (*Dictionnaire des symboles*)
Si l'astre solaire est une divinité avant tout bienveillante, nombre de cultes solaires s'accompagnent malgré tout de sacrifices sanglants pour maintenir cette bienveillance.
« *Le grand temple du Soleil, au Cuzco, le fabuleux Coricancha, l'enceinte d'or, était un édifice somptueux, l'équivalent pour les Incas du temple de Salomon ou de Saint-Pierre pour les catholiques. Il attirait d'innombrables*

pèlerins et servit de modèle aux sanctuaires provinciaux. Aucune institution incaïque n'a excité autant de curiosité que celles des Vierges du Soleil. Elles se recrutaient parmi les jeunes filles que des fonctionnaires spéciaux choisissaient dans chaque communauté et qu'on enfermait jusqu'au moment où l'Inca décidait de leur sort. Celles qui ne devenaient pas concubines de l'empereur ou qui n'étaient pas distribuées aux hauts fonctionnaires étaient réservées aux sacrifices humains. » (A. Métraux)
Les Aztèques instaureront une pratique quasi industrielle du sacrifice humain, ils spécialiseront même leur armée dans la capture de victimes toujours plus nombreuses à être sacrifiées afin d'entretenir leurs dieux insatiables. Si l'on en croit la mythologie méso-américaine, les dieux ont créé l'homme avec leur sang. Célébrer les dieux, réclamer leur aide, nécessite donc en contrepartie l'offrande du sang humain, afin de les remercier pour ce sacrifice originel… D'autre part, le sang des sacrifices augmente l'énergie tarie du dieu « *Car les divinité de la fertilité épuisaient leur propre substance dans l'effort déployé pour soutenir le monde et assurer son opulence, elles avaient donc elles-mêmes besoin d'être régénérées périodiquement.* » (M. Eliade)

Sur un plan purement pragmatique, si le sacrifice nourrit les dieux, il sert aussi de palliatif à la violence intrinsèque de l'homme. Les religieux garantissent par des sacrifices récurrents la survie de leur communautés qui peut à tout instant être détruite par des accès impromptus de violence interne, en particulier vengeresse.
« *Le religieux primitif domestique la violence, il la règle, il l'ordonne, il la canalise, afin de l'utiliser contre toute forme de violence proprement intolérable.* » (R. Girard)
Le sacrifice rassasie une soif anarchique de sang pouvant mettre en péril l'ordre de sociétés sédentaires. En détournant la violence vers le rite, il offre au désir de vengeance une échappatoire préventive, bien avant que les lois ne viennent codifier et rendre licite cette vengeance. (Les premières lois régulant la violence apparaissent au second millénaire avant notre ère. Les sacrifices humains ou animaux n'en disparaitront pas pour autant car « *la violence légale finit toujours par s'écailler, se lézarder et finalement par s'écrouler.* » (Ibid) Et apaiser la violence des hommes ou de la Nature en offrant du sang à une divinité demeurera durant de nombreux siècles le moyen le plus efficace d'apaiser une communauté en colère…
Le passage biblique dans lequel l'ange du Seigneur retient le bras d'Abraham prêt à sacrifier son fils Isaac, exigeant qu'à la place soit égorgé un agneau,

est interprété par les historiens comme le moment dans l'histoire des Hébreux où le sacrifice animal doit remplacer le sacrifice humain.
L'archaïque croyance dans le sacrifice humain fera un retour inattendu dans le *Nouveau Testament,* avec le sacrifice de Jésus sur la croix:« l'*Agneau de Dieu* » immolé. Pour James Frazer, il ne fait aucun doute que les premiers Chrétiens n'ont fait que perpétuer une « *vieille histoire* » profondément enracinée dans la psyché des populations qui veut qu'un dieu doit être sacrifié pour pouvoir ressusciter. *Attis, Adonis, Orphée, Dionysos* avaient déjà ouvert la voie aux dieux mourants et ressuscités. Dans de nombreuses civilisations anciennes, le roi, représentant de Dieu sur terre, était sacrifié rituellement au terme d'une période de règne donnée.
« *L'immolation du roi est l'un des rites les plus archaïques et le plus répandu parmi les sociétés humaines primitives. Sur le plan symbolique, Jésus lui-même se conforme à la règle. Ce n'est pas tout. Dans un certain nombre de cultures antiques éparpillées aux quatre coins de la terre, le corps sacrifié du roi était l'objet d'un festin. On mangeait sa chair, on buvait son sang. Ainsi ses sujets ingéraient et assimilaient une partie des vertus et du pouvoir de leur défunt souverain. Le rite chrétien de la communion est un résidu évident de cette tradition.* » (H. Lincoln)

Les civilisations précolombiennes ne sont donc pas les seules à pratiquer des sacrifices humains. Nous en trouvons traces un peu partout sur le planète, dans les religions indo-iraniennes archaïques, chez les Germains et les Vikings où ils perdurent jusqu'à l'an mille, au Japon jusqu'au seizième siècle, chez les Celtes (César fait état dans *La Guerre des Gaules* de sacrifices humains en honneur au dieu *Lug*), mais aussi chez les Grecs avec le personnage étonnant du Pharmakos (un individu souvent étranger, que l'on entretenait et que l'on destinait à être sacrifié si la cité se sentait menacée).
Chez les Romains, il est attesté par Tite-Live et Plutarque, chez les Sémites, nous avons tous en tête le culte phénicien de *Moloch-Baal*: immolation d'enfants jetés vivants dans la gueule béante d'une statue de bronze chauffée à blanc, atrocité que Gustave Flaubert explique par la pathologie dérangée de l'esprit humain. Flaubert, anticlérical notoire, est convaincu que l'ancienne religion de Moïse, avant d'être radoucie, ordonnait de tuer sans exception en l'honneur de Moloch-Jéhovah qui n'est pour lui qu'un seul et même dieu. Flaubert est persuadé que cette idole de bronze destinée à rôtir et à réduire en cendres le corps vivant des enfants est le fameux autel d'airain du temple de Salomon où était adoré ce Jéhovah-Moloch, selon le culte hébreu ou phénicien ou cananéen. Ces trois peuplades appartiennent à

la même famille et ont un culte commun. L'historien contemporain Thomas Römer, spécialiste mondialement reconnu de l'Ancien Testament, donne raison à Flaubert. Il fait remarquer que s'il est écrit, dans le *Livre de Jérémie*, que *YHWH* n'a jamais ordonné de sacrifices d'enfants c'est précisément pour répondre aux accusations de ceux qui lui reprochent de tels holocaustes. À l'époque où fut rédigé le Livre de Jérémie, « *les sacrifices humains deviennent tabous et l'on essaie de les dissocier du culte de Yhwh* » (T. Römer)
Alain Danièlou justifie le sacrifice humain par « *la nécessité de se conformer à un système universel dans lequel la tuerie précède nécessairement la fécondité, car la mort entraîne la vie* ». Le sang coule et revient à la terre pour nourrir un dieu chthonien, la chair brûle et son fumet monte au ciel pour nourrir un dieu ouranien.

Les dieux archaïques se délectent donc de sacrifices ou du « *fumet des sacrifices* », ils incitent à toutes sortes d'holocaustes et n'hésitent pas à détruire leur création afin que la vie se renouvelle et perdure. Les Aztèques imaginent que les dieux *Tezcatlipoca* et *Quetzalcoatl* détruisent l'humanité tous les 726 ans en déclenchant des incendies, des tremblements de terre et des déluges planétaires afin de créer une nouvelle race d'hommes.
Le déluge semble particulièrement apprécié des dieux. Les mythologies, de l'Amérique du Sud à l'Asie, en passant par l'Océanie, des plus primitives au plus civilisées, entretiennent toutes sans exception le même mythe relatant la destruction de l'humanité par un déluge et l'apparition consécutive d'une nouvelle humanité.
« *Les mythes des cataclysmes cosmiques sont extrêmement répandus. Ils racontent comment le Monde a été détruit et l'humanité anéantie, à l'exception d'un couple ou de quelques survivants. Les mythes du Déluge sont les plus nombreux, et presque universellement connus (bien qu'extrêmement rares en Afrique). À côté de mythes diluviens, d'autres relatent la destruction de l'humanité par des cataclysmes de proportions cosmiques; tremblements de terre, incendies, écroulements de montagnes épidémies, etc. Évidemment cette fin du Monde n'a pas été radicale; elle a été plutôt la fin d'une humanité, suivie par l'apparition d'une humanité nouvelle (…) Dans un grand nombre de mythes le Déluge est rattaché à une faute rituelle qui a provoqué la colère de l'être Suprême, parfois, il résulte simplement du désir d'un être divin de mettre fin à l'humanité. Mais si l'on examine les mythes qui annoncent le prochain déluge, on constate qu'une des causes principales réside dans les péchés des hommes et aussi dans la*

décrépitude du Monde. Le Déluge a ouvert la voie à une re-création du Monde et à une régénération de l'humanité. » (M. Eliade)

Laissons la conclusion de ce premier chapitre à Mircea Éliade: « *On ne rencontre nulle part une religion « pure », « simple », réductible à une seule forme ou à une seule structure. La prédominance des cultes célestes ou telluriques n'exclut nullement la coexistence d'autres cultes et d'autres symbolismes. En étudiant une certaine forme religieuse, on court toujours le risque de lui accorder une importance exagérée et de laisser dans l'ombre d'autres formes religieuses, en réalité complémentaires, bien qu'elles puissent paraître parfois incompatibles.* »

....

2- DIVINITÉS DES LIVRES

Les religions des livres privilégient généralement la croyance en un dieu unique. Il faut cependant préciser que dieu unique ne veut pas forcément dire seul dieu existant. Dans la *Bible*, il est écrit que *YHWH* n'est qu'un dieu parmi d'autres, mais qu'il doit être le seul dieu pour Abraham et ses descendants. De même, dans le *Coran*, *Allah* doit être considéré par le croyant comme le dieu suprême. Ce qui implique l'existence d'autres dieux…

Pour la plupart des gens, cette idée d'un dieu unique est née autour du treizième siècle avant notre ère en Israël avec Moïse, voire, en Égypte avec le pharaon hérétique Akhénaton. Certains, n'hésitant pas à faire de ces deux figures une seule et même personne, compte tenu de la concomitance des dates et du mystère épais entourant les dernières années du règne du pharaon hérétique. Ainsi Sigmund Freud dans *MoÏse et le monothéisme*, fait de Moïse, un grand prêtre d'Aton ayant fui l'Égypte et cherchant à établir en Palestine cette croyance en un dieu unique qui a échoué à s'imposer en Égypte…
Or, la littérature sapientale de l'ancienne Égypte fait état d'un dieu unique mille ans avant Moïse ou Akhenaton. Dans *l'Enseignement de Ptahhotep* (serviteur de Ptah), daté d'environ 2500 av. J.-C., il est écrit : « *Ptah, le très ancien, créa au moyen du cœur et du verbe tous les dieux et leur attribua la vie*. » Ptah est le dieu créateur par excellence. *« C'est dans son cœur, dans son esprit, par la pensée, que le dieu-artisan Ptah conçoit le monde, lui donnant ensuite réalité par la parole. Ptah, c'est celui qui a formé tous les dieux, hommes, animaux, qui a créé tout le pays après s'être auto-engendré par la puissance de son esprit.* » (N. Guillhou & J. Peyré)
Mais *Ptah*, le modeleur, le créateur, ne peut lutter longtemps contre la profusion des dieux qu'il a engendrés, censés apporter une protection plus concrète, plus proche, plus compréhensible aux premiers cultivateurs encore baignés d'animisme et confrontés aux caprices de la nature. Son culte cesse progressivement d'être célébré et à la fin du premier millénaire avant notre ère, Ptah n'est plus adoré que par quelques rares initiés. Pour le peuple, il devient un génie difforme conservant toutefois une extrême bienveillance.
« *Un grand nombre de tribus primitives, surtout celles arrêtées au stade de la cueillette et de la chasse, connaissent un Être suprême : mais il ne joue aucun rôle dans la vie religieuse, cet Être suprême est censé avoir créé le monde et l'homme, mais il a abandonné assez vite ses créations et s'est*

retiré au Ciel (…) Il y aurait beaucoup à dire sur le problème de l'oubli d'un Être suprême au niveau conscient de la vie religieuse collective.» (M. Éliade). Les spécialistes de l'ésotérisme égyptien ont toujours défendu l'existence d'un dieu unique sous l'ancien Empire, arguant d'une âme collective des dieux, d'une « *unique puissance irriguant la multiplicité.* » L'égyptologue Isha Schwaller de Lubicz considère même la connaissance de l'existence d'un dieu unique comme l'un des secrets les mieux gardés de l'initiation égyptienne, et « *c'est parce qu'il fut instruit dans les temples égyptiens que Moïse sut adapter à son peuple cette notion d'un seul Dieu, duquel sortit le Christianisme* ».

Le dieu de l'Ancien Testament

Historiens et archéologues sont d'accord pour reconnaître que le *Pentateuque* (cinq premiers livres de la Bible: *Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome*) n'a pas été révélé tel quel par *YHWH* à Moïse comme le veut la tradition, mais est la résultante d'une pluralité de textes élaborés au fil du temps bien après l'installation des Hébreux autour du XIIIème siècle av. J.-C. en pays de Canaan. Il s'agit d'une compilation de récits, de mythes et de légendes transmis tout d'abord oralement. La mise par écrit de ces récits a été fortement influencée par la concurrence politique que se livrent les deux états qui se constituent à l'époque en Palestine: Juda au sud et Israël au nord. Il en résulte deux versions différentes du *Pentateuque.* La première que l'on qualifie de Jéhoviste parce que l'éternel y est appelé *Jéhovah*, le deuxième que l'on qualifie de Élohiste, car ce même éternel y est appelé *Elohim*. Ces deux documents, ayant été fondus en un seul, présentent des différences de taille; suivant l'Élohiste, l'homme et la femme ont été créés ensemble, suivant le Jéhoviste, l'homme a été créé d'abord et l'Éternel lui a ensuite donné une compagne.

« *L'Élohiste ne connaît ni le jardin d'Eden, ni l'histoire du péché qui occupent la place que l'on sait dans le récit jéhoviste. En résumé, au lieu de parler de la Genèse, il faudrait dire les Génèses.* » (S. Reinach)

« *Voici plus de cent ans en effet que l'attention éveillée par d'innombrables doublets, les professionnels ont entrepris un examen systématique des livres dits « historiques » de la Bible, dans leur vocabulaire, leur grammaire leur stylistique, leur idéologie. Ils ont pu établir de la sorte que, prises ensemble ou isolément, ces oeuvres ne sont pas d'une seule venue ou d'un auteur unique, mais compilées à partir d'ouvrages originaux. Ils ont faits l'objet de plusieurs synthèses historico-religieuses originales ou inspirées plus ou moins l'une de l'autre, dans chacune desquelles un auteur ou des auteurs*

différents exprimaient leur propre point de vue et celui de leur temps. Plus tard, sans doute autour du IVème siècle, pour conserver pieusement chacun de ces ouvrages et accuser en même temps de leur convergence, on les a découpés en morceaux plus ou moins larges que, par sorte de rhapsodie ou de mosaïque, l'on a réarrangés en un récit suivi. Le travail a été en général assez soigneusement exécuté pour que les lecteurs ingénus ne s'en avisent pas trop. Mais il n'a point résisté aux examens « de laboratoire » (J. Bottero)
La captivité à Babylone du peuple hébreux a eu par ailleurs un profond impact sur la rédaction de l'*Ancien Testament.* Preuve en est que les archéologues ont mis à jour des tablettes mésopotamiennes antérieures d'un bon millénaire à la rédaction du *Pentateuque,* relatant les mêmes récits, au point de donner parfois l'impression d'un « couper-coller » surprenant. Ces mêmes archéologues en ont donc conclu que la plupart des mythes et cosmogonies hébraïques ne sont que des copies des mythes et cosmogonies mésopotamiens. Que penser par exemple des similitudes existant entre les récits du déluge dans *L'épopée de Gilgamesh* et ceux du *Pentateuque*? Autre exemple: l'histoire de Job est commune aux deux cultures. Il y a aussi ces passages de l'Écriture qui relatent le combat que mène l'Éternel contre « *l'abîme de la mer* » et qui renvoient explicitement au combat du dieu *Marduk* contre *Tiamat*, déesse du chaos et de l'Océan, combat qui aboutit à l'origine du monde selon les Mésopotamiens. Les historiens ont par ailleurs trouvé de nombreuses équivalences entre les observances imposées par la volonté divine, présentes dans le *Deutéronome,* et des traités assyriens de vassalité, se contentant parfois de remplacer dans une phrase le mot roi par le mot Dieu.
Autre problème, et de taille, concernant la véracité historique de l'Ancien Testament et en particulier le livre de l'*Exode: « Les Israélites conduits par Moïse seraient partis d'Égypte pour le pays de Canaan, ce qui est incohérent historiquement étant donné que le Proche-Orient et toutes les terres de Canaan étaient sous domination Égyptienne à cette époque. On ne quitte pas l'Égypte pour se réfugier en Égypte. »* (L. Richer)

L'élaboration de la *Bible*, telle que nous la connaissons aujourd'hui, s'est dilatée sur plus de 2000 ans et a été sans cesse remodelée au gré des pouvoirs politiques.
« *Un même passage a été fréquemment corrigé dans un sens par un correcteur, pour être immédiatement recorrigé par un autre correcteur, uniquement pour le faire coïncider avec les vues dogmatiques de l'école de chacun.* » (R. Kehl)

Umberto Eco affirme même que « *la rédaction de la Bible a été favorisée par les premiers Chrétiens pour valider le Judaïsme, ce qui était nécessaire pour valider le Christianisme en tant que seule vraie religion.* » Les études du *Nouveau Testament* qui se sont multipliées depuis le dix-neuvième siècle démontrent en effet que nombre d'éléments ont été sciemment introduits dans le *Nouveau Testament* pour le faire correspondre avec l'*Ancien.* Et ainsi « accomplir l'Écriture ». D'autre part, nous savons que l'*Ancien Testament* tel que nous le connaissons a été considérablement « réécrit» par Irénée de Lyon au second siècle après J.-C.
Le grand philosophe rabbinique de Cordoue Moïse Maïmonide met en garde contre une lecture littérale de l'*Ancien Testament.*
« *Pris à la lettre, cet ouvrage donne les idées les plus absurdes et les plus extravagantes de la Divinité.* » (M. Maïmonide)
Il est surprenant de constater qu'aujourd'hui encore des millions de croyants interprètent à la lettre un texte qui demeure pour eux l'unique et absolue vérité, car ils y voient la « *parole vivante du Dieu vivant.* » Or, il est indéniable que le dieu de la *Bible* a subi de considérables mutations.

Le monothéisme juif a mis du temps à s'imposer. Les autres dieux demeurent vivaces. Ezéchiel, au VIème siècle av. J.-C., soit plusieurs centaines d'années après l'exode d'Égypte, fustige les femmes qui, à la porte du Temple, adorent *Tammuz*, le dieu babylonien de la nature et de la fertilité. Et la première destruction du Temple en 587 av. J.-C. est pour les prophètes la conséquence punitive du culte de *Baal* que les Hébreux ne cessèrent jamais de vénérer. L'adoration des pierres sacrées, habitées par des idoles païennes, les fameux bétels, se perpétua tout au long de la religion hébraïque, malgré les exhortations des prophètes. Vieilles croyances, résidus totémiques, oracles et superstitions de toutes sortes, hérités des peuples autochtones, résistèrent longtemps à la loi mosaïque qui peina à s'imposer. On peut trouver des traces de tabous païens dans les lois lévitiques et constater que les sacrifices humains se pratiquèrent plusieurs siècles après la conquête de Canaan par les Hébreux…
Les historiens s'accordent à dire qu'à l'origine le dieu des Hébreux hérite des attributs d'un très ancien dieu du panthéon ougaritique: *El,* représenté par un taureau. Les nombreux fils de *El* se nomment *Elohim*, terme que l'on trouve dans la version Élohiste pour qualifier Dieu. Il semble probable pour ces historiens qu'un des fils de *El* soit devenu le dieu d'Israël et de Juda.

Notons aussi qu'avant de posséder une souveraineté exclusive, le dieu des Israélites partage son pouvoir avec la déesse *Ashérah*, sa parèdre, elle aussi vénérée à Ougarit.
« Il est très plausible que Yhwh ait eu, en Juda et sans doute aussi en Israël, une déesse qui lui ait été associée. Elle était aussi vénérée indépendamment de lui, surtout par les femmes. C'est seulement sous le règne de Josias (640-609) que Yhwh se retrouve seul sans son Ashérah. » (T. Römer)
On peut voir dans le culte d*'Ashéra* la persistance de puissantes déesses sémite (*Ishtar*), ou élamite (*Anahità)*.
Il faut tenir compte aussi que « *les rouleaux de papyrus ou de peaux de chèvre ou de vache, sur lesquels étaient inscrits les textes bibliques avaient une durée de temps limité et leur contenu devait au bout de quelques décennies être recopié sur de nouveaux rouleaux. Chaque recopie était aussi l'occasion d'ajouter ou de supprimer des choses ou encore d'y apporter des modifications* » (Ibid)

Un dieu guerrier et jaloux
La Genèse nous présente l'éternel comme un dieu invisible dont on ne peut entendre que la voix. Tant que le peuple élu obéit aux commandements de son dieu, celui-ci les guide dans leur exode et les assiste dans leur détresse. « *L'éternel les guidait, le jour par une colonne de nuées qui leur indiquait le chemin, la nuit par une colonne de feu destinée à les éclairer afin qu'ils puissent marcher jour et nuit.* » (*Exode*) Il nourrit son peuple afin qu'il ne meure pas de faim. Des cailles tombent du ciel (d'où la célèbre expression) et tous les matins apparaît « *à la surface du désert quelque chose de menu, de granuleux, de fin comme du givre sur le sol. MoÏse leur dit c'est le pain que l'Éternel vous donne pour nourriture »* (Ibid) On appelle cette nourriture: manne.
Mais le dieu de l'*Ancien Testament* est loin d'être un « Bon Dieu ». Il se présente lui même dans l'*Exode* comme un dieu guerrier et jaloux. Et ses premières manifestations sont celles d'une parole surgie d'une colonne nébuleuse, associées à une terrible menace : « *Tu ne saurais voir ma face, car nul homme ne peut me voir et vivre* ».
C'est un dieu « *insoutenable pour l'œil humain, même pour un prophète, car, qu'elle que soit l'étendue supérieure de sa conscience, nul homme ne peut cerner Dieu. Alors Dieu se voile, Dieu s'entoure de nuages.* » (J. Chourry)
Au travers des voiles et des nuages, au travers de la multiplicité des noms dont on le crédite (*Adonaï, Elohim, Yahvé, Iahô, El' shaddaï…*) ce dieu se présente comme un dieu violent, revendicatif et cruel, qui n'hésite pas à

massacrer femmes, enfants et vieillards pour permettre à ses fidèles de conquérir des territoires, comme le dénonce le philologue Mauro Biglino : « *L'Ancien Testament est un livre narrant les épisodes d'une opération de conquête territoriale, un livre de guerre, de massacres, d'exterminations, de subterfuges, de tromperies, de meurtres et de trahisons, d'actes absolument inacceptables et immoraux. Selon notre vision éthique, les faits racontés relèvent souvent du crime contre l'humanité (de l'infanticide au féminicide sélectif, du nettoyage ethnique à la promulgation de lois raciales), au sujet desquels il faudrait peut-être envisager d'appliquer les principes juridiques élaborés pour le procès de Nuremberg* ».

Mais gardons-nous de juger avec nos yeux de contemporains comme le fait Biglino. Les temps de l'*Ancien Testament* étaient violents, sans pitié aucune pour le faible, en état de guerre permanente soit directement entre grands royaumes concurrents (Hittites, Egypte, Mittani, Elam, Assyrie, Babylone) soit par l'intermédiaire de leurs vassaux, de petits royaumes cupides et belliqueux. Les massacres de masse étaient fréquents. Il n'est pas une cité qui n'ait été pillée et ravagée à plusieurs reprises et leurs habitants passés au fil de l'épée, empalés ou brûlés vifs. Tous les dieux de cette époque sont représentés avec une cuirasse, une masse d'arme et une épée, toujours en guerre contre leurs concurrents. À Ougarit *Baal* supplante *El*, combat et terrasse Yam, le dieu de la mer et du chaos, puis affronte *Mot*, dieu de la mort, en Babylonie, *Marduk* s'oppose brutalement à *Tiamat. Enlil* et *Enki* sont en conflit permanent, Zeus combat et défait les Titans… C'est le temps où, dans tout le bassin mésopotamien, la déesse de la fertilité *Ishtar,* héritière des déesses-mères archaïques bienveillantes, mute en puissante et féroce divinité guerrière à qui l'on vient faire offrande des mains coupées des vaincus. Les dieux sont à l'image des sociétés qui les vénèrent.

Il est d'autre part logique que le dieu des Hébreux promette à son peuple « *la domination sur toutes les nations* » et « *la possession de toutes les richesses de la Terre*. » La survie économique de ces populations nomades passait par leur capacité prédatrice et de la mise en pratique systématique de la razzia dépendait leur survie.

Ce n'est que dans les tout derniers livres de l'*Ancien Testament* (*Sagesses, Proverbes, Cantique des Cantiques,* etc.), rédigés à partir du cinquième siècle avant notre ère, que ce dieu de colère perd ses attributs vengeurs et pillards, et évolue peu à peu vers un dieu de miséricorde. C'est cette période que le philosophe Karl Jasper nommera « axiale ». Dans la mesure où elle accompagne partout sur la planète connue un considérable changement de mentalité et introduit la naissance d'un dieu personnel. Avec les philosophes

en Grèce, le yoga de la dévotion et le Bouddhisme en Inde, le Taoïsme et le Confucianisme en Chine…

Une autre évolution notable du récit démontre que la Bible, quoi qu'en pensent ceux qui croient que ce texte est une « *seule et même inspiration de l'Esprit saint »,* a été rédigée à des époques différentes par des gens aux mentalités différentes. Il est écrit dans les *Proverbes* : « *Les yeux de l'Éternel sont en tout lieu.* » Or, dans la *Genèse*, à plusieurs reprises, Yahvé exprime la nécessité de descendre sur terre pour voir si les humains ont agi « *selon le bruit venu jusqu'à lui* ». Et ne parlons pas de cette étrange scène où Dieu cherche un Adam honteux qui, après la faute, se cache dans le paradis terrestre. Il semblerait donc que le dieu de la *Genèse* ne dispose pas des attributs d'omniscience et d'omnipotence qui lui seront prêtés par la suite.
D'autre part, selon la tradition hébraïque, le *Pentateuque*, c'est-à-dire les 5 Livres, aurait été écrit par Moïse. Or, le *Deutéronome* nous relate les funérailles de Moïse. Comment un auteur peut-il relater sa propre mort et ses propres funérailles ?
L'histoire du peuple juif a été « *écrite, révisée, abrégée, modifiée, augmentée, au cours des siècles par ses auteurs, des prêtres membres d'une caste dirigeante soucieuse de prouver que la nation dont elle avait la charge était vraiment la seule à avoir été créée par un Dieu aussi unique qu'universel*. » (J. Romer). Il en ressort que l'exode de 600 000 juifs errant 40 ans dans le désert avant de trouver la Terre Promise pourrait n'être qu'un conte à dormir debout ou une fable métaphorique.
« On se demande comment une telle multitude aurait pu survivre dans ces étendues désertiques, même l'espace d'une semaine, puisque le Sinaï ne possède que d'infimes ressources en eau. Les pasteurs protestants qui étaient nombreux à partir en expédition sur les pas de Moïse au XIXème siècle furent prompts à remarquer que la version biblique de l'Exode présentait quelques incohérences une fois que l'on était sur le terrain.» (Ibid)
L'archéologie n'a pas trouvé la moindre trace d'un exode massif de population, ni des nombreux combats relatés dans la *Bible* entre les Israélites et les tribus autochtones, que ce soit à Meggido, à Jéricho ou à Aï, dans une période située entre l'âge de bronze et l'âge de fer, date estimée de l'Exode. Ce qui fait dire à l'Archéologue Israël Finkelstein que la conquête héroïque des pays de Canaan est à ranger au rayon des oeuvres littéraires.
Néanmoins les Juifs ont été la toute première civilisation à avoir fait entrer leur dieu dans l'histoire. Yahvé déclenche (ou est mêlé à) des évènements

historiques précis. Le sacré quitte le mythe et investit l'historique, crédibilisant ainsi le récit proposé.
Les mystiques juifs qui étudient la Torah ne s'attardent guère sur ce genre de considérations, ni sur les diverses influences de dieux exogènes sur YHVH. Ils préfèrent célébrer comme unique manifestation sa descente sur terre pour s'adresser à l'homme. Partant du principe que si leur dieu est descendu et s'est adressé à l'homme c'est pour que celui-ci puisse s'élever vers Lui. Et pour s'élever vers son dieu, le Juif pieux doit avant tout respecter et appliquer les commandements divins. Ceux-ci méritent donc d'être scrupuleusement étudiés et interprétés. C'est l'une des originalités du dieu des Juifs. Ses paroles retranscrites dans les textes sacrés sont passées au crible de l'analyse. L'amour de l'étude devient ainsi la forme la plus aboutie de la prière.
Voici quelques préceptes du sage Hillel, né en 70 av. J.C. :

- « *Quiconque n'ajoute à ses connaissances les diminue.*
- *Qui ne cherche pas à s'instruire est coupable.*
- *Ne dis pas : j'étudierai quand j'aurai le temps. Peut-être n'auras-tu jamais le temps. Si ce n'est pas maintenant, quand ?* »
- « *Quiconque est trop occupé par le commerce, perd de vue la sagesse. »*
- *« L'imbécile ne craint pas le péché et le rustre ne saurait être pieux. »*

La pensée juive n'a pas suivi un chemin autarcique, coupée du reste du monde. Elle a été mêlée au grand brassage hellénistique et a subi la fascination pour l'étude de la culture philosophique grecque. C'est ainsi que les récits de la Bible quittèrent le mythe pour recevoir un éclairage philosophique. C'est ainsi que selon Philon, la pensée juive se chargea du vocabulaire platonicien de la contemplation et de la définition du temps d'Aristote, se confrontant au délicat problème des rapports de la divinité et du monde, de l'Un et du multiple qui sera abondamment traité dans un chapitre ultérieur. Ils mirent en place le concept de Logos, la parole divine, à l'origine de tout.

Si la parole divine s'est exclusivement adressé aux descendants d'Abraham, le prophète Isaïe en déduit l'idée d'une élection particulière du peuple juif, exprimée en ces termes : « *Je t'ai destiné à être la lumière des nations afin que mon salut parvienne jusqu'à l'extrémité de la terre.* » Cette idée de constituer un « peuple élu », un peuple choisi par Dieu, avec lequel a été établi un contrat exclusif, assurant protection et bénédiction en échange de sacrifices, perdure aujourd'hui parmi les plus radicaux des croyants. Elle aura

permis à la communauté juive dispersée après la destruction du troisième Temple de Jérusalem en 70 et sans cesse persécutée, de conserver par la foi en son dieu et le partage d'une même croyance, l'unité de son peuple. Ce qui a toujours été un principe existentiel car, jusqu'à l'essor du Christianisme, qui rappelons-le était une secte juive parmi beaucoup d'autres,« *les Juifs étaient farouchement divisés entre eux. Les grande fêtes religieuses étaient souvent marquées par des bains de sang et des émeutes.*» (J.M. Robert & O.A. Westad)
Malgré tout le Judaïsme fascinait si l'on en croit Asimov. Ce grand écrivain de science-fiction, s'est passionné pour l'Antiquité grecque et romaine au point d'en être devenu un spécialiste reconnu.
Il écrit: « *Aux derniers jours de la République et aux premiers jours de l'Empire, le judaïsme faisait des convertis chez les Romains, même dans les classes supérieures. Sans doute aurait-il pu se propager s'il avait accepté quelques compromis.* » (I. Asimov)

L'*Ancien Testament* a profondément marqué la psyché collective de l'Occident, inspiré nos plus grands artistes et poètes, et façonné une large part de nos mentalités et croyances actuelles. En dehors des récits de massacres, il intègre des livre sapientiaux qui n'ont rien à envier au meilleur de la sagesse universelle plébiscité par la Philosophie Éternelle et le New Age, tels les *Proverbes*, *l'Ecclésiaste* et *le Livre de la Sagesse,* rédigé précisément pour concurrencer les philosophies grecques et bouddhistes qui commençaient à circuler à l'époque.

Le Nouveau Testament
« *La plupart des chrétiens croient que les Évangiles ont été écrits par les témoins directs de la vie de Jésus et qu'ils constituent de ce fait des témoignages indiscutables sur les évènements qui ont émaillé son existence et sa prédication. Les Évangiles n'étaient-ils pas appelés par saint Justin, au milieu du IIème siècle, les Mémoires des Apôtres ? Et puis, on affiche tant de précisions sur les auteurs que l'on se demande comment on pourrait douter de leur exactitude : Matthieu était un personnage bien connu, employé au bureau de douane ou de péage de Capharnaüm ; on sait même qu'il connaissait l'araméen et le grec. Marc est aussi parfaitement identifié comme collaborateur de Pierre, nul doute qu'il ne soit aussi un témoin oculaire. Luc est le cher médecin dont parle Paul : les renseignements sur lui sont très précis. Jean, l'apôtre toujours proche de Jésus, est le fils de Zébédée, le pêcheur du lac de Génésareth… Les études modernes sur les débuts du*

christianisme montrent que cette façon de présenter les choses ne correspond pas à la réalité. » (M. Bucaille)
Il semble que les rédacteurs des Évangiles, bien avant l'ère de l'information, maîtrisaient parfaitement les techniques du story-telling.
De toute évidence, la vie de Jésus a été en grande partie modelée par les évangélistes pour correspondre à ce qui est écrit dans l'*Ancien Testament* et faire advenir la « *promesse faite à nos pères.*» Présentant ainsi l'*Ancien Testament* comme une histoire sainte chrétienne.
Les historiens estiment que l'*Évangile* de Marc, le plus ancien des quatre, a été rédigé autour des années 70. Ceux de Matthieu et de Luc dateraient de 80, quant à celui de Jean, il est plus tardif et pourrait avoir été écrit au début du second siècle. Mais leur mise au point a dû s'étaler sur les trois premiers siècles.
« *Les Évangiles ne sont pas l'œuvre d'un seul homme mais de plusieurs regroupés sous l'autorité d'une figure emblématique qui n'a peut-être de réalité que celle de son nom et de finalité que celle de sa communauté. Jésus est une projection de chaque communauté qui en fait son porte-parole. C'est Jésus selon Marc, selon Matthieu, selon Luc, selon Jean…* » (G. Mordillat & J. Prieur)
Destinés à un public avant tout lettré et romanisé, les Évangiles avaient donc intérêt à minimiser toute implication de Rome dans la crucifixion et en rejeter la responsabilité sur la seule communauté juive.
Il est un fait notable que les rédactions des quatre évangélistes se contredisent, au point qu'il est impossible parfois de concilier le récit de Matthieu avec celui de Luc, celui de Jean avec les trois autres. Nous devons bien en conclure que « *les Évangiles ne sont pas irréfutables puisqu'ils se réfutent mutuellement »*. Quelques exemples: pour Matthieu, Jésus était un aristocrate, descendant du roi David, chez Marc il est le fils d'un « pauvre charpentier ». Selon Luc, Jésus reçut à sa naissance la visite de bergers, chez Matthieu c'étaient des rois. Chez Luc, la sainte famille vivait à Nazareth d'où elle se rendit à Bethléem, c'est là que Jésus naquit dans un étable. Selon Matthieu, au contraire, les parents de Jésus ont toujours vécu à Bethléem. Selon Jean, la crucifixion eut lieu la veille de Pâques, alors que chez Matthieu, Luc et Marc, elle n'a lieu que le lendemain, etc.
Le philosophe Porphyre (vers 234-310), s'étant penché attentivement sur les Évangiles avait pointé du doigt les contradictions et les invraisemblances des textes sacrés chrétiens au point de les qualifier d' « inventions » et de « littérature ».

« *En 367, l'évêque Athanase d'Alexandrie dressa la liste des titres destinés à former le Nouveau Testament, liste que ratifièrent le concile d'Hippone en 393, puis celui de Carthage quatre ans plus tard. Ainsi naquit le livre que nous connaissons aujourd'hui, fruit d'une sélection, oeuvre humaine, donc sujette à l'erreur.* » (H. Lincoln)

C'est dans l'évangile selon Matthieu que l'on trouve la phrase qui se veut l'essence même du message du *Nouveau Testament* : « *Si l'on vous frappe sur la joue, tendez l'autre joue* »
Mais comme le font remarquer Mordillat & Prieur: « *Ce commandement est inapplicable. En aucun cas il ne peut fonder l'éthique durable d'une société. Dès lors, les chrétiens vont se trouver écartelés entre leur volonté d'exalter leur idéal et le fait de s'y dérober sans cesse. Pour se libérer de l'insupportable tension créée par cette situation, ils ne trouveront d'autre échappatoire que la force. Comme pour se venger sur d'autres de ne pouvoir l'appliquer eux-mêmes, ils persécuteront, tortureront, extermineront ceux qui refusent le commandement d'amour ou veulent l'ignorer.* »
On peut toujours comme le philosophe bulgare Mikhaël Aïvanhov en proposer la lecture métaphorique suivante : « *Et bien vous pouvez tendre toutes les joues que vous voulez, cela ne servira à rien, vous ne changerez pas vos ennemis, ils continueront à vous donner des gifles et à la fin, ils vous assassineront. Maintenant, il faut comprendre différemment. L'autre joue, c'est l'autre côté de vous-même, le côté de l'esprit, de la puissance, de la lumière. Jésus a montré l'autre côté à ses ennemis, il leur a dit « vous êtes capables d'emprisonner le corps physique, vous êtes capables de le crucifier, mais je vous montrerai l'autre côté, sublime, indestructible et je reconstruirai mon temple en trois jours.* »
Une autre phrase s'impose comme le slogan phare du *Nouveau Testament:* « *aime ton prochaine comme toi-même!* » L'injonction n'est ni nouvelle, ni originale, la phrase est présente dans *l'Ancien Testament*, dans *Le Lévitique* pour être précis, mais noyée dans un fatras de recommandations contradictoires incitant toutes à la violence. En effet dans ce même *Lévitique* , on peut lire : « *Si vous vous opposez à moi, je m'opposerai, moi aussi, à vous et de plus, je vous frapperai, moi, au septuple de vos péchés. Je m'opposerai à vous avec fureur. Vous mangerez la chair de vos fils et vous mangerez la chair de vos filles. J'entasserai vos cadavres sur les cadavres de vos idoles.* »
L'ancien Testament fourmille d'injonctions divines du même acabit.

« *Tuez tous les garçons et tuez toutes les femmes qui ont connu l'étreinte conjugale. Mais toutes les fillettes qui n'ont pas connu l'étreinte conjugale gardez-les en vie pour vous.* (*Nombres* 31.) »
« *Allez et frappez du tranchant de l'épée les habitants de Jabès en Galaad, avec les femmes et les enfants.* (Juges 21-10) »
« *L'éternel ton Dieu te donne le pays en héritage, tu ne laisseras la vie à rien de ce qui respire.* (Déutéronome 20: 16-18) »
« *Et ils tuèrent par le tranchant de l'épée tout ce qui était dans la ville, et hommes et femmes et enfants et vieillards, les boeufs, les moutons et les ânes.* » (Josué 6:21)
Il est fascinant de constater à quel point le dieu de la Bible auquel se réfèrent les Chrétiens se révèle un « *gendarme cosmique dont l'autoritarisme intransigeant indispose les anges eux-mêmes.* » (J. Lacarrière).
L'historien Jean Bottéro voit dans cette férocité divine des premiers écrits testamentaires l'influence mésopotamienne. Les dieux mésopotamiens, à l'instar de ceux des peuples nomades vivant de razzias, étant particulièrement belliqueux.
« *L'Ancien Testament passe donc peu à peu de l'image d'un Dieu violent à celle d'un Dieu qui fait grâce. Pas suffisamment, cependant, pour que l'image ancienne, celle du vengeur, capable de haine, disparaisse tout à fait.* » (J. Duquesne) Cette violence divine extrême s'est perpétuée tout au long de la Chrétienté avec la condamnation d'hérétiques, « *à torturer à massacrer comme si nous pouvions convaincre quelqu'un par la contrainte douloureuse du corps qu'il vit dans l'erreur de l'esprit. Après le massacre de la saint Barthélémy, d'atroce mémoire, Philippe II envoya un lettre de félicitations à Catherine de Médicis. Elle avait oeuvré pour le bien de la vérité et pour la plus grande gloire de Dieu.* » (J.C. Carrière)

L'iconographie christique a été pareillement sujette à de considérables évolutions. Il faut attendre plusieurs centaines d'années avant que Jésus ne soit représenté supplicié sur la croix. Dans les premiers siècles, il est figuré par un chrisme, symbole formé par les lettres grecques I (iota) et X (khi) ou par un Ichthus (un poisson stylisé). Puis, il devient un bon pasteur, à figure d'*Apollon* ou de *Mithra*, portant un agneau sur ses épaules et un bâton de berger. Avant d'évoluer vers un christ triomphant à la tête radiée, « *droit, majestueux, vêtu d'un long manteau royal, les yeux ouverts, bien vivant et vainqueur de la mort.* » Parfois juché sur un char tiré par deux fougueux chevaux. À partir du VIème siècle, à Byzance, il devient le majestueux *Christ*

Pantocrator, cesse d'être un jeune homme imberbe et commence à porter la barbe.
Durant les premiers siècles, les Chrétiens ont la crucifixion en horreur et toute image est proscrite. Le plus ancien crucifix connu est celui de la basilique sainte Sabine à Rome et date du cinquième siècle; mais le Christ représenté demeure encore en majesté. Ce n'est qu'au septième siècle que la passion commence à s'imposer dans l'art sacré. Il s'agit d'édifier les fidèles, de leur faire partager la douleur de Jésus afin d'installer une relation sacrificielle personnelle conduisant à réaliser que nul n'a souffert autant que « Notre Seigneur » pour racheter nos péchés.
En 692, le concile de Constantinople définit ainsi les critères de représentation du Christ en croix : « *Il faut que le peintre nous mène, comme par la main, au souvenir de Jésus vivant en chair, souffrant et mourant pour notre salut et acquérant ainsi la rédemption du monde*. » Ce qui aboutit au XIV siècle à des « *Christ souffrants partout.* »
« *Les ordres religieux ne cessent de prêcher la pénitence, la préparation à la mort et à mettre en scène la montée au calvaire. On aménage des chemins de croix. Les peintres représentent Jésus attendant le sacrifice après la flagellation. Sur les crucifix, le Christ présente un visage défait, un thorax inondé de sang. On répand partout la dévotion aux cinq plaies rouges du crucifié (…) L'image du supplicié l'emporte sur celle du ressuscité.* » (J. Duquesne)

Il est fascinant, quand on étudie l'histoire des premières communautés chrétiennes, de constater comment, et surtout à quelle vitesse, l'idée d'un « *Dieu vivant représenté par un homme mort* » (Ibid), a pu se propager. Même si l'on ne peut évacuer les arrière-pensées politiques qui ont conduit le Christianisme à devenir religion d'état (thème du livre passionnant de Richard E. Rubinstein: *Le jour où Jésus devint Dieu*), il est un fait que le message du dieu chrétien, qu'il ait été porté par un prophète nommé Jésus ou concocté par un prêtre nommé Paul, a trouvé dans les mentalités du premier siècle un terreau fertile où *croître et multiplier* rapidement. Et ce message demeure essentiellement un message d'amour universel. Mais cette étonnante propagation a sa contrepartie; en pénétrant aussi bien en Asie Mineure, qu'en Grèce, en Gaule, en Angleterre ou en Europe de l'Est, se diffusent des récits forcément divergents du dogme initial, qualifiés aussitôt d'hérésie par les pères de l'Église. Malgré ces différences locales le motif principal reste le même: le Christianisme se veut une religion d'amour qui se préoccupe des plus faibles.

Dans le livre *Credo,* dont le sous-titre est : *confession de foi des apôtres expliquée aux hommes d'aujourd'hui,* le théologien Hans Kung constate qu'à l'aube du premier siècle les populations opprimées par des dieux souverains et législateurs sont en attente d'un dieu protecteur, d'un dieu d'amour, ce qui explique pourquoi le message christique a pu se diffuser avec autant de succès.

« *Les paroles du Juif Jésus s'enracinaient dans une expérience de Dieu, une union avec Dieu, une immédiateté avec Dieu même, tout-à-fait inhabituelle pour un prophète. Ses actes procèdent d'une liberté, d'une vérité et d'une bonté inhabituelles, quand, en confrontation avec la classe dirigeante, il proclame la souveraineté et la volonté de Dieu et ne prend pas en compte, sans plus, les relations de pouvoir établies entre les hommes : il se montre ouvert à tous les groupes ; il n'abandonne pas les femmes, nombreuses parmi ses disciples ; il défend les enfants contre les adultes, les pauvres contre les riches, les petits en général contre les grands ; il intervient même en faveur de ceux qui professent une autre foi religieuse, de ceux qui sont politiquement compromis, des défaillants du point de vue moral, de ceux qui sont l'objet d'une exploitation sexuelle, en faveur aussi des lépreux et de ceux qui sont refoulés en marge de la société ; il va jusqu'à promettre le pardon aux pécheurs...* » (H. Kung)

Bref, le Christianisme primitif porte l'espoir immense d'une vie meilleure, d'une vie plus juste. Le démographe Emmanuel Todd complète le tableau de Kung : « *Ce que l'individu trouve dans les groupes religieux monothéistes et bizarres de l'Antiquité tardive, c'est l'appartenance à un groupe humain moral. Dans le chaos des grandes villes antiques –Alexandrie, Antioche ou Rome-, le judaïsme puis le christianisme furent des refuges. Le christianisme offrait certes, pour plus tard, la vie éternelle, à laquelle les adeptes pouvaient croire ensemble. Mais ce qu'il donnait immédiatement, c'était la fin de la solitude, l'appartenance à un monde solidaire, et très concrètement la sécurité psychique et même économique. Homo sapiens a, au fond, plus peur de la solitude que de la mort.* »

Il est indéniable que le *Nouveau Testament* en célébrant un dieu d'amour et de pardon apporte en Palestine une idée neuve : l'abolition de la loi juive du talion.

« J*ésus transforme le négatif juif en positif chrétien, l'amour; il transforme les interdits extérieurs en pureté intérieure.* » (P. Riffard)

Il suffit de lire un passage de l'Evangile selon Matthieu pour en trouver trace: « *Je vous le dis: aimez vos ennemis, faites le bien à ceux qui vous haïssent. Bénissez ceux qui vous maudissent et priez pour ceux qui vous maltraitent.* »

Et dans l'Évangile selon Jean, il est écrit noir sur blanc que « *Dieu est amour.* »

Mais, au fil du temps, les premières communautés chrétiennes font évoluer ce dieu d'amour en dieu de justice et édictent d'innombrables interdits psychologiques, physiques, sociaux, culturels, teintés d'une répulsion maladive pour tout ce qui concerne le sexe. La loi revient en force et privilégie un dieu qui retrouve toutes les prérogatives archaïques du patriarche contrôlant de l'*Ancien Testament*, dont la main ne tremble jamais quand il s'agit de sanctionner une faute et conserver l'ordre ancien, ainsi peut-on lire dans *l'épitre aux Colossiens* : *« Esclaves, obéissez en tous points à vos maîtres d'ici-bas. »* Ainsi s'est progressivement imposée l'idée de la « pauvreté providentielle ». En effet, très tôt, l'Église stipule que dans sa très grande miséricorde, Dieu a voulu qu'il y ait des pauvres pour sauver l'âme des riches. « *Et l'Église, sa fille très obéissante, eut à coeur d'organiser le circuit charitable qui, par l'aumône permet aux pauvres de sauver leur vie et aux riches d'accéder au paradis. Mais si les riches s'appauvrissent, comment feront-ils pour assurer la stabilité de cette économie de salut? Et si les pauvres deviennent riches sans être secourus charitablement, voilà qui blesserait assurément le bel ordonnancement de ce plan divin de l'inégalité providentielle.* » (P. Boucheron)
Malgré une quantité impressionnante de textes glorifiant l'amour ardent de Dieu, l'obéissance et la soumission à la loi se sont substituées au message initial d'amour de Jésus. Le philosophe Michel Onfray désigne le coupable : saint Paul, qui, le premier, aurait trahi ce message d'amour :
« *Craindre et trembler, voilà la matrice du paulinisme, c'est très exactement le contraire de l'enseignement de Jésus qui manifeste douceur et tendresse, pitié et compassion, bonté et miséricorde. Au paradis de Jésus, Paul n'a pas sa place (…) Le judéo-christianisme est donc moins christique que paulinien*.» (M. Onfray)
Toujours selon Onfray, qui ne rechigne jamais aux formules chocs, Paul serait passé de l'amour de tous à la haine de soi. C'est cependant oublier un peu vite l'*Épitre aux Corinthiens* dans lequel ce même Paul affirme avec vigueur la puissance de l'amour qu'il place au-dessus de la foi et de la loi , on peut y lire: « *L'amour excuse tout, croit tout, espère tout; supporte tout. L'amour ne meurt jamais ».*
Charles Imbert explique ces contradictions en faisant de Paul une signature collégiale regroupant divers courants du Christianisme naissant, non forcément homogènes.

Il apparaît vraisemblable que la mise en place nécessaire d'institutions, d'administrations, de juridictions, indispensables au bon fonctionnement d'une entreprise de plus en plus puissante, qui plus est influencée par le légalisme romain, a progressivement privilégié au sein de l'Eglise l'efficacité de règles de vie collectives au détriment du message d'amour des origines, tout en conservant l'amour comme justification ultime. Au point d'aboutir à la fameuse sentence d'Augustin : « *L'Église persécute par amour et les impies par cruauté.* »
Augustin part du principe que brûler les hérétiques est un acte d'amour par le fait même qu'on leur évite les flammes éternelles de l'enfer. Selon l'évêque d'Hippone, rien de bien ne peut se développer hors du sein de l'Église. Et aucun bien ne peut être donné à l'homme en dehors de la grâce divine. Il ouvre ainsi grand les portes de la foi chrétienne au concept de prédestination qui aura un bel avenir avec la Réforme qui prétendait retrouver « l'essence incontestable du christianisme » présent dans l'Évangile originel.

Il faut aussi tenir compte du rôle des évêques qui, à partir du IVème siècle, agissent en qualité de légats de l'empereur et se voient confier une autorité séculière sur les communautés, parfois même d'ordre militaire. L'association initiée par Constantin entre chrétienté et victoire militaire à la bataille du pont Milvius en 312, provoque de nombreux débats au sein des prélats concernant le rapport des Chrétiens à la violence. « *La hiérarchie ecclésiastique, les saints personnages, vivants ou invoqués, les reliques, sont appelés à prendre une part active et croissante à la défense de l'Empire. Toutefois pour l'Église, cette participation n'avait initialement rien d'évident, et même après la conversation du pouvoir au Christianisme sous Constantin, le service armé de l'état et les violences qu'il entraînait étaient perçus comme incompatibles avec une vie chrétienne véritable.* » (Mondes en guerre) Il fallut attendre la fin du IVéme siècle pour que les Pères de l'Église puissent être à même de trouver les justifications théologiques permettant aux soldats de tuer allègrement au nom du Christ et mériter ainsi une place au Paradis.

La divinité de Jésus
Rudolph Steiner, qui a créé son propre courant ésotérique au début du vingtième siècle : l'anthroposophie, prétend avoir pu consulter divers évènements de la vie de Jésus au cours de ses pérégrinations dans l'*Akasha* (du sanscrit : espace), une membrane cosmique, faite de vibrations, où se trouverait enregistrée la mémoire de l'humanité. Steiner nous apprend ainsi

que « *l'entité solaire du Christ »* s'est incarné en Jésus lors de sa trentième année.
« *Au baptême réalisé par Jean, l'esprit du Christ descend du ciel et entre dans l'enveloppe physique, éthérique et astrale de Jésus de Nazareth*. » (R. Steiner)
L'auteur développe dans *Le cinquième Évangile,* la relation de cette lecture mémorielle de la vie du fils de Dieu, une hypothèse toute empreinte de gnosticisme : l'incarnation d'un esprit divin dans le corps humain perd de son énergie divine avec le temps. Comme une gangue qui se rétracte, la matière (le mal !) étouffe progressivement l'esprit (le bien !) et seule la mort du corps peut à nouveau libérer la force de l'esprit. Steiner étaye son affirmation en constatant que les miracles de Jésus dans les *Évangiles* se raréfient au fur et à mesure que le temps passe entre le baptême dans le Jourdain et l'agonie sur le Golgotha.
La divinité de Jésus déclenche une furieuses bataille théologique au sein de l'Église naissante. Comment Dieu peut-il avoir « *été porté dans le sein, allaité et langé* »? Les différents conciles qui s'étalent du quatrième au cinquième siècle, et doivent trancher la question de savoir si Jésus est homme ou dieu, se déroulent dans une ambiance exécrable, avec combats de rue entre partisans, anathèmes fleuris et pots de vins pour influencer cette « assemblée très sainte ». Finalement, il est décidé que Jésus sera à la fois homme et dieu et stipulé que « *La différence des natures n'étant nullement supprimée à cause de l'union, la propriété des deux natures concourent à la formation d'une seule personne* »
Le fils de Dieu peut donc avoir été conçu dans le sein d'une femme, à condition bien sûr que celle-ci soit vierge, à l'instar des mères de la plupart des divinités de la planète. L'idée que ce fils de Dieu puisse avoir des frères, donc que Marie ait pu avoir eu des relations sexuelles avec Joseph, son époux, est définitivement écartée. S'il est bien écrit dans les *Évangiles* que Jésus a eu des frères, c'est que les rédacteurs se sont trompés; il faut lire cousins et non frères!
Dressons une liste non exhaustive des différents courants chrétiens, taxés d'hérétiques, remettant en cause cette décision concilaire faisant de Jésus à la fois un dieu et un homme. Les Monophysites tout d'abord proclament qu'on ne peut être à la fois homme et Dieu. Ils sont rejoints par les Cérythiens et les Docétistes qui contestent l'idée qu'un Dieu ait pu souffrir et mourir sur la croix, le supplice le plus ignominieux de l'époque. Les Nestoriens, eux aussi, n'acceptent pas que Dieu puisse prendre forme humaine, cette forme matérielle, absolument méprisable pour la pensée de l'époque… De même,

le monde juif dans son ensemble, pour qui Jésus ne peut être en aucune façon associé à la puissance divine. « *Comment*, s'offusque le rabbin Tryphon, *mettre son espoir en un homme crucifié?* » Les Ébionites, les Macédoniens et les Sybellius ne voient en Jésus qu'un simple messie. Pas de divinité donc, pas d'équivalence entre le père et le fils et encore moins avec un esprit saint. Il ne peut y avoir qu'un seul Être divin! Il y a aussi les partisans d'Arius qui acceptent la divinité du Christ, mais établissent une hiérarchie qui subordonne le fils au père… Etc.
La volonté de l'Église d'installer Jésus, fils de Dieu, dans une réalité historique et non plus mythique donne lieu à des contestations qui vont s'étaler sur plusieurs siècles de persécutions et de guerres sanglantes, certaines se révélant décisives pour l'avenir des communautés chrétiennes, dessinant même les frontières de futurs états, d'autres pouvant nous paraître totalement ridicules, tel le conflit violent qui fit des centaines de victimes: il opposait ceux qui utilisent trois doigts pour faire le signe de croix (symbole de la Trinité) et ceux qui n'en utilise que deux (le père et le fils, un index humain et un majeur divin). S'opposent aussi, le plus sérieusement du monde, ceux qui considèrent que Jésus pouvait faire caca comme un humain lambda et ceux qui refusent l'idée qu'un dieu puisse déféquer et affirment que la nourriture qu'il ingérait (Jésus participe à de nombreux repas dans les *Évangiles)* disparaissait miraculeusement lorsqu'elle parvenait dans l'estomac.

Dans les années 1990, un groupe de chercheurs américains le « Jésus seminar », a étudié les cinq Évangiles (en comptant celui de Thomas) pour tenter de définir leur authenticité historique et linguistique. Ils ont appliqué à toutes les actions et paroles de Jésus une grille rigoureuse, établie selon trois critères : très probable, moyennement probable, tout-à-fait improbable. Le tout-à-fait improbable est largement majoritaire dans les cinq Évangiles. Le *Nouveau Testament* (tout comme l'Ancien) est donc composé d'un panel de textes douteux, difficilement authentifiables, qui ne résistent guère à un examen sérieux. Il faut en conclure que leur intérêt ne réside pas dans une réalité historique mais bien dans le bouleversement psychique qu'ils ont suscité.
« *Je crois sincèrement qu'il nous est presque impossible d'apprendre quoi que ce soit sur la vie et la personnalité de Jésus: en effet, non seulement les premières sources chrétiennes ne semblent s'intéresser ni à l'une ni à l'autre, mais elles sont toujours fragmentaires et le plus souvent légendaires.* » (R. Bultmann)

En règle générale, les textes sacrés, quels qu'ils soient, conservent pour de nombreux croyants un pouvoir magique: Il n'était pas rare que l'on portât sur son coeur ou autour du cou des petites boîtes nommées phylactères contenant des passages manuscrits de l'Ancien ou du nouveau Testament, censés porter bonheur. *« Les Gens-du-Livre », quand ils sont ésotéristes, ne regardent pas le livre comme un objet seulement sacré, mais aussi magique. Le livre sacré peut servir à la divination, à la protection, et ainsi de suite. Une pratique occulte bien connue consiste à ouvrir la Torah ou les Évangiles, ou le Coran, au « hasard » et à lire dans le passage pointé un enseignement, ou une prédiction ou une analogie. La notion de livre prend avec l'ésotérisme, une dimension cosmique, métaphysique. Le livre, ce n'est pas seulement la parole de Dieu, dictée à Moïse ou à Muhammad ou la parole de Jésus consignée par les Évangélistes. Ces paroles ne sont que la manifestation d'un Livre Premier, que les Musulmans appellent « la Mère du livre », « l'Archétype » (Coran XLIII, 4), qui est l'ensemble des idées organisant le monde.* » (P. A. Riffard)

Le dieu du Coran

Le dieu des Musulmans lui aussi s'impose comme dieu unique.

« *Il est Allah, Unique ;*
Allah, le seul à être imploré pour ce que nous désirons.
Il n'a jamais engendré.
Et n'a pas été engendré non plus.
Et nul n'est égal à lui. »
(*Coran :* sourate 112,14)

Allah demeure un mystère absolu. Le croyant est incapable de le comprendre, car « *comment un être fini peut-il appréhender un être infini ?* » La tradition lui confère 99 attributs (ce qui équivaut à une infinité d'attributs). Les quatre plus importants sont :

- Il est le Créateur qui a créé à partir du néant.
- Il est l'Omniscient qui sait tout de tout temps.
- Il est l'éternel qui ne dépend de rien et dont tout dépend.
- Il est l'Inaltérable. Aucune défaillance ne peut l'atteindre.

Allah n'est ni masculin ni féminin et ne ressemble à aucun être vivant. La tradition musulmane le décrit comme ayant « *une nature différente de celle des choses qu'il a créées, car s'il était de même nature que celles-ci, il serait d'essence temporelle. Il s'ensuit qu'il n'a point d'égal. Si le Créateur n'est pas d'essence temporelle, il faut alors qu'il soit éternel. Mais s'il est éternel, il n'a*

été engendré par aucun principe, et si rien n'a présidé à sa venue, rien en dehors de lui n'est à l'origine de son existence, ce qui signifie qu'il est son propre principe. Et si la continuité de son existence ne dépend de rien en dehors de lui, cette existence ne peut avoir aucune limite. Le Créateur est ainsi éternel et perpétuel. »

Si très peu de Chrétiens ont lu la *Bible*, la plupart n'en connaissent que les passages qui leur ont été délivrés lors des sermons dominicaux, voire en regardant « *Les 10 commandements* » de Cecil B. de Mille, tous les Musulmans en revanche doivent lire le *Coran* et l'apprendre par cœur, car il est la référence suprême pour tout ce qui relève du droit, des sciences et de la morale… Bref, de la vie privée et publique du croyant, et doit suffire à combler tous ses besoins, répondre à toutes ses questions, calmer toutes ses angoisses.
« *Reconnaître la toute-puissance de Dieu, c'est se soumettre à sa volonté. Le sens du mot Islam est précisément soumission. La soumission à Dieu consiste à obéir à sa parole. C'est-à-dire à observer scrupuleusement les prescriptions du Coran.* (M. Malherbe)
Les plus fondamentales de ces prescriptions sont les cinq piliers de l'Islam :

- La profession de foi ;
- la prière cinq fois par jour ;
- le jeûne ;
- La taxe communautaire (souvent traduit par aumône) ;
- et le pèlerinage. »

La signification du mot *Coran* est « récitation ». Lorsque Muhammad (Mahomet est un mot inventé dit-on par Voltaire et serait une contraction ironique de Mohammed et du Baphomet) reçoit de l'archange Gabriel la révélation de la parole de Dieu, celui-ci le force à réciter le texte ainsi révélé pour pouvoir ensuite le prêcher. Muhammad le transmet à ses premiers auditeurs qui l'écrivent sur des parchemins, des morceaux de cuir, des tablettes de bois ou des omoplates de chameau. Les premières traces écrites du *Coran* datent donc du vivant du Prophète.
« *Peu à peu, les croyants constituèrent des recueils de ces textes fragmentaires, dont à la mort du Prophète, il apparut nécessaire d'établir une recension complète et unique. Mais ce n'est que sous le troisième calife Othman, entre 644 et 656* (soit 40 à 50 ans après l'Hégire)*, que fut fixé un texte définitif, établi à la suite d'une consultation générale de tous les dépositaires de la prédication révélée.* » (J. Brosse)

Le *Coran* est donc la parole d'*Allah* révélée par un ange. Mais l'existence d'*Allah* ne fait pas partie de la révélation. *Allah* n'est pas apparu ex nihilo en 609-610, date estimée des premières visions de Muhammad.
« *Allah est la contraction d'un mot arabe précédé de son article défini : al-ilâh, ce qui signifie le Dieu. Al-ilâh, dès avant l'Islam, commençait à représenter un dieu suprême et créateur. Cette évolution a été favorisée par la rencontre d'éléments parabibliques dans la culture arabe d'alors. Les traditions arabes antéislamiques amalgamaient déjà des personnages bibliques aux prophètes autochtones. Les conteurs populaires qui déployaient leurs talents dans les cités et leurs foires avaient familiarisé beaucoup d'Arabes avec des idées et des histoires dérivées de la Bible.* » (G. Monot)
Les Musulmans se considèrent donc comme les fils d'Abraham et le *Coran* reprend de nombreux évènements de l'histoire sainte. On y compte plus de trente occurrences du nom Jésus.
« *L'Islam reconnaît la naissance miraculeuse de Jésus, né de la vierge Marie. Pourquoi Dieu n'aurait-il pas fait naître un homme sans père alors qu'il a créé Adam sans père ni mère ? Jésus est le plus grand prophète ayant vécu avant Mahomet ; il sera d'ailleurs appelé à présider le Jugement dernier. Ce rôle exceptionnel de Jésus rend inadmissible pour un musulman qu'il soit mort supplicié ; il y aurait donc eu substitution et c'est un inconnu qui serait mort sur la croix. Les chrétiens divaguent en qualifiant Jésus de fils de Dieu. C'est faire injure au grand Dieu d'imaginer qu'il puisse avoir pris la condition humaine et il est contraire à son Unicité qu'il ait existé un homme-Dieu sur terre : Dieu ne peut avoir d'associé.* » (M. Malherbe)

Sourates et hadîths
Le *Coran* comporte 114 chapitres (sourates) comprenant 6226 versets, présentées par ordre de longueur décroissante sans aucun lien logique. Ces sourates mélangent le message divin transmis à Muhammad avec la relation de l'expérience mystique du Prophète, à laquelle s'ajoutent toutes sortes d'exhortations morales, de dispositions juridiques pour la fondation d'une nouvelle société, constituée de tribus nomades vivant dans le désert, ainsi que des modalités rigoureuses pour la pratique du culte, le tout mixé avec une stigmatisation des ennemis du prophète et surtout l'annonce imminente d'un jugement dernier… Il en résulte un apparent désordre dans la compilation, une multitude de sujets traités et foule de contradictions.
La lecture du *Coran* est une activité pouvant se révéler déroutante. Beaucoup de sourates restent énigmatiques même pour nombre de fidèles. Aussi ont-elles donné lieu par la suite à toutes sortes d'interprétations intitulées *hadîths.*

Il s'agit d'une compilation des faits et dits de Muhammad, initiée par le calife Omar au pouvoir entre 717 et 720. Mais les *hadîths* impliquent à leur tour de nouvelles interprétations et spéculations; ce n'est seulement qu'au milieu du IXème siècle qu'ils seront définis une fois pour toutes.
Les *hadîths* ont une extrême importance dans le canon des textes sacrés de l'Islam, au point parfois d'abroger des mesures édictées par les sourates « *Pour faire une comparaison juridique*, nous explique Michel Malherbe, *le Coran est la Loi, relevant d'un pouvoir supérieur, et les hadîths sont la jurisprudence ; c'est-à-dire la façon dont la Loi a été interprétée.* »

La violence de certains passages peut étonner de la part d'un dieu dit le Miséricordieux, notamment un fameux *hadîth* qui stipule : «*L'homme combat pour le butin. L'homme combat pour la gloire; l'homme combat pour qu'apparaisse la supériorité de sa vaillance. Quel est celui qui combat dans la voie d'Allah? Celui qui combat pour que soit exaltées les paroles d'Allah, celui-la est dans la voie d'Allah.* » Une sourate ajoute: « *Ne dites point de ceux qui sont tués dans la voie d'Allah: ce sont des morts. Ce sont des vivants mais vous ne le comprenez pas.* » et bien sûr la célèbre sourate 9 dans laquelle est explicitement écrit : « *Tuez tous les incroyants !* »
Jacqueline Chabbi, dans une lecture anthropologique du *Coran*, rappelle que les passages violents doivent être renvoyés à la réalité tribale de l'époque. Les grandes tribus de l'Arabie une fois converties à l'Islam « *ne manqueront pas de se précipiter hors des frontières de la péninsule, vers les terres de butin que leur ouvraient les conquêtes que l'on dira illusoirement musulmanes, alors qu'il s'agissait avant tout d'une forme surdimensionnée de razzias tribales.* »
Il ne faut pas sous-estimer par ailleurs la persistance au septième siècle en Arabie d'une croyance antique généralisée qui n'octroie le paradis qu'au guerrier héroïque et sanguinaire.
Mais le *Coran*, qui recommande de guerroyer sur « *la voie d'Allah*», évoque-t-il un espace extérieur, matériel, ou bien intérieur, spirituel ? Le Prophète fait nettement la distinction entre la « *petite guerre sainte* » dans laquelle le croyant combat ses ennemis extérieurs et la « *grande guerre sainte* », dans laquelle il combat ses ennemis intérieurs. Le djihad peut tout aussi bien concerner les membres d'une tribu ennemie qu'un aspect négatif de sa propre personnalité…

« *À partir de 1977, toute une série de recherches ont tendu à démontrer que l'histoire des débuts de l'islam, racontée par la tradition savante arabo-*

musulmane, était une reconstruction tardive, éloignée de la vérité et même mensongère. Une première constatation portait principalement sur la chronologie. On a d'abord mis en évidence de troublantes contradictions entre la tradition savante et les sources externes concernant le rôle de Muhammad dans la conquête de la Palestine et la date de sa mort. On a montré encore que la chronologie de la vie de Muhammad qui se fondait manifestement sur des balancements et des durées symboliques (à la manière de la biographie de Moïse) était une construction élaborée à posteriori, sans doute par manque de repères précis. On a remarqué aussi que le nom de Muhammad n'apparaissait pas dans les documents islamiques les plus anciens -inscriptions monumentales et rupestres, papyrus et monnaies- et que les premières attestations remontaient près de 55 ans après sa mort. Les premières attestations de Muhammad se trouvent sur des monnaies datées de 685-686. Il s'agit de monnaies de type arabo-sassanides frappées par 'Abd al-Malik. Les mentions les plus anciennes de Muhammad se trouvent sur une dalle funéraire d'Égypte datée de 690-691, puis dans la mosaïque du dôme du Rocher datée de 691-692. La seconde constatation se concentrait sur le texte coranique qu'il importait désormais d'analyser de manière plus scientifique, en utilisant notamment les outils de la critique biblique, initiée par le chercheur anglais John Wansbrough, qui estimait que le Coran était un ensemble de textes hétérogènes, réunis au terme d'un long processus de collectes et de réécritures dont la durée pouvait être évaluée à près de deux siècles. » (*Le Coran de Historiens*)

En 2019 paraît *Le Coran des Historiens* : une impressionnante étude menée durant plus de 15 ans, sous la direction de Mohammad Ali Amir-Moezzi et Guillaume Dye. Analysant sourate par sourate le texte sacré des Musulmans, ainsi que ce que l'on nomme « le *Coran des pierres* » (graffitologie et épigraphie, considérées comme les premières traces écrites du Livre), ces historiens ont pu établir de nombreuses passerelles, voire parfois un étonnant « couper-coller », entre le *Coran* et des écrits judaïques, chrétiens, manichéens et syriaques, antérieurs de plusieurs siècles. Ils démontrent par ailleurs que le *Coran* a été, à l'instar de la *Bible* hébraïque, plusieurs fois révisé et expurgé selon les nécessités politiques du moment. Les Chiites, par exemple, accusent les Sunnites d'avoir supprimé de nombreux passages instaurant explicitement Ali comme héritier du prophète. Le texte initial aurait été « trois fois plus volumineux » que le corpus fixé par le calife Othman, qui demeure aujourd'hui le *Coran* de référence.

Reste que les sourates sont rédigées de manière à pouvoir être indifféremment lues ou récitées tout en conservant une exceptionnelle beauté

poétique difficilement rendue par les traductions. Cette exceptionnelle beauté poétique justifie pour les croyants l'origine divine du *Coran*. Mais les historiens n'adhèrent pas au mythe d'une langue sortie « tout armée » lors de la révélation du *Coran*, ils mettent plutôt en avant la réalité raffinée d'une poésie arabe forgée au fil des siècles.

« *Des compositions littéraires se développent et se diffusent par les circuits caravaniers vers le Hedjaz. Elles y rencontrent l'engouement de populations bédouines pour les joutes oratoires, où l'affrontement de champions se substitue parfois aux duels armés. Les poètes arabes sont d'autant respectés qu'ils sont associés aux héros dont ils célèbrent les exploits et les amours. Leurs oeuvres transmises et enrichies par le bouche à oreille ne sont connues que par des anthologies publiées au VIIIème siècle dont la richesse témoigne de la sophistication d'une telle culture largement orale.* » (J.P. Filiu)

L'énigme de l'expansion

Quelle que soit l'origine du texte sacré des Musulmans, demeure l'énigme de sa fulgurante expansion.

« *Si la grandeur du dessein, la petitesse des moyens, l'immensité du résultat sont les trois mesures du génie de l'homme, qui osera comparer humainement un grand homme de l'histoire moderne à Mahomet ? Les plus fameux n'ont remué que des armes, des lois, des empires ; ils n'ont fondé, quand ils ont fondé quelque chose, que des puissances matérielles, écroulées souvent avant eux. Celui-là a remué des armées, des législations, des empires, des peuples, des dynasties, des millions d'hommes sur un tiers du monde habité ; mais il a remué de plus, des idées, des croyances, des âmes. Il a fondé sur un livre, dont chaque lettre est devenue loi, une nationalité spirituelle qui englobe des peuples de toutes les langues et de toutes les races, et il a imprimé, pour caractère indélébile de cette nationalité musulmane, la haine des faux dieux et la passion du Dieu un et immatériel.* » (A. de Lamartine)

La sociologue Louise El Yafi apporte une réponse à cette question.

« *L'Islam a ceci de pratique qu'il offre à la fois un message de paix et de tolérance (c'est l'héritage de la période mecquoise) et un message de violence et de discrimination (la période médinoise). C'est cette binarité de l'Islam qui permet de satisfaire aux attentes et aux personnalités les plus diverses qui soient. Que vous cherchiez l'amour, la paix, un monde plus égalitaire ou que vous cherchiez à assouvir un désir de violence ou de revanche, l'Islam a la réponse. En raison de cette dichotomie première,*

l'Islam a la capacité de répondre à toutes les psychologies, de la plus vulnérable à la plus féroce. »
Soulignons aussi la guerre acharnée que se livrèrent durant plus de deux siècles l'empire romain d'Orient et l'empire Perse, à laquelle on peut ajouter les épidémies de peste et les famines à répétition, laissent un Moyen-Orient exsangue, déchiré, désorganisé, incapable d'opposer la moindre résistance aux troupes de Muhammad, héritières des puissantes tribus saracènes (terme désignant les arabes nomades), qui, tout au long du cinquième siècle déstabilisèrent par leurs pillages et leurs razzias incessantes les deux empires concurrents.

À la mort du prophète en 632, ses compagnons et sa famille se disputent âprement son héritage. Il en résulte le schisme entre Sunnites et Chiites qui perdure de nos jours. D'un côté, la grande majorité des croyants, les Sunnites, soutient Abou Bakr, le fidèle compagnon du prophète et père de son épouse favorite : Aïcha, de l'autre, une minorité, les Chiites (du terme chi'a : faction, partie), voit en Ali, le gendre de Muhammad -il a épousé sa fille Fatima-, son successeur légitime. Finalement l'héritage sera récupéré par des « croyants de la onzième heure », les riches et puissants Omeyyade qui furent à leur tout supplantés par les abassides à la suite d'une série ininterrompue de complots et assassinats en tout genre, et qui imposèrent le sunnisme.

Sunnites et Chiites
Mais l'antagonisme ne peut se réduire à une lutte clanique ; Sunnites et Chiites n'ont pas la même approche du *Coran*. Les Sunnites sont très attachés à une lecture littérale du texte et à la *sunna* (la règle), rejetant les spéculations ésotériques des Chiites. Ces derniers donnent la priorité à l'extase intérieure au détriment de l'ordre moral extérieur. Ils sont par ailleurs persuadés que les versets du Coran recèlent un sens caché nécessitant une initiation qui aurait été transmise par Muhammad à son gendre Ali. Et seul un Imam, un maître spirituel descendant direct d'Ali, peut interpréter ce « *subtil message* », cette « *occultation majeure* ».
La bataille de Karbala en 680, au cours de laquelle le fils d'Ali, Husayn meurt en martyr ouvre deux siècles de conflits sanglants qui aboutiront finalement à la prédominance sunnite sur l'Islam. Les Chiites seront persécutés et le douzième imam disparaîtra dans des conditions mystérieuses. Les fidèles croient toujours qu'il vit caché dans un lieu secret et qu'il reviendra à la fin

des temps lever enfin le voile sur la vérité des paroles divines révélées à Muhammad.
Que disent les spécialistes de cette vérité occultée ?
On peut grossièrement la résumer de la façon suivante : seul Dieu est réel, le monde créé n'est que le reflet du divin, « *L'univers est l'ombre de l'Absolu* ». Mais pouvoir percevoir Dieu derrière l'écran de la fausse réalité implique la pureté. Le Chiite doit donc se purifier par la prière (intégrant le chant, la musique la méditation, la contemplation, et même la danse), pour manifester ainsi l'union d'amour qu'il entretient avec Dieu. Seul l'Amour permet d'accéder à la réalité divine. Si le Sunnisme place le fidèle dans une sorte de séparation avec Dieu, fait de l'obéissance la valeur cardinale et privilégie un dieu sévère et coercitif, le Chiisme, et tout particulièrement sa version mystique, le Soufisme (de *safa* : purification ou de *sûf* : laine dont ils se vêtent par humilité) prône idéalement un dieu d'amour et soutient qu'il n'y a pas de différence entre Dieu et celui qui l'aime et le désire. Le Soufisme active en l'homme l'Esprit saint, développant ainsi les cinq forces de l'âme: intelligence, science, pensée, réflexion et conscience. Mais cette approche mystique de l'Islam n'est pas l'apanage exclusif du chiisme, elle peut aussi s'épanouir dans le cadre du Sunnisme par le biais de certaines Confréries (tariqa).

Les Chiites sont persuadés que Dieu a transmis à Muhammad, qui l'aurait légué à Ali, son successeur, le secret de cette double nature, à la fois humaine et divine, que l'orthodoxie sunnite se serait empressée d'expurger du Coran.
Au fil du temps, Ali est divinisé.
Voici comment il se présente dans la tradition chiite: « *Je suis les secret des secrets… Je suis la Face de Dieu; je suis l'Oeil de Dieu; je suis la Main de Dieu; je suis la Langue de Dieu… Je suis les plus beaux Noms par lesquels on invoque Dieu… Je suis le seigneur de la pré-éternité primordiale… Je suis le maître de l'herméneutique (du Coran); je suis le commentateur de l'Évangile; je suis le savant de la Torah… Je suis le Premier, je suis le Dernier; je suis le Manifesté; je suis le Caché… Je suis le Créateur; je suis le Crée; je suis Celui qui donne; je suis Celui qui prend… Je suis le Compatissant; je suis le Miséricordieux… Je suis Ali.* » (Cité par M. A. Amir-Moezzi) Comme le fait remarquer Amir-Moezzi, l'iman physique devient imam cosmique.
Le chiisme a donné lieu à de nombreuses dissidences, la plus connue est l'Ismaëlisme, religion développée au huitième siècle autour d'Ismaël, fils du

sixième iman chiite Djafar. L'Ismaëlisme est à l'origine du sultanat fatimide (en honneur de Fatima, fille du Prophète et épouse d'Ali) qui contrôlera l'Égypte, la Tunisie, la Sicile et l'ensemble de l'Afrique du Nord durant plusieurs siècles. Il y a aussi les Alaouites, les Alevi et les Druzes. Ces dissidences se structurent autour de prêcheurs charismatiques en révolte contre les califats sunnites en place, intégrant à l'Islam des singularités religieuses locales, voire des influences extérieures, ainsi les Druzes croient-ils à la métempsychose.

Le Sunnisme, dans sa dévotion aveugle à la sunna, dans son refus de remise en cause de la moindre virgule du *Coran*, même s'il implique une remarquable dévotion, humble et sincère, à Dieu, a ouvert la voie au Wahabbisme et à sa variante le Salafisme qui prône un retour à la pureté des origines, et répand dans l'ensemble du monde musulman une version guerrière du texte sacré. De son côté, le Chiisme a lui aussi démontré à de nombreuses reprises au cours de l'histoire du Moyen-Orient une dimension belliqueuse, en s'associant avec le pouvoir politique ou l'ambition militaire de certains chefs. Il n'a rien à envier, questions massacres, persécutions, carnages et bains de sang, au Sunnisme.

Retenons qu'à l'instar de la Bible hébraïque, le Livre de L'Islam, diffuse avant tout la croyance en *« la résurrection, par laquelle les hommes sont recrées dans leur intégrité corporelle d'ici-bas. Les bouleversements d'une apocalypse terrifiante préludent au jour de la résurrection. L'inéluctable jugement de Dieu doit alors assigner aux hommes pour demeure éternelle soit le feu infernal, soit le jardin paradisiaque. Le Coran revient maintes fois sur leur description et balance presque toujours la menace de l'un par la promesse de l'autre, ou inversement.* » (G. Monnot)
Les historiens y voient une forte influence de la pensée zoroastrienne encore très populaire dans la péninsule arabique à l'époque de Muhammad.

Ahura Mazda
Ahura-Mazda, qui a donné naissance au mazdéisme, est un dieu de la Perse préislamique qui possède lui aussi un livre attitré: *L'Avesta,* constitué d'un recueil d'hymnes appelés *Gâthâ, censées avoir* recueilli les paroles et le message de Zarathustra (en grec: Zoroastre), dont l'existence historique entre le IXème et le Vème siècle avant J.-C. fait débat. Les historiens s'accordent cependant pour faire naître l'*Avesta* (et donc les *Gâthâ*) bien avant Zarathustra, à une époque où les peuples indiens et iraniens

partageaient un même espace géographique et une même culture, dite culture Yamna (environ 3600 ans avant notre ère).

Zarathustra, en ancien persan signifie «c*elui qui possède de vieux chameaux* », qualification à première vue peu flatteuse. Mais comme le précise Michel Malherbe : « *Porter un nom dépréciatif est traditionnel, cela permet de ne pas attirer la jalousie des démons.* » Sous son influence, la religion iranienne est passée « *du stade d'une religion de mythes où s'affrontent de multiples dieux plus ou moins puissants à une religion intellectuellement plus dépouillée où s'oppose le principe du Bien à celui du Mal.* » (M. Malherbe)
Si nous plongeons dans un monde antique pour lequel le sacrifice animal, voire humain, l'obéissance stricte aux préceptes cléricaux, le recours aux formules magiques et à la consommation de *Soma*, la boisson des dieux, sont les conditions incontournables du salut, l'idée que celui-ci puisse se passer de l'intermédiaire des prêtres et dépendre avant tout du comportement, de la bonne pensée, de la bonne parole et de la bonne action (*Humata, Hukhta, Huvarshta*), et non plus du caprice des dieux ou de son clergé, peut apparaître comme une évolution remarquable de la conscience collective.

Selon la légende, Zarathustra aurait eu la révélation de cette nouvelle religion suite à l'apparition du dieu *Ahura-Mazda* entouré de sept archanges. Mais il faut plus vraisemblablement chercher les sources du mazdéisme dans la continuité de cultes archaïques indo-iraniens, en particulier le culte du dieu *Mithra*.
Lorsque vers 1400 av. J.-C., l'Inde et l'Iran se séparent, les historiens nous disent que la religion iranienne trouve sa traduction dans la rédaction de l'*Avesta* et la religion indianiste dans celle les *Véda.* Dans les deux textes, le culte de *Mithra* (ou *Mitra*) demeure majeur.
« *Mithra était un dieu de la première fonction, juge et médiateur. Dieu qui voyait et entendait tout, il pesait les âmes des morts dans l'au-delà.* »(J. Schmidt)
Assimilé au soleil et étroitement associé au zodiaque, *Mithra* est souvent représenté accompagné d'un taureau qu'il saisit par les cornes, chevauche et, à la suite d'une course effrénée, épuise et tue. Les ésotéristes assimilent le taureau au « Moi » animal qu'il faut saisir, chevaucher, épuiser et *in fine* tuer si l'on veut obtenir l'illumination mithraïque. Il est plus vraisemblable qu'à l'origine, comme de nombreux dieux du bassin méditerranéen antique *Mithra*

ait été une divinité taureau. La symbolique iconographique du culte mithaïque se révèle d'une richesse inouïe. L'historien Charles Imbert a consacré de nombreux ouvrages dont L*es 7 degrés de l'initiation* à l'étude de *Mithra*. Dans la lignée de chercheurs comme Félix Lajard, il fait de *Mithra* l'ancêtre de toutes les divinités salvatrices :

« *Mithra se retrouve dans les hymnes védiques et la religion brahmanique, il inspirera aussi l'action juste et la pensée juste de Zoroastre, des concepts qu'on retrouvera plus tard au Népal dans ce qui sera le royaume de Siddartha Gautaman, plus connu sous le nom de Bouddha*. » (C. Imbert)

Sous l'impulsion de Zoroastre, *Mithra* s'efface progressivement devant *Ahura-Mazda* qui héritera de ses multiples caractéristiques et fonctions, mais un dieu ne disparaît jamais totalement et son culte reviendra en force dans l'empire romain.

L'influence persistante de *Mithra* tout au long de l'Antiquité est surprenante. Arrêtons-nous par exemple sur les troublantes ressemblances entre le Mithraïsme et le Christianisme : *Mithra* est le fils de la déesse *Anahita*, Vierge immaculée, il serait né dans une grotte au solstice d'hiver, soit un 25 décembre, en présence de bergers d'où le surnom de « bon berger » qui lui est associé. Il est accompagné de 12 disciples, accomplit des miracles et monte au ciel sur un char solaire, trois jours après avoir été enseveli dans un tombeau.

« *Si l'on avait demandé à un Romain vivant en 250 après J.C. qui est né d'une vierge dans une grotte, avec des bergers et des mages babyloniens amenant des cadeaux ? Qui est mort au printemps trois jours avant de ressusciter ? Qui avant de mourir et ressusciter a fait un dernier repas avec ses amis ? Qui évoque-t-on en mangeant en communion de fines lamelles rondes de pain portant une croix, puis en buvant du vin dans une coupe ? Qui a dit : celui qui ne mange pas ma chair et ne boit pas mon sang, n'a pas la vie en lui ? Qui célèbre-t-on avec des chants, des cloches, de l'encens, des cierges et de l'eau bénite ? Et particulièrement le dimanche, parce qu'il est ressuscité un dimanche ? Pour le culte de qui pratique-t-on le baptême avec complète immersion dans l'eau et deux signes sur la tête ? Au nom de qui pratique-t-on la purification des fautes après confession et peut-on faire des exorcismes ? Du culte de qui les prêtres sont-ils appelés pères ? Qui est monté finalement aux cieux, d'où il reviendra pour ressusciter les morts physiquement après que le monde aura été détruit par le feu, avant de procéder au jugement final avec pesée des âmes pour envoyer les bons au paradis et les viciés en enfer ?... Eh bien, ce Romain aurait immédiatement répondu : c'est Mithra, bien sûr !* » (C. Imbert)

Ce qui illustre parfaitement la fameuse phrase d'Ernest Renan : « *On peut dire que si le Christianisme eût été arrêté dans sa croissance par quelque maladie infantile, le monde eût été mithriaste.* »
Le Mazdéisme zoroastrien est donc profondément imprégné de mithraïsme, les deux cultes partagent un même zèle ardent pour une divinité solaire universelle prônant la pureté morale et la croyance en un jugement des âmes, puisque selon ces religions chaque humain possède une âme éternelle. Après la mort, cette âme est donc confrontée à un jugement qui la conduit soit à la maison des chants (le paradis), soit à celle des mensonges (enfer). On peut y voir une forte influence des *Textes des Pyramides et des Sarcophages*, qui édictaient déjà, au milieu du troisième millénaire av. J.-C., toutes sortes de préceptes de bonne conduite favorisant le salut de l'âme dans l'au-delà :
« Ne soit pas méchant », «Ne dis pas du mal », « n'embête pas ta femme », « ne ris pas de l'aveugle, du nain ou du boiteux », « *Ne spolie pas l'opprimé de ses biens* », « *ne maltraite pas tes serviteurs* », « *Ne mets pas en avant ton nom pour recueillir des honneurs* », etc.
Pour de nombreux historiens, la morale universelle est née en ancienne Égypte et Zoroastre n'aurait fait que l'adapter à son temps et à sa culture. L'influence culturelle de l'Égypte sur les civilisations du Proche-Orient au cours du premier millénaire est considérable, on en trouve trace comme nous venons de le voir non seulement dans la pensée zoroastrienne mais aussi dans la sagesse biblique avec d'étroites similitudes entre le *Livre des Proverbes* et les *textes des Pyramides* et des *Sarcophages.*

L'enseignement de Zoroastre
On peut discerner aussi dans l'enseignement de Zoroastre les références aux codes mésopotamiens d'Ur-Namma (2100 av. J.-C.) et de Lipit-Istar (1900 av. J.-C), précurseurs du code d'Hammurabi (1750 av. J.-C.), premiers codes de lois de l'histoire, premières manifestations connues de justice sociale, dont le but est « *d'empêcher le fort d'opprimer le faible.* » (Code d'Hammurabi) Mais la notion de bonté telle qu'elle est définie dans les *Gatha*, s'applique à des champs de pensée, de parole et d'action, dont on ne trouve nulle trace avant lui et qui demeurent d'une surprenante modernité. Ainsi le zoroastrisme place-t-il dans le champ de la bonté : l'égalité homme/femme ; la préservation de la pureté de l'eau, de l'air, de la terre et du feu ; le rejet de toute forme d'esclavage ; le refus de toute idolâtrie et de tout type de temple, le seul temple existant étant celui du cœur de l'homme ; le refus de toute

oppression de l'homme par l'homme ; l'interdiction de toute souffrance animale…
Certains passages des *Gatha* manifestent toutefois l'impatience de leur(s) auteur(s), car constatation est faite, malgré les recommandations ou les menaces, que « *les sots et les méchants* » continuent d'apporter partout sur terre ruines et injustice. La solution proposée est rédhibitoire : « *Que nul d'entre vous n'écoute les formules et les préceptes du méchant, car il met maison, clan, canton, province dans la misère et la ruine. Alors écartez-le par les armes.* »
Pour Zoroastre, instruire les consciences ne suffit pas. Le choix entre bien et mal doit se doubler d'une « guerre sainte » contre ceux qui refusent l'instauration du « *Bon Empire* » sur Terre et dans le Ciel. Et la notion de choix, qui peut apparaître comme une évolution remarquable de la conscience collective se réduit de facto à un non choix : si tu ne choisis pas le Bien (ou l'idée du Bien telle qu'elle est définie), j'ai le devoir de te combattre par les armes. Il n'est guère étonnant, dès lors, que certains chercheurs aient pu discerner dans la propagande idéologique de Daech des réminiscences zoroastriennes.

Il faut cependant reconnaître au Mazdéisme l'invention de concepts religieux qui lègueront aux religions postérieures un héritage considérable : la survie de l'âme, le jugement des morts, le paradis, les enfers et d'une certaine façon le purgatoire, car dans l'idée de Zoroastre, l'homme étant une créature d'Ahura Mazda, sa damnation ne peut pas être éternelle. Il y aura toujours une possibilité de rédemption.
Mais pour Voltaire, le zoroastrisme est un « grand fatras ». On y proclame que l'âme est composée de cinq agrégats, la création par *Ahura-Mazda de* Gayomart, le premier homme androgyne, la doctrine de la réincarnation, la nécessité d'initiations extatiques de type chamanique avec absorption de vin et de chanvre, pour permettre *in fine* de savoir distinguer ce qui est bien de ce qui est mal, la persistance sous l'égide d'*Ahura-Mazda* de divinités archaïques, la croyance mésopotamienne en l'astrologie et aux pouvoirs extraordinaires des mages, la présence auprès du dieu d'une flopée d'éons et de saints immortels dont Dumézil et Éliade font les ancêtres des archanges chrétiens, les *Amesha Spenta*, ainsi que de créatures ailées, les *Péris*, ancêtres de nos fées… Et surtout l'existence d'un Messie, le *Soshyant* censé annoncer la victoire finale d'*Ahura-Mazda* sur les forces du mal…
Remarquons que la captivité des juifs en Babylone a eu lieu vers 600 avant J.-C., en pleine réforme zoroastrienne. Il y eût donc forcément des contacts

entre les mages mazdéens et les prêtres Israélites captifs, ce qui peut expliquer la concomitance de certaines idées comme « l*a venue d'un Messie, le Paradis et l'enfer, la résurrection finale, l'existence de Satan, « dieu du mal » opposé à Dieu, le jugement dernier, les anges et les démons…* » (F. Niel)

On peut distinguer malgré tout dans ce « grand fatras », deux constantes :

- La pensée de l'*Avesta* met en avant le principe de rétribution en fonction de la conduite terrestre des humains, incitant les croyants à abandonner des cultes primitifs pour conférer à l'homme une responsabilité quant à son comportement ici-bas et son devenir au-delà. Mais il faut tenir compte du fait que la religion mise en place par Zarathustra, le Mazdéisme, est un monothéisme et non un dualisme plaçant à égalité le bien et le mal (doctrine développée bien plus tard par Mani et qui donnera naissance au manichéisme), car les forces du Mal, sont inférieures à la puissance du dieu unique de lumière: *Ahura-Mazda*. En effet, au dessous de lui, les deux esprits antagonistes que sont *Angra Mainyu* (le mauvais esprit) et *Spenta Mainyu* (esprit sain) sont ses créations. *Angra Mainyu* n'est qu'une des deux options proposées à l'homme par *Ahura-Mazda,* et l'une des composantes, osons le mot, du libre-arbitre. Il ne suffit donc plus de sacrifier des animaux pour s'attirer les grâces divines, ou apprendre par coeur une liste interminable d'actions à ne pas commettre, il faut dorénavant énoncer et suivre une profession de foi permettant de déterminer le camp que l'on choisit dans cette vie. Celui du bien, la lumière, ou celui du mal, les ténèbres.
- L*'Ahura-Mazda* de l'*Avesta* est indissolublement lié au culte du feu. Car le Bien est associé à la Lumière. Ainsi « *un feu banal allumé de main d'homme sera la parcelle de la grande lumière céleste, le symbole lumineux de la présence divine »* (J. Duchesne-Guillemin)*.* Voilà pourquoi Mazda est devenu une marque d'ampoules électriques!

Notons une branche originale du Mazdéisme : les *Parsis,* des Mazdéens qui ont quitté la Perse lors de l'invasion musulmane pour s'installer en Inde. Ils sont aujourd'hui 150 000 environ et poursuivent le culte du « feu sacré ».
Ils sont connus pour un rituel d'inhumation singulier : les défunts sont conduits au sommet de « tours du silence » où les corps sans vie sont dévorés par des vautours, car il est impératif d'éviter toute souillure de la terre, du feu, de l'air, et de l'eau, les quatre éléments sacrés, avec des cadavres.

Ces « funérailles célestes » spécifiques prennent racines dans un passé fort lointain. Certains archéologues font remonter ce cérémonial au Paléolithique dont elles seraient la continuité.

Notons aussi que *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche n'a rien à voir avec le message de l'*Avesta*. Au contraire! Le héros de Nietzsche balaye ces antiques notions de bien et de mal, prône une forme d'immoralité bienheureuse, la quête de la félicité sur terre, et annonce la mort de Dieu et la naissance du surhomme. Alors pourquoi avoir choisi le personnage de Zarathoustra pour postuler l'exact contraire de son message historique? Peut-être Nietzsche a-t-il estimé que celui que beaucoup considèrent comme l'inventeur de la morale était le mieux placé pour enseigner aux hommes à s'en libérer.

Le dieu des Veda

Les divinités des livres apportent une idée neuve : Dieu peut se passer de représentation, il est essence immanente et transcendante, principe unique et absolu de toutes choses.

« *Si Dieu est souvent qualifié d'Absolu pour expliquer la vérité de sa nature c'est bien parce que c'est la notion la plus précise de ce qu'il est. La première qualité de l'Absolu est d'être partout où tout se trouve, à l'intérieur de chaque existence quelle qu'elle soit. Toute existence particulière qui se désintègre ne peut que rejoindre l'infinité de l'Absolu qui contient en son essence le potentiel existentiel de toutes choses. C'est par cette inhérence divine que Dieu se trouve au côté de chaque âme distincte ou individuelle. L'Absolu étant tout, comme il accompagne tout ; il est également la substance de toutes les choses , comme il est la conscience de tout, autant celle des choses que des êtres. L'Absolu ne peut trouver quoique ce soit hors de lui.* »
(P. Schneider)

Mais cette idée est-elle réellement neuve? L'homme de la préhistoire, nous l'avons vu, a très bien pu avoir conscience de l'existence d'une puissance surnaturelle unique, d'un sacré, au-delà de toute représentation matérialiste suite, par exemple, à la contemplation du cosmos. Ou par le sentiment de partager avec les autres créatures une même substance divine. Cette perception irrationnelle d'une énergie sacrée, à la fois mystérieuse, fascinante et terrifiante, pouvant se concevoir comme unique, absolue et partout présente a très bien pu être ressentie par nos plus lointains ancêtres au travers d'épiphanies multiples et variées.

Ce qui est certain c'est que ce principe unique et absolu a été pour la première fois explicitement posé par écrit dans les *Véda* il y a 3500 ans et nommé *Brahman.*
« Il ne peut pas être perçu, il est si subtil qu'il échappe à toute perception ordinaire ; on ne peut le voir que lorsqu'il s'est épaissi, lorsqu'il a pris forme. » (J. Herbert)

Si la plupart des historiens situent la rédaction des Veda 1500 ans avant notre ère, il ne fait aucun doute que ces textes se soient transmis oralement bien avant. 5000 à 6000 ans avant J.-C. avance l'historien allemand Félix Jacoby. Ce concept de principe absolu, loin d'être né d'un seul tenant par la révélation d'un souffle primordial comme le voudrait la tradition, aurait plutôt été façonnée par lente infusion, intégrant les diverses croyances des peuples et des cultures du sous-continent indien, mêlant celles des envahisseurs Indo-Européens à celles des autochtones.
Les *Veda* sont considérés comme « les livres saints » des Aryens (que l'on peut traduire par « nobles », mais les assimiler à une race blanche est une pure fiction du XIXème siècle).
Les Aryens ont envahi l'Inde vers 2000 av. J.C., Dumézil, Daniélou, Jacoby, Eliade, Roberts, Westad et bien d'autres historiens des religions, dont Radhakrishnan, ont pu déceler dans les cultes védiques les traces de croyances plus anciennes.
« *La religion védique a absorbé, incorporé et préservé les rites des autres cultes. Au lieu de les détruire, elle les a adaptés à ses propres besoins. Elle a tellement emprunté aux institutions des Dravidiens et des autres peuples de l'Inde, qu'il est très difficile de séparer les éléments aryens originels des autres.* » (S. Radhakrishnan)
Dans les premiers hymnes des *Véda,* le principe d'énergie ultime est tantôt figuré par le dieu archaïque du feu *Agni*, dieu du soleil, élément igné et lumineux, tantôt, c'est « l'élément aqueux » qui prédomine et le dieu des eaux *Varuna* s'impose alors comme le principe suprême. Certains de ces hymnes mettent aussi en avant *Viçvakarman*, l'artisan créateur; d'autres lui préfèrent *Tapas*, l'ardeur créatrice; d'autres encore *Aditî*, *« la sans limite, principe féminin, vestige d'anciens cultes de la déesse-mère. »* (Sources orientale CNRS). Bref, avant de s'imposer, le *Brahman* a eu de multiples prototypes, tel le *Purusha* (l'homme cosmique) qui s'est sacrifié à l'origine pour donner naissance au monde.
« *Du dépècement de cet Homme identique à l'univers, qui nous est présenté à la fois comme victime et comme sacrificateur, le monde naît* ». (Ibid)

La notion abstraite de *Brahman*, concept original si l'on considère l'époque à laquelle il fut élaboré, qui lie à la fois l'être et le non-être, qui se manifeste par vibrations et ne peut avoir d'image ou de représentation, sera passé, avant de dominer la pensée indienne, par une multiplicité de personnifications. Il est le produit d'une lente maturation spéculative, s'étalant sur plusieurs siècles et qui ne s'imposera réellement, selon les historiens, qu'entre le cinquième et le second siècle avant notre ère. Par la suite, la figure « humaine » du Divin reviendra sur le devant de la scène et les prérogatives abstraites du Brahman seront alors perçues au travers du dieu *Shiva* « *qui offre au dévot sa face de Personne et le secours de la grâce.* » (Y. Tardan-Masquelier).
D'une façon générale, lorsque nous évoquons les temps antiques nous parlons de périodes s'étalant sur plusieurs siècles voire plusieurs millénaires durant lesquels les représentations divines ont eu le temps d'évoluer, de muter, d'infuser, de fusionner, bref, de naître, croître et disparaître, irriguant *in fine* mythes, contes, fables et folklores. Aucune ne peut être définie de façon stable et pérenne.

On distingue traditionnellement quatre Védas.
« *Le Veda des strophes (Rig-Veda) est le plus ancien et le plus important. Il est fait d'hymnes de louange aux dieux, de prières et d'invocations. On y trouve également, formulées dans un langage mi-liturgique, mi-poétique, les premières interrogations apparues en terre indienne sur l'origine du monde et la destinée de l'homme. Le Sama-Veda et le Yajur-Veda empruntent leur contenu au Rig-Veda. L'un est fait de strophes destinées à être chantées dans le cadre des grands offices liturgiques, l'autre de versets à réciter en accompagnement de chacun des gestes du rituel. Enfin l'Atharva-Veda comporte à la fois de vastes hymnes à caractère spéculatif et quantité de formules votives ou imprécatoires de type magiques.* » (M. Hulin)
On peut les définir grossièrement de la manière suivante: le *Rig Veda* transmet le savoir, la connaissance, le *Yajur Veda,* la manière dont ce savoir doit être transmis (le rythme, la musicalité) le *Sâma Veda* décrit la situation, le contexte dans lequel le Veda est transmis, quant à L*'Athara-Veda* il traite de la magie qui accompagne cette transmission ou naît d'elle, car la magie est omniprésente en Inde, l'Hindou aime et vénère le surnaturel.
Les quatre *Véda* sont d'approches ésotériques, complexes, énigmatiques, mêlant poésie, analogie, symbolisme, mythes, récits guerriers, énigmes et rites sacrificiels archaïques. Ils doivent se célébrer par une rigoureuse pratique religieuse, orchestrée le plus souvent dans le cadre familial.

Les *Véda* mettent en scène une pluralité de dieux permettant à chacun de faire son marché et de choisir le dieu qui lui correspond. Mais au-delà du catalogue de divinités, « *les Véda sont des livres de symboles ésotériques, presque de formules spirituelles, qui se présente déguisé en une collection de poèmes rituels* » nous dit le philosophe indien Shrî Aurobindo,« *des masques astucieusement tissés pour des vérités cachées* ».
La première de ces vérités cachées est que les multiples divinités proposées au culte, ne sont que les divers attributs d'un universel divin. Ils endossent chacun une puissance, une fonction, un aspect, de cette seule et unique entité divine, créatrice de toutes choses : le *Brahman*.
« *L'intérieur et l'extérieur, le lointain et le proche, le mobile et l'immobile, tout cela, Il est l'ensemble.* »

Très tôt, les *Veda* nécessitent pour la compréhension du plus grand nombre l'intermédiaire de brahmanes (les serviteurs du *Brahman*), une catégorie de prêtres à qui la vérité de la parole sacrée aurait été dictée et qui en conserve aujourd'hui encore le monopole. Les brahmanes s'imposent comme les détenteurs exclusifs des mystères sacrés et des sacrifices, censés relier le monde des hommes à celui du *Brahman,* le monde des effets visibles à celui de la cause invisible. Ils prétendent être les seuls à pouvoir maîtriser ces forces invisibles et ce pouvoir leur confère un respect et une crainte qui ne se sont jamais démentis. C'est l'une des raisons pour laquelle le védisme est souvent surnommé brahmanisme.
Le régime des castes, principe de droit divin qui sépare l'humanité entre les purs qui commandent et les impurs qui obéissent, entre les élus qui ont droit au « *corps immortel des dieux* » et tous les autres, le grand nombre, condamnés à la roue interminable des vies médiocres, est souvent imputé au brahmanisme. Mais la répartition entre classes n'est pas propre à la société aryenne. Les historiens ont trouvé des équivalents dans les sociétés agricoles pré-iraniennes ou sémitiques, avec une division stricte entre aristocratie guerrière, prêtres et le tout venant des producteurs. Cependant, dans cette région du monde, au fil des siècles, ce système des classes s'est figé et solidifié au point de devenir un ciment caractéristique de la société indienne.

Tous les textes sacrés de l'hindouisme postérieurs aux quatre *Véda* sont la continuité et le développement du message initial ou d'un des aspects de ce message; ils peuvent être rassemblés sous le vocable de « textes védiques ». Les plus connus sont les *Upanishad,* le *Mahâbhârata* et les

Purâna ; mais on peut y ajouter les *Brâhmana*, la *Brihadâranayaka,* le *Srimad Bhâgavatam,* la *Mîmâmsâ,* le *Vedanta-Sûtra,* les *Âranyaka*… Ils constituent un corpus d'une richesse telle que chacun « *peut choisir les parties de la révélation qui lui paraissent les plus importantes.* » (Y. Tardan-Masquelier)
Ce sont dans ces textes que *« triomphent les spéculations sur le Brahman, seule réalité dont le monde créé n'est qu'une apparence. Les mythes y subsistent néanmoins, mais ils cèdent le pas bien souvent à ce qui est la tendance croissante de la pensée indienne, la pure spéculation.* » (Sources Orientales CNRS)
Ayant établi l'existence de ce principe unique, les textes védiques nous enseignent comment se connecter à Lui. Cet enseignement peut se résumer d'une simple formule : oeuvrer en permanence pour réduire l'influence du moi.
Avant de poursuivre plus avant, il est nécessaire de préciser que, pour les Hindous, il existe deux « moi » », un moi limité aux désirs et aux contingences humaines, c'est ce « moi » matériel qui doit être éradiqué afin que croisse le deuxième « moi », le Moi *« impérissable, immuable, sans commencement, immatériel, dépassant toute compréhension et inéchangeable.* » Ce vrai Moi, les textes védiques le nomment *Atman.* On peut le décrire grossièrement comme la part du *Brahman* en l'homme. Car si le Brahman est absolu, il est présent partout et donc présent en l'homme. L'objectif du croyant sera de faire diminuer la part humaine en lui (le moi humain) pour faire croître la part divine (le moi divin, l'*Atman*.)
Cette révélation n'est bien entendu réservée qu'à une toute petite élite, le grand nombre ne voyant dans le védisme qu'une façon de s'attirer égoïstement les faveurs des innombrables incarnations du *Brahman* considérées comme des divinités extérieures autonomes.

Le texte védique le plus connu des Occidentaux est Le *Mahâbhârata* (ou la grande guerre des Bâratas). Il s'agit d'un impressionnant poème épique, peut-être le plus long de la littérature mondiale, qui compte environ 120 000 Versets répartis sur 19 livres. Même si on lui attribue un auteur légendaire, il est vraisemblable qu'il s'agisse d'une oeuvre collective que l'on estime avoir été écrite aux alentours du Vème siècle avant J.-C. Elle nous raconte la terrible guerre que se livrent les Kauravas et les Pandavas au cours de laquelle presque tous les les protagonistes des deux camps perdront la vie. À l'instar de l'*Illiade*, les dieux prennent parti pour un camp ou pour un autre. Cette épopée comporte un poème philosophique qui deviendra la « bible » de l'hindouisme: la *Bhagavad-Gità* ou chant du bienheureux.

Résumons-le brièvement: Arjuna, jeune guerrier pandava, hésite à participer à une grande bataille car il redoute de tuer des parents ou des amis passés au camp adverse. Le dieu *Krishna,* qui a pris fait et cause pour les Pandavas et conduit le char d'Arjuna, lui rappelle qu'il est un guerrier et que le devoir de tout guerrier est de combattre sans crainte, sans doute, sans se poser la moindre question, sans attendre la moindre récompense, le moindre profit. Peu importe le résultat, peu importe le « fruit », peu importe les conséquences. Le guerrier ne doit rien espérer, rien regretter, il lui suffit de vivre intensément l'action présente et donc se battre pour entrer dans l'immortalité. Celui qui s'engage totalement dans l'action, ne fait plus qu'un avec elle, vit dans un éternel présent et ne ressent plus ni l'emprise du temps, ni celle la mort. C'est le chemin de l'action ou Karma Yoga. Seul compte le chemin et l'intense implication que l'on met à le suivre.
Le dialogue entre *Krishna* et Arjuna recèle par ailleurs de nombreux préceptes emblématiques de la spiritualité hindoue:
« *Car certaine est la mort pour qui est né et certaine la naissance pour qui est mort. C'est pourquoi ce qui est inévitable ne devrait pas causer d'affliction. »*
« Qui en nulle chose n'est affecté, même si tel bien ou tel mal lui échoit et qui ne hait ni ne se réjouit, son intelligence est fermement établie dans la sagesse. »
« Celui qui a la foi, qui a conquis et maîtrisé son mental et ses sens, qui a fixé tout son être conscient sur la Réalité suprême, celui-là a atteint la connaissance, et ayant atteint la connaissance, il va à la paix suprême. »
« Les sages voient d'un oeil égal le brahmane lettré et cultivé, la vache, l'éléphant, le chien, le paria. »
« Celui qui est égal en son âme envers l'ami et l'ennemi, et aussi envers le neutre et l'indifférent, les pécheurs, celui-là excelle. »
« Celui qui n'a ni égoïsme, ni sens du soi et du mien, qui a pitié et amitié pour les êtres et n'a de haine pour nulle chose vivante, qui a dans le plaisir et dans la peine une égale tranquillité, qui a la patience et la miséricorde, celui qui a un contentement sans désir la maîtrise constante du moi et la résolution ferme et inébranlable, celui-là m'est cher. »
Le message de la Gita peut se résumer par la nécessité concomitante du renoncement et de la concentration. Concentration sur ce que j'ai à faire, renoncement sur tout ce qui n'est pas essentiel à ce que je dois faire.
Jean Herbert, grand spécialiste de la spiritualité hindoue, écrit à propos de la *Bhagavad-Gitâ:* « *Probablement le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes.*» Il ajoute: « *Un moine hindou résumait il y a quelques années le sentiment de l'Inde toute entière. La Bhagavad-Gita est la plus précieuse*

de nos écritures parce qu'elle contient la plus parfaite philosophie de la vie et présente de la manière la plus merveilleusement synthétique les doctrines religieuses de l'ensemble des Véda. »

Le *Brahman*, principe absolu, décrit dans les textes védiques peut donc prendre toutes les formes possibles et inimaginables mais lui seul existe réellement. Les divinités multiples, auxquelles une majorité d'Hindous rend un culte fervent, ne sont que des projections de ce principe, incarnées en un lieu, en un temps, en fonction d'une culture ou d'une croyance déterminées, et, tout compte fait, ne sont qu'une forme d'illusion. *Brahman,* seule réalité*,* est au-delà des dieux, au-delà du temps, au-delà des cultures. On peut le nommer diversement, lui attribuer une forme humaine, le représenter avec quatre bras, quatre têtes, un troisième œil, une gueule d'animal, une peau bleue, verte ou noire, qu'importe! *Brahman* est Tout!
Un parallèle peut être établi en Occident avec les philosophies grecques. Platon ne cessera de répéter que « *le divin est partout* », Procus, Porphyre, Jamblique lui emboiteront le pas en postulant que l'Un est souverain. Et plus tard, au treizième siècle, le dominicain Henri Suso, disciple de maître Eckhart écrira: « *Éternellement, toutes les créatures sont Dieu en Dieu. Dans la mesure où elles sont en Dieu, elles sont la même vie, la même essence, la même puissance, le même Un, et rien de moins.* »
Ramakrishna, mystique hindou de la fin du dix-neuvième siècle, de renchérir: « *Le Dieu unique plonge dans l'océan de vie, s'incarne et se nomme Krishna. Une autre fois, il replonge, ressort à une autre place dans l'humanité et se nomme Jésus.* »
Ce même principe absolu sera décrit en Chine au Vème siècle av. J.-C. dans le *Tao-tö king* sous le nom de Tao.
« *Le Tao que l'on tente de saisir n'est pas le Tao lui-même ;*
Le nom qu'on veut lui donner n'est pas son nom adéquat.
Sans nom, il représente l'origine de l'univers ;
Avec un nom, il constitue la mère de tous les êtres.
Par le non-être, saisissons son secret,
Par l'être, abordons son accès.
Non-être et être sortant d'un fond unique ne se différencient que par leur nom. » (Lao Tseu)

La danse de Shiva
Les textes védiques portent par ailleurs une idée qui ravit les physiciens modernes ; ils décrivent le *Brahman* comme Un, mais « *changeant et*

éphémère dans toutes ses formations, dans toutes ses apparences, et dans une éternité de renouvellement », bref, fait de vibrations et en constante évolution! Et c'est la dynamique générée par ce renouvellement permanent qui produirait l'énergie nécessaire à la bonne marche de l'univers.
Cette énergie aurait été présente à l'origine quand la divinité unique n'est encore qu'au stade de potentialité dans un Néant non manifesté nommé *Naryâna*, décrit comme un abîme d'eau salé, un océan sans limite. L'énergie qui se développera par la suite dans la création, la manifestation, l'évolution, le renouvellement, est à ce stade en sommeil.
Toujours selon les textes védiques, *Naryâna* aurait exprimé le désir de créer un « *monde multiforme* » à l'intérieur de lui-même. Car « *la multiplicité est le jeu par lequel l'Unique se perçoit lui-même. »* Dès qu'il se réveille, *Naryâna* est nommé Danse de *Shiva.*
« *Dansant, Shiva envoie à travers la matière inerte des ondes sonores d'éveil. Et voici que la matière danse aussi, faisant autour de lui un cercle glorieux. Dansant, Shiva soutient des myriades de phénomènes.* » (A. Coomaraswany).
La « Danse de *Shiva* » produirait donc d'infinis univers qui seraient alimentés par l'énergie provenant de l'opposition des contraires.
« *Ainsi, il n'est pas possible d'imaginer la lumière sans admettre en même temps la notion d'obscurité, le bien sans admettre la notion de mal, la vie sans admettre la notion de mort, etc.* » (J. Herbert) Nous retrouvons la fameuse table des contraires de Pythagore: limité-illimité, Impair-pair, Un-multiple, Droite-gauche, Mâle-femelle, Stable-en mouvement, Droit-courbe, Lumière-obscurité, Bien-mal, Carré-oblong.
L'énergie nécessaire à la création d'univers proviendrait selon la spiritualité hindoue et la philosophie grecque de cette dualité primordiale sans cesse réactivée. Rappelons qu'une fois que le un et le deux existent, le trois en découle, et du trois la multiplicité qui donne naissance aux « *dix mille mondes* », mondes matériels, mais aussi mondes au-delà du plan physique : oniriques, vitaux, mentaux, supramentaux, et tous ces autres plans « *plus élevés encore, mais dont l'homme ne pourra commencer à prendre conscience que lorsqu'il aura pénétré assez avant sur les précédents*. » (Z. ben Shimon)
Le philosophe indien Shrî Aurobindo résume ainsi le processus : « *Le monde existe par le mouvement et sera dissous par la cessation du mouvement. Mais le principe de ce mouvement n'a rien de matériel ; c'est l'énergie de la conscience active qui, par son mouvement interne et par sa multiplication en des principes différents (différents de par leur apparence, non par leur*

essence) crée les oppositions d'unique et de multiple, les divisions du temps et de l'espace, les rapports de combinaison, la causalité. L'unité est la vérité éternelle des choses et la diversité un jeu de l'Unité. »

Les mystiques védiques nous affirment que la présence de cette Énergie non locale peut être perçue par l'homme grâce la maîtrise du *pranà*, c'est-à-dire, au sens ordinaire, le souffle inspiré dans les poumons. « *La respiration,* précise Aurobindo, *est l'action nécessaire et indispensable au maintien et à la distribution de l'énergie dans la structure physique.* » Bref, selon les textes védiques, nous sommes faits de l'étoffe de cette Énergie globale, créatrice d'univers, présente de toute éternité. Et la pratique assidue et fervente d'exercices, de techniques adéquates, fait office de « passerelles » nous permettant d'y accéder, de nous y connecter et d'en exploiter certaines propriétés, faisant ainsi croître cette présence du divin en nous; avec ses corollaires : l'accès à des pouvoirs énergétiques « surnaturels ».
Qui dit souffle, dit air, et à y réfléchir comment ne pas faire un parallèle avec la notion de spiritus, traduction du pneuma grec et du souffle créateur du dieu des hébreux qu'il insuffle à Adam.

« *Les grands saints ont compris que ce monde n'est qu'une pensée de l'Esprit divin. Ils peuvent faire alors ce qu'ils veulent de leur corps car ils savent que celui-ci n'est qu'une forme d'énergie condensée ou figée, manipulable à volonté. Aujourd'hui, les physiciens comprennent que la matière n'est rien d'autre que de l'énergie solidifiée.* » (P. Yogananda)
Via différentes pratiques spirituelles, il serait donc possible à des énergies développées localement d'entrer en résonance avec l'Énergie non locale dont elles sont la projection. L'énergie qui part du local (donc du multiple) pour aboutir au non local (à l'Unité) est appelée énergie ascendante ou prière, ou sagesse ou encore Yoga. Et l'Énergie qui part du non local (le Un) pour irriguer le local (le Tout) est appelée Énergie descendante, Grâce, Providence, ou tout simplement Amour.

Comment ne pas voir dans le mythe du démembrement du géant cosmique, commun à la plupart des cosmogonies, une métaphore de cette Énergie primordiale, créatrice de mondes multiples. Il est intéressant de remarquer que ces géants cosmiques, tous émergés du chaos, soit se sacrifient pour propager les infinies parties d'eux-mêmes et donner ainsi naissance à l'Univers (*Purusha* en Inde, *Pan-Gu* en Chine, *Klu-mo* au Tibet, *Ymir* en Scandinavie, *Melu* en Océanie), soit sont démembrés par les dieux qu'ils ont

créés (*Prajâpati* en Inde pareillement, *Tiamat* en Mésopotamie, *Tlaltecuhtli* chez les Aztèques). Ce qui revient au même, car les dieux peuvent être considérés comme les fonctions multiples d'un Principe unique.
« *Pour produire tout ce qui existe, l'Être Suprême s'immole lui-même. Il se divise pour sortir de ses limites, de son unité. Cette idée, établie dans les Veda, contient en germe toute la doctrine théosophique du monde.* » (A. Hilmi)

Demandons-nous avec le philosophe Marc-Alain Descamp : « *Faut-il dire qu'est-ce que Dieu ? Ou qui est Dieu ? Dans le second cas on préjuge que Dieu est une personne, et l'on tombe dans l'anthropomorphisme, qui est la tentation majeure et le défaut universel : on ne sort pas de l'homme et l'on pense Dieu comme s'il était un homme. La première découverte à faire est de reconnaître que Dieu n'est jamais apparu de façon divine à un groupe d'hommes et ne leur a jamais parlé tout haut collectivement. Aussi Dieu est-il pour beaucoup un objet de croyance et surtout un acte de foi. C'est toujours un seul homme qui dit que Dieu lui a parlé, ou un livre qui dit qu'il a autrefois parlé. À quoi cela sert-il ? À acquérir le pouvoir suprême et absolu, car désormais Dieu parle par sa voix. Par contre, ensuite, plusieurs peuvent le croire et s'associer pour être les garants de l'exactitude et de l'orthodoxie. C'est ainsi que l'on fonde une religion. Pour beaucoup, Dieu est une affaire de religion. Chaque religion est un groupe d'hommes et de femmes qui s'arrogent le droit exclusif de parler de Dieu. Les religions ont confisqué l'idée de Dieu et en ont dégoûté les autres. Chaque religion donne un nom à Dieu, puis une histoire. Et comme le nom n'est pas le même, les croyants s'entretuent dans les guerres de religion.* »

Les dieux du Bouddhisme
Il peut sembler paradoxal de parler de dieux pour le Bouddhisme qui n'en reconnaît pas l'existence et base sa doctrine de l'Éveil sur l'ascèse individuelle. Cependant, au fil du temps, les pratiquants ont divinisé le Bouddha et inventé le concept de Bodhisattva. En sanskrit: « *celui dont l'être est illumination.* » Il s'agit d'un « Éveillé » qui, parvenu à la libération finale, au lieu de jouir de la béatitude éternelle, choisit par pure grandeur d'âme de revenir sur terre afin d'aider les fidèles à suivre la voie du Salut. Un sauveur donc, qui bénéficie dès lors d'une véritable adulation et que l'on crédite de pouvoirs miraculeux. Certains d'entre eux sont devenus des dieux guérisseurs avec des cultes prolifiques.

Il est fascinant de constater comment le Bouddhisme dans sa forme originaire, philosophie de l'Éveil d'essence aristocratique, plaçant l'homme devant ses responsabilités et privilégiant l'ascèse comme moyen de progression, a été très tôt détourné pour devenir une « religion » populaire, injectant dans un substrat purement métaphysique un fond sentimental, irrationnel et passif, en un mot : une voie de la dévotion.

La majorité des informations dont nous disposons sur le Bouddha historique sont la résultante d'assemblées réunies une centaine d'années après sa mort sous l'égide de différents monarques dont le célèbre Ashoka, toutes sont baignées de légendes. Ces conciles ont établi que Siddharta Gautama, qui est devenu le bouddha shakyamuni, c'est-à-dire l'éveillé et le sage du clan des shakya, vécut entre 560 et 480 avant notre ère. Fils de roi, il quitte son milieu familial pour partir à la recherche de la vérité. Après avoir exploré différents chemins, il en trouvera quatre. Voici comment Michel Malherbe dans *Les Religions de l'humanité*, résume les quatre nobles vérités, fondement de l'enseignement de Gautama :
« 1-*Tout est souffrance en ce monde; la naissance, la vieillesse, la maladie, la mort, l'union avec ce que l'on aime pas, la séparation avec ce que l'on aime, toute forme d'attachement.*
2- La cause de la souffrance réside dans le désir sous toutes ses formes, y compris celui d'exister ; c'est le désir qui nous enchaîne au cycle infernal des réincarnations.
3- La suppression de la souffrance s'obtient par le renoncement et le détachement.
4- Pour atteindre cet objectif, il faut pratiquer une morale de droiture; cette morale s'appelle la Voie Sacrée. »
Autrement dit, pour supprimer la souffrance qui est partout, il convient de mettre fin au monde « *des complication psychologiques et existentielles, de la subjectivité, des espérances et des repentirs* » (J. Evola)
Comment ?
En suivant la voie du milieu. La voie du milieu signifie en gros, ni ceci, ni cela (le fameux neti, neti), soit, la recherche de l'harmonie.
« Ni *torture ascétique, ni plaisir sensuels* » (C. Clément), privilégier l'équilibre entre la corde trop tendue qui risque de casser et celle trop distendue qui sonne mal. C'est ce que le Bouddhisme traduit par «*1-juste vision, 2- juste intention, 3- juste parole, 4- juste conduite, 5- juste vie, 6- juste effort, 7- juste méditation, 8- juste contemplation;* » tel est l'octuple sentier ou Voie sacrée menant à l'Éveil.

Cet enseignement rejoint d'une certaine façon les règles de vie prônées par toutes les sagesses du monde que les « *dits du Bouddha* » présentent de la façon suivante :
« *L'ascète a cessé de tuer, il se tient loin de l'acte de tuer. Sans massue, sans épée, sensible, plein de sympathie, il nourrit amour et compassion pour tous les êtres vivants. Il a cessé de rendre ce qui n'est pas donné. Il ne prend pas, s'il ne lui est pas donné; il attend ce qui est donné, sans intention voleuse, avec un coeur devenu pur. Il a renoncé à la luxure, il vit chastement, fidèle au renoncement, étranger à la loi vulgaire de l'accouplement. Il a cesse de mentir, il se tient loin du mensonge. Il dit la vérité, il est dévot à la vérité, droit, digne de foi, il n'est pas hypocrite, ni adulateur du monde. Il a renoncé à la médisance. Il se tient loin de la médisance. Il a renoncé aux âpre paroles, il se tient loin des âpres paroles. Paroles qui sont dépourvue d'offense, paroles cordiales, courtoises, qui réjouissent un grand nombre, qui réconfortent un grand nombre; ce sont les paroles qu'il prononce. Il a renoncé aux bavardages. Il parle au bon moment, conformément aux faits, avec un discours riche de contenu, occasionnellement orné de comparaison, clair et déterminé, adéquat au sujet.* »
Les dits du Bouddha n'ont pas été consignés par écrit de son vivant. Il faut attendre cent ans après sa mort pour que se constitue un corpus canonique en pali qui donnera naissance au second siècle avant notre ère au *Tripitaka*, ou « trois corbeilles », ainsi nommé car rédigé sur des feuilles de palme et rangé dans des corbeilles.

Le Bouddhisme s'est propagé dans toute l'Asie, de l'Inde au Shri Lanka, et, selon la culture indigène qu'il pénètre, il peut prendre différente colorations, aussi y-a-t-il de nombreuses versions du Tripitaka, différents dits du Bouddha et plusieurs écoles de Bouddhisme (on en comptera jusqu'à dix-huit) dont les deux plus importantes sont le Grand Véhicule (Mahayana) et le Petit Véhicule (Hinayama).
Le Petit Véhicule, qui se nomme aussi « l'école des Anciens », se prétend le seul détenteur de l'enseignement de Bouddha et ne doit se diffuser que dans le cadre d'une rigoureuse vie monastique. Le Grand Véhicule, au contraire, souhaite rendre accessible au plus grand nombre les enseignements de Gautama. Ses adeptes ont rédigé à partir du premier siècle avant J.-C. toutes sortes de textes (sutras), dont ils affirment qu'ils contiennent les vraies paroles du Bouddha, celles qu'il aurait réservés aux « *plus avancés de de ses disciples* » et qu'ils ont mission de diffuser le plus largement possible.

Quoi qu'il en soit, le but recherché par les deux courants demeure identique : la disparition d'un monde conditionné par les désirs du « moi », source de toutes les souffrances, et le renoncement à toute influence qu'elle vienne de l'intérieur ou de l'extérieur. Le Lama Jigmé Lingpa recommande même d'être comme « *un cadavre à qui l'on raconte n'importe quelle histoire horrible.* »
Dans la continuité de la pensée védique, le Bouddhisme postule qu'en annihilant le « moi », on annihile le désir et par extension le monde. Car le Bouddhiste ne croit pas à un monde extérieur séparé.
"Le monde extérieur et son monde intérieur ne sont pour lui que deux aspects de la même étoffe, dans laquelle les fils de toutes les énergies et de tous les phénomènes, de toutes les formes de conscience et de leurs objets, sont tissés en une trame continue de relations infinies et mutuellement conditionnées. « (A. Govinda)
En annihilant le « moi », le postulant peut ainsi accéder à la « plénitude du vide », à la « sublime vacuité », gage d'immortalité, autrement dit : au nirvâna. Le nirvâna qui signifie extinction, suppression de tout trouble matériel, doit être appréhendé comme la réintégration d'une réalité, d'un état originel, exempt de toute altération, de toute perturbation, de tout conditionné, de toute contingence… »
« *L'anéantissement de l'avidité, l'anéantissement de l'aversion, l'anéantissement de l'aveuglement, voilà, ô ami, ce qu'on appelle le Nirvanà.* » (*Tripitaka*)
Les Bouddhistes reconnaissent toutefois que le nirvâna est impossible à décrire.
« *Le nirvâna, en vérité, n'a rien qui lui soit semblable.* (*Milindapânha*)
C'est un état où la félicité n'a rien à voir avec la sensation, au contraire, « *elle consiste justement en l'absence de sensation.* » (Tripitaka)

On raconte qu'au XIIIème siècle, le puissant royaume de Sukhotaï en Thaïlande embrassa le bouddhisme et en appliqua les préceptes, il renonça à entretenir une armée, incita tous ses sujets à devenir pacifistes et à tout partager. Très rapidement les royaumes voisins en profitèrent pour envahir et piller Sukhotaï, réduisant ses habitants en esclavage. Les historiens pensent qu'il s'agit-là d'une légende propagée par les autorités d'états voisins inquiets de la propagation du bouddhisme au sein de leurs élites et de leur population.
La seule application historiquement reconnue du Bouddhisme à une gouvernance fut celle du roi hindou Ashoka, qui se convertit au Bouddhiste en 260 après J.-C. et fut l'un des rares monarques à avoir scrupuleusement appliqué les préceptes de Bouddha, il en résulta un règne qui demeure

aujourd'hui encore une référence en matière de dignité de l'être humain, de tolérance et de non-violence. On le crédite de l'invention des services sociaux. C'est sous son règne que le Bouddhisme connut sa plus forte expansion.
Dès le troisième siècle avant J.-C., se manifeste une transformation « religieuse » de la philosophie bouddhique, la métaphysique devient religion. Ceux qui sont parvenus à l'Éveil sont divinisés et l'objet de cultes populaires, leurs reliques sont vénérées et ont le pouvoir d'octroyer toutes sortes de bienfaits. Alors qu'il s'est séparé de l'Hindouisme, pour s'éloigner des principes rigides et dogmatiques de la religion brahmanique, le Bouddhisme adopte bientôt ces mêmes travers en instaurant des cultes strictement ritualisés, formalisés et encadrés. Un texte, le *Brahmajala Sûta* établit une liste des différentes théories et hypothèses nées de la spéculation qui sont autant de faux chemins menant à l'éveil; il en dénombre soixante-deux.
Le Bouddhisme a la propriété particulière de pouvoir s'adapter aux différentes milieux culturels et cultuels dans lesquels il est diffusé. Confronté à l'animisme tibétain, il devient lamaïsme, et au taoïsme, il donne naissance au zen, dont la forme la plus pure s'est développée au Japon. Associé au Tantrisme, il mute en Véhicule de Diamant ou Mantra-Yâna (véhicule des formules). Le succès qu'il rencontre aujourd'hui en Occident, prouve qu'il est aussi compatible avec la pensée chrétienne.
Selon les sphères géographiques et culturelles qu'il touche, le Bouddhisme se partage en deux tendances qui ne tardent pas à s'affronter : le gradualisme : (l'Éveil ne peut intervenir qu'à l'issue d'une interminable suite d'existences vertueuses) et le subitisme (l'Éveil peut au contraire être accessible en une seule vie).
Le Bouddhisme a donné lieu à l'éclosion d'innombrables écoles qui continuent encore de nos jours à s'écharper sur les commentaires de la deuxième roue de la Loi, sur les méthodes d'analyse dans l'introduction aux quatre systèmes philosophiques exposant le non-soi. Sur les définitions de l'être et du non-être. Sur la notion de Bouddhéité, de passivité ou d'activité du vide. Ou encore sur la pratique des trois Mystères: corps, parole, esprit, etc. Il n'est guère étonnant, comme le remarque Jacques Brosse, que cet aspect spéculatif du Bouddhisme fasse l'émerveillement des psychologues et des psychiatres occidentaux.

L'essence de la philosophie bouddhique peut être résumée par cet échange entre le philosophe Jean-François Revel et son fils Matthieu Ricard, devenu Lama tibétain :

« *JFR: -Si le bouddhisme est une manière d'échapper à la souffrance, l'Occident n'aurait-il pas envisagé une autre façon de le faire, qui est de transformer le monde extérieur et les sociétés humaines?*
MR: - La transformation du monde extérieur a ses limites, et l'effet que ces transformations extérieures ont sur notre bonheur intérieur a aussi ses limites. Certes l'amélioration ou la détérioration des conditions extérieures, des conditions matérielles, influent grandement sur notre bien-être, mais en dernière analyse, nous ne sommes pas des machines, et c'est l'esprit qui est heureux ou malheureux.
JFR:- Le bouddhisme prône-t-il l'inaction sur le monde?
MR: - Pas du tout, mais il pense que vouloir agir sur le monde sans s'être transformé soi-même ne peut mener à un bonheur durable ni à un bonheur profond. On pourrait dire que l'action sur le monde est souhaitable, tandis que la transformation intérieure est indispensable. »
Si nous devions retenir un enseignement ultime du Bouddhisme, il se trouve dans la parole du Bouddha, répétée dans toutes les écoles: « *Attends tout de toi-même.* »

Notons un phénomène spécifique aux bouddhismes chinois et japonais : Avalokiteshvara, le plus important et le plus adulé des boddhisattvas, peut être représenté sous une forme féminine tout aussi vénérée. Il devient dès lors Kwan Yin (Kwannon au Japon), une madone à l'amour sans limites, bienveillante pour les plus humbles. Parfait exemple d'une résurgence du culte de la déesse-mère.

Notons aussi une croyance contemporaine du Bouddhisme qui pousse la doctrine ascétique dans ses retranchements les plus extrêmes. : le Jaïnisme, une religion qui compte encore aujourd'hui plus de deux millions de pratiquants. Le Jaïnisme impose une pratique excessive de la patience, de la dévotion, de la probité et de l'humilité, de la réduction de tous les désirs ; ce qui se traduit dans les faits par une chasteté totale, un abandon des règles sociales et familiales, la survie par la mendicité, l'interdiction de s'attacher à un lieu ou de faire un feu ainsi que le dénuement le plus complet. Les adeptes, les jaïns, vont entièrement nus ou simplement vêtus d'un linge blanc. Ils sont surtout connus pour porter un voile devant leur visage afin d'éviter d'avaler ou d'inhaler le plus minuscule des insectes.

Le théologien Hans Kung estime que les religions des livres nées autour du bassin méditerranéen sont plus réceptives au fondamentalisme que celles nées en Inde:
« L*es religions mystiques de l'Inde, sont orientées vers l'unité qui englobe tout, cherchent plutôt à absorber les autres religions, à les relativiser comme étapes préliminaires, à les inclure comme un aspect de la vérité une et unique. Le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam, en revanche, au titre de religions prophétiques tendent presque naturellement à exclure dès l'abord les autres religions, à les convertir et éventuellement à les détruire*. » (H. Kung)
Le psychiatre Gunter Hole, spécialiste des psychopathologies religieuses, nous affirme que «*il y a trois principes dont la conjonction explique l' énorme efficacité du fondamentalisme dans le monde.*
-la logique : une valeur ou une idée religieuse fondamentale est logiquement élaborée et par peur qu'elle soit perdue si l'on accepte un compromis, elle doit être intégralement préservée.
-la simplicité : les manières de penser, les positions et les système se caractérisent par un grande simplicité; les points de vue différenciés demeurent donc exclus.
-La clarté : clarté de l' énoncé et donc des interprétation et des doctrines ; toute interprétation nuancée est refusée comme déviation par rapport à la pure doctrine, comme hérésie. »
Il en résulte que les religions des livres considèrent qu'il n'existe qu'une seul livre et donc qu'une seul Dieu: le leur !
On prête la phrase suivante au sultan Omar à qui l'on demandait ce qu'il fallait faire des centaines de milliers de livres de la bibliothèque d'Alexandrie: « *s'il existe des livres qui disent la même chose que le Coran, ils sont inutiles, s'ils le contredisent, ils ne sont pas désirés et donc tous doivent être détruits*. » Cette phrase pourrait être revendiquée par toute religion célébrant un dieu du Livre, y compris n'en déplaise à Kung, hindouisme et bouddhisme, dont l'histoire a démontré à de nombreuses reprises l'intolérance manifeste.
Mais s'il faut désigner la religion du Livre par excellence, l'historien Odon Vallet décerne sans hésiter la palme au sikhisme. *« Ce syncrétisme de l'Islam et de l'hindouisme, apparu en Inde au XVIème siècle, a son livre saint, le Guru Granth Sahib (Seigneur Maître Livre). Honoré comme un gourou humain, il est déposé sur un trône dans les temples et lu parfois jour et nuit par les fidèles, hommes et femmes. Il compte obligatoirement mille quatre cent trente pages, psalmodiées par un lecteur qui, au dessus du précieux texte, agite un chasse-mouches.* » La première phrase du *Guru Grant Sahib*,

dite formule fondamentale, proclame: « *Un, être primordial, manifesté comme parole, ayant pour nom la Vérité, Créateur, Sans Crainte, Sans Haine, Forme éternelle, Non Né, Existant de Par Soi, par la Grâce du Gourou.* »

En 1992, l'Américain Neale Donald Walsh, qui se dit lui-même « *angoissé et profondément déprimé* », écrit sur un bloc-notes une lettre de colère à Dieu. À sa grande surprise, Dieu lui répond sous forme de paroles murmurées dans sa tête par « *une voix sans voix* ». Le premier volume de ces « *Conversations avec Dieu* » devient un best-seller mondial. Laissons donc la conclusion de ce chapitre au dieu de Walsh :
« *Je pourrais adopter une forme que tu pourrais comprendre, mais alors chacun supposerait que ce qu'il a vu est la seule et unique forme de Dieu, plutôt qu'une forme de Dieu parmi tant d'autres (…) Et quand j'arrive sous n'importe quelle autre forme, à n'importe quels autres gens, les premiers disent que je ne suis pas apparu aux seconds, car je n'avais pas la même forme pour les seconds que pour les premiers, et que je n'ai pas dit les mêmes choses. Par conséquent, comment cela pouvait-il être Moi ? Tu vois, alors, peu importe sous quelle forme ou de quelle manière Je Me révèle, peu importe la manière que Je choisis et peu importe la forme que je prends, aucune ne sera indiscutable. »*

Il sera toujours possible d'établir des équivalences entre les différentes philosophies védique, bouddhiste, juive, musulmane, et celles de la Grèce antique et leurs succédanés chrétiens. Au delà de déterminer qui a été le premier chronologiquement à imaginer un dieu unique, un être suprême relié à une âme humaine dont elle émane, en tirer une supériorité morale, est une vue de l'esprit. Il paraît clair, que tous ces questionnements et les réponses qui ont été apportés et exposés dans les livres, ont pour sujet la place de l'homme sur cette terre, sa relation entre ce qu'il perçoit du visible et ce qu'il imagine de l'invisible. Et ces questionnements se sont posés aussi bine en Orient qu'en Occident.

....

3- LE PRINCIPE UNIQUE

« *Les abeilles préparent le miel en recueillant les sucs des plantes diverses qu'elles réduisent à un suc unique. Mais de même que ces divers sucs sont incapables, après avoir été réduits à l'unité, de se souvenir qu'ils appartenaient les uns à telle plante, les autres à telle autre, de même toutes les créatures ici-bas lorsqu'elles entrent dans l'Être, ignorent qu'elles y entrent : tigre ou lion, loup ou sanglier, ver ou papillon, mouche ou moustique, quelle que soit leur condition ici-bas, elles sont toutes identiques à cet Être qu'est l'essence subtile. L'univers tout entier s'identifie à cette essence, qui n'est autre que l'Âme ! Et toi aussi, tu es Cela* ! » (*Châ*ndogya-Upanishad)

Nous avons vu que les textes sacrés de l'Inde enseignent que toute démarche spirituelle commence par une prise de conscience : chaque individu possède en lui une essence divine partagée par tous les êtres et tous les objets qui composent l'univers. « *Tu es Cela ! »* Le *Cela*, autre façon de qualifier le *Brahman*, est ainsi dénommé pour mieux définir « *l'aspect abstrait et impersonnel de l'Existence infinie* ». Il est à la fois infini déploiement des choses dans le temps et l'espace et immuabilité éternelle.
« Cela est en mouvement, Cela est sans mouvement ; Cela est lointain, Cela aussi est proche ; Cela est au dedans de ce tout ; Cela aussi est hors du tout. » (*Ishâ Upanishad*)
Le Cela peut endosser de multiples fonctions, de multiples noms, prendre toutes les apparences possibles et inimaginables du sacré, de la métaphysique ou du divin. Selon les cultures et les croyances, il peut s'incarner en toutes sortes d'avatars. Mais il demeure Un.
À la fois Un et Tout!
Les rishis hindous ne sont pas les seuls à postuler pareille croyance. Elle est partagée par de nombreuses cultures primitives animistes, et constituera le coeur des enseignements des premiers philosophes de la Grèce Antique, elle est présente en particulier dans le *Parménide* de Platon, qui nous relate comment Parménide, Zénon, Socrate, et le jeune Aristote débattent de l'unité essentielle de la pluralité. Le géomètre Thalès de Milet (au septième siècle avant notre ère) considéré comme l'un des sept mythiques sages de la Grèce antique, avait à déjà son époque supposé que « *la bigarrure sans cesse mobile des phénomènes* » possédait un principe de base qui en ferait l'unité. « *Car si le mouvement appelle une stabilité, les apparences un réel, le continu un principe et le multiple une unité, l'idée vient que tout en ce monde*

pourrait n'être, au fond, que les avatars d'une substance primordiale unique. » (L. Jerphagnon).
Le concept romain de *numen* peut aussi y être associé. Rappelons que le *numen* est une force invisible qui se caractérise par sa capacité à produire des effets dans la réalité, mais, à la différence du *deus,* elle ne peut en aucun cas être représentée par une figure quelconque. Et à l'autre bout de la planète, il est écrit dans le *Shintô-Gobusho* (les cinq livres fondamentaux du Shintoïsme) que « *les huit cents myriades de dieux ne sont que les manifestations différentes d'une seule et unique divinité, Kunitikotachi-no-kami, l'Être divin de la Terre, dont l'existence éternelle va du commencement à la fin du monde.* » Le Shinto ou Voie des Dieux, vénère la présence de cette seule et unique divinité dans toutes les créatures existantes et dans tous les objets du quotidien, même les plus dérisoires.
Leibnitz nomme la connaissance de cette force invisible active partout et dans tout : Philosophie Éternelle. Huxley en a fait le titre d'un de ses essais. Le premier chapitre de *La Philosophie Éternelle* d'Aldous Huxley s'intitule précisément : Tu es Cela. On peut y lire :
« *Le progrès spirituel s'effectue par la connaissance croissante du moi en tant que rien, et de la Divinité en tant que Réalité embrassant toute chose. Une telle connaissance, bien entendu, est sans valeur si elle est simplement théorique ; pour être efficace, il faut qu'on en ait conscience à titre d'expérience immédiate, intuitive, et qu'on agisse de façon appropriée.* »
Raison pour laquelle beaucoup de chercheurs, ayant pris conscience du *Cela* par l'expérience intuitive se révèlent incapables de transmettre leur expérience par des mots, des concepts, des raisonnements, des langages, faisant appel à l'intellect.
« *La spiritualité orientale insiste sur le fait que la réalité ultime ne saurait être décrite convenablement par les mots, parce qu'elle se tient au-delà du domaine des sens et de l'intellect d'où proviennent nos mots et nos concepts.* » (F. Capra)
Seuls des symboles cabalistiques complexes comme l'Arbre Séphirotique, des paraboles énigmatiques, des gravures alchimiques hermétiques, des récits mystiques salvifiques comme ceux de Sohravardî, des koans à première vue paradoxaux, ou des fables spirituelles à plus d'un titre, sont à même de nous faire percevoir ce que tous les grands mystiques ont expérimenté intuitivement dans leur quête du *Cela,* à savoir : Tout est Un et Un est Tout. Et que cette découverte doit être la résultante d'une démarche personnelle; c'est la raison pour laquelle Eugen Dewermann explique que

toute révélation est forcément énigmatique. Le disciple doit par lui-même déceler le sens des propos, au-delà des mots.

Considérée comme une vérité intangible par la plupart des sagesses et des spiritualités, la croyance selon laquelle Tout est Un et Un est Tout, s'épanouit dans le christianisme des origines fortement imprégné de platonicisme, dont se nourrit le philosophe Plotin. Celui-ci ne dit-il pas que « *chaque être renferme en lui-même la totalité du monde intelligible* » et, plus tard, Maître Eckart que « *Dieu et moi, sommes un dans la connaissance* ». Mais bien avant l'initiateur de la mystique rhénane, le Grec Épictète affirmait : « *Dieu est partout en toute chose et donc aussi en chacun.* »

À l'autre bout de la planète, cette croyance irrigue le Taoïsme.
« *La lune unique se reflète partout où il y a une couche d'eau. »* (Yung-chia)
Sans oublier cette extraordinaire exclamation du Soufi Bayazid de Bistun : « *Je suis allé de Dieu en Dieu, jusqu'à ce qu'ils eussent crié de moi en moi : ô toi-moi !* »
Plus inattendu, cette conception d'un absolu primordial, « a*ncêtre des ancêtres* », que nul ne peut situer dans l'espace et qui embrasse à la fois le Un et le Tout, existe aussi en Afrique noire, tel celle de *Maa Ngala* chez les Bambara.
« *Maa Ngala, c'est la Force infinie. Il est Dombali (inconnaissable) et Dambali (incréé). Il n'y avait rien sinon un Être. Cet Être était un vide vivant, couvant potentiellement les existences contingentes. Le Temps infini était la demeure de cet Être Un.*» (Z. Mbanzulu).
Elle est aussi reconnue par les Bolo du Mali et du Burkina.
« Une énergie impersonnelle, répartie dans tous les animaux, tous les végétaux, dans les êtres surnaturels, dans les choses de la nature qui tend à faire persévérer dans son être le support auquel elle est affectée temporairement (être mortel) ou éternellement (être immortel) » (M. Griaule)
Nommée *nyama,* cette énergie est décrite par les peuples Mandé, comme *« une force de vie qui baigne l'univers et se condense en toutes sortes d'entités, humain, animaux ou génies. »* (P. Descola)
Les Bantou d'Afrique de l'Ouest ont établi une hiérarchie des diverses divinités auxquelles ils croient:
« *Au bas de l'échelle se trouvent les esprits de toutes sortes : êtres humains doués de vision et possédés par des forces bonnes ou mauvaises, êtres humains en rupture d'interdit, donc en état d'impureté et pour cela, possédés par une force dangereuse ; sorciers et voyants de toutes sortes ; le faiseur de*

pluie, qui a un statut spécial et jouit d'une grande autorité. Puis viennent les esprits ancestraux, ou esprits des morts, ombres des décédés qui errent parmi les hommes, hantent les endroits où ils ont vécu et sont toujours par essence animés d'une force malfaisante parce qu'ils sont insatisfaits. Enfin Dieu, l'être suprême, nommé Nyasaï ou Wele, promoteur et distributeur de vie et de force, bénéfique par opposition aux esprits des morts. » (J. Jacobs)

Il y a aussi les Yoruba du Bénin qui croient pareillement en un seul Dieu créateur de toutes choses, mais qui ne lui rendent pas de culte, préférant prier les puissances surnaturelles intermédiaires entre les hommes et Lui. Le savoir initiatique d'une majorité de sociétés africaines véhicule donc, malgré un totémisme foisonnant, la croyance en un Principe unique. Les cultes traditionnels africains considèrent que tout (hommes, plantes, animaux, lieux) a une âme et que ces âmes individuelles constituent une grande force cosmique unifiée : Dieu. Cette force se traduit avant tout par la fécondité. Le rôle des savoirs secrets, que l'on se transmet de maître à disciple est de protéger cette force vitale contre tout ce qui pourrait l'affaiblir.

L'être africain apparaît donc de manière surprenante profondément monothéiste.

« *Presque partout, l'homme s'adresse d'abord à Dieu, le créateur, l'omniscient, le tout-puissant et à ceux auxquels il a délégué ses pouvoirs, qui sont généralement soit « ses fils », soit ses émanations, ou encore ses attributs. Dieu étant au-dessus de tout et comprenant en lui-même des choses, ces puissances surnaturelles que l'on nomme parfois dieux secondaires, génies ou esprits, faute de meilleurs termes, sont souvent des personnalisations de ses caractères, pouvoirs et manifestations.* » (G. Dieterlen)

Mais cette croyance en un dieu unique est controversée. L'importance que revêtent les esprits (des ancêtres, de la nature, des force comportementales) se dilue dans d'innombrables croyances entretenues par des sociétés initiatiques qui ne sont pas sans rappeler les mystères antiques. Tel le très populaire culte de *Fa* qui s'est répandu au XVIIIème siècle du Dahomey au Togo et au Nigéria. Exporté au Brésil, à Cuba et à Haïti, suite à la traite, mixé avec les rituels catholiques, la peur du sorcier et des esprits, il deviendra le vaudou.

Nous pouvons trouver des correspondances avec le *Cela* hindou et le *Mana* océanien (que Claude Lévy-Strauss surnomme le machin), une force surnaturelle, une substance diffuse, qui imprègne l'univers. Mais aussi avec le Panthéisme (en Grec pan signifie tout). Bref, la croyance qu'il existât un Un

constitutif du Tout semble partagée par l'ensemble des spiritualités primitives, qu'elles soient païennes ou proto-chrétiennes, occidentales ou orientales.
« *L'encre est unique, les lettres sont multiples.* » (H. Corbin)
Mais en Afrique, on préfère plutôt croire aux saints qu'en son dieu, jugé trop abstrait, trop lointain, à la magie plutôt qu'à la prière (le fétichisme y est omniprésent). Aux effets bénéfiques (richesse, santé, pouvoir) dans un présent terrestre, plutôt qu'à un salut futur.

Il n'en reste pas moins que la plupart des sociétés traditionnelles croient que derrière toute forme matérielle, se trouve une unique puissance spirituelle, invisible et dynamique. Mais, comme le rappelle le philosophe Frithjof Schuon, la prise de conscience que le Tout est Un et que le Un est Tout ne concerne qu'un petit nombre d'individus.
« *Ce sont là des vérités trop élevées, et par là-même trop subtiles et trop complexes au point de vue de l'entendement simplement rationnel pour qu'elles soient accessibles à la majorité et susceptibles de formulation dogmatique.* » (F. Schuon)
Il n'est donc pas donné au grand nombre de pouvoir lever les voiles, intégrer cette idée contre intuitive selon laquelle je ne suis pas ce que je parais être. Et que l'Unicité se trouve cachée sous la multiplicité de ses manifestations.

Les lois du Dharma
Revenons aux textes védiques.
Leurs auteurs rapportent une loi incontournable : le vivant a besoin de manger d'autres créatures vivantes pour se procurer l'énergie nécessaire à sa propre existence. Autrement dit : «*L'univers n'est que nourriture et mangeur*. » (*Brihad-âranyaka Upanishad*)
Cette circulation incessante d'une même énergie au travers de formes différentes obéit par ailleurs à une autre loi tout aussi incontournable : la mort est nécessaire à la vie. Toute créature vivante passe par un assemblage de substances, un accroissement de ces substances et *in fine* par leur désintégration.
« *La mort n'est qu'une rapide désintégration résultant de la nécessité pour la vie de changer et de varier son expérience et son jeu. Même à la mort du corps, il n'y a pas cessation de la vie, simplement le matériau d'une forme de vie se désagrège pour servir le matériau d'une autre forme de vie.* » (Shrî Aurobindo)
Ces lois incontournables, les sages védiques les nomment lois du Dharma ou « lois de la vie » et cette incessante circulation énergétique entre différents

états, est appelée Lila ou « jeu de la vie ». Par extension, les lois du Dharma migrèrent de l'ordre cosmique à l'ordre social, se manifestant dans l'accomplissement par chaque être humain de ses devoirs quotidiens.
Ayant pu par ailleurs constater que l'univers dépense la même quantité d'énergie pour organiser un système solaire ou une fourmilière, et «*prodigue autant d'intensité et de force à la plus modeste comme à la plus grande de ses œuvres.*» (*Rig-Veda*), ces mêmes sages védiques en ont déduit que les concepts de petit ou de grand, d'espace et de temps, ne sont que des considérations du mental humain. « *L'arbre est tout entier présent dans la graine* » aiment-ils à répéter.
C'est la conclusion de toutes ces réflexions qui les a conduits à penser que mangé et mangeur, matière et esprit, temps et espace, ne sont que les manifestations différentes d'une même énergie, illimitée et éternelle : le *Brahman* ou *Cela.* Si elle est illimitée, il n'y a aucune raison de croire que notre monde est le seul qui existe.
« *La seule religion chrétienne en admet au moins trois, le monde angélique, l'enfer et le paradis. Les religions orientales sont beaucoup plus larges encore et ne se limitent pas aussi rigoureusement.* » (J. Herbert)
Si elle est éternelle, toutes les formes mortelles qu'elle revêt ne représentent qu'une infinitésimale portion temporelle de son intemporalité.
L'aspect « mécanique » du jeu de la nature, tributaire des lois du Dharma, en gros la matière, est nommé par les sages védiques : Prakriti. Et l'énergie qui l'anime, le « *donneur d'ordre* », en gros le spirituel : Purusha. Par un principe d'analogie dont l'Hindouisme est coutumier, Purusha est comparé à un homme cosmique dans de nombreux mythes; il se mutile, se démembre, se divise, s'éparpille pour créer la vie et l'univers. C'est la raison pour laquelle il y aura toujours dans toute création matérielle ou profane (Prakriti) une part de spirituel ou de sacré (Purusha).
Cette part de spirituel, cette présence du *Brahman* en l'homme est, comme nous l'avons vu, nommée Atman. Répétons toutefois qu'il n'y a pas à proprement parler une présence du *Brahman* en l'homme, mais plutôt une présence de l'homme dans le *Brahman*, car le *Brahman* est Tout !
« *Brahman est au ciel comme dans l'enfer, dans la vertu comme dans le péché, dans le désir comme dans la destruction, dans le bien comme dans le mal, dans la création comme dans la dissolution. Il est le même partout: dans la conscience, dans l'inconscience, et dans le jeu varié des deux. Il est ce qui cause l'esclavage, et ce qui à son tour donne la libération.* » (*Tantratattva*)

Si cette entité absolue ne peut être décrite par des mots (raison pour laquelle elle est surnommée *Cela*), si elle est Inconnaissable et inaccessible au mental humain, elle n'en demeure pas moins accessible, comme le fait remarquer Huxley, par l'expérience intuitive. Le rishi dit qu'il a vu (racine du mot *Véda, vid*, qui veut dire voir), il ne nous invite pas à le croire, mais à faire nous-même l'expérience.
« *Devant un savoir qui se présente en ces termes, on doit avoir la même attitude que devant quelqu'un qui affirme qu'il y a des choses précises dans un continent que soi-même on ne connaît pas, ou devant un physicien qui expose les résultats de certaines de ses expériences. On peut y prêter foi en se remettant à l'autorité et à la véracité du témoignage, ou on peut vérifier personnellement la vérité de ce qui a été rapporté, soit en entreprenant un voyage, soit en réunissant les conditions nécessaires pour accomplir soi-même une expérience en laboratoire.* » (J. Evola)

De nombreuses écoles philosophiques de la la Grèce antique (Épicurisme, Stoïcisme, scepticisme, etc.) estimerons que ces « lois du Dharma », constituent la seule réalité digne d'être étudiée, correspondant à ce que l'homme peut expérimenter, elles initieront ainsi une philosophie basée sur l'observation, « *donnant naissance au diagnostic et au pronostic* » (J.P. Dumont) Tout ce que se situe au-delà du sensible, n'ayant à leurs yeux que peu d'intérêt.

Du chamane au yogi
Pour se mettre en condition de pouvoir réaliser ce voyage du visible vers l'invisible, décrit par Evola, les sages hindous recommandent toutes sortes de pratiques appelées Yogas.
« *Le Yoga est la technique par laquelle, au moyen de l'introspection, l'homme apprend à se connaître lui-même, à réduire au silence les divagations de sa pensée, à dépasser les limites de ses sens, à remonter aux sources profondes de la vie et à prendre contact avec les forces invisibles qui se dissimulent en lui comme dans tous les aspects du créé, et qui constituent la nature profonde du vivant.* » (A. Daniélou)
Le Yoga tel qu'il est décrit dans les textes védiques n'est cependant réservé qu'à une toute petite élite vertueuse, car il nécessite préalablement « *le sacrifice, l'étude, la générosité, l'austérité, la véracité, la patience, le contrôle de soi et l'absence de cupidité.* » (*Mahâbhârata*) Auxquels les *Upanishad* ajoutent un régime alimentaire strict, l'abstinence sexuelle, la purification du

corps, l'installation dans un endroit retiré du monde et le détachement vis-à-vis de l'existence. Donc, pas vraiment adapté au quidam lambda.
« *Très rares sont ceux qui sont qualifiés pour le yoga; plus rares encore parmi eux, ceux qui y réussissent.* »
Certains courants de l'hindouisme affirment même que les qualités nécessaires à la pratique du yoga ne peuvent être acquises qu'à la suite de multiples vies antérieures vertueuses…

Tout au long du premier millénaire de notre ère, se développent en Inde différents Yogas, dont les plus importants sont : le Tantra Yoga (libération de la puissance universelle de la Shakti), qui donnera naissance au Yoga de la Kundalini (visualisation d'une énergie cosmique présente au bas de la colonne vertébrale et qu'il faut faire remonter jusqu'au sommet de la tête), le Buddhi Yoga (Yoga de l'intelligence), proche du Jnâna Yoga (Yoga de la connaissance); le Karma Yoga (Yoga de l'action désintéressée proposé dans la *Bhagavad-Gitâ*), le Bhakti Yoga (Yoga de la dévotion et de l'abandon à Dieu), le Hatha Yoga (Yoga de la force) et pléthore de Yogas techniques, qui s'efforcent via certaines postures de maîtriser le souffle vital… Sans oublier, le Mantra-Yoga ou Japa-Yoga, répétition continuelle d'un mantra, et le Nidra-Yoga ou Yoga des rêves… Chaque Yoga est la résultante de spéculations philosophiques riches et complexes et les brèves définitions ci-dessus sont forcément réductrices.
« *Mille sont les chemins qui mènent aux sources du yoga. Mais la connaissance est une*. » (*Yogasattva Upanishad*)
Les historiens se disputent sur l'origine du Yoga. Eliade, Radhakrishnan, Daniélou, la situent avant la rédaction des *Veda* (c'est-à-dire avant l'invasion indo-européenne de l'Inde qui aurait eu lieu aux alentours de 2000 avant J.-C.), Mallinson, Singleton et Ysé Tardan-Masquelier l'associent aux *Upanishad, (500 ans avant J.-C.)* Jean Varenne aux Sutra-Yogas de Patanjali (IIème siècle après J.C.)…
Quoiqu'il en soit, la maîtrise du Yoga est censée conduire à l'illumination (Sâdharmya), c'est-à-dire à un état dans lequel l'expérimentateur, en passant du monde de la matière au monde de l'esprit, ressent en lui, et tout autour de lui, la présence d'un flux énergétique constituant une trame dynamique et non statique qui bouge, croît et change continuellement, en un mot : vivant ! Nous consacrons plus loin un chapitre aux « illuminés ». Mais d'ors et déjà, voyons comment l'un d'entre eux, Paramahansa Yogananda décrit cette illumination dans un célèbre passage de son *Autobiographie d'un Yogi* :

« *Mon corps était comme mort ; cependant je ne m'étais jamais senti autant pleinement vivant. Mon sens de l'identité n'était plus strictement limité au corps, mais embrassait tous les atomes environnants (…) Dans le sol rendu légèrement transparent, les racines des plantes et des arbres m'apparaissaient et je pouvais observer la sève circuler. Mon champ visuel habituellement frontal était devenu sphérique et je pouvais tout percevoir simultanément (…) Une clarté rayonnante sortit de mon corps pour englober villes, continents, terre, système stellaire, nébuleuses ténues et univers flottants (…) Les rayons divins se dispersaient à partir d'une source éternelle formant des galaxies flamboyantes qui se métamorphosaient en auras à la splendeur ineffable. J'admirais sans relâche les faisceaux créateurs qui se condensaient en constellations pour ensuite se dissoudre en langues de flammes transparentes. Par un mouvement rythmique contraire, des myriades de mondes se revêtaient d'un éclat diaphane et cet embrasement formait ensuite le firmament. Le cosmos tout entier scintillait en mon être illimité.* »

Mircea Eliade considère les yogis comme les héritiers des chamanes de la Préhistoire qui pratiquaient l'expérience intuitive ou « *voyage de l'âme ».* Grâce à la transe ou à l'absorption de psychotropes*,* ils eurent accès à un monde de l'esprit, un temps hors du temps et de l'espace. Ils pénétrèrent ainsi des dimensions dans lesquelles ils ne ressentent plus la moindre limitation entre leur corps et le monde qui les entoure et peuvent même étendre leur perception à l'infini. Le chamane a accès au « Grand Esprit », il est le « Grand Esprit ».

« *Toutes les idéologies relatives aux Dieux et à la nature de l'âme, les géographies mystiques du Ciel et des Pays des Morts, et, en général, les diverses conceptions de la « spiritualité », aussi bien que les origines de la poésie lyrique et de l'épopée, sont plus ou moins directement tributaires de telles expériences extatiques de type chamanique.* » (M. Eliade)

Il est fort probable qu'en Inde, les rites extatiques, à base de transes et de psychotropes, pratiqués dans les cultes pré-védiques ont été peu à peu supplantés par la pratique du Yoga qui ouvrait aux rishis védiques une autre voie d'accès à cette réalité spirituelle existant derrière l'apparence de la réalité matérielle. Et surtout qui en favorisait la maîtrise et en réduisait les risques.

La réalité nouménale décrite par Paramahansa Yogananda constitue pour le courant « illusionniste » de Shankara (aussi nommé école du *Vedanta,* qui signifie aboutissement des *Véda*), l'objectif à atteindre : le nirvâna (qui pour

rappel signifie extinction). Cette extinction des règles et des contraintes du monde matériel s'impose aux yeux des védantistes comme l'unique réalité. Jusqu'à considérer la réalité physique comme une illusion. De même, le courant bouddhiste, pour qui, depuis les « *galaxies les plus lointaines jusqu'à nos désirs les plus profonds, tout est illusion* » (P. Crépon).
Ashvaghosha ira jusqu'à écrire que « L*'espace n'est rien d'autre qu'un mode de spécification et il n'a aucune existence réelle en lui-même. L'espace n'existe que relativement à notre conscience spécifiante.* » Et le maître zen Tetsugen que : « *Dans le grand monde du dharma, il n'existe rien qui ne soit pas fantasmatique. Parce qu'ils commettent des actes fantasmatiques, tous les êtres vivants subissent des souffrances fantasmatiques ; les bouddhas témoignant d'une bonté fantasmatique expliquent les dharmas fantasmatiques ; ils les sauvent de souffrances fantasmatiques, et leur donne une joie fantasmatique.* »
La prise de conscience que tout notre monde de perception et de sensation n'est qu'illusion est appelée chez les Bouddhistes: Éveil.
Nous pouvons trouver une démarche similaire dans la pensée platonicienne qui prône le détachement de l'âme, la séparation du « *commerce avec le corps* ». Pour Platon, le corps, la chair, le désir, les émotions, le sensible, n'ont aucune réalité, c'est le « domaine des hommes » et seul compte le « domaine des dieux » où règne le « Bien suprême »; Gorgias et Protagoras affirmeront même que la réalité n'existe tout simplement pas, qu'elle est illusoire, relative à chaque individu. Une telle similitude de pensée entre Orient et Occident n'est guère étonnante; les échanges commerciaux entre l'Inde et le bassin méditerranéen n'ont cessé de se multiplier à partir du second millénaire avant notre ère. Les idées et les pensées voyagent dans les bagages des marchands, tels des passagers clandestins. Cette pensée qui privilégie l'esprit et refuse le corps s'épanouira dans le gnosticisme et s'enracinera dans la Chrétienté avec le monachisme, mouvement qui se développe à partir du IVème siècle; à la source duquel on trouve les anachorètes, ces ascètes qui se retirent seuls dans le désert pour se consacrer entièrement à leur dieu. Les plus connus d'entre eux sont Antoine, Macaire et Evagre qui prônent un mépris absolu du corps, pouvant aller jusqu'à un « *état de misère physiologique et entraîner de dangereux excès.* » (J. Brosse) Une fois encore, relativisons. « *Si certains ascètes décident de consacrer la totalité de leur temps à la prière, le travail est un aspect possible de l'ascétisme car il permet de lutter contre les passions. Les moines travaillent donc la terre, jouant par conséquent un rôle dans la mise en valeur des campagnes. Ascètes et monastères contribuent ainsi à l'expansion et à*

la densification de l'occupation du Proche-Orient dans l'Antiquité tardive. » (Mondes Anciens)
En Inde, l'approche ascétique qui privilégie le spirituel vis-à-vis du matériel trahit les enseignements originels des *Véda qui* n'établissent aucune hiérarchie entre spirituel (Purusha) et matériel (Prakriti), car tout, absolument tout est *Brahman*. Prôner le refus du monde dans lequel nous vivons ne serait qu'une discrimination de l'intellect humain.
« *Le Divin englobe tous les états, tous les domaines. Si en passant d'un domaine à un autre, exalté par notre nouvel accomplissement, nous renonçons à ce qui nous a déjà été donné, si en parvenant à la vie mentale, nous rejetons, nous méprisons la vie physique qui est notre base, ou si attirés par le spirituel, nous rejetons le mental et le physique, nous ne réalisons pas intégralement le Divin, ni ne remplissons les conditions de sa Manifestation de lui-même.* » (Shrî Aurobindo)
Shrî Aurobindo est sans conteste le plus éminent représentant contemporain de la pensée védique. Partisan d'un univers conscientisé, il fait de l'Évolution de la Conscience divine (la progression du Purusha dans la Prakriti), la loi générale de la Nature Cosmique.
« *En évoluant, la Conscience passe d'un degré à un autre ou d'une série d'étapes à une autre, soit par un processus imperceptible, soit par un bond ou une crise, soit encore, peut-être, par une intervention d'en haut, une descente ou une influence depuis les plans supérieurs de la Nature. Mais par quelque moyen que ce soit, la Conscience qui secrètement demeure en la Matière, Habitant occulte, peut ainsi s'élever depuis les degrés inférieurs vers les degrés supérieurs, intégrant tout cela en ce qu'il sera. La Nature entière est un essai de révélation progressive de la Vérité cachée, une reproduction de plus en plus réussie de l'image divine.*» (Aurobindo)
En cela, Aurobindo ne fait que développer la pensée des textes fondateurs. On trouve en effet dans le *Rig-Veda* l'injonction suivante :
« *Devenez l'être humain.*
Créez la race divine.»

Pour Aurobindo, et les rishis védiques dont il se réclame, l'homme n'a donc nul besoin de renoncer à la matière pour se diviniser ; il doit intégrer la volonté entropique du Purusha dans la manifestation de Prakriti et devenir la race divine. « *La réalisation de la totalité dans la partie.* »
Aussi, les historiens James Mallinson et Mark Singleton partagent-ils les yogis en deux grandes familles :

- ceux qui recherchent une dissolution dans la divinité, seule réalité à leurs yeux, refusant toute action illusoire, se retirant de toute émotion, de toute sensualité, ce qui peut être assimilé à un suicide physique. « *L'adepte doit approcher progressivement du repos absolu.* » (Dhyânabindu Upanishad)
- Et ceux qui tentent d'acquérir une dimension divine au cours de cette vie terrestre, visant une forme de surhumanité pouvant aller jusqu'à l'obtention de pouvoirs dignes des super héros de Stan Lee : devenir aussi petit qu'un atome (animâ), devenir aussi grand qu'une montagne (makina), devenir aussi léger que le coton (laghima), devenir aussi lourd que du fer (garima), pouvoir toucher n'importe quoi du doigt aussi loin que ce soit (prâpti), réaliser tous ses désirs (prâkâmaya), être parfaitement maître de tous les éléments (vashitva)…

Nous pouvons grossièrement considérer la première de ces familles comme disant non au monde et la deuxième comme disant oui.

Patanjali distinguait deux catégories d'individus: les actifs et les contemplatifs.
« *Ceux qui pensent: qu'ai-je à faire du Nirvana, mieux vaut ne pas quitter le cours de ce monde, sont ceux qui s'engagent dans l'action. Et ceux qui pensent: toutes ces affaires du monde sont vides de sens, se tournent vers la contemplation.* » (Patanjali)

Les avatars

Certains maîtres védiques soutiennent l'idée que la divinité peut s'incarner sur Terre. On peut ainsi lire dans la *Bhagavad Gitâ* :
« *Quand le bien s'affaiblit,*
Quand le mal croit,
Je me fais un corps.
Dans tous les siècles je reviens
Pour délivrer le saint,
Pour détruire le péché du pécheur,
Pour faire régner la droiture. »
Avatar vient du sanskrit et signifie incarnation divine.
En Inde, mais aussi en Perse, en Grèce ou en Palestine, le Divin a la possibilité de s'incarner en un humain afin de sauver l'humanité du chaos qui la menace et imposer de nouvelles croyances ou un retour aux anciennes. Cet humain devient l'incarnation de Dieu.

Il est à noter, quelle que soit la tradition, que le corps choisi par la divinité répond toujours aux mêmes critères et sa vie terrestre passe par les mêmes évènements: une naissance particulière (l'avatar est souvent né d'une vierge), une séparation d'avec le groupe dont il fait partie, une initiation dans le désert ou la forêt, une tentation par le mal, une lutte farouche contre ce mal, des pouvoirs miraculeux, un message révolutionnaire, une mort violente dont il ressuscite. Et *In fine,* ses disciples bâtissent une religion autour de son nom.
La croyance veut qu'un avatar, s'il ressemble à tout le monde, ne jette pas d'ombre et ne laisse aucune empreinte en marchant. Ce sont là les preuves de l'absence en lui de ténèbres et de liens matériels. Krishna, Zarathustra, Orphée, Bouddha, Pythagore, Jésus, sont considérés comme les principaux avatars venus éclairer « l'humanité aveugle », et de nombreux épisodes de leurs vies sont interchangeables. Dans *Les Grands Initiés*, Édouard Schuré nous conte de façon très romancée la vie de certains d'entre eux. Les Théosophes, dont Schuré fait partie, voient dans ces avatars la présence d'une même entité éternelle qui se serait ainsi incarnée à différents endroits et à différentes époques, dans le seul but de mettre en œuvre son « plan divin » : la réintégration des âmes dans l'Unité. Chaque fois que l'humain s'éloigne du plan divin, l'entité éternelle s'incarnerait sur terre pour le remettre dans le droit chemin.

Les Bouddhistes croient eux aussi aux avatars. Ainsi le Dalaï-Lama serait l'avatar d'*Avalokitesvara*, bodhisattva du premier siècle dont tous les Dalaï-Lamas sont l'émanation. Gautama, le premier de tous les Bouddhas, est lui-même une incarnation du *Dharmakaya* qui peut être défini comme : « *l'Esprit, le Fondement Spirituel de tout être ».* Avant de s'incarner dans le Bouddha, cet Esprit aurait à son actif, selon la légende, des millénaires d'incarnations.
Rappelons qu'un bodhisattva est un « Éveillé » qui, parvenu à la libération finale, au lieu de jouir de la béatitude éternelle, choisit par pure grandeur d'âme de revenir sur terre afin d'aider les fidèles à suivre la voie du Salut. Il bénéficie dès lors d'une véritable adulation et certains d'entre eux sont devenus de véritables dieux avec des cultes spécifiques.

Mais une question se pose: si, comme il est écrit dans la *Bhagavad Gitâ*, l'avatar s'incarne pour faire régner la droiture sur Terre et ramener le pécheur dans le droit chemin, peut-il représenter la volonté du *Brahman,* ce principe unique et absolu enseigné dans les *Véda* ? Ce qui implique que le *Brahman* possède une volonté, un plan, un dessein. Or, si le *Brahman* est le Tout !

Comment le Tout peut-il avoir une volonté particulière, un désir qui favoriserait une partie plutôt qu'une autre ? Certains rishis hindous ont répondu à cette question en précisant que le *Brahman*, pour pouvoir s'incarner, prend la figure et la personnalité du dieu *Vishnou,* divinité bipolaire, quasi psychotique, qui partage avec ses deux alter ego: *Brahma* et *Shiva*, toutes les qualités et tous les défauts du genre humain. D'autres prétendent à contrario que le Brahman Suprême peut tout et donc s'incarner. Il devient dès lors le dieu *Krishna.*
Et si l'on remplace le mot *Brahman* par le mot *Tao*, son plus proche synonyme dans la Chine ancienne, le problème reste le même : comment le Tao peut-il exprimer un désir alors que le *Tao-tö king* nous assure que « *Le fond sans nom est ce qui n'a pas de désir.* » ?
Sans compter que les notions de droit, de péché, et plus généralement de bien et de mal, de récompenses et de punitions, sont des notions relatives qui n'existent pas dans la Nature. Comment peuvent-elles relever d'un Absolu? Toute caractéristique attribuée au *Brahman* ne peut qu'être l'oeuvre du mental humain et, de fait, donner lieu à contestation, à doute, à spéculation, à manipulation… Au mieux à méditation!
Toute fonction, toute caractéristique du Tout, même la plus estimable ne peut donc en aucun cas définir entièrement ce Tout et être ainsi assimilée au principe unique. « *La partie ne peut être le tout* ». Les Musulmans n'affirment-ils pas qu'*Allah* restera à tout jamais « *inconnaissable, insondable et ineffable* ».
Mais, partant de l'idée qu'une force créatrice ne peut pas ne pas aimer sa création, de nombreux courants de pensée religieuse identifient pourtant ce principe unique à une énergie qu'ils considèrent comme souveraine et absolue : l'Amour! Ou, à minima, comme il est écrit dans le *Srîmad-Bhagavatam,* que l'Amour des dévots détient la capacité de « *lier les pieds de leur Seigneur*». Ce qui peut se traduire par: l'Amour est une loi cosmique, si vous aimez votre dieu, celui-ci est forcé de vous aimer en retour.

L'astrolabe des mystères de dieu
Djalâl ad-Dîn Rûmi est un poète soufi du douzième siècle dont la notoriété a largement débordé le cadre de l'Islam. Rûmi fait de la poésie l'expression privilégiée de l'expérience du divin en s'attachant à la sensation d'ardent bonheur amoureux que génère une telle expérience. Il nomme Dieu son « *bien aimé* » et se délecte de la douceur que ce « bien aimé » fait naître dans son âme. Toute l'oeuvre de Rûmi ruisselle d'amour. Pour Rûmi, mais aussi pour tous les grand maîtres du Soufisme tels Attar ou Salma Farsi,

« *l'astrolabe des mystères de Dieu, c'est l'amour.* » Seul l'amour sincère de Dieu conduit pour eux à la purification de l'âme. Dieu ne peut être qu'Amour! Or, le Sunnisme, autre composante de l'Islam, ignore l'amour et privilégie l'obéissance absolue à la jurisprudence des hadîths, c'est à dire la façon dont la loi coranique doit être interprétée. Et s'il y a amour, il ne peut naître que de la soumission à la loi.
Cette opposition entre amour et loi n'est pas spécifique à l'Islam, c'est une constante du fait religieux. Au vingtième siècle, le théologien allemand Hans Kung se voit contesté par le Vatican sa mission apostolique pour avoir écrit que la foi, élément central du monde chrétien, n'était plus amour en Jésus-Christ, *« mais avant tout rectitude, orthodoxie, conviction de la justesse d'énoncés particuliers de lois édictés par l'Église et sanctionnés par l'État. »*
Et d'avoir persisté et signé en ajoutant *: « Nous avons beau arranger l'histoire et lui faire violence, dans toute organisation efficace, nous découvrons un appareil de pouvoir et de finances qui use de moyens très terrestres. Dans les imposantes statistiques des masses chrétiennes nous trouvons un christianisme traditionnel et superficiel, pauvre en substance. Dans la hiérarchie si bien ordonnée nous trouvons une attitude fonctionnaire clérical, qui lorgne toujours du côté de Rome, souvent servile et imbu de lui-même, efféminé jusque dans son habillement, vivant en dehors de la réalité. Dans la solennité de la liturgie transparaît un ritualisme anti-évangélique, chosifié, enlisé dans une tradition moyenâgeuse et baroque.* »

La lecture de Kung conduit à la conclusion que « *les vicaires du Christ ne sont pas seulement les gardiens de la parole de Dieu, ils sont aussi les vigiles et même les exploitants des fruits de sa terre, voire pour certains d'entre eux des commerçants avisés. Propriétaire terrien l'Église administre et exploite ses domaines, en tire des revenus. Son activité a donc un impact sur l'économie et les échanges*. » (A. Laïdi) Pour justifier leur comportement les théologiens prétextent qu'on ne saurait aimer humainement quelqu'un si l'on n'est pas préalablement assuré de l'amour de Dieu et l'amour de Dieu passe avant tout par le service de son Église.
Cet aspect des choses prend souvent le pas sur l'amour du prochain.

Une opposition similaire entre amour et loi peut être observée dans le cadre des religions orientales. Dans *Le Livre Tibétain de la Vie et la Mort*, Sogyal Rinpoché associe l'amour à la compassion dans laquelle il voit « *le joyau »* qui ouvre tous les chemins.

« *Qu'est-ce que la compassion ?* écrit-il, *Elle ne consiste pas seulement à ressentir sympathie et intérêt envers la personne qui souffre, ni à exprimer un sentiment chaleureux à son égard ou à reconnaître pleinement et précisément ses besoins et ses douleurs. Elle implique également une détermination ferme et concrète de faire tout ce qui est possible et nécessaire afin d'aider au soulagement de la souffrance. La compassion n'est pas authentique si elle n'est pas active. Dans l'iconographie tibétaine, Avalokiteshvara, le Bouddha de la Compassion, est souvent représenté avec mille yeux qui perçoivent la souffrance dans tous les coins de l'univers et mille bras qui se déploient vers chacun de ces recoins pour apporter partout son aide et combattre un égoïsme rusé, narcissique, ingénieux, un protectionnisme de l'ego qui peut parfois, nous le savons tous, nous rendre extrêmement durs.* » (S. Rimpoché)

Bien que tout bouddhiste doive suivre les préceptes du Bouddha qui recommande « *pour toutes les créatures un amour immense, comme celui d'une mère pour son fils unique* » et place l'amour comme le tout premier des « *Quatre Actes Vertueux* », les deux courants principaux du Bouddhisme, Mahayana (grand véhicule) et Hinayana (petit véhicule), semblent privilégier le détachement, le renoncement au monde et le concept de vacuité.

Voici les recommandations de Padmasambhâva à Alexandra David-Néel qui souhaite devenir sa disciple :

« 1° Lire une grande quantité de livres sur des religions et des philosophies différentes. Écouter les discours de beaucoup de savants et maîtres professant des théories diverses. Expérimenter soi-même nombre de méthodes de toutes espèces.

2° Choisir une doctrine entre toutes celles que l'on a examinées et délaisser les autres, de même que l'aigle choisit sa proie au milieu du troupeau.

3° Demeurer dans une situation modeste, avoir une apparence très humble, s'effacer, ne pas chercher à être un des grands de ce monde. Mais derrière la façade d'insignifiance, élever son esprit très haut et planer très au-dessus de tous les honneurs et de la gloire terrestre.

4° Être indifférent à tout. Agir comme le chien ou le porc qui mangent ce que l'occasion leur fournit. Ne point choisir entre les choses qui se présentent. Ne faire aucun effort pour obtenir ou éviter ; prendre ce qui vient, richesse ou pauvreté, louanges ou mépris. Cesser de distinguer entre vertu et vice, glorieux et honteux, bien et mal. Ne point s'affliger, se repentir, ou concevoir de regrets, quoi que l'on ait pu faire et, d'autre part, ne se féliciter ni se réjouir, ni s'enorgueillir de rien.

5° Contempler sans s'émouvoir, avec un esprit détaché, le conflit des opinions et les divers genres d'activité des êtres (…) Regarder le monde comme un homme sur la plus haute montagne de la région regarde au-dessous de lui, les vallées et les cimes de moindre élévation que la sienne.
Même si ces recommandations privilégient la connaissance et la vigilance, il n'y a nulle trace d'amour, pas la moindre allusion ! Ce qui fait irrémédiablement penser aux paroles de l'abbé Monchanin, devenu Swâmi après un séjour en Inde: « *L'amour entre là ou l'intellect doit rester à la porte* »
Le Bouddhisme, souvent présenté comme une philosophie bienveillante et pacifique, s'est lui aussi révélé à plusieurs reprises au cours de son histoire une religion à l'intolérance manifeste. Guerres incessantes contre les Taoïstes dans la Chine antique, conflits inter-bouddhistes au Japon entre les IXème et XIVème siècles, caution des exactions des troupes japonaises durant la seconde guerre mondiale, sans parler des actuels délires racistes et nationalistes du moine birman Ashin Wirathu. Et puis le Bouddhisme qui refuse pourtant l'idée de Dieu concourt avec l'Hindouisme à « l*'histoire universelle de la connerie, avec des dieux partout, à donner le tournis* » (L. Testot). Il compte pléthore de bodhisattvas divinisés, kyrielle de dogmes étouffants, et a donné naissance à de multiples écoles de pensée concurrentes, toujours prêtes à des guerres fratricides, bref, il a favorisé la prédominance désespérante des opinions sur la Compassion, et a donné naissance à des fanatismes dangereux .

La pensée taoïste recommande elle aussi l'amour comme une voie essentielle :
« Qui se bat par amour triomphe ;
Qui se défend par amour tient ferme ;
Le ciel le secourt et le protège avec amour. », écrit Lao Tseu.
Mais comme le souligne sans nuance René Étiemble, la grande majorité des adeptes du taoïsme évolue vers un « *taoïsme magico-religieux, chargé de souvenirs chamaniques, obsédé par la mort qu'il espère vaincre à force de techniques alimentaires et sexuelles; secte grossière, avide surtout de recettes de bonnes femmes et parfois égarée en partouzes.* »
En Chine, de multiples courants de pensée entrent en rivalité pour défendre leur propre définition de l'amour. La plus importante de ces rivalités est celle qui a opposé l'école confucianiste à l'école moïste. La première refuse toute notion d'amour universel prônée par la deuxième pour lui préférer un principe d'amour « hiérarchique »: avant d'aimer tous les hommes sans distinction, il

faut d'abord apprendre à aimer ses parents et ses proches. Rappelons que le respect de l'autorité parentale est la base de la philosophie confucéenne.

De nos jours, l'Indien Jiddu Krishnamurti voit dans l'amour le meilleur moyen de dissoudre l'égo, obstacle à toute évolution spirituelle.
« *L'amour est un état dans lequel il n'y a pas de « moi » ; l'amour est un état dans lequel n'existe nulle condamnation, dans lequel on ne dit pas que le sexe c'est bien ou mal, ni que telle chose est bonne et telle autre mauvaise. L'amour n'est aucune de ces choses contradictoires. La contradiction n'existe pas dans l'amour. » (*Krishnamurti)
Krishnamurti poursuit l'enseignement de Ramakhrisna pour qui l'amour, « *clef de la connaissance, ouvre toutes les portes* ». Ces deux maîtres mettent en avant l'importance de l'amour dans la spiritualité hindoue au travers en particulier du dieu Krishna qui ne se dévoile que dans l'amour qu'on lui porte.
« *Krishna est capturé dans le coeur du dévot » (Srîmad-Bhagavatam*).
Mais les cultes brahmaniques préfèrent imposer toutes sortes de disciplines austères destinées à détruire les perturbations générées par le conscient et l'inconscient (les Vrtti), dans lesquelles ils incluent l'amour, susceptible à leurs yeux de produire un « esclavage des sens ».
D'une façon générale, en Inde, même si chaque dieu mâle a sa parèdre, sa *Shakti*, sans laquelle il n'a pas le moindre pouvoir divin, même si l'union, la fusion, l'amour originel des dieux et des déesses indiennes ont inspiré les plus belles pages des textes sacrés, et si le récit des amours extra conjugaux de *Krishna* et *Radha* demeure encore extrêmement populaire, les yogis prônent avant tout le renoncement à la condition humaine, et prescrivent la solitude et la chasteté absolue, soit : faire le contraire de ce que la nature nous incite à faire, jusqu'à parvenir à la rétention totale du souffle, au déni de tout sentiment, de toute sensualité, à la rétraction définitive du monde phénoménal, bref, abolir toute vie profane dont l'amour n'est qu'un des modes d'existence. On trouve ce même principe dans le monachisme chrétien.
Les autorités religieuses auraient-elles valorisé ce renversement des valeurs humaines, cette opposition radicale à la vie, pour s'assurer le contrôle sur les fidèles et trouver à l'amour, par essence incontrôlable, des substituts plus « maîtrisables », afin de pérenniser leur autorité sur les masses? Cela ne fait aucun doute si l'on en croit l'anthropologue turc Nur Yalman:
« *La métaphore de l'amour, de l'amour des hommes pour Dieu ou pour leurs semblables a certaines implications politiques. Elle est à l'évidence une négation du caractère mécanique que les société bien rodées ont parfois*

tendance à manifester. En tant que passion dévorante, l'amour court-circuiterait les attitudes formelles et démantèlerait les barrières sociales. Il saperait les privilèges de ces petits groupes fermés qui sont souvent à la tête des institutions importantes de la société; il s'acharnerait à abattre les structures hiérarchisées qu'on a mis tant de soin à construire et qui dépendent de la capacité des gens à rester à leur place et à accomplir leurs devoirs. Il plaiderait en faveur d'une égalité des hommes entre eux, les encourageraient à détruire les barrières qui les séparent, à s'unir dans le sentiment d'une communauté, à ne plus faire qu'un avec leurs semblables et avec Dieu. » (N. Yalman)

Notons un équivalent du mot amour qui intéresse Aldous Huxley : charité.
« *Par une espèce d'accident philologique le mot charité en est venu à être synonyme de remise d'aumônes et n'est presque jamais employé dans son sens d'origine, pour signifier la forme la plus élevée et la plus divine de l'amour. Systématiquement, les maîtres de la vie spirituelle ont décrit la nature de la charité véritable et l'ont distinguée des autres formes inférieures de l'amour. Considérons-en, dans l'ordre, les principales caractéristiques. Tout d'abord, la charité est désintéressée, elle ne cherche pas de récompense, et ne se laisse diminuer par aucun mal rendu pour son bien. Elle est différente des formes inférieures de l'amour, elle n'est pas une émotion. Elle commence comme un acte de volonté… De volonté, de paix et d'humilité en soi-même, la volonté de patience et de bonté envers ses semblables, la volonté de cet amour désintéressé de Dieu qui ne demande rien et ne refuse rien*. *Les signes distinctifs de la charité sont le désintéressement, la tranquillité et l'humilité. Là où il y a désintéressement, il n'y a ni avidité à l'égard des avantages personnels, ni crainte de perte ou de punition personnelle ; là où il y a tranquillité, il n'y a ni désir ardent, ni aversion, mais ferme volonté de se conformer au Tao divin ou Logos, à tous les niveaux de l'existence.* » (A. Huxley) Selon Huxley, nous pouvons méditer, nous concentrer, éveiller notre mental, réciter des mantras, égrainer des chapelets ou multiplier les austérités et les disciplines, si l'amour, la charité, la compassion, qu'importe le mot utilisé, n'est pas mis en pratique, les chemins que nous suivons ne mèneront nulle part.
Cette croyance est fort tardive dans l'évolution humaine. L'idée d'un dieu d'amour est une évolution somme toute récente de la conscience religieuse, que l'on peut dater du VIème siècle av.J.-C.. Il y a de fortes chances que parler d'une énergie amoureuse créatrice du monde à un Sumérien, un Égyptien ou un Hébreux du temps de l'Exode, l'aurait plongé dans l'hilarité.

Amour VS Sagesse

Sophia (sagesse ou connaissance) est le plus important des éons (que le Robert définit comme une *puissance éternelle émanant de l'Être suprême et par laquelle s'exerce son action sur le monde*) qui composent le panthéon gnostique. Nous développerons la Gnose dans un chapitre suivant.

Les gnostiques racontent qu'à l'origine *Sophia* se serait éprise de la matière. Leur union donne naissance au démiurge (le faux dieu), aux archontes qui le servent et aux « mondes inférieurs » qu'ils gouvernent. Constatant son erreur, *Sophia,* qui sera très vite assimilée à l'Âme, est alors prise de remord. Aussi l'Être suprême lui ouvre-t-il un passage, une sorte de ticket-retour, lui permettant de réintégrer l'Unité primordiale. Les gnostiques ont inventé bien avant l'Église l'idée de purgatoire. Car si *Sophia* peut revenir dans le giron divin, elle devra cependant expier sa faute en passant par une sorte d'enfer provisoire, lieu de tourments et de purification.

Difficile d'échapper dans l'Antiquité tardive à l'influence de la Gnose qui considère la matière comme le mal absolu. Cette croyance s'est répandue à partir du premier siècle jusqu'aux tréfonds de l'Asie.

La Gnose mentalise l'amour, le transforme en *Sofia* et conditionne l'amour à la morale. Sagesse et morale appartiennent au monde conceptuel des humains. Ce sont des notions restrictives, limitées, subjectives, mais qui se veulent universelles. On peut les trouver ailleurs qu'en Occident: en Inde dans le Bouddhisme, le Jaïnisme, les yoga-sutras de Patanjali, et dans le courant illusionniste de Shankara. Nombreux sont les courants spirituels et les instances religieuses indiennes qui ont tenté de remplacer l'amour par la sagesse, la vertu ou la morale.

Seul le Tantrisme résiste à cette « pensée unique ». Pour les tantristes, l'amour est partout et revêt toutes les formes; le sexe n'étant qu'un de ses multiples aspects, selon le principe que tous les chemins mènent à Dieu, il ne fait pour le Tantrisme aucun doute que l'amour physique puisse lui aussi mener à Dieu. C'est en grande partie dû au Tantrisme qu'on a coutume de dire qu'en Occident Dieu est amour et qu'en Inde Dieu fait l'amour. Car pour un tantriste, l'amour doit purifier le corps dans son ensemble, sans exception.

Les pères de l'Église, fortement imprégnés eux aussi de Gnose, et biberonnés à saint Augustin pour qui « *Deux amours ont fait deux cités: l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu a fait la cité terrestre; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi a fait la cité céleste* », ne reconnaissent qu'un seul amour digne d'intérêt : l'amour divin, et ne l'envisagent que spirituel,

désincarné, totalement séparé de la chair. Il faut haïr l'amour charnel, diaboliser le sexe et célébrer l'abstinence et la virginité. Tout au long des siècles que dure son hégémonie, l'Église se méfie des extases divines d'un Jean de la Croix, d'une Thérèse d'Avilla, d'une Catherine de Sienne ou d'une Marguerite Porete. Les caractéristiques de l'extase pouvant être rapprochées de celles de l'orgasme (il suffit d'admirer la Sainte Thérèse du Bernin pour s'en convaincre).

Malgré les recommandations de Grégoire le Grand : « *Quiconque étudie pour parvenir à la contemplation doit commencer par se demander et chercher en lui-même combien il aime. Car l'amour est la puissance motrice de l'esprit, qui tire hors du monde et l'élève très haut »,* malgré les déclarations d'amour au divin d'une Mathilde de Magdebourg ou les actes d'un François d'Assise qui célèbre l'amour quel qu'il soit et où qu'il soit, les autorités cléricales font pression pour en minimiser les effets et combattent les mystiques qui prétendent avoir ressenti la présence amoureuse de Dieu lors de leurs extases, tout comme ils se méfient des poètes chrétiens, tel Lactance, qui proclament la perfection de l'oeuvre de Dieu dans l'amour charnel, telle qu'on peut la trouver dans *Livre des Proverbes* : « *Fais ton bonheur de la femme de ta jeunesse, biche aimable, gracieuse gazelle. Que ses caresses t'enivrent toujours, sans cesse grisé par son amour.* » Et surtout dans *Le Cantique des Cantiques*.

Le psychiatre Jacques Vigne s'intéresse dans *Le mariage intérieur en Orient et en Occident* à l'union des dimensions masculine et féminine chantée dans *Le Cantique des Cantiques.*

« *Il est facile de constater qu'à priori c'est l'amour qui intéresse le plus les gens, dans la vie quotidienne comme dans la religion. S'il y a un texte où l'on trouve la perle de l'amour, c'est bien le Cantique des Cantiques. Le chant des chants est l'histoire d'un roi qui tombe amoureux d'une étrangère (je suis noire mais belle). Il y a là un archétype puissant qui franchit les barrières des générations et des cultures.»* (J. Vigne)

Au premier siècle, le rabbin Akiba, en charge d'une compilation de textes épars pour constituer une première mouture de la la Bible hébraïque, retient le *Cantique des Cantiques* dans le corpus canonique. Il s'agit d'un texte poétique daté de la seconde moitié du premier millénaire avant notre ère qui met en scène l'amour que se portent le roi Salomon et la bergère Sulamite. Il peut être considéré comme érotique et profane. Sauf si on l'aborde de façon allégorique, en admettant que l'amour est pur, intemporel (quand on aime, le temps n'existe plus), qu'il transcende l'égoïsme, sublime

le sacrifice, et, comme l'écrit Milton, dans le *Paradis perdu*, qu'il est « *l'échelle par laquelle tu peux monter à l'amour céleste.* »
Quand Bernard de Clairvaux, dans son sermon sur le Cantique des Cantiques, reprenant une phrase fameuse du texte: « *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche »,* écrit: *« Qui parle ainsi? L'épouse. Et qui est-elle? L'âme assoiffée de Dieu.* », il n'a d'autre intention que spiritualiser le propos, évacuer toute référence à l'amour d'un homme pour une femme, et substituer au mariage de deux êtres de chair, le « *mariage de l'âme et du Verbe* ». Or, le mariage de deux êtres de chair est une relation qui transcende le charnel, aussi fascine-t-il les prélats qui en sont exclus. Au concile de Trente (1545), l'Église sacralise le mariage qui devient un acte religieux. Les époux peuvent mutuellement se donner du plaisir à condition toutefois que ce plaisir soit sanctifié par l'objectif d'engendrer et qu'il ne soit pas pure recherche de volupté. Entre le dix-septième et le dix-huitième siècle, le mariage constitue le thème d'innombrables sermons, homélies et manuels. Les clercs sont persuadés *« qu'une fois marié. Vous n'êtes plus simplement un individu. Vous trouvez votre identité dans une relation avec l'autre. Le mariage n'est pas seulement une histoire d'amour. C'est une épreuve qui consiste à sacrifier son ego à une relation qui transforme deux individus en un seul.* »
Aussi les théologiens catholiques s'immiscent-ils dans l'intimité du couple allant jusqu'à déterminer avec une complaisance douteuse la quantité et la qualité des caresses, des attouchements, des positions, des conditions de la fornication afin d'éviter que celle-ci n'ouvre grand les portes de la damnation. La virginité s'impose comme un modèle et la femme tentatrice, initiatrice de fantasmes lascifs et de pensées impures, comme une perpétuelle épreuve dont on ne peut triompher qu'en surveillant méticuleusement « les messages de ses sens », à chaque instant. Les confesseurs, les directeurs de conscience instaurent une « police des sens » qui ira jusqu'à déterminer le temps où le regard porté sur ses « parties honteuses » de péché véniel devient péché mortel.
L'objectif pour l'Église n'est pas le désir de son partenaire mais bien le désir d'une union exclusive avec Dieu, ce qui doit se traduire par un véritable dégoût des plaisirs purement sensuels… Nous sommes loin de l'idée du mariage tel que l'établit avec simplicité le *Zohar*. Pour lequel l'âme se compose d'un mâle et d'une femelle, unis en un seul être.
« *Quand il descend sur cette terre, les deux parties se séparent et animent deux corps différents. Lorsqu'arrive le temps du mariage, le Saint béni soit-il qui connaît toutes les âmes et tous les esprits les unit de nouveau comme auparavant et ils forment à nouveau un seul corps et une seule âme.* » (Le

Zohar) Mais à contrario les études rabbiniques rejoignent souvent Saint Bernard lorsqu'elles s'intéressent à L'Amour. Maïmonide l'associe à la crainte de Dieu et à la prise de conscience de la petitesse « basse et obscure » de l'homme. Ce n'est qu'en réalisant avec effroi l'infinie grandeur de Dieu que peut seulement naître l'amour à son endroit. L'Amour pour Dieu devient donc une fois de plus, le seul et unique amour digne d'intérêt. Un Amour exclusif, condition indispensable à l'octroi des bienfaits divins. « *Si elle n'est pas exempte d'une certaine crainte révérencieuse, la relation à Dieu est toujours vécue par les mystiques comme une relation amoureuse.* » (F. Lenoir)

La mythologie grecque se présente comme une extraordinaire histoire d'amour dans laquelle la fornication avec les humains est omniprésente; et pour arriver à leurs fins, les dieux exploitent toutes les ruses, tous les harcèlements, et ne répugnent point au viol.
Les philosophes et les poètes grecs, en opposant *Éros* à *Agape,* l'amour physique à l'amour spirituel, ont été les premiers à tenter de remédier au dangereux désordre que pourrait entraîner pour une civilisation pareil modèle divin. Ils circonscrivent l'amour physique au culte d'une unique déesse, *Aphrodite*, nommée *Porne* à Corinthe, et privilégient l'esprit à la matière, le royaume spirituel au dynamisme de la vie.
Et si l'orphisme fait naître l'univers d'un œuf cosmique d'où serait sorti le « *premier né des dieux : Éros, le plus ancien, le plus auguste, et le plus capable de rendre l'homme vertueux et heureux durant sa vie et après sa mort* », cette force primordiale, dans laquelle Hésiode voit l'énergie la plus puissante de l'univers, va progressivement dégénérer en *Cupidon*, fils de *Vénus*, chérubin joufflu et ailé, incarnation du pouvoir que la déesse exerce sur les hommes, qui darde de ses flèches le cœur de ces derniers. Ces Putti (petits enfants), comme les surnomment les Italiens, envahissent les imaginaires grec, romain et chrétien. La philosophie grecque, obsédée par la raison et la propagande chrétienne obsédée par la vertu n'ont semble-t-il pas ménagé leurs efforts pour dévaloriser l'amour physique et l'éloigner de toute notion divine.
Malgré les coups de boutoir que toutes ces institutions ont porté à l'amour, malgré les restrictions, les contraintes, les interdits, que les systèmes dominants de la cité ont tenté de lui imposer… tel le Phoenix, l'amour renaît toujours de ses cendres; il semble qu'*Éros* soit immortel.

On oppose généralement à l'amour une force d'une puissance équivalente: la peur ! Nous avons pu voir que la peur pourrait même être l'une des origines de l'invention des dieux.

« *Toute action entreprise par les êtres humains est fondée soit sur l'amour, soit sur la peur, et cela ne se limite pas aux relations personnelles. Les décisions qui affectent le commerce, l'industrie, la politique, la religion, l'éducation de vos jeunes, les programmes sociaux de vos pays, les objectifs économiques de votre société, les choix concernant la guerre, la paix, l'attaque, la défense, l'agression, la soumission, la décision de convoiter ou de donner, d'épargner ou de partager, d'unir ou de diviser, chacun des choix que tu fais librement, tout cela vient de l'une des deux seules pensées possibles : une pensée d'amour ou une pensée de peur.* » (N. D. Walsh)

Même si l'amour ne constitue pas l'énergie ultime, absolue que d'aucuns souhaiteraient, du simple point de vue de la pérennité de notre espèce, ne devrions-nous pas privilégier la voie de l'amour ? Selon les spécialistes en science cognitive et en psychologie, le sacrifice des intérêts égoïstes augmente considérablement les chances de survie de nos gènes. À l'opposé, la privation d'amour, comme l'a démontré le psychanalyste René Spitz, est un critère qui favorise l'autodestruction d'un individu, voire d'une communauté.

Si l'on s'en tient à la plupart des préceptes exposés dans la philosophie éternelle, tant que nous continuerons de considérer le monde qui environne notre fragile enveloppe physique et mentale comme étranger à nous-même, tant que nous continuerons à faire de tout ce qui nous entoure un objet inerte, une possession à exploiter, une source de profits, un espace à saloper, tant que nous ne comprendrons pas que ce que nous infligeons à l'autre, quelle que soit son apparence, fût-elle minérale, végétale ou animale, c'est à nous-même que nous l'infligeons, tant que nous n'aurons pas intégré l'idée que chacun d'entre nous est *Cela*, que Tout est *Cela*… Il est à craindre que les misérables primates conscientisés que nous sommes n'aillent rejoindre dans les sables de l'oubli toutes les tentatives avortées de créations qui se sont succédées au cours des milliards d'années d'existence de notre univers.

Les textes sacrés hindous affirment que nous sommes la septième humanité. Le *Brahman* ne peut-il point se permettre d'innombrables expérimentations, il a tout son temps? Un temps infini.

…

4- LA FEMME DIVINE

« *La femme a créé l'univers, elle est le corps même de cet univers.*
La femme est le support des trois mondes, elle est l'essence de notre corps. Quelque forme qu'elle prenne, celle d'un homme ou d'une femme, c'est la forme supérieure.
Il n'existe pas d'autre bonheur que celui procuré par la femme.
Il n'est d'autre voie que celle que la femme peut nous ouvrir.
Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais, ni hier, ni maintenant, ni demain, d'autre fortune que la femme, ni de royaume, ni de pèlerinage, ni de yoga, ni de prière, ni de formule magique, ni d'ascèse, ni de plénitude autre que celle prodiguée par la femme. »

Cet *Hymne à la Déesse*, extrait d'un texte tantrique du XVème siècle qui érige la femme en déesse bienfaisante est loin d'être partagé par l'ensemble des communautés humaines.
Voyons comment la tradition juive relate l'histoire de la première femme créée par Dieu:
« *Lorsque Jéhovah créa Adam, il créa en même temps une femme, Lilith, comme lui tirée du limon de la terre. Et elle fut donnée à Adam comme épouse. Mais Lilith ne fut pas satisfaite parce qu'elle attendait qu'Adam la considère comme son égale et non comme sa servante. Elle se brouilla avec Jéhovah lorsqu'elle exigea de chevaucher Adam afin de ne pas se trouver en position d'infériorité (…) Elle aurait eu accès à la Connaissance lui permettant de découvrir le nom secret de Dieu qui lui conféra toutes sortes de pouvoirs. Alors, elle se fabriqua des ailes et s'envola loin de l'Eden pour vivre en toute liberté au bord de la Mer Rouge. Elle devint par la suite la maîtresse du démon Samaël et la mère de centaines de démons. »* (cité par J. Markale)
La tradition juive s'est vraisemblablement inspirée de la démone akkadienne Lasmasthu pour créer le personnage de Lilith, la chrétienté en fera la princesse des incubes, elle donnera par la suite naissance à la goule des contes folkloriques, (celle qui dévore les petits enfants), à la « serpente » *Mélusine*, et bien d'autres créatures féminines horrifiques… Bref, Lilith est une démone particulièrement dangereuse. Révoltée contre Dieu et contre l'homme, ennemie de sa descendance, mettant en échec l'ordre et la domination masculine.

Le dieu des juifs semble ne pas avoir eu beaucoup de chance avec la femme. La deuxième qu'il crée, Ève, provoque le malheur de l'humanité.

La peur de la femme

Dans *Histoire de la peur en Occident*, Jean Delumeau consacre un chapitre édifiant à la peur de la femme en compilant des extraits de textes médiévaux rédigés par des clercs épouvantés par le « sexe faible ». Voici quelques « pépites » extraites de ce chapitre :

« Ève a été le commencement et la mère du péché. Elle signifie pour ses malheureux descendants l'expulsion du paradis terrestre (…) La Femme est donc désormais l'arme du diable, la corruption de toute loi, la source de toute perdition (…)

Elle est une fosse profonde ; la flèche de son regard transperce les plus vaillants. Son cœur est le filet du chasseur (…) Elle est une mort amère et par elle nous avons tous été condamnés au trépas (…)

Elle attire les hommes par des appâts mensongers afin de mieux les entraîner dans le gouffre de la sensualité. Pour mieux tromper, elle se peint, elle se farde, elle va jusqu'à placer sur sa tête la chevelure des morts. Fondamentalement courtisane, elle aime fréquenter les danses qui allument le désir (…) Elle retourne le bien en mal, la nature en son contraire, spécialement dans le domaine sexuel. Elle s'accouple avec le bétail, se met sur l'homme dans l'acte d'amour (vice qui aurait provoqué le déluge), ou, contre la pureté et la sainteté du mariage, accepte de s'unir à son mari à la façon des bêtes. »

L'historienne Claudine Cohen désigne l'*Ancien Testament* comme le grand responsable de cette peur de la femme.

« *Dans le récit de la Genèse, la femme originelle, c'est Ève, la compagne d'Adam qui apparaît comme lui au sixième jour de la Création. Ève est créée pour divertir l'homme et fabriquée d'une de ses côtes, ou peut-être d'un de ses côtés, comme le veut la tradition rabbinique. Il découle du scénario biblique que la femme est naturellement seconde. Elle incarne le sexe faible et elle est marquée du sceau de son infériorité. Elle est la tentatrice, celle qui pousse l'homme à manger le fruit défendu, à accomplir le mal. La punition divine s'attache plus particulièrement en la condamnant après la faute à enfanter dans la douleur. Pour toute la tradition chrétienne issue de saint Augustin, le péché originel s'identifie à la sexualité et c'est la femme qui en est responsable.* » (C. Cohen)

Mais la tradition judéo-chrétienne n'est pas la seule à conférer à la femme un rôle malfaisant ; la mythologie grecque a imaginé les sirènes, les parques, les harpies, les stryges, les Gorgones et Méduse… et surtout le personnage de Pandore, envoyée sur Terre par Zeus pour punir l'humanité et qui « *par*

curiosité, souleva le couvercle d'une jarre qu'elle devait garder fermée et en laissa échapper tous les maux qui se répandirent sur la terre.» Sans parler de Platon qui se demande si l'on doit compter la femme au nombre des humains ou bien au nombre des bêtes, ou encore Aristote qui postule qu'une femme est la réincarnation d'un homme malade. Maints récits de la Grèce antique mettent en garde contre le pouvoir séducteur de la femme qui mène fatalement l'homme à la perdition…

Le Bouddhisme, de son côté, n'a rien à envier aux vitupérations chrétiennes contre les femmes. De nombreux contes bouddhiste établissent une étroite association entre les femmes, les démons, les renards et les serpents. Petit florilège:

« Elles sont *séductrices, astucieuses, sensuelles, méchantes, communes, basses… Elle détruisent la noble vie, sont continuellement prises par les sens. Imbues d'une ardeur impure et inexorable, elles ressemblent au feu qui consume tout.* »

L'Inde antique refuse l'accès du nirvana aux femmes, elles doivent d'abord se réincarner en hommes. Les cultes hindouistes sont réservés exclusivement aux hommes.

La mythologie scandinave, de son côté, présente la déesse la plus importante du Panthéon nordique, *Freya* comme une sorcière redoutée, se livrant à des opérations de basse magie, mais surtout comme une corruptrice sexuelle, accumulant turpitudes et amants, privilégiant même l'inceste. Cette mythologie a par ailleurs imaginé les *Nornes*, équivalentes aux Parques gréco-romaines et toutes aussi malfaisantes.

Pourquoi cette volonté universellement affichée de faire de la femme la dispensatrice de tous les maux de la planète, contrairement à l'*Hymne à la Déesse* qui en fait la dispensatrice de tous les bienfaits ?

La réponse à cette question est complexe, toute tentative d'explication sera forcément incomplète, parcellaire, sélective et simplificatrice. Mais nous pouvons envisager quatre grandes pistes.

Une première piste d'explication nous est proposée par René Girard dans *La violence et le Sacré* :

« *Le fait que les organes sexuels de la femme soient le lieu d'une effusion de sang périodique a toujours prodigieusement impressionné les hommes dans toutes les parties du monde parce qu'il paraît confirmer l'affinité, à leurs yeux manifeste entre la sexualité et les formes les plus diverses de la violence, toutes susceptibles, elles aussi, de provoquer des effusions de sang (…) la sexualité a fréquemment maille à partir avec la violence dans ses manifestations immédiates, rapt, viol, défloraison sadisme, etc. Elle cause*

diverses maladies, réelles ou imaginaires, elle aboutit aux douleurs sanglantes de l'accouchement, toujours susceptibles d'entraîner la mort de la mère, de son enfant ou même des deux en même temps.» (R. Girard)
Encore de nos jours, dans la plupart des sociétés traditionnelles la femme sujette aux menstrues est considérée comme impure et doit vivre en recluse. Tout ce qu'elle touche, êtres vivants ou objets, est souillé. Et si la femme ose partager le repas ou la couche d'un homme, durant ses règles, l'homme perdrait sa virilité et les pires maux s'abattraient sur la communauté.
« *Toutes les précautions sont prises un peu partout dans la crainte que l'impureté de la femme ne se communique à la terre et au ciel.* » (A. Ruffat)

La femme est donc d'une certaine façon maudite, ou à minima dangereuse. Découle de cette constatation une seconde piste d'explication: la similitude étroite existant entre les cycles lunaires et menstruels de la femme conduit très tôt à une analogie entre la lune et la femme.
« *La lune est sans doute la plus ancienne divinité à laquelle les hommes ont rendu un culte, avant même le soleil, le vent, le tonnerre, l'océan et toutes les forces de la nature. Ils ont observé ses différentes phases, ses formes changeantes, sa lumière blanche éclairant les ténèbres, sa croissance et sa décroissance, puis sa disparition et son renouveau. Par là-même, ils en ont fait un être supérieur, vivant dans les cieux et doté de pouvoirs magiques sur tout ce qui vit sur terre.* » (M. Pastoureau)
Bien que fécond et fertilisant (la rosée matinale est souvent appelée salive de la lune), notre satellite reste perçu comme une planète à forte connotation négative et les déesses qui la personnifient : *Sélémé, Artémis,* chez les Grecs, *Proserpine* chez les Romains, *Astarté* chez les Phéniciens, *Mylitta* chez les Perses, *Cybèle* chez les Phrygiens… pour ne citer que les plus connues, comme particulièrement dangereuses. Car associées à la mort. En effet, la lune meurt chaque mois. Et même si elle renaît au bout de trois jours, le monde lunaire symbolise le passage de la vie à la mort avant de symboliser celui de la mort à la vie.
Dans la tradition judéo chrétienne, le lundi (jour de la lune) est un jour néfaste, on prétend que c'est le jour où Caïn et Judas sont nés. En Grèce, la lune est la demeure des redoutables Érynyes (furies), filles de la nuit… Toutes sortes de superstitions y sont rattachées, elle favoriserait l'excitabilité, l'irritabilité, la colère et la violence, provoquerait des cauchemars…
Et puis, la lumière lunaire n'étant que le reflet du soleil, masculin dans la quasi totalité des traditions, la femme ne peut qu'être assimilée au faux-semblant, à l'illusion, à la magie, aux ombres malfaisantes et apparaître

comme une créature trouble, fausse, à la fois changeante et fatale, de toute façon seconde.
« *Quand on comprit que que la lune ne possédait pas de lumière propre, mais recevait celle du soleil, elle lui fut dès lors plus ou moins soumise, devenant son épouse, sa soeur ou sa fille.* » (M. Pastoureau)

Une troisième piste nous est proposée par l'historien Jean Markale.
« *Au début, l'humanité était persuadée que la femme était la grande responsable de la procréation et le premier culte qui a été rendu à une divinité a probablement été celui d'une Déesse-Mère. Par contre, quand le mâle s'est mis à affirmer qu'il jouait un rôle prépondérant dans la fécondation, les anciennes structures mentales se sont effondrées d'un coup. C'est une révolution fort importante dans l'histoire de l'humanité et il est étonnant qu'on n'en tienne pas autant compte que celle de la roue, de l'agriculture ou de la métallurgie. Car le mâle, d'inférieur ou d'égal qu'il était, devenait supérieur à la femme (…) Et comme pendant des siècles, il avait été en quelque sorte berné, il allait prendre sa revanche. Le plan d'égalité ne lui suffisant plus puisqu'il comprenait toute la portée de sa puissance, il allait passer directement au plan de la domination.* » (J. Markale)
Markale situe la subordination de la femme au néolithique, vers 10 000 avant J.-C., au moment de la généralisation des sédentarisations agricoles. Même si les anthropologues contemporains font état de tribus océaniennes n'attribuant pas la procréation à la sexualité mais plutôt à des évènements de type acoustique, onirique ou surnaturel (tels les fameux *ratapas* australiens, limbes invisibles, résidus d'ancêtres vivant sous terre, qui peuvent s'en extraire brusquement pour engrosser la femme qui vient à passer au-dessus d'eux) il serait surprenant que les chasseurs-cueilleurs du quaternaire, fins observateurs de la nature, n'aient pas fait le rapprochement entre sexualité et procréation avant le Néolithique. Aussi la théorie qui situe la prise du pouvoir par les hommes il y a 4000 ans, avec l'expansion indo-européenne paraît-elle plus crédible que celle de Markale.

Que nous dit cette théorie notamment défendue par l'indianiste André Van Lysebeth ?
Mohenjo-Daro est une ville du bassin de l'Indus, abritant en 2500 avant J.-C. plusieurs dizaines de milliers d'habitants, dotée d'un système d'égouts, alors qu'Oxford attendra 1888 pour avoir le sien. Il n'y a pas dans cette cité trace du moindre monument imposant consacré aux dieux ou au pouvoir temporel, mais des maisons standards en briques, équipées de salles d'eaux. Tout est

fait pour une vie paisible et confortable dans une société sinon égalitaire, du moins sans décalage disproportionné entre les classes. Il y a 4500 ans, cette civilisation de l'Indus développe un commerce florissant avec la Méditerranée et la Chine antiques, grâce à ses ports équipés de bassins artificiels et d'écluses sophistiquées ; ses tissus, ses bijoux, ses faïences, ses poteries, sont réputés. Et surtout, la femme y est considérée comme l'égale de l'homme, elle y exerce l'essentiel du pouvoir au quotidien; le lignage y est matrilinéaire et les fouilles des sites ont livré d'innombrables représentations de déesses-mères.

Les indo-européens (ou Aryens), en revanche, sont des pasteurs nomades qui ont quitté vers 2000 avant J.-C. les steppes allant de la Russie à la Mandchourie à la recherche de pâtures pour leurs troupeaux. Ils ont perfectionné les armes (javelots, arcs, épées) et se sont aguerris au combat en domestiquant le cheval et en inventant le char léger à roues à rayons. Ils se sont enrichis par des raids et des guerres.

« Pour un nomade guerrier, la femme enceinte est un poids. Elle n'a d'intérêt que pour l'enfantement de futurs guerriers. De plus, guerroyer implique un commandement unique : la tribu s'organise en hiérarchie militaire avec, à sa tête, le chef préfigurant le roi. Lors du partage du butin, les guerriers raflent la part de lion, c'est-à-dire les plus belles femmes, les plus belles têtes de bétail, d'où des inégalités dans la tribu, à commencer par le sommet. » (A. Van Lysebeth)

Le mythologue Xavier Yvanoff, dans *Mythes sur l'Origine de l'Homme,* rejoint la théorie de Van Lysebeth.

« *En étudiant les langues indo-européennes, on a pu démontrer qu'elles ne possédaient aucun mot pour désigner une déesse du sol et nous savons que dans leur univers les statuettes féminines étaient peu nombreuses. Ce sont des nomades avides de razzias et de conquêtes, militairement très organisés. Leur structure familiale est de type patriarcal et leurs divinités principalement célestes, comme il convient aux peuples nomades.* » (X. Yvanoff)

L'expansion des Indo-Européens, par invasions violentes ou par lent brassage (de nos jours, les archéologues remettent en cause l'invasion et préfèrent attribuer l'effondrement des civilisations de l'Indus à des bouleversements climatiques ou tectoniques), va du nord de l'Iran au pourtour méditerranéen jusqu'en Inde et plus au nord en Scandinavie. Elle serait la principale cause de la disparition du culte de la déesse-mère et du pouvoir des femmes, traditionnellement en charge de la terre. Car « *les*

peuples conquérants éradiquent tout ce qui n'entre pas dans le moule de leur dogme. » (M. Philibert)
« De nombreuses féministes occidentales considèrent le néolithique comme un âge d'or peuplé de gynécocraties, basées sur le culte d'une Déesse universelle qui dura plusieurs millénaires avant de céder progressivement sous les coups des Indo-Européens. Ces sociétés ignoraient l'esprit de conquête et mettaient particulièrement l'accent sur les relations pacifiques et le développement artistique. » (S. Husain)

Nomades VS sédentaires
Avec l'expansion indo-européenne le pouvoir de la femme se réduit considérablement. Le démographe Emmanuel Todd, dans *L'Origine des systèmes familiaux*, souligne la contribution des nomades à la diffusion du principe patrilinéaire.
« *Ce faisant, ils ont acquis une organisation redoutable et un avantage compétitif dans le domaine de la guerre : si l'on examine, en effet, le schéma type d'un système clanique patrilinéaire, on ne peut qu'être frappé par sa ressemblance avec un organigramme bureaucratique ou militaire*. » (E Todd)
Rappelons que dans une famille patrilinéaire, tous les fils demeurent avec le père. Le patriarche s'impose comme le chef incontesté du clan familial. La Terre n'étant qu'un reflet du Ciel, il est naturel pour ces sociétés que les divinités se rassemblent autour d'un dieu mâle dominant. Ce basculement d'un système civilisationnel à un autre est particulièrement notable en Grèce archaïque.
« L'élaboration de la civilisation grecque découle de la rencontre de deux conceptions du monde et de deux réalités. D'une part une civilisation proprement méditerranéenne, autochtone, agricole et matriarcale, et d'autre part celle des envahisseurs indo-Européens, civilisation patriarcale et pastorale. Cette dernière est représentée par Zeus, le dieu du Ciel, tandis que la civilisation proprement méditerranéenne et agricole est représentée par Déméter, la Déesse-Mère. » (X. Yvanoff)
Une même confrontation entre cultures matriarcale et patriarcale peut être observée dans le monde sémitique. Les Sémites sont eux aussi à l'origine des peuples nomades et malgré tous les efforts érudits du rabbin Josy Eisenberg pour nous prouver qu'il y a dans la *Bible* des femmes exceptionnelles telles Edith, Ruth ou Bethsabée et rappeler que l'appartenance à la religion juive est matrilinéaire, son livre *La femme au temps de la Bible* démontre à contrario que la femme est naturellement seconde dans la société hébraïque, car soumise à deux autorités

oppressives, le Temple et l'époux. Il en va de même avec l'ouvrage de Martin Buber : *Sagesse et actes de femmes* qui célèbre avant tout l'archétype de la mère mais s'attarde avec insistance sur le personnage de la femme fatale avec le personnage de la princesse phénicienne Jézabel ou de la reine Athalie, et bien sûr Salomé, paroxysme de la passion.

Selon l'américaine Matilda Gage, égérie du féminisme de la fin du XIXème siècle, s'il y eût un jour une société primitive appelée matriarcat, les institutions politiques et religieuses qui en découlaient ne pouvaient qu'être calquées sur la relation affective mère-enfant, donc forcément bienveillantes. Et cette bienveillance maternelle aurait longtemps servi de prétexte aux hommes pour décréter que la femme ne peut exercer le pouvoir, car incapable de détachement émotionnel, inapte au raisonnement froid et calculé, indispensable à l'exercice de l'autorité.
La sociologie du XXème siècle, s'est intéressée à cette polarité politique des forces masculines et féminines, constatant que les caractéristiques de la féminité : sensibilité, intuition et imagination, ont été fortement combattues tout au long de l'histoire, afin que l'homme puisse à contrario privilégier la connaissance exacte des faits, la logique, la raison, la réserve, le détachement et l'insensibilité. Et de facto, exercer le commandement, jusqu'à associer démocratie et féminité, totalitarisme et masculinité, comme le fait le philosophe Raymond Abelio.

Il faut une fois de plus se garder d'établir une règle générale. Une évolution continue qui aurait conduit les sociétés de la haute antiquité à passer d'un matriarcat idéalisé à un patriarcat répressif est remise en cause par les dernières découvertes archéologiques qui démontrent en premier lieu que la notion de Déesse-Mère n'est pas partagée par l'ensemble des croyances. Rappelons que certaines d'entre elles considèrent la Terre comme masculine. D'autres sociétés, à priori misogynes et structurées semble-t-il autour d'un patriarcat rigoureux, laissent une place importante aux femmes. Ainsi, en Mésopotamie, civilisation élaborée au fil du temps par une succession de peuples nomades, la déesse *Inanna/Ishtar (*même divinité sous deux noms différents, en fonction des lieux et des époques) a été la protectrice de nombreuses cités archaÏques et durant plusieurs siècles l'une des divinités les plus importantes et les plus complexes du panthéon mésopotamien. Un psaume dédié à la déesse donne un aperçu de la puissance qu'on lui attribue:
« *Je suis Ishtar,*

Qui fait trembler les cieux et vaciller la terre ;
Du feu de mes éclairs, j'illumine le ciel,
Mes averses de feu flagellent l'ennemi.
Je suis Ishtar, et ma lumière au ciel se lève,
Ishtar, reine des cieux, Reine de la lumière.
Je suis Ishtar, et je vogue à la cime du ciel,
Je fais trembler les cieux et vaciller la terre,
Telle est ma renommée.»

Au quotidien, les femmes mésopotamiennes ont toujours été « *des citoyennes à part entières qui pouvaient accéder à la propriété foncière et se voir attribuer autant de terres que les hommes. Dans toute la Mésopotamie, certains des plus anciens monuments de pierre rendent compte de transactions commerciales entre des propriétaires hommes et femmes, présentés comme contractants égaux (…) Les femmes formaient la colonne du secteur textile mésopotamien, une industrie florissante qui permettait à la région de financer ses expéditions commerciales étrangères »* (D. Graeber & D. Wengrow) Comme le résument les études des Mondes Anciens: l'histoire urbaine ou rurale du Proche Orient ne saurait s'écrire exclusivement au masculin. Citons la scribe Enheduana qui nous a laissé les premiers textes de poésie rédigés en cunéiforme.

Autre exemple: en Égypte, entre 754 et 525 avant notre ère.

« Cinq princesses d'origine libyenne ou nubienne non mariées et sans enfants furent élevées au rang de Divines Adoratrices ou épouses du dieu Amon. Ce titre et cette fonction avaient une signification éminemment religieuse, mais se traduisaient également par un poids économique et politique. Dans les représentations officielles, ces femmes se voient attribuer des « noms de trône » enserrés dans des cartouches, à l'égal des rois. » (Ibid)

Certains chercheurs considèrent la civilisation égyptienne comme l'exemple type d'une alternance cyclique entre principes solaire-masculin (*Râ*) et lunaire-féminin (*Isis*)

Nous devons aussi relativiser l'opposition entre sociétés sédentaires forcément matriarcales et sociétés nomades obligatoirement patriarcales. Nous savons que les cultures nomades des Scythes et des Sarmates intégraient des femmes guerrières redoutées de leurs adversaires ; sans oublier que de nombreuses tribus nomades de la péninsule arabique, au cours du premier millénaire avant J.C., se sont données des reines puissantes. Les plus célèbres sont sans aucun doute les reines Zénobie et la reine de Saba, mais les reines Samsi, Zambibe Tabua, dont on trouve les

noms sur des tablettes assyriennes, ainsi que la reine Mavia qui dévasta une partie de l'empire romain d'Orient à la tête de ses troupes, étaient elles des cheffes respectées et redoutées. Sans compter la vénération des tribus arabes préislamiques pour les déesses *Allat,* (déesse du soleil) *Ozza* (déesse de l'étoile du matin) et *Manat* (déesse du soleil), appelées familièrement « filles de Dieu », qui furent l'objet d'un fervent culte populaire dans les sociétés bédouines. L'une des premières actions de Muhammad sera de détruire systématiquement toutes traces de représentation de ces trois déesses.
Pour finir, constatons que dans la Cabbale hébraïque et le hassidisme, réputés circonscrits à un cercle restreint masculiniste, jaloux de son savoir et de ses prérogatives, la présence de Dieu dans la Torah est figurée par un corps de femme particulièrement vénérée par tout Cabaliste, la *Shekhinah, «aspect féminin du divin qui vivifie toute la création »* (R. Goestschel)
« *La Torah est comme une petite bien-aimée, belle et bien faite, qui se cache dans une petite pièce retirée dans son palais. La bien-aimée sait que l'amant va et vient sans arrêt devant la porte de sa demeure et la cherche des yeux, errant de tous côtés.* » (*Le Zohar*)

Même si la volonté du vainqueur est d'éradiquer la culture du vaincu, cette dernière prend souvent d'une manière ou d'une autre sa revanche et, malgré l'instauration de dieux mâles vindicatifs, les déesses protectrices, principes féminins de la nature, ne disparaissent pas pour autant. En Grèce, *Déméter* et *Aphrodite*, l'une fille de *Chronos*, l'autre d'*Ouranos*, ne sont pas inféodées à *Zeus* et demeurent tout aussi vénérées que lui. En Égypte, *Isis* porte la coiffe solaire et les cornes d'*Athor*, la déesse vache, créatrice du monde et restera jusqu'au début de l'ère chrétienne la divinité la plus populaire dans l'ensemble du bassin méditerranéen. En Ougarit, *Ashérah* concurrence le culte de *Baal* et plus tard en Israël et en Juda, celui de *Yavhé*. La déesse sumérienne *Ishtar,* est à ce point adulée autour du bassin méditerranéen qu'elle devient *Astarté* chez les Phéniciens et les Égyptiens. En Inde, les déesses survivent aux invasions aryennes en mutant en divinités fluviales extrêmement populaires. Elles n'hésitent pas à défier les dieux mâles et à danser sur leurs corps, telle *Kali*, pourvoyeuse de vie et de mort. Ou bien elles s'associent aux dieux masculins pour devenir la source de tous leurs pouvoirs : la Shakti.
Toutes ces déesses auxquelles nous pouvons ajouter : *Anâhitâ* en Iran, *Cybèle* en Phrygie, *Artemis, Athéna,* en Grèce, etc., comptent jusqu'au Vème siècle après J.C. un nombre considérable de fidèles au point que l'Église

catholique n'a d'autre option que d'instaurer le culte de la Vierge Marie pour les concurrencer.

Isis, déesse-reine

Parmi les écrits coptes trouvés à Nag-Hammadi, en Égypte, un papyrus surprenant attire l'attention des spécialistes :

« *Car je suis la première et la dernière.*
Je suis l'honorée et la méprisée.
Je suis la prostituée et la sainte.
Je suis l'épouse et la vierge.
Je suis la mère et la fille.
Je suis les membres de ma mère.
Je suis la stérile, et nombreux sont mes fils.
Je suis la magnifiquement mariée et la célibataire.
Je suis l'accoucheuse et celle qui n'a pas procrée.
Je suis la consolation des douleurs de l'enfantement.
Je suis l'épousée et l'époux, et c'est mon mari qui m'a engendrée.
Je suis la mère de mon père ; je suis la sœur de mon mari et il est mon rejeton…
Ayez du respect pour moi.
Je suis la scandaleuse et la magnifique. »

Ces paroles énigmatiques, qui ne sont pas sans faire penser à la règle alchimique de la conjonction des antagonismes, sont attribuées à la déesse *Isis*, prouvant l'importance de son influence au deuxième siècle après J.C., date de la rédaction des codex de Nag-Hammadi.

« *Au cours du premier millénaire avant J.C., la popularité d'Isis ne cesse d'augmenter en Égypte, si bien que lorsque s'ouvre la période dite ptolémaïque, au IVème siècle avant J.C., la déesse est en mesure d'assimiler pratiquement toutes les divinités féminines du vieux panthéon pharaonique. En tant qu'épouse d'Osiris, qu'elle ramène à la vie, et mère du jeune Horus, Isis incarne aussi le principe féminin du cycle de la nature. À l'époque ptolémaïque, on voit apparaître des images de la déesse intégrant les fonctions et l'apparence de Rénénoutet (appelée Thermouthis par les Grecs), une antique divinité serpent, gardienne des richesses agricoles et nourrice du dieu du grain. Isis-Thermouthis arbore donc la tête couronnée, la gorge et la poitrine d'Isis, mais le corps d'un grand cobra dressé, son capuchon déployé. Lorsque le pays passe sous la coupe des souverains macédoniens, puis devient une province romaine, le culte d'Isis est largement adopté par les membres de l'élite et de l'administration venus d'Europe et d'Asie Mineure.*

L'image se répand sous une apparence hellénisée, d'abord à Alexandrie, puis dans toute la vallée du Nil, enfin dans la vaste étendue de l'empire romain. Des hymnes inscrits en grec dans le temple de Medinet Mâdi, disent ainsi à Isis-Thermouthis : les Syriens t'appellent Astarté, Artemis, Nanaïa, et les peuples de Lycie, Léto. Souveraine, les hommes de Thrace t'appellent Mère des dieux, les Grecs, Héra au grand trône ou bien Aphrodite, et aussi Hestia bienveillante, Rhéa, Déméter… Tu es à toi seule, toutes les autres déesses qu'invoquent les peuples. » (Y. Volokhine)
Isis est l'exemple type d'une persistance, voire d'un retour en force, dans l'Antiquité tardive du concept de déesse-mère. C'est la même entité que l'on vénère sous des noms différents, car à cette époque on assiste à un important brassage de populations et de cultures, Dieux et déesses transmigrent. En passant d'une identité à une autre, les divinités changent de nom mais adoptent les attributs de celles avec lesquelles elles fusionnent ou qu'elles remplacent (torches, sceptres, couronnes ou coiffes, serpents ou autres animaux…). Ainsi, *Artemis*, déesse vierge et chasseresse, en fusionnant avec *Cybèle,* originaire de Phrygie, déesse de la fécondité, adopte les attributs spécifiques de cette dernière. La statue de l'*Artemis* d'Éphèse portant sur sa poitrine plusieurs rangées de protubérances, à première vue mammaires (qui lui ont donné le nom d'*Artemise polymaste*) est célèbre. Toutefois, les historiens pensent aujourd'hui qu'il s'agirait plutôt de testicules. En effet, le culte de *Cybèle* s'accompagnait de la castration de ses prêtres.

À côté de ces populaires déesses de la fertilité existent aussi des déesses guerrières.
Est-ce l'expansion indo-européenne qui conduit à leur émergence ? Cela se pourrait bien si l'on s'en réfère à la mythologie grecque qui raconte qu'après avoir avalé sa première épouse, la déesse *Métis* (déesse ancestrale de l'intelligence et de la ruse, fille *d'Océan* et de *Thétys*) enceinte d'*Athéna*, *Zeus* est alors la proie d'effroyables maux de tête. *Héphaïstos* doit fendre le crâne de son père pour libérer une *Athéna* armée et casquée.
Néanmoins, il y a des déesses guerrières mésopotamiennes antérieures à cette expansion. Tout d'abord, *Tiamat*, déesse akkadienne de la mer. Elle possède quatre yeux et quatre oreilles, elle est assimilée au dragon primitif dans les tablettes de l'*Enouma Elish*. Elle représente les forces primaires du cosmos. Vient ensuite, toujours en Mésopotamie; *Ereshkigal*, reine des morts, détrônée tardivement par le dieu *Nergal.* En Égypte, *Astarté,* compagne de *Seth* est à la fois déesse de l'amour et de la guerre, Elle est considérée comme la divinité protectrice de Pharaon sur le champ de bataille.

À Ougarit, *Anat*, soeur de *Baal*, est réputée pour sa férocité. On peut lire sur une tablette le texte suivant la concernant:
« *Elle frappe les peuples au bord des mers,*
Sème la destruction chez les hommes du Levant…
Elle attache des têtes coupées autour de son cou,
Suspend des mains tranchées à sa taille.
Jusqu'aux genoux elle plonge dans le sang des soldats,
Jusqu'aux cuisses dans le sang de combattants. »

Mais, en règle générale, dans l'Antiquité, la femme guerrière a très mauvaise réputation. Héraklès, accueilli comme un hôte de marque par Hyppolite, la reine des Amazones, n'hésite pas à la tuer traitreusement pour s'emparer de sa ceinture, enjeu de son neuvième travail. Dionysos, Achille, Bellérophon et Thésée, bref, tous les héros grecs, combattent impitoyablement les Amazones. Ne raconte-t-on pas qu'elles trucident leurs partenaires mâles après s'être unies à eux, ne conservent qu'une progéniture féminine et se coupent un sein pour tirer à l'arc?…
Pourtant, le mythe des Amazones est extrêmement populaire dans la Grèce antique. Les historiens nous disent que ce mythe serait né des contacts entre les civilisations grecque et scythe. Selon Hérodote, une reine scythe nommée Tomyris serait même parvenue à vaincre et à tuer le roi des rois perse Cyrus.
Les Scythes, nomades originaires de Mongolie, disposent de cavalières et archères expérimentées, participant activement à la défense des différentes tribus. Cette place conférée aux femmes représente pour les Grecs la barbarie absolue, une inversion des critères civilisateurs inacceptables, la femme se devant de rester dans l'aire domestique pour garantir l'harmonie de la Cité. Néanmoins les Amazones fascinent le monde grec, l'art s'en empare, on trouve leurs représentations sur des vases attiques du VIème siècle, et dans la numismatique. De nombreuses statues les figurent et la tradition fait de la déesse *Artemis* la reine des amazones.
Bien que les armées sarmates intègrent elles aussi des femmes, considérées par les Romains comme plus dangereuses que les hommes, bien que le *Rig-Véda* nous conte l'épopée de Vishpala, guerrière légendaire, et bien que Sémiramis, princesse babylonienne, ait été une conquérante admirée, la femme guerrière apparaît contre nature et le demeurera durant plusieurs siècles. Le seul héroïsme qu'on lui reconnaît est celui du dévouement absolu, du don total à un autre être. Elle ne sera honorée dans le Ciel que si elle chérit et respecte son mari, meurt en couches (dans ce cas, elle est assimilée à un guerrier qui meurt au combat) ou accompagne son époux dans l'au-delà

si celui-ci vient à mourir avant elle (sacrifice quasi institutionnalisé dans la société hindoue).
Les plus fameuses déesses guerrières nous viennent du Nord, ce sont les *Walkyries*. Mais une mythologie dans laquelle les déesses majeures préfèrent passer leur journée devant un rouet (*Frigg*), font preuve d'une sexualité effrénée et de pratiques malfaisantes (*Freya, Gullveg, Hel*), les *Walkyries*, aussi puissantes soient-elles (c'est elles qui décident quel guerrier doit mourir sur le champ de bataille), ne peuvent qu'être reléguées au rang de domestiques des dieux, destinées à servir dans des coupelles d'or la bière et l'hydromel aux hôtes masculins d'*Odin*.
Les tribus de Germains installées au nord de l'actuelle Allemagne et en Scandinavie descendent des mêmes Indo-Européens qui, il y a 4000 ans, ont envahi l'Indus. Cependant, au quotidien, la femme scandinave est parvenue à préserver un statut d'égalité que peut lui envier son alter ego méditerranéenne. Elle combat, participe à la vie publique, règne sur ses terres, peut choisir son époux et dispose de la possibilité de divorcer. Ce qui laisse penser que les gynécocraties primitives des régions nordiques ont su mieux résister que d'autres à l'invasion patriarcale indo-européenne. Et si leurs mythologies ne donnent guère le beau rôle à la femme, il faut peut-être tenir compte qu'elles ont été recueillies et rédigées par des clercs chrétiens: Snorri Sturluston et Saxo Grammaticus.
« *La littérature des Germains était plus faite pour les hommes que pour les femmes. C'est surtout à la fin des banquets où les guerriers se reposaient des combats et des expéditions lointaines que l'on débitait les poèmes emplis d'allusions mythologiques. Les épouses des dieux demeurent presque toujours à l'arrière plan. Le nombre des déesses paraît avoir été assez grand, mais de beaucoup d'entre elles on ne connaît guère que le nom. D'ailleurs leur culte était rarement pratiqué par l'ensemble des Germains.* » (E. Tonnelat)

Chez les Celtes, des fouilles archéologiques ont livré de somptueuses sépultures de reines-prêtresses et leur mythologie compte de très nombreuses déesses puissantes. En premier lieu : *Dana*, déesse du peuple des *Tuatha Dé Danann et* mère des trois *Brigit*, déesses de la fertilité, de la poésie et de la métallurgie, vénérées dans l'ensemble du monde celtique.
« *Si le Grand Tout est Dana, la tradition lui donne neuf visages principaux et ont a dit qu'elle a engendré quantité de dieux et déesses, issus d'elle-même ou de mutations d'elle-même, ou de rencontres avec d'autres dieux originels émanés dans le même temps du grand dragon, partie fragmentée du même*

corps spirituel. Nul besoin de temple pour cette religion-là en sa genèse, car la nature est une des réalités de Dana, et les humains sont dans la volonté et la force de Dana. » (B. Genest & P. Sanda)
Viennent ensuite : *Artio,* déesse de la nature, toujours accompagnée d'un ours. *Tara,* déesse de la victoire et du courage. *Rhiannon*, représentation de la souveraineté féminine et garante de la fécondité du royaume. Elle est souvent assimilée à *Epona,* déesse des chevaux, qui guide les âmes vers l'autre monde. Mais la présence dans sa statuaire de cornes d'abondance semble indiquer, qu'à l'origine, *Epona* aurait pu être une déesse de la fertilité. *Belisama* (la très brillante) : divinité associée au foyer, aux arts et à la métallurgie, mais, surtout, divinité guérisseuse ; avec les Déesses *Damona* et *Sequana*, elle règne sur les sources, les rivières et les eaux thermales. *Arianrhod,* déesse des étoiles du jour et de la nuit, de la divination et de la magie céleste. *Ardanna,* déesse de la beauté, de la virginité et de la jeunesse. Sans oublier *Morrigan*, *Lunartianne*, *Rosmerta*, *Livia, Bodva,* ou *Prissia* héritières des déesses-mères ou des « maîtresses des animaux » originelles.
Toutefois, il convient de rappeler que « *contrairement aux Grecs et aux Romains des époques républicaines et impériales, les Celtes ne se font pas une représentation anthropomorphique des puissances divines. Longtemps les statues présentant les dieux sous une forme humaine leur furent inconnues* » (J.L. Brunaux) C'est la colonisation romaine qui généralisa la représentation anthropomorphe des dieux et déesses gauloises.
Ces déesses celtes détiennent toutes sans exception une puissance spécifique qui confère la souveraineté à celui qui les épouse. Par souveraineté on peut entendre immortalité et par épouser, s'unir avec le divin, célébrer des noces sacrées. Les divinités féminines, dans de nombreuses traditions non exclusivement celtes, ne sont-elles pas les gardiennes d'arbres de vie, de fruits d'immortalité (mythe grec du jardin des Hespérides), de lieux où se trouve entreposée la « force occulte du Monde »?
« *Dieu a transmis la lumière de Sa Révélation à un vase de terre. Mais ce vase s'est brisé tant la lumière était vive. Alors la Révélation divine s'est répandue sur toute la terre en se diffractant en mille éclats de lumière. Chaque éclat est un reflet du divin. Aucun ne recèle toute la Vérité.* » (C. Champougny-Oddoux)
Chacune de ces nombreuses déesses possède donc les caractéristiques de la déesse-mère qui n'a jamais totalement disparu, malgré tous les efforts des sociétés patriarcales pour lutter contre son influence. Rome, par exemple, n'a eu de cesse, tout au long de son histoire, de réduire l'importance des

divinités féminines issues des premières cultures italiques, en particulier étrusques, pour les cantonner aux « vertus matronales », instaurant ainsi la primauté du droit paternel, l'incarnation virile de l'*Imperium,* le pouvoir absolu de *Jupiter.*

Vierges et prostituées

Vierge viendrait du mot gaulois « virago » qui signifie : femme libre.

Jean Markale, historien spécialiste du monde celtique, remarque que l'univers des légendes irlandaises, galloises, et des romans de La Table Ronde qui en découlent, est peuplé de « *pucelles rencontrées au détour du chemin, de gardiennes de fontaines, de belles châtelaines au regard alangui, de prisonnières de méchants seigneurs.* » Mais il s'empresse de préciser : « *Ces pucelles sont incontestablement vierges au sens le plus large du mot, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas en puissance d'époux, qu'elles ne sont pas sous l'autorité d'un homme : car finalement dans la tradition celtique comme dans toutes les traditions méditerranéennes préchrétiennes, la virginité n'est pas physique, elle est purement morale et ne concerne que l'indépendance de la femme vis-à-vis de l'homme. La Vierge, c'est la femme libre, toujours disponible, toujours neuve, toujours possible, symbole éclatant du renouvellement, de la jeunesse, et aussi corollairement de la liberté sexuelle. Car la Vierge est aussi la Prostituée. Celle qui n'est jamais esclave de l'homme. C'est une sorte d'Amazone. Elle refuse le mariage, mais pas les amants. Elle refuse l'esclavage mais peut tenir l'homme en esclavage.*»

La virginité est une caractéristique de la Déesse-mère correspondant à l'une des trois phases de la lune.

« *La nouvelle lune est associée à la vierge, la pleine lune à la femme à l'apogée de son activité sexuelle (mère, amante ou prostituée), la lune décroissante à la vieille. Chacune de ces trois manifestations correspond à un besoin particulier de la société, et la possibilité de n'invoquer qu'une de ces manifestations rend la déesse plus accessible. La chasteté de la vierge n'est pas affectée par l'intense activité de la mère amante ou prostituée. Au besoin, elle est capable de retrouver sa virginité immaculée à volonté ou à la suite de certaines fêtes ou cérémonies. Elle est toujours vierge, un qualificatif que partagent Ishtar, Aphrodite et d'autres déesses connues pour leurs aventures amoureuses.* » (S. Husain)

Ishtar, qui multiplie les relations sexuelles avec les dieux et les hommes dans la journée, se baigne chaque soir dans un lac sacré pour retrouver sa virginité. On peut se demander si les 72 vierges que le croyant peut déflorer dans le Paradis d'*Allah* et qui chaque matin retrouvent leur virginité, ne sont

pas une réminiscence de ces anciennes déesses de l'amour et de la sexualité ?

Même si les Grecs antiques font une distinction entre *Aphrodite Urania* qui personnifie l'amour spirituel et *Aphrodite Pandemos* qui représente l'amour charnel, dans la plupart des cultes de déesses, sexualité et spiritualité sont étroitement associées. Les prêtresses des temples dédiés aux déesses sont considérées comme les avatars de la divinité. En s'unissant physiquement avec la déesse, le fidèle communie spirituellement avec le monde. La déesse ne représente pas le monde, elle est le monde ! Et la notion de péché n'a pas lieu d'être car aucun organe de la déesse ne peut être impur, et surtout pas celui qui donne la vie.
Bien entendu, en contrepartie, le fidèle doit entretenir le temple et les temples les plus riches sont ceux qui ont le plus de prêtresses. Gardons-nous de juger avec les yeux d'un individu du XXIème siècle ; pour tous les gens de cette époque, la sexualité dans l'enceinte du temple est une expression de la force vitale, elle est sacrée, source de guérison et de régénération, répétition de l'union originelle d'*Ouranos* et de *Gaïa,* du Ciel et de la Terre. Et l'acte sexuel ne peut avoir lieu qu'après un temps (plusieurs jours parfois) de jeûne, de libations, de mortifications et de prières.
En Inde, les dévadasi, servantes des dieux, « *jouissaient d'une position sociale enviée. Certaines amassaient de jolies fortunes qu'elles employaient généralement au bien public. Pour être admise dans un temple une servante devait être indiscutablement vierge et n'avoir pas plus de 8 ans. Un professeur s'attachait alors à sa personne afin d'en faire une femme accomplie sachant lire, chanter et danser. On la mariait en cérémonie avec une épée ou un arbre. Comme elle n'en demeurait pas moins vierge, lorsqu'elle avait atteint la puberté elle était vendue aux enchères, et le dernier enchérisseur, en général un riche vieillard payait fort cher le droit de la posséder. Ce n'était pourtant qu'une possession éphémère. Bientôt elle retournerait au temple, femme accomplie par cette défloraison laïque. Elle était maintenant armée pour accomplir son service religieux.* » (J. Duché)
Ces prostituées sacrées portent bonheur, elles sont encore de nos jours sollicitées pour ouvrir des cortèges de mariage ou présider à toute autre cérémonie importante.
Les chrétiens mangent bien leur dieu, pourquoi les païens ne feraient-ils pas l'amour avec leurs déesses ?

La psychologue jungienne Clarissa Pinkola Estés décrit, dans *Femmes qui courent avec les loups*, une étonnante déesse grecque de la sexualité dans laquelle elle voit une descendante directe des « *déesses du ventre du néolithique, mystérieusement dépourvues de têtes et quelquefois de pieds et de bras* ». Il s'agit de la déesse *Baubô*. « *Elle n'avait pas de tête, ses yeux se trouvaient à la place des mamelons et sa vulve lui tenait lieu de bouche.* » Baubô parle avec son vagin, de préférence de manière salace, et rit avec ce même vagin. Et ce rire guérit. *Baubô* est la seule à pouvoir consoler et apaiser le chagrin de *Déméter* séparée de sa fille *Perséphone*.

La Shakti

« *En Inde, au VIIème siècle, des textes mystiques appelés tantra commencent à propager le concept de Shakti : l'énergie féminine brute, la puissance primordiale sans laquelle les dieux ne pourraient pas fonctionner. Après des siècles de cultes masculins indo-européens, la Déesse réaffirmait sa suprématie. Selon la conception tantrique, Shakti émane du grand pouvoir de la force universelle de Kâli la Grande. Elle contient le cosmos et les dieux. Une peinture montre Çiva assis dans son crâne, Vishnou sur ses seins et Brahma sur sa vulve.* » (S. Husain)

Le Tantrisme est une doctrine mystique qui divinise l'union de la femme et de l'homme. Il « *se fonde sur un ensemble de textes ou « tissus » (tantra) qui traitent de l'énergie féminine possédées par les êtres suprêmes et permettant à ces mâles d'agir. Car dans cette théologie, le féminin est actif et le masculin passif. Le sexe faible est la force des dieux.* » (O. Vallet) Sans l'apport du féminin, le masculin n'a aucun pouvoir, ni même aucune existence. Ainsi *Shiva* est-il surnommé *Ardhanarishvara*, le seigneur demi-femme.

De nombreux historiens renvoient ce courant à des sources prévédiques. « D*ans ce substrat, qui appartient aux populations dravidiennes de l'Inde et, en partie, à des couches et des cycles de civilisations plus anciennes, comme celles qui ont été mises à jour par les fouilles de Mohenjo-Daro et de Harappa (3000 ans av. J.-C. environ) le culte d'une grande déesse ou Mère Universelle (la Magma Mater) a formé un thème central et revêtu une importance qu'ignorent complètement la tradition védique et sa spiritualité à tendance essentiellement virile et patriarcale.* » (J. Evola)

Le culte fervent de la déesse-mère-terre a profondément impacté la spiritualité hindoue. Malgré l'offensive des dieux mâles indo-Européens, les peuples autochtones sont demeurés très attachés à la fertilité et à la bienveillance maternelle. Mais ce culte ne s'est jamais autant manifesté que dans le cadre du courant tantrique.

Comme tous les courants de la pensée spirituelle hindoue, celui-ci se décompose en toutes sortes d'écoles : shivaïste, vishnouïste, shâktiste, etc. Le plaisir de la spéculation et l'amour des nuances est tel chez les hindous qu'il est difficile de définir précisément le tantrisme. On peut toutefois le classer en deux grandes familles nommées respectivement tantrisme de la main droite et tantrisme de la main gauche. La première fait du plaisir sexuel partagé avec un ou une partenaire une énergie proprement cosmique susceptible de diviniser l'homme (ou la femme), la deuxième part du principe que « *le progrès spirituel n'est possible qu'avec l'aide des choses mêmes qui sont les causes de la chute de l'homme.* » (Kulânarva-tantra) et prône toutes sortes d'activités sexuelles à priori répugnantes pour un Occidental. Car le Tantrisme est loin, très loin, de la vision érotique simpliste que les Occidentaux s'en font. Outre que les deux partenaires doivent maîtriser dans l'étreinte des positions impossibles pour qui n'a pas suivi un sévère entraînement, ils doivent renoncer impérativement au plaisir profane et vulgaire, en particulier pour l'homme, parvenir au contrôle total de son émission séminale jusqu'à pouvoir lui faire rebrousser chemin. Et puis, les règles imposées pour la pratique du culte peuvent laisser l'Occidental perplexe.

« L*a conquête de l'illumination exige que soient brisées toutes les chaînes des conventions et des habitudes. Or la notion de dignité et de respectabilité est l'une des plus dangereusement insidieuses de ces chaînes. La pratique du Tantra exige une vie exilée du monde et la rupture avec la société non tantrique. Pour accomplir le rite supérieur de réintégration, il faut que les rapports sexuels aient lieu pendant les menstruations du partenaire féminin, époque où son énergie femelle « rouge » est à son apogée. Mais l'idéal est encore que le rite soit consommé dans un champ crématoire au milieu des cadavres, des bûchers flamboyants, des corbeaux et des chacals qui se repaissent d'ossements.* » (P. Rawson)

Les différents renoncements que le postulant tantrique doit mettre en oeuvre avant d'aborder toute pratique ont été recueillis dans le *Pançakrama,* un recueil de techniques tantriques de purification du corps : e*n* premier lieu, il ne « *faut pas se laisser émouvoir par la souffrance et les misères d'autrui et en avoir l'âme altérée* ». Écarter ensuite tout ce qui ressemble à de l'espoir et à sa contrepartie: la désillusion. Vient ensuite la honte. Ne tenir en aucun cas du jugement d'autrui ; « *les appréciations de la société ne doivent avoir aucune prise, qu'elles soient négatives ou positives.* » D'autre part, la notion de péché telle qu'elle est admise dans le monde judéo-chrétien n'a aucun sens. La mauvaise conscience est un obstacle. « *On ne doit pas être déprimé*

par la pensée de ce qu'on a fait. » Il est nécessaire par ailleurs de surmonter toute idée de peur et de dégoût. « *Aucun des objets qu'on emploie ne doit être utilisé avec dégoût, convoitise ou attachement.* » Il est enfin indispensable de couper tout lien avec sa famille et avec le concept de castes. Le postulant tantrique doit se sentir « *le même devant l'ami, l'ennemi et soi-même, face au plaisir comme à la douleur, au ciel comme en enfer, dans le bien comme dans le mal, devant le mépris comme devant la louange, le jour comme la nuit, dans le besoin comme dans l'opulence, devant une prostituée comme devant sa mère, avec sa femme ou avec sa fille, devant la réalité comme devant le rêve, devant ce qui est permanent comme devant ce qui est éphémère.* » Aucun tabou, aucune restriction sociale, aucun interdit, ne doivent être respectés. Ce qui peut paraître contraire à l'essence même d'une religion telle que la définit Salomon Reinach, soit: « *un ensemble de scrupules qui font obstacle aux appétits naturels de l'homme et entravent le libre exercice de ses facultés physiques*. » Cette destruction de tous les interdits, permet au tantrique de « *parvenir à un état intérieur tel qu'il ait le sentiment qu'il n'y a rien en principe qu'il ne soit capable de faire* (J. Evola)
L'union des énergies féminine et masculine ainsi purifiées de toute pollution sociale ou sentimentale ouvre grand les portes du monde divin. Le *Pançakrama* est le texte de référence du tantrisme de la main gauche. On peut aisément imaginer les débordements résultant d'une telle pratique.

Kali est la plus célèbre des *Shakti (ou Çakti)*. Pourtant associée à de sanglants sacrifices humains, elle compte encore aujourd'hui de nombreux dévots pour qui elle est « *une amie compatissante, prête à pardonner tous les manquements et à accueillir dans son paradis tous ceux qui l'aiment. »* (J. Varenne)
Kâlî est avant tout la déesse de la renaissance et de la vie avant d'être celle de la mort. Présente à l'origine dans les *Veda* comme une déesse-mère héritée des cultes dravidiens, elle devient au fil du temps la *Shakti* de *Shiva*.
« *Kali, shakti de Shiva est généralement représentée sous des traits effroyables, une femme noire, nue, la chevelure au vent, tirant la langue, portant un collier de têtes humaines, foulant au pied le corps de son époux, brandissant un couteau sanguinolent et une tête fraîchement coupée. Et pourtant, elle est par excellence la Divine Mère, même pour des hommes aussi doux et purs que Râmakrishna, qui la voyait, l'écoutait, l'adorait. Pour Shrî Aurobindo, elle est splendide énergie, volonté écrasante, qui détruit impitoyablement toutes les imperfections, et exige que l'homme sacrifie tout ce qui lui est le plus cher pour s'en aller, libre dans la vie spirituelle ardente,*

vers la libération. Quant au collier de crânes, plus d'une fois des hindous m'ont dit gravement : « La mère m'a déjà coupé plusieurs têtes. » Ils entendaient évidemment par là que dans le processus de l'évolution spirituelle accélérée que met en œuvre Kâli, l'homme doit à intervalles plus ou moins rapprochés faire abandon complet de la personnalité qu'il s'était constitué pour la remplacer par une autre, plus haute, plus pure, plus proche de Dieu. » (J. Herbert)
Kâli n'a donc pas pour ses adeptes la réputation détestable qu'elle a en Occident, due en particulier aux sinistres frères Thug, adorateurs de *Kâli*, popularisés par les films de Fritz Lang et Steven Spielberg. Ces fanatiques de la déesse ont, dans des temps anciens, imaginé un rite original: ils se fondent dans la foule pour assassiner des inconnus en offrande à *Kâli*. Ils épargnent les enfants, les femmes enceintes et les vieillards dont la vie ne vaut plus grand chose. À partir de la colonisation britannique, ils épargnent leur peuple et n'assassinent plus que les Anglais, générant une psychose qui déborde rapidement dans les journaux, la littérature et le cinéma.
Kâlî se débarrasse progressivement de toute association avec un dieu mâle pour recouvrer autour du Xème siècle sa puissance originelle de déesse-mère et s'impose à ses fidèles comme la créatrice ultime et incontestée de l'univers. La femme reprend sa souveraineté initiale. L'acte sexuel originel disparaît, l'énergie féminine n'a plus besoin de l'énergie masculine pour créer. Il n'y a rien hors d'elle, elle est seule et sans second, elle est le pouvoir en tant que tel, la racine de toute existence.
« *Par elle ont été manifestés les mondes, par elle ils sont soutenus, et enfin par elle, ils seront absorbés. Elle est le suprême Brahman lui-même. Elle est l'assise de tous les autres dieux. Sans la Çakti, ils ne pourraient maintenir leur existence personnelle*. » (*Tantratattva*)
Tout est Shakti!

Une autre *Shakti* souveraine, moins connue que *Kâlî*, mais disposant des mêmes attributs et des mêmes pouvoirs, mérite toute notre attention. Le *Tripuraràhasya* ou *Doctrine secrète de la déesse Tripura* est un texte que l'on pense avoir été écrit entre le Xème et XVème siècle, s'insérant dans le vaste corpus de la littérature tantrique. Traduit du sanskrit par Michel Hulin, il se présente sous la forme d'un dialogue entre un maître et son disciple et fait appel, comme c'est une habitude en Orient, à une suite de contes initiatiques subtilement emboités. La déesse *Tripurà* y est présentée comme l'essence de toute chose.

« Si *elle ne se manifestait pas, rien n'existerait. Sadàsiva, Isàna, Brahma, Visnu, Siva, Ganesà, Skandha, les protecteurs des points cardinaux, Laksmi et les autres shakti, les troupes des dieux mineurs, les démons, les serpents, les génies, tous ces êtres dignes de recevoir un culte, ne sont que des manifestations secondaires d'elle-même* ». (Tripuraràhasya)
Les auteurs du *Tripuraràhasya* considèrent donc la déesse *Tripurà* comme l'Unité à l'origine de la multiplicité.
« *Tout ce qu'elle manifeste demeure contenu en elle, comme les reflets dans le miroir.* » (Ibid)
Postulant que toute forme et toute activité présupposent une conscience qui les formalise et les active, et qu'il n'existe aucun lieu ni aucun moment où cette conscience ne soit présente, ces mêmes auteurs affirment donc que la déesse *Tripurà* est la Conscience originelle, pure, illimitée, « *plus vaste que l'espace et plus petite qu'un atome* ». Cette Conscience primordiale a exprimé dès l'origine des temps le désir de se manifester en des formes multiples, en des entités infinies, en une « *myriade de consciences de soi individuelles* », qui sont chacune un reflet d'elle-même. Bien sûr, on peut y voir de fortes similitudes avec « l'âme miroir » de saint Augustin, reflet de « l'âme divine dont elle émane », si ce n'est que l'idée d'un Dieu féminin aurait horrifié l'évêque d'Hippone.
La voie menant à la connaissance de cette Conscience primordiale passe selon le *Tripuraràhasya* par la connaissance de soi-même. Puisque nous participons de l'essence divine, la connaissance de nous-même doit logiquement nous conduire à la connaissance de la déesse. Ceux, qui au cours de leur vie terrestre prennent conscience de cette Réalité sont appelés délivrés vivants.
« *Le héros ou le saint qui peut accepter la déesse telle qu'elle est, sans se troubler inutilement, mais avec la bonté et l'assurance qu'elle réclame, est virtuellement le roi, le dieu incarné du monde qu'elle a créé.* » (J. Campbell)

La pensée tantrique confère à la divine *Shakti* de très nombreuses représentations : *Saravasti*, *Kâlî, Tripurà*, *Durgâ* (l'inaccessible), *Aditi* (la créatrice)… mais aussi *Maya*.
Maya est considérée comme le principe cosmique qui nous fait voir la « *Conscience globale, pure et illimitée* » sous l'aspect du monde tangible, la Réalité unique sous l'infini de ses manifestations. Si la déesse *Tripura* (ou *Kâlî*) est la créatrice de tous les univers, *Maya* apparaît à partir du moment où la *Shakti* primordiale exprime le désir de se matérialiser en se fragmentant. Le désir de la déesse devient une divinité en soi ; mais la

déesse et son désir ne peuvent être séparés, même si ce désir divinisé est nommé différemment. Car la *Shakti* demeure Une, et si *Maya* s'impose comme déesse de la dualité, de la matérialité et de la temporalité, elle n'est qu'une fonction de la *Shakti*.
Dans les textes védiques, *Maya* est décrit comme étant à l'origine de la prodigieuse énergie qui irrigue l'univers, car le un engendre le deux, le deux engendre le trois et le trois les dix mille mondes.
« *Les activités fondamentales de la Nature ont toutes leur origine dans Maya. L'électricité, par exemple, est un phénomène d'attraction et de répulsion ; ses électrons et ses protons sont de nature électrique opposée. Un autre exemple : l'atome, infime particule de matière, est comme la terre elle-même, un aimant ayant un pôle positif et un pôle négatif. Le monde phénoménal tout entier est sous l'emprise inexorable de la polarité ; aucune loi concernant la physique, la chimie, ou tout autre science, n'est exempte de ce principe inhérent des opposés et des contraires. Dès lors, les sciences physiques ne peuvent énoncer des lois en dehors de Maya, la trame et la structure même de la création.* » (P. Yogananda)
À partir du moment où apparaît l'idée que la dualité n'est qu'une illusion, parce que l'Unité serait la seule réalité, l'unique vérité, *Maya* sera assimilée à l'illusion. Entendons-nous sur le terme illusion, telle que la spéculation hindoue la conçoit… Illusion ne veut pas dire non existant, mais simplement existant dans le temps. Pour la Réalité absolue infinie, illimitée, éternelle, exister dans le temps signifie que demain, le phénomène n'existera plus, qu'hier, il n'existait pas encore, par conséquent, à l'échelle de cette Réalité absolue, toute existence dépendant de la temporalité est illusoire. C'est parce que la Maya, se développe dans le temps qu'elle est illusion! Destinée à disparaître ou à ne pas être renouvelée.
Le culte de la *Shakti* demeure vivace dans l'Inde d'aujourd'hui, pays éminemment machiste, ce qui prouve que la déesse-mère-terre, généreuse, féconde et bienveillante, existera toujours. Ne serait-ce que dans l'inconscient collectif.

« *Pour le tantra, chaque femme, aussi banale soit-elle, incarne la Déesse, la femme absolue, la Mère cosmique (…) Mais comment est-il possible de voir la Déesse cachée dans chaque femme ? Le tantra nous propose un premier moyen : considérer la relation du nouveau-né avec sa mère. Sorti de son ventre, il fait encore partie de sa chair et il lui faudra des mois, voire des années, avant qu'il ne soit, sinon séparé d'elle, du moins autonome. Or, dans l'univers enchanté de l'enfant, dont maman est le centre, elle est la femme*

idéale. Soyons délibérément méchant : imaginons-là laide et bête, acariâtre. L'enfant la voit-il ainsi ? Que non ! Pour lui, sa mère est beauté, bonté, amour, incarnés, en un mot, elle est Déesse ; parfaite, elle sait tout, elle ne peut mentir. Ce n'est que beaucoup plus tard, qu'il découvrira la femme « réelle », banale, anecdotique, avec ses défauts, ses bigoudis, et parfois son mauvais caractère. Pour nous, adultes « raisonnables », seule cette dernière est « réelle » et vraie, tout le reste est littérature. Alors, la Mère divine du bébé est-elle une illusion tout juste digne de l'imagination enfantine ? Pour le tantra, ce n'est pas l'adulte qui a raison, mais bien l'enfant, parce qu'au-delà des apparences, il perçoit la Réalité ultime, la Mère divine, la Vie cosmique incarnée dans la mère « réelle », concrète. L'autre voie d'accès à l'Absolu caché dans la femme est bien agréable. Il suffit d'être amoureux. » (A. Van Lysebeth)

Durant plusieurs milliers d'années, Dieu semble avoir été exclusivement DIEUE, car il n'y a pas ou très peu de statues d'homme ou de représentation du sexe masculin ; les fameux *lingams*, ces sculptures phalliques, parfois immenses et réalistes, que l'on peut trouver en Inde, mais aussi en Bretagne, en Corse et en Italie, ne sont apparues qu'autour du dixième millénaire avant J.-C., époque à laquelle Jean Markale situe la prise de conscience par l'homme de son rôle dans la procréation.
Le masculin a toujours cherché à réduire le pouvoir de la femme dont il se méfie. Encore de nos jours, avec des philosophes et des historiens traditionalistes tel Julius Evola pour qui le matriarcat n'est que la dégénérescence d'un patriarcat apollinien originel.
« *La question : Dieu est-il une femme ? ne se pose pas, car si on se la pose sérieusement il faudrait plutôt dire : Dieu est-elle une femme ? Il faut d'abord se demander si Dieu peut avoir un sexe ? Dans l'histoire, disons que les premiers dieux étaient des déesses féminines, qu'elles ont été chassées par les civilisations patriarcales, qu'il y a eu un retour progressif du féminin et que dieu est peut-être au-delà des sexes.* » (M. A. Descamps)

Loin de nous l'idée d'idéaliser la femme, elle a sa part de responsabilité dans la cruauté et la violence inhérente à la nature. Diane Fossey relate le cas de femelles gorilles dominantes estropiant les rejetons mâles d'autres femelles afin d'éviter qu'ils ne puissent un jour concurrencer sa propre progéniture.

....

5- GUÉRISSEURS & CHAMANES

Dans les sociétés traditionnelles, les maladies sont perçues comme des ruptures de communication entre les hommes et les dieux. En Mésopotamie, à une époque où est ignorée l'existence des microbes, des germes et des virus, chaque maladie est identifiée à un démon spécifique venu perturber cette communication. Il est logique dès lors que le recours aux dieux ou aux esprits protecteurs soit considéré comme le plus efficace des remèdes. Tous les moyens sont bons pour chasser ces démons et conjurer le mauvais sort. Une tablette d'Akkad explique par exemple comment lutter contre le mal de tête : « *Il est prescrit notamment de prendre les poils d'une chèvre vierge. Une femme en ménopause doit filer les poils avec la main droite et les enrouler avec la main gauche, elle nouera deux fois sept nœuds, ensuite l'exorciste récitera l'incantation d'Eridou. Il liera la tête du malade, sa nuque, sa gorge, et ses membres. Les eaux de l'incantation sont versées sur le malade et le mal de tête est exorcisé : qu'il monte au ciel comme la fumée d'une maison paisible, qu'il descende dans la Terre comme les eaux sales versées.* » (*Sources orientales CNRS*)

Si ce type de thérapie semble relever de la superstition la plus farfelue, elle a pour fonction essentielle de rapprocher le malade de son dieu ou de sa déesse personnelle dont il s'est éloignée, par une série de rituels scrupuleusement codifiés et demandant en général des efforts considérables, voire impossibles.

« *Le processus de guérison peut être décrit en très peu de mots: c'est la restauration d'un échange énergétique juste. En d'autres termes, guérir, c'est d'abord se gorger d'énergie et ensuite utiliser celle-ci dans une direction qui respecte nos besoins fondamentaux. Ceci nécessite d'éliminer toute source de tension.* » (T. Bernardin)

« *Selon la pensée mésopotamienne, un réseau de liens unit toutes choses dans le monde et unit le monde, monde des hommes, monde des dieux, monde des démons, monde céleste, monde atmosphérique, monde infernal… Certaines choses entrent en sympathie, d'autres en antipathie.* » (P. Riffard)

D'innombrables sorciers-magiciens pratiquaient à la cour des rois de Babylone pour combattre la multiplicité de démons malfaisants et autres méchants génies des maladies. Fut ainsi instaurée la « chambre des songes » où naquit, dit-on, l'art de l'oniromancie. Et c''est dans l'enceinte du palais royal que se développa l'inspection du foie et des viscères d'animaux

sacrifiés, qui se popularisa par la suite et gagna toute l'Antiquité. Leur raison d'être était la protection contre les démons et la nécessité de pouvoir les détecter par toutes sortes de signes.
« *Ce peuple qui savait dresser des horoscopes et tirer des oracles à partir de tous les signes* » (A. Ruffat) avait tendance à voir des démons partout. Chaque partie du corps, chaque organe possédait le sien propre. Chaque heure de la journée était sous l'égide d'un génie malintentionné qu'il fallait sans cesse neutraliser par la possession de talismans ou d'amulettes et flopée d'incantations protectrices.

L'Égypte ancienne, même si elle a développé une médecine efficace, basée sur l'observation pratique, attribue elle aussi les maladies à une « *marée de démons malfaisants* ». Pour lutter contre eux, toutes sortes de divinités protectrices doivent être invoquées, plus déconcertantes les unes que les autres pour des esprits modernes et cartésiens. « *Les Égyptiens savent faire des dieux »*, proclame un dicton. Des rites innombrables accompagnaient ces différents cultes, en féroce concurrence les uns avec les autres. Chaque temple revendiquant la présence d'un dieu guérisseur plus efficace que celui du temple voisin.
« *Là-bas, tout est dieu, à part Dieu lui-même* ». (Bossuet)
Cette croyance archaïque en des entités malfaisantes invisibles pourvoyeuses de maladies se poursuivra dans les mentalités chrétiennes; non seulement saint Augustin attribue les maladies à l'activité des démons, mais au dix-neuvième siècle, l'Église estime toujours que « *les maladies nerveuses ou mentales sont des manifestations diaboliques.* » Et beaucoup de superstitions, encore en vigueur aujourd'hui, pointent le surnaturel démoniaque comme étant à l'origine de nos malheurs, petits ou grands.

Le Serpentaire
En Grèce, si l'histoire nous dit qu'Hippocrate (460-377 av. J.C.) a poursuivi les travaux d'Empédocle et sa célèbre théorie des quatre humeurs : sang, phlegme, bile jaune et bile noire, la légende raconte que c'est *Asclépios*, fils d'Apollon, qui aurait transmis aux hommes la science de la médecine. *Asclépios* est à ce point apprécié autour du bassin méditerranéen que les Romains l'adoptent sous le nom d'*Esculape*. Ses sanctuaires sont des lieux de pèlerinage tout aussi fréquentés que Lourdes de nos jours. Le plus réputé est celui d'Épidaure. Estropiés, aveugles et malades s'y pressent afin de demander la guérison au dieu qui leur apparaît en songe pour leur révéler le remède dont ils ont besoin.

Selon l'une des multiples versions du mythe, *Asclépios* fut un jour mordu par un serpent au venin mortel. Il a l'idée d'utiliser ce venin pour soigner son empoisonnement et découvre ainsi le principe du vaccin. Une fois guéri, il décide d'offrir sa découverte au genre humain, provoquant la colère d'*Hadès*, dieu des enfers, qui voit d'un très mauvais œil la pénurie d'âmes pouvant découler d'une telle découverte. *Hadès* vient se plaindre à *Zeus* et exige qu'*Asclépios* soit sanctionné pour avoir défié la mort. *Zeus* se plie à l'exigence de son frère aîné et foudroie donc le malheureux *Asclépios*. Malgré tout, pour le remercier des bienfaits qu'il a apportés à l'humanité, *Zeus* l'installe dans le ciel. Ainsi naît la constellation du Serpentaire, porteur de deux serpents : le serpent qui empoisonne et celui qui guérit. (Il s'agit d'une constellation observable dans l'hémisphère nord, traversée par le Soleil du 29 novembre au 18 décembre, localisée entre le Scorpion et le Sagittaire. Elle est présente dans ce que l'on nomme le zodiaque sidéral, pour faire court le zodiaque des constellations, mais absent du zodiaque tropical, le zodiaque des signes. Ou si vous préférez, présent en astronomie mais absent en astrologie.)
Une autre variante du mythe affirme que c'est Hygie, la fille d'*Asclépios*, qui a l'idée d'utiliser le venin pour en faire un remède et guérir son père. Elle l'aurait recueilli dans une coupe dont le contenu évoluera plus tard en Panacée. Cette coupe, associée aux deux serpents, le serpent qui tue et le serpent qui guérit, deviendra l'attribut du dieu *Hermès* : le fameux caducée, emblème des médecins. Mais le caducée n'est pas, semble-t-il, une invention grecque. On trouve sur un gobelet sumérien de 2150 ans avant J.-C. la figure du dieu *Ninggishzida*, rattaché au culte des saisons et au cycle de la mort et de la renaissance, associée à un caducée. C'est-à-dire à deux serpents enroulés autour d'un axe, bâton ou arbre. *Ninggishzida* serait l'un des nombreux dieux archaïques ayant contribué à l'émergence en Grèce du dieu *Hermès*, qui hérita du caducée. Notons que la déesse *Isis* est elle aussi souvent représentée avec un caducée. Ce symbole d'équilibre est donc l'apanage des dieux guérisseurs.
Hygie sera à son tour divinisée, représentant la médecine préventive (hygiène). Ses soeurs sont Panacée (les remèdes), Iaso (la convalescence) et Méditrine (la guérison). Toutes sont petites-filles d'*Apollon* dont les pouvoirs guérisseurs sont éminemment réputés, notamment à Delphes.
En Egypte, au troisième millénaire avant notre ère, un personnage suit une destinée comparable à celle d'Asclépios, il s'agit d'Imhotep. À l'origine architecte et chancelier du roi Djeser, vénéré comme inventeur de l'architecture sacrée, Imhotep devient au tournant de notre ère, par un lent

glissement dont les aléas de l'histoire gardent le secret un puissant dieu guérisseur, qui aurait divulgué la science des herbes sacrées.
Dans l'Antiquité tardive, les dieux guérisseurs se multiplient. Ou plutôt la fonction de guérisseur est attribuée à diverses divinités préexistantes. Ainsi, en Égypte, *Isis* qui a redonné vie à *Osiris,* est-elle créditée d'un pouvoir curatif sans limite. Mais elle n'est pas la seule., *Amset* veille sur le foie, *Hâpi* sur les poumons, *Duamutef* sur l'estomac, *Quabhsonuf* sur les intestins…
« *Selon les Égyptiens, Isis a inventé beaucoup de remèdes utiles à la santé, elle possède une grande expérience de la science médicale et, devenue immortelle, elle se plaît à guérir les malades. Elle se manifeste aux malades sous une forme particulière, et apporte en songes des secours à ceux qui l'implorent… Elle se montre surtout aux malades pendant leur sommeil, apporte des soulagements et guérit d'une façon surnaturelle ceux qui lui obéissent. Bien des malades que les médecins avaient désespéré de rétablir ont été sauvés par elle; un grand nombre d'aveugles et d'estropiés guérissaient quand ils avaient recours à la déesse.* » (Diodore de Sicile)
Heka, toujours en Égypte, est détentrice d'une magie capable de soigner toutes les maladies, de même Sérapis, dieu hybride de la nouvelle dynastie des Ptolémée, mixte d'Osiris et d'un dieu taureau; En Iran, *Anahita* est priée par les soldats pour favoriser la guérison des blessures. On trouve les équivalents de ces pouvoirs guérisseurs divins en Amérique précolombienne, en Chine, en Scandinavie… Chez les Celtes, c'est la déesse *Sequana* qui hérite de ces prérogatives.
« *Au début du 1er siècle avant notre ère, a existé sur le plateau de Langres un sanctuaire édifié par les Longons, un peuple gaulois, sur le site même des sources de la Seine. L'espace central du complexe abritait un grande statue de la déesse au pied de laquelle le pèlerin présentait l'objet de sa demande et déposait en offrandes des victuailles, mais également des petits objets représentant l'organe ou le membre touché par la maladie.* » (C. Bernard)
Sequana est censée détenir des pouvoirs magiques puissants. Dans l'Antiquité, la frontière entre médecine et magie est difficile à déterminer.
Notons un dieu guérisseur celte fort original : *Dian Cecht*. Ce dieu jette malades et blessés au fond d'un puits et vient les récupérer le lendemain entièrement guéris quelque soit la gravité de leurs blessures ou de leur maladie…

La Grèce, a elle aussi multiplié les dieux guérisseurs dont les paroles oraculaires retentissaient partout dans le pays, proférées par des Pythies, des Sibiylles et autres devins, censés diffuser les ordonnances divines; à

Épidaure, à Delphes, à Lébadée, à Dodone… En règle général, l'ordonnance était délivrée par les songes qui détenaient une place prépondérante dans la thérapie grecque, avec bien sûr le recours à certaines herbes et certains narcotiques pour les provoquer. « *Les songes,* dit Platon, *sont un moyen d'allier les cieux à la terre*. »
Si un dieu peut guérir, il peut aussi être vecteur de maladies, ainsi Apollon est-il surnommé le « dieu aux rats » car il est considéré comme le maître des épidémies. Dans l'Iliade, il envoie «*ses amis les rats*» répandre la peste chez ses ennemis achéens. Cela signifie-t-il que les Grecs avaient connaissance du rôle des rats dans la transmission de la peste plus de deux mille ans avant les travaux d'Alexandre Yersin et de Paul-Louis Simond ? Beaucoup de connaissances antiques, en particulier, celles qui ont trait à la médecine, ont disparu et rien ne permet d'affirmer que nos ancêtres n'aient pas disposé d'un savoir considérablement plus riche que celui qu'on leur prête habituellement.
Cette combinaison funeste entre dieux et maladie perdure dans la médecine médiévale, pour qui les maladies contagieuses, la peste en particulier, ne sont pas provoquées par des phénomènes naturels mais correspondent forcément à un châtiment divin. Dans la Chrétienté, la notion de contagion a toujours été associée à la transmission des péchés. « *Si l'on isole les lépreux, c'est d'avantage pour des raisons morales que médicales (..) Chez Augustin puis dans toutes la littérature patristique, ce qui infecte, ce qui corrompt, ce qui circule comme une pestilence, c'est d'abord la dissidence religieuse , c'est-à-dire fondamentalement le mal, l'oeuvre du malin. »* » (P. Boucheron) Il en va de même chez les Musulmans, si l'on s'en réfère au fameux « hadith de la peste: « *Il n'y a ni contagion, ni mauvais présage, ni spectre, ni mois funeste, il n'y a que la soumission à la colère de Dieu.* »

La médecine ayurvédique

Pour les Hindous, si la protection contre les maladies est dévolue aux dieux jumeaux *Ashvins*, c'est *Brahma* qui aurait enseigné aux hommes la médecine ayurvédique. *Brahma* fait partie de ce que les Hindous nomment la Grande Trinité: *Brahma, Shiva, Vishnou*. (Pour éviter toute confusion, précisons qu'à l'instar des autres dieux, *Brahma* n'est qu'un attribut du *Brahman*.)
Le premier texte connu d'ayurveda est rédigé aux environs de 1500 avant notre ère, mais la tradition fait remonter cette science jusqu'à 10 000 ans avant J.C. (10 000 est souvent employé en Orient pour qualifier l'incalculable.) En sanskrit, *ayur* signifie vie et *veda* lecture. L'A*yurveda* est par conséquent la lecture de la vie. Il s'agit d'une médecine holistique que

Wikipédia définit ainsi : « *Méthodes fondées sur la notion d'un soin apporté en tenant compte de la globalité de l'être humain : physique, émotionnel, mental et spirituel… »* Le but de la médecine ayurvédique est de reconnecter l'humain avec la totalité dont il émane, afin de restaurer l'équilibre entre le corps et le cosmos, entre l'*Atman* (le Soi) et le *Brahman* (le Tout), principe de bonne santé. Partant de la certitude que la matière est une « *condensation de l'esprit* », la médecine ayurvédique cherche à harmoniser l'esprit du malade avec l'esprit du cosmos, à exploiter l'énergie globale dans le but de rééquilibrer une énergie locale défaillante, à établir une correspondance entre macrocosme et microcosme, entre monde humain et monde élémentaire. Partant du principe que le prâna, le souffle vital, est l'énergie qui circule dans tout l'univers et se manifeste dans les différents plans physiques, mentaux ou spirituels, la médecine ayurvédique recommande particulièrement la pratique du yoga censé apporter le contrôle et la maîtrise de ce souffle vital.
L'Inde qui compte plusieurs centaines de millions de dieux, en invente encore de nos jours. Ainsi, la variole, la tuberculose et même le sida ont donné naissance à des déesses protectrices (*Shitala Mata, Bodari Mata…*) censées prévenir ces maladies, considérées comme des « jeux divins ».
La médecine hindoue est une science sacrée ; on ne peut guérir sur un plan « inférieur » que si l'on est sauvé sur un plan « supérieur ».

Un traité de chirurgie indienne daté du Xème siècle, le *Susrutasmithà*, dont la diffusion a largement dépassé les frontières de l'Inde, exige avant tout du médecin-chirurgien une vie vertueuse, une vie respectueuse des rites et l'impérieuse nécessité d'exécuter « *dans un esprit de détachement, tous les actes qu'il faut accomplir. Car l'homme qui agit en complet détachement atteint le but suprême.* » Le don de guérison a été de tout temps une prérogative qui impose d'oublier égoïsme et profit. La *Gîta* préconise : « *Que le motif soit dans l'acte et non dans le fruit.* »
Selon la tradition tibétaine, « a*ussi vigilant que le faucon, aussi patient que le mouton, aussi précautionneux que le renard, voilà à quoi doit aspirer le médecin idéal. Ses qualités intérieures sont tout aussi importantes que ses connaissances : ne pourrait être déclaré médecin celui qui serait incapable de partager les souffrances physiques de ses patients, qui ne leur montrerait aucune compassion. Celui qui veut soigner les autres doit se projeter en Bouddha de la compassion.* » (M. & C. Laffon)
Le thérapeute, s'il veut être efficace, se doit d'être irréprochable.

Philippe de Lyon, thaumaturge français de la fin du dix-neuvième siècle, à qui l'on prête de multiples guérisons « miraculeuses », assortit la pratique thérapeutique du magnétisme à un comportement vertueux :
« *Pour guérir les malades, le magnétisme peut faire beaucoup de bien, mais il faut avoir les mains excessivement « propres » pour le pratiquer. Tous, vous pouvez vous soulager, vous guérir même les uns les autres, par le magnétisme sur les parties malades et en demandant à Dieu. Mais pour être exaucé, il ne faut pas avoir de rancune contre personne, aimer son prochain comme soi-même, et ne pas compter sur ses propres forces qui ne sont rien, mais sur Dieu*. » (N. Philippe)

Philippe de Lyon (Nizier Philippe : 1849-1905) est aujourd'hui oublié, mais il a défrayé la chronique et enflammé les esprits en Europe à la fin du dix-neuvième siècle. Sa réputation est telle qu'elle lui ouvre les portes des cours européennes ; il est consulté par le tsar Nicolas II, le Kaiser, les rois d'Italie et d'Angleterre. De nombreux témoins affirment qu'il fait des miracles et guérit toutes sortes de malades. On prétend même qu'il procède à des résurrections.
« *J'ignore tout de moi. Je n'ai jamais compris et je n'ai jamais cherché à m'expliquer mon propre mystère. J'avais six ans à peine et déjà le curé de mon village s'inquiétait de certaines manifestations dont je n'avais pas conscience et il me disait : Petit, tu as dû être mal baptisé, car le diable me paraît être ton maître. J'opérais des guérisons à l'âge de treize ans, alors que j'étais à peine capable de me rendre compte des choses étranges qui s'accomplissaient par moi. Mon rôle est celui d'intermédiaire inconscient entre les hommes et un pouvoir supérieur que vous pouvez appeler Dieu, si vous voulez.* » (Entretien de Maître Philippe à la Dépêche de Lyon, 13 mars 1903)
Nizier Philippe organise plusieurs fois par semaine, rue Tête d'Or à Lyon, des séances de guérisons auxquelles se pressent parfois plus de 200 personnes. Des policiers chargés de le surveiller s'y rendent incognito. Ils consignent dans leurs rapports les incroyables guérisons auxquelles ils assistent. Elles sont aussi confirmées par des médecins venus en curieux ou dépêchés par les autorités ; dont le célèbre professeur Bournazel, surnommé le chasseur de charlatans. « *La science ne peut comprendre ce qui se passe ici.* », écrira-t-il. Philippe soigne gratuitement, mais demande en contrepartie au malade guéri de faire des efforts pour ne plus calomnier qui que ce soit en son absence, car, selon lui, toute parole négative proférée à l'encontre d'une personne charge cette personne de négativité et l'empêche de progresser.

Ou bien de renoncer à un procès et pardonner… Dans tous les cas : « d'aimer son prochain comme soi-même ». Car c'est par l'intermédiaire de prières au Christ, qu'il nomme son « ami », que Philipe guérit.
Distinguons parmi les innombrables saints et religieux guérisseurs forcément vertueux qui firent courir les foules de malades et de miséreux, du Moyen-âge au XVIIIème siècle, Hildegarde de Bingen, abbesse bénédictine du treizième siècle, qui reçut par ses visions et ses méditations une compréhension intuitive de la création lui ayant permis d'élaborer toutes sortes de médications à base de plantes, encore recommandées de nos jours.
Depuis les débuts du christianisme, la sainteté a toujours été associée par les croyants à la capacité de guérison ; chaque saint possède sa pathologie correspondant généralement au type de martyre qu'il a subi : ainsi sainte Apolline, qui fut frappée à coups de pierres jusqu'à ce que toutes ses dents tombent, est-elle très réputée pour soigner les maux de dents. Saint Mammès qui fut éventré à coup de fourche et qui ne cessait de glorifier Dieu tout en se tenant les entrailles, est le spécialiste des maladies intestinales. Saint Blaise, qui fut décapité, soulage les maux de gorge. Saint Firmin, qui fut étranglé dans son sommeil, est invoqué pour lutter contre les… insomnies. Saint Siméon styliste, qui demeura 37 ans debout sur une colonne de pierre, soigne les verrues plantaires… Etc. Certains saints sont crédités de guérisons miraculeuses de leur vivant, ainsi saint Benoit, spécialiste des maladies de peau, aurait guéri de nombreux lépreux. Saint-Lô, dont la légende rapporte qu'il aurait rendu la vue à une femme aveugle, est-il reconnu pour guérir les maladies des yeux. Saint Roch, qui s'est dévoué auprès des pestiférés, est prié pour protéger les populations des épidémies… D'autres, après leur mort. C'est le cas de saint Claude que l'on surnommait le faiseur de miracles, dont le tombeau a donné lieu durant plusieurs siècles à un célèbre pèlerinage ou encore de saint Marcoul. Sans parler des innombrables reliques de saints conservées pieusement dans les églises, censées soulager à peu près toutes les maux connus, rapportant ainsi de considérables revenus à leurs heureux propriétaires. Beaucoup de ces saints demeurent encore aujourd'hui l'objet de cultes et il n'est pas rare de voir au pied de leurs statues, dans les églises ou les oratoires champêtres, toutes sortes d'objets votifs : photos, rubans, mouchoirs, linges de bébé, demandes écrites de guérison, peluches, chaussures d'enfants, chapelets, épingles et bouquets de fleurs. Le phénomène n'est pas réservé au monde chrétien, les fidèles musulmans se sont longtemps pressés sur la tombe d'Avicenne, le « prince des médecins ».

Du temps de la royauté, les souverains sont crédités du don de thaumaturgie. Les rois de France et d'Angleterre guérissent les écrouelles (dérivé scrofuleux de la tuberculose), les rois du Danemark, l'épilepsie, ceux de Hongrie la jaunisse… Ce don de guérison appelé « toucher royal » est la preuve que le roi est bien roi de droit divin. L'étude menée par l'historien Marc Bloch sur les rois thaumaturges démontre l'importance que revêtait ce toucher, l'extraordinaire croyance populaire qui y était attachée et les guérisons effectives qui en résultaient.
On dit d'un thaumaturge qu'il guérit miraculeusement par l'invocation de Dieu. « *Le thaumaturge n'apparaît homme de Dieu que dans la mesure où il sait communiquer une foi en Dieu capable de susciter la victoire sur l'angoisse et la guérison de la maladie résultant de celle-ci. Le fait qu'on voit en lui un chamane, un prophète, un messie, un fils de Dieu ou n'importe quoi d'autre reste totalement secondaire : la seule chose essentielle, c'est la force de conviction qui émane de lui et qui s'empare du malade. Sa qualité d'envoyé de Dieu ou d'être divin s'affirme du seul fait qu'il peut inspirer au malade suffisamment de confiance en son tréfonds originel pour gommer la blessure de l'angoisse.* » (E. Drewermann) Comme l'écrit Marc Bloch: « *Ce qui créa la foi aux miracles ce fut l'idée qu'il devait y avoir un miracle.* »

À partir du moment où l'origine des maladies est attribuée à des forces négatives invisibles que l'on nomme esprits, la nécessité de pouvoir les contacter et les combattre pour obtenir une guérison s'impose. Dans de nombreuses civilisations primitives, ce rôle est dévolu au chamane.

Les hommes-médecine

« *Depuis le début du XXème siècle, l'ethnologie a coutume d'appeler chaman (ou chamane ou bien shaman, ou encore homme médecine) les individus doués de pouvoirs magico-religieux, basés sur une technique de l'extase, qui leur confèrent un rôle essentiel dans les sociétés dites primitives. Il existe un chamanisme sibérien, indonésien, océanien, nord et sud-américain. Mais le chamanisme, au sens strict, est avant tout un phénomène du centre de l'Asie. (Le mot provient du toungouse shaman) et il peut se définir comme une technique de l'extase, dotée de pouvoirs miraculeux permettant d'entrer en communication avec les Esprits.* » (J. Tondriau)
Alors, que sont les « esprits ?
« Les esprits font incontestablement partie de la « réalité vécue » et, sans tenir compte de ce que peut bien être leur « réalité ultime », ils représentent à travers toutes les cultures les forces de transformation susceptibles de

favoriser le développement ou d'infliger la maladie et même la mort. Le chaman provoque volontairement des états altérés appelés « extases », « transes » ou « visions », afin de contacter et de manipuler les esprits pour des raisons précises. Il est donc connu comme « maître des esprits.» (R. Noll) Par la transe, le songe, ou le rêve, le chamane entre en communication avec ces esprits car il considère le corps comme un miroir de l'âme en interaction permanente avec un monde invisible, spirituel, dont il faut connaître les propriétés pour comprendre l'origine d'une maladie.
Les hommes-médecine attribuent donc la maladie à des facteurs surnaturels (sorts, esprits, sorcellerie…) ou à des raisons morales (comme le non respect d'un tabou). Le but du chamane est de réintégrer le malade dans l'ordre du monde et lui redonner confiance, « *lui faire sentir comment il se trouve relié à la bonté de l'univers; à donner au malade le sentiment que les puissances de l'existence le reconduisent au coeur du monde, au centre de lui-même.* » (E. Drewermann)
« *Dans ces sociétés on meurt jeune, nombre d'enfants n'arrivent pas à l'âge adulte, quantité de maladies circulent, le danger rôde. La science médicale n'existe pas, ou fort peu, sous forme d'ethno-science. Reste le médiateur du Mystère, celui qui sait désigner et peut manipuler la puissance en cause. L'ésotérisme primitif est avant tout l'art de guérir, agissant sur les âmes des hommes, sur les esprit de la nature, sur les génies de la société.* » (P. Riffard)

Bien que critiqué pour avoir fait du chamanisme une proto-religion universelle, Mircea Eliade demeure l'auteur de l'ouvrage de référence en la matière : *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase* (1951). Selon Eliade, les fonctions du chamane sont à peu de chose près les mêmes en Asie, en Océanie ou en Amérique et concernent en premier lieu le secours aux malades.
« *Appelé auprès d'un malade, le chaman s'efforce en premier lieu de découvrir la cause de la maladie. On distingue deux principaux types de maladies : celles qui résultent de l'introduction d'un objet pathogène (mauvais esprits) et celles qui résultent de la « perte de l'âme ». Le traitement diffère essentiellement d'une hypothèse à l'autre : dans le premier cas, il s'agit d'expulser l'agent du mal, dans le second, de trouver et de réintégrer l'âme fugitive, parfois en se rendant dans les Enfers où elle peut être retenue prisonnière.* » (M. Eliade)
Nous retrouvons les deux types de maladies distinguées par Martine et Caroline Laffon dans leur remarquable ouvrage: *Médecines d'ailleurs.*

« *Si la maladie est vécue comme une présence indésirable qui s'est installée sans vergogne, il faut dès lors la traquer, l'extraire, l'évincer, l'éradiquer. Mais parfois quelqu'un tombe malade parce que « quelque chose » s'est échappé, s'est écoulé de lui à son insu. Il a perdu ses forces vives. Son énergie, son esprit ou son âme se sont éloignés de son centre vital, laissant un vide propice aux maladies. Tout l'art de celui qui guérit consistera à rappeler, à rendre, à restituer ce qui a été dérobé (…) Si le malade souffre de « quelque en chose en plus », le thérapeute devra l'enlever et tout le rituel des soins se centrera autour du mal pour le faire sortir. Au contraire, si le malade souffre de « quelque chose en moins », l'action du thérapeute sera de restituer ce qui manque par un ajout.* » (M & C. Laffon)

Pour pouvoir négocier avec les esprits la restitution de ce manque qui fait souffrir le malade, le chamane doit pénétrer le monde invisible des esprits et pour ce faire traverser « le pont aux âmes». Tout voyage dans le monde des esprits commence généralement par le franchissement d'un pont enjambant les « eaux de la mort » qui séparent le monde des esprits de celui des mortels. En effet, dans de très nombreuses cultures primitives, il ne fait aucun doute qu'aux temps paradisiaques de l'humanité, à l'âge d'Or, un pont reliait la Terre au Ciel, le mode visible et le monde invisible.

« *On passait d'un point à l'autre sans rencontrer d'obstacles parce qu'il n'y avait pas la mort ; une fois interrompues les communications faciles entre Terre et Ciel, on ne passa plus sur le pont qu'en esprit, c'est-à-dire en tant que mort ou extase ; ce passage est difficile, en d'autres termes, il est semé d'obstacles et toutes les âmes n'arrivent pas à le traverser ; il faut affronter les démons et les monstres qui voudraient dévorer l'âme, ou encore le pont devient étroit comme une lame de rasoir, etc. Certains privilégiés réussissent néanmoins à le traverser de leur vivant, soit en extase, comme les chamanes, soit « de force » comme certains héros, soit enfin paradoxalement par la sagesse ou l'initiation.* » (M. Eliade)

Le chamane est « *un homme ou une femme, capable de séparer l'âme de son corps pour la faire voyager et agir* » (P. Riffard) avec pour mission principale d'aller chercher l'âme (ou la partie d'âme) égarée du malade dans des pays fantastiques et de négocier avec les esprits qui y résident afin qu'ils l'aident à le soigner. Et ce sont ces « êtres de l'Autre Monde » qui lui accordent, sous certaines conditions, le don de guérison. « *Pour acquérir la connaissance et le pouvoir, les hommes ont toujours consulté des entités hors de ce monde capables de véhiculer l'information décisive au-delà des limites ordinaire du temps et de l'espace.* » (R. Noll)

Le chamanisme fascine le mouvement New Age.
« *Le chamane indigène traditionnel est dépositaire d'une sagesse et d'une expérience culturelles accumulées au fil des générations de guérisseurs et liées à une cosmologie qui donne un sens, non seulement aux maladies, mais aussi aux techniques de guérison chamaniques. Par contraste, bon nombre de nouveaux chamanes n'ont qu'une connaissance très limitée d'une quelconque cosmologie qui pourrait les encadrer et les informer en leur donnant un sentiment d'enracinement et de raison ultime. Ils sont nombreux à n'avoir reçu qu'une formation très sommaire, qui pour certains n'est que de deuxième ou de troisième main, provenant notamment d'anthropologues autrefois confrontés au chamanisme pendant leur travail sur le terrain ou d'individus qui n'ont eu aucune expérience personnelle directe ou puisée à la source du savoir-faire chamanique. Et pire que tout peut-être, certains nouveaux chamanes croient que ce genre d'informations ou d'expériences peut être glané dans les livres, sans avoir nullement recours à un maître en chair et en os. Tout cela a pour effet que les nouveaux chamanes se retrouvent coupés de toute communauté conceptuelle ou contextuelle disposant d'un monde intégré et d'un mythos.*» (E. Ott)
L'anthropologue Adolfus Elkin récapitule dans *Les Chamanes aborigènes* quelques unes des qualités indispensables à un chamane :
« *1- Ce sont des hommes qui sont passés au travers d'un rite et d'une expérience d'initiation très éprouvants ; pour y faire face et persister, il faut de la détermination et du courage.*
2- Ils ont été initiés à une discipline particulière de magie ésotérique et de savoir psychique.
3- Ils ont appris de leurs maîtres, et à force d'observation, les signes et les symptômes des maladies qui peuvent être guéries de façon normale, ou que le patient peut surmonter, et vis-à-vis desquelles leurs méthodes magiques, fondées sur la suggestion, sont supposées agir. De même ils peuvent reconnaître les maladies dont l'issue sera vraisemblablement fatale ; ils doivent pouvoir les expliquer d'une manière plausible et leur tâche principale consiste à préparer le patient à la mort.
4- Ils ont appris par l'enseignement et l'expérience à interpréter les rêves (…) et pouvoir dépister les esprits et les personnes pernicieuses. »
Le chamanisme est donc tributaire d'un contexte culturel et ancestral qu'il est dangereux d'occulter ou d'adapter à un contexte moderne.
Les ethnologues aiment à rappeler à leurs étudiants que c'est le chamanisme et non la prostitution qui est le plus vieux métier du monde.

L'un des principaux pouvoirs du chamane réside par ailleurs dans sa profonde connaissance du principe actif des plantes. Depuis l'aube de l'humanité, l'homme croit que l'énergie divine se concentre dans la plante, voire que la plante abrite une divinité et possède un esprit.
« *Autrefois, lorsque les plantes descendirent du ciel, elles disaient : « Par nous, tout homme qui tiendra encore à la vie sera guéri de son mal. »* (Hymne védique connu sous le nom de Chant du Médecin)*. La magie des plantes est attestée depuis la plus haute antiquité. Les Grecs attribuaient aux dieux et aux héros de la mythologie la découverte du pouvoir des plantes ; Pythagore faisait du soleil le père des plantes et de la Lune, leur mère. Hermès, dieu bénéfique et Hécate, déesse maléfique, présidaient à l'herboristerie magique. Les plantes, particulièrement les aromates qui favorisaient la communication avec les dieux, jouaient un rôle essentiel dans les rites religieux.* » (É. Mozzani)
De récentes études ont démontré que nos ancêtres préhistoriques connaissaient parfaitement l'action bénéfique de certaines plantes.
À Sumer, en Égypte, en Inde, en Chine, un pourcentage non négligeable des premiers textes connus traitent de l'usage thérapeutique des plantes. Au fur et à mesure que l'instinct naturel s'affaiblit sous l'influence de la civilisation, le savoir trouve dans l'écrit un support pour se conserver et se transmettre. De tout temps, on a su que le tilleul est efficace contre les affections de la peau, que l'ail, en plus d'éloigner les mauvais esprits, possède d'exceptionnelles propriétés vermifuges, que le gui (surnommé « guérit tout » par les Gaulois et « Rameau d'Or » par les Grecs) est aujourd'hui reconnu comme hypotenseur, antispasmodique, diurétique et sédatif. Que les baies de genévrier « *fortifient le cerveau, éclaircissent les idées et la vue, rendent solide la poitrine et complaisent l'estomac, chassent les ventosités, clarifient les urines, empêchent la pierre de se former dans nos organes…* » (L. Sauvé) Que les fleurs de marronnier guérissent les rhumatismes et les états fiévreux ; que le coquelicot favorise le sommeil et possède des effets curatifs contre les maux d'estomac, que le Millepertuis (ou chasse-diable) lutte contre les nausées et les vomissements… Etc.
« *Les Celtes avaient la réputation d'avoir de grandes connaissances dans le domaine de la botanique. L'apprentissage des qualités des herbes tenait une grande place dans l'enseignement donné aux bardes et aux druides, qui se devaient de devenir des guérisseurs très compétents. Les herbes servaient aussi aux pratiques religieuses, à modifier les états de conscience, à poétiser le langage divin. Le dialogue avec la plante, avec le végétal, considéré comme être vivant, était fondamental dans le savoir-faire magique des*

druides, et nous devons comprendre que l'utilisation des herbes ne pouvait se faire sans une cérémonie capable de fondre l'esprit de la plante en l'âme de celui qui allait s'en servir. La nature devait donner une sorte d'autorisation par la vision, à travers du rituel, à celui qui devait user des propriétés magiques d'une plante. » (B. Geneste & P. Sanda)

Les Celtes appelaient leurs hommes médecine : druides. Précisons d'emblée que l'iconographie moderne des druides n'a rien à voir avec ce que l'on sait des druides historiques. Le druide barbu, vêtu de blanc, tel qu'il est représenté aujourd'hui dans la mouvance mystico-celtique est une pure invention du XIXème siècle.

En effet, les mentalités occidentales du XIXème ont eu du mal à admettre que les Égyptiens, les Sumériens, bref, « la race sémite » puissent avoir été à l'origine d'un quelconque savoir donnant naissance à une brillante culture. Elles ont préféré croire que ce savoir a été initié par des races supérieures, blanches, caucasiennes, atlantes, hyperboréennes ou celtes. Au dix-neuvième siècle, les cercles savants européens prétendirent même que « le sémite Jésus » avait du suivre l'enseignement des druides. Fabre d'Olivet et Shuré font ainsi du druidisme la religion la plus ancienne de l'humanité. Fabre d'Olivet imagine le personnage du druide Ram, exilé en Inde 4000 ans avant notre ère et avance que Ram a donné naissance au dieu indien *Rama* et à la religion hindouiste. La Tour d'Auvergne fait de la langue celtique la langue mère de l'humanité et soutient sans rire qu'elle était parlée au Paradis par Adam et Ève…

«*Jusqu'à la fin du XIXème siècle, et encore de nos jours dans certains milieux où le syncrétisme ésotérique fait des ravages, on a cru et on croit le druidisme lié aux monuments mégalithes. Les guides touristiques ont longtemps donné des listes et des descriptions de monuments druidiques, c'est à dire de dolmens, de menhirs, de cromlechs et de tertres tumulaires : de là l'imagerie d'Épinal où l'on voit le druide barbu sacrifier ses victimes sur un dolmen considéré comme table de sacrifice (…) C'est oublier allégrement que les monuments mégalithes peuvent être datés en Occident du quatrième au deuxième millénaire avant notre ère, alors que les Celtes ne sont apparus qu'à la fin de l'Âge du Bronze, c'est-à-dire vers 900 ou 700 av. J.C. et qu'ils n'ont d'existence historique incontestable qu'à partir de l'an 500. Les monuments mégalithiques, dénotant d'ailleurs une religion évoluée de type spiritualiste, ont été construits par des peuples dont nous ne savons pas grand-chose sinon qu'ils n'avaient rien à voir avec les Celtes… Et répétons-le : le druidisme n'a aucune valeur, ni même aucune existence, en dehors de la société celtique qui l'a vu naître.* » (J. Markale)

Nous ne saurons vraisemblablement jamais en quoi consistait exactement le savoir des druides. Nous ne disposons d'aucun texte écrit. Les études menées par Georges Dumézil prouvent toutefois que la civilisation celte est organisée de façon à conférer aux druides une autorité immense, « *Ils s'occupaient de justice, de religion, d'enseignement, de poésie, de magie…* » Ceux qui s'occupaient plus particulièrement de magie et de divination étaient nommés ovates.
Druides et druidesses détenaient d'extraordinaires pouvoirs de guérison allant dit-on jusqu'à la résurrection. Les adversaires des Celtes étaient en effet persuadés que les druides plongeaient leurs guerriers morts dans un chaudron de résurrection qui les faisaient revenir à la vie pour repartir aussitôt au combat. Seule solution pour éviter qu'un guerrier celte ne ressuscite : lui couper la tête.
Le mystère entourant le druidisme serait indirectement dû au Christianisme qui a forcé druides et druidesses à se retirer au fond de sombres forêts ou dans des lieux inhospitaliers afin de poursuivre dans le plus grand secret leur enseignement et appliquer leur savoir de guérisseur.

En 1930, le docteur anglais Edward Bach décrit les propriétés de 38 essences de fleurs, qui seront appelées « élixirs floraux ». Chaque essence est perçue comme pouvant apporter la contrepartie positive d'un état émotionnel négatif. Bach a observé la croissance des plantes dans diverses conditions physiques et environnementales, leur relation au sol, aux nutriments, aux autres espèces, leur capacité reproductive, leur résistance aux aléas climatiques ou au stress… Il voit dans chaque fleur une qualité particulière, équivalente à une qualité humaine. Il y décèle « *la présence d'une forme-pensée* » partagée entre la fleur et l'humain. Donc, si, pour une raison ou une autre, cette qualité vient à manquer ou à défaillir chez l'homme, l'essence de la fleur qui la partage, peut constituer un remède pour pallier ce manque ou cette défaillance. Mais il est indispensable d'être le plus précis possible dans l'identification de la fleur correspondant à la « *forme-pensée* » partagée. Tout principe actif positif pouvant générer, en cas de mauvais dosage, des effets négatifs.
Le travail d'Edward Bach est bien sûr raillé par le savoir académique et des tombereaux d'injures s'abattent sur lui. Il meurt en 1936, ruiné et mis au ban de la communauté scientifique. De nos jours, il n'est pas une seule pharmacie en Europe qui ne propose à la vente les élixirs de Bach.

Les laboratoires pharmaceutiques entrent en concurrence féroce pour la possession d'un maximum de semences, déposant toutes sortes de brevets sur le vivant, cherchant à s'approprier « l'oeuvre du Dieu ».
« *Il est probable que le plus gros potentiel économique de l'ethnobotanique réside dans la médecine indigène traditionnelle. Les ventes mondiales de pharmaceutique dérivé de plantes s'élèvent à 20 milliards de dollars. La majeure partie de ces substances a été initialement découverte par des guérisseurs traditionnels opérant en contexte indigène.* » (W. Davis)

Si la croyance d'une communauté en la magie de son chamane favorise l'efficacité de ses interventions, elle justifie l'existence des sorts et des envoutements. Et tous ne sont pas bénéfiques! La magie du chamane en charge de la protection du clan, doit pouvoir détruire les initiatives malveillantes des ennemis du clan. Là, où il est difficile de faire la part des choses, c'est que ces initiatives malveillantes ont très bien pu être provoquées par un autre chamane, protecteur d'un clan adversaire. Dans ce cas, il sera appelé sorcier. Le chamane des autres est toujours un sorcier!
Un chamane bénéfique pour son peuple, peut tout-à-fait devenir un sorcier maléfique pour le peuple voisin.
« *En Amérique du Sud, comme la plupart des peuples qui ont su préserver leur tradition chamanique, les Aguaruna croient que toute maladie potentiellement mortelle est infligée par des sorciers. Les sorciers sont des gens ordinaires qui, aiguillonnés par la malveillance ou l'envie, introduisent secrètement des fléchettes-esprits dans les corps de leurs victimes. Si la fléchette n'est pas immédiatement extraite par un chamane, la victime décède. Souvent le chamane décrit cette fléchette magique comme un morceau d'os, une minuscule épine, ou un brin d'herbe. Cependant, vu que le chamane possède lui aussi des fléchettes magiques, qui donnent également le pouvoir de tuer, il est parfois difficile d'opérer une distinction claire entre le sorcier et le chamane.*» (M. F. Brown)

Sorciers et sorcelleries
La différence entre chamane et sorcier peut-être comparée à celle existant entre magie blanche et magie noire. La magie blanche ou « magie naturelle » est ainsi décrite par Corneille Agrippa en 1727 :
« *Car les mages, ainsi que très diligents enquêteurs de la Nature, conduisant et adressant bien à-propos les choses qu'elle a préparées, et appliquant les actives avec les passives, bien souvent font voir des effets*

extraordinairement et avant le temps, lesquels le vulgaire juge être miracle, combien ce ne soient qu'œuvres naturelles. »
La magie noire trouve sa plus rédhibitoire définition avec l'occultiste Eliphas Lévy (pseudonyme de l'abbé Alphonse-Louis Constant) dans *Dogme et rituel de haute magie* (1856) :
« *La magie noire n'est réellement qu'une combinaison de sacrilèges et de meurtres gradués pour pervertir à jamais une volonté humaine et réaliser dans un homme vivant le fantôme hideux du démon. C'est donc à proprement parler la religion du Diable, le culte des ténèbres, la haine du bien portée à son paroxysme*. »
La distinction dépend de l'intention! Le chamanisme, c'est vouloir faire guérir, la sorcellerie, c'est vouloir faire mourir!
Contrairement au chamane protecteur, le sorcier peut représenter un danger pour la collectivité. En Afrique, selon la définition qu'en donne le professeur Louis-Vincent Thomas, le sorcier est « *un individu qui, en vertu d'un certain pouvoir, le plus souvent inné, est censé tuer l'autre en dévorant son double, son âme ou son principe vital. Alors la victime se sent (ou se croit) vidée, dévorée de l'intérieur.* »
Dans son *Dictionnaire du Diable*, Roland Villeneuve fait état de « *sorciers nocturnes* » *soupçonnés d'user de sorcellerie pour nuire à leurs semblables. Ils sont accusés des crimes les plus abominables : meurtres sadiques, lycanthropie, cannibalisme, voire nécrophagie. « Ils «opèrent en groupe pour assassiner leurs victimes, s'entourent d'animaux répugnants tels des crapauds, serpents, chacals, rats… s'affublent d'une queue qui les rapproche des bêtes sauvages et n'hésitent pas à danser entièrement nus. »*
De nombreux ethnologues ont constaté encore de nos jours la prégnance de la peur du sorcier dans les sociétés dites primitives, que ce soit en Afrique, en Amérique ou en Océanie. Si Jared Diamond, dans *Le monde jusqu'à hier* distingue quatre groupes principaux de dangers auxquels sont confrontés les peuples traditionnels : les dangers de l'environnement, les violences d'origine humaine, les maladies infectieuses et parasitaires, et la famine, il n'évoque jamais la peur du sorcier. Pourtant, la chute d'un arbre, la morsure d'un serpent venimeux, un feu de brousse, un conflit meurtrier entre clans, une épidémie aiguë, la destruction de récoltes ou la raréfaction du gibier, sont le plus souvent attribués à la volonté maligne d'un ennemi invisible que le chamane doit identifier et combattre.
« *La croyance au pouvoir infini des sorciers est une représentation communément partagée qui assure à une communauté la possibilité de*

refaire constamment son unité à travers la désignation d'une victime émissaire. » (P. Sanchez)

La sorcellerie n'est pas seulement l'exclusivité des sociétés primitives ou de paysans ignares. Du Moyen-âge au XVIIIème siècle, l'aristocratie européenne et les milieux savants s'y adonnèrent avec passion et délectation. Des seigneurs puissants constituaient la clientèle fidèle des sorciers et sorcières. Talismans, amulettes, philtres d'amour et potions criminelles se vendaient comme des petits pains; on croyait aux envoûtements, aux enchantements, aux charmes et autres « ensorcellages » que proposaient les « maîstres d'Élixir », « distillateurs de quintessences » et alchimistes imposteurs. Les grimoires et les pseudos traités de sorcellerie ont été de véritables best-sellers, tel le *Grand et le Petit Albert*, l*a Clavicule de Salomon* ou *le Dragon rouge.* Ces ouvrages mettaient à portée de tous des formules et des recettes qui nous paraissent aujourd'hui d'un comique achevé, mais qui étaient prises très au sérieux à l'époque, car censées favoriser une alliance avec les forces invisibles et surtout éloigner ce qui était la hantise des populations : le mauvais oeil, un sort lancé par un sorcier.
Dans l'Europe du seizième siècle où le merveilleux imprégnait le quotidien, le sorcier était accusé de tous les maux, il pouvait tarir le lait des vaches mais aussi susciter des tremblements de terre, des sécheresses, des épidémies, des attaques de loups… Il était le serviteur du diable, le responsable de tout dysfonctionnement d'une réalité rassurante.

« *Sorcières et sorciers se rassemblaient la nuit, généralement dans des lieux solitaires, dans les champs ou sur les montagnes. Ils arrivaient parfois en volant, après s'être enduit le corps d'onguents, à cheval sur des bâtons ou sur des manches à balai, parfois au contraire sur le dos d'un animal, ou transformés eux-mêmes en animaux. Ceux qui venaient aux rassemblements pour la première fois devaient renoncer à la foi chrétienne, profaner les sacrements et rendre hommage au diable, qui était là soit sous forme humaine soit (le plus souvent) sous forme animale ou semi-animale. Suivaient des banquets, ainsi que des danses et des orgies sexuelles. Avant de retourner chez eux, les sorcières et les sorciers recevaient des onguents maléfiques à base de graisse d'enfant et d'autres ingrédients.* » (C. Ginzburg).
Durant 300 ans, en Europe, peuple et élites croient dur comme fer à l'existence du sabbat au point d'envoyer au bûcher des milliers de pauvres bougres (des femmes de préférence !) Aux XVIème et XVIIème siècles, sur

le nombre de personnes accusées en Europe de sorcellerie, la proportion de femmes est de 80%. Il suffit parfois d'habiter en dehors du village ou d'avoir eu plusieurs maris décédés pour être accusée de « *commerce avec le diable* ».
Mais il faut aussi tenir compte du statut de guérisseuse conféré à la femme depuis la nuit du temps. Sa fonction de cueillette fait d'elle la détentrice des secrets de la nature. Dans les jubilatoires « *évangiles des quenouilles* », Jacques Lacarrière rapporte, à partir de textes du quinzième siècle, les propos de six bonnes femmes, « *sages doctoresses et inventeresses* », qui se réunissent à plusieurs reprises pour échanger leur savoir, leurs remèdes et leurs recettes « magiques ». En particulier la « *ligature des aiguillettes* », ou comment rendre impuissant un mari trop volage.
Ce pouvoir des femmes qui porte atteinte à la puissance masculine n'est certainement pas étranger à l'acharnement des « fous de Dieu » contre elles. Dans son étude « *Sorcières et Sorcellerie* », Michèle Clément s'interroge sur cette capacité qu'aurait la femme de priver l'homme de sa virilité. Elle y voit surtout l'obsession du sexe chez des inquisiteurs astreints à la chasteté. Et si l'on y ajoute l'émergence d'une médecine officielle savante et urbaine qui considère tout savoir populaire comme une concurrence archaïque, nous pouvons entrevoir un début d'explication sur l'acharnement délirant des XVIème et XVIIème siècles vis-à-vis des sorcières. Et tous les fantasmes qui s'y rapportent.
Mais bien avant que les sorcières n'occupent la plus haute place du podium des boucs émissaires, les lépreux, les juifs et les hérétiques étaient eux aussi accusés de produire des poudres maléfiques, d'empoisonner les puits, de rendre les hommes impuissants, de stériliser les sols, de dévorer les enfants ou de se nourrir du sang de nouveaux nés afin de rester jeunes.
Mircea Eliade présente la chasse aux sorcières comme une entreprise systématique de destruction du paganisme ancien et des cultes de la fertilité. Il s'agit selon lui d'un considérable « *appauvrissement de la religiosité populaire.* » Au dix-neuvième siècle, Jules Michelet fait le même constat. « *L'historien interprète la sorcellerie comme la réponse de certaines femmes aux conséquences néfastes de la christianisation, qui a brisé les liens primordiaux que la société antique païenne entretenait avec la nature. À partir de cette fracture et de cet assujettissement originel se construit une relation d'incitation réciproque et de provocation permanente entre les instances de contrôle d'une part -l'Église, mais aussi l'état monarchique- et la sorcellerie qui se diffuse progressivement dans la société, d'autre part. La sorcellerie devient ainsi le moyen de restaurer le lien avec la nature et*

d'affirmer la liberté du sujet contre le pouvoir, mais elle est aussi utilisée comme instrument d'accusation par le pouvoir pour contrôler la population entière. » (J. Michelet)
L'historien Carlo Ginzburg établit un parallèle convaincant entre la persistance de pratiques chamaniques, la perpétuation du culte de la déesse-mère, les résidus de mythologies et de folklores incompréhensibles pour une élite cléricale souvent inculte, avec l'émergence au quatorzième siècle de la croyance dans les sabbats sataniques et l'omniprésence du diable. Et Michel Maffesoli souligne la relation étroite existant entre les sabbats et les cultes dionysiaques de l'Antiquité avec « *en son centre, le Bouc lubrique personnifiant le diable maléfique, licencieux qui rappelle Dionysos ou le dieu Pan.* » Sans oublier l'omniprésence de la lune à laquelle la superstition populaire confère une influence considérable, à la fois dans le déclenchement des maladies et sur leurs guérisons. Même pour des médecins dits attitrés, la position de l'astre était étudiée avant la prise du moindre remède.
D'une façon générale, que ce soit dans les campagnes ou à la ville, plus la thérapie avait des origines surnaturelles, plus elle se rattachait aux anciennes croyances, plus elle avait de chances d'être efficace. Plus elle enfreignait les tabous sociaux et religieux, plus elle sentait le fagot, plus elle était réputée efficiente, ainsi durant tout le Moyen âge, la graisse de pendu était-elle réputée pour soulager les rhumatismes.

Ondes soignantes ou malfaisantes
Certains lieux (montagnes, grottes, sources…) ont depuis des temps immémoriaux été crédités d'une action curative sans nécessiter l'intercession d'un homme médecine.
« Ces *lieux sacrés, jamais choisis au hasard, mais implantés sur les vestiges de cultes ancien ont été élaborés par les peuples des mégalithes qui savaient jalonner la terre de ces points de contact où l'énergie se libère. Ces lieux étaient chargés par la présence de forces énergétiques : courants telluriques ou hydro-telluriques, formés par les forces magnétiques et électriques ou même par les cours d'eau souterrains. C'est là que furent placés les mégalithes puis les idoles païennes et les temples générant une continuité dans le rôle de ces points précis qui nous font participer à l'inspir et à l'expir de la terre et du cosmos. »* (P. Darcheville)
L'abbé Bouly (1865-1958), inventeur du terme radiesthésie, décrit de la façon suivante ces forces énergétiques : « *Nous vivons dans un océan de radiations que nous ne percevons pas, des effluves invisibles émanent de*

toutes choses, il ne s'agit que de déceler leur existence en constituant soi-même un détecteur vivant. Je suis un chercheur de vibrations, c'est tout. »
Cette description vaut pour le magnétisme.
« Le magnétisme est surtout connu par la figure célèbre du médecin souabe Franz Anton Mesmer (1734-1815) dont les baquets autour desquels se formait la chaîne magnétique attiraient dans les années 1780 la bonne société. Dans la lignée des savants empiristes, il postulait l'existence d'un fluide universel se manifestant notamment sous la forme de l'aimantation et du magnétisme animal et qu'il s'agissait d'équilibrer pour guérir. » (J. Rousse-Lacordaire) *« Le magnétisme est un fluide universellement répandu, c'est en s'insinuant dans la substance des nerfs, qu'il les affecte immédiatement. L'action et la vertu du magnétisme peuvent être communiquées d'un corps à un autre corps, animé ou inanimé. »* (F. A. Mesmer)
De nos jours, les pouvoirs du magnétisme sont démontrés en laboratoire. Dans un article de Science et Vie (Novembre 2017), Elsa Abdoun écrit :
« Le développement personnel est à la mode. Mais on n'avait encore rien vu. Car voici qu'en apposant simplement sur notre tête un casque, ou des électrodes délivrant de petites impulsions électromagnétiques, celles-ci stimulent notre cerveau et, partant, ses incroyables potentialités. À la clé ? La possibilité de booster ses facultés intellectuelles et ses cinq sens, mais aussi ses aptitudes physiques et même son sens moral ! Les premiers résultats le montrent : le magnétisme fait des prodiges. Et si les médecins, les sportifs et les militaires l'ont déjà compris, des appareils grand public arrivent aussi sur le marché. »

Mais l'énergie « cosmotellurique » ne serait pas l'unique source du pouvoir énergétique d'un lieu. À force d'être adoré, toute matière ou tout endroit peut devenir un champ d'énergie.
« *Les désirs, les émotions et les imaginations de ceux qui s'agenouillent, et se sont agenouillés depuis des siècles, devant un autel, créent en quelque sorte un tourbillon durable parmi le milieu psychique* ». (A. Huxley)
Un champ de force peut donc être engendré par les prières d'adorateurs fervents passés et présents, et projeté sur l'objet ou le lieu du culte.
Nous entrons dans le domaine controversé des « ondes soignantes » que nos ancêtres attribuaient à l'action des dieux ou des esprits. Elles demeurent encore largement inexpliquées, donc rejetées par beaucoup de nos contemporains. Et pourtant, plusieurs études scientifiques ont récemment démontré que *« la prière et la méditation favorisaient la guérison et réduisaient les durées d'hospitalisation chez des patients en convalescence*

de pathologies cardiaques. Au total on peut dire que la spiritualité permet de diminuer les peurs et les angoisses en mettant au calme l'activité cérébrale et en réduisant les effets néfastes des catécholamines sur le cœur et les vaisseaux, tout en amoindrissant la dépression immunitaire liée au stress. » (J.-J. Charbonnier)
On trouve pareille recommandation dans l'Évangile selon Luc.
« *Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir, mais dis seulement une parole et je serai guéri. » Avant de communier, les catholiques prononcent cette phrase du centurion romain (Luc 7,6) qui atteste la force agissante de la formule sacrée. Les mots guérissent les maux*. » (O. Vallet)

« *Les 7000 guérisons inexplicables recensées par les médecins à Lourdes (dont 69 seulement homologuées par l'Église qui réclame outre les preuves scientifiques du miracle, des conditions draconiennes au niveau de la spiritualité des bénéficiaires); ces guérisons sont-elles le produit d'une intention décuplée par la foi ? De manière plus prosaïque, certains physiciens athées attribuent ces rémissions définitives à un effet secondaire de la prière : la conjugaison des ondes scalaires avec la résonance de Schuman.* » (D. Van Cauwelaert)
Voici comment dans son *Dictionnaire de l'impossible*, Van Cauwelaert décrit la résonance de Schuman : « *En 1950, le physicien allemand Winfried Otto Schuman postula que tous les organismes vivants, des plantes à l'être humain, entraient en résonance sur une même fréquence vibratoire égale à 7, 83 Hz. »*
Nos cellules communiqueraient entre elles à distance, grâce à cette fréquence transmise par l'eau. « *Une fréquence à haut pouvoir informationnel, capable de régénérer des séquences ADN endommagées. Une fréquence qui n'est autre que la résonance de Schuman.* » (Ibid)

Dans les années 2000, le docteur Masaru Emoto étudie la cristallisation de l'eau. Il découvre que les cristaux sont de forme très différente selon la provenance de l'eau. Les eaux pures et vives forment de beaux cristaux harmonieux, les eaux stagnantes ou polluées forment des cristaux incomplets ou disharmonieux. Il a alors l'idée d'analyser la cristallisation d'eaux provenant de Lourdes et d'Hiroshima. Le cristal d'eau de Lourdes est d'une beauté stupéfiante, celui provenant d'Hiroshima, d'une laideur repoussante. Emoto poursuit son expérience en soumettant l'eau avant cristallisation à toutes sortes de musiques, paroles et même pensées… Il ne peut que constater le résultat : toute parole bénéfique, parole d'amour ou prière, toute

pensée spirituelle comme la méditation bouddhiste, toute musique harmonieuse, comme celle de Mozart, produisent des cristaux d'une incomparable beauté. Toute parole de haine, un discours d'Hitler ou une injure, toute musique agressive, produisent des cristaux d'une effrayante laideur. Il publie le résultat de ses recherches dans plusieurs ouvrages dont : *L'eau, la face cachée de nos émotions*, dans lequel il écrit : « *ces cristaux sont remplis de leçons à tirer concernant la façon dont nous devrions – et devons – vivre* ».

De nos jours, beaucoup de gens qui ne sont pourtant ni crédules, ni arriérés, expliquent leurs malheurs par un envoutement, par le jet d'un sort. L'ethnographe Jeanne Favret-Saada s'est immergée pendant trente mois dans le Bocage mayennais ; elle en a tiré un essai remarquable : *Les mots, la mort, les sorts*. Malgré la lourde chape de silence qui pèse sur la croyance contemporaine dans la sorcellerie, elle est parvenue, suite à une longue enquête, à définir ce que peut être la sorcellerie de nos jours: « *Je soutiens aujourd'hui qu'une attaque de sorcellerie peut se résumer à ceci : une parole prononcée dans une situation de crise par celui qui sera plus tard désigné comme sorcier est interprétée après coup comme ayant pris effet sur le corps et les biens de celui à qui elle s'adressait, lequel se dénommera de ce fait ensorcelé. Le désenvoûteur prend sur lui cette parole autrefois adressée à son client et la retourne à son émetteur initial, le sorcier.* » Et elle conclut : « *L'acte, c'est le verbe.* »
Il n'y a guère de différence entre Bocage mayennais et Bocage normand. Le père Alexandre raconte dans un récit autobiographique, « *Le Horsain* », comment, il y a une cinquantaine d'années, avant chaque messe, il devait vérifier que n'aient pas été déposées sous le napperon de l'autel des pages du *petit* ou du *grand Albert,* deux livres datant du début du douzième siècle censés détenir des formules donnant accès à tous les pouvoirs du monde. La formule, pour être efficace, devant être consacrée par un office religieux.
L'Église se montre au dix-neuvième siècle très soucieuse de la persistance de telles pratiques superstitieuses. En 1850, Mgr Dupanloup lance une grande enquête dans tous les diocèses pour établir un état des croyances populaires « aux devins et autres sorciers ». Le résultat affole l'Église; la christianisation des campagnes est loin d'être gagnée! Pour lutter contre ces croyances hérétiques, l'église va multiplier dès lors pèlerinages, prières collectives, manifestations de dévotion aux saints et généraliser le culte marial.

Jean Duterroir publie en 2003 : *Croyances & sorcelleries en Pays de Caux*, dans lequel il décrit un certain nombre de pratiques de magie noire, cas dont il a eu connaissance au cours de sa carrière de journaliste et auxquelles il a été parfois mêlé.

« *Il faut se rappeler que nous sommes tous des sorciers et que nous pouvons tuer notre prochain en toute innocence. J'insiste sur le pouvoir de la parole. La parole qui tue. On a du mal à s'imaginer que le commérage, les ragots, peuvent détruire des vies. Un sous-entendu lancé contre une personne : elle a volé, elle n'est pas sérieuse, peut entraîner une dépression chez cette femme ou cet homme, allant jusqu'à mettre fin à sa vie. Alors qu'il n'y avait rien au départ que de la jalousie et de la méchanceté qui en découle. Un dérapage peut survenir dans une vie et ce n'est pas une raison de condamner le fautif pour l'éternité. Souvent on ne veut voir que le mal chez l'autre, c'est un penchant naturel. Il faut lutter contre ce côté négatif de notre être. Au contraire, toujours chercher la meilleure face, le meilleur profil. Tous ces gens, qui colportent des ragots, des insanités, brisent des vies, même s'il y a une part de vérité dans leurs dires, subiront le choc en retour. C'est-à-dire qu'ils seront à leur tour touchés dans leurs corps ou dans leurs biens. C'est la justice universelle, la loi de cause à effet qui fonctionne automatiquement. ALORS ATTENTION DÉSORMAIS À VOS PAROLES ENVERS LES AUTRES : SOYEZ POSITIF !* » (J. Duterroir)

De son côté, le philosophe Ervin Lazlo soutient l'hypothèse selon laquelle le cosmos est constitué d'un champ d'informations qu'il nomme champ informant ou akashique. Selon Lazlo, la matière ne serait qu'un état parmi d'autres de ces informations, une sorte d'information solidifiée, mais susceptible d'entrer en résonance avec les autres informations non matérialisées, provenant en particulier de la pensée ou de la parole.

Depuis la nuit de temps, des mystiques de tous acabits, disent avoir trouvé le moyen d'accéder à ce champ informant, en comprenant que matière et conscience ne sont qu'une seule et même chose, et développer un effet P.K. (psychokinésie) : une action de l'esprit sur la matière. Si, actuellement dans certaines universités américaines, russes ou chinoises, des expérimentations sur l'effet P.K. parviennent à obtenir quelques résultats encourageants, déplaçant des billes métalliques ou faisant vibrer du papier aluminium, et si les travaux du professeur René Peoc'h dans les années 80, ont prouvé qu'un poussin conditionné à prendre un robot mobile pour sa mère, influençait considérablement les mouvements aléatoires de celui-ci… Nous sommes encore loin des affirmations des partisans des civilisations antédiluviennes qui soutiennent que les plus évoluées d'entre elles auraient réussi à

développer l'énergie psychokinétique au point de pouvoir soulever et déplacer sur de longues distances des pierres de plusieurs dizaines de tonnes. Expliquant ainsi les constructions cyclopéennes sud-américaines ou les pyramides d'Égypte…

Dans la plupart des sociétés primitives, les guérisseurs utilisent des objets sacrés dits fétiches en tant que transmetteurs de ces énergies invisibles. Dans la cosmologie Kongo, par exemple, les esprits peuvent prendre possession de ces fétiches appelés Nkisi. Les Nkisi ont la propriété de protéger ou de guérir. Il s'agit souvent de statues en bois que l'on couvre de clous. Chaque clou symbolise une demande faîte aux Nkisi ou bien favorise via un rituel magique le transfert d'un mal au fétiche qui en devient le réceptacle. Le psychiatre italien Piero Coppo a étudié les cas de folie en pays malien et l'utilisation thérapeutique des fétiches. « *Les objets sacrés des animistes* écrit-il *sont construits et sustentés pour devenir des réserves et des accumulateurs de pouvoir. Ils sont composés, fabriqués de divers matériaux associés pour la circonstance : du tissu, des plumes, des anneaux, des pierres, des coquillages, de la terre, des plantes enfermées dans une enveloppe de cuir animal. Et on les nourrit de la force capturée au moment du passage, sur la crête qui relie la vie à la mort ; quand lors de sacrifices, le premier flot de sang gicle de la gorge tailladée. Ils finissent ainsi par se couvrir d'une croûte sombre, organique, venue compléter leur structure. Dedans, les matières, les organes, symboles des différentes parties qui constituent le monde.* » (PCoppo)

L'être africain se pense fait d'un assemblage d'énergies singulières susceptible à tout instant d'être déséquilibré. *« D'où une préoccupation constante pour la conservation d'un équilibre sans cesse menacé entre les pièces constitutives des individus et l'inquiétude toujours présente d'être investi par une identité intrusive et aliénante ou de voir s'enfuir un élément essentiel de sa propre identité. »* (P. Descola)

Laissons la conclusion de ce chapitre à Martine et Caroline Laffon : « *Si toute chose a une cause, comme le pensent les Bambaras du Mali, quelles sont les causes exactes de ce qui nous arrive et nous affecte : évènements heureux, accidents, maladies, il n'est pas toujours facile de savoir. Les doit-on au hasard, à l'influence des astres, à la volonté des dieux, à l'enchaînement inévitable des lois physiques et biologiques? Les mythes, à leur façon, tentent d'expliquer l'inexplicable, mettant en lumière les différentes*

correspondances entre l'organisation du cosmos et l'organisation du corps humain, entre le naturel et le surnaturel, pour répondre à l'angoissante question des hommes, sans cesse renouvelée et jamais satisfaite, sur la vie et la mort. Ce que les philosophes appellent l'énigme universelle. »

....

6- DIVINITÉS EXCENTRIQUES

Nos pulsions, nos passions, nos envies et même nos désirs les plus inavouables ont toujours trouvé des divinités pour les représenter, ne correspondant nullement à l'idée que l'on peut se faire d'un dieu cosmique, créateur, transcendant ou immanent. On pourrait les qualifier de dieux de proximité. Et dans ce domaine, l'homme a toujours fait preuve d'une imagination débordante, corollaire de son infini besoin d'être rassuré et protégé.

Jorge Luis Borgès affirme que le génie d'un auteur, quel qu'il soit, ne peut rivaliser avec les élaborations au fil du temps de l'imaginaire populaire. Auteurs et artistes contemporains, quand ils imaginent des dieux, s'inspirent en général des panthéons égyptien, grec, nordique, hindou, sumérien, voire perse (*Malpertuis* de Jean Ray, *Americans God* de Neil Gaiman, *La foire aux immortels* de Enki Bilal, *Les pantins cosmiques* de Philip K. Dick, *Le Livre de Ptah* de Van Vogt). Une seule exception : Howard Philip Lovecraft.

Lovecraft a imaginé une vaste saga originale aux dimensions cosmiques qui, dans l'imaginaire des jeunes Occidentaux, amateurs de jeux de plateau ou vidéo, est devenue une référence.

« *Tous mes contes si hétérogènes les uns par rapport aux autres qu'ils puissent être se basent sur une croyance légendaire fondamentale qui est que notre monde fut à un moment habité par d'autres races qui, parce qu'elles pratiquaient la magie noire, furent déchues de leur pouvoir et expulsées, mais vivent toujours à l'extérieur, toujours prêtes à reprendre possession de laTerre.* » (H.P. Lovecrat)

Dans tous les cas, les dieux imaginés par les artistes et les auteurs sont des dieux puissants, des démiurges aux pouvoirs incommensurables, des entités redoutables… Aucun de ces artistes et de ces auteurs n'aurait jamais inventé *Sterquillinus*, dieu romain des lieux d'aisance et des excréments, et son alter ego féminine aztèque *Tlazolteolt*, *Terminus,* dieu des propriétés, du bornage des champs et des routes, *Matshishkapeu*, déesse amérindienne qui s'exprime au travers de ses pets, *Angerona*, déesse du silence, Tieguaï-Li, dieu chinois des pochards, *Fides*, dieu des transactions, *Lyssa* déesse de la rage, *Hymen,* dieu des bonnes relations matrimoniales, *Fleur-Plume*, déesse aztèque des partouzes, etc.

Aucun de ces auteurs n'aurait imaginé non plus que le plus puissant des dieux (Zeus en l'occurrence) puisse tomber amoureux d'un rocher au point de le féconder de son sperme et donner naissance au dieu hermaphrodite *Agditis.* Selon le mythe, *Agditis* est obsédé sexuel, il agresse et viole aussi

bien les humains que les dieux, au point que ces derniers décident de lui ôter l'un de ses deux sexes, le plus violent : le masculin. Châtré par *Dionysos*, le sang d*'Agditis* se répand sur terre et produit le grenadier. La déesse *Nana* ayant l'idée saugrenue de s'enfoncer le fruit de cet arbre dans son vagin, accouchera du dieu *Attis,* réputé le plus beau des dieux. Tout aussi incongru, signalons le dieu hittite *Kumarbi* qui arrache avec ses dents et avale les organes génitaux de son père….
La mythologie de l'Égypte ancienne nous conte elle aussi de drôles d'histoires dans lesquelles les organes génitaux divins jouent un rôle important : le dieu *Seth*, ayant sodomisé son neveu *Horus*, le dénonce devant le tribunal des dieux, car être dominé sexuellement est une humiliation impardonnable pour un dieu mâle. Mais *Horus* par un subterfuge est parvenu à éviter la sodomie et c'est son propre sperme que le jeune dieu fait ingurgiter à son oncle en le mélangeant à l'aliment préféré de celui-ci. Aussi quand le tribunal divin doit statuer sur cet épineux problème en examinant l'intérieur de chacun des protagonistes, ne trouve-t-il aucune trace du sperme de *Seth* dans *Horus* mais bien trace du sperme d'*Horus* dans le corps de *Seth*. Convenons qu'une telle histoire pourrait difficilement naître du cerveau d'un auteur, même le plus dérangé.
N'oublions pas dans ce même ordre d'idées *Priape.*
« D*ivinité mineure, qui apparaît dans le monde grec et latin à l'époque hellénistique. Il est affublé d'un organe génital énorme. Ce fils d'Aphrodite était le protecteur de la fertilité, et ses effigies, généralement en bois de figuiers, étaient placées dans les champs et le potagers soit pour protéger les récoltes, soit en guise d'épouvantail; on pensait qu'il pouvait éloigner les voleurs en les sodomisant.* » (U. Eco)
Priape survit à la Chrétienté et évolue à travers divers saints, *« dont un organe approprié était censé favoriser la grossesse chez leurs dévotes. Ce fut ainsi le cas des saints Gilles, René, et, encore mieux désignés Foutin, Greluchon et Guénolé.* » (R. Villeneuve)

Dans un tout autre ordre d'idées, remarquons que, dans l'Antiquité, chaque corporation possède son dieu attitré, tout comme aujourd'hui elle a son saint patron. Les voleurs, les escrocs, les filous, se placent sous la protection d'*Hermès,* les prostituées sous celle *d'Aphrodite* ou *d'Ishtar.* À Rome*, Jupiter,* dont nul n'ignore les frasques amoureuses, est invoqué pour favoriser la réussite d'une relation adultère…
Et chaque famille possède une divinité domestique spécifique, attachée à une maisonnée, connues à Rome sous le nom de Lares. Aussi appelées

Pénates, elles sont souvent figurées par des personnages masculins, vêtus de tuniques courtes et dansant sur un pied.
« *Les pénates comportaient toutes sortes de divinités attachées aux diverses parties de la maison: Forculus s'occupait de la porte, Limentinus veillait sur le seuil tandis que Cardea faisait fonctionner les gonds. Chaque acte de la vie était présidé par une petite divinité spécialisée à cet usage. Quand un enfant était sevré, Éduca et Potina lui apprenaient à boire, Cuba à se coucher, Statanus à se tenir droit, Abeona à marcher, Fabulinus à parler. Iterduca le menait à l'école mais Dominuca le ramenait à la maison.* » (A. Ruffat)
Ce qui fait dire à Pétrone dans son *Satyricon*: « *Notre pays est si peuplé de dieux qu'il est beaucoup plus facile d'y rencontrer un dieu qu'un homme.* »
La présence d'une entité protectrice, d'un esprit familier, d'un ami invisible, accessible à tout instant par la prière ou l'invocation, s'est imposé de tout temps comme un puissant remède à l'incertitude.
Ainsi, pour garantir aux protagonistes d'un marché l'honnêteté des transactions, celles-ci avaient-elles lieu dans l'enceinte d'un temple et sous la protection d'une divinité spécifique. C'est le cas du dieu phénicien *Melqart*, dieu des activités économiques. Les transactions effectuées dans ses sanctuaires étaient censées êtres exemptes de toute tromperie. Les Phéniciens généraliseront cette croyance au point de ne bâtir un comptoir qu'autour d'un sanctuaire.
« *En appuyant leur commerce sur la religion, les Phéniciens ont peut-être même inventé le soft power qui consiste à imposer son point de vue par la contrainte douce et non par la force brutale. En effet, ils s'arrangent pour vendre leurs dieux aux populations des territoires où ils s'implantent. Partager les mêmes croyances permet ainsi de s'accorder sur le type de représailles divines en cas de non-respect des engagements commerciaux.* » (A. Laïdi)
Notons que dans l'ensemble du Proche-Orient, chaque communauté, chaque tribu, chaque village, chaque cité pouvait vénérer un dieu spécifique. Soit inspiré des dieux majeurs appartenant à des cultures hégémoniques, soit appartenant au domaine de l'évhémérisme, c'est à dire représentant de manière allégorique un évènement historique généralement traumatisant.
« *L'univers divin du Proche-Orient est divers et mobile. Les domaines de compétences des divinités sont d'échelles très variées. Un dieu peut être désigné par référence au nom d'un individu: le dieu d'untel (…) Comment et dans quel sens le passage s'opère-t-il d'un dieu personnel ou tribal à un dieu régional ou ethnique, c'est ce que nous ignorons, mais ce qui importe ici,*

c'est de souligner la fluidité entre le différentes échelles de culte et de compétence. » (Mondes Anciens)
Les innombrables cultes d'origine ancestrale, pastorale ou locale se déplacent et se diffusent, gagnent parfois en importance, sont assimilés à des dieux plus importants et se voient dès lors dresser des sanctuaires, ou à contrario cessent tout simplement d'être adorés au profit d'une divinité plus populaire.
Quelques mots sur une divinité très répandue dans le monde antique: la *Tyché* qui personnifie la bonne fortune. De nombreuses cités l'adoptèrent mais elle peut être tout aussi bien attachée à un lieu, un individu ou une entreprise quelconque. Les Romain en firent la déesse *Fortuna*.
« *Il en va de même avec le culte impérial. L'expression recouvre une multitude de manifestations de vénération à l'égard de l'empereur, de sa famille, ou de ses prédécesseurs dont les modalités varient en fonction des contextes locaux.* » (Ibid)

L'idée que nous serions aujourd'hui moins crédules que nos ancêtres est battue en brèche par toutes sortes d'exemples. On fait d'Elvis Presley un dieu, au point de lui bâtir une église, celle des Presleytériens. Le spiritisme a donné naissance à toutes sortes de cultes au début du XXème siècle, dont le Kardecisme ou l'antoinisme… Et un leader charismatique peut parfaitement devenir une divinité séculière. Voici un extrait de l'*Ode à Staline* du poète Paul Eluard:
« Et Staline pour nous est présent demain
Et Staline dissipe aujourd'hui le malheur
La confiance est le fruit de son cerveau d'amour… »
Manachem Mendel Schneerson, dit Le Rebbe, bénéficie d'une considérable adulation de nos jours dans la communauté Loubavitch, considéré comme le messie, il mourut en 1994 des suites d'un AVC ; mais ses fidèles nient son décès, et sont persuadés qu'il ne devrait pas tarder à revenir, à l'instar de l'Iman caché chiite
Et puis.. le footballeur Maradona n'a-t-il pas donné naissance à une religion en Argentine ? Il dispose même d'un *Pater* : "N*otre Diego - Qui est sur les terrains - Que ton pied gauche soit béni - Que ta magie ouvre nos yeux - Fais nous souvenir de tes buts - Sur la terre comme au ciel - Donne-nous aujourd'hui notre bonheur quotidien… »*
Le président Mao a été divinisé de son vivant et les Coréens du Nord prêtent à Kim Jong-Un la capacité de faire des miracles. Certains gourous contemporains ont été élevés au rang de dieux vivants. Tel Ron Hubbard,

médiocre écrivain de science-fiction qui, dans son ouvrage *La Dianétique*, expose une technique favorisant l'émergence de pouvoirs psychologiques permettant d'accéder au bonheur et à la réussite, sur laquelle il a construit un empire financier. De même maître Okawa, le révérend Moon, ou le Brésilien Edir Macedo, ancien employé du loto, Citons encore Claude Vorilhon, dit Raël, qui prétend avoir été choisi par les extra-terrestres pour accueillir dans son église les élus qui pourront être ainsi sauvés d'une fin du monde imminente. Les Raëliens comptent plusieurs milliers d'adeptes… Sans oublier la secte Aum ou le sinistre James Warren Jones qui, se prenant pour la réincarnation de Jésus et de Bouddha, est à l'origine du suicide collectif de sa « Rainbow Family » qui fit plus de mille morts.
La capacité à s'auto-illusionner semble, comme le dit Jean-François Dortier, une caractéristique fondamentale du genre humain. Les dieux doivent bien rire de la crédulité humaine.

Le rire divin
Dans de nombreuses traditions le rire est l'apanage des dieux. Et « *L'Olympe résonne de leur rire inextinguible »* (Homère) Un texte anonyme du IIIème siècle avant notre ère affirme même que la création du monde est due au rire de Dieu :
« *Dieu ayant ri, naquirent les sept dieux qui gouvernent le monde… Lorsqu'il eut éclaté de rire, la lumière parut. Quand il éclata de rire pour la seconde fois, tout était eaux. Au troisième éclat de rire apparût Hermès ; au quatrième, la génération, au cinquième, le destin, au sixième, le temps. Puis, avant le septième rire, Dieu prend une grande inspiration, mais il a tellement ri qu'il en pleure et de ses larmes naît l'âme. »*
Une déesse grecque est plus particulièrement associée au rire ; il s'agit de la déesse *Baubô*, qui n'hésite pas, pour divertir Démeter, inconsolable du rapt de sa fille *Coré*, à retrousser sa robe et parler avec sa vulve de la manière la plus grossière qui soit. Le rire de *Démeter* devient à ce point populaire qu'il donne prétexte à toutes sortes de cérémonies festives dans la Grèce antique. De même, les sanglants mystères de *Cybèle,* s'achèvent le plus souvent par des « hilaries », explosion d'allégresse débridée des participants. « *Le rire de la déesse signifie le retour à la vie* » (S. Reinach) Non seulement le retour à la vie, mais l'intensité, la plénitude de la vie, « *il est censé mettre en fuite les mauvais esprits et ranimer par une gaité exubérante les forces endormies de la nature*. »
Les simulacres de mort organisés au cours de certains Mystères se clôturaient par des manifestations débridées de rire symbolisant la

résurrection. À la fête romaine des Lupercales, nous dit Plutarque, le prêtre, après avoir sacrifié des chèvres, touchait avec son couteau ensanglanté les front de deux jeunes gens qui devaient éclater de rire.
« *Les Sardes riaient en sacrifiant leurs vieillards; les troglodytes en lapidant leurs morts; les Phéniciens quand on immolait leurs enfants; les Thraces quand l'un d'entre eux venait à mourir. Les Anciens ont expliqué ces bizarreries de deux façons : tantôt ils ont allégué que la victime devait sembler consentante pour ne pas vicier le sacrifice, tantôt ils ont attribué aux survivants l'idée philosophique que la vie est un mal et la mort un bien.* » (S. Reinach)
Certains grands hommes son réputés êtres nés en riant.
« *Au moment où le matin du temps répandit la lumière, le bienheureux Zarathustra vient au monde . Il riait en quittant le sein de sa mère et de son rire le palais fut rempli de lumière. Émerveillé de ce rire et de la radieuse beauté de son fils, le père comprit que c'était là la Gloire de Dieu, car, sauf lui tous les enfants en naissant, pleurent.* » (*Le Livre de Zarathustra*)
Le rire est donc dans l'antiquité une caractéristique divine que les dieux octroient à l'homme.
« *À la différence du pauvre rire des hommes, témoignage d'une vitalité précaire et inférieure, le rire des dieux ne semble pas devoir finir*. » (S. Reinach)

Une divinité majeure de la mythologie grecque possède le rire comme attribut : *Hermès!*
« *Hermès est une divinité complexe et comique, sournoise et blagueuse (…) Si Apollon était tragique, Hermès, lui, était comique ; si Apollon aimait la noblesse du geste, Hermès avait, lui, une passion irrépressible pour tout ce qui était louche, obscène, trivial, ambigu ; et il nous enseigna que les gestes les plus humbles de la vie peuvent avoir la même grâce insinuante que les activités supérieures. Dieu moqueur, il s'oppose encore à Apollon en cela qu'il ne croit ni à l'ordre, ni à la loi, ni à la vérité. Il se plaît aux subterfuges, aux mensonges des voleurs et des mystificateurs. De sa versatilité, il sait rire, et là où les autres dieux ont un seul visage, lui les multiplie.* » (J. Y. Jouannais)
Hermès a donc pu, sous certains aspects, être comparé à *Dionysos,* dieu du chaos par excellence, qui alterne en permanence comédie et tragédie et à qui l'on prête l'invention du théâtre.
Le maître de dieux, lui-même, le grand *Zeus* ne dédaigne pas le rire. Suétone raconte que lorsque l'empereur Caligula ordonna le transfert à Rome de la

statue de *Zeus,* œuvre de Phidias, la statue éclata d'un rire tel que les ouvriers s'enfuirent.
Au Japon, une légende nous dit que la déesse *Amaterasu*, déesse du soleil, s'étant un jour retirée au fond d'une caverne, refusait d'en sortir, plongeant ainsi l'humanité dans les ténèbres. Les dieux tentèrent en vain de l'en faire sortir pour ramener la lumière sur le monde. Mais la déesse persistait à rester cachée. Les dieux eurent alors une idée, il se mirent à rire de tout leur saoul. Intriguée par ce rire qui secouait terre et ciel, *Amaterasu* sortit de la caverne pour voir ce qu'il en était. Les dieux en profitèrent pour bloquer l'entrée de la grotte, empêchant la déesse d'y retourner. Ils lui permirent toutefois de s'y retirer la nuit pour un temps limité. Le rire, selon cette légende très populaire, serait donc à l'origine de l'alternance du jour et de la nuit.
« *Bref, on rigole bien chez les dieux. Leur rire est sans entraves: violence, difformités, sexualité déclenchent des crises qui ne retiennent aucune considération de morale ou de bienséance.* » (G. Minois)

« *Il y a un proverbe juif admirable : L'homme pense, Dieu rit. Inspiré par cette sentence, j'aime imaginer que François Rabelais a entendu un jour le rire de Dieu et que c'est ainsi que l'idée du premier grand roman européen est née. Il me plait de penser que l'art du roman est venu au monde comme l'écho du rire de Dieu.* » (M. Kundera)
Si le rire est blasphématoire (mais ne dit-on pas que le blasphème est la plus subtile de toutes les croyances), s'il prend un malin plaisir à la cruauté, à la pornographie, à l'ignoble, à l'injustice et n'a de cesse de rabaisser le sacré, il est de par sa nature même disruptive un moyen efficace de se détacher des contingences matérielles. En ce sens, il est en Orient « *ascèse et purification*, *purgation des émotions* » et conduit à la sagesse. Ne dit-on pas que le zen est né du rire du Bouddha et que Lao-Tseu, à l'instar de Zarathustra, serait venu au jour en riant ?
« *Le comique détache des objets qu'il vise, les relativise, les remet à leur place. En cela, il a une fonction didactique : il rééquilibre nos investissements, il révèle la face cachée des choses.* » (J.-C. Chabannes)
Le rire favorise la disparition du moi, relativise tout ce que l'homme a édifié ici-bas, ouvre tous les possibles et renoue avec le chaos originel. Tchouang Tseu prétend même que « *ceux qui ont pénétré les plus hauts secrets de l'univers, ne cessent de sautiller à la manière des moineaux, tout en se tapant les fesses.* »

Contrairement à la spiritualité orientale et la mythologie grecque qui voient dans le rire une connexion avec le divin, la chrétienté le cloue au pilori sous prétexte qu'il n'est nulle part mentionné dans les Évangiles que notre Seigneur ait ri. Le rire est un puissant repoussoir pour les instances chrétiennes. Georges Minois, dans son *Histoire du rire et de la dérision,* nous propose un saisissant florilège de textes des pères de l'Église qui associent le rire au Démon:

« *Nul n'a davantage contribué à diaboliser le rire que Tertullien qui s'emporte contre les comédies, spectacles démoniaques et impudiques, et Basile de Césarée qui écrit qu'il n'est absolument pas permis de rire, en aucune circonstance. Le Seigneur a condamné ceux qui rient en cette vie ; il est évident qu'il n'y a jamais pour les chrétiens de circonstances où ils puissent rire. Il le répète dans son épitre 22 : le chrétien ne devrait pas plaisanter ; il ne devrait pas rire, ni tolérer ceux qui font rire, car le rire vient du plaisir charnel, conséquence du péché et donc du diable. Saint Ambroise se montre tout aussi catégorique : en toute circonstance, le rire est inconvenant, contraire à l'enseignement du Christ et, pour tout dire, diabolique (…) Quant à saint Augustin, il ne cesse de répéter que, même si le rire est une faculté humaine, il reste méprisable. Bienheureux ceux qui pleurent car ils riront un jour. C'est donc pour nous un devoir de pleurer*. *Le plus farouche adversaire du rire chez les pères de l'église est saint Jean Chrysostome (344-407). Pour lui le rire est absolument satanique, diabolique, infernal. Le démon partout dirige ce triste concert ; les divertissements ne sont pas un don de Dieu, mais du diable. Ce qui met Jean Chrysostome littéralement hors de lui c'est que plus il tonne contre le rire, plus on rit. Par là-même, le rire prouve sa puissance diabolique : incontrôlable, insensé, insensible au raisonnement, à la logique, à la menace, il surmonte la peur, il triomphe de la fureur sacrée qui ne fait que l'attiser, comme un courant d'air sur le feu. »* (G. Minois)

Sans atteindre aux dimensions festives du rire du monde païen, nous pouvons toutefois trouver dans la tradition chrétienne un espace dédié au rire, si l'on en croit l'anthropologue Jean-Louis Olive :

« *Du Carême, l'aphorisme espagnol dit qu'il commence avec la cendre et finit avec le rire, et dans le calendrier chrétien, l'éclat de rire du prêtre scande le rituel curieux du risus pasqualis (…) les religions du salut ont alterné la plainte obscure et l'éclat lumineux du rire, jusqu'au rire ecclésiastique de Pâques (Risus pasqualis) et de Noël (Risus natalensis). »* (J.L. Olive)

*A*insi corseté, le rire est ritualisé, inscrit dans une formalité, comme neutralisé. Dans *Le nom de la Rose* d'Umberto Eco, le héros, Guillaume de Baskerville, appartenant à l'ordre des franciscains, enseigne à son jeune

disciple, que « *le rire libère le vilain de la peur du diable* », que se libérer de la peur du diable est « *sapience* », car « *le diable est l'arrogance de l'esprit, la foi sans sourire, la vérité qui n'est jamais effleurée par le doute ».*
En s'opposant ainsi par le rire à la peur du diable, Guillaume de Baskerville dénonce l'oppression cléricale mise en place par ses adversaires dominicains.

La peur du diable étant quasi inexistante dans la religiosité orientale, le rire peut dès lors se colorer d'un aspect initiatique.
« L*e sérieux peut devenir fanatisme et fondamentalisme. La sérénité peut devenir sottise, ridicule et cynisme. Nous cherchons l'équilibre ! Et trouver cet équilibre de façon ludique, c'est l'affaire de l'humour*. » (M. Bruhn)
Ramakrishna prend plaisir à ponctuer ses enseignements de petites histoires drôles, faisant « *surgir la vérité de l'absurde* ». Voici l'une de ces d'histoires « spirituelles » racontées par Ramakrishna :
"Un disciple, grâce à l'enseignement de son maître, accède à l'illumination: « Tout est Dieu ! » Il part à travers champs, dans un état extatique. Le Ciel est Dieu, les arbres sont Dieu, le brin d'herbe et les oiseaux sont Dieu, il est Dieu ! C'est alors qu'un cornac qui a perdu le contrôle de son éléphant lui crie de s'écarter, son animal est devenu fou. Mais le disciple ne bouge pas. Il se dit, je suis Dieu, cet éléphant est Dieu, que peut-il m'arriver ? Et ce qui ne devait pas arriver arrive, il se fait piétiner par le pachyderme. On le ramène en piteux état chez son maître, qui s'étonne: pourquoi ne t'es-tu point écarté, lui demande-t-il ? Quand le disciple lui en explique la raison, le maître éclate d'un grand rire: « Oui, tu es Dieu, l'éléphant est Dieu, mais le cornac qui te crie de t'écarter est Dieu lui aussi! »
Le taoïste Tchouang Tseu apprécie lui aussi la pédagogie des contes humoristiques. « *Trois le matin* » est le plus connu.
« *Un éleveur de singes distribuait des glands aux singes en leur disant : « Je vous donnerai trois glands le matin et quatre le soir. Qu'en pensez-vous ? » Tous les singes se mirent en colère. « Je vous donnerai quatre glands le matin et trois le soir. Qu'en pensez-vous ? » Tous les singes furent enchantés. Il n'y avait en réalité rien de changé. Mais la première proposition avait provoqué la colère et la seconde la joie. L'éleveur avait su s'adapter à la nature des singes.* »
Les maîtres zen raffolent des koans qui « *mettent l'accent sur le dérisoire, sur le risible de toute situation de conflit et qui nous inviterait, par-delà, à rire de notre prétendue capacité à appréhender la réalité, sous prétexte que nous sommes à même d'en mesurer les apparences.* » (J.-L. Maunoury) Tels :

« *Saisir une bêche sans les mains, monter sur un buffle tout en marchant à pied. Lorsqu'on traverse le pont, le pont coule et l'eau ne coule pas.* » Ou encore *« applaudir d'une seule main. »*

Et dans la tradition musulmane où pourtant on ne l'attendrait guère, l'humour est fréquent Ne serait-ce qu'à travers le personnage mythique de Narsr Edddin Hodja et ses sublimes idioties:
« *Nasr Eddin vient, encore jeune, d'accéder à la dignité de mollah, et il peut désormais être instructeur. Un matin, voulant atteindre un livre placé un peu haut dans la bibliothèque, il monte sur une pile de corans. Un de ses collègues s'en scandalise :*

- *Par Allah, Nasr Eddin ! Tu es bien impudent. Ne crains-tu donc pas de souiller les Écritures sacrées ?*
- *C'est une chose dont j'avais peur auparavant, répond Nasr Eddin ; mais maintenant que je suis mollah, c'est au Coran d'avoir peur de moi.* »

Il y a eu de tout temps des croyances qui ont prêté à rire. Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui se moquent de la croyance dans les anciens astronautes, pourtant partagée par des millions d'internautes et ayant donné lieu à toutes sortes de publications aux tirages impressionnants.

Les dieux venus d'ailleurs

Les scientifiques nomment panspermie l'hypothèse de germes extra-terrestres présents sur les météorites qui auraient bombardé la terre il y a quatre milliards d'années. Et seraient à l'origine de la vie. Mais certains ne se contentent pas de simples germes et sont persuadés que l'humanité a été créée par des races supérieures d'extra-terrestres. C'est ce que l'on nomme la théorie des anciens astronautes qui voit dans les peintures rupestres du Sahara la présence de vaisseaux spatiaux, dans les dessins géants de Nazca (Pérou) des pistes d'atterrissage ou des répliques terrestres de la constellation d'Orion, et dans les statues toltèques et olmèques des visages de cosmonautes… Partant du fait avéré que toutes les cultures ont « leurs dieux venus des étoiles », les partisans des anciens astronautes avancent l'idée que les extra-terrestres auraient non seulement créé l'humanité mais l'auraient aussi suivie tout au long de son histoire, modifiant périodiquement son ADN afin de favoriser son évolution. Nous serions ainsi des sortes d'Organismes Génétiquement Modifiés sous surveillance ! Nous avons tous

en mémoire la scène d'ouverture de *2001 Odyssée de l'Espace* de Stanley Kubrick et Arthur C. Clark.
Barbara Marciniak, dans son livre « *Famille de Lumière* », nous décrit une race extra-terrestre particulièrement bienveillante ayant développé une énergie à la puissance sans pareille : l'Amour. Elle les appelle les *Pléiadiens* et ils seraient nos créateurs. Mais ces races démiurges venues de lointaines galaxies ne sont pas toutes aussi sympathiques que les *Pléiadiens* de Barbara Marciniak. Il y a les *Nordiques*, originaire de Procyon, géants guerriers et belliqueux dans lesquels on a pu identifier les dieux celtes ou ceux du panthéon grec. Et les *Zétas* de Reticulum, sortes de vampires de notre patrimoine génétique à la création duquel ils auraient contribué et qui nous élèveraient comme du bétail… Sans oublier bien sûr « *L'horrible vérité* » de John Lear qui nous révèle que le gouvernement économique et politique mondial est aux mains d'extra-terrestres nommés les « *petits gris* », ou encore la théorie de David Icke qui prétend que nous somme depuis la nuit des temps les marionnettes des reptiliens, une race extra-terrestre. Icke voit dans les fameux illuminatis la « *lignée hybride alieno-reptilo-humaine, sciemment fabriquée par la race des serpents à l'époque de Sumer* ».

À l'origine de toutes ces croyances, il y a vraisemblablement les *Nephilim,* évoqués dans la *Bible.* Juste avant le déluge, des anges se seraient unis avec des filles des hommes pour donner naissance à une race de géants:
« *Lorsque les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la terre, et que des filles leur furent nées, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent.* »
Les *Nephilim* révélèrent aux habitants de la terre toutes sortes de secrets avant que Dieu, excédé par l'hubris des « demi-dieux » nés de ces unions ne les fasse périr par le déluge. Cet épisode biblique semble nous dire que les extra-terrestres, qu'on les nomme anges ou dieux, ne seraient pas étrangers aux cycles sans cesse renouvelés des créations et destructions des différentes humanités.

Arrêtons-nous sur Zecharia Sitchin qui fait un carton depuis une trentaine d'années avec une série d'ouvrages consacrée aux *Anunnaki*, ces « *extra-terrestres venus sur Terre depuis leur planète Nibiru, et vénérés comme des dieux depuis l'Antiquité.* » Journaliste scientifique, orientaliste reconnu et expert de la Bible, Sitchin a écrit plusieurs livres à succès dont : « *La douzième planète* », « *Quand les géants dominaient sur Terre* », dans

lesquels il soutient qu'Adam fut génétiquement programmé, il y a environ 300 000 ans, lorsque les *Anunnaki* croisèrent leurs gènes avec ceux des hominidés. Ce fut le temps des géants. Pour Sitchin, notre ADN serait donc d'origine extra-terrestre.

« *L'histoire des Anunnaki (Ceux qui du Ciel sur Terre survinrent), comme les nomment les Sumériens, commence avec leur arrivée sur Terre, depuis Nibiru, en quête d'or. La cosmogénèse de leur planète fut contée dans l'Antiquité au sein de L'Épopée de la Création, long texte qui court sur sept tablettes. On le tient en règle générale pour un mythe allégorique, fruit d'une mentalité primitive, figurant les planètes sous la forme de dieux de chair en lutte les uns contre les autres. En réalité, ce vieux texte se révèle une cosmogonie élaborée dans laquelle une planète errante, lors de la traversée de notre système solaire, entra en collision avec une autre, nommée Tiamat. Du choc résultèrent la Terre et sa lune, la ceinture d'astéroïdes et des comètes, et le corps céleste envahisseur se retrouva capturé sur une longue orbite elliptique dont la révolution s'accomplit tous les 3600 ans.* » (Z. Sitchin)

Depuis, dès que la planète *Nibiru*, de par son orbite, se retrouve à proximité de la Terre, tous les 3600 ans donc, les *Anunnaki* interviendraient dans la destinée des humains. Et Sitchin explique cataclysmes mythiques et conflits des dieux antiques par la rivalité qui a régulièrement opposé deux clans *Anunnaki*, l'un plutôt bienveillant vis-à-vis des humains, commandé par *Enki*, l'autre plutôt hostile, dirigé par *Enlil.* Les *Anunnaki* auraient mêmes selon l'auteur, disposé de l'arme atomique et en auraient fait usage à plusieurs reprises. Sitchin fait état d'une tablette d'Akkad (2300 av.J.-C.) dans laquelle sont décrits avec une précision surprenante les effets d'une explosion nucléaire:

« *Le souffle du mal qui rôde par les rues, va librement par les routes. Quelque soit la hauteur du mur, son épaisseur, il traverse comme un torrent qui déborde. Nulle porte ne le contient, nul verrou ne lui fait faire demi-tour. Ceux qui se cachaient derrière les portes étaient frappés de l'intérieur. Ceux qui rampaient sur les toits mouraient sur les toits. Cette mort-là se faisait invisible. À côté d'une homme, elle se tient. Personne ne la voit. Son apparence était inconnue: la toux et le mucus serraient la poitrine, la bouche s'emplissait de salivation, les gens ne pouvaient plus parler, ils étaient hébétés, la mutité les frappait . Quand il s'agrippait à ses victimes, leurs bouches s'emplissaient de sang (…) Il jette la nuit de cité en cité, engendrée d'un seul jet, en un flash lumineux. Un souffle de mal précéda la tempête maudite. Un souffle du mal qui fut son éclaireur.* »

Il y a 3600 ans, d'importants bouleversements ont plongé les civilisations prospères de Méditerranée dans le chaos. Sitchin y voit la main des *Annunaki* et prévoit leur retour dans un futur proche.
Si Sitchin et son alter ego suisse: Erich von Däniken font reposer leurs théories sur l'analyse de sites archéologiques et géologiques, sur l'étude d'inscriptions anciennes, d'artefacts, de textes sacrés, de fragments oubliés et dispersés, l'autrice Ute Kretzchmar affirme pour sa part que ses révélations lui viennent d'un channeling avec les maîtres ascensionnés Confucius et Kuthumi. Ceux-ci lui ont rapporté que la terre a été créée par un conglomérat de 9 planètes habitées, dans le but d'en faire à la fois un parc d'attractions et un terrain d'expérimentation. Les habitants de ces 9 mondes peuvent régulièrement s'y incarner et ainsi « *vivre de nouvelles aventures excitantes, un nouveau genre d'expériences avec d'autres réalités.* » Ils ont fait évoluer *Gaïa* au gré de leur fantaisie, la couvrant de plantes, d'animaux et d'humains, inventant la dualité et surtout la sexualité. Car ces créatures extraterrestres sont androgynes.
Même type de révélation pour Géraldine Innocente qui dit avoir reçu la vérité sur les êtres divins gouvernant le monde de la part des maîtres ascensionnés Saint Germain et El Morya. Cette jeune Américaine fit beaucoup parler d'elle dans les années cinquante suite à son channeling avec ces maîtres ascensionnés. Voici un court extrait de ce Channel:
« *En 1952, la Grande Fraternité de Lumière a reçu un ultimatum de la part du Soleil Central, portant pour l'essentiel sur les dispositions suivantes: le quota de Lumière pour la planète doit augmenter dans un laps de temps de 20 ans, pour permettre à Sanat Kumara d'être libéré de son exil volontaire sur la Terre et de retourner à Vénus. Pendant plus de 2 500 000 ans, cet Etre divin et magnifique a veillé sur la Terre ; il a été le témoin de l'avènement de grandes civilisations et de leur dégénérescence. Les habitants de la Terre doivent compenser le déficit d'énergie harmonieusement qualifiée provoqué par le départ de Sanat Kumara. Si cela ne pouvait être accompli, la Terre serait détruite.*»
Impossible de dresser une liste exhaustive des innombrables théories des anciens astronautes. Elles font florès sur le Net mais masquent le plus souvent des idéologies discutables.
« *Cette idée d'une origine extraterrestre de l'homme a été reprise par les nazis et surtout par le groupe d'idéologues qui donnèrent naissance au mouvement hitlérien, des gens comme Alfred Rosenberg, Rudolph Hess, Karl Haushofer et consort, ainsi que ceux de la Loge Lumineuse et de la société de Thulé. Cette idéologie est exclusive, eugéniste et ségrégationniste*

puisqu'elle affirme que certains hommes (et non tous) –les Aryens- proviennent d'une race plus noble de géants, les Hyperboréens, qui sont les fils des étoiles, une race extraterrestre aux pouvoirs divins (…) Ce type de doctrines et de récits peuvent séduire certains conspirationnistes et c'est probablement leur capacité séductrice et le côté incroyable, mélange de science-fiction et de mythologie, qui rend le genre pernicieux et nocif car lorsqu'une épopée stigmatise un groupe racial humain au profit d'un autre, il y a fort à parier que cette histoire sert à assouvir des mobiles bien plus frustres et nauséabonds. Et l'on voit par cette récupération que le schéma d'une humanité créée par une race extraterrestre peut donner naissance à un sinistre avatar lorsque l'idéologie s'en mêle.» (un-nouveau-paradigme.com)

Dans la lignée des anciens astronautes, il est fréquent de trouver sur le Net des textes, plus ou moins étayés et sourcés, soutenant que les dieux anthropomorphes adorés dans l'Antiquité étaient en réalité les rescapés d'anciennes civilisations disparues. Mauro Biglino considère les « Elohim » bibliques comme des individus faits de chair et d'os, voyageant dans des machines volantes, appelées ruach, kavod ou merkavah, rescapés d'une brillante civilisation disparue.

« *Les Elohim étaient des individus connaissant les lois de la nature, du cosmos, et ils les transmettaient seulement à leurs fidèles adeptes, donnant ainsi naissances aux castes des rois/gouverneurs/prêtres, les initiés à la connaissance.* » (M. M. Biglino)

D'autres partisans de civilisations disparues font des *Ases* et des *Vanes*, ces deux groupes de divinités nordiques dont l'affrontement débouche sur le Ragnarök (la fin des temps), les représentants humains de deux civilisations concurrentes à la technologie avancée, qui auraient pu passer pour des dieux au regard d'hommes primitifs et ignorants.

Pour Graham Hancock, Ignatius Donnely, Dominique Jongbloed, Mauro Biglino, Christina Biaggi, Bleuette Diot, Paul la Violette ou Robert Bauval, dont chaque ouvrage connaît un étonnant succès de librairie, des civilisations avancées ont existé entre 100 000 et 6000 ans avant notre ère et furent détruites par des désastres naturels, de brutaux dérèglements climatiques, déluges, pluies de comètes, supervolcans, collisions planétaires, explosions stellaires, ou bien conflits planétaires… René Guénon affirme de son côté que toutes les civilisations actuelles dérivent d'une « tradition primordiale » soit hyperboréenne, soit Atlante.

« *Le druidisme et le Védisme relèveraient de la tradition hyperboréenne, la Kabbale et l'Islam de la tradition atlantéenne. Quand aux primitifs , ils ne*

peuvent être considérés que comme des vestiges de civilisations disparues » (R. Guénon).

Atlantide & Mu

L'Atlantide est la plus célèbres des civilisations disparues, elle a, depuis Platon, passionné les érudits de tout poil, de Bacon à Descartes, de Rudbeck à Voltaire, de Jules Verne à… Himmler. Elle a été située en Atlantique, bien sûr, mais aussi en Méditerranée, en Arctique ou au Sahara. Elle a été décrite par les prêtres du temple égyptien de SaÏs en 2500 av. J.-C. Ces descriptions furent transmises au sage grec Solon, lors d'un voyage en Égypte, puis reprises plus tard par Platon dans le *Timée* et le *Critias*. Entretemps, l'Atlantide est évoquée par Hérodote, Diodore de Sicile, et Strabon.

Au vingtième siècle, Rudolph Steiner dit avoir exploré par la technique du rêve éveillé cette membrane mémorielle qu'il nomme *Akasha*. Dans *Chronique de l'Akasha*, il nous relate son « voyage astral » jusqu'aux temps les plus reculés et nous décrit les évènements qui se déroulèrent sur un continent situé entre l'Amérique et l'Europe nommé Atlantide :

« *Nos ancêtres atlantes étaient très différents de l'homme actuel, beaucoup plus que ne peut se le représenter celui dont la connaissance se borne uniquement au monde sensible (…) Leurs connaissances, leurs arts et techniques et toute leur culture étaient autres que ce que l'on peut observer de nos jours. Ils possédaient des facultés spirituelles entièrement différentes des nôtres. La pensée logique, le don de combiner et de calculer, bases de toutes nos acquisitions modernes n'existaient pas chez les premiers atlantes. En revanche, ils possédaient une mémoire hautement développée. Elle constituait une de leurs facultés spirituelles les plus remarquables. Aujourd'hui, l'homme pense au moyen d'idées ; l'atlante le faisait au moyen d'images. Et quand une image apparaissait à son âme, il se rappelait de nombreuses images déjà vécues auparavant.* » (R. Steiner)

Le célèbre voyant américain Edgar Cayce fait dans les années 30 une description précise de l'Atlantide, affirmant « *que les habitants de l'Atlantide conduisaient des avions et des sous-marins, et qu'ils possédaient une technologie fabuleuse, bien plus développée que celle du XXème siècle* »

L'idée que nos ancêtres puissent avoir développé une aéronautique peut faire sourire. Mais que penser de la découverte faite dans une tombe de la Haute vallée du Nil à la fin du XIXème siècle, numérotée objet 6347 au Musée du Caire ? Il présente une forme oblongue avec des ailes droites et une queue verticale faisant irrésistiblement penser à un avion moderne. Quatorze modèles similaires ont été trouvés, datant des plus anciennes dynasties

pharaoniques. Franck Joseph, rédacteur en chef de la revue *Ancient American,* évoque par ailleurs des passages surprenants de manuscrits de l'Inde ancienne, qui décrivent des « voitures aériennes », connues sous le nom de vimanas et que l'on peut trouver dans le *Ramayana* et le *Mahabharata*. Il cite aussi l'étonnant récit que fait Flavius Josèphe, dans *La Guerre des Juifs* :

« *On vit donc dans le pays, avant le coucher du soleil, des chars et des bataillons armés répandus dans les airs, s'élançant à travers les nuages et entourant les villes.* » Tacite relate le même évènement dans le ciel de Jérusalem : « *On vit des bataillons s'entrechoquer dans les airs, des armes étinceler, et des feux s'échappant des nuées, éclairer soudainement le temple.* » (F. Josèphe)

Au XIXème siècle, Papus et ses amis occultistes développent ce qu'ils qualifient eux-mêmes de « *conception tout à fait spéciale que les profanes ne manqueront pas de qualifier de bizarre ou d'erronée* ». Ils se basent sur les premiers textes de l'Inde antique, qui commencent à cette époque à être traduits, et qui, selon eux, conservent à peu près complète l'histoire de l'humanité depuis les temps les plus reculés. Ils se réfèrent aussi aux travaux de savants grecs et se font les chantres d'une tradition secrète qui soutient que de nombreuses civilisations avancées ont pu, tout au long des presque 4 milliards d'années de notre planète, naître, se développer et mourir. Ils émettent par exemple l'hypothèse qu'il a existé sur terre des peuples qui n'ont pas connu la lune et seraient donc antérieurs à la formation de notre satellite.

Cette croyance est fort ancienne. Une légende rapportée dans des textes hindous composés au XIème siècle avant notre ère raconte l'histoire des Assours. Les Assours sont un peuple qui aurait atteint un prodigieux niveau de civilisation.

« *Ils avaient construit trois cités inexpugnables. L'une sur la terre utilisait le cuivre, une autre flottant au-dessus du sol semblait d'argent, la troisième haut dans le ciel semblait dorée.* » (*Shiva Purana*)

Ces citées étaient « *peuplées de gens vêtus d'un vêtement d'apparence soyeuse qui leur permettait de subsister sous les eaux sans en souffrir. Ils savaient contrôler la lumière du soleil et ils utilisaient cette énergie pour toutes sortes d'usage.* » (Ibid)

Le *Shiva Purana* rapporte par ailleurs qu'il y avait dans les cités assours de nombreux arbres d'abondance où l'on pouvait se procurer tout ce que l'on pouvait désirer. Il y avait aussi « *des chars volants, brillants comme le soleil, qui se déplaçaient dans toutes les directions et des machines pour indiquer le*

temps ». Les Assours vivaient comme dieux et les dieux étaient jaloux ! Jusqu'ici, toutes leurs tentatives pour détruire les trois cités s'étaient soldées par de cuisants échecs. Alors les dieux s'adressèrent à Vishnu qui leur expliqua que « *tant que les Assours vénèreront Shiva il sera impossible de les vaincre. Il faut donc obtenir qu'ils le renient, alors il les réduira en cendres.* » Les dieux créèrent ainsi un étrange personnage nommé Arihat qui se rendit dans les trois cités et se mit à prêcher. Il affirmait « *qu'il n'y avait pas de Créateur et que la création n'avait pas de but. Chaque être vivant est un dieu pour lui-même. Il n'existe pas d'autres dieux.* » Mendiant sa nourriture et répétant que « *l'abstinence mène au paradis et que la chasteté et la non violence sont les plus hautes des vertus* », il finit par convaincre le rois des Assours à renoncer aux rites anciens. « *Et c'est ainsi que le pouvoir des Assours déclina.* » Les dieux vinrent voir Shiva et obtinrent cette fois de lui qu'il détruise les trois cités, arguant que ses sujets s'étaient détournés de lui. « *Shiva lança contre eux son arme la plus terrible, une arme de feu qui en un instant brûlait tout, détruisait toute vie. Les cités furent réduites en cendres et le pays des Assours s'effondra* ». (Ibid)

Commentaire d'Alain Danièlou: « *L'histoire des trois cités représente la fin d'une civilisation hautement technique avec l'aide d'armements d'un extrême puissance. S'agit-il du souvenir d'un lointain passé ou une préfiguration de l'avenir?* »

L'historien anglais M. Shankare voit dans les Dravidiens, apparus en Inde après la dernière glaciation (9000 av.J.-C.) les descendants des rescapés assours, qu'il assimile aux habitants de la Lémurie. Il écrit dans *History and Philosophy of Lingayat Religion* :

« *Les dramilas ou dravidiens auraient émigré en Inde venant de la Lémurie, un continent qui s'étendait de Madagascar à l'Indonésie et qui fut submergé par la mer. Leur civilisation se répandit dans l'Inde du cap Comorien jusqu'à l'Himalaya.* »

L'archéologue Graham Hancock, dans *L'empreinte des Dieux,* nous livre un scénario séduisant sur la façon dont les résidus de ces civilisations disparues ont pu subsister :

« *Supposons, par exemple, que nous n'ayons pas le temps de nous préparer à la catastrophe. Supposons que celle-ci, tel « Le Jour du Seigneur » de la Bible, nous surprenne « comme un voleur dans la nuit » ? Quelles perspectives se présenteraient à l'humanité ? Que le cataclysme soit dû à la chute d'un astéroïde, à un déplacement de la croûte terrestre, ou à quelque autre cause cosmique ou géologique, on peut imaginer le scénario suivant :*

1. *une dévastation massive de la quasi totalité de la planète ;*

2. *la survie d'une poignée d'hommes, dont la plupart retourneraient rapidement à l'état de barbarie ;*
3. *la présence parmi ces rescapés, d'une minorité de sages et de savants – architectes, ingénieurs, physiciens, cartographes, mathématiciens, médecins, etc. – qui se consacreraient à sauver ce qui pourrait l'être et à trouver les moyens de transmettre leur savoir aux hommes des générations futures, du moins à ceux susceptibles de comprendre leur message.*

Appelons ces hypothétiques visionnaires les « civilisateurs ». En s'unissant – d'abord pour survivre, ensuite pour dispenser leur enseignement et échanger des idées-, ils pourraient être amenés peu à peu à constituer une sorte de secte ou de culte religieux, avec ses rites initiatiques et ses croyances, conscients d'être investis d'une mission et de partager la même identité (…) La plupart d'entre eux, il y a fort à parier, échoueraient, ou ne remporteraient qu'un succès limité. Mais supposons qu'un seul groupe soit assez doué et opiniâtre pour créer une « tête de pont », peut-être dans une région qui aurait relativement moins souffert du cataclysme.» (G. Hancock)

Hancock explique ainsi l'émergence des civilisations sumériennes et égyptiennes. Et la façon dont ces survivants d'anciennes civilisations ont pu passer pour des dieux vis-à-vis de leurs contemporains retombés dans la préhistoire.

Les considérables succès publics obtenus par les innombrables ouvrages publiés sur le sujet, depuis *Le Matin des Magiciens* de Bergier et Pauwels, prouvent au moins une chose : les civilisations antédiluviennes sont profondément enracinées dans notre imaginaire collectif.

Les civilisations sont-elles mortelles?

La déforestation à grande échelle de la forêt amazonienne a au moins un mérite : elle met à jour les vestiges de civilisations précolombiennes inconnues, prouvant ainsi la thèse de Charles C. Mann dans son livre *1491,* qui rejoint celle de nombreux archéologues et anthropologues contemporains dont Stephen Rostain ou William Balee : il y a eu, avant l'arrivée des conquistadors, dans tout le bassin amazonien, de florissantes civilisations dont il ne reste plus de nos jours que quelques traces éparses. Les raisons de leur disparition demeurent encore obscures. Généralisation de la culture sur brûlis aux conséquences malheureuses, guerres intestines, changements climatiques ? Pandémie apportée par les envahisseurs ? Une seule certitude qui peut paraître incroyable : une partie de la forêt amazonienne a été

terrassée, modelée, cultivée, domestiquée, plantée par l'homme en des temps forts lointains, il y a plus de 10 000 ans avance Stephen Rostain.
Dans son best-seller *Effondrement*, le biologiste Jared Diamond étudie les facteurs qui ont conduit à la disparition de sociétés évoluées sur tous les continents. Pour Diamond, ils sont avant tout environnementaux et démographiques.
« *Comme à Pâques, à Mangavera et chez les Anasazis, les problèmes environnementaux et démographiques mayas ont accru les guerres et les conflits sociaux. Comme à Pâques et dans le canyon du Chaco, les maxima démographiques ont rapidement été suivis d'un effondrement social et politique… Les habitants de Copàn ont quitté la plaine inondée pour gagner les pentes plus fragiles des collines, de sorte qu'ils se sont retrouvés avec une population plus nombreuse à nourrir lorsque l'expansion agricole des collines atteignit ses limites. Tels les chefs pascuans de l'île de Pâques, construisant des statues de plus en plus grandes, et telle l'élite anasazi s'offrant des colliers comportant parfois deux mille turquoises, les rois mayas ont cherché à se surpasser les uns les autres au moyen de temples de plus en plus impressionnants, recouverts de plâtre en couches de plus en plus épaisses. La passivité des chefs pascuans, comme celle des rois mayas, face aux menaces bien réelles pesant sur leur société se rejoignent dans l'effondrement final.* » (J. Damiond)
Une majorité d'archéologues réfute la théorie de l'effondrement de Diamond pour ce qui concerne la disparition des habitants de l'île de Pâques. Ils l'imputent plutôt aux germes et aux microbes apportés par les navigateurs européens qui ont exploré l'île dès le seizième siècle.
« *Non seulement les civilisations qu'on pensait bien connaître s'avèrent pleine de surprises (Égypte, Chine…), mais surtout on redécouvre les autres : les voisines vaincues ou absorbées, devenues invisibles –car comment imaginer qu'à côté de l'Égypte ou tout près de Sumer, civilisation mère de toutes les autres, d'autres cultures marquantes aient pu s'épanouir ? Ressurgissent également celles qui dormaient dans des zones non prospectées pour des raisons idéologiques (Afrique, Amérique du Nord) ou pratiques (déserts d'Asie centrale, Sahara…) Maintenant qu'ils regardent ces ailleurs, les archéologues dégagent des sables de l'oubli villes, cultures et royaumes qui défient les livres d'histoire péniblement échafaudés. Pas une époque, des origines aux Lumières, pas un continent qui ne soit pas à repenser. Ainsi l'histoire ne commence plus seulement à Sumer, mais aussi en Anatolie, en Amérique du Sud, en Europe, ou dans la vallée de l'Indus…*

De quoi redessiner la carte des civilisations majeures. » (Les cahiers de Science & Vie)s

Dans les années 1950, le psychanalyste russo-américain Immanuel Velikosky crée un scandale planétaire en publiant *Mondes en Collision*, dans lequel, il accumule toute une série d'indices géologiques et mythologiques tendant à prouver que la Terre et Vénus, non encore stabilisée dans son actuelle orbite, se seraient dangereusement rapprochées aux temps néolithiques. Ce qui aurait provoqué une série de cataclysmes aux conséquences considérables, en particulier des échanges plasmiques entre planètes générant de monstrueux arcs électriques, plongeant l'humanité dans un effroi tel qu'il aurait donné naissance aux dieux célestes colériques et destructeurs. Mais surtout, aurait généré dans les populations un tel stress post traumatique qu'il aurait abouti au déni de toute catastrophe planétaire. Pouvoir envisager un futur, sans être tétanisé d'effroi par un passé dramatique, implique nécessairement le déni que les cataclysmes sont une donnée récurrente de la Terre. Ce qui expliquerait l'amnésie collective développée par les communautés rescapées concernant l'existence de civilisations avancées nous ayant précédés.

L'idée que les civilisations peuvent être mortelles irrigue-telle inconsciemment la croyance en une fin du monde ? Sinon comment expliquer la réaction d'un grand nombre de Chinois en 2012 ? La pensée taoïste n'intègre pas l'idée d'une fin des choses. Tout n'est qu'une incessante transformation ; le Yin devient Yang et le Yang redevient Yin, de façon infinie. Et pourtant, la population chinoise, persuadée de la réalité du calendrier maya fixant la fin des temps en 2012, est la proie d'une psychose généralisée durant les jours qui précédent la date fatidique.

« *Les Chinois prennent très au sérieux la prophétie maya annonçant la fin du monde pour le 21 décembre prochain. C'est pourquoi, lorsqu'ils ont vu apparaître dans le ciel trois soleils et un arc-en-ciel inversé, ils ont cru que la fin du monde était bel et bien proche, alors que ce phénomène atmosphérique est pourtant connu depuis l'époque de la Grèce antique.*» (Planet.fr)

Comment expliquer par ailleurs l'embouteillage monstre du 21 décembre 2012 à Bugarach, petit village de l'Ariège de 200 habitants, qui a vu converger des milliers d'automobilistes, persuadés que seuls les élus qui parviendraient à se réfugier au sommet de la montagne au pied de laquelle Bugarach est bâti, pourraient être sauvés ? Et que penser de ces communautés de croyants qui ont la ferme conviction qu'en se rendant à tel

endroit, à telle date, des extra-terrestres viendront les accueillir dans des vaisseaux spatiaux pour leur éviter de périr avec le reste de l'humanité ? Et bien que rien ne se passe, ces communautés conservent malgré tout intacte leur croyance au point de revenir chaque année ?

« *Au début des années 1840, un riche fermier américain du nom de William Miller déclara avoir découvert la date de fin du monde. Le grand moment de jugement où le feu châtierait la terre et marquerait le début d'une nouvelle ère de paix et de vertu, arriverait, dit Miller, en 1843. La prédiction passionnée de Miller poussa cinquante mille fidèles à attendre patiemment le moment où leur croyance dans les mots de l'agriculteur les mettrait au centre d'un nouvel ordre mondial. De nombreuses personnes fermèrent leurs magasins et cédèrent leurs fermes pour anticiper l'heureux jour. Mais 1843 arriva et passa, et le globe terrestre demeura intact. Miller modifia la date de sa prédiction au 22 octobre 1844. Lorsque la date corrigée de mort et de gloire arriva, la déclaration de Miller s'avéra encore une fois erronée. Mais rien de tout cela n'empêcha les idées de Miller de cimenter un immense groupe social. Le credo fondé par ses disciples est plus connu aujourd'hui sous le nom d'Adventisme du Septième Jour. En 1981, le mouvement comptait 3 668 000 adhérents dans 184 pays.* » (H. Bloom)

Ces fermiers américains du milieu du XIXème siècle sont les témoins d'un profond bouleversement des valeurs traditionnelles ; un monde nouveau, le monde industriel et financier naît sous leurs yeux et ils voient tout ce à quoi ils se rattachaient disparaître ou se transformer.

« *Aussi longtemps que vous qualifiez mentalement une situation de bonne, qu'il s'agisse d'une relation, d'une possession, d'un corps social, d'un lieu ou de votre corps physique, votre mental s'y attache et s'identifie à elle. Cette situation vous rend heureux, vous fait sentir bien en vous-même et peut même devenir en partie ce que vous êtes ou ce que vous pensez être. Mais rien ne dure dans cette dimension. Soit les choses se terminent, soit elles changent. Ou bien encore elles subissent une inversion de polarité : la situation qui était positive hier ou l'an passé est soudainement ou graduellement devenue négative. La même situation qui vous comblait alors de bonheur vous rend maintenant malheureux… Quand une circonstance ou une situation à laquelle l'esprit s'est attaché et identifié se modifie ou prend fin, l'esprit ne peut l'accepter. Il voudra s'y accrocher et résistera au changement, comme si on lui arrachait un bras ou une jambe.* » (E. Tolle)

Eschatologie contemporaine

L'angoisse et la déception du monde présent peuvent provoquer la volonté consciente ou inconsciente de voir le monde auquel on s'accroche disparaître avec soi. Ou, au contraire, d'espérer sa conservation, grâce à l'intervention d'une justice divine qui saura séparer les bons (dont je fais partie !) des mauvais, et saura reconnaître les vraies valeurs (les miennes !) des fausses. Ou bien d'extra-terrestres, dont j'aurai été le seul (avec quelques autres qui partagent mes convictions) à avoir su déchiffrer les messages cryptés. Ainsi, je pourrais soit assister avec délectation à l'anéantissement de ce nouveau monde que je ne comprends pas et dont je me sens exclu, soit tenter par un prosélytisme zélé de convaincre un maximum de personnes d'être sauvées avec moi, ce qui est la mission des Témoins de Jéhovah. À l'aune de cette réflexion, le succès considérable de jeux vidéo post-apocalyptiques, la multiplication de blockbusters sur la fin du monde et de films de zombies, sembleraient indiquer que notre monde occidental actuel développe cette même peur sourde de l'avenir et du changement.

Reconnaissons que l'actualité ne nous incite guère à l'optimisme. La menace nucléaire est revenue sur le devant de la scène et la communauté scientifique voit de multiples signes avant-coureurs d'une apocalypse environnementale et sociale. Le bilan de masse de l'arctique et de l'antarctique est de plus en plus déficitaire, ce qui nous prépare au minimum une montée des eaux de plusieurs mètres à la fin du siècle. La biodiversité et les écosystèmes fondent comme neige au soleil, la ressource en eau potable s'épuise. La nourriture carnée adoptée par les pays en voie de développement nécessite de gigantesques élevages industriels producteurs de méthane, les océans seront bientôt plus peuplés de plastique que de poissons. Les brevets sur le vivant privatisent la richesse naturelle au profit d'une toute petite élite d'actionnaires qui se comporte comme les chefs et les rois pascuans, anasazis ou mayas dénoncés par Jared Diamond. L'homme augmenté que nous préparent les G.A.F.A.M. renvoie le *Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley au rang de fable sympathique. Les inégalités s'accroissent. Le concept même de personne autonome capable d'exercer sa liberté disparaît avec les « prothèses numériques » qui la guident dans ses choix. Une guerre des consciences se livre par datas interposés… Les thèses inquiétantes, défendues dans *La sixième extinction* par Elizabeth Kolbert, n'ont jamais parues aussi crédibles.

Rien de neuf sous le soleil pourrait-on dire, l'humanité a connu dans le passé toutes sortes d'effondrements et s'en est remise. Certes… Mais

l'anthropologue Joseph Tainter, qui s'est spécialisé dans l'effondrement des sociétés, fait une différence majeure entre les mondes anciens et le monde actuel. Il pointe la fragilité des sociétés contemporaines due à leur extrême complexité et à leur interdépendance.
« *Le monde d'aujourd'hui est saturé, c'est-à-dire qu'il est rempli de sociétés complexes. Nous ne disposons pas de l'option de retourner à un niveau économique plus faible, du moins pas en tant qu'option rationnelle. La concurrence entre régimes complexes conduit à plus de complexité et de consommation de ressources, peu importe les coûts humains ou écologiques. L'effondrement, si et quand il arrivera à nouveau, sera cette fois mondial. »* (J. Tainter)

« *Quand il aura tué le dernier bison, coupé le dernier arbre, pollué le dernier ruisseau, péché le dernier poisson, alors, l'homme blanc se rendra compte que l'argent ne se mange pas.* » (Attribué à Sitting Bull)

Il semble que l'homme se soit aujourd'hui hissé à l'égal des dieux. Il est parfaitement en capacité de détruire le monde. Il est devenu un dieu destructeur à l'instar de *Shiva, Nergal* ou *Quetzalcoalt*. Et, agissant de la sorte, participant à l'anéantissement du monde, l'homme ne favorise-t-il pas l'émergence d'une nouvelle création ?

....

7- ANGES ET DÉMONS

Les anges

Les traditions monothéistes présentent souvent les anges comme des messagers divins, des esprits médiateurs entre le Ciel et la Terre. Dans l'*Ancien Testament*, ils s'incarnent à de nombreuses reprises. Ils apparaissent parfois seuls, parfois en groupe, avec chaque fois une mission précise : empêcher Abraham de sacrifier son fils Isaac, annoncer à Gédéon des évènements prodigieux, guider Josué, initier Jacob dans ses songes, inspirer les prophètes, provoquer des visions divines chez Zacharie et Ézéchiel, exfiltrer Loth de Sodome et Gomorrhe… Bref, soutenir et éclairer les hommes qui le méritent. Ce sont des esprits au service de Dieu. Des créatures ailées ! Métaphoriquement s'entend, car Jean Chrysostome rappelle que : « *les puissances incorporelles ne portent évidemment pas de plumes*. » Maxime le Confesseur les désigne comme les bonnes volontés qui peuvent naître en nous. Mais qui peuvent tout aussi bien s'incarner à l'extérieur de nous afin de délivrer le message divin. L'archange Gabriel est le plus célèbre des anges messagers des traditions monothéistes. C'est lui qui apporte l'Annonciation à Marie et la Révélation à Muhammad.

Dans le Coran, il est écrit que les anges sont « *les idées de Dieu qui viennent ensemencer l'homme* ». Une date précise est déterminée pour cet « ensemencement ». Il s'agit de la nuit du destin (Qadr) qui a lieu chaque année la vingt-septième nuit du ramadan. Au cours de cette nuit, les anges offrent aux « hommes inspirés » la connaissance des évènements qui se dérouleront durant l'année à venir. Le poète Ibn Al-Saffâr (Xème siècle) nous explique comment se déroule cet ensemencement:
« *Le ventre de la personne est fendue, son coeur est saisi et sur lui s'inscrit la totalité de la connaissance par une encre faîte de lumière. Le coeur devient alors un livre pour l'oeil intérieur et la langue une interprète pour l'oreille. Si la personne souhaite connaître quelque chose, il regarde son coeur par son oeil intérieur, et il voit dedans comme s'il lisait dans un livre…* »
Le philosophe Ahmad Al-Bûni (XIIIème siècle) affirme de son côté que chaque sourate est un ange car les sourates portent une révélation céleste.

Les anges sont invisibles et appartiennent à un autre monde que le nôtre. Quand ils se laissent voir, ils sont décrits comme ayant « *une apparence humaine, mais doués d'une telle majesté que ceux à qui ils s'adressent soupçonnent aussitôt leur vraie nature. Ils sont aussi des modèles de beauté*

et c'est pourquoi dans la Bible l'arrivée des anges éveille tant de passions chez les Sodomites. » (Sources Orientales CNRS)
Dans le *Traité des saintes images*, Molanus, théologien de la Contre-Réforme, les représente « *avec un corps entier et parfait, ou figurés seulement par une tête ailée. Tantôt, ils sont nus, car la nudité signifie chez les anges vertu, sainteté, immortalité et innocence, tantôt ils portent un habit militaire ou un vêtement blanc (…) Si on leur donne des parures de pierres précieuses et de gemmes, c'est pour attester l'éclat des différentes vertus réunies en eux.* »
L'image de l'ange telle que nous la connaissons a de toute évidence une origine prébiblique:
« *Nous pouvons nettement percevoir les influences que les civilisations égyptienne et assyro-babylonienne ont exercé sur la culture hébraïque pendant les périodes de captivité.* » (R. Giorgi).
Selon Mircea Eliade, c'est Zoroastre qui, le premier, aurait imaginé « *la transmutation des plus importantes divinités aryennes en Amesha Spenta* (dont les attributs correspondent peu ou prou à ceux des anges).
« Chacune de ces Entités comporte une valeur abstraite (l'Ordre, le Pouvoir, la dévotion, etc.) tout en gouvernant un élément cosmique (le feu, le métal, la terre, etc.) En lui associant les Amesha Spenta, Zarathoustra parvient à préciser la manière dont Ahura Mazda intervient dans le monde ». (M. Eliade)
Il est fort probable toutefois que les fonctions et les descriptions angéliques rapportées par les religions civilisatrices remontent bien plus en amont et trouvent leur source dans les esprits protecteurs que les chamanes primitifs invoquent au cours de leurs « voyages de l'âme ». Ces esprits étant susceptibles de leur venir en aide pour maintenir l'ordre de la communauté, c'est à dire : l'ordre du monde.

Le job des anges
François Bernard-Termes dit Haziel, a écrit de nombreux ouvrages sur l'angéologie. Il estime que les anges ont bien d'autres missions que de simplement délivrer un message. Par exemple, celle de nous accueillir et de nous guider quand nous arrivons « *un peu désorientés, sans savoir ce qui nous arrive* » dans l'autre monde. Dans les croyances monothéistes, certains anges officient en effet en qualité d'agents psychopompes, ils accompagnent l'âme du défunt pour passer d'un monde à l'autre.
Les fonctions angéliques sont innombrables et dépassent le simple cadre humain.

Dans la culture musulmane : « *Dieu créa les anges différents par les formes et les dimensions dans un double but : rétablir l'ordre dans ses œuvres, peupler ses cieux, et réprimer les révoltes des djinns et des shayâtin, en préservant les portes du ciel de leurs assauts et de leur curiosité. »* (Sources orientales CNRS)
De même, dans la culture judéo-chrétienne, lorsque les portes du Paradis se referment par la faute d'Adam et Ève, Dieu poste des Chérubins « *armés d'un glaive flamboyant* » pour en interdire dorénavant l'accès. Ces Chérubins n'ont bien sûr rien à voir avec le terme chérubin tel que nous l'employons pour définir de beaux bébés (ce n'est qu'à la Renaissance que les artistes commencent à les représenter avec de charmantes têtes pouponnes, s'inspirant des représentations antiques du dieu Cupidon). Auparavant, ils sont décrits comme des griffons menaçants, des créatures monstrueuses pourvus de quatre visages et de quatre ailes.
Au Vème siècle, dans le *Traité sur la Hiérarchie Céleste*, Denys l'aréopagite, dit Pseudo Denys, établit une classification de l'univers angélique chrétien. Il détermine trois ordres comprenant chacun trois types d'entités spirituelles. Les plus proches de Dieu sont les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. Viennent ensuite les Dominations, les Vertus et les Puissances. Enfin, les Principautés, les Archanges et les Anges. Chaque ordre possède une fonction bien définie : la hiérarchie angélique supérieure, en raison de sa proximité avec Dieu, outre une fonction défensive, est chargée de dispenser l'amour infini de Dieu dont elle est le réceptacle. La seconde hiérarchie a des attributs plus mécaniques, elle exécute les « *dispositions de la providence divine* ». Ainsi, les Dominations ont pour fonction de répartir ces dispositions en donnant mission aux Puissances de maintenir la création déjà réalisée et aux Vertus de présider à l'ordre cosmique en dirigeant et imprimant les mouvements des corps célestes. Les entités de cette seconde hiérarchie angélique sont d'une certaine façon les artisans de la dynamique universelle. « *Selon l'angéologie juive, nous savons que le bon fonctionnement du cosmos fut confié aux anges. Cette thèse apparaît explicitement dans certains textes apocalyptiques. Ainsi, dans le Livre des secrets d'Hénoch et dans l'ascension d'Isaïe, des anges président au mouvement des astres.*» (S. Duclos)
La troisième hiérarchie est la seule à pouvoir entrer en contact avec les humains pour leur transmettre l'amour infini de Dieu dont la première hiérarchie est dispensatrice et la seconde organisatrice.
Mais d'autres classifications existent. Maïmonide soutient qu'il y a deux catégories d'anges : les permanents et les périssables. Les permanents ont

été créés à partir de la lumière le deuxième jour et sont de toute éternité. Les périssables sont les anges que l'on produit par la prière.

L'ange judéo chrétien semble étranger à la morale humaine, il n'est ni bon, ni mauvais, il est au-delà du bien et du mal. Et le bienveillant peut parfaitement devenir surveillant. Il est écrit dans *Le Livre des Jubilés* que les anges surveillent les hommes et notent leurs actions, bonnes ou mauvaises, pour les rapporter à Dieu, soit directement, soit par le truchement de l'archange Michel, dont les ailes sont dit-on recouvertes d'yeux.
L'ange surveille, rapporte, mais ne juge pas. Seul Dieu est juge. Le *Talmud* affirme ainsi que le sort des hommes est décidé par Dieu d'après les rapports présentés par les anges.
« *On a donc pu imaginer que chaque individu était suivi et surveillé par deux anges, assumant l'un la défense, l'autre l'accusation* » (Sources Orientales)
Dans le *Pasteur d'Hermas,* texte gnostique du IIème siècle, deux anges accompagnent en permanence l'homme, l'un pour le soutenir, l'autre pour l'éprouver. Pour Isha Schwaller de Lubicz, ces deux anges correspondent aux deux témoins que l'homme possède en lui : le témoin Moi et le témoin spirituel.
Dans *L'ouverture du Chemin*, elle écrit : « *Ces deux témoins immortels correspondent aux deux anges que la tradition chrétienne attribue à l'homme comme conseillers : le mauvais ange et le bon ange ou ange gardien. Le premier (le témoin Moi) veut sa continuité sur Terre, les valeurs relatives de cette existence passagère, un savoir cérébral au service de ses intérêts temporels (carrière sociale, scientifique ou commerciale). Le deuxième (le témoin spirituel) veut s'unir avec l'Humain pour le transmuer en être immortel, avec les valeurs absolues dont le caractère est d'être indestructibles, il veut l'ouverture du Cœur à la connaissance intuitive, le sens de l'excès, tremplin sublime qui projette hors des limites naturelles des tendances humaines, et transforme les éléments de chute en éléments d'évolution.*»

En règle générale, les anges de la tradition chrétienne ne peuvent substituer leur propre volonté à celle de l'homme.
« *L'Ange gardien ne touche jamais au libre-arbitre de l'homme et se résigne à attendre que la décision ou le choix se fasse dans le sanctuaire inviolable du libre-arbitre, pour leur prêter aussitôt son concours s'ils sont justes, ou pour demeurer observateur passif réduit à la seule prière, s'ils ne le sont pas. Mais il avertit, informe et aide à apprécier. Cependant, ce qu'il ne fait jamais, c'est de supprimer les occasions mêmes de la tentation. Car, comme le dit Saint*

Antoine le Grand, sans tentation, il n'y a pas de progrès spirituel. » (*Méditations sur les 22 arcanes majeurs du Tarot*)
Le couple que forment l'homme et son ange, leur relation faite d'infidélité, d'éloignement, de pardon, de retrouvailles et de moments d'union contre l'adversité, constituent « *une aventure spirituelle qui s'achève avec la présence de l'âme devant Dieu par son gardien et guide.* » (P. Faure)
Qui dit gardien dit conservateur. Martinès de Pasqually les nomme « *Esprits majeurs, préposés particulièrement à la conservation du temps et celle de la matière* ». En effet, comment les anges pourraient-ils remettre en cause quoique ce soit d'une création divine réputée parfaite ?

Des myriades d'anges endossent selon les écritures une infinité de fonctions et de spécialités. Ils sont souvent musiciens. Ils sonnent de la trompe pour accueillir Moïse sur le Sinaï, galvaniser les troupes célestes lors des combats contre les anges rebelles ou annoncer l'ouverture des sceaux et l'heure du jugement dans l'*Apocalypse de Jean*. Ils accompagnent parfois le Verbe divin d'une mélodie indicible, le fameux « chœur angélique », et descendent sur terre tous les Noël pour des concerts célébrant la naissance de l'enfant dieu. Mais ils peuvent aussi être coachs ou pédagogues, tel l'ange *Jesrad* décrit dans *Zadig*. Voltaire a adapté un très ancien conte : *L'ange et l'ermite,* relaté à la fois dans le Talmud et le Coran, dans lesquels un ange enseigne à l'homme qu'il ne doit nullement préjuger du bien et du mal. Car le bien peut contenir un mal et vice-versa. La notion de ce qui est bien ou mal appartient exclusivement à Dieu.
Il n'est pas rare non plus que l'ange fasse office de bourreau. Dans la Bible, Dieu charge l'un d'eux d'une mission exterminatrice. *Abaddon*, lors du siège de Jérusalem par les Assyriens, tua cent quatre-vingt-cinq mille ennemis. Il serait aussi à l'origine des plaies qui se sont abattues sur l'Égypte : eaux du Nil changées en sang, invasion de grenouilles, de mouches et de sauterelles, mort des troupeaux, chute de grêle, et mort des premiers nés… L'ange peut également exercer les fonctions d'avocat, de garde du corps, de flic, d'architecte, de libérateur (il libère Pierre de sa prison), de consolateur (il tient compagnie à Jésus dans le jardin de Gethsémani), voire même de domestique. Saint Diègue d'Alcalà avait pour tâche de préparer la cuisine pour tout le monastère. Or, il entrait souvent en extase. Durant cette extase, à la stupéfaction des moines, les anges faisaient la cuisine à sa place.
Georges Dumézil a remarqué que les jobs des anges peuvent être classés suivant ses trois fameuses fonctions: le sacré, le guerrier et l'alimentaire, qui

structurent selon l'historien aussi bien le monde des dieux que celui des hommes.

Le monde des anges tel qu'il est dépeint au fil du temps dans les religions du Livre induit un dessein divin qui dépasse notre entendement. Cette « armée de Dieu », cette « foule angélique » que nul ne peut dénombrer, appartient à une dimension qui ne peut être observée en laboratoire. Ils figurent la descente de la lumière divine en cascade (chaque ange recevant une lumière proportionnée à son état) et l'ascension de l'homme vers les sphères supérieures. Compassion divine descendante et sagesse humaine ascendante, double mouvement illustré par le rêve de Jacob dans lequel des anges montent et descendent une échelle céleste et par l'arbre séphirotique des Kabbalistes.
Les anges sont dans tous les cas en perpétuelle adoration devant Dieu et composent une cour divine solidement hiérarchisée. La Kabbale distingue parmi la multitude angélique 72 anges servants (connus également sous le nom de génies de la Kabbale), dirigés par des anges-princes dont les plus célèbres sont « *Métatron, contrôleur général pour toute la Création, Raziel, prince des Chérubins, Tsaphkiel, prince des Trônes, Tsadkiel, prince des Dominations, Camael, prince des Puissances, Raphael, chef des Anges-Vertus, Haniel, à la tête des Principautés, Mikael, chef des Archanges et Gabriel, maître des Anges.* » (J'ai repris ici la nomenclature proposée par Haziel. Mais elle peut varier selon les auteurs.)

Pour Leibnitz et Spinoza, les miracles appartiennent au monde angélique dans lequel ils sont tout-à-fait naturels, banals, courants. Plus l'humain se rapproche du monde des anges (plus métaphoriquement des ailes lui poussent !), plus il a accès à des pouvoirs merveilleux. Pour l'historien Ibn Khaldoun, le monde des anges est un plan supérieur de l'existence humaine, un *plan au-dessus de l'âme*, où circulent, voire s'affrontent, les énergies qui transcendent l'homme et animent le cosmos. De même, dans le *Vedanta*, la Voie des Anges (*Deva-Yana*) conduit à des états supérieurs de l'être, au-delà du monde samsarique, et octroie à l'impétrant des facultés défiant les lois de la nature. Mais les anges n'ont pas, contrairement à l'homme, de libre arbitre et, quelques soient leurs pouvoirs et leur puissance, certains d'entre eux envient, voire jalousent, cette caractéristique humaine qui manque à leurs attributs.

Le *Talmud* nous apprend que les anges sont « *des esprits échappant aux nécessités de la condition charnelle ; ils ne se nourrissent pas et surtout n'engendrent pas. À moins de déroger.* »
Ce qui fut le cas des Nephilim (ceux qui sont tombés), évoqués plus haut, qui se seraient unis avec des filles d'homme. Rappelons comment le *Livre d'Enoch* raconte cette histoire :
« *En ces temps-là, quand l'humanité se fut multipliée, les femmes donnèrent naissance à de très belles filles. Les Anges, fils des cieux, les virent et eurent envie d'elles. Ils se dirent : allons-y, choisissons-nous des femmes parmi les humains et faisons-leur des enfants. Tous ces Anges quittèrent le ciel pour regarder les femmes afin de les choisir. Et ils firent l'amour avec elles. Après, ils leur enseignèrent toutes sortes de secrets. Puis les femmes tombèrent enceintes et mirent au monde des enfants qui devinrent des géants. En grandissant, ils dévorèrent tout le travail des hommes jusqu'à ce que ces derniers ne puissent plus les nourrir. Alors les géants se retournèrent contre les hommes pour se nourrir. Ensuite, ils chassèrent les oiseaux, les bêtes, les reptiles et même les poissons, pour finir par s'entredévorer et boire leur propre sang.* »
Le *livre d'Enoch* a failli faire partie du corpus biblique. Mais sa description d'anges copulant avec « les filles de hommes » pour donner naissance à une race de géants belliqueux que Dieu doit anéantir, a de quoi rebuter les docteurs juifs à l'origine des premières compilations de l'*Ancien Testament.* Le rabbin Simon Ben Jochaï le condamne fermement en 70 après J.-C.; seul un bref passage sera intégré dans *la Genèse*. Ce livre que certains spécialistes font remonter à un roi antédiluvien : Emmeduranki, nous relate le voyage hors du corps d'un nommé Enoch, voyage astral qui le transporte jusqu'au trône de Dieu. Si nous considérons que ce livre a été rédigé du temps de Sumer et sans tenir compte qu'il a été profondément remanié tout au long des premiers siècles de notre ère, nous disposons avec Enoch de la toute première description du dieu des Juifs et des Chrétiens: *«Au dixième Ciel appelé Avaroth, je vis enfin l'apparence de Dieu, ressemblant à l'acier rougeoyant soudain sorti des flammes, étincelant et brûlant. Ainsi dans un moment du fugace éternité, je vis le visage du Seigneur. Mais si Dieu possède un visage ineffable et merveilleux, il est aussi effrayante terrible. Mais après tout qui suis-je, moi, Enoch, pour décrire Dieu, pour décrire sa présence inexprimable et son visage merveilleux? Je ne peux même pas décrire ses innombrables attributs et ses voix si variées; Son trône est extraordinaire et de toute évidence non conçu par les mains . J'arrive à peine à décrire les Chérubins et les Séraphins et leurs chants incessants* » C'est au

cours de sa montée vers le dixième Ciel que les anges croisés par Enoch lui révèlent toutes sortes de secrets sur la Création dont le fameux récits des Nephilim.

Dans la mythologie hindoue, les *Gandharva* (musiciens célestes, serviteurs des dieux), très proches de nos anges judéo-chrétiens, peuvent eux aussi s'incarner pour posséder les filles des hommes.
Mauro Biglino développe, à partir d'une analyse philologique de l'Ancien Testament, une théorie qui fait bondir les croyants, il affirme, que « *les anges étaient de très normaux individus de chair et d'os, qui mangeaient, buvaient, marchaient, se salissaient, devaient se restaurer et se laver, étaient souvent dangereux mais pouvaient aussi être agressés.* »
Pour ce chercheur italien, les anges décrits dans la Bible seraient les rescapés d'une ancienne civilisation disparue, hautement évoluée, qui aurait régné sur le croissant fertile, il y a 5000 ans, et marqué les mentalités humaines.

Les Sources Orientales du CNRS citent une représentation féminine de l'ange, assez rare pour être relevée :
« *Un jour parmi les jours, Oghouz Khan priait Dieu en un certain lieu. Il tomba du ciel une lumière bleue. Elle était cette lumière plus étincelante que le soleil et que la lune, Oghouz Khan s'approcha d'elle et il vit qu'au milieu d'elle il y avait une fille aussi belle que le soleil et la lune. Elle était assise, solitaire. Elle était d'une grande beauté. Sur sa tête, elle avait un grain de beauté de feu et de lumière. Il était, ce grain de beauté, comme l'étoile polaire. Cette fille était si belle que si elle riait, Dieu bleu riait, si elle pleurait, Dieu bleu pleurait.* »

 # ange
De nos jours, l'ange est de retour dans l'inconscient collectif de l'Occident. Pourquoi nos contemporains s'intéressent-ils tant aux anges ? À cette question, le philosophe Michel Serres répond : « *Parce que notre univers s'organise autour des messageries et qu'ils sont des messagers plus nombreux, complexes et raffinés qu'Hermès, unique, faux et voleur.* »
Il reste que cette angéophilie de la fin du XXème siècle et du début du XXIème est un « *phénomène socioculturel singulier, qui renvoie aux nostalgies et aux attentes de l'homme contemporain, perdu entre un univers qu'il est en train de quitter et un autre qui n'est pas encore : nostalgie d'un univers spirituel peuplé de créatures lumineuses, pures et bienfaisantes,*

nostalgie d'un monde « enchanté », ensemencé par l'Absolu ; attentes de figures médiatrices capables d'élever l'âme, de lui venir en aide, de la délivrer des ténèbres de ce monde, de la guider sur le chemin de la connaissance et le cas échéant d'intercéder en sa faveur. Les anges ont bien souvent pris la place d'un Dieu tenu pour mort ou porté disparu, un Dieu dont l'image s'est brouillée et dont on ne sait plus très bien ce qu'il est, ni ce qu'il a fait. » (Connaissances de Religions)

Dans *Dialogue avec l'Ange*, Gitta Mallasz nous relate les entretiens qu'elle et trois de ses amis eurent durant la seconde guerre mondiale avec un ange qui s'exprimait par l'intermédiaire d'une médium prénommée Hanna. Il leur transmit un enseignement que Gitta Mallasz nota scrupuleusement. En 1976, elle publie un livre qui devient aussitôt un best-seller. L'ange leur affirme que la mort n'existe pas, que la vie n'est qu'une illusion, qu'il ne faut pas en avoir peur, car nous possédons une parcelle de divin en nous que nous pouvons, si nous le désirons, faire croître. Validant d'une certaine façon la Philosophie Éternelle défendue par Leibniz et Huxley.

À l'orée des années 90, les messages de Kryeon, ange du « service magnétique », dictés par channeling au publicitaire américain Lee Carroll, font pareillement un tabac. De même *Enquête sur l'existence des anges gardiens* de Pierre Jovanovic ou *Le Tarot des Anges* de Doreen Virtue… Impossible de les citer tous ; les ouvrages qui ont l'ange pour sujet font florès et plaisent.

Les peintres baroques des XVème et XVIème siècles garnissaient d'anges leurs tableaux, non seulement pour symboliser une danse céleste perpétuelle autour des élus afin d'*« exalter le mouvement et les formes qui s'envolent* » (Delumeau), mais aussi et surtout pour exorciser la peur panique de l'Apocalypse et du Jugement dernier qui caractérise cette époque. En ce début de XXIème siècle, le retour des anges dans l'imaginaire collectif accompagne-t-il le retour d'une peur panique de l'Apocalypse ?

Le thème de la supériorité de l'ange sur l'homme, ses super pouvoirs, son immortalité, sa proximité d'avec le divin, son absence totale de libre arbitre, inspirent les auteurs de fictions littéraires et cinématographiques, et séduisent le public. L'idée de recevoir une aide divine nous permettant de surmonter les agressions du monde extérieur et les divagations du monde intérieur est forcément rassurante.

Pierre Riffard nous dit que les ésotérismes juif, chrétien et musulman nomment la parcelle de divin que nous détenons au fond de nous-mêmes : l'Ange-soi. Et il ajoute : « *le fameux combat de Jacob avec l'ange figure sans*

doute cette rencontre entre le moi et le soi, la personnalité humaine et l'individualité divine. »
Selon l'ésotérisme abrahamique, l'ange fait partie intégrante de l'homme. Au creux du moi humain sommeillerait un soi divin toujours prêt à flamboyer. Soi divin que Zacharie appelle : « *l'ange qui parle en moi* ». C'est ce que nous disent aussi les traditions hindouistes et bouddhistes :
« *Les esprits médiateurs ne sont pas externes à l'homme*. *Dans les enseignements du Vajrayana, le concept de déité n'a rien à voir avec celui du messager ou de représentation d'une sorte d'existence externe. Nous ne parlons pas en termes de divinités, mais nous parlons d'une sorte d'existence qui conduit notre intuition au point le plus haut. Les déités, devas et devatas, sont simplement l'expression de notre propre esprit*. » (C. Trungpa)
Krishnamurti, comme à son habitude, prend un malin plaisir à déboulonner nos idoles :
« *Adorer quelqu'un, c'est s'adorer soi-même ; l'image, le symbole, sont des projections de soi. Somme toute votre idole, votre livre, votre prière, ne sont que le reflet de votre éducation, ce sont vos propres créations même si quelqu'un d'autre les a inventées. Votre choix s'effectue en fonction de votre satisfaction, votre choix est votre préjugé. Votre image est votre ivresse et elle est sculptée dans votre propre mémoire. C'est vous-même que vous adorez au travers de l'image que votre pensée a créée. Votre dévotion n'est que l'amour de vous-même recouvert du chant de votre esprit.* » (Krishnamurti)

Même si l'ange asiatique est avant tout un génie de la mort (*Shinigami*), une divinité psychopompe ou un esprit prestigieux assimilé à un ancêtre, peut-on comparer les innombrables génies de l'Asie à nos anges ? Pour leurs fonctions protectrices et bienveillantes, intimement liées à la vie quotidienne des humains, certainement.
« *L'homme est persuadé que son devenir ne dépend pas de lui mais des forces invisibles qui travaillent en sa faveur ou contre lui. C'est pour cela qu'il essaie de rendre encore plus propices les bons génies, de rendre favorables les « génies amoraux » et de se protéger des mauvais génies.* » (Sources Orientales CNRS)
Mais la proximité avec une source divine, la constitution d'une « armée de Dieu » fortement hiérarchisée, dotée d'infinis attributs démiurgiques, la chute des anges rebelles, etc., sont des concepts qui semblent ne pas avoir eu dans cette partie du monde la même fortune que chez nous.

« *Les visions religieuses d'un chrétien seront très différentes de celles d'un hindou ou d'un musulman, étant donné que toutes ces visions reposent exclusivement sur le conditionnement particulier de l'esprit*. *Ce que vous tenez pour vrai est seulement ce qu'on vous a appris.»* (Krishnamurti)

Nous avons pu voir qu'*Éros*, cette force primordiale, dans laquelle Hésiode place l'énergie la plus puissante de l'univers, évolue au fur et à mesure de ses représentations pour devenir un angelot joufflu et ailé. Il est intéressant de constater que la transformation progressive d'une puissante divinité archaïque en ange n'est pas l'exclusivité d'*Éros*. En plus de la transmutation des plus importantes divinités aryennes en Amesha Spenta du temps de Zarathoustra. Il y a le cas *Hermès*, le dieu aux pieds ailés, qui a subi lui aussi une rétrogradation similaire ; tous les anges messagers sont d'une certaine façon ses héritiers. Et puis… la beauté d'*Adonis*, divinité syrienne, a vraisemblablement servi de modèle à la beauté angélique. Bref, les dieux païens sont souvent devenus des anges. L'O.P.A. que la Chrétienté a opéré sur l'imaginaire antique ne lasse pas d'étonner.
Les plus récentes découvertes en physique quantique préviennent cependant que l'imagination pourrait être une réalité comme une autre, un possible parmi d'autres, et même, selon Baudelaire, « *la reine du vrai* ».
« *Le modèle d'un univers unique qui prime encore aujourd'hui dans nos sociétés occidentales commence à être bousculé par les physiciens, tandis que bien des sociétés, notamment orientales, admettent depuis des siècles la coexistence d'une pluralité de mondes. Car pourquoi notre monde serait-il unique ? Une myriade d'univers ne pourraient-ils pas s'étager ou coexister ?* » (F. Abdelouahab)
Une myriade d'anges ne trouverait-elle pas sa place dans une myriade d'univers ?

Le diable est un ange
Une catégorie d'anges a fait couler beaucoup d'encre et donné naissance au mythe des anges déchus : ceux qui se seraient révoltés contre Dieu ou lui auraient désobéi.
« Selon certains pères de l'Église, tels que Justin ou Irénée de Lyon, la première chute des anges eut lieu quand Dieu confia la création à l'un de ses serviteurs, Satan, afin qu'il en assure le bon fonctionnement. Mais, quand le créateur fit de l'homme son seul héritier, Satan, fou de jalousie, refusa d'adorer Adam et, par subterfuge, le poussa au péché afin qu'il soit chassé du Paradis. » (S. Duclos)

Nous trouvons dans le Coran une version similaire *: « Quand Dieu décida de créer l'homme, Il dit aux anges dont Iblîs (Satan) faisait partie : je vais créer un homme d'argile, de vase noire infecte, quand Je l'aurai harmonieusement façonné et qu'en lui J'aurai insufflé mon Esprit, tombez devant lui prosternés. Tous les anges se sont prosternés à l'exception d'Iblîs. Allah lui dit : - Ô Iblîs, pourquoi n'es-tu pas avec ceux qui se sont prosternés ?*

- *Je ne me prosterne pas devant un homme que Tu as créé d'argile, de vase noire infecte.*
- *Sors du paradis car tu es maudit, dit Allah, et cette malédiction demeurera sur toi jusqu'au jour du Jugement dernier.* »

Aldous Huxley, avec l'humour qui le caractérise, trouve une bonne excuse à Satan: « *Considérez son orgueil ! Il fut chassé du Ciel. Quel crève-cœur. Pour lui, qu'un homme fait de terre vile le commande, lui, qui est un esprit si noble, un ange ! Qu'il faille qu'il lui soit soumis, qu'il lui obéisse, qu'il s'humilie devant cette créature !... Lui qui a tant de peine à s'humilier devant son créateur.* »

Une tradition hébraïque veut cependant que Satan se révoltât bien avant la création de l'homme :

« Te voilà tombé du ciel, Astre brillant ! Tu disais en ton cœur : je monterai au ciel, j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu. Je monterai sur le sommet des nues, je serai semblable au Très-Haut. » (Isaïe)

Quoiqu'il en soit, après la naissance de l'homme ou bien avant, les Écritures affirment que Satan s'opposa à Dieu, qu'il prit le commandement d'une troupe d'anges rebelles à l'autorité divine et qu'un grand combat eut lieu dans le Ciel entre les anges fidèles à Dieu, menés par l'archange Michel, et les armées de Satan. L'archange Michel et ses légions angéliques remportèrent la victoire ; Satan et les siens furent chassés du Ciel. Pour certains, ils furent jetés sur Terre qui devint alors leur royaume. Pour d'autres, enfermés en enfer pour y subir le supplice éternel. Pour d'autres encore, le combat n'a jamais cessé et se poursuit toujours aujourd'hui…

Anges et démons ont toujours été intimement liés et participent du même dessein divin. Les démonologues, en effet-miroir de la classification angélique de Maïmonide, définissent deux sortes de démons : ceux qui sont nés avec la Création (Satan et sa bande) et ceux qui sont créés par l'énergie négative des hommes. Les démons nés de l'énergie négative des hommes, qui ne sont pas arrivés au stade de l'objectivisation (c'est à dire à l'existence séparée du psychisme l'humain qui les a créés), ont une existence semi autonome que la psychologie appelle complexes ou névroses, et que Jung

regarde comme des entités parasites ; elles sont « *à l'organisme psychiques ce que le cancer est à l'organisme physique »*. (Jung)
Pour le Pseudo Denys, les Hiérarchies célestes, qui agissent dans le cadre de la Loi divine et exécutent des fonctions de stricte justice, se servent des démons pour mettre le juste à l'épreuve. Haziel, loin de voir dans Lucifer et ses légions démoniaques la représentation absolue du mal, en fait au contraire des entités spirituelles indispensables à la marche vers la Connaissance. Il les nomme : anges de l'abîme. Leur rôle est de soumettre l'humain à toutes sortes d'épreuves.
« *Surmonter ces Grandes Épreuves représente un prodigieux bon en avant dans le progrès spirituel, moral et matériel de la personne.* » (Haziel)
La tradition musulmane relate l'histoire de deux anges : Harût et Marût : « *Les anges regardèrent la Terre et virent que les fils d'Adam désobéissaient. Ils dirent à Dieu : que ces anges-là connaissent peu Ta Majesté ! Dieu leur répondit : si vous étiez dans leur peau, vous m'auriez désobéi. Comment cela peut-être alors que nous Te louons et Te sanctifions toujours ? Choisissez deux d'entre vous, leur dit Dieu. Ils choisirent Harût et Marût qui furent descendus sur Terre, dotés des passions des fils d'Adam. Ils ne tardèrent pas à commettre le péché*. »

Plus de mille ans avant que ne soit composé *Le Livre de Job*, une tablette sumérienne fait état d'une histoire similaire. Un homme riche, sage et juste, est la proie de l'adversité divine. Malgré cette injustice, il ne cesse de glorifier son dieu jusqu'à ce que celui-ci prête une oreille favorable à ses prières. Seule différence entre le Job sumérien et le Job hébraïque : la présence de Satan. Dans la Bible, Satan (qui signifie adversaire en hébreu) n'est ni banni sur terre, ni au fond de l'enfer, ni même en combat éternel contre Michel. Non ! Il est « *fils de Dieu* » et discute avec son père, comme avec un vieux pote sur la capacité du pauvre Job à résister à la tentation de se détourner de son créateur, quelques soient les malheurs épouvantables qui l'accablent. Grégoire le Grand (VIIème siècle), dans son *Interprétation du Livre de Job*, estime que la tentation exercée sur l'homme par le diable est précisément ce qui va permettre sa purification. Autrement dit, Satan « *croyant œuvrer contre le salut des hommes fait partie intégrante de l'histoire du salut* ».
Pour le pseudo Denys, les Hiérarchies célestes qui agissent dans le cadre de la Loi Divine et exécutent des fonctions de stricte justice, se servent des démons pour mettre le juste à l'épreuve.
Dans son célèbre *Faust*, Goethe imagine un diable tentateur pittoresque : *Méphistophélès,* qui donne naissance au mythe du pacte satanique. Mais il

existe préalablement au chef d'œuvre de Goethe toutes sortes de récits traitant du même sujet, dont s'inspire Marlowe pour écrire au seizième siècle : « *La tragique histoire du docteur Faust* » qui influencera fortement Goethe. Le Faust de Goethe implique la possibilité pour l'âme d'être cédée au mal par parties et induit le concept d'une âme composite dont la totalité, quelles qu'en soient les parties que l'on cède, appartiendra toujours à Dieu. L'amour de Marguerite permettant à Faust de récupérer son intégrité perdue.
Faust n'est pas une création littéraire, le personnage a réellement existé. Disciple de Luther, il aurait enseigné à la faculté d'Heidelberg, se serait adonné à l'alchimie et la magie, acquérant ainsi un immense savoir et une richesse telle qu'elle ne pouvait provenir que du diable.
Est-ce l'influence gnostique qui pousse l'Église à imaginer une entité maléfique préoccupée par l'acquisition de cette partie du divin en nous qu'elle nomme âme ? Exploitant toutes sortes de subterfuges pour accroître sa puissance au détriment de Dieu ? Toujours est-il qu'au Moyen-Âge, on assiste à la multiplication de légendes, fabliaux et autres contes populaires mettant en scène des pactes sataniques. Ainsi l'histoire de Théophile, que l'on trouve dans *La Légende dorée* de Jacques de Voragine: Théophile vend son âme au diable, renie le Christ, et devient l'esclave de Satan. Mais plein de remords sincères, il prie la Vierge Marie qui, dans son infinie mansuétude, le libère de son pacte et le réintègre au sein de la « sainte Église ». De même, les histoires de Militarus et du *chevalier qui donna sa femme au diable,* eux aussi sauvés in extremis de la damnation éternelle par l'intercession de la mère du Christ. Ces publications semblent participer d'une stratégie cléricale destinée à entretenir une véritable psychose du diable, entretenue au plus haut niveau de la hiérarchie.
Dans la bulle *Super Illius specula* de 1326, le pape Jean XXII écrit : « *Nous apprenons avec douleur l'iniquité de plusieurs hommes, chrétiens seulement de nom. Ils traitent avec la mort et pactisent avec l'enfer, car ils sacrifient aux démons ; ils adorent, fabriquent et font fabriquer des images, un anneau, un miroir, une fiole ou un autre objet dans lequel ils renferment des démons, par la magie ; ils les interrogent, obtiennent des réponses, demandent du secours pour l'accomplissement de leurs désirs pervers, se déclarent esclaves fétides dans le but le plus répugnant. Ô douleur ! Cette peste prend dans le monde des développements insolites, elle envahit de plus en plus le troupeau du Christ.* »
Fort heureusement, dans les contes populaires adaptés de ces publications cléricales, lorsque le diable tente quelque pauvre bougre, il se fait le plus souvent duper par le bon sens paysan. Le Malin n'est pas si malin que ça !

Claude Seignolle dans *Les évangiles du diable*, nous propose une compilation jubilatoire de ces histoires populaires.
« *Claude Seignolle s'est attaché au point de vue de l'homme de la France des campagnes. En vingt-cinq ans d'enquêtes sur le terrain, il a traqué l'image du Diable conservée par l'imagination populaire, celle d'un personnage terrifiant et familier obstruant souvent la vie des simples gens et auquel on ne peut éviter de payer tribut, quitte à marchander les moins mauvaises conditions possibles. Catalogue exhaustif des ruses et déguisements du Malin et de ses suppôts, et manuel de recettes pour se prémunir contre le mauvais sort, Les Évangiles du Diable forment la somme la plus complète à ce jour sur la présence de l'esprit du Mal dans la France profonde. Capital sur le plan ethnographique, son livre constitue sur le plan littéraire les Mille et Une Nuits de la légende du Diable* » (F. Lacassin)
Roland Villeneuve dans Le Dictionnaire du Diable établit une liste amusante des surnoms du diable qui prouve la familiarité entretenue par la paysannerie avec le Malin : « *Cuiller à pot, Petit Pierre, Compère, Joli Garçon, Vieux Guillaume, Enfant au blanc visage, Rapatou, Petit chouchoux, Jolibois, Beau-Galant, Vieux Pol, Maître Persil* », etc.

Robert Muchembled dans *L'histoire du Diable*, Jean Delumeau dans *Histoire de la Peur en occident* et Jacques Duquesne dans *Le Diable,* nous exposent clairement la manière dont les autorités ecclésiastiques du Moyen-Âge ont manipulé l'idée du diable pour instaurer une peur propice à la pérennité de leur autorité. Et selon ces historiens, c'est à partir du XIIème siècle seulement que l'association Diable-Enfer s'est imposée. Même si les auteurs de l'Ancien Testament ne rechignent pas à promettre les pires châtiments à ceux qui ne suivent pas la voie de Dieu, les enfers ne sont pas le « Royaume de Satan ». Il s'agit dans un premier temps d'un lieu de ténèbres et de néant, le *Shéol*, dans lequel le pécheur doit attendre le jugement dernier. Ce n'est que tardivement que ce lieu évolue en *Géhenne*, où « tortures et souffrances à jamais » sont promises au croyant qui ne respecte pas les préceptes cléricaux. Il aura fallu en Occident plus de mille ans pour que se structure cette idée qui veut nous faire croire qu'il existe une puissante entité démoniaque dont l'unique but est de peupler son royaume infernal d'un maximum de damnés.

À partir du douzième siècle, lorsque qu'il s'agit de représenter le Diable, l'iconographie chrétienne lui confère souvent l'apparence du dieu *Pan*. Mi homme, mi-bouc. Nous pouvons comprendre que la Chrétienté, assimilant la

perfection de l'homme à la perfection de Dieu « *qui l'a fait à l'image de sa propre nature* », puisse considérer que tout être hybride, mélange d'humanité et de bestialité, soit apparenté au démon. Mais pourquoi avoir choisi un mélange d'homme et de bouc ? Pourquoi ne pas avoir choisi *Amamet*, déesse égyptienne particulièrement hideuse, hybride de léopard, de crocodile et d'hippopotame? Ou la bête aux dents de feu du *Livre de Daniel*? Ou encore l'une des innombrables chimères qui peuplent les tableaux de Jérôme Bosch ? Le répertoire des créatures monstrueuses introduit dans l'imaginaire chrétien paraît inépuisable et le collage de formes animales a permis la représentation de toutes sortes de créatures monstrueuses sculptées sur les chapiteaux, que Saint Bernard condamne avec vigueur: « *Mais que signifient dans vos cloîtres ces monstres ridicules, ces horribles beautés et ces belles horreurs?* » Cependant, chacune de ces créatures est, selon *Le Physiologus*, bestiaire daté du second siècle, un « *véhicule d'enseignement éthique et théologique* ».

Quel enseignement éthique et théologique peut-on trouver dans l'utilisation du personnage de *Pan* pour représenter le Diable, au moins jusqu'au XVIIème siècle, où commence à circuler l'idée que Satan, ayant été un ange, peut être très beau ?

Faut-il y voir une volonté de lutter contre les innombrables sanctuaires élevés au dieu *Pan* ? C'est la théorie défendue par Chevalier et Gheerbrant dans leur *Dictionnaire des symboles, car* « *les hiérodules s'y prostituaient à des boucs. C'était un rite d'assimilation aux forces reproductives de la nature.* »

On peut en effet admettre que pour la Chrétienté, obsédée de virginité et de pureté, le bouc puant, symbole de la libido de la nature, toujours vénéré et donnant lieu à des festivités orgiaques, ait pu devenir une abomination absolue. Tout comme l'iconographie grecque du satyre, « *sorte de génie rustique, compagnon de Dionysos, ayant des oreille velues, des cornes de faune; des pieds et une queue de bouc* » (M. Pastoureau)

Mais peut-être y a-t-il une autre piste d'explication. Depuis la plus haute Antiquité, le bouc est chargé de toutes les fautes de la communauté, avant d'être soit abandonné dans le désert, soit jeté au fond d'un puit ou encore égorgé pour que son sang puisse être aspergé sur le public, scène décrite dans le *Lévitique :* le fameux bouc émissaire!

« La mise à mort du dieu animal est un rite commun des religions primitives » (S. Reinach)

Ce sacrifice du bouc qui se charge de toutes les tares et péchés de la communauté et par là-même purifie la communauté fait qu'en Inde l'animal a été identifié au dieu *Agni*, dieu du feu et de la purification.

« *Le bouc est Agni, le bouc est la splendeur.* » (*Atharva Veda*).
En Thrace, il était assimilé à *Dionysos,* divinité sacrifiée pour mieux ressusciter. Pour la chrétienté, il ne peut y avoir qu'un seul sacrifice, celui de notre Seigneur Jésus ; tout autre sacrifice étant par nature satanique.

Michel Pastoureau propose une autre piste d'explication:
« *L'image du diable se constitue lentement, entre le VIème et le XIème siècle, et demeure longtemps instable et polymorphe. Après l'an mil, elle tend à se stabiliser et à prendre un aspect hideux et bestial. Le corps de Satan est le plus souvent maigre et desséché pour souligner qu'il vient du royaume des morts; il est nu, couvert de poils ou de pustules, parfois tacheté ou rayé, en général bichrome (noir et rouge), toujours repoussant; dans son dos sont accrochées une queue de singe et deux ailes de chauve-souris, rappelant sa condition d'ange déchu; ses pieds fourchus ressemblent à ceux d'un bouc. Sa tête au contraire est énorme et sombre, dotée de cornes pointues et hérissée de cheveux dressés qui évoquent les flammes de l'enfer. Son visage, parfois orné d'un groin ou d'un museau, est grimaçant; sa bouche, fendue jusqu'aux oreilles; son air convulsé et cruel. Dans cette représentation de Satan, l'art roman, toujours plus inventif pour figurer le mal que le bien, fait preuve d'une diversité et d'une expressivité incomparables.* »

Un monde de démons
Selon les démonologues, la nature infernale d'un démon ne serait rien d'autre qu'une misérable forme de vie primitive enlevée et séparée de la lumière et de l'amour divin. Ce sont des forces qui s'opposent à la réalisation spirituelle de l'homme, elles sont dominées par leurs appétits et uniquement préoccupées par la satisfaction immédiate de leurs besoins. On peut les classer en huit catégories : « *Les esprits de mensonge, auteurs de fausses prédictions. Les vases d'iniquité, inspirateurs de dépravations et de méchanceté, de ruses et d'artifices. Les vengeurs de crimes. Les prestidigitateurs qui séduisent par leurs prodiges et leurs faux miracles. Les puissances de l'air qui sont les esprits corrupteurs, agissant dans la chaleur et les orages. Les furies qui suscitent les guerres, les discordes et la dépravation. Les criminateurs, esprits d'espionnage et de dénonciation. Les tentateurs qui s'attachent aux êtres humains, individuellement. (La tentation est de plusieurs ordres : répandre le venin de la haine et de l'envie, troubler par la tristesse, tromper par la joie, accabler par la crainte, séduire par des choses éclatantes.)* » (J. Tondriau)

Les démons sont présents partout sur la planète dans l'imaginaire collectif des sociétés, des plus primitives aux plus civilisées. En Inde, ils sont innombrables. En eux se manifeste tout ce qui terrifie, blesse, rend malade ou tue.

« *Ils sont l'expression mythologique des angoisses que l'homme éprouve la nuit aux abords des champs crématoires, ou dans la campagne quand la lune est nouvelle. Ils sont les âmes en peine, celles des morts que l'on ne nourrit pas de pinda (boulettes de riz) rituels et qui se vengent sur les humains.* » (*Sources Orientales CNRS*)

Citons parmi les principaux démons de l'Inde traditionnelle : les *râkshasa*, ennemis de la religion et de toute autorité, s'incarnant en monstres ou en génies, les *bhairava,* sortes de vampires qui s'introduisent dans les cadavres abandonnés pour les dévorer de l'intérieur et en prendre possession, et les *grahi* qui s'emparent des jeunes enfants et les rongent de l'intérieur. Sans oublier les plus puissants de tous : les *asura*.

Au commencement des temps, dieux et *asura* sont frères et égaux. Mais ils vont bientôt se livrer une lutte farouche pour la conquête de l'univers. Les *asura* deviennent les ennemis directs des dieux. Dans les écritures sacrées, non seulement de l'Inde, mais aussi de l'Iran, les *asura,* que l'on peut traduire par forces vitales, et les *deva* (forces célestes) sont en rivalité. L'Inde fait très tôt des *deva* des divinités à honorer et des *asura* leurs adversaires à combattre. Cependant qu'en Iran, *Ahura(asura)-Mazda* désigne Dieu lui-même, tandis que le mot deva devient *deiva* (démon). Les spécialistes des civilisations indo-européennes y voient « *un conflit entre les familles de prêtres spécialisés dans le service de ces deux catégories divines* », à l'époque où Inde et Iran ne formaient qu'une seule et même entité.

L'influence de la civilisation indienne exporte les *asura* en Malaisie, en Thaïlande, au Cambodge et au Laos. Ils y deviennent des démons redoutés, grimaçants, qui participent au grand barattage de l'océan de lait, c'est-à-dire à la création et au fonctionnement du cosmos.

Les démons tibétains d'origine préboudd hique sont eux aussi innombrables. Ils hantent pareillement les endroits déserts, les lieux de mort, hostiles à l'homme, prêts à prendre possession de l'imprudent. Les plus redoutés sont ceux que l'on nomme esprits de la folie. Ils sont à l'origine des maladies mentales et peuvent être associés à toutes sortes de troubles psychiatriques. La médecine tibétaine place les démons au cœur de sa thérapie.

Comme le précise la psychanalyste Corinne Bouty : « les *démons, dans la médecine psychiatrique tibétaine*, *constituent un vaste éventail de forces et*

d'émotions qui normalement dépassent le contrôle conscient et empêchent tout bien être et développement personnel ».
Rappelons que jusqu'au XIXème siècle l'Église catholique associait elle aussi la folie à la présence des démons.
En Chine, l'esprit d'un mort peut devenir soit un dieu, soit un démon.
« *Il faut pour le comprendre considérer la pluralité des âmes qui habitent chaque individu. Conformément au principe de continuité et d'interaction entre les deux dimensions du monde, le visible et l'invisible, il n'y a pas de différence de nature entre les esprits ou âmes qui habitent le corps de l'humain vivant et les esprits (fastes ou néfastes) devenus objets de culte ou de crainte après sa mort.* » (M. Godelier)
Et, selon ce qu'aura été la vie de cet individu, il peut devenir dans l'au-delà tout aussi bien un dieu (*shen*) qu'un démon (*gui*).
Comme prévient la Bible: « *L'homme est lui-même créateur de son ciel et de son enfer, et il n'y a pas d'autres démons que nos folies.* » (*Dogme*, chap. XXII)

Si le Diable, tel que nous le connaissons aujourd'hui, a été inventé au détour de l'an Mil, les forces du mal, les entités jugées responsables des souffrances qui s'abattent sur les humains, existent depuis l'origine.
« *Ainsi en Afrique noire, continent où l'on a retrouvé les traces des premiers humains, des esprits maléfiques semblent avoir circulé toujours et partout.*» (J. Duquesne)
Pléthore de démons mauvais peuplent l'imaginaire des premières sociétés.
« *Les démons mauvais sont les enfants du couple Ciel-Terre, ils habitent les terrains vagues, les creux de la Terre, ils se glissent dans les crevasses… Ils sont sales, impurs, remplis de noirceur et répandent de mauvaises odeurs.* » (*Sources Orientales*)
En Babylonie, ils sont innombrables, mais intéressons-nous aux sept principaux ; les *Sources Orientales* du CNRS en donnent la description suivante, que l'on retrouvera par la suite dans toute l'iconographie démoniaque occidentale :
« Alû : Il n'a pas de bouche, il n'a pas de membres, il n'entend pas, il n'a pas de visage, il n'a pas de regard. Il vole le sommeil de l'homme. Il fulmine partout comme l'éclair. Il enveloppe le corps de l'homme comme un vêtement. *Gallû : Il erre dans la ville et tue les gens sans pitié. Il est comme un bœuf qui renverse. Namtar : Il brûle le pays comme le feu. Il n'a pas de membres, il lie les pieds et les mains de l'homme et les coupe. Lamtasu : elle est une vierge inassouvie qui attaque les femmes enceintes et ravit les*

nourrissons. Sa face est celle d'une lionne, ses oreilles sont les oreilles d'un âne, ses seins sont découverts, sa chevelure est en désordre. Son venin est celui du serpent. Pazuzu : c*'est un démon ailé, ses jambes finissent en serres d'aigle, ses bras se terminent par des griffes, une queue de scorpion est parfois attachée à son corps. Il fait trembler les montagnes. Ahhâzu :* c*'est un démon maladie qui provoque la jaunisse. Si son visage est jaune, l'intérieur de ses yeux jaunes, la racine de sa langue est noire. Samânum :* l*e démon rouge. Il attaque homme, plantes et minéraux. Il a une bouche de lion, les dents du dragon, les pattes de l'aigle, la queue d'écrevisse. Il provoque les constipations, la fièvre, le vertige, etc. Il empêche aussi le sevrage du nourrisson, arrête la menstruation, trouble développement de la vie sexuelle de l'homme et de la femme. »*
Ils ont leurs équivalents en Perse, en Inde, en Chine et au Tibet. En Arabie, ils sont appelés *Djinns*.
« *D'une taille souvent gigantesque, ils cherchent à nous tourmenter sans cesse. Ils se déplacent seulement la nuit, recherchent l'obscurité, les cimetières et les sites désaffectés. On les perçoit parfois grâce aux sifflements qu'ils émettent et, dans ce cas, il est recommandé de s'enfuir rapidement.* » (Ibid)

Valentin Tomberg, auteur de « *Méditations sur les arcanes majeurs du Tarot* » établit une nette distinction entre tous ces démons : « *il faut se rendre compte d'abord du fait que le monde du Mal est constitué non seulement des entités des hiérarchies célestes déchues, mais encore des entités d'origine non hiérarchiques, c'est-à-dire des entités, qui, à l'instar des bacilles, des microbes et des virus, doivent leur origine à l'arbitraire de créatures autonomes. Il y a donc des hiérarchies qui agissent dans le cadre de la Loi en exécutant des fonctions de stricte justice, ou qui sont chargées de mettre le juste à l'épreuve ; mais il y a d'autre part les « microbes » du mal.* »
L'auteur ajoute une troisième catégorie de démons : « *des entités créées artificiellement par l'humanité incarnée. Ces derniers sont des démons dont l'âme est une passion spéciale et dont le corps est l'ensemble des vibrations électromagnétiques produites par cette passion. Ces démons artificiels peuvent être engendrés par des collectivités humaines, tels maints dieux monstrueux. Le Moloch cananéen qui exigeait le sacrifice sanglant des premiers nés, mentionné tant de fois dans la Bible, n'est point une entité hiérarchique du Bien ou du Mal, mais un égrégore mauvais, c'est-à-dire un démon artificiellement créé collectivement par des communautés humaines*

éprises du frisson de la frayeur. Il en va de même avec Quatzacoatl du Mexique. »
Dans la continuité de cette pensée, Howard Bloom fait du marxisme et du national-socialisme les créations d'égrégores démoniaques dotés d'une puissante viralité. C'est le thème central de son livre « *Le Principe de Lucifer* », selon lequel les idées sont vivantes et peuvent se propager dans la collectivité en contaminant l'humanité de la même manière qu'un virus contamine un organisme.

Pour combattre les démons et en particulier pour les faire sortir du corps d'un possédé, les religieux se persuadent qu'il est indispensable de les connaître et de les nommer. À partir de l'invention de l'imprimerie est diffusée une série d'ouvrages à l'usage des exorcistes et des magistrats en charge des procès de sorcellerie, décrivant précisément les différentes catégories de démons ainsi que leurs fonctions : *Démonomanie des sorciers* de Jean Bodin, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons* de Pierre de Lancre, *Discours des sorciers* de Henry Boguet, *Controverses et recherches magiques* de Martin Delrio… Ces ouvrages listent les démons avec méticulosité, leurs sortilèges et leurs maléfices.
« *L'un des plus célèbres manuscrits de démonologie du XVème siècle, le fameux Malleus maleficarum ou Marteau des sorcières, rédigé en 1484 par Heinrich Kramer et Jacques Sprenger, peut aujourd'hui être lu comme un ouvrage d'un comique achevé, ce qui n'était évidemment pas l'intention de ses auteurs. Le monde de Kramer et Spencer est littéralement grotesque : tout est illusion parce que Satan est partout à l'œuvre. Celui-ci trompe nos sens, transformant les hommes en animaux ou les vieilles femmes en jeunes filles ; lui-même peut revêtir toutes les apparences, et il donne aux sorcières d'extraordinaires pouvoirs. Un de leurs tours favoris, qui occupe de nombreux chapitres du manuel – ce qui est assez révélateur des préoccupations des inquisiteurs – est de priver l'homme de son membre viril. Qu'en font-elles ? Elles mettent ces organes dans une boîte ou dans un nid, où ils grouillent comme de gros vers. Quand on a perdu son sexe, on peut donc aller consulter une sorcière pour en avoir un de rechange ; elle vous présente alors un magnifique plat de pénis dans lequel vous pouvez faire votre choix. Les inquisiteurs citent des témoignages, comme celui de cet homme qui avait choisi la plus grosse verge du paquet, et ne put l'obtenir car cet imposant pénis était celui d'un prêtre, et donc consacré. Le prodige est qu'on puisse écrire des choses pareilles sans rire.* » (G. Minois)

Jean Wier (1516-1588), dans *L'imposture et tromperie du diable, des enchantements et sorcelleries* (récemment réédité et traduit par jacques Grévin), recense 6666 légions infernales composée chacune de 6666 anges des ténèbres, commandés par 72 princes, marquis, prélats et comtes de l'enfer.

Les démons répertoriés par ces démonologues possèdent des noms provenant en général des mythologies hébraïque et sumérienne, avec chacun une fonction et un mode d'apparition spécifiques. Ainsi Lucifer, le plus puissant d'entre tous, apparaît sous la forme d'un enfant, Belphégor, démon des inventions et des découvertes, sous l'apparence d'une très belle femme, Belzébuth, prince des démons, seigneur de l'ordure et des mouches, grand ordonnateur des sabbats, comme une sorte de bouc monstrueux pourvu des grandes ailes de chauve-souris, Bélial, en jeune homme séduisant et gracieux… Les démons de la chrétienté sont la plupart du temps, à l'instar des démons babyloniens, composés d'un agencement monstrueux de différents animaux. Béhémot, démon de gloutonnerie, grand sommelier des enfers, est un mixte d'hippopotame, d'éléphant et d'ours, Baël possède un corps d'araignée et trois têtes, une de chat, la seconde de crapaud, la troisième humaine. Amduscias, démon des fanfares, a un corps d'homme, des pattes de singe et une effroyable tête de licorne… Etc. Luther croyait à l'existence de toutes ces entités démoniaques. Ne proclamait-il pas que « *de nombreux démons se cachent dans les forêts, habitent les terrains vagues, et se dissimulent dans les lieux ombreux et marécageux, prêts à nuire et à affliger les innocents. Ils se rassemblent dans les épais nuages noirs, apportant des tempêtes de grêle, de foudre et de tonnerre, répandant leur poison à travers l'air, les champs et la terre sous nos pieds.* »

Au-delà de ces innombrables identités démoniaques, il semble que, pour l'Église, et ce depuis Saint Augustin, les deux genres de démons les plus dangereux restent, malgré tout, les incubes et les succubes, car liés à la sexualité.

Dans *La Cité de Dieu,* Augustin écrit : « *Une opinion très répandue, dont beaucoup ont fait l'expérience ou ont eu confirmation par d'autres, instruits de ces faits, veut qu'il y ait eu des sylvains et des faunes appelés incubes par le vulgaire, lesquels poursuivent les femmes de leurs assiduités jusqu'à leur possession*. »

L'existence des incubes et des succubes est attestée par l'ensemble des théologiens et l'histoire monacale fourmille d'exemples de possessions scabreuses. La plus célèbre est celle de Madeleine de la Croix, abbesse de Cordoue, qui passe pour une sainte pendant plusieurs dizaines d'années

avant d'avouer qu'elle s'accouple depuis l'âge de douze ans avec un incube qui vient la visiter toutes les nuits. Une créature repoussante et impudique avec *« des jambes de bouc, un torse d'homme et un visage de faune ».* Ajoutons que muni d'un membre fouchu, l'incube peut satisfaire sa victime dans les « *deux vases à la fois* ».
Les succubes sont l'équivalent féminin des incubes. Leur but est de « *soutirer la semence des hommes pour la transmettre sous formes d'incubes aux femmes qu'ils espèrent engrosser*. » Ce sont elles qui viennent tenter le pauvre moine solitaire dans sa cellule, le saint styliste ou l'anachorète du désert, dont le plus célèbre est saint Antoine. L'imagination des prélats sur le sujet est inépuisable. Certains affirment que le vagin des succubes est telle « une caverne glacée », d'autres qu'il enflamme les parties génitales, d'autres encore que ces démones peuvent animer des cadavres le temps « d'une folle nuit d'amour »…
Et s'il est une partie du corps féminin propice à la présence des démons, c'est bien la poitrine féminine. « *Vilaine nudité des mamelles », « pièges pour surprendre les âmes », « retraite du Diable », « couche de Satan », « oreillers aux démons », « boute-feux de l'enfer* », etc. Les exhiber conduit directement à la damnation. « *À mesure que cette infâme poitrine s'ouvre, l'enfer s'ouvre.* » Haziel n'a pas tort lorsqu'il affirme que les a*nges « dégradés » agissent sur les humains au travers de l'imagination.*

....

8- LES ILLLUMINÉS

L'histoire de la mystique met en scène des hommes ou des femmes « i*vres de Dieu* » pour reprendre l'expression de Jacques Lacarrière. Elle nous raconte comment ces hommes et ces femmes sont entrés en communication avec le divin, comment cette rencontre leur a donné accès à une dimension suprasensible, un état intemporel inaccessible à l'homme du commun, qui leur a permis de triompher de toutes les épreuves, de surmonter toutes les souffrances, d'intégrer toutes les sagesses… Lorsque ces hommes ou ces femmes sont représenté.es sur des images, ils (ou elles) sont coiffé.es d'une auréole ou cerné.es d'une aura lumineuse, symbolisant l'illumination obtenue lors du passage dans cette dimension surnaturelle. Ils sont dits: « bougies allumées qui chassent l'obscurité. »

Le psychiatre Stanley Dean décrit en 10 points ce qu'il appelle l'ultra conscience de certains mystiques :
« *Premier point : la lumière emplit tout. Deuxième point : l'individu est envahi par une joie si inouïe, une adoration et un ravissement tels qu'aucun mot ne peut les exprimer. Troisième point : une illumination intellectuelle pareillement impossible à décrire lui prend la tête… Il s'identifie à la création, au-delà de tout sens révélé. Il prend conscience en lui-même d'un soi supérieur et omnipotent que les religions ont jusqu'ici traduit par Dieu. Quatrième point : il se sent habité par la sensation d'une compassion totale pour tous les êtres vivants. Cinquième point : sa peur de la mort le quitte comme un vieil habit. Toute souffrance se dissipe. Sixième point : son intérêt pour la possession matérielle disparaît. Son sens de la beauté s'exacerbe. Septième point : son intelligence lui révèle son propre génie latent. Sa mémoire devient fantastique… Huitième point : l'expérience est si émouvante, si profonde, qu'il sera obligé de tout faire pour la partager avec ses congénères. Neuvième point : sa personnalité se charge de charisme. Dixième point enfin : il présente (brusquement ou de façon progressive) des dons psychiques extraordinaires, comme la clairvoyance, la télépathie, la précognition, le don de guérison, etc.* » (S. Dean)
Les yogis tantriques nomment ces dix points: éveil de la kundalini (il s'agit d'une colossale réserve d'énergie vitale située au niveau du bassin) et lui donnent l'image d'un serpent lové sur lui-même en attente de se dresser. Le yogi doit parvenir à contrôler l'énergie de la kundalini, la faire remonter du bassin le long d'un canal parallèle à la colonne vertébrale afin qu'elle ouvre les chakras, permettant ainsi à la lumière « divine » de l'illuminer.

Mais de l'ivresse à la folie, il n'y a qu'un pas. Tant que l'illuminé se contente d'actes qui ne concernent que lui, il ne constitue pas une menace. Si dans son ivresse divine, il lui vient l'idée de convaincre l'autre que la lumière divine qui l'a envahi est une vérité qu'il a le devoir de partager, par une férocité meurtrière si nécessaire, empreint de la toute puissance divine qu'il ressent en lui, la première de ses victimes sera la vérité, car une vérité qu'il impose à l'autre par la force ou la coercition ne peut plus être qualifiée de vérité. Jean Claude Carrière dans son essai *Croyance* a tenté de comprendre ce qui pouvait pousser un croyant à massacrer ceux qui ne partagent pas sa croyance en un dieu miséricordieux, réclamant toujours plus de sang, le sang des non croyants, des infidèles, des mécréants… « *Dans notre vie insuffisante, il s'agit toujours de croire à autre chose, d'oublier que nos sens, notre intelligence et notre expérience nous proposent à chaque instant d'affirmer que la vérité essentielle se situe au-delà du monde visible et tangible. Il s'agit de nier la réalité qui nous enveloppe, à laquelle le plus souvent nous nous heurtons, où nous nous sentons mal à l'aise, de la considérer comme un fantasme, comme le vestibule trompeur où quelqu'un tente de nous égarer.* » (J.C. Carrière) Et ceux qui s'interposent comme obstacle entre l'illuminé et cette vérité invisible, ceux qui cherchent à le cantonner dans ce triste et décevant quotidien, dans cette « t*romperie aveugle* » ne méritent pas de vivre. Car ils appartiennent au royaume du mal. « *La croyance repose avant tout sur la certitude que le bien et le mal existent dans ce monde et qu'ils sont constamment en guerre.* » (Ibid)

Les chemins vers l'illumination

Si nous ne tenons pas compte des dérives funestes qui peuvent saisir l'illuminé dans sa volonté orgueilleuse d'imposer ses théories et ses pratiques, commençons par noter que ces chemins ne s'ouvrent que devant ceux qui auront préalablement développé : « *une tendance à l'intériorité, à la concentration sur l'essentiel et une liberté à l'égard des institutions, des œuvres de piété et des contraintes de la dogmatique. »* (H. Kung)

Les postulants à l'ouverture des chemins doivent aussi savoir apaiser leurs humeurs et leur émotions*, « de façon à ce qu'il soit possible de concentrer l'esprit aux fins d'une prise de conscience* » (Ashvaghosha).

Il doivent ensuite abandonner toute espèce d'identification avec le corps et le monde matériel. Il est ainsi recommandé de renoncer au succès :

« *Comment se fait-il qu'à peine un succès obtenu, tous, régulièrement, se mettent à la recherche d'un autre ?*» Et de se montrer *« indifférent à*

l'honneur et au déshonneur, au gain et à la perte, à la victoire et à la défaite. » (*Tripuraràhsya*).
Les postulants à l'illumination doivent également comprendre que les notions de beau, de bon, de juste, sont relatives « *Pour Dieu*, *tout est juste. Ce sont les hommes qui tiennent certaines choses pour justes et d'autres pour injustes. »*
Autre renoncement indispensable : les lamentations sur la mort, celle de ses proches et la sienne propre. Il est écrit dans le *Srimad Bhâgavatam*, que l'historien Jean Varenne n'hésite pas à considérer comme le maître livre de l'humanité :
« *Songe à ta nature véritable et à celle de ceux dont tu pleures la disparition. Es-tu ton corps ou bien es-tu distinct de lui ? Le corps a la nature d'un agrégat. Si tu considères qu'un agrégat périt dès lors qu'un de ses éléments disparaît, alors tu devrais convenir que le corps est détruit à chaque instant, comme en témoigne la formation des urines, des excréments, des mucosités, la pousse des cheveux et des ongles, etc. ».*
Ajoutons à ces conditions préalables la cessation de toute pensée négative et la disparition de toute haine en soi : « *Il m'a injurié, il m'a battu, il m'a vaincu, il m'a volé ! Chez ceux qui entretiennent des pensées semblables, la haine ne cessera jamais.* » Et l'illumination sera à jamais inaccessible.

L'ennemi numéro un de l'accès à l'illumination reste l'égo !
« Lorsque le sens de l'égo est abattu, l'individu devient capable de réaliser la perfection la plus sublime de la Vérité transcendantale. La vie devient aussitôt libre de réaliser son unité avec la vérité immortelle, avec l'univers entier, avec la Puissance infinie, avec la joie impérissable. » (S. Râmdâs)
Il est nécessaire qu'il y ait « *moins de moi en nous afin qu'il y ait plus de Dieu* ». Mais comme la plupart des humains souhaite en permanence le rehaussement de leur moi, il est quasi impossible de se défaire de son égoïsme. Ramakrishna prévient :
« *le bol dans lequel on a conservé du suc d'ail ou d'oignon en retient l'odeur pénétrante, serait-il lavé cent fois. De même, il reste toujours en nous quelque trace d'égoïsme*. »
Se détacher de l'égo nécessite un labeur long, pénible et douloureux, et parfois plusieurs existences. Car le moi est constitutif de notre personnalité et de notre conscience. Celle-ci étant définie par la fragmentation entre ce qui est extérieur et ce qui est intérieur à soi, entre ce qui est bien et ce qui est mal, entre le matériel et le psychique. « *Toute conscience suppose une certaine dualité* » écrit André Comte-Sponvile. Renoncer à cette conscience

concrète du moi pour permettre une union idéale avec un tout abstrait est une démarche qui peut apparaître à juste titre surhumaine.
Les Bouddhistes, qui préfèrent employer le mot Éveil plutôt qu'illumination, considèrent eux aussi la disparition de l'égo comme un objectif préalable à toute évolution spirituelle : « *Oublier le moi, cela est connu par les milliers de Lois.* » (Maître Dôgen)
Certains textes védiques stipulent que l'humain du Kali-Yuga (âge sombre actuel) est incapable d'accéder à l'illumination. Il ressemble à « *un singe excité qui saute de branche en branche* », incapable de se concentrer, incapable de réduire les états mentaux qui le dirigent (les fameux Vrtti), incapable de modifier son mental, d'oublier son égo, exclusivement préoccupé par son propre être et l'accumulation illimitée de profits. Selon les textes sacrés hindous, seuls ceux qui ont déjà été initiés dans une vie antérieure, ou font partie de « résidus » d'humanités précédentes, non polluées par l'aveuglement matériel et l'illusion de l'individuation, caractéristiques spécifiques des hommes du Kali-Yuga, peuvent prétendre à l'illumination et être réceptifs à la lumière transmise.
Aldous Huxley estime que la doctrine chrétienne de l'illumination devait à l'origine ressembler aux doctrines orientales, mais qu'elle s'est pervertie par la suite.
« *Pourquoi le problème de la conciliation du mysticisme et du christianisme doit-il être si extrêmement difficile ? Simplement parce qu'une part importante de la pensée romaine et protestante est l'œuvre de ces mêmes gens de loi que le Christ considérait comme particulièrement incapables de comprendre la véritable Nature des Choses.* » (A. Huxley)
Il est un fait avéré que, pour l'Église, les non élus, tous ces « *vilains sacs de péchés* », incapables d'imiter l'exemple de « Notre Seigneur Jésus » ou maudits suite au péché originel, n'ont comme alternative de salut que le repentir, la contrition, l'auto-flagellation, en un mot : la souffrance. Hors de la souffrance, point de salut !
Il est fascinant de lire les apologies de la souffrance et de la martyrologie dans les écrits des pères de l'Église, qui listent avec complaisance les plus épouvantables supplices auxquels le chrétien doit aspirer pour obtenir le salut. Plus la souffrance de la chair sera douloureuse, plus la vie éternelle sera félicité. Et les prélats n'hésitent pas à envoyer au bûcher les impudents qui explorent d'autres chemins. Ce fut le cas de la béguine Marguerite Porete, qui composa en 1300 *Le miroir des simples âmes et anéanties et qui seulement en vouloir et désir d'amour. Ce* livre exerça une influence profonde sur Maître Eckart. Il n'est dès lors guère étonnant que la plupart des

mystiques occidentaux en quête d'illumination préfèrent fuir les églises constituées et ne décrivent leurs expériences que sous couvert d'hermétisme ou de sociétés secrètes.
La souffrance n'est pas l'apanage exclusif de l'Occident. En Orient, elle est tout aussi célébrée. « *Tout est souffrance pour le sage* » écrit Patanjali. « *C'est le leitmotiv de toute la spéculation indienne* », ajoute Eliade. « *L'expérience humaine de quelque nature qu'elle soit engendre la souffrance.* » Le Bouddha n''a-t-il pas proclamé : « *Tout est douleur!* ».
À priori, la différence fondamentale entre croyances chrétiennes, hindouistes ou bouddhistes, réside en ce que les premières situent la disparition de la souffrance dans un au-delà post-mortem à partir du moment où l'on s'y soumet ici-bas, où on l'accepte, la désire même, alors que les deuxièmes ont la certitude qu'il existe ici-bas la possibilité d'y mettre fin et proposent différents « outils » pour s'en affranchir, pour s'en délivrer. La délivrance de la douleur en cette vie est le but de toutes les philosophies et mystiques orientales, et cette délivrance passe par la connaissance. En aucun cas la souffrance n'est pour l'Orient une punition ou un péché originel que l'on doit subir sans broncher et que seule une grâce divine peut annuler. C'est un état que l'on peut dépasser par la connaissance, et cette connaissance conduit au seuil de l'illumination. Toutefois, lorsqu'on y regarde de plus près, on peut trouver dans des textes liturgiques chrétiens des préceptes guère éloignés des objectifs et des process de la spiritualité orientale: « *lorsque tu en seras venu à trouver la souffrance douce et à l'aimer pour Jésus-Christ, alors estime-toi heureux parce que tu auras trouvé le paradis sur terre.* » Occident et Orient s'entendent pour nous assurer que l'on peut puiser dans l'expérience de la souffrance des forces positives.
« *On ne peut le plus souvent se trouver soi-même qu'au prix de la destruction du bonheur superficiel apparent, celui de la tranquillité, de l'ordre ou du confort. Comme toutes les personnalités religieuses ou sensibles de l'art: chamans et thaumaturges sont des gens hypersensibles, des rêveurs, des chercheurs de l'absolu et de l'au-delà, et en même temps des personnes bien présentes à tout instant. Poètes de la nostalgie et de l'amour, ils ont une imagination débordante, mais, au départ de leur vocation, il y a presque nécessairement eu une mer de souffrance psychique et ce n'est qu'en dominant leur maladie qu'ils se sont acquis la force de comprendre. Le mal des autres et de les guérir en les accompagnant sur les chemins oniriques de l'âme.*» (E. Drewermann)

L'ouverture des chemins vers l'illumination n'est donc pas donnée à tout le monde. Nous avons pu voir qu'elle nécessite au préalable un paquetage de vertus, de patience, de détermination, de volonté… Et surtout de ne jamais se décourager, jamais renoncer, car, une fois sur le chemin, ayant vaincu les premiers obstacles conscients et bien repérés, le postulant va devoir encore combattre l'influence pernicieuse de son inconscient, individuel ou collectif.
« *Bien avant la psychologie des profondeurs, les sages et les ascètes indiens ont été amenés à explorer les zones obscures de l'inconscient ; ils avaient constaté que les conditionnements physiologiques, sociaux, culturels, religieux, étaient relativement faciles à délimiter et, par conséquent, à maîtriser ; les grands obstacles pour la vie ascétique surgissaient de l'activité de l'inconscient, des samskâra et des vâsanâ : imprégnations, résidus, latences qui constituent ce que la psychologie des profondeurs désigne par les contenus et les structures de l'inconscient.* » (M. Eliade)
Et puis, il faut éviter de tomber dans le piège du mental, se retrouver in fine piégé dans le labyrinthe de la métaphysique, égaré dans des discours sans fin sur le non-soi, la division de la vacuité, la renonciation de l'imagination par soustraction, la réfutation de la production sans cause, l'individu et l'individuant et les spéculations sur les infinies corrélations des nombres …

Fort heureusement, pour pouvoir triompher de toutes ces épreuves, les « illuminés » ont mis au point un certain nombre d'outils.

Les outils des illuminés
Parmi les outils préférés des « illuminés », il y a la méditation.
« *Dans la méditation profonde, l'esprit est complètement éveillé. En plus de l'approche non sensorielle de la réalité, il embrasse aussi tous les sons, tous les spectacles et autres phénomènes de l'espace environnant, mais il n'essaye pas d'analyser les perceptions. Celles-ci ne doivent pas distraire l'attention. Imaginez que vous êtes engagé dans cette sorte de duel au sabre qui se déroulait dans l'ancien Japon : tandis que vous affrontez votre adversaire vous êtes constamment vigilant, tendu, prêt. Relâcheriez-vous, même momentanément, votre vigilance, vous recevriez instantanément un coup de sabre. À cause de cette ressemblance entre l'état de méditation et l'état d'esprit du guerrier, l'image du guerrier joue un rôle important dans la vie culturelle et spirituelle de l'Orient.* » (F. Capra)
Patanjali (IIème siècle après J.-C.) considéré comme « l'inventeur » du Yoga (bien que des sceaux datant du troisième millénaire av. J.-C. représentent

des divinités en posture de yoga), nous explique comment entrer en méditation :
« Il faut tout d'abord se trouver dans l'état de Yama : restriction de tout comportement nuisible, ce qui inclut la violence, l'offense, le mensonge, le vol, la luxure, la cupidité. Favoriser le Niyama : le développement d'un comportement bénéfique, ce qui comprend la propreté, l'austérité, la gratitude, le contentement. Pratiquer l'Asana : le développement de postures physiques. (Le but des asanas est de préparer le corps à subir les rigueurs de la méditation de longue durée tout en restant dans un état confortable). Maîtriser le Pranayama : techniques de respiration consciente qui viennent donner de l'énergie au corps. Et le Pratyhara : retrait des perceptions sensorielles ordinaires et attention limitée à un seul objet. Etre en permanence dans la Dharana : élaboration d'une concentration constante et soutenue. Et seulement vous pourrez avoir accès à la Dhyana que l'on appelle communément méditation ».
Vivekananda, disciple de Ramakrishna, l'un des plus importants diffuseurs au début du vingtième siècle de la méditation en Occident, insiste sur la qualité de la posture (Asana) :
« *Tenir très droits la tête, le cou et la poitrine. Ne pas être assis de travers, éviter toute pose qui puisse gêner la moelle. Apprendre à respirer rythmiquement d'une façon mesurée par chacune des narines, alternativement, en concentrant l'esprit sur le courant nerveux, sur le centre. Adjoindre quelques paroles au rythme respiratoire, pour mieux le scander, marquer et diriger. Que tout le corps devienne rythmique !* » (Vivekananda)
« *D'une certaine façon, on peut regarder les techniques de méditation comme des mesures (des actions ordonnées par la connaissance et la raison) qui sont prises par l'homme pour essayer d'atteindre l'incommensurable, c'est-à-dire un état de l'esprit dans lequel il cesse de sentir une séparation entre lui-même et l'ensemble de la réalité.* » (D. Bohm)
L'outil de la méditation n'est pas réservé aux seuls Hindous. Les philosophes alexandrins dans la lignée d'Aristote recommandaient la contemplation intérieure. « *En regardant en nous, l'âme se voit éclatante de lumière et remplie de lumière intelligible.* » (Plotin) Les docteurs chrétiens qui s'engagèrent dans cette voie extatique nommèrent l'illumination: béatitude.

D.T. Suzuki (1870-1966), professeur de philosophie bouddhiste à l'Université de Kyoto et grand spécialiste de la pensée zen, distingue deux types d'enseignements permettant d'accéder à l'illumination (ou à l'Éveil). Il y a tout d'abord les *5 Voies de l'École du Nord* :

« *Voie 1 : ne pas activer le mental. Voie 2 : quand le mental est maintenu dans l'immobilité, les sens sont calmés et dans cet état s'ouvre la porte de la connaissance suprême. Voie 3 : l'ouverture de la connaissance suprême mène à la libération mystique du mental et du corps. Voie 4 : Cette libération dévoile la véritable nature, la voie de l'Unité. Voie 5 : la voie de l'Unité ne connaît plus ni obstacles, ni différence. Telle est l'illumination.* »
Et la méthode plus directe de Hui Neng :
« *Pour obtenir la lumière de l'illumination, il n'y a pas d'utilité à promulguer quoi que ce soit. On est éveillé d'une façon abrupte à ce Soi, il n'y a aucune réalisation progressive*. »
Taisen Deshimaru, introducteur du bouddhisme zen en Occident, nomme le premier de ces enseignements le bol, car il nécessite un lent et répétitif travail de nettoyage de son mental, tel un bol que l'on doit récurer en permanence, et le second : le bâton, car le satori (illumination) peut advenir d'un coup sans qu'on s'y attende, par le biais d'un paradoxe grammairien, d'un koan hermétique dont l'évidence saute soudain aux yeux, d'une réponse absurde à une question qui nous pousse au-delà de la compréhension logique, ou bien du son d'un caillou, d'un bambou, de la gifle d'un maître… Bref, d'un choc mental ou physique. Selon la prédisposition et le caractère du disciple, le maître privilégiera l'une ou l'autre de ces voies.

Autre outil plébiscité par les « illuminés » : la répétition d'un mantra. En général il s'agit d'un mot simple, court et signifiant, comme : « Dieu », ou « Amour ». Le plus célèbre est « OM » ou « AUM », son du commencement des temps qui contient tout ce qui a été, est et sera.
« *AUM est un son qui représente celui de l'énergie universelle, dont toutes choses sont les manifestations (…), un son symbolique qui vous met en contact avec l'essence de l'univers.* » (J. Campbell)
Les illuminés voient dans ces mantras des canaux de transmission ouvrant par leur répétition un accès à la dimension « divine ». Car n'oublions pas « *qu'au début était le verbe.* »
Baird T. Spalding, auteur de *La vie des Maîtres*, au cours d'une de ses conférences, a expliqué le succès de la Bible par la répétition du mot Dieu que l'on y trouve presque à chaque page, ce qui génère de fait un réseau vibratoire:
« *À cause du mot Dieu figurant dans la Bible, ce livre s'est perpétué comme il l'a fait. Le nombre de Bibles qui se vendent aujourd'hui dans le monde est plus grand que celui de tout autre livre. Si ce mot peut faire survivre un livre,*

chose inanimée, que fera-t-il si nous l'employons à travers la forme de notre propre corps? » (B.T. Spalding)
Mais Yuval Noah Harari tempère l'enthousiasme d'une telle hypothèse : « *L'histoire de Jésus présente ce dernier comme un figure parentale commune à tous les hommes, encourageant des centaines de millions de Chrétiens à se considérer comme des frères et des soeurs et créant une réserve commune de souvenirs de famille. Même si la plupart des Chrétiens n'étaient pas physiquement présents au dernier repas du Christ avec ses apôtres, ils ont entendu tant de fois l'histoire de la Cène et ont vu tellement de représentations qu'ils s'en « souviennent » avec plus de clarté que la plupart des dîners de famille auxquels ils ont participé.(…) Nombre d'études contemporaines le démontrent: à force de répéter maintes et maintes fois un faux souvenir, on finit par l'adopter comme s'il était authentique.* »

Peut également être recommandé une concentration intense sur une image ou une idée jusqu'à ce que cette image ou cette idée se concrétise. Mais il y a le risque que l'image ou l'idée devienne une réalité à ce point prégnante qu'elle passe pour la Réalité divine et soit adorée de façon idolâtre. C'est ce type d'idolâtrie qui fut à l'origine de la « crise iconoclaste » du huitième siècle au cours de laquelle une partie des croyants, refusant toute représentation, toute image de la divinité, entreprit leur destruction systématique.

Parmi les techniques d'accès à la Réalité suprasensible, n'oublions pas la transe extatique qui est obtenue par une danse prolongée, rythmées par les sons lancinants des tambours. Djalâl ad-Dîn Rûmi, en plus de chanter les louanges de l'amour de Dieu, est le fondateur de la confrérie Mawlawiya qui pratique le *Sama* ou danse cosmique. Ces danseurs mystiques, vêtus de blanc, coiffés d'une haute toque de feutre et enveloppés d'une longue cape, sont connus en Occident sous le nom de derviches tourneurs. Dans la danse, le cheik positionné au milieu figure le soleil, reflet de Dieu, tandis que les disciples incarnent les planètes qui tournent autour. Pour Rûmi, le S*ama* divinise l'état spirituel et physique du danseur.
« *Dans les cadences de la musique est caché un secret ; si je le révélais, il bouleverserait le monde*. » (Rûmi)
La danse des derviches est souvent accompagnée de récitatifs. Les poésies de Rûmi sont pour la plupart destinées à être récitées en boucle afin de favoriser la transe qui ne tarde pas à s'emparer non seulement des danseurs, mais aussi de tous ceux qui assistent à la cérémonie.
« *O jour lève-toi ! des atomes dansent*

Les âmes, éperdues d'extase, dansent.
À l'oreille, je te dirai où t'entraîne la danse.
Tous les atomes qui peuplent l'air et le désert,
Sache bien qu'ils sont épris tout comme nous
Et que chaque atome heureux ou malheureux
Est étourdi par le soleil de l'Âme universelle. » (Ibid))

Pour pouvoir accéder aux mystères du S*ama*, le disciple doit préalablement mener une vie communautaire rigoureuse durant au moins trois ans afin d'apprendre à parfaitement « aimer Dieu » et être en capacité de comprendre le Sama.

Même processus pour la danse extatique japonaise Kagura, dite « porte de la Céleste Caverne du Roc » qui aboutit à un état de transe vécu comme une possession.

« *La volonté du moi est remplacée par une autre volonté, en l'occurrence il s'agit de la volonté d'un kami. Kami est un terme polysémique difficilement traduisible, puisqu'il peut autant signifier un esprit, un dieu de l'enfer ou de la Haute Plaine Céleste, qu'un Dieu unique.* » (B. Traversi)

Il y a une filiation évidente entre le *Sama,* le *Kagura* et les danses chamaniques, rythmées par les chants et les tambours, censées faciliter l'ascension du chamane vers les états supérieurs de conscience.

« *Les Kung du désert de Kalahari, au nord-est du Botswana, dansaient durant des heures pour élever le « Num » et atteindre l'état de Kia, dénommé dans les deux Congo, l'état de Kira, de Kitta ou de Kiti (…) Les guérisseurs Kung activent la force présente en eux, Num, qui a son siège dans le ventre et repose à la base de la colonne vertébrale. En chantant et dansant de façon ininterrompue, ils chauffent le Num et le font remonter le long de la colonne vertébrale. Lorsque la force du Num atteint le cerveau, le guérisseur entre en état de transe (Kia). Cet état rend voyant.*» (A. Mabiala & Z. Mbanzulu)

Difficile de ne pas penser à la description de l'éveil de la kundalini, tel qu'il est présenté dans le Tantra yoga.

« *Mais entre une mystique dont le but est d'atteindre d'abord une identité personnelle que le sujet peut connaître par ses seules forces psychologiques et spirituelles, et une mystique d'union par amour pour un Autre qui transcende la nature humaine quel point commun? En tout cas, qu'il s'agisse de l'expérience du soi ou d'un absolu indifférencié, ou de l'union avec un Dieu transcendant, la voie première, obligatoire, est celle d'une dénudation totale de l'être humain par une catharsis de ses propres passions. Toute expérience mystique implique donc l'anéantissement du moi dans un absolu*

qui l'absorbe. On peut se demander quel rôle l'individu joue dans cette désappropriation de son moi? Comment se réalise cette mort de l'esprit et des sens? De quelle nature est le conflit entre la volonté personnelle d'un moi qui existe et qui pourtant accepte de s'anéantir? C'est dans ce combat spirituel que se manifeste le caractère fondamental de l'ascèse, car c'est par elle que s'affirme la volonté du sujet. Pas de véritable mystique sans ascèse, telle est la règle commune qui vaut aussi bien pour un moine chrétien, un soufi ou un dévot hindou.» (M. Meslin)

Les siddhis de Patanjali

Il arrive que la maîtrise de ces outils puisse déclencher des phénomènes psycho-physiques : visions, télépathies, télékinésies, lévitations et autres pouvoirs merveilleux : « d*evenir invisible ; traverser sans éprouver de résistance un mur, un rempart, une colline, comme à travers de l'eau ; marcher sur l'eau sans s'y enfoncer, comme sur de la terre ferme, voyager dans les airs…* » (*Tripitaka*)

Mais les Taoïstes nous mettent en garde : ces pouvoirs sont autant de pièges fatals pour l'homme qui peut dès lors s'enorgueillir de sa toute puissance. L'humilité est nécessaire à toute illumination, car, comme le dit la sagesse taoïste :

« *Je marche sur l'eau ! Le moustique aussi.*
Je vole dans les airs ! Le moustique aussi. »

« *On sait que dans la conception de l'Inde, le renoncement a une valeur positive. Celui qui renonce se sent par là même non pas amoindri, mais au contraire enrichi.* » (Eliade)

Le yogin qui renonce aux siddhis obtient en retour une force sacrée qui trouble *« jusqu'au repos d'un Brama ou d'un Vishnu*. » En renonçant à ses pouvoirs, il s'élève au-dessus des êtres divins.

Dean Radin, docteur en psychologie, publie en 2014 : *Super pouvoir, science et yoga*, un ouvrage dans lequel il confronte les phénomènes psi aux dernières découvertes scientifiques. Radin se réfère aux *siddhis* (pouvoirs) établis dans les *Yoga Sutras* par Patanjali, qui a pu remarquer qu'une pratique assidue et fervente du yoga peut provoquer chez l'adepte des facultés défiant les lois de la nature telles que l'Occident les connaît. Et il les a listées. Les plus spectaculaires sont :

- La connaissance des esprits et la possibilité pour son propre esprit de communiquer avec un autre esprit, car tous deux appartiennent au même esprit universel.

- La disparition du corps à la vue des autres.
- La prescience de la naissance, des blessures et de la mort qui conduit à la clairvoyance du passé ou du futur.
- L'amour bienveillant pour tous et la possibilité de provoquer la joie chez l'autre par phénomène de contagion.
- La force extraordinaire.
- La connaissance à distance.
- La libération de la faim et de la soif. Vivre uniquement par la respiration, sans manger et, dans des cas extrêmes, sans boire.
- La stabilité, l'équilibre et une santé exceptionnelle.
- La connaissance de tout ce qui est connaissable, la connaissance des origines de toutes choses, la connaissance du vrai soi.
- La certitude que l'extraordinaire est ordinaire. Ce qui renvoie à la citation de Saint Augustin : « *les miracles ne sont pas en contradiction avec les lois de la nature mais avec ce que nous savons de ces lois.* »
- La lévitation.
- L'éclat flamboyant. Ou contrôle exceptionnel des énergies corporelles.
- La clairaudience. Qui permet d'entendre la musique céleste, les conversations subtiles d'autres personnes ou de recevoir des messages de l'invisible.
- La maîtrise des éléments.
- La perfection du corps. Qui peut se manifester par l'incorruptibilité du corps après la mort physique.

Comme le précise Radin :

« *Des variantes de ces super pouvoirs sont également décrites dans des textes mystiques d'autres traditions et dans le chamanisme. C'est le cas de la bilocation (la capacité à apparaître simultanément dans plusieurs lieux), la faculté de se mouvoir très rapidement et de couvrir de grandes distances en un temps réduit, la capacité à conserver une chaleur corporelle confortable dans des lieux à la température extrêmement basse, la capacité à suspendre sa respiration ou à hiberner indéfiniment, la capacité à transférer des siddhis à d'autres individus, la capacité à ne pas subir de blessures par le feu, et la capacité à modifier la météo.* »

Alexandra David-Néel, tout au long des récits de ses voyages au Tibet, fait état de rencontres avec des « êtres remarquables » pour qui de telles prouesses sont de l'ordre du quotidien. Et Paramhansa Yogananda, dans *Autobiographie d'un Yogi*, décrit les étonnants pouvoirs des différents gurus et maîtres indiens qu'il a pu croiser au cours de son initiation au kriya-yoga (contrôle des facultés mentales à partir du son cosmique Aum).

« *La conscience d'un yogi ayant atteint la perfection s'identifie sans effort, non pas avec un corps limité, mais avec la structure universelle. La loi des miracles peut être utilisée par celui qui a réalisé que l'essence de la création est lumière. Un maître peut se servir de sa connaissance divine du phénomène de la lumière pour projeter instantanément une forme visible à partir des atomes lumineux omniprésents. La forme de la projection est déterminée par la force de sa volonté et de son pouvoir de visualisation.* » (P. Yogananda)
Le corps de Paramhansa Yogananda, lors de son décès aux États Unis, présenta selon les témoins, « le cas le plus extraordinaire d'une absence de putréfaction et de décomposition au bout de plusieurs jours », au point que la une des journaux faisant état de son décès titrait: « Le yogi mort vit encore. ».
L'obtention de ces pouvoirs n'est pas seulement circonscrite à l'espace de l'Hindouisme. Dans l'Antiquité méditerranéenne, un maître spirituel n'était considéré comme maître que s'il était en capacité de produire des miracles. Et dans notre environnement contemporain, il y a le cas du padre Pio dont les nombreux miracles ont été confirmés par des témoins dignes de foi semble démontrer qu'ils peuvent tout aussi bien s'appliquer à la sphère catholique. Il en est de même avec la Française Yvonne Aimée de Malestroit (1901-1951), grande résistante, amie de Charles de Gaulle à qui l'on attribue toutes sortes de miracles, guérisons, bilocation, kinesthésie, elle est encore de nos jours vénérée à Chateaubriand, dont elle est originaire.
En s'appuyant sur les plus récentes découvertes de la théorie des cordes et de la physique quantique, Radin est persuadé que la plupart des siddhis de Patanjali sont en passe d'être prouvés scientifiquement, et que l'invisible d'aujourd'hui a toutes les chances de devenir le visible d'un demain proche.

« *Tandis que les miracles sont déniés avec vigueur (ou simplement ignorés) dans les couloirs de la respectabilité académique, ils sont saisis avec enthousiasme dans les films, les fictions et les récits fantastiques. Nous sommes manifestement fascinés par toutes ces choses et nous allons payer des milliards de dollars pour elles, et pourtant nous n'en parlons pas, en tout cas d'une façon sérieuse et professionnelle. La culture populaire est notre mysticisme.*» (J. Kripal)

Baruch Spinoza de son côté, remet en cause toute possibilité d'existence des « miracles » qu'il faut interpréter comme des évènements purement psychologiques et non pas cosmologiques, comme subjectifs et non pas objectifs. Spinoza, à l'instar des philosophes de son époque, Leibniz, Kant ou

Descartes, oppose l'âme au corps et défend l'impossibilité absolue d'une action spirituelle sur le matériel. Ce qui fonda la pensée moderne. Comme le fait remarquer le théologien Eugen Drewermannn: « *On se mit à considérer le monde empirique, la nature, comme une sorte de machinerie organisée et fonctionnant à la perfection, ordonnée de part en part selon des lois raisonnables et n'autorisant aucune intrusion de l'extérieur. À côté, ou derrière elle, il existait un monde spirituel où les lois de la morale étaient censées avoir leur origine et leur valeur. Mais entre les deux domaines, aucune médiation*. » Les sages de l'Orient ne partagent pas ce point de vue, pour eux, il y a un continuum évident et toutes sortes d'interactions entre les domaines spirituel et matériel, qui relèvent du sentiment et non de l'entendement.

Les chemins de la tranquillité

Les nombreuses techniques développées par les maîtres orientaux pour parvenir à l'illumination ont été adaptées ces dernières années par les Occidentaux. Les pratiques du Yoga et du Chi Gung (ou Qi Gong) en particulier rencontrent un considérable succès.

Étymologiquement, Yoga signifie « attelage »; par extension, il est devenu « méthode » puis « chemin ». Nous avons pu voir qu'à l'origine les yogas sont multiples (yoga des oeuvres, de la dévotion, de la force, des formules magiques, etc.) Et qu'au fil du temps, le mot Yoga est passé du pluriel au singulier. Spécifique de l'esprit indien, cette pratique est parvenue à toucher un large public occidental car il propose une discipline favorisant la gestion du stress, la lutte contre la dysharmonie, le contrôle de tous « *ces tourbillons qui affolent l'âme* » et aide à acquérir une parfaite maîtrise de soi.

Il en va de même avec le Chi Gung, chinois à l'origine. Il s'agit d'un ensemble d'exercices vieux de 3000 ans, « *une discipline personnelle qui associe l'immobilité, ou mouvement doux, à une respiration régulière et concentrée. Exprimé en termes simples, l'art du Chi Gung signifie : « guider le souffle ». L'énergie est transmise aux méridiens (canaux d'énergie), entraînant un équilibre qui conduit naturellement à une amélioration générale de l'état de santé et à une résistance accrue aux maladies.* » (P. Ball)

Yoga et Chi Gong font partie de ce que l'on nomme les *Chemins de la Tranquillité,* énoncés par Ashvaghosha, philosophe et poète bouddhiste du second siècle, soit : « *l'arrêt de toutes les pensées distinctives, l'apaisement des humeurs et des émotions* » et constituent une voie privilégiée vers l'illumination.

Certes, la disparition de l'ego, la fusion avec la dimension divine, ont été délaissées en Occident au profit d'une recherche éperdue de « bien être », mais de nombreux maîtres de sagesse estiment que « c'est un bon début ». Car ces chemins favorisent une ouverture de conscience et nous préparent à recevoir la lumière. Le moine vietnamien Thich Nhat Hanh est de ceux-là. Il recommande de prendre pleinement conscience de chacun des gestes du quotidien, même le plus banal, et à partir de cette prise de conscience, il délivre à destination des Occidentaux 34 « recettes » destinées à dissoudre les colères, à se détacher de la course effrénée aux biens matériels, et acquérir la sérénité face à « *l'impermanence de la vie et de la mort.* » Ses recettes peuvent être appliquées « *n'importe où, n'importe quand : dans une salle de méditation, dans la cuisine, au bord d'une rivière, dans un parc, que ce soit en marchant, en se tenant debout, en étant allongé ou assis ; c'est même possible en travaillant.* »
Ce qui rejoint le yoga des oeuvres plébiscité par Shri Aurobindo : développer la pleine conscience dans les actes de tous les jours. Toute action peut devenir méditation : marcher, courir, nager, travailler, se laver, cuisiner… Si l'esprit est pleinement dirigé vers la conscience de ce qu'il est en train de faire, au point d'éliminer tout affect troublant, toute émotion perturbante, toute humeur parasite, s'il est, tout en faisant, il crée un présent permanent, nullement influencé par ce que l'on projette ou ce que l'on regrette, et rend ainsi possible l'accès au suprasensible qu'Aurobindo appelle « la vie divine ».
C'est dans la *Bhagavad-Gita*: que l'on trouve la première description du Yoga des oeuvres, nommé Méthode de vigilance:
« Soit attentif à l'accomplissement des oeuvres, jamais à leurs fruits.
Ne fais pas l'oeuvre pour le fruit qu'elle procure.
Fais ce que tu dois faire sans te permettre aucun attachement .
Sois égal dans le succès et le revers.
L'oeuvre est de loin inférieure à la méthode de vigilance spirituelle.
Cherche refuge dans cette vigilance de l'esprit.
Car les sages adonnés à la méthode de vigilance,
Détachés du fruit des oeuvres, libérés du lien des renaissances
Vont au séjour sans douleur. »

Le New Age a essaimé en Occident quantité d'exercices pratiques inspirés des yogas de Pantajali, de la philosophie zen ou de la méditation bouddhiste exposée dans le *Dighanikâya* (recueil d'entretiens fictifs avec le Bouddha) *: « Quand les cinq entraves, sensualité, malice, paresse, agitation et doute, ont été détruites, le méditant est content; content il est joyeux; il se sent à l'aise*

dans toutes sa personne; ayant cette sensation du bien-être il est heureux; heureux son coeur est apaisé » (Dighanikâya)
Le New Age a renommé ces différentes techniques proposées par les anciens: pensée agissante, pacification des corps, harmonie intérieure, expression des chakras, etc. Censés nous permettre de ne plus courir en permanence derrières des records de productivité, de ne plus privilégier le faisable au souhaitable, de prendre notre temps pour profiter de l'instant présent…
René Guénon doute cependant de la capacité occidentale à comprendre la sagesse orientale.
« *Les Occidentaux, malgré la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur civilisation, sentent bien que leur domination sur le reste du monde est loin d'être assurée d'une manière définitive, qu'elle peut être à la merci d'évènements qu'il leur est impossible de prévoir et à plus forte raison d'empêcher. Seulement, ce qu'ils ne veulent pas voir, c'est que la cause principale des dangers qui les menacent réside dans le caractère même de la civilisation européenne : tout ce qui ne s'appuie que sur l'ordre matériel, comme c'est le cas, ne saurait avoir qu'une réussite passagère ; le changement qui est la loi de ce domaine essentiellement instable, peut avoir les pires conséquences à tous égards, et cela avec une rapidité d'autant plus foudroyante que la vitesse acquise est plus grande, l'excès même du progrès matériel risque fort d'aboutir à quelques cataclysmes.* » (R. Guénon)
Guénon oppose les croyances de l'Occident, dans lesquelles il ne voit qu'aveuglement et décadence, à celles de l'Orient, dans lequel il place l'espoir de l'humanité.
Mais une telle opposition est-elle justifiée quand la grande majorité des sagesses pensent qu'Orient et Occident doivent se compléter plutôt que s'opposer ? Car le dépassement de toute dualité, bien/mal, Divin/humain, homme/femme, Individu/collectivité, haut/bas, objectif/subjectif, matière/ esprit, Orient/Occident, est le but prôné par toutes les sagesses. Cette complémentarité des oppositions est nommée Yin & Yang en Chine; exprimée de la manière suivante par le Taoïste Chouang Tseu :
« *On dit que celui qui professe le vrai sans voir le faux, l'ordre sans voir le désordre, ne comprend rien à l'ordre de l'univers ni aux réalités des êtres. Il est pareil à celui qui professerait le ciel sans voir la terre, l'obscurité sans voir la lumière. Son action est nécessairement vouée à l'échec et s'il s'obstine dans ses discours, il est de toute évidence un ignorant ou un menteur.* »

C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles la compréhension de la conjonction des contraires est une condition *sine qua non* de l'accès à l'illumination.

« *Plus nous pouvons avoir d'aperçus du divin, au travers de chemins divers, plus nous pressentons d'aspects différents, plus nous voyons de dieux au-delà des formes apparentes de l'Univers, plus nous pouvons rassembler d'éléments contradictoires pour élaborer des conceptions de l'origine des choses, de l'évolution et du but de l'existence, plus nous avons de chances de commencer à nous former une idée de ce que peut être ou plutôt ne pas être, le divin.* » (A. Daniélou)

Le candidat à l'illumination doit tenir compte que la Lumière n'est qu'une des composante de la Réalité ultime. Car s'il peut la discerner à travers les couches les plus épaisses de la matière, au cœur de la nuit la plus sombre, cela implique forcément que la nuit existe et que Lumière et ténèbres sont deux états de cette Réalité.

« *La différence entre le bien et le mal est souvent comparée à celle existant entre la lumière et l'obscurité, mais quand nous étudions cette opposition d'une façon différente, nous pouvons nous rendre compte que, quand la lumière brille, l'obscurité ne disparaît pas pour cela. Elle ne s'en va pas. Elle se fond avec la lumière. Elle devient la lumière.* » (Thich Nhat Hanh)

Il en va de même pour la joie et la douleur.

« *La leçon la plus importante que l'homme puisse apprendre dans sa vie n'est pas que la douleur existe dans le monde, mais qu'il dépend de nous de la transmuer en joie. Et la joie est partout; elle est dans le manteau de verdure qui recouvre la terre , dans la sérénité bleue du ciel, dans la folle exubérance du printemps, dans l'austérité grise de l'hiver, dans la chair vivante qui habille notre charpente, dans le parfait équilibre, noble et fier du corps humain, dans la vie, dans l'exercice de tous nos pouvoirs, dans l'acquisition de la connaissance, dans la lutte contre le mal, dans la mort pour des biens dont nous ne profiterons jamais.* » (R. Tangore)

Cet état de dépassement de toute opposition, Thich Nhat Hanh le nomme *plénitude de l'instant*, les maîtres zen : *satori*, les rishis hindous : *samadhi*, les Soufis : *extase* et les béguines : *mariage intérieur*. Jusqu'ici, il n'a été réservé qu'à un petit nombre d'initiés. Ces « illuminés » seront-ils un jour assez nombreux pour débarrasser notre conscience collective de toute notion de dualité au point d'accepter les ténèbres comme constituant de notre Réalité, et ainsi d'aimer son ennemi ? Ce n'est pas gagné.

« *Nous avons réussi l'exploit d'inculquer à toute une génération d'enfants l'idée que tout est matériel et séparé ; nous avons complètement oublié que*

nous sommes interconnectés. Quand nous tuons nos ennemis, c'est nous-mêmes que nous tuons. Et quand notre environnement est en danger, c'est nous-mêmes qui sommes en danger. Il est grand temps d'apprendre à nous reconnecter à la conscience non locale. » (A. Goswany)

Se reconnecter à la conscience non locale implique par ailleurs d'aller à contrario d'une antienne qui fait aujourd'hui florès : « Ne lâchez rien ! » Au contraire! Nous disent les maîtres de sagesse, il faut apprendre à lâcher prise.
« *Sachant que ce qui est ne peut être défait –puisque cela est déjà-, vous dites oui à ce qui est ou vous acceptez ce qui n'est pas. Ensuite, vous faites ce que vous avez à faire selon les exigences de la situation. Si vous vous maintenez dans cet état d'acceptation, vous ne créez plus de négativité, de souffrance ou de tourments. Par conséquent, vous vivez dans un état de non-résistance, de grâce et de légèreté, libre de toute lutte intérieure. Quand vous ne réussissez pas à vivre ainsi, parce que la présence de votre conscience n'est pas suffisamment intense pour empêcher des schèmes de résistance automatiques et inconscients de se produire, ou parce que les circonstances sont tellement extrêmes qu'elles vous sont totalement insupportables, vous créez alors une forme quelconque de douleur ou de souffrance. Vous pouvez avoir l'impression que ce sont les circonstances qui créent la souffrance, alors que, en fin de compte, ce n'est pas le cas. En réalité, c'est votre résistance.* » (E. Tolle)
Ce qui peut être résumé par la fameuse sentence d'Épictète:
« *Ne demande pas que ce qui arrive soit comme tu le veux, mais veux ce qui arrive comme il arrive et tu couleras une vie heureuse*. »
Bien entendu, « *l'enfant qui vient au monde n'est pas une page vierge, il arrive avec ses tendances, son registre émotionnel, bases qui lui permettront d'établir sa propre représentation de lui-même et du monde, ainsi que des individus qui l'entourent. Il réagira donc à son environnement affectif sur la base de ce qui a été accumulé dans son esprit.* » (A. Trinlé)
Il peut en effet hériter de sentiments de culpabilité, de manque d'estime de soi, de « juges internes » particulièrement invalidants, dont il n'a pas conscience et qui conditionnent sa capacité à lâcher prise ou non. Sans compter que, s'il croit au karma, il aura la nécessité de payer les fautes de ses existences passées par une vie de souffrance. La célèbre prière de Marc Aurèle : « *Mon Dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne puis changer, le courage de changer celles que je peux, et la sagesse d'en connaître la différence* » prend tout son sens.

Quel que soit le chemin choisi, tous les maîtres spirituels s'entendent sur l'absolue nécessité de l'humilité, comme le rappelle l'adage zen :
« *Avant l'illumination, coupe du bois et apporte de l'eau. Après l'illumination, coupe du bois et apporte de l'eau.*

Maîtres et disciples
« *Au Japon, un moine fut jeté par sept fois en prison. À chaque libération, il recommençait à voler, puis se faisait arrêter ; ainsi pouvait-il enseigner aux prisonniers qui reçurent tous l'ordination de moine. Le grand moine du nom de Shinhyo continua ainsi son jeu, jusqu'à ce que les gardiens, émus et troublés, relâchassent les prisonniers et leur maître.* (T. Deshimaru)
Le maître est censé guider le disciple tout au long d'exercices spirituels qui doivent permettre à ce dernier d'effectuer des progrès sur lui-même. Ce qui passe avant tout par la compréhension que l'Unicité se trouve cachée sous la multiplicité des manifestations, que « *le connaissant, la connaissance et l'objet connu ne font qu'un »*. Car l'accès à l'illumination promis par le maître à son disciple se situe au-delà de toute opposition.
Quels que soient les exercices proposés, quelle que soit l'origine du maître, il existe un invariant dans son enseignement, ce que les Bouddhistes nomment « *les Quatre Actes Vertueux* ». À savoir :

- la réponse à la haine par l'amour ;
- la résignation ;
- l'indifférence sacrée ou absence de désirs ;
- et l'obéissance au dharma (loi de la Nature de choses).

Don Miguel Ruiz, chamane mexicain contemporain, propose une version simplifiée de ces actes vertueux, qu'il nomme « *accords toltèques* » :
« Que votre parole soit impeccable.
Quoiqu'il arrive, n'en faites pas une une affaire personnelle.
Ne faites pas de suppositions.
Faites toujours de votre mieux. »
Le maître est « *l'agent d'une transformation intérieure de celui qu'il fait naître à une nouvelle vie spirituelle.* » (M. Meslin)
« *Fais-moi aller du non être à l'Être. » (Brihad Aranyaka Upanishad)*
L'enseignement des maîtres peut être écrit ou oral. L'enseignement oral, relié au « souffle », message spirituel transmis sans l'intermédiaire d'un texte écrit, de bouche à oreille donc, est généralement privilégié. Ce qui explique que la plupart des maîtres ne laissent aucun écrit de leur vivant. Rappelons que le mot *Kabbal,* qui vient de la racine KBL (recevoir), est assimilé à la loi orale

que Moïse aurait reçu sur le mont Sinaï en même temps que la loi écrite (*Tora*). La loi écrite étant destinée au « grand nombre » alors que la loi orale concerne le « petit nombre » des initiés, ceux à qui le maître transmet directement la Vérité.

Buddhagosha, moine bouddhiste du Vème siècle, recommande la recherche d'un double équilibre entre foi et entendement et entre concentration et énergie pour bien choisir son maître:
« *Celui qui est fort en foi et faible en entendement mettra en général sa confiance dans des gens bons à rien et croira au mauvais objet. Celui qui est fort en entendement et faible en foi penchera pour la malhonnêteté et sera difficile à guérir. Celui chez qui les deux sont égaux croira à l'objet convenable. Celui qui est fort en concentration mais faible en énergie sera envahi par l'oisiveté. Celui qui est fort en énergie mais faible en concentration risque de tomber dans la distraction, puisque l'énergie participe de la nature de la distraction. C'est pourquoi concentration et énergie doivent être rendus égaux l'un à l'autre, puisque c'est de l'égalité entre eux que provient la contemplation de l'extase.»*
Si Buddhagosha juge pertinent de bien choisir son maître, la mystique en général dénie toute possibilité de choix au disciple et préfère croire que « *le maître apparaît quand le disciple est prêt.* »
La relation entre un disciple et son maître peut paraître étrange, voire répulsive, pour un Occidental épris de liberté. En effet, le disciple doit une obéissance aveugle à son maître. Voici ce que dit Yukteswar à son disciple Yogananda : « *j'attends de mes disciples que, par obéissance, ils s'abandonnent à ma stricte discipline.* »
Et une légende raconte que Milarepa fut contraint de construire une maison pendant plusieurs années pour sans cesse la détruire et la reconstruire, sur ordre de son gourou.
Le disciple est persuadé que son maître a la capacité d'élever le niveau spirituel du monde et les pouvoirs que ce dernier a acquis constituent la preuve irréfutable que l'enseignement dispensé est l'ultime vérité, aussi le disciple est-il disposé à tous les sacrifices. En particulier : la disparition de son individualité. Ce qu'une célèbre fable hindoue illustre parfaitement. Un disciple frappe à la porte de son maître. « Qui est là », demande le maître ? Tant que le disciple répond en déclinant son identité ou en répétant « c'est moi maître ! », le maître lui refuse l'entrée. Ce n'est qu'après de multiples tentatives infructueuses que le disciple trouve la bonne réponse: « c'est personne, maître ! » Alors, le maître lui dit : « Ah, c'est toi, entre donc ! »

« *L'histoire de l'humanité porte la trace vivace d'hommes et de femmes, appartenant aux horizons culturels les plus divers, qui affirment avoir fait une expérience radicale de l'absolu. Quel que soit le nom donné à cet absolu, qu'il soit perçu comme personnel ou impersonnel, tous témoignent d'une expérience unique qui a donné sens à leur vie. Sages taoïstes, hindous ou bouddhistes, philosophes grecs et romains, mystiques juifs, chrétiens ou musulmans, chamans indiens ou agnostiques modernes touchés par une transcendance, refusent de s'en tenir à une vision purement matérialiste de l'homme et du monde. Ils évoquent la force de l'esprit et témoignent de la possibilité d'une expérience intérieure qui conduit à une profonde transformation de l'être. Empruntant à leurs traditions philosophiques ou religieuses les concepts et les images les plus variées, ils tentent de rendre compte de cette trajectoire personnelle et invitent parfois des disciples à s'engager sur un chemin, long, périlleux et plein de promesses : celui de la quête spirituelle.* » (F. Lenoir & Y. Tardan-Masquelier)

Les enseignements des maîtres peuvent paraître à priori très éloignés les uns des autres, mais leur but reste toujours le même : accéder à l'illumination.

« *Différentes approches sont recommandées pour différents êtres, selon différentes circonstances de temps et de lieux, et c'est pourquoi on trouve une quantité innombrable d'enseignements qui prescrivent des voies différentes.* » (*Srimad Bhagavatam*)

Si l'on veut dresser la liste des maîtres connus et inconnus, plusieurs volumes n'y suffiraient pas. Ces « *âmes éclairées* » qui distillent l'idée de perfection dans le genre humain sont innombrables.

« *Le véritable maître ignore qu'il l'est, il n'a point cherché à le devenir. Le plus souvent, il a été désigné par son propre maître comme son successeur, ou bien a été reconnu comme tel par ceux venus le consulter. Ayant renoncé au monde et à lui-même, il demeure indifférent aux jugements que l'on porte sur lui et ne se préoccupe pas du nombre de ses disciples mais seulement de leur qualité. Il n'est plus que l'instrument du « Soi », de la Sagesse éternelle. Aussi n'est-il pas surprenant que l'enseignement de certains parmi les plus grands n'ait acquis tout son rayonnement qu'après leur mort.* » (J. Brosse)

L'enseignement spirituel d'un maître s'élabore le plus souvent dans l'intimité et la discrétion.

« *Donc, pour ces raisons et parce qu'ils demandent en général à leurs disciples de garder le silence à leur sujet, de nombreuses figures spirituelles éminentes demeurent inconnues du monde. »* (P. Yogananda)

À cet égard, la personnalité exceptionnelle de l'Italien Gustavo Adolfo Rol (1903-1994), qui fait de lui « *le maître spirituel le plus énigmatique du XXème siècle* », mérite que l'on s'y arrête. Cet homme dont les prodiges, les guérisons, osons le mot: les miracles, ont fait la une des journaux italiens des années 40 aux années 90, a été consulté par tous les grands de ce monde (parmi lesquels Eisenhower, Kennedy et De Gaulle). Ce dernier disait de Rol : « *Cet homme lit dans les pensées et nous ne pouvons pas courir le risque que les secrets de l'État français tombent entre les mains d'autre personnes* ». Rol a toujours souhaité demeurer dans la discrétion, en retrait des tourbillons du monde. Par contre, dès qu'il apprend qu'une personne a besoin d'aide, il se porte aussitôt à son secours. Des centaines de témoignages font état de ses guérisons extraordinaires par imposition des mains ou prières. Fervent catholique, il se revendique détenteur (sans qu'il ait demandé quoique ce soit) d'un lourd héritage : « *une science sacrée millénaire qui remonte à l'antiquité la plus lointaine* ». Il reconnait que ses « pouvoirs » ont déjà été étudiés et décrits par Patanjali (les fameux siddhis) et peuvent être obtenus par une parfaite maîtrise du Yoga. Comme tous les maîtres spirituels, Rol répète que ces pouvoirs ne doivent en aucun cas être utilisés pour son profit propre, mais pour « aider l'autre »

Arrêtons-nous également sur Jiddu Krishnamurti (1895-1986) qui s'est révélé un maître original, voire iconoclaste. Fortement influencé par le non mental zen et la philosophie taoïste, Il réfute l'appellation de maître. Pour lui, avoir recours à un maître, un gourou, une autorité spirituelle quelconque, n'est tout compte fait qu'une recherche infantile de sécurité, et il est indispensable d'oublier ce désir de l'esprit humain de se sentir rassuré. La Vérité pour Krishnamurti se trouve au-delà du savoir, au-delà de tout conditionnement culturel, au-delà de tout enseignement, de toute autorité que nous nous imposons sous forme d'idées, d'idéaux, de fictions, parmi lesquels il inclut « *cette prétendue notion de Dieu qui n'a aucune réalité*.» Krishnamurti n'hésite pas à remettre en cause toutes les certitudes, jusqu'à l'existence de l'âme.
« *L'esprit ne voit dans la vie qu'incertitude et confusion immense et rien de permanent. Rien. Et c'est ainsi que l'esprit invente ce quelque chose qui est permanent et qu'il appelle l'âme. Mais puisque celle-ci est concevable par l'esprit, concevable par la pensée, c'est bien entendu qu'elle reste toujours inscrite dans le périmètre du temps. Si je peux concevoir une chose, c'est qu'elle fait partie de ma pensée. Or ma pensée est le résultat du temps, de l'expérience, du savoir. L'âme reste confinée dans les limites du temps. La*

notion de continuité d'une âme destinée à renaître, encore et sans fin, n'a donc pas le moindre sens, parce que ce n'est qu'une invention née d'un esprit qui a peur, qui veut perdurer, qui cherche dans la permanence un recours de durée et qui a besoin de certitudes, parce qu'en elle est l'espérance. »

Krishnamurti privilégie l'observation à l'observance. Il recommande une approche personnelle de l'observation, silencieuse, consciente, profonde, de la nature et de soi-même. Cette approche doit désactiver la pensée et crée un moment hors du temps, une absorption dans l'éternité, une fulgurance de l'Absolu, relativisant tout ce qui peut être enseigné par un gourou. L'étudiant doit pouvoir rendre son esprit pareil à une coupe vide dans lequel le monde peut se déverser. Il découvrira ainsi par lui-même ce « *maintenant qui existe à jamais* », ce champ intemporel déclencheur d'illumination sans se soumettre à une autorité extérieure, sans se plier à un contrôle de la pensée qui implique imitation, conformisme, acceptation d'un modèle « *que l'on érige en autorité et selon lequel on s'efforce de vivre.* »
Rudolf Steiner tempère la position tranchée de Krishnamurti :
« *le véritable instigateur spirituel ne demande jamais la foi aveugle à ceux auxquels il s'adresse. Voici, dit-il, les expériences que j'ai faites dans les domaines spirituels de l'existence ; je vous les raconte. Il sait qu'en communicant ses expériences aux autres et en les confiant à leur pensées, il leur donne une force vivante qui les aidera dans leur développement spirituel.* »

Les prophètes
« *Dans l'Ancien Testament, le prophète (nabi) est un homme inspiré par Dieu qui délivre au roi ou au peuple d'Israël le message qui lui a été communiqué d'en haut. C'est donc un envoyé et un héraut plutôt qu'un lecteur du futur ou un devin. Dieu ne parle pas aux prophètes en réponse à des questions qui lui auraient été posées. C'est lui seul qui prend l'initiative de communiquer à un être humain, non pas une énigme, mais un jugement lesté d'une forte charge éthique.* » (A. Vauchez)
Jean Réville, dans *Le Prophétisme hébreu,* complète la description d'André Vauchez:
« *Les prophètes sont à l'origine des possédés, des personnages qui, soit en vertu d'une aptitude personnelle, soit par des moyens artificiels, parviennent à un état d'exaltation tel qu'ils se sentent en quelque sorte d'autres êtres, dominés et entraînés par une puissance supérieure à leur volonté.* »

« *Les prophètes classiques se disent visités. Amos ne dit pas: je dis ou je répète, mais il énonce: ainsi parle Yahvé* » (P. Riffard)
Comme le souligne Riffard, le prophète est prophète malgré lui, Dieu l'a choisi, il ne s'est pas mandaté. Il est avant tout celui qui révèle, celui qui a reçu l'esprit saint, par la réception d'une parole ou d'une vision. Il est le messager d'en Haut, le porte parole de Dieu. Amos, Isaïe, Michée annoncent ainsi la volonté de leur dieu de mettre un terme aux sacrifices sanglants qui ne le satisfont plus:
« *Que m'importe la multitude de vos sacrifices ? dit l'Éternel. Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des veaux gras. Je ne prends point plaisir au sang des taureaux, des agneaux et des boucs. Cessez de m'apporter des offrandes vaines ! J'ai en horreur l'encens, les nouvelles lunes, les sabbats, les saintes assemblées: je ne puis voir le crime associé aux fêtes solennelles. Vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous ! Cessez de mal faire. Apprenez à bien faire, recherchez la justice; soutenez l'opprimé, faites droit à l'orphelin, défendez la veuve.* » Ainsi prophétisait IsaÏe.
Les quatre grands prophètes juifs (Amos (750 av.J.-C) Isaie (738 av. J.-C.) Jérémie (627 av. J.-C.) et Ézéchiel (592 av. J.-C.) annoncent la métamorphose d'un dieu de prédation en dieu de justice. Mais Dieu ne peut changer que si l'Homme change, aussi la fonction principale des prophètes sera-t-elle de s'en prendre avec virulence à l'injustice sociale.
« *Amos, Isaïe et Jérémie court-circuitèrent pour ce faire la classe privilégiée des prêtres, dénonçant directement auprès du peuple la bureaucratie religieuse. Ils déclarèrent que tous les hommes étaient égaux au regard de Dieu, que les rois ne pouvaient tout simplement pas faire ce qu'ils voulaient, ils édictèrent un code moral qui existait par lui-même, indépendamment de l'autorité humaine.* » (J.M. Roberts & O. A. Westad)
Le peuple juif, tout comme le peuple égyptien, confère aux paroles, aux malédictions et aux invocations un pouvoir magique. Aussi, les sermons des prophètes qui avaient la réputation de décrire sans fioriture les malheurs et les châtiments menaçant les mauvaises gens s'ils ne changent pas de comportement, avaient un impact réel dans la population. Il faut se mettre à la place de gens de l'époque quand ils entendaient pareil prêche:
« *La Terre est profanée par ses habitants, car ils ont transgressé les lois, violé les règles, rompu l'alliance éternelle. Les habitants de la Terre sont consumés, un petit nombre d'hommes survivra. Les fondements de la Terre seront ébranlés. La Terre est mise en pièces, elle craque et se fend, elle est secouée (…) La lune rougira de honte et le soleil blêmira.* » (Isaïe)

Ce style direct, simple, percutant, compréhensible par tous n'est pas l'apanage de la plupart des prophéties. Dans l'antiquité gréco-latine, les sibylles sont des femmes qui consignent leurs révélations dans des chants prophétiques dits livres sibyllins. Ces chants qui rencontrent un extraordinaire succès populaire sont d'un ésotérisme tel qu'ils donnent naissance au mot sibyllin. Le genre apocalyptique, qui fait florès du temps de Jésus, adopte ce ton sibyllin, que les exégètes nomment « *style visionnaire* ». L'*Apocalypse de Jean* en est le plus célèbre exemple. Walter Burkert nous propose une explication du pourquoi d'une telle allégorie hermétique :
« *Tout ce qui est sous-entendu effraie davantage et chacun l'interprète à sa façon ; au contraire tout ce qui est clair et sans détour attire facilement le mépris, comme les gens tout nus. Voilà pourquoi les Mystères utilisent l'allégorie comme langage, pour que l'on soit frappé, que l'on frissonne, comme dans les ténèbres et la nuit.* »
Chacun peut donc trouver dans ces écrits sibyllins ce qu'il y cherche. Ainsi saint Augustin, devant la montée d'une suspicion quant à la véracité des prédictions de l'*Apocalypse de Jean* qui tardent à se réaliser, interprète les écrits johanniques de façon à les présenter comme le symbole d'une église « *qui se construit dans la douleur, perpétuellement menacée par la présence en son sein de faux chrétiens.* »
Mais tous les prophètes n'ont pas recours aux métaphores alambiquées qu'un Nostradamus ou un Joachim de Flore élèveront au rang d'art. De nombreux saints anachorètes tout au long de la Chrétienté conservent et exploitent le ton direct des prophètes de l'Ancien Testament.
Dans *Les Malheurs du temps* (*histoire des fléaux et des calamités en France),* Jean Delumeau et Yves Lequin constatent que l'éclosion des prophètes et des prophétesses qui annoncent catastrophes, calamités et fins des temps, a toujours pour message principal : la repentance immédiate des péchés de l'humanité. Cette prolifération de « *prophètes de malheurs* » correspond aux époques troublées, temps de guerre, de famine ou de pestilences, qui frappent les esprits. Delumeau et Lequin remarquent que les clercs et les juges favorisent cette émergence prophétique pour « *inspirer la terreur et imposer, à partir de la désignation de boucs émissaires, un contrôle systématique des élites sur une culture populaire jusqu'alors relativement autonome*. » Le plus virulent de ces prophètes de malheur est le dominicain Vincent Ferrier. Son discours du 10 mars 1404 à Fribourg est resté fameux. Il annonce l'arrivée imminente de l'antéchrist et prophétise :
« *D'abord, il vous prendra tous vos biens temporels. Puis, il tuera les enfants et les amis en présence des parents. Puis chaque heure, chaque jour, il vous*

arrachera un membre après l'autre, pas de façon continue, mais à petit feu. » (V. Ferrier)
Le prophétisme a toujours été pour l'Église une arme politique, dont elle use et abuse. Et ça dure encore de nos jours… Il suffit pour s'en convaincre de lire les prédictions d'une paysanne bretonne, fervente catholique, sujette à de fréquentes extases : Marie-Julie Jahenny, qui, à la fin du XIXème, menace la France des pires calamités : invasions de mahométans, tremblements de terre, épidémies, ébranlements cosmiques, si *la loi infâme* est mise en application. Traduction : si la séparation de l'église et de l'état a lieu. Certains catholiques traditionnels considèrent aujourd'hui que *la loi infâme* de Marie-Julie Jahenny, qui ouvre sur terre les portes de l'enfer, n'est pas la loi de 1905 sur la laïcité, mais la loi sur… le mariage gay.

Demeurent des prophéties d'une précision déroutante, dont celle de sainte Odile datant du XVIIème siècle. Jugez par vous-même :
« *Écoute, ô mon frère ! J'ai vu la terreur des forêts et des montagnes. L'épouvante a glacé les peuples. Il est venu le temps où la Germanie sera appelée la nation la plus belliqueuse de la terre. Elle est arrivée l'époque où surgira de son sein le guerrier le plus terrible qui entreprendra la guerre du monde et que les peuples en armes appelleront l'Antéchrist. Vingt peuples différents combattront dans cette guerre. Le conquérant partira des rives du Danube. La guerre qu'il entreprendra sera la plus effroyable que les humains n'auront jamais subie. Les armes seront flamboyantes et les casques des soldats seront hérissés de pointes et lanceront des éclairs pendant que leurs mains brandiront des torches enflammées. Il remportera des victoires sur terre, sur mer et dans les airs, car on verra ses guerriers ailés dans des chevauchées inimaginables s'élever jusque dans le firmament pour y saisir les étoiles afin de les projeter sur les villes et y allumer de grands incendies. La terre sera bouleversée par le choc des combats. Les générations futures s'étonneront que ses adversaires n'aient pu entraver la marche de ses victoires. Des torrents de sang humains couleront autour de la montage. Le conquérant aura atteint l'apogée de ses triomphes vers le milieu du sixième mois de la deuxième année des hostilités. Ce sera la fin de la première période dite des victoires sanglantes. Il croira alors pouvoir dicter ses conditions. La seconde partie égalera en longueur la moitié de la première. Elle sera appelée période de domination Elle sera féconde en surprises qui feront frémir les peuples. Vers le milieu de ce temps, les peuples soumis au conquérant diront : la paix ! La paix ! Mais il n'y aura pas de paix. Ce ne sera pas la fin, mais le commencement de la fin lorsque le combat se déroulera*

dans la Ville des villes. À ce moment, beaucoup des siens voudront le lapider. La troisième période sera de courte durée. On l'appellera période d'invasion, car par un juste retour des choses, le pays du conquérant sera envahi de toutes parts. » (Cité par J. Tondriau)

Dorothée Koechlin de Bizemont, qui a consacré sa vie à populariser en France l'enseignement et l'œuvre du voyant américain Edgar Cayce, nous rapporte la définition de la prophétie telle que la conçoit Cayce :
« *Peut-on réellement annoncer à coup sûr un événement à l'avance ? Oui et non. La liberté, la volonté humaine, ont le pouvoir de contrarier les évènements, de changer ou d'annuler ceux qui se préparaient (…) D'où le danger du métier de prophète. Comme on le voit dans l'histoire du pauvre Jonas, racontée dans la Bible. Le Seigneur Yahvé charge Jonas d'aller prophétiser dans Ninive, la grande ville, qu'il fallait trois jours de marche pour traverser. Après un voyage mouvementé, agrémenté d'une villégiature dans l'œsophage d'un cétacé, Jonas arrive enfin à Ninive. Il s'installe sur la grand-place, et là, délivre son message : les habitants ont dépassé les bornes, leur malice est montée jusqu'à Yahvé et leurs méfaits appellent un châtiment. Jonas prophétise : encore trois jours et Ninive sera détruite ! Mission peu agréable, on s'en doute. Mais ô surprise, les gens de Ninive crurent en Dieu et firent pénitence. Les Ninivites furent donc épargnés. Le prophète, lui, perdit la face. Cette histoire nous met clairement en face de notre pouvoir en tant qu'homme (…) Il semble qu'il nous soit très souvent possible de redresser le cap et d'écarter les menaces de catastrophe. C'est l'opinion de Cayce. Cela devrait être aussi celle de toute personne qui cultive, professionnellement ou non un don de prophétie.* » (D. Koechlin de Bizemont)
Comme un sondage qui voit à un instant *t* une photographie de l'opinion, la voyance verrait à un instant *t* un potentiel de devenir du présent. Philippe de Lyon, qui a prédit à la fin du XIXème les deux guerres mondiales, qu'il surnomme « *les grandes faucheuses* », se plait à répéter que : « *Tout est écrit, mais tout peut à tout moment être réécrit.* »
Si nous acceptons le fait que les « illuminés » ont la capacité de se connecter à un plan qui n'obéit plus aux règles du temps et de l'espace, il est logique qu'ils puissent avoir accès à des visions transcendant le temps et l'espace.

Pour les musulmans, le plus grand et le dernier des prophètes est Muhammad.
« *Il est impossible d'établir une biographie historique de Muhammad tant les sources sur lui sont tardives et contradictoires, pleine d'approximations et*

d'erreurs, théologiquement et politiquement orientées, car appartenant à des temps qui n'ont rien à voir avec l'époque du Prophète et à des mouvements religieux divergents. » (J. Chabbi)
En faisant de Muhammad le dernier des prophètes, l'orthodoxie islamique interdit toute possibilité de recevoir une quelconque parole divine après sa mort. Ce qui permet d'instaurer l'Islam comme la dernière religion.
« Les chi'ites, comme d'ailleurs d'autres croyants pendant les premiers siècles de l'islam, n'ont pas adhéré à ce dogme. Pour eux, la révélation ne pouvait s'arrêter. Elle continuait grâce aux imams, et plus singulièrement Ali, mais à partir de l'établissement, non sans violence, de l'orthodoxie sunnite, ils ont été contraints de dissimuler tactiquement cette doctrine.» (M. A. Amir-Moezzi)

L'homme a toujours cherché à savoir de quoi demain sera fait. Quelle est la volonté des dieux en ce qui concerne son destin ? Les arts divinatoires remontent à la nuit des temps et sont pléthore, il y a la divination par l'observation des phénomènes aériens (aéromancie), à partir de la germination du froment (aleuromancie), de la membrane recouvrant la tête des nouveaux nés (amniomancie), du comportement des araignées (arachnomancie), de celui des grenouilles (bactromancie), de la fumée (capnomancie), de la combustion (causinomancie), des écailles de tortues (chéloniomancie), des foies d'agneau (hépatoscopie), des lignes de la main (chiromancie), du vol des corbeaux (coracomancie), des pelures d'oignons (crommyomancie)… Plus d'une centaine ont été répertoriés, jusqu'à l'observation de la fermentation des fromages (tyromancie) et l'étude des écorces des arbres (xylomancie), etc.
Il faut se rappeler toutefois ce que les grands maîtres de sagesse pensent des révélations :
« *Les révélations sont des égarements de la foi ; c'est un amusement qui ôte la simplicité vers Dieu, qui embarrasse l'âme. Elles distraient et occupent d'autre chose. Les lumières particulières, les paroles, les prophéties et autres, sont marquées de faiblesse en une âme qui ne peut souffrir l'assaut d'une tentation ou l'inquiétude de l'avenir et du jugement de Dieu sur elle. Les prophéties sont encore des marques de la curiosité de la créature à laquelle Dieu est indulgent, et donne, comme un père à un enfant qui l'importune, quelques petites friandises pour apaiser son appétit.* » (J.-J. Olier)

Le Livre des Mutations et la voie du Tao

L'un des plus célèbres ouvrages de divination est sans conteste *Le Livre des Mutations*. Son auteur serait le légendaire empereur Fou Hi. Il s'agit d'un manuel explicatif du système cosmique.

« *Aussi nomme-t-on cet état Mutation, parce changeant, il ne peut être saisi sous aucune forme.* » (Lie-Tseu)

Mais à l'origine, ce serait avant tout un ouvrage de divination.

La divination joue un rôle majeur dans la Chine antique. Les élites chinoises avaient coutume de demander l'avis des ancêtres avant toute décision. Ceux-ci habitant le Ciel, ayant quitté le monde temporel, étaient censés pouvoir connaître le passé et le futur. Et c'est par l'intermédiaire de signes gravés sur des os ou des carapaces de tortues que les devins obtenaient leurs réponses.

« *Le devin pose une question puis applique sur l'os un tison incandescent. Se produit alors, dans une direction ou une autre une craquelure. À charge pour l'officiant d'en traduire la signification* » (D. Elisserf).

Et pour en garder la mémoire, les devins constituent une sorte de répertoire des signes obtenus qu'ils archivent soigneusement. Les archéologues ont pu retrouver de nombreux artefacts. *C*es signes archivés, simplifiés et codifiés au fil du temps, auraient donné naissance à l'écriture chinoise.

La divination trouve son achèvement avec la rédaction du *Livre des Mutations* ou *Yijing* « *qui conjugue l'invention des devins avec le modèle du dynamisme cosmique* » (C. Barbier-Kontler)

Pour les Taoïstes, l'éternelle mutation à l'origine de la créations des dix mille mondes, dépend de l'alternance du Yin et du Yang.

« *Yin et Yang décrivaient à l'origine les versants d'une montagne, respectivement ombragée (au nord) et ensoleillée (au sud). Au fil du temps, partant de cette idée d'ombre et de lumière, ces deux termes en sont venus à qualifier ce que l'on pourrait appeler l'ordre naturel de la Nature, telle que les Chinois la concevaient : le Ciel d'un côté, la Terre de l'autre, l'aspect passif, froid et l'aspect actif, chaud, et, pour finir, le féminin et le masculin. L'idée qu'un se divise en deux, tout en restant entier, est un concept fondamental de la pensée philosophique, scientifique et religieuse chinoise.* » (P. Ball)

Dans le *Yijing,* le Yang est représenté par un trait continu et le Yin par un trait discontinu. Ces deux traits associés en trigrammes et combinés deux par deux aboutissent à 64 hexagrammes censés renfermer toutes les possibilités de transformation et, par extension, peuvent prévoir l'avenir.

Au cinquième siècle avant notre ère s'impose l'idée qu'il est impossible d'interpréter avec justesse le Livre des Mutations, d'en comprendre la « substantifique moelle », le principe unique, le « Faîte suprême », la « Grande Unité », ou encore le « souffle originel », sans avoir préalablement suivi la voie du Tao. Seule cette voie permet d'appréhender la structure de l'univers fondée sur l'alternance de la négativité (yin) et de la positivité (yang), forces opposées et complémentaires faisant du changement l'unique repère fixe.

Ce que l'on appelle la voie du Tao a été posée par écrit par Lao Tseu (le vieux sage) au travers d'un corpus de stances et d'aphorismes, compilés dans le fameux *Tao-Tö-King*, au Vème siècle avant J.-C., puis développé par son plus célèbre disciple Tchouang-Tseu. Les deux sages préviennent cependant que le Tao, cause primaire de toutes les actions, ne peut être compris, ni défini, ni expliqué, ni appréhendé par le mental.

« *La religion chinoise connaît, depuis les temps immémoriaux , deux noms pour désigner Dieu: d'un côté « Dieu dans les hauteurs » (Chang-ti), le souverain suprême qui règne sur tous les dieux et les esprits de la nature; de l'autre « le ciel » (t'ien), une puissance morale cosmique dotée d'intelligence et de volonté, qui régit impartialement le destin de tous les hommes; les deux noms associés désignent l'être unique suprême, la puissance qui surpasse toute chose . Le taoïsme chinois appelle cette réalité transcendante ultime le Tao* ». (H. Kung)

« *Le Tao a sa réalité et son efficience. Il n'agit pas et n'a pas de forme. On peut le transmettre sans qu'un autre puisse le recevoir. On peut le comprendre sans pouvoir le voir. Il est sa propre racine et il a toujours existé bien avant même la création du ciel et de la terre. Au-delà du faîte suprême de l'univers, il n'a pas de hauteur. En deçà des six extrémités de l'univers, il n'a pas de profondeur. Né avant le ciel et la terre, il n'a pas de durée. Plus âgé que la plus vieille antiquité, il ne vieillit pas.* » (Tchouang Tseu)

Les écrits de Lao Tseu et de Tchouang Tseu sont avant tout philosophiques, à priori dénués d'aspects divins. Comme l'écrit Pamela Ball dans « *L'essence du Tao* » : ils insistent avant tout sur « *l'auto-transformation et l'auto-responsabilité de l'individu* », à partir d'une réflexion sur la place de l'homme dans la Nature et l'accompagnement sans résistance des infinies mutations de cette dernière.

Pour pouvoir accéder au Tao, il est absolument indispensable d'appliquer la méthode du wou wei, le non-agir, qui consiste à rejeter l'intellectualisme, les rites, les coutumes, la morale, les techniques, pour accumuler les vertus, et revenir simplement à la nature, suivre le fil de la vie et « nourrir le souffle ».

Bref, faire en soi le vide et rejeter l'artificiel! La philosophie taoïste est ainsi présentée par Tchouang Tseu :
« *Le Tao recouvre et soutient tous les êtres. Infinie est sa grandeur ! Le sage doit faire table rase de son esprit pour le comprendre. Pratiquer le non-agir, voilà le ciel. Exprimer le sans-parole, voilà la vertu. Aimer les hommes et être bon envers les êtres, voilà la bonté. Considérer comme identiques les différences, voilà la grandeur. Ne se montrer ni hautain ni excentrique, voilà la largeur d'esprit. Embrasser la variété des différences, voilà la richesse. S'attacher à la vertu, voilà la règle. C'est par la vertu que s'affirme la personnalité de l'homme. Qui se conforme en toutes choses au Tao est armé contre les coups du sort. Qui ne se laisse décourager par la vicissitude des évènements extérieurs garde l'intégrité de son caractère. Le sage qui comprend ces dix préceptes possède la grandeur d'âme, tous les êtres affluent vers lui.* » Plus simplement: « *Il ne faut pas s'attacher à quoi que ce soit dans l'univers empirique où rien n'est fixe et durable; il faut accepter tel quel l'univers changeant sans cesse.*»
Accompagner le flux de l'univers, ne pas chercher à le comprendre et encore moins à l'influencer, surfer sur la vague du monde, ne pas créer de résistance et renoncer au « moi-je »… il est compréhensible, dans ces conditions, que le pouvoir politique, qui cherche à imprimer sa marque sur le monde, représente pour un sage taoïste la « souillure temporelle » par excellence. Mais si tout souverain exprimant un tel désir constitue une offense au Tao, l'ermite qui fuit le monde et recherche « *une renommée dans la pureté exclusive* », n'en est pas moins condamnable. « *Vivre parmi les hommes sans espérer leur admiration* », cacher sa sagesse et ne pas imposer aux autres son « idéal moral », telle est la voie du Tao. Le Tao doit être compris à la fois comme un chemin et comme le but du chemin.

Il est légitime de se demander quelle différence y a-t-il entre passivité (on ne peut rien faire pour changer les choses) et non-agir taoïste ? Le non-agir ne signifie nullement le non-choix, il découle à contrario d'un choix préalable, d'un acte de conscience extrême. Si nous ne pouvons contrôler les évènements qui interviennent dans notre vie, nous pouvons choisir la conduite avec laquelle nous réagissons à ces évènements. Le non-agir s'inscrit dans l'action. Suivre la voie du Tao ne veut pas dire être statique. Il faut savoir accompagner le mouvement et sortir de sa zone de confort. Prenons un exemple simple: vous avez un boulot non gratifiant, non épanouissant, qui vous fait souffrir; vous le quittez et en cherchez un nouveau ! Sans le savoir, en agissant de la sorte, vous suivez d'une certaine

façon la voie du Tao qui est la voie du mouvement. Le non-agir n'est en aucun cas le non-vivre.
« Chercher à se modeler sur ce qui se modifie incessamment, c'est saisir la réalité fondamentale de tout ce qui existe. » (Tchouang Tseu)

L'impétrant qui poursuit assidument la voie du Tao peut accéder à l'équivalent de l'illumination hindouiste ou à l'éveil bouddhiste. À un nirvana (au sens d'extinction des pulsions, des troubles et de tout ce qui vient perturber la vie matérielle). Les ascètes taoïstes n'ont rien à envier aux anachorètes chrétiens du désert ou aux adeptes du JaÏn. Ils ont recours, tout comme eux, aux outils des illuminés pour mettre en pratique le non-agir.
« *Confucius était allé rendre visite au vieux maître Laozi; il le trouva assis, immobile, en extase, tel un arbre desséché ; le corps abandonné par l'esprit avait revêtu une immobilité quasi cadavérique. Les principes de mort sont comme évacués dans la forme extérieure ou l'enveloppe corporelle; à l'inverse les souffles de vie intacts se sont rassemblés, unifiés, « concrétés », à la manière dont l'eau devient glace.* » (C. Barbier-Kontler)
La plupart des héritiers de Lao Tseu et Tchouang Tseu ont très vite mis de côté l'aspect philosophique du Taoïsme, surnommé « enseignement de la voie » pour privilégier un taoïsme magico-religieux prônant la pratique de rituels parfois grotesques, mâtinés d'animisme, de chamanisme et de tantrisme, avec pour objectif la guérison de toutes les maladies, l'immortalité du corps, la cessation de tout vieillissement, qui bénéficient d'une considérable diffusion… Sont proposées toutes sortes de recettes de longévité (remontée du sperme, absorption d'effluves cosmiques, danses, mouvements gymniques, régimes alimentaires, vie d'ermite, collection de talismans, etc.). Ces courants taoïstes dont le Neidan est le plus connu se sont aventurés dans des spéculations ésotériques interminables qui aboutirent à de violents conflits entre différente écoles concurrentes. Tchouang Tseu avait pourtant prévenu: ne peut suivre la voie du Tao que celui qui est capable de surmonter les huit faiblesses:
- *se mêler de ce qui ne vous regarde pas.*
- *Conter de belles histoires pour dissimuler votre propre opinion.*
- *Sonder l'esprit des autres et chercher à les séduire par les mots qu'ils attendent.*
- *Adopter les idées d'autrui sans discernement.*
- *Aspirer aux grandes tâches par désir de profit de renommée.*
- *Avoir une haute opinion de soi et n'écouter que soi.*
- *Défendre ses erreurs contre vents et marées.*

- *Considérer comme amis ceux qui pensent comme vous et comme ennemis ceux qui ont des vues différentes.*

Qui peuvent se résumer à une simple recommandation : *protège ton esprit de la confusion et le Tao viendra spontanément.* »
On ne peut s'empêcher de relier cette recommandation à celle de Jésus qui énonce que Dieu est esprit et seul l'esprit peut s'unir à lui.

Kongzi

Combattre ces faiblesses est aussi l'objectif du Confucianisme. Sauf que les disciples de Confucius ne cherchent pas in fine à s'unir avec le Tao. S'ils souhaitent acquérir de la vertu c'est dans le but de mettre en place un sytème de relations sociales basées sur la noblesse de coeur et le sens moral.
« *Se tournant autour comme le Yin et le Yang, Taoïsme et Confucianisme représentent les deux pôles indigènes du tempérament chinois. Confucius représente le classique et Lao Tseu le romantique. Confucius met l'accent sur la responsabilité sociale, Lao Tseu fait l'éloge de la spontanéité et du naturel. Confucius s'intéresse à l'humain, Lao Tseu à ce qui transcende l'humain. Comme le disent les Chinois eux-mêmes, Confucius navigue à l'intérieur de la société, Lao Tseu voyage au-delà. Ces deux directions font partie de la vie et la civilisation chinoise aurait été certainement plus pauvre si l'un ou l'autre n'avait pas existé.* » (H. Smith)

Kongzi (551-479 av. J.-C.), ou encore Kong-Fuzi, maître Kong, surnommé par les Occidentaux Confucius, est contemporain de Lao Tseu. Sa pensée ne s'apparente en rien à une religion. Pour Confucius, une seule question importe: comment faire pour que les hommes vivent en harmonie ?
« Le confucianisme est une doctrine sociale dans le sens premier du mot. Elle est bâtie sur quelques grands principes. Il s'agit d'abord de mettre en valeur chez chaque homme un bien commun à l'ensemble de l'humanité qui est le sens de la bonté, de la bienveillance à l'égard d'autrui. C'est le « ren », la grande vertu confucéenne. » (F. Reynaert)
Le ren est un sentiment de bienveillance partagé par l'humanité entière que l'homme se doit de cultiver. Mencius, disciple de Confucius, y voit même la définition de l'humain: « *Sans un coeur qui compatit pour autrui, on n'est pas humain.* » Et pour cultiver le ren, Confucius établit une règle simple: commencer par appliquer la vertu dans l'intimité de la sphère privée. Et par extension, respecter la hiérarchie familiale qui fait du père de famille le maître absolu à qui l'on doit impérativement obéir.

« Dans l'antiquité, pour faire resplendir la lumière de la vertu par tout l'univers, on commençait par ordonner son propre pays. Pour ordonner son propre pays, on commençait par régler sa propre maison. Pour régler sa propre maison, on commençait par se perfectionner soi-même. Pour se perfectionner soi-même, on commençait par rendre droit son cœur. Pour rendre droit son cœur, on commençait par rendre authentique son intention. Pour rendre authentique son intention, on commençait par développer sa connaissance ; et on développait sa connaissance en examinant les choses. C'est en examinant les choses que la connaissance atteint sa plus grande extension. Une fois étendue la connaissance, l'intention devient authentique ; une fois l'intention devenue authentique, le cœur devient droit. C'est en rendant droit le cœur que l'on se perfectionne soi-même. C'est en se perfectionnant soi-même qu'on règle sa maison ; c'est en réglant sa maison qu'on ordonne son pays ; et c'est lorsque les pays sont ordonnés que la Grande Paix s'accomplit par tout l'univers. » (A. Cheng)

Si la sinologue Anne Cheng n'établit aucune hiérarchie entre les différents courants de la pensée chinoise, René Guénon voit « *le degré le plus bas de la tradition taoïste coïncider avec le degré le plus haut de la hiérarchie confucianiste.* » Le fait est que, dans ses écrits, Tchouang Tseu met souvent en scène un Confucius sûr de lui venu débattre avec Lao Tseu. Sans exception, le « vieux » déstabilise Confucius qui doit reconnaître qu'il ne saisit pas le Tao. Et quand *in fine* il le saisit, toutes ses brillantes théories sur l'art de gouverner s'effondrent et le législateur comprend alors que ce qui compte dans le temporel, c'est l'éternel. Mais comme le fait remarquer Pierre Riffard: « *Si la pensée chinoise fonctionne par union des contraires, il faut évidemment chercher du Taoïsme dans le Confucianisme et du Confucianisme dans le Taoïsme.*

L'artiste est-il un yogi?

L'artiste a de tout temps développé une vision qui lui ouvre un champ de perceptions nullement subordonné au réel. Même si l'oeuvre se veut réaliste et l'artiste simple copiste de « l'oeuvre de Dieu », les artistes parviennent à créer un état vibratoire qui n'appartient plus au domaine du physique mais qui ne peut pas non plus être entièrement défini par le psychisme. Il réussit (ou du moins les plus grands d'entre eux) à capter l'invisible au-delà des formes du visible.

À l'aune des dernières découvertes scientifiques, on peut se demander si cet état auquel accèdent les grands artistes constitue une réalité tangible,

intrinsèque? L'artiste parvient à se connecter à un champ par nature infini, dans le lequel le temps et l'altérité n'ont plus de prise sur lui. C'est le domaine des muses et de l'inspiration que le *dictionnaire culturel* d'Alain Rey définit de la façon suivante: « *Ce qui exprime le passage d'une influence sacrée de l'être humain à une pulsion créatrice, le transfert du domaine religieux à celui de l'art.* »
L'artiste, à l'instar du chamane primitif, est donc confronté à une forme d'illumination qui lui fait voir le monde au-delà des apparences, lui fait toucher la « réalité vraie », dépasser l'illusion, lever les voiles de la Maya, et parfois se fondre dans l'unité… Il rejoint en cela l'expérience mystique.
Alors bien sûr, il n'est pas évident de discerner dans l'œuvre de tous les artistes cette « expérimentation intuitive », pour reprendre l'expression d'Aldous Huxley dans son cultissime *Les portes de la perception*. Si l'on peut considérer les œuvres abstraites de Kupka et des futuristes, de certains symbolistes (Klimt ou Moreau) et impressionnistes (Turner et Monet) comme s'approchant au plus près des effets d'une illumination yogique, et discerner dans les peintures de Rembrandt ou de Georges de la Tour, la recherche éperdue d'un champ du Lumineux où le sacré se niche, difficile d'en percevoir la présence dans la plupart des oeuvres de la peinture classique. Et pourtant la surréalité du travail pictural d'un Raphaël, d'un Léonard da Vinci, ou d'un Vermeer, qui les distingue de pléthore de petits maîtres n'est-elle pas due à la maîtrise du captage d'un lumière surnaturelle, invisible à l'oeil du quidam lambda? Flaubert ne nous affirme-t-il pas qu'il y a autre chose que la perception objective.
La poésie a toujours baigné dans cette transfiguration du réel, au-delà des contingences matérielles, s'adressant directement à l'âme. Arthur Rimbaud considère le poète comme un voyant par un « *long, immense et raisonné dérèglement des sens* ».

L'artiste nous offre donc la représentation d'une réalité autre, d'une surréaliste qu'il a la capacité d'explorer. Il sait voir le beau sous toutes ses formes, même les plus laides. Il est porteur d'une esthétique, au sens platonicien du terme et s'impose d'une certaine façon comme un alchimiste qui transforme le plomb en or. Il sublime la Nature et, comme l'écrit Thomas Burn: « *élève l'âme vers Dieu* ».
Certes, il est toujours possible de prosaïquement définir le beau par le mot grec Kalon (ce qui plaît) et limiter l'artiste aux seuls aspects perceptibles par les sens, en le subordonnant à des canons rigides. « *La beauté peut être entendue soit comme imitation de la Nature selon des règles scientifiquement*

prouvées, soit comme un contemplation d'un degré de perfection surnaturelle non perceptible par la vue. » (U. Eco) Mais cette beauté « scientifiquement prouvée » ne se réfère-t-elle point en permanence à l'harmonie cosmique? N'est-elle pont la recherche perpétuelle d'une proportion divine, existant au-delà des frontières humaines que l'artiste aurait mission d'explorer et d'exporter dans notre réalité tangible?

Fransisco de Goya se fout du Nombre d'Or, cependant nul autre artiste n'a su de manière aussi grandiose explorer le rêve, sonder l'âme, accéder aux confins les plus obscurs de la conscience et faire naître la beauté des images les plus horribles, en nous démontrant que la laideur fait partie intégrante de ce monde divin auquel l'artiste a accès et tente de capturer.
À la Renaissance, que ce soit en Italie ou en Flandres, conscients de la présence d''une beauté suprasensible, qualifiée de divine, que l'oeil du commun ne peut voir, les artistes ont la prétention de vouloir la capter dans leurs oeuvres, renouant ainsi avec l'ambition des grands sculpteurs grecs qui cherchaient la perfection divine dans la matière. Phidias prétendait même que sa statue ne représentait Zeus, qu'elle était Zeus! Malraux dans les Voix du Silence signale cette présence divine dans les œuvres d'art du XIIème siècle chrétien: « *Qu'un tableau religieux, avant d'être une vierge, soit une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées est vrai pour nous, mais quiconque eût tenu ce discours aux sculpteurs de Saint Denis se fut fait rire au nez. Pour eux, comme pour Suger, plus tard, pour Saint Bernard, cet objet était une Vierge, bien plus qu'un assemblage de couleurs, non pour représenter une dame qui portait les attributs de Marie, mais pour être, pour accéder à l'univers religieux qui les fondait en qualité.* » (A Malraux)
Il existe donc de nombreuse similitudes existant entre l'approche artistique et l'approche mystique et ces similitudes dépassent largement le cadre de l'art dit sacré.
Et nous n'avons pas encore abordé la danse et la musique qui, n'en déplaise à Hegel, peuvent être considérées comme les toutes premières expressions artistiques, n'ayant qu'un seul et même but: provoquer l'enthousiasme au sens étymologique du terme. Il est communément admis que la musique nous transporte, qu'elle nous plonge dans un état qui désactive la pensée et crée un moment hors du temps, une absorption dans l'éternité, un « *maintenant qui existe à jamais* » (Krishnamurti). N'est-ce pas l'état auquel aspirent tous les mystiques? Vers lequel tendent tous les yogas ?

Ce même état peut aussi advenir suite à la contemplation profonde d'une peinture, d'un dessin, ou à l'écoute attentive d'une poésie. Edmund Burke avance dans *Recherche philosophique sur l'origine du sublime et du beau* que « *la grandeur peut difficilement frapper l'esprit si elle ne se rapproche pas en quelque sorte de l'infini.* »

Les grands artistes ont pour caractéristique principale de savoir transmettre instantanément leur expérience sensible à un spectateur pour lui permettre d'avoir accès à une dimension suprasensible sans passer par les exercices douloureux, les abstinences multiples et variées, les purifications des corps et des esprits que recommandent les yogis à leurs disciples pour le même résultat. Si l'artiste s'impose généralement une ascèse rigoureuse dans la maîtrise de son art, il ne l'impose nullement au spectateur. Au contraire, il cherche inlassablement la transmission directe, instantanée, sans effort, voire la plus plaisante possible de ce qu'il a perçu, du monde auquel il accède. C'est cette transmission instantanée qu'André Breton qualifie « d 'Art magique », rappelant que « *voir et faire voir au-delà de l'image est le postulat de tout artiste.* »

Mani, comme nous l'avons vu, utilisait l'image pour son enseignement spirituel. Elle était primordiale pour la transmission de sa Vérité. Il avait compris que la peinture, mieux qu'un discours, était le vecteur idéal pour transmettre une sentiment religieux. L'Église l'a bien compris qui surcharge ses édifices de tableaux et de statues censés impressionner le fidèle et faire naître au fond de lui ce sentiment religieux tant recherché. L'Islam qui interdit toute représentation figurative n'en a pas moins développé un art abstrait, stylisé, entrelacé, à la complexe unité scriptographique, dont il a orné les murs et les plafonds de ses mosquées, art qui plonge l'observateur dans un état contemplatif propice à la méditation et à la prière.
Si l'on en croit Comte-Sponville: « *l'art touche à la spiritualité* » Pour Élie Faure,« l'artiste est celui qui voit « *l'esprit des formes* ». Kandinsky confère même à l'oeuvre d'art la propriété d'une vie autonome qui se détache de l'artiste pour devenir « *un sujet indépendant animé d'un souffle spirituel.* »
Cette étroite relation entre le religieux et l'art obsédera André Malraux et donnera naissance à son imposante trilogie consacrée à la *Métamorphose des Dieux: 1 Le Surnaturel, 2 L'irréel, 3 L'intemporel*. Dans laquelle il postule que l'art est le domaine privilégié de la « *réintégration des Dieux dans le monde humain.* »

Aussi surprenant que cela paraisse, cette relation concerne aussi l'art contemporain. Comme le souligne le critique Lionel Richard « *Si l'art classique a été le moyen de créer des esprits, des anges, des démons et des morts, l'art contemporain détruit l'objet dans sa valeur symbolique, tend vers l'informel, s'éloigne de toute règle, de toute figure, de toute forme préétablie, de tout sens imposé.* » (L. Richard) L'art contemporain rejoindrait en cela la quête des mystiques orientaux qui recommandent comme préalable à l'illumination un complet détachement vis-vis des représentations matérielles, un total renoncement à une réalité considérée comme illusoire et un abandon définitif de la perception cérébrale des choses. Bref, même quand l'artiste proclame vouloir s'éloigner du divin, il a recours à des canaux de transmission archétypaux, supra-naturels, à un lien indicible entre l'émetteur et les récepteur qui dépasse les contraintes du simple mental étriqué avec l'impossibilité d'être défini par une explication rationnel; il dépend plus de l'ordre de l'invisible que du visible.

Certains artistes revendiquent explicitement l'influence des forces surnaturelles dans leur création et s'inscrivent dans ce que l'on nomme les artistes médiumniques. Ils rejoignent d'une certaine façon l'art primitif d'essence chamanique. Les plus célèbres sont Augustin Lesage et Victor Simon qui connurent leur heure de gloire dans les années trente.
« *Moi, je ne suis rien. Tout me vient d'ailleurs. Nous avons autour de nous des forces qui nous emportent. Je pense qu'elles sont sans doute là pour nous aider. Et si j'expose ce que j'appelle des messages, c'est parce que je crois que je n'ai pas le droit de les garder pour moi.* » (V. Simon)

La quête obsessionnelle de l'artiste pour accéder à un champ hors du temps, n'est-elle pas tout compte fait, consciemment ou inconsciemment, qu'une volonté désespérée de continuité, de permanence, de combat contre la mort? L'oeuvre d'art quand elle touche à l'intemporel confère à son créateur un éclat d'éternité.

....

9- LES IMMORTELS

Les maîtres ascensionnés

Même après la mort d'un maître, nombreux sont ses disciples persuadés que celui-ci demeure présent en esprit auprès d'eux et continue de les guider et de les conseiller depuis l'au-delà. Nombreux aussi sont ceux qui croient que « l*es Maîtres vivent sur des plans d'évolution très élevés et se sont donnés pour mission de nous soutenir dans notre propre processus d'ascension*. »

L'autrice allemande Ute Kretzschmar, très appréciée de la mouvance New Age, dit avoir été en « *canalisation médiumnique* » avec l'Indien Kuthumi, qui vivait au dix-neuvième siècle au Cachemire, mais dont on ignore exactement les dates de naissance et de décès. Les adeptes de ce dernier en font un maître « ascensionné » immortel. Kuthumi bénéficie aujourd'hui d'une considérable popularité. Il est présenté sur le Net comme le « *portier des mystères occultes anciens, le co-protecteur avec l'Archange Michel du Sacré Graal, qui est la recherche mystique de la découverte de soi et de la maîtrise de soi. Il est le patriarche de la Fraternité de la Robe d'Or, ceux qui prennent les fardeaux du monde.* »

Depuis quelques années, ses messages en provenance de l'au-delà se sont multipliés, avec toujours la même recommandation : la nécessité pour tous les éveillés, tous les « *guerriers de Lumière* », ceux qui baignent dans l'énergie d'amour, de s'unir afin que cette énergie d'amour puisse s'ancrer fermement dans le cœur de l'humanité.

« *Les Maîtres ascensionnés font tous partie de ce que l'on appelle la Grande Fraternité Blanche, un regroupement d'êtres spirituels très évolués qui se dévouent inlassablement à améliorer la vie sur terre. Le terme « blanche » n'indique pas la couleur d'une race mais fait plutôt allusion à l'extraordinaire concentration de lumière blanche qui émane de la conscience de ces Maîtres.* » (lepharedusommet.org)

En ce début de XXIème siècle, beaucoup de partisans du New Age croient dur comme fer que les membres de la Grande Fraternité Blanche provenant de toutes les parties de l'Univers se retrouvent périodiquement dans la légendaire cité de Shambhala, quelque part dans l'Himalaya, « *pour évaluer et concevoir les programmes et les directions à suivre, et offrir un soutien logistique aux commandos de la Confédération intergalactique qui surveillent et protègent les portes d'accès interdimensionnelles de la planète. Sont entre autres présents les Maîtres ascensionnés El Morya, Kuthumi, Serapis Bey, Paul le Vénitien, Hilarion, Le Tibétain, Lanello, Maître Saint-Germain, lady Rowena et lady Diana… On trouve également des entités de niveau et de*

responsabilité élevés dans la galaxie, tels Métraton, Michael, Gabriel, le Seigneur Sananda (Jésus), le prince Oromasis, Anamnaïa, l'hologramme galactique central, le logos planétaire Sanat Kumara, les grands Élohim ou constructeurs de formes divines, le Gardien silencieux de la planète et la Dame Immaculée. Il y a aussi certains grands Maîtres dont personne n'a jamais entendu parler comme Omri-Tas, Ibelhom, Umkhum ou Ganomg. La majorité des Maîtres mentionnés ont vécu parmi nous et construit un pont de lumière avec le cosmos divin. » (soleildelumière.canalblog.com)

En dehors de soutenir leurs disciples dans le cours de leur évolution personnelle ou collective, les maîtres ascensionnés formeraient donc selon le New Age une communauté protectrice qui endosse le boulot des anges de la tradition judéo-chrétienne, à savoir : veiller au bon fonctionnement du cosmos.

Cette croyance remonte à la plus haute Antiquité. Hésiode nous décrit les « *êtres de l'âge d'Or* », venus d'un temps où la mort, la vieillesse et la maladie n'existaient pas. Il en fait les « *gardiens immortels des hommes* ». « L*orsque l'humanité vint à décliner, lorsqu'elle « entra en décadence », lorsque « l'impiété l'emporta », et que « l'âge d'Or » touchait à sa fin »*, ce collège d'immortels a trouvé refuge dans des mondes souterrains, des îles lointaines, au sommet de très hautes montagnes, ou dans des univers parallèles. En attendant le retour d'un nouvel âge d'Or qui leur permettra de se manifester à nouveau, ils veillent sur les plus justes d'entre nous.

Immortels taoïstes & patriarches hébreux

Il existe dans la tradition taoïste des immortels ayant réussi à réaliser le Tao, par la méditation, la discipline, le non-agir, et qui sont ainsi parvenus à transcender la condition humaine pour accéder à l'éternité. Ils vivent eux aussi dans des dimensions inaccessibles au commun des mortels, hautes montagnes, îles bienheureuses, Paradis de la *Reine-Mère de l'Occident.* Certains affirment qu'ils font partie d'une sorte de collégiale « *le sensorium spirituel* » qui regroupe ceux qui sont parvenus de leur vivant à l'union avec Dieu (ou le Tao) et qui ont vu les portes de l'éternité s'ouvrir devant eux. Selon la tradition chinoise, ces élus daignent de temps à autres « redescendre » sur terre pour se divertir ou venir en aide aux méritants.

« *Aujourd'hui encore partie intégrante de la culture chinoise, les immortels furent parmi les divinités taoïstes les plus vénérées sous les trois dynasties. Leurs exploits ont été portés à la scène, décrits dans la littérature vernaculaire et immortalisés en proverbes populaires.* » (E. Bianchi)

Les Taoïstes sont dits « chercheurs d'immortalité ». La plupart des grands maîtres placent cette immortalité dans un champ immatériel où peut avoir lieu la fusion de leur esprit avec le Tao. Mais pour beaucoup de leurs disciples, l'immortalité du corps est devenue une obsession et l'expérience spirituelle semble ne plus avoir qu'un seul but : la continuité de la vie matérielle. Les préceptes édictés par Kouang-tch'eng en sont un parfait exemple.
« *Soyez calme et pur, ne fatiguez pas votre corps, n'ébranlez pas votre âme, et vous vivrez longtemps. Que vos yeux ne voient rien, que vos oreilles n'entendent rien, que votre esprit ne connaisse rien, que votre âme veille sur votre corps, et vous vivrez longtemps.* » Ou encore: « *Apprenez la respiration embryonnaire, c'est-à-dire apprendre à respirer comme le foetus dans le ventre. En revenant à la base, en retournant à l'origine, on chasse la vieillesse, on revient à l'état de foetus.* » (Kouang-tch'eng)
Cette recherche obsédante de longévité, de préservation de l'énergie vitale, passe aussi par la maîtrise des « arts secrets » (alchimie) ou des « arts de la chambre à coucher ». Ces derniers donnent lieu à toutes sortes d'outrances sexuelles censées, par l'échange des essences vitales, apporter l'immortalité du corps.
Ces chercheurs d'immortalité intéressent au plus haut point les souverains dont ils deviennent les conseillers, les mages ou les devins, contrairement aux recommandations de Lao Tseu et de Tchouang Tseu, pour qui l'éloignement des cercles de pouvoir est une condition essentielle d'accès au Tao. C'est ainsi que les élites chinoises de ces époques ont pu croire que l'ingestion d'ambre (réputé incorruptible), de cinabre ou d'or, offrait une exceptionnelle longévité. Les empereurs favorisèrent bien entendu la production d'élixirs de longue vie et de pilules d'immortalité, au point que l'un d'entre eux, l'empereur Jiajing, mourut empoisonné suite à l'ingestion d'une potion censée lui apporter la vie éternelle.
Bien que Lao Tseu prévienne que « *ceux qui désirent perpétuer leur vie et empêcher leur mort, se trompent dans l'intelligence des choses* », cette croyance en l'immortalité du corps connaît un considérable succès dans toute l'Asie, en Corée, au Japon, au Viet-nam, où la figure des immortels s'impose auprès du peuple comme auprès des lettrés. Les cultes qui en découlent garantissent aux croyants longue vie et bonne santé.

L'Asie n'a pas l'exclusivité d'une croyance irrationnelle en la survivance des corps.
« *En Grèce, les dieux de l'Olympe et les héros acquéraient l'immortalité en buvant du nectar (breuvage divin à base de miel) et en se nourrissant*

d'ambroisie, aliment d'immortalité, interdits aux hommes. Chez les Celtes, l'hydromel (obtenu par fermentation du miel dans l'eau) était la boisson d'immortalité consommée lors de fêtes comme celle de Samain. En Inde et en Iran la boisson d'immortalité est le soma. » (E Mozzani)
Selon la tradition biblique, Adam vécut 903 ans, son fils Seth 912 ans, son petit-fils Énosh 905 ans, tous leurs descendants, Caïnân, Mahalaéel, Yéred, Mathusalem, Noé, dépassent 900 ans. Ces patriarches bénéficient donc d'une fabuleuse longévité sur Terre. Pour les hébreux, mille ans est un chiffre qui symbolise l'immortalité. Si les Patriarches peuvent se rapprocher de cette limite, aucun semble-t-il, ne peut la franchir à cause du péché originel qui a introduit la mort et qui les concerne eux aussi…
Il est étonnant de constater que de nos jours les pontes du numérique développent une vision littérale de la longévité des patriarches, donnant leurs noms à des projets sur « la mort de la mort » et envisagent très sérieusement la possibilité d'une immortalité humaine par l'injection de nano-robots chargés d'entretenir le corps ou de téléchargement du psychisme sur une machine. Restons prudent:
« *Les promesses les plus spectaculaires, telle « la mort de la mort », ou le téléchargement du psychisme sur une machine, sont tout-à-fait fantaisistes. Elles ne sont lancées dans les médias que pour distraire l'attention de ce qui se profile réellement, et y faire consentir –à savoir le monitorage toujours plus poussé de l'existence.»* (E. Sadin)

La quête d'immortalité est un thème éternel. La toute première œuvre de fiction de l'humanité, *L'Épopée de Gilgamesh,* raconte l'histoire d'un homme qui ne veut pas mourir. Et toutes les religions, dans un but salvifique ou, plus prosaïquement, pour asseoir l'autorité de leur clergé, promettent l'immortalité dans l'au-delà comme récompense d'une soumission ici-bas.

Résurrection des corps VS immortalité de l'âme
L'homme tel que le conçoivent les philosophes et les théologiens de l'Antiquité est multiple, à minima composé d'un corps physique et d'une entité psychique. Si le corps physique se révèle de toute évidence périssable, l'entité psychique quant à elle, appartenant au domaine du divin, peut être considérée comme immortelle.

La croyance en l'immortalité de l'âme serait née selon les historiens en Grèce avec Platon. On la trouve pourtant présente dans la Pesée des âmes égyptienne antérieure au philosophe grec de plus de 2000 ans.

Dans l'Antiquité tardive, cette croyance en une âme immortelle s'est répandue dans l'ensemble des communautés. Excepté, comme le remarque Jacques Ellul, dans la pensée juive et chrétienne où « *il n'y a pas d'âme immortelle. Il n'y a pas de division entre le corps et l'âme. Il n'y a, à la mort, aucune séparation entre ces deux choses. L'âme est mortelle, parce que le corps l'est.* » Car destinés tous deux, en effet, à ressusciter à la fin des temps.

Chez les Hébreux, la foi en la résurrection des corps à la fin des temps apparaît pour la première fois de façon explicite dans *Le Livre de Daniel,* mais c'est Ézéchiel qui en donne la description la plus impressionnante:

« *Je mettrai sur vous des nerfs, je ferai pousser sur vous de la chair; je tendrai sur vous de la peau et je vous donnerai un esprit et vous vivrez, et vous saurez que je suis Yahvé.* »

Ainsi le juste pourra-t-il réintégrer le paradis terrestre, d'où il a été banni, tout en disposant d'un corps et d'une âme pour en profiter. Quant aux méchants ou aux « incirconcis », Ézéchiel les destine à « *la tombe et aux pays des profondeurs* ».

Chez les Chrétiens, la résurrection des corps et des âmes qui s'y rattachent est évoquée dans la *Première Épître* de Paul. Mais les pères de l'Église sont parfaitement conscients de la forte persistance d'une croyance populaire en l'existence d'une âme autonome et immortelle, d'«*une chose qui se sépare définitivement du corps et continue d'exister sous une autre forme* ».

Aussi, doivent-ils trouver un moyen d'intégrer à la doxa de la résurrection de la fin des temps ce concept d'une âme qui se sépare du corps et s'envole au paradis (ou en enfer) au moment du trépas*, c*onscients qu'avec pareil concept, *« la foi en la résurrection des morts n'a aucun sens. Celle de Jésus non plus et l'espérance chrétienne n'est plus qu'une utopie* » (R. Lehmann).

Du XIIème au XIVéme siècle les docteurs de l'Église s'engagent dans une série de spéculations sur l'essence du corps et de l'âme, imaginant des systèmes complexes et parfois abscons, revisitant Platon et Aristote à la sauce chrétienne, pout tenter de justifier que l'âme humaine peut être à fois spirituelle et corporelle, imaginant des notions tels « l'Intellect incréé », ou le « Verbe éternel » censés animer à la fois corps et esprit et unifier ceux-ci dans une temporalité différente.

Yuval Noah Harari, dans *Nexus,* consacre un long chapitre à cette problématique :

« *À l'époque de Jésus, de nombreux juifs croyaient que lorsque le Messie viendrait enfin, le corps des défunts reviendraient à la vie, ici sur Terre. Le royaume de Dieu, établi par le Messie, était censé être un royaume matériel,*

avec des arbres, des rochers et des corps de chair et de sang. (…) Le père de l'église Tertulllien (160-240 après J.-C.) écrit pour sa part que « la chair est le pivot du salut » qui conditionne celui-ci, et le catéchisme de l'Église catholique, citant les doctrines adoptées lors du deuxième concile de Lyon déclare « Nous croyons en Dieu qui est le créateur de la chair; nous croyons au verbe fait chair pour racheter la chair, nous croyons en la résurrection de la chair, achèvement de la création et de la rédemption de la chair. Nous croyons en la vraie résurrection de cette chair que nous possédons maintenant. » (J.N. Harari)
C'est donc à un véritable numéro d'équilibriste que se sont livré les théologiens chrétiens pour intégrer à leur croyance en la résurrection de la chair le concept populaire d'un corps périssable et d'une âme immortelle séparée. Ils trouveront tardivement une solution au problème lors du cinquième Concile du Latran en 1515 où sera stipulé que « *chaque âme spirituelle est immortelle, ne périt pas lors de la séparation du corps dans la mort, et s'unira à nouveau au corps lors de la résurrection finale.* »
Que fait l'âme en attendant la résurrection finale? Elle entre en dormition ou patiente au réfrigérium, affirment sans rire ces mêmes théologiens.

Des études comparatives entre les approches mésopotamiennes et indiennes de la mort ont occupé de nombreux chercheurs, en particulier Jean-Pierre Vernant. Celui-ci a pu remarquer qu'en Mésopotamie, lors des funérailles, « *un soin extrême est accordé à la sauvegarde et à l'intégrité de la dépouille (les ossements en particulier doivent être conservés intacts), au contraire des Indiens qui font disparaître tous les restes du corps, effacent la moindre trace de ce que l'individu a été ici-bas (crémation, dispersion des cendres)*». Compte tenu des étroites passerelles existant entre les croyances mésopotamiennes et hébraïques, la résurrection de la chair pourrait donc avoir été un concept élaboré en Mésopotamie avant de se propager dans le Judaïsme.
Pour Michel Hulin, il proviendrait plutôt de l'Égypte.
« *Davantage que toute autre civilisation, l'Égypte a maintenu jusque dans ses plus extrêmes conséquences l'idée d'une survie liée à l'intégrité du cadavre.* »(M. Hulin)
Considérant les passerelles tout aussi étroites existant entre la pensée juive et la pensée égyptienne, il n'est pas exclu, non plus, que l'idée égyptienne d'une résurrection de la chair, d'une immortalité du « moi », se soit poursuivie dans la spiritualité hébraïque et par extension dans les doctrines chrétiennes.

Pour l'écrivain mystique russe Dimitri Merejkowsky, cette idée serait encore plus ancienne.
« *Dans l'antiquité paléolithique, âme et corps sont inséparables; unis en ce monde, ils restent unis dans l'autre monde. Aussi étrange que cela puisse paraître, les hommes des cavernes savent déjà, au sujet de la « résurrection de la chair » quelque chose qu'ignorent encore, ou bien qu'ont déjà oublié, Socrate et Platon avec leur immortalité de l'âme.* » (D. Merejkowsky)

Rappelons que Krishnamurti considère toute forme de continuité d'un moi quelconque dans l'au-delà comme une absurdité et l'âme comme une création de l'esprit destinée à rassurer. Pour cet iconoclaste, c'est « *dans la mort qu'est l'immortalité*. » Dans la danse de *Shiva*, le destructeur et le créateur, dans l'acceptation que toute vie est un éternel échange d'énergies entre dissémination et recomposition. Il est rejoint par des physiciens quantiques tels Niels Bohr, David Bohn, Roger Penrose, ou John Wheeler, pour lesquels tout système organisé, quelle que soit sa taille, est constitué d'entités informatives. Lorsque ce système cesse d'exister, ces entités se disséminent à la recherche d'un nouvel évènement pour se recombiner. C'est, selon eux, cette entropie informative qui serait immortelle et non les évènements qu'elle génère.
Selon les *Upanishad* et la *Bhagavad-Gita*, si un mortel, par la pratique du *Yoga*, parvient à s'unir à l'Énergie non locale, au *Brahman* éternel, il accède à un champ d'immortalité. Mais cette union a lieu dans une dimension hors de l'espace et du temps, dans un contexte hors physique, hors matérialité, où la chair et le mental n'ont plus aucune existence. Ce qui implique d'un certaine façon l'impossibilité pour un corps ordinaire d'accéder à l'immortalité. Ce que confirme la tradition, pour qui, seul un « corps transformé », un corps allégorique, un corps de Bouddha, un « corps glorieux », capable de transcender le moi et la dimension matérielle, peut accomplir une « nature éternelle et sidérale ».

Les dernières avancées en sciences cognitives ne considèrent plus la psilocybine et le LSD comme des substances récréatives, ersatz des années hippies. Ces psychédéliques, terme inventé par le psychiatre Humphry Osmond, ont de remarquables résultats non seulement sur la dépression, les addictions, mais aussi sur le traitement de la souffrance chez des patients atteint de cancers en phase terminale. Le LSD et la psilo, pris dans des conditions optimales (dosage précis, présence d'accompagnateurs, suivi, etc.), développent chez le sujet une perception holistique et bienveillante de

l'univers, un état dans lequel l'expérimentateur ne ressent plus d'opposition, ni de séparation, ni encore de fragmentation, mais plutôt une totale unité avec le monde. Un état où les contraires se rejoignent, où esprit et matière ne font qu'un, où le temps et la mort n'existent pas, un état qui est l'émanation d'un principe en perpétuel mouvement.

« *Un flux incessant d'énergie se manifestant en échanges de particules qui sont créées et détruites sans fin en une perpétuelle transformation des systèmes* » (F. Capra)

Ce qui peut être assimilé à un état d'immortalité.

Si nous admettons que la psilo, le peyotl, l'ergot de seigle, l'ayahuesca, étaient connus des chamanes de la préhistoire, ce qui ne fait guère de doute, l'absorption de ces drogues a très bien pu ouvrir les portes de la perception de nos lointains ancêtres et les projeter dans les dimensions décrites par Yogananda, leur faisant comprendre par l'expérience que la réalité matérielle n'est pas la seule réalité existante. Et que le temps, n'est que « *la perspective particulière du coin de monde où nous habitons* », (C. Rovelli)

Le philosophe Henri Atlan attire notre attention sur l'expérience mystique exceptionnelle qui a pénétré l'Occident dans les années soixante suite à la révolution psychédélique.

« *Cette expérience a eu un effet énorme, entre autre de critique et de relativisation de la tradition philosophique que les penseurs occidentaux considéraient jusque-là comme la seule référence, le seul point fixe par rapport auquel d'autres traditions produites par d'autres civilisations devaient être évaluées, si elles n'étaient pas purement et simplement ignorées. En particulier, les traditions extrêmes orientales de l'Inde, de la Chine et du Japon pénétraient la culture de masse aux États-Unis puis en Europe, suivies très vite par les traditions mystiques de l'Occident lui-même, redécouvertes et réévaluées, chrétienne, juive, musulmane.* » (H. Atlan)

Une question se pose. Ces dimensions autres explorées par les chamanes, les mystiques, ou les amateurs de « trip », se situent-elles à l'extérieur de l'humain ou bien à l'intérieur ? Si le psychanalyste Jung et son ami le physicien Pauli semblent opter pour la première possibilité avec leur théorie de « l'Arrière monde », sur laquelle nous reviendrons, la deuxième possibilité est le cœur-même de la philosophie bouddhiste.

« *Le bouddhiste ne croit pas à un monde extérieur séparé dans les énergies duquel il pourrait s'insérer. Le monde extérieur et son monde intérieur ne sont pour lui que deux aspects de la même étoffe, dans laquelle les fils de toutes les énergies et de tous les phénomènes, de toutes les formes de conscience*

et de leurs objets, sont tissés en une trame continue de relations infinies et mutuellement conditionnées. » (A. Govinda)
C'est une hypothèse défendue par la physique moderne. Mais aussi l'essence même de la pensée d'Eckart qui s'attire au treizième siècle les foudres papales en évoquant « l'archétype éternel » présent en chacun de nous. « *J'affirme que je possède déjà maintenant tout ce qui me sera accordé dans l'éternité !* »
Pour l'Église, la position des Bouddhistes et de maître Eckart est inconcevable. En effet, selon les théologiens chrétiens, depuis la faute d'Adam, l'humanité a été séparée de Dieu. Et elle ne peut se reconnecter au divin qu'en suivant à la lettre les préceptes édictés par les clercs. Comment dès lors expliquer aux fidèles que l'immortalité ne serait pas une récompense octroyée aux plus obéissants d'entre eux, mais une disposition intérieure à laquelle chacun peut accéder ?

La science traditionnelle balaye toutes ces spéculations, elle préfère considérer que chaque espèce se perpétue et se régénère exclusivement par la reproduction sexuelle, seule forme d'immortalité démontrée.
La croyance populaire, elle, privilégie une toute autre forme d'immortalité…

La réincarnation
L'hindou croit à la réincarnation. Il est persuadé qu'une éternelle félicité suprême l'attend dès lors qu'il aura mis un terme à l'interminable succession de naissances et de morts qui constitue pour lui une « *vallée de larmes »*. Aussi a-t-il généralement hâte d'en sortir et cherche-t-il dans les voies de la connaissance ou de la dévotion à accélérer ce processus de libération finale qu'il nomme retour de l'*Atman* dans le *Brahman*.
C'est dans le *Rig-Veda,* il y 3500 ans, que nous pouvons lire la première allusion au principe de réincarnation, mais cette croyance pourrait être bien plus ancienne et plus globale. Confronté au cycle des saisons et à une nature qui meurt et renaît sans cesse, et n'établissant aucune différence entre sa propre nature et celle qui l'entoure, le chasseur-cueilleur des origines a pu très tôt envisager que l'humain soit lui aussi assujetti au cycle des morts et des renaissances, telle la feuille d'un arbre qui tombe à l'automne et repousse au printemps, tel le soleil qui renaît chaque jour ou bien la lune qui réapparaît chaque mois.
« *Il faut considérer la renaissance, sous ses différentes formes de réincarnation, résurrection et transformations, comme l'une des idées les plus anciennes de l'espèce humaine.* » (Jung)

Et le mythologue anglais James Frazer constate que la doctrine de la réincarnation est présente dans de nombreuses tribus primitives.
« *Ce que nous connaissons à ce propos nous permet d'envisager l'hypothèse qu'à certaines étapes de l'évolution, mentale et sociale, la croyance en la réincarnation était beaucoup plus répandue et qu'elle a exercé une influence beaucoup plus profonde sur la vie et les institutions de l'homme primitif que les témoignages dont nous disposons ne nous permettent de l'affirmer de manière scientifique.* » (J. Frazer)
En Afrique, en Amériques, en Océanie, les communautés qui croient en des existences successives sont trop nombreuses pour être recensées, affirment J. Head et S.L. Cranston, auteurs du *Livre des Réincarnations*, publié en France en 1984, qui demeure la référence en la matière.

Nombreux sont ceux qui associent exclusivement la réincarnation à l'Orient. Ne dit-on pas : en Occident, on a peur de mourir, en Orient, on a peur de naître ? Or, il n'en est rien. La croyance en la réincarnation est présente dans la Kabbale hébraïque, et en particulier dans le *Zohar* ou Livre des Splendeurs (XIIIème siècle) qui lui consacre un chapitre intitulé : D*e la Transmigration des âmes,* à partir duquel le rabbin Moïse Gaster a pu écrire*:*
« *La doctrine samaritaine du « taheb » enseigne qu'une âme préexistante fut donnée à Adam et que, par des incarnations successives en Seth, Noé et Abraham, elle se retrouva en Moïse, pour qui elle fut originellement formée et pour laquelle le monde fut créé.* »
En Grèce antique, « *Dans la théologie orphique, la théorie de la transmigration apparaît de manière très claire. Nous avons de bonnes raisons de penser qu'elle était enseignée dans les mystères orphiques bien avant la venue de Pythagore. Selon Hérodote, les Orphiques l'auraient reçu d'Égypte. Mais il est également concevable que cette croyance, dont les affinités avec les doctrines hindouistes indiquent une origine orientale, ait pu originellement provenir de l'Orient par les Grecs eux-mêmes et avoir été conservée à l'intérieur d'un cercle étroit pour prendre de l'importance et se répandre largement par la suite.* » (J. Head et S.L. Cranston)
La quasi-totalité des philosophes et des poètes grecs y croit dur comme fer : Pythagore, Héraclite, Pindare, Hérodote, Empédocle, Socrate, Platon, Aristote…
La capillarité entre la pensée platonicienne et les premiers Chrétiens conduit ces derniers à adopter la doctrine de la transmigration des âmes. Des Pères de l'Église, tels Justin, Clément et Origène, défendent la possibilité pour l'âme « *d'habiter plus d'une fois un corps humain* », s'inspirant des paroles du

Christ à Nicomède dans l'Évangile de Jean: « *Nul ne peut entrer au Royaume divin s'il ne naît à nouveau* ». Mais ces paroles peuvent être comprises comme une renaissance de l'esprit et non de la chair.
Ce n'est qu'en 553 que l'Église jette l'anathème sur cette doctrine. La raison principale en serait l'impossibilité de concilier la théorie de la réincarnation avec celle de la résurrection des morts à la fin des temps, dogme intangible des Chrétiens.
Malgré cet anathème, la réincarnation ne disparait pas totalement. On la retrouve aux XIème et XIIème siècle avec l'hérésie cathare. Dans *Le bûcher de Montségur*, Zoé Oldenbourg écrit que la doctrine cathare de la métempsycose est très semblable à « *celle que professent les Hindous, avec la même rigueur mathématique des rétributions posthumes : l'homme juste qui mène une vie juste se réincarnera dans un corps plus apte à favoriser son progrès spirituel, le criminel, après sa mort, risque de renaître dans un corps chargé de tares et de vices héréditaires*. »
De son côté, l'Islam ne semble guère attiré par la réincarnation. Cependant on en trouve trace dans le *Coran*. « *Vous étiez mort et Il vous ramènera à la vie. Et il vous fera mourir, et vous rendra à la vie, et à la fin il vous réunira en Lui.* » (Sourate 2-28)
« *Comme la pluie transforme la terre sèche en vert pâturages, de la même façon Dieu rend la vie aux morts pour que tu puisses apprendre.* » (Versets de la Mecque 6-6-13)
Elle est enseignée dans les écoles de Bagdad et de Cordoue par des philosophes soufis, tel Al-Ghazâli. Elle est omniprésente dans la poésie de Rûmi :
« *Minéral, je suis mort et je suis devenu plante,*
Plante, je suis mort et je suis né animal,
Animal, je suis mort et je fus Homme. »

En Europe, farouchement combattue par l'Église, la croyance en la réincarnation trouve refuge dans le corpus hermétique que des sociétés secrètes, loges maçonniques ou rosicruciennes, illuminés de Bavière, élus Coëns et autres, se transmettent dans le plus grand secret durant 300 ans, du XVème au XVIIIème siècle. Claude de Saint Martin, Martinès de Pasqually, Emmanuel Swedenborg, publient, souvent sous le manteau, des textes traitant de réincarnation. Mais il faut attendre le XIXème et la perte d'influence de l'Église, pour que la réincarnation puisse revenir sur le devant de la scène. Avec en particulier le mouvement théosophique d'Helena Blavatsky, auquel adhèrent de grands noms de la littérature mondiale :

Maeterlinck, D.H. Lawrence, Georges Russel, T.S Eliot, Conan Doyle, Rudyard Kipling, H.G. Wells, Jack London, James Joyce, August Strindberg, Léon Tolstoi… Ainsi que des musiciens et artistes de renom : Wagner, Mahler, Gauguin, Kandinsky, Malevitch, Kupka, et tout le mouvement symboliste. Des scientifiques célèbres : Edison, Flammarion, Crookes et Einstein participent eux aussi à la diffusion de la croyance en la réincarnation. Tous ces gens, auxquels nous pouvons ajouter des philosophes comme Hegel et Schopenhauer, voient dans la réincarnation une explication à l'injustice régnant sur terre. Comment justifier autrement la souffrance de jeunes enfants innocents, l'impunité de comportements malfaisants, le fait que de fieffés salauds meurent tranquillement dans leur lit, couverts d'honneurs et de richesses ? La longévité et l'étendue d'une telle croyance sont impressionnantes et la réincarnation pourrait passer pour un mécanisme de la nature.
De nos jours, la principale objection à la transmigration des âmes reste que les particularités mentales innées d'une personne, aussi bien que ses caractéristiques physiques, proviennent de ses ancêtres selon les lois de l'hérédité et ne dépendent pas de ses vies antérieures. Les défenseurs de la transmigration rétorquent que l'âme a la possibilité de se choisir un fœtus approprié à son état de conscience et à sa nécessité de récompense ou d'expiation.

La réincarnation, dans la croyance hindoue est tributaire du principe de karma (action). Dans son best-seller *De nombreuses demeures*, Gina Cerminara distingue trois types de karma : a) le karma boomerang (si vous naissez aveugle, c'est que vous avez dû faire partie d'une tribu barbare qui aveuglait ses ennemis au fer rouge) ; b) le karma de l'organisme (si vous souffrez de troubles digestifs, c'est que vous avez été glouton dans une autre vie) ; c) le karma symbolique (si vous souffrez d'anémie, c'est que vous avez dû répandre beaucoup de sang dans une vie antérieure.)
En gros, le karma serait un système binaire, quasiment comptable, qui obéit à une stricte notion de bien et de mal. Or les notions de bien et de mal ont considérablement évolué au cours de l'histoire. Zoroastre, par exemple, s'oppose au pouvoir des religions traditionnelles en plaçant dans la case « mal » les sacrifices sanglants et la consommation de boissons enivrantes (le *soma*) qui se trouvaient jusqu'alors dans la case « bien » (et constituaient par ailleurs une source de revenus non négligeables pour le clergé).
Pour certains courants bouddhistes, le Karma naît de l'incapacité de l'individu à faire la différence entre son propre esprit et les manifestations extérieures

du Samsârâ. Le Karma disparaît lorsque l'esprit reconnaît qu'il est lui-même la cause de ce déploiement trompeur de souffrances et d'errances.

La notion de bien et de mal

Si la réincarnation est tributaire de la notion de bien et de mal, il est dès lors impératif de savoir distinguer ce qui est bien de ce qui est mal. Or, le bien et le mal sont compliqués à distinguer; il y a toujours un bien dans un mal et un mal dans un bien, ce que symbolise magnifiquement le signe du Tao. « *Savez-vous vraiment ce qui est positif et ce qui est négatif ? Avez-vous une vue d'ensemble des choses ? Quand une situation négative se présente, une leçon est profondément cachée en elle, bien que vous ne puissiez la voir à ce moment-là ».* (E. Tolle)

Samuel Noah Kramer situe la première notion « d'idéal moral », il y a 4500 ans à Sumer. Les savants sumériens sont persuadés que les dieux ont établi des règles de vie commune favorisant la vie en collectivité et le service divin. Et l'homme se doit d'y obéir. Ces règles prônent « *la bonté, la vérité, la loi, l'ordre, la justice et la liberté, la droiture et la franchise, la pitié et la compassion.*» (S. N. Kramer)

Toutefois, il n'existe nulle part dans la religiosité sumérienne un quelconque libre-arbitre quant au choix entre bien et mal. Le bien n'est pas une responsabilité personnelle comme le proposera plus tard Zoroastre, mais la soumission aveugle aux préceptes des dieux civilisateurs. Cette soumission à l'ordre divin qui fait loi n'est pas propre à Sumer, nous la retrouvons dans la plupart des sociétés antiques. Les dieux civilisateurs préfèrent la moralité à l'immoralité selon les définitions qu'en donnent les « civilisés ». Ils s'opposent en particulier à la licence des dieux de la nature qui célèbrent l'intuition sauvage, la liberté et la sexualité débridée, pouvant mettre en péril une communauté. Les lois édictées par les hommes des cités reflètent cette préférence et définissent ce qui est bien et ce qui est mal. Ce que l'on peut et ne peut pas faire. Non sans arrières pensées de domination, car les castes dirigeantes ont su très tôt définir le bien en fonction de leur propre bien. C'est ce que Nietzsche appelle la morale des maîtres. Quelques exemples parmi d'autres de cette morale des maîtres :

Dans le *Livre des Morts de l'ancienne Égypte*, qui établit la longue liste de tout ce qu'il ne faut pas faire pour mériter une vie divine, il est fortement recommandé de ne pas dérober d'offrandes dans l'enceinte sacro-sainte des temples, de ne pas prendre possession du bétail appartenant au temple, si l'on veut avoir accès à la vie éternelle.

Dans les lois de Manou, écrites par les brahmanes (serviteurs du *Brahman*) au second siècle av. J.-C., il est formellement stipulé que « *le brahmane est placé au premier rang sur cette terre, souverain seigneur de tous les êtres (…) Tout ce que le monde renferme est la propriété du brahmane, par sa primogéniture et par sa naissance éminente, il a droit à tout ce qui existe.* »
Les initiés tantriques, qui font de l'acte sexuel un moyen d'accès à l'illumination, postulent que cette illumination ne peut advenir que si la partenaire est âgée de moins de seize ans.
Le Bouddhisme hinayana prétend de son côté que la délivrance ne peut intervenir que dans le cadre d'une rigoureuse vie monastique ; encore faut-il être moine, car les nones doivent d'abord se réincarner en homme si elles veulent accéder à l'illumination.
Chez les Maori, il est tabou pour les nobles de faire la cuisine ou de porter la moindre charge, au risque de perdre le mana (la force divine) dont ils disposent. Ces travaux sont réservés aux seuls esclaves et aux femmes.

Pour aider ses élèves à distinguer ce qui est bien de ce qui est mal, Socrate propose le crible des trois tamis.
« *Un jour, quelqu'un vint voir Socrate et lui dit : «* Écoute, Socrate, il faut que je te raconte comment ton ami s'est conduit ». *« Arrête! Interrompit l'homme sage. As-tu passé ce que tu as me dire à travers les trois tamis ? ». « Trois tamis ? dit l'autre, rempli d'étonnement. » « Oui mon bon ami, trois tamis. Examinons si ce que tu as me dire peut passer par les trois tamis. Le premier est celui de la vérité. As-tu contrôlé si tout ce que tu veux me raconter est vrai ? » « Non, je l'ai entendu raconter et… » « Bien, bien. Mais assurément tu l'as fait passer à travers le deuxième tamis. C'est celui de la bonté. Ce que tu veux me raconter si ce n'est pas tout-à-fait vrai, est-ce au moins quelque chose de bon ? » Hésitant l'autre répondit: Non, ce n'est pas quelque chose de bon au contraire… « Hum ! dit le sage, essayons de nous servir du troisième tamis et voyons s'il est utile de me raconter ce que tu as envie de me dire. » « Utile, pas précisément… »* « *Et bien ! dit Socrate en souriant, si ce que tu as me dire n'est ni vrai, ni bon, ni utile, je préfère ne pas savoir.* »
Pour Huang Po, maître bouddhiste de l'école Chan (IXème siècle) le mal n'est pas une notion externe à l'individu ou même un concept culturel, il est ancré au plus profond de nous-mêmes et réside dans la subordination à nos sens et à nos pensées.
Ce que le troisième patriarche du Zen résume par : « *Dresser ce qui vous plaît contre ce qui ne vous plaît pas, c'est là la maladie de l'esprit.* »

Le vrai, le bon et l'utile, pour reprendre les termes socratiques, ne sont donc pas perçus de la même manière selon l'endroit où vous vous trouvez et l'époque à laquelle vous vivez. Les ethnologues nous apprennent que, dans de nombreuses tribus primitives, le meurtre est un rituel social. Joseph Campbell, dans *Puissance du Mythe*, fait état d'une tribu indonésienne qui pratique la chasse aux têtes. Le jeune marié doit perpétrer un meurtre s'il veut que son mariage soit fécond, selon le principe qu'à toute naissance doit correspondre une mort. Et les historiens stipulent qu'il a toujours existé des sociétés pour lesquelles la destruction de l'autre « *est comme une fête* », des sociétés dans lesquelles le rapt de femmes ou le cannibalisme sont favorisés par les dieux et intégrés dans « la case » bien. De nombreuses tribus indo-européennes n'avaient-elles pas pour mot d'ordre : « *Tuez les mâles, engrossez les femelles !* » Ammianus Marcelllinus, historien romain du quatrième siècle décrit ainsi les Huns: « *Ils prennent autant de plaisir aux dangers de la guerre que les peuples pacifiques à leur tranquillité. Ils considèrent que mourir au combat est un bienfait suprême; ceux qui vieillissent et meurent de mort naturelle sont traités de poltrons et de dégénérés. Avoir tué un homme, quel qu'il soit, est la chose dont ils s'enorgueillissent le plus et leur trophée le plus prisé est d'utiliser la peau écorchée de leurs ennemis décapités comme parure des cheveux.* »
N'oublions pas que brûler des hérétiques ou tuer des Juifs était jusqu'à peu encore considéré en Occident comme un bien… Et il y a de nos jours pas mal de communautés pour qui égorger ou immoler des animaux pour plaire à un dieu, c'est bien ! Et d'autres pour qui attenter à la vie animale, c'est mal ! Pour le Catholicisme, le bien est l'ordre créé par Dieu et doit demeurer immuable. Pour les Taoïstes, le bien réside dans le changement. Certains voient le bien dans une démocratie harmonieuse et distributive, d'autres dans une apocalypse qui précède le retour du Paradis sur Terre… D'une façon générale, si l'un de ces biens devient puissant, il ne tarde guère à vouloir convaincre les autres biens que son bien à lui est le seul bien-fondé...
« *Dans une guerre entre fondamentalismes où le Mal n'est jamais à extirper de soi mais toujours à anéantir chez l'autre décrété ennemi absolu du genre humain, le vainqueur, qu'elle que soit l'issue du combat, sera toujours le Mal. » (*C. Rangdeuil)
Bien sûr, personne ne revendique haut et fort être au service du mal. Et même si l'élite artistique aime se donner des frissons en pactisant avec le mal, la très grande majorité des humains œuvre pour le bien, leur bien propre, le bien de leur famille, de leur clan, de leur nation, de l'humanité… Et

au nom d'un de ces biens-là, ils n'hésitent pas à faire le mal, à faire « *mille injustices pour en combattre une seule* ».
Il semble donc qu'il n'y ait pas vraiment d'un côté des bons, de l'autre des mauvais. Il y a juste des gens qui construisent un modèle de vie qui peut paraître bon ou mauvais selon leur point de vue. Juger une personne pour ce qu'elle a fait de mal diffère d'un endroit à l'autre. La plupart des gens trouve mauvais ce qui est différent d'eux. Bien, bon, vrai, juste, mal, faux, injuste, sont des notions relatives, dépendant étroitement de l'histoire, de la géographie, des cultures, des croyances et des conditionnements. Mais la croyance en la réincarnation et la loi du karma qui s'y rattache induisent manifestement que lorsqu'un homme meurt, ces notions relatives de bien et de mal non seulement lui survivent, mais déterminent, orientent, conditionnent, son devenir dans l'après vie. Et s'imposent donc comme une règle absolue. Des notions relatives peuvent-elles constituer une règle absolue ?
La pensée platonicienne a répondu à cette question en faisant du Bien une dynamique absolue et universelle, un principe ultime (ainsi le mal doit être vu non comme une force opposée équivalente mais plutôt comme une absence de Bien). « *Dieu est le bien suprême* », affirme Platon. Mais à contrario tous les grands maîtres spirituels de toutes cultures nous répètent à l'envi que*: la véritable réalité est au-delà du bien et du mal*. » et que le Bien ne peut être assimilé à Dieu, car par essence Dieu est tout, et donc englobe aussi le mal.

Dans les années 60, Jérôme Kagan, chercheur à Harvard, remarque que 10 à 15% des enfants naissent avec une tendance à la peur, au renfermement, à la timidité, et que 10 à 15% naissent avec un tempérament volontaire et un caractère enjoué. Les 70% du milieu définissant leurs comportements selon les règles de la « *machine à apprendre* ». Kagan impute ces différences à des gènes qui « *participent à la mise en place d'une réaction en chaîne dans le cerveau* », demeurant opérationnelle durant toute la vie.
Howard Bloom, auteur du *Principe de Lucifer*, surnomme ces gènes les juges internes. Ils sont «*programmés pour nous rendre ouverts ou peureux ou timides. Nichés dans notre complexe neuroendocrinien, les juges internes fonctionnent sur une échelle graduée. Certains d'entre nous sont nés avec des juges internes dont les verdicts sont perpétuellement sévères. En résultent la dépression, la timidité et une sensibilité accrue à la douleur. D'autres sortent du ventre de leur mère avec des juges internes programmés pour nous traiter avec générosité, nous donner de l'énergie, peu d'inhibitions,*

un sentiment profond de sécurité et un sentiment réduit de culpabilité et de honte. » (H. Bloom)
Dans la culture judéo-chrétienne, ces juges internes sont « l'œil de Dieu », celui qui « *était dans la tombe et regardait Caïn* », ce dieu courroucé, revanchard et justicier, qui n'a jamais pardonné le péché originel et ne tolère aucun manquement aux lois qu'il édicte, mais…
« *Bien souvent, nous évoquons la culture judéo-chrétienne comme étant à l'origine de notre rapport à la culpabilité. Peut-être a-t-elle participé à la renforcer, mais nous n'avons pas besoin de cette culture pour culpabiliser. Bien des familles non influencées par une religion, quelle qu'elle soit, souffrent également de ce sentiment.* » (A. Trinlé)
Il est toujours possible d'expliquer que ces éléments culpabilisants sont des réminiscences karmiques et qu'ils apportent d'une certaine façon la preuve de l'existence d'un karma. Cependant Kagan a trouvé la présence de juges internes chez les chiens, les chats et les souris, avec à peu près la même proportion de caractères réservés ou entreprenants. Les animaux seraient-ils eux aussi soumis à la loi karmique ? Partant du principe que minéraux, végétaux et animaux sont constitués du même fluide cosmique originaire, à des stades différents de condensation, les tenants de la réincarnation affirment qu'ils participent eux aussi à la grande roue du Samsara. Mais quel comportement bénéfique doit suivre un animal pour se réincarner en homme ? Un végétal pour se réincarner en animal ? Et un minéral en végétal, si nous prenons à la lettre la poésie de Rûmi ?

Le principe de cause à effet
Dans *L'Enseignement du Bouddha d'après les textes les plus anciens,* Walpola Rahula écrit :
« *La théorie du karma ne doit jamais être confondue avec une soi-disant justice morale, avec la notion de récompense ou de punition. L'idée de justice morale, de récompense, de punition, provient de la conception d'un être suprême, d'un Dieu qui juge, qui est le législateur décidant de ce qui est bien et de ce qui est mal. Le mot Justice est ambigu et dangereux, en son nom il a fait plus de mal que de bien à l'humanité. La théorie du Karma est une théorie de cause et d'effets, d'action et de réaction ; elle exprime une loi naturelle qui n'a rien à voir avec l'idée d'une justice de rétribution.* »
Cette loi naturelle peut se traduire par un principe faisant de tout acte, de toute parole, de toute pensée, un pôle vibratoire qui perdure après la mort, influence notre nouvelle vie et conditionne nos actes futurs, mais ne tombe en aucun cas sous le coup d'un jugement moral ou d'une divinité extérieure.

« *Le résultat d'un karma s'accorde toujours avec la teneur de l'acte qui l'a engendré: quand la haine, la jalousie ou la malveillance motivent nos actes, c'est une source de souffrance pour soi-même comme pour autrui. À l'inverse, la bonté, la générosité, le souci de l'autre sont sources de bonheur à venir.* » (P. Cornu)
Ce qui induit l'existence d'une sorte de membrane psychique universelle capable de stocker non seulement toutes les actions mais aussi toutes les paroles et toutes les pensées. Le fameux champ pampsychique, aussi nommé par les hindous Akasha, susceptible d'impacter les actions futures en fonction de la polarisation des actions passées qui y ont été enregistrées. La théorie de cause et d'effets s'éloigne ainsi de la vision bien/mal pour se rapprocher de la vision Yin/Yang qui n'intègre en aucun cas la morale.
Le Théosophe Rudolf Steiner, partisan de la théorie de cause et d'effets et de l'existence de l'Akasha, résume ainsi le processus : « *on peut dire aussi qu'un acte imprime à l'âme la nécessité d'en accomplir un autre qui soit la conséquence du premier.* »
La vie fait naître un enfant mal formé ou avec une terrible maladie, et un autre beau comme un dieu ou fort comme un turc. Ces maux de la naissance qui frappent injustement peuvent trouver dans la réincarnation et l'implacable loi de cause à effet une explication rassurante. Si la réincarnation est en soi une idée rassurante, il n'est guère surprenant qu'elle soit l'une des idées les plus anciennes de l'humanité, comme le suggèrent Jung et Frazer. Car l'homme a toujours cherché à se rassurer.

Partant du principe que les consciences individuelles ou collectives fabriquent la réalité d'ici-bas, le *Bardo-Thodol* (*Livre des morts tibétains*) affirme qu'elles fabriquent aussi celle de l'au-delà. Pour le Bouddhisme, toutes les réalités d'ici-bas et d'au-delà seraient créées par l'esprit et ne seraient en réalité que les projections des illusions accumulées tout au long de la vie terrestre.
Réincarnations, enfers, paradis, n'existeraient que pour celui qui y croit, en fonction des croyances et des conditionnements qui ont été les siens. La loi du karma, impliquant sanction ou rétribution dans l'au-delà, ne serait qu'une vision, qu'une répétition hallucinante du connu ? La loi de cause à effet, qu'une spéculation construite à partir d'une réalité conditionnée par la culture? Bref, la réincarnation, ne serait qu'une idée, qu'un des multiples « voiles de la *Maya* »? Notre esprit aurait ainsi plaqué dans l'au-delà un système référentiel élaboré ici-bas, une projection culturelle du connu sur l'inconnu. Avec pour seul objectif la conservation obsessionnelle de son moi ?

Krishnamurti s'interroge avant tout sur ce « moi » auquel l'esprit s'accroche et qu'il souhaite consciemment ou inconsciemment voir se prolonger.
Selon lui : « *Le « moi » ne peut exister qu'au travers de l'identification à la propriété, à un nom, à une famille, à l'échec ou au succès, à toutes les choses que vous avez été et que vous voulez être. Vous êtes ce à quoi vous vous êtes identifié* (*…) La quête de l'immortalité par la réincarnation est essentiellement égoïste et n'est donc pas conforme à la vérité. Votre quête d'immortalité n'est qu'un autre aspect du désir de pérenniser des réflexes d'autodéfense qui vont à l'encontre de la vie et de l'intelligence. Cette immuable soif de durée ne peut mener qu'à l'illusion.* »
En ce sens, Krishnamurti rejoint les grands maîtres taoïstes pour qui : « *L'esprit rentre chez lui, le corps retourne à ses origines, comment le moi pourrait-il persévérer?* » (Houang Ti)
Si l'on creuse un tant soit peu, la croyance en la réincarnation apporte plus de questions perturbantes que de solutions satisfaisantes. Et nous n'avons pas encore abordé la question du temps…

La question du temps
Pour l'entité angélique Kryeon, qui s'est fait connaître à la fin du siècle dernier par une série de retentissants channelings très médiatisés, les vies antérieures n'existent tout simplement pas, car tout se déroule toujours dans le maintenant. Tout ce que l'homme classe comme étant le passé ou le futur est en réalité une extension du présent. Le temps serait une illusion crée par notre esprit (ce que soutient Albert Einstein). Selon Kryeon, l'homme vivrait plusieurs vies en même temps dans plusieurs dimensions. Mais à la manière d'une surface à deux dimensions qui ignore qu'elle constitue la face d'un volume à trois dimensions, il n'a pas conscience de ses autres dimensions et des influences qu'elles peuvent avoir sur son existence, ses idées et ses rêves. À l'état normal et par l'effet du filtre que constitue le cortex, permettant de focaliser et de créer ce qu'on appelle le présent, chaque individu aurait la sensation de vivre une vie déterminée à une époque déterminée. Mais en réalité il vivrait sans s'en rendre compte une multitude de vies différentes en même temps. Simultanément. Dans une multitude d'espaces et de temporalités.
Ce que semble confirmer la physique moderne pour laquelle, «*au niveau fondamental, le monde est un ensemble d'évènements non ordonnés dans le temps. Ces derniers réalisent des relations entre des variables physiques qui sont a priori sur le même plan.*» (C. Rovelli)

Passé, présent, futur, bien, mal, sujet, objet, tout se dissoudrait aussitôt que le mental est désactivé à l'instant du trépas. Conscients du problème, les tenants de la croyance en la réincarnation ont imaginé tout une série d' états intermédiaires où règnent encore le bien et le mal, des lieux post-mortem où le temps demeure souverain. Tels les nombreux étages des bardos bouddhistes et les tout aussi nombreux au-delà hindous parmi lesquels les mondes « astral et causal », sans oublier le fameux *devachan*, dans lequel l'âme peut jouir d'un repos provisoire, mais que la force du karma pousse tôt ou tard à quitter pour rejoindre la roue du *Samsara* (l'existence terrestre).

Que nous possédions une part d'immortalité en nous (comme le soutient Régis Dutheil dans *L'homme Superlumineux*), que nous fassions partie d'un « Grand Tout » sans cesse recombiné (l'univers n'est-il pas composé des mêmes molécules ?), que les informations et les expériences accumulées au cours d'une vie puissent ne jamais disparaître (les spécialistes de physique théorique du laboratoire de Los Alamos et du National Institute of Discovery Science estiment que les énergies que nous dégageons sous forme de pensées nous survivent), sont des hypothèses de plus en plus prises en compte par la communauté scientifique.
Rappelons que pour la science moderne, la mort au sens de cessation d'activité n'existe pas. Tout système organisé est constitué d'électrons porteurs d'informations que l'on peut appeler éons, idées ou psychophores. Ce sont des entités qui, selon le physicien Carlo Rovelli, cherchent à accroître leur expérience et acquérir toujours plus d'informations en obéissant à un principe universel d'entropie. Ces entités informatives passeraient sans arrêt d'un système organisé à un autre. Lorsque le système organisé cesse d'exister, elles se dissipent pour se recombiner au gré de nouveaux évènements, électifs ou non. Elles se manifestent sous formes granulaires, particules élémentaires, photons ou quantons, dans d'incessantes interactions. Nous ne serions donc qu'un réseau de rencontres et d'échanges momentanés. Un évènement parmi d'autres, interagissant dans un contexte global intemporel. Le physicien Roger Penrose nomme ce phénomène : réincarnation moléculaire.
« *L'exploration du monde subatomique, au XXème siècle, a révélé le caractère intrinsèquement dynamique de la matière. Elle a montré que les composantes des atomes, les particules subatomiques, sont des systèmes dynamiques, non pas entités isolées, mais parties intégrantes d'un réseau indissociable d'interactions. Ces interactions engagent un flux incessant d'énergie se manifestant en échanges de particules ; un effet réciproque*

dynamique dans lequel des particules sont créées et détruites sans fin en une perpétuelle transformation des systèmes d'énergie. Les interactions de particules donnent naissance à des structures stables formant le monde matériel, qui à nouveau ne demeure pas statique, mais oscille régulièrement. L'univers entier est ainsi engagé dans un mouvement et une activité infinis, en une continuelle danse cosmique. Pour le physicien moderne, la danse de Shiva est la danse de la matière subatomique. Comme dans la mythologie hindoue, c'est une danse continuelle de création et de destruction entraînant l'univers entier ; c'est le fondement de toute existence et de tout phénomène naturel. » (F. Capra)

Si d'une quelconque manière, par le biais d'une quelconque technique, un individu parvient à se connecter à ce champ dynamique infini, le temps et l'altérité n'ont plus prise sur lui. Peut-être est-ce à l'aune de cette approche que l'on doit comprendre l'énigmatique phrase du *Visuddhimagga*, canon bouddhique du Vème siècle : *« Il n'est pas facile de trouver un être qui n'ait pas été une fois sa mère, son père, son frère, son fils ou sa fille*. »

Notre unité psychique, faite de mémoire et d'informations, se désagrègerait donc au moment de la mort pour se recombiner dans ce champ intemporel infini avec d'autres unités psychiques, selon le principe entropique défendu par Rovelli. C'est la réincarnation orchestrale proposée par le physicien français Jean Charon. Ou moléculaire de Roger Penrose, cité plus haut. C'est l'être en soi, immortel selon Schopenhauer, mais mortel en tant que phénomène. C'est avant tout ce que symbolise la Danse de *Shiva*, le destructeur et le créateur, imaginée il y a plus de 5000 ans.

Les mythes et la science ont en commun de répondre à un désir profond de la nature humaine : celui de se faire une représentation unifiée, cohérente et rassurante, des forces qui l'entourent et l'animent. Notre croyance en la réincarnation ne serait-elle tout compte fait que la représentation simplifiée d'un processus plus vaste, plus complexe, un processus infini de changements qui transcende les notions terrestres de matière et d'esprit, de morale et de temps et que notre cerveau étriqué a du mal à cerner ? Cette représentation que nous nous faisons n'est-elle pas en train d'habiller de termes différents une croyance archaïque datant de la préhistoire qui veut que, passé le fleuve de l'oubli, l'âme poursuivrait son chemin dans un autre corps, en remplaçant le mot corps par « système organisé » ou « évènement » ?

Mais qu'est-ce que l'âme ?

Une portion du Divin selon Aurobindo ? Un éclat de Conscience globale selon la doctrine tantrique de la déesse Tripura ? Le corps atmique des occultistes ? La noble origine des gnostiques ? L'être en soi de Schopenhauer ? Ou bien une simple entité informative selon Rovelli ? Un schème d'influence morphogénétique selon Sheldrake ? Ou la volonté farouche de préservation de notre « moi » selon Krishnamurti ?
Encore faut-il distinguer quatre types d'âmes tels que décrits par les savants de la Renaissance à partir du classement établi par Aristote : l'âme végétative des plantes, l'âme sensitive des animaux inférieurs comme les éponges et les huîtres; l'âme cognitive propre aux « bêtes brutes », l'âme raisonnable enfin, propres aux seuls hommes. Montaigne remarque dans ses *Essais* que d' « *aucuns ont dit qu'il y avait une âme générale, comme un grand corps, duquel toutes les âmes particulières étaient extraites et s'y en retournaient, se démêlant toujours à cette matière universelle. D'autres qu'elles ne faisaient que s'y rejoindre et rattacher; d'autres qu'elles étaient produites par de la substance divine; d'autres par les anges, de feu et d'air*».
Le philosophe Macrobe, au quatrième siècle, a listé les différentes définitions de l'âme proposées par ses prédécesseurs:
« *Platon : Ce qui se meut de soi-même.*
Aristote : Entéléchie, c'est-a-dire une chose qui porte son but en soi.
Pythagore : Harmonie.
Posidonius : L'idée.
Asclépiade : L'accord bien établi des cinq sens.
Hippocrate : Un esprit subtil qui se répand dans tout le corps.
Héraclite : Des étincelles jaillies de la substance des étoiles.
Zénon : Un esprit comprimé dans un corps.
Démocrite : Un esprit parmi les atomes si mobile qu'il peut traverser n'importe quel corps.
Épicure : Une sorte de mélange de feu, d'air et de l'esprit. »
À la fin du dix-neuvième siècle, l'anthropologue Edward Tylor a passé en revue la terminologie employée pour décrire l'âme dans des dizaines de langues différentes à travers le monde. Il constate que la quasi-totalité de ces mots appartiennent à l'une ou l'autre des deux catégories suivantes:
« *D'un côté, il y a ce que l'on pourrait appeler « l'âme vitale », soit le principe vital chez les humains, souvent identifié, au sens figuré, au coeur ou au souffle. L'idée est qu'il s'agit d'une force cachée qui anime le corps, ainsi que des puissances abstraites, telles que la pensée ou l'intentionnalité. L'âme vitale représente en somme la capacité d'action interne d'une personne, sa force intérieure. De l'autre, il existe une espèce « d'âme » très différente,*

désignée par un mot dont le sens premier est « ombre » ou « reflet ». Dans les deux cas, le terme évoque l'apparence physique d'une personne, détachée de son être physique réel. » (E. Tylor)
Dans presque tous les exemples de Tylor, il est dit que cette « âme-image » est capable d'errer librement hors du corps. Dans presque tous ces exemples aussi, elle perdure après la mort du corps, ce qui n'est en général pas le cas de l'âme vitale.
D'autres théories plus récentes proposées par des physiciens comme Régis Dutheil ou Philippe Guillomant postulent que notre conscience serait la projection dans la dimension temporelle d'une entité plus vaste existant dans un champ intemporel. C'est cette entité intemporelle, impossible à décrire, que nous nommerions âme. On ne peut s'empêcher de penser à Proclos qui écrivait à la fin du cinquième siècle: « *L'âme contient dans une unité la totalité des ordres et leurs éléments. La hiérarchie entière du monde est là, en nous.* »

« *Chaque fois qu'un enseignement initiatique a été supplanté par des dogmes issus de disputes théologiques, le sens des mots « âme » et « conscience » a subi des variantes conformes aux doctrines ou aux essais philosophiques ayant autorité à l'époque.* » (I. Schwaller de Lubicz)

Retour à l'âge d'Or
L'âge d'Or, premier des quatre âges (âge d'Or, âge d'Argent, âge de Bronze ou d'Airain et âge du Fer), est une croyance partagée par l'ensemble des cultures antiques, en Orient comme en Occident. L'âge d'Or serait un âge prédiluvien où les hommes « vivaient comme des dieux ». Ils ne connaissaient ni maladie, ni vieillesse, ni mort, ni même genre.
« L*orsque le saint Béni soit-il créa le premier homme, il le fit androgyne..*» (*Midrash*)
Les trois âges suivants peuvent être assimilés à une décadence, à une chute. L'âge d'Argent, au cours duquel l'homme aurait perdu son immortalité, est l'âge de la femme, car dorénavant l'homme ne peut se reproduire que par l'intermédiaire de la mère qui devient déesse. Adam perd ainsi son androgynie originelle:
« Adam était homme du côté droit et femme du côté gauche, mais Dieu l'a fendu en deux moitiés. » (Bereshit rabbà)
Platon décrit ainsi cette androgynie originelle:
« À l'origine, il y avait des êtres androgynes et orbiculaires. Ils avaient quatre mains, quatre pieds deux visages et deux sexes. Ils se déplaçaient en roulant

car ils avaient la forme d'un oeuf. Comme ils cherchaient à rejoindre les cieux où vivaient les dieux, Zeus les punit cruellement de cette prétention en les séparant en deux, faisant de nous à tout jamais, des être cherchant leur moitié perdue. »

Vient ensuite l'âge de Bronze qui est celui des conflits, des guerres, de la violence sauvage, des premiers empires et de « l'obscurcissement des dieux ».

L'âge du Fer, dans lequel nous nous trouvons encore aujourd'hui est celui de la disparition de toute spiritualité. Selon Ovide c'est l'âge « *de la déroute de l'honneur, de la franchise et de la loyauté ».* Le temps des voleurs, de la ruse, du chacun pour soi et de la soif inextinguible de profit.

Les quatre âges correspondent peu ou prou aux quatre Yugas indiens. Selon les textes védiques, le temps d'une humanité est partagé en quatre *Yuga* ayant une aube, une acmé et un crépuscule. Ainsi, notre actuelle humanité, aurait débuté en 58 042 (date qui correspond à l'émergence de l'Homo Sapiens). Le premier Yuga, appelé Krita Yuga (âge d'accomplissement et de sagesse), dura 24 194 ans. Le second Yuga, Tréta Yuga, (âge des « *trois feux rituels* », l'âge des rites mais aussi du foyer, c'est-à-dire de la civilisation sédentaire, agricole et urbaine) dura 18 145 années. Le troisième âge ou Dvapara Yuga*,* (âge du doute), a vu naître les religions et les philosophies contestataires. L'homme perd le sens de la réalité divine du monde et s'éloigne de la loi naturelle. Il dura 12 907 ans. Arrive le quatrième âge, ou âge des conflits, le Kali Yuga, qui a débuté en 3606 avant J.C. Il est censé durer 6048 ans. Il aboutira en 2442 à la destruction de l'humanité actuelle. Dans les textes sacrés hindous, il est écrit que l'homme du dernier âge, le Kali Yuga est un être spirituellement dégénéré, en comparaison des hommes des trois Yugas précédents. Il est décrit comme « paçu », ce qui peut se traduire par « *conformiste et ignorant* »

Si l'on suit les sages taoïstes qui partagent la même opinion, la grandeur de l'homme n'appartient pas au devenir, elle n'a réellement existé qu'en des temps lointains où l'on pouvait vivre selon sa nature et ses « dispositions originelles ». C'est-à-dire en petites communautés rurales autonomes, à une époque où la loi, le gouvernement, la justice, l'éducation, les rites, le savoir, le commerce, ne se sont pas encore développés. En ces temps-là, la « vertu supérieure » réside dans la nécessité de ne point développer l'ingéniosité, car « *les excès de l'intelligence et de l'action ont perturbé le monde, l'ont plongé dans l'obscurité et le chaos. Et vouloir trop apprendre amène à la ruine.* » (Tchouang Tseu)

Pour les Taoïstes, il semble donc que l'évolution spirituelle de l'homme passe avant tout par un retour à ce passé mythique. Si nous ne pouvons exclure que ce retour puisse être identifié métaphoriquement avec un retour à l'origine de l'univers et donc au non-agir initial, les descriptions de ce paradis perdu ou règne l'harmonie universelle ressemblent à s'y méprendre à un néolithique idéalisé par des lettrés vraisemblablement dépassés par une période d'innovation technique sans précédent (le papier, le gouvernail, le compas, la brouette, le harnais, l'arbalète, la fonte, etc.) et nostalgiques d'un peuple « *frustre, simple, heureux…*», d'un temps où « *l'homme antique* » était parfait, d'un temps où l'ordre naturel n'était pas encore détruit par l'action humaine.
« *Qui se sert de machines, use de mécaniques, son esprit se mécanise. Qui a l'esprit mécanisé ne possède plus la pureté de l'innocence et perd ainsi la paix de l'âme. »* (Ibid)
Cette pensée n'a rien d'étonnante quand on sait que le modèle idéal du TaoÏste est « *le parfait abruti* », le seul à être en capacité de s'unir sans effort avec le Tao.
« Les gens ont tout le superflu
Et moi je suis de tout démuni
J'ai tous les traits d'un idiot
Je suis l'abruti le parfait abruti ».
(Tchouang Tseu)

La mythologie jaïn nous décrit l'humanité en ces temps bienheureux, exempts de toutes douleurs, comme une humanité de géants dont la taille atteignait huit miles de haut et qui possédaient chacun deux cent cinquante six côtes.
« *Quand ces êtres supérieurs s'éteignirent, ils passèrent directement dans le monde des dieux.* » (J. Campbell)

Les philosophes traditionalistes (Guénon, Evola, Schuon) défendent cette idée d'un âge d'Or, ils opposent les temps historiques (qui auraient débuté aux alentours du cinquième siècle avant notre ère), aux temps traditionnels ou mythologiques dans lequel ils situent ce fameux âge d'Or. Ils ne voient la grandeur humaine qu'en ces temps où la fidélité à la tradition, aux rites, aux rois, au sacré, garantissait une forme de bonheur pérenne pour les sociétés. Ils font de la civilisation moderne, guidée par le principe « inférieur » du devenir, une dégénérescence vis-à-vis d'une époque où régnait un principe « supérieur de l'être ». Ils rejoignent ainsi les sages taoïstes, et les rishis

hindous dans une perception dégénérative du monde moderne et la nostalgie d'un temps où l'homme était comme un dieu.
« *Si difficilement concevable que cela soit pour les modernes, il faut partir de l'idée que l'homme traditionnel connaissait la réalité d'un ordre de l'être bien plus vaste que ce à quoi correspond aujourd'hui, en règle générale, le mot « réel »*. (J. Evola)
Il ne faut pas exclure que cette croyance réactionnaire puisse être motivée par le refus d'une modernité décevante et des nouvelles valeurs déstabilisantes qu'elle véhicule. En ce qui concerne Julius Evola, la chose est claire. Son livre *Révolte contre le monde moderne* remet en cause non seulement la science, le matérialisme, l'individualisme mais aussi le féminisme, la démocratie, l'égalitarisme, bref, tout ce que nous rangeons dans le mot progrès, et dans lesquels il ne voit que décadence.
Néanmoins, leur théorie est soutenue par les partisans des civilisations antédiluviennes, comme Graham Hancock ou John Anthony West qui postulent que ces civilisations étaient considérablement plus développées sur le plan spirituel que nos civilisations modernes et qu'elles avaient mis au point des techniques élaborées de type yoga ayant pu les conduire à une sagesse collective, un savoir sophistiqué ainsi qu'une longévité exceptionnelle. Ces civilisations ayant été détruites par un cataclysme tellurique ou cosmique que nous aurions délibérément oublié. C'est le souvenir inconscient de cet « âge d'Or » qui aurait donné naissance au mythe.

Le mythe de l'âge d'Or a le mérite d'apporter une réponse à la question que se sont posées les religions du Livre : si l'homme a été créé à l'image de Dieu, pourquoi Dieu s'est arrêté en chemin ? Pourquoi a-t-il créé à son image une créature imparfaite, sujette à la souffrance, à la maladie, à la mort ?
Si Pic de La Mirandole répond à cette question en arguant que Dieu a ainsi fait de l'homme un « *artisan libre et souverain qui peut se façonner et se sculpter dans la forme qu'il aura choisi »* Mircea Eliade préfère défendre au contraire l'idée que l'homme se pensait à l'origine l'égal des dieux et que suite à un tragique malentendu ou pire une faute impardonnable, il a été privé de son immortalité. Depuis, il cherche désespérément à réintégrer cet âge d'Or, époque qui se situe en des temps mythiques, époque à laquelle il était un dieu. Nous retrouvons le mythe du message perverti.
Mircea Eliade, au travers de toute son oeuvre, s'est passionné pour ce mythe dont il a trouvé de nombreuses traces dans les sociétés primitives amérindiennes, océaniennes, africaines, asiatiques et arctiques. Cette

nostalgie d'un paradis perdu est présente dans les récits de l'expérience mystique des chamanes, dans les initiations et les rites de passages, dans les symbolismes religieux (ascension, pilier cosmique qui relie le Ciel et la Terre que l'homme primordial pouvait facilement escalader, etc.) Ce concept de chute, d'homme déchu, est présent non seulement dans les religions juive, chrétienne et musulmane, avec un Adam chassé du paradis et séparé de Dieu, mais déborde largement le cadre des religions du Livre. C'est l'âge immortel de l'Iranien Yima, la Terre des Vivants des Celtes, le satyâ-yuga hindou, le sommet d'Or du mont Meru, patrie originelle de l'humanité… C'est aussi le retour de l'*Atman* dans le *Brahman*, chez les Hindous, la nostalgie d'un « âge heureux », d'un temps où les hommes étaient en « *union secrète avec les forces invisibles* » (Lao Tseu).

Pour toutes ces pensées traditionalistes, redevenir le divin, ou tout du moins retrouver le phénomène divin originel, passe inéluctablement par l'achèvement du cycle en cours. Tenant compte que la fin d'un cycle se traduit généralement par un effroyable cataclysme.
« *L'obsession de la béatitude des commencements demande l'anéantissement de tout ce qui a existé et, partant s'est dégradé, depuis la création du Monde: c'est la seule possibilité de réintégrer la perfection initiale.* » (M. Eliade)
Le déluge, par exemple, a ouvert la voie à une re-création du monde et à une régénération de l'humanité. De même, la tour de Babel de la *Genèse* ou le Millénium des apocalypses… Van Gennep voit dans des rites perdurant de nos jours, comme la célébration du nouvel an, la croyance qu'une abolition symbolique du vieux monde et de l'année passée marque la volonté d'un retour à la perfection des commencements.

....

10- LES AU-DELA

Les Paradis

Orient et Occident partagent une croyance commune : efforts, discipline, dévotion, souffrance, persévérance… sont incontournables si l'on veut gagner le paradis ou atteindre le nirvâna.

À quoi peut bien ressembler ce lieu sublime, but ultime des croyants du monde entier ? Jean Herbert, dans *La Spiritualité hindoue,* en donne la description suivante : *« Il correspond à un bonheur parfait, divin, qui est non pas l'opposé de la souffrance, mais un état au-dessus de la dualité joie et douleur. L'âme qui s'y trouve possède une connaissance parfaite de la vérité nouménale et une sagesse qui la rend exempte de tous désirs. La multiplicité dont l'âme avait jusqu'alors conscience s'est dissipée pour faire place à l'unité absolue, soit à l'union intime avec Dieu. L'âme ne s'y sent plus conditionnée par le temps, l'espace et la causalité. Cet état est stable, car l'âme n'y est plus soumise aux incessantes transmigrations du samsâra et ne connaît plus aucune évolution.*»

Chez les Bouddhistes, le *Nirvâna* est décrit comme une « *sorte de sommeil sans rêve, détaché de toute souffrance* ».

Toutefois, la majorité des descriptions du paradis ne sont pas aussi empreintes de métaphysique. Aldous Huxley, dans *Le Ciel et l'Enfer,* relève des paradis « *ornés de bâtiments, et comme les arbres, les eaux, les monts et les champs, ces bâtiments sont luisants de gemmes. C'est ainsi que dans la tradition gréco-romaine, on trouve le délicieux jardin des Hespérides, les plaines Élyséenne… Des îles d'une beauté magique apparaissent dans le folklore des Celtes et, du côté opposé, dans celui des Japonais (…) Il y a des rivières par milliers, pleines de feuilles de la couleur du saphir et du lapis-lazulli ; et les lacs resplendissants comme le soleil du matin sont ornés de massifs de lotus rouge.* » Selon Huxley, ces descriptions correspondent aux paysages que les visionnaires perçoivent au cours d'illuminations, et qu'il a lui-même pu explorer à la suite d'expérimentations sous mescaline, relatées dans son ouvrage culte : *Les Portes de la perception*.

« *Dans la vision,* écrit-il, *les hommes perçoivent une profusion de ce qu'Ézéchiel appelle les pierres de feu, de ce que Weir Mitchell décrit comme des fruits transparents. Ces choses sont lumineuses en soi, présentent un éclat de couleur surnaturel, et possèdent une signification surnaturelle. Les objets matériels qui ressemblent de plus près à ces sources d'illumination visionnaire sont les gemmes. Acquérir une telle pierre, c'est acquérir une*

chose dont le caractère précieux est garanti par le fait qu'elle existe dans l'Autre Monde. »
Si les Hindouistes, les Bouddhistes, et toutes les autres traditions spirituelles, ont produit des paradis ornés de *pierres de feu*, des paysages sublimes, des mondes mirifiques, c'est que la fusion de l'*Atman* dans le *Brahman* ou le vide éternel ne suffisent peut-être pas à les convaincre des efforts nécessaires pour combattre leurs mauvais penchants.
Il en va de même avec les visions paradisiaques de l'Occident. *La Navigation de Saint Brendan* (vers 1130) décrit le Paradis tel que le Moyen Age se l'imagine : «*Toujours l'été y est doux, les bois remplis de gibier, les fleuves qui sont de lait regorgent de bons poissons, partout règne l'abondance ; la rosée du ciel se change en miel ; les roches valent un trésor ; sans fin luit le clair soleil, aucun souffle de vent n'y fait remuer un cheveu, aucun nuage ne vient ternir la clarté du ciel. Celui qui demeure là vit à l'abri de tout mal, et n'en connaît qui lui puisse venir ; il ignore le chaud, le froid, la maladie, la faim, la soif, la douleur ; en quantité il possède tous les biens qu'il désire.*»
Pour le judaïsme et les premiers Chrétiens, le lieu de bonheur éternel est la Jérusalem Céleste annoncée par les prophètes Isaïe et Ézéchiel. Saint Paul prévient qu'il ne faut pas confondre la Jérusalem actuelle qui est « *esclave avec celle d'en haut qui est libre et qui est notre mère* ».
L'*Apocalypse* de Jean la décrit ainsi : « *La cité sainte qui descend du ciel brille de la gloire même de Dieu. La cité est carrée, forme parfaite comme la sphère, et d'un or pur semblable au pur cristal. Elle a de larges et hauts remparts de jaspe et douze portes marquées au nom des douze tribus d'Israël, chacune constituée d'une seule perle (…) La ville n'a pas de temple, car son temple est le Seigneur.* » Mais avant que ne s'impose le concept de Jérusalem Céleste, les anciens Hébreux n'imaginait pas le Paradis ailleurs que sur terre, une terre redevenu Paradis terrestre.

Résumons. Il y a deux discours sur le Paradis. Le premier fait état d'un bonheur ineffable, intangible, indescriptible, comme l'attestent les textes sacrés de l'Inde. Et le deuxième nous présente un paysage merveilleux, tangible, dans lequel les élus vivent éternellement dans la satisfaction totale de leurs désirs et de leurs sens. Le séjour des immortels chinois, par exemple, lieu où sont dirigées les âmes des justes, est le palais de la *Reine-Mère de l'Occident*, entièrement de jade et bâti au sommet d'une montagne. Il accueille les élus qui pourront goûter à la pêche d'éternité dans un jardin aux étangs de lotus d'or, et passer ainsi leur éternité à des jeux et des festins.

Ils pourront déguster de la moelle de phoenix, du foie de dragon et toutes sorte de mets délicieux servis par de gracieuses jeunes filles.
Chez les Celtes, il s'agit d'une contrée lointaine au-delà des mers d'Occident. « *Les siècles y sont des minutes, les prés couverts de fleurs éternelles, les fleuves sont d'hydromel et les élus s'adonnent pour l'éternité à leurs passe-temps favoris : combats et festins, entourés de compagnes ravissantes.* » (J. Markale)
Les mythologies germanique, scandinave et slave, imaginent de leur côté de somptueux et interminables banquets parmi les dieux.
« *La sagesse, la vertu, l'intelligence, voire la piété, ne sont d'aucun secours pour entrer dans un tel paradis. Seuls comptent la bravoure, le mépris de la mort et l'amour des combats. La moralité d'une telle conception laisse certainement à désirer, car, comme l'écrit justement un mythologue: tel tyran moderne, ayant besoin de chair à canon, n'aurait pu trouver mieux.* » (J. Lacarrière)
Le paradis musulman n'est pas en reste. Nous avons tous en tête les fameuses descriptions coraniques promises aux djihadistes : 72 vierges que l'on peut déflorer et qui, le lendemain, sont à nouveau vierges, éphèbes qui servent toutes sortes de mets délicats provocant des rots au « *parfum de musc »…* Il existe toutefois des représentations moins matérialistes du paradis d'Allah, en particulier dans la tradition soufie :
« *La vague du Ne suis-je pas est venue, elle a brisé le vaisseau du corps ;*
Et quand le vaisseau est brisé, la vision revient et l'union avec Lui.
C'est le temps de l'union et de la vision,
C'est le temps de la résurrection et de l'éternité ;
C'est le temps de la grâce et de la faveur,
C'est l'océan de la pureté parfaite.
Le trésor des dons est advenu, l'éclat de la mer s'est manifesté, l'aurore de la bénédiction s'est levée.
L'aurore ? Non, la lumière de Dieu. » (Rûmi)

Conscientes de cette dichotomie entre tangible et intangible, certaines écoles védiques nous proposent un paradis constitué de deux étages: le monde astral et le monde causal. Le monde astral nommé *Hiranyaloka* est «*infiniment beau, propre, pur et ordonné. Il n'y existe ni planètes mortes, ni étendues stériles. Les imperfections terrestres comme les mauvaises herbes, les microbes, les insectes ou les serpents n'y existent pas. Contrairement à la terre qui subit des différences de climats et de saisons, les planètes du monde astral gardent la température constante d'un éternel printemps.* »

Mais ce monde astral n'est pas l'aboutissement du voyage post mortem. Les défunts, s'ils ne connaissent dans l'astral ni mort accidentelle, ni maladie, ni vieillesse, et peuvent « *apprécier la musique éthérée des sphères »* ou être *« captivés par le spectacle de toute la création manifestant à l'infini les variations de la lumière* », sont encore assujettis à des résidus de souffrances psychologiques, à des chagrins, car ils sont toujours reliés au monde temporel terrestre par des résidus d'émotions encore présents. Ils doivent donc mourir une nouvelle fois au monde astral afin de gagner le monde causal, plus proche du créateur, plus « *indiciblement subtil. »* Dans le même ordre d'idées, d'autres croyances imaginent des cieux hiérarchisés, à plusieurs étages, sept en général. Plus l'âme se rapproche de son dieu plus elle devient pure et éthérée, dégagée de tout souvenir terrestre. Les paradis s'étagent dans le firmament et les enfers s'enfoncent dans les profondeurs de la terre. Chaque étage correspondant à la densité de l'âme au moment du trépas et à la quantité de bienfaits ou de méfaits accumulée au cours de la vie terrestre. Avec toujours cette même question: quelle est cette force cosmique qui s'érige *in fine* en juge ? Selon quelles lois? Des lois spéciales qui ne concerneraient que de dérisoires primates prétentieux occupant une infinitésimale micro-partie de l'univers?
Pour les Hébreux, comme nous l'avons dit plus haut, c'est la terre elle-même qui deviendra un paradis où « *coule le lait et le miel* », après le jugement dernier et la résurrection de la chair. Car pour les Hébreux, âme et corps sont inséparables et forme une m^me essence.
Plusieurs volumes ne suffiraient pas à décrire la variété des mondes *post-mortem* imaginés par les humains : limbes, shéol, géhenne, monde des esprits, jardin des supplices ou des délices, tartare, enfers aux 9 cercles, Jérusalem Céleste, Champs Élysées, Maison des chants, Empyrée, paradis aux 7 ciels, jardin d'Eden, etc.

Pour certains courants de la spiritualité bouddhique, tous ces mondes ne sont qu'une illusion fabriquée par notre esprit. Voici un extrait du « *Guide de l'esprit des morts* », compilation de très anciens textes ésotériques, cité par Alexandra David-Néel dans *Mystiques et magiciens du Tibet* :
« Pendant que s'accomplissent toutes ces cérémonies funéraires, l'esprit chemine à travers le Bardo. Tour à tour s'offrent à ses regards des êtres lumineux d'une souveraine beauté et d'autres aux formes hideuses, des voies diversement colorées, des paysages extraordinaires, et une foule de visions étranges. Désorienté, affolé, l'esprit erre parmi toutes ces apparitions qui soit le rassurent, soit l'émerveillent, soit l'épouvantent. Ces visions sont

créées par son esprit, elles sont les projections des illusions qui se sont accumulées tout au long de sa vie terrestre. S'il n'a point dépassé de son vivant la dualité du bien et du mal, qui lui aurait permis de saisir le sens symbolique de la vision qui s'offre à lui, immédiatement après la mort, il chemine au milieu d'un troupeau apeuré, à travers la fantasmagorie du Bardo en direction de Chindjé, le tribunal des morts (…) L'initié, en revanche, considère les multiples épisodes du voyage dans le Bardo comme des visions purement subjectives. La nature de celles-ci dépend des idées entretenues de son vivant : les paradis, les enfers, le juge des morts, etc. apparaissent à ceux qui y ont cru. L'initié ne développera pas les visions correspondant aux croyances religieuses qui ont été les siennes dans son enfance ou que l'on possédait dans son entourage. Suivant son degré d'intelligence et sa lucidité au moment du trépas, il pourra examiner et analyser ce qui lui apparaîtra, considérer les évènements de l'au-delà comme une illusion et arriver à la conclusion qu'il contemple dans le Bardo un pur mirage. Si le pèlerinage du Bardo, selon la croyance populaire, se traduit par un voyage à travers des lieux qui semblent réels, l'initié sait qu'il s'agit d'un défilé de visions subjectives, un rêve que l'esprit lui-même confectionne sous l'influence des diverses tendances de son activité passée.»

Paradis et enfers n'existeraient donc que dans notre tête, comme l'illustre une célèbre fable zen :

« *Un jour, un samouraï s'en vint trouver un moine. Il l'apostropha :*

- *« Eh toi, il paraît que tu sais à quoi ressemblent le paradis et l'enfer !?*

Le moine, lui répondit :

- *« Oui, mais je ne parle pas aux abrutis !*

Ce qui provoqua la colère du samouraï ; il dégaina son sabre et s'apprêta à couper le moine en deux.

Le moine se contenta de dire :

- *« Ici s'ouvrent les portes de l'enfer.*

Le samouraï surpris fut pris d'une hésitation et rengaina son sabre.

Alors le moine ajouta :

- *« Ici s'ouvrent les portes du paradis.* »

Enfers

En Chine, si l'élite spirituelle conçoit un au-delà empreint de métaphysique, mélange de Taoïsme et de Bouddhisme, dégagé de toute notion de bien et de mal, l'imaginaire populaire préfère croire à l'existence d'une récompense posthume pour les bons et surtout d'une punition pour les méchants dans un lieu dédié. Pour les méchants, il y a dix-huit enfers, chacun destiné à châtier

un délit spécifique. Ils sont administrés par dix rois chargés de juger les défunts et les condamner en fonction de leurs actions terrestres à des supplices nombreux et variés. « *Ainsi les blasphémateurs ont la langue arrachée, les avares et les mandarins prévaricateurs sont forcés d'avaler de l'or et de l'argent en fusion, tandis que les âmes les plus coupables sont jetées sur des montagnes sur lesquelles sont dressés des sabres pointes en l'air, où plongées dans l'huile bouillante, ou encore attachées à une grosse poutre creuse en fer rougi au feu, moulues dans une meule, sciées en deux, coupées en morceaux, etc.* »
Les croyances populaires d'Orient et d'Occident s'entendent pour considérer que le pécheur doit être puni en enfer par là où il a péché. Voici une description typique de l'enfer, tirée du « *Purgatoire de Saint Patrick* » (vers 1180) qui a vraisemblablement inspiré Dante pour sa *Divine Comédie*: *« Dans un champ se trouvaient des hommes et des femmes de tout âge et de toute sorte, tout nus, couchés dos contre terre, sur eux gisaient d'horribles dragons qui jetaient de leurs gosiers de longues flammes de feu. Il semblait que chaque dragon dévorât celui sur lequel il était ; il lui arrachait le ventre, le cœur, les yeux et tous les membres qu'il mettait en pièces et morceaux (…) Ces malheureux n'avaient nul répit, mais souffraient de cruels tourments, et ne cessaient de pleurer, crier, gémir, nuit et jour. Chaussés de gros souliers de fer cloutés de grandes pointes, les diables ne cessaient de sauter et courir sur les corps des pauvres créatures qui gisaient sur le dos. Plusieurs diables, armés d'énormes pointes de fer, les enfonçaient d'une telle férocité dans la plante des pieds de ces misérables, qu'elle leur atteignait le cœur… »* La description des supplices ne s'arrête pas là, il y a des gibets avec des malheureux pendus par la langue ou par les cheveux, des fosses de métaux en fusion, un puits d'enfer d'où jaillit une grande flamme de feu et de souffre puant, recrachant des corps mutilés…
« *Enfer chrétien du feu. Enfer païen du feu. Enfer mahométan du feu. Enfer hindou des flammes. À en croire les religions, Dieu est né rôtisseur.* » (V. Hugo)

Il existe donc de fortes similitudes entre les supplices de l'enfer chrétien et ceux de l'enfer chinois ou de la Perse préislamique. Il semble que l'humain, quel que soit l'endroit de la planète où il vit, exprime une jubilation vengeresse à imaginer que le méchant expiera ses malfaisances en souffrant éternellement. Et même si le Bouddhisme considère l'au-delà comme une illusion dépendant des croyances d'ici-bas, il n'en a pas moins développé un imaginaire infernal très riche. Inventant de multiples bardos, correspondant à

la gravité des fautes commises sur terre. Ces bardos sont présidés par cinquante huit divinités particulièrement effrayantes en charge de purifier l'âme.
De façon générale, l'imagination humaine a installé dans les au-delà toutes sortes de divinités sinistres et terribles, chargées de recevoir et guider les âmes, elles sont souvent représentées par des squelettes ou des cadavres en état de décomposition avancée (*Mictlantecuhtli* chez les Aztèques, *Al Puch* chez les Mayas, *Hel* chez les Scandinaves, *Baron Samedi* en Haïti…) Mais aussi des divinités souveraines, régnant en maîtres absolus sur « l'empire des ombres » (*Hadès* en Grèce, *Pluton* à Rome, *Erishkigal* à Sumer…) Et lorsque s'est imposé la relation de cause à effet entre bien et mal ici-bas et salut et damnation dans l'au-delà, ces divinités endossent le rôle de juges implacables (*Anubis* en Égypte, *Yama* en Inde, *Minos, Rhadamante* et *Eaque* en Grèce, *Yanluo* en Chine, *Emma-O* au Japon…), faisant de la hiérarchie céleste une copie conforme des gouvernements terrestres. Les hommes auraient-ils créé les dieux infernaux à l'image de leurs gouvernants?
« *Dans le cas de la Chine, pas la moindre ambiguïté : le Ciel n'est pas autre chose que tout le système bureaucratique humain transposé en bloc dans l'Empyrée. »* (A. Walley)

Seule exception à ce sinistre tableau, l'enfer décrit par Lucien de Samosate (120-180), que les premiers Chrétiens, ses contemporains, considèrent comme le représentant de Satan sur Terre. Lucien se rit de tout, des hommes, de la création, des dieux, du paradis et de l'enfer. Pour lui, l'enfer est le lieu où l'on rigole le plus dans tout l'univers. Dans *Dialogues avec les morts*, son héros, le philosophe Ménippe, visite les enfers et ne cesse de rire de ce que l'on devient après la mort.
« *D'où nous as-tu amené ce chien, Mercure ? s'indigne Charron. Il ne faisait pendant la traversée qu'aboyer tous les passagers, et se moquer d'eux ; et tandis que tous les autres pleuraient, il était le seul qui se permit de rire. Mercure répond : Tu ne sais pas Charron, celui que tu viens de passer ? C'est un homme véritablement libre, qui ne se soucie de rien ; c'est Ménippe, enfin.* »

Il est avéré par de récentes études sur les effets des psychotropes que ceux-ci dépendent étroitement des conditions et de l'environnement dans lequel l'expérimentation est effectuée. Une prise de LSD, de psilo ou de mescaline, opérée dans un environnement sécurisé et rassurant, ouvre les portes de

dimensions splendides dans lesquelles l'expérimentateur est plongé dans une impression d'éternité et baigné d'amour universel. (Lire à ce sujet *Voyage aux confins de l'esprit* de Michael Pollan). On peut en déduire que les initiés des mystères antiques, bénéficiant d'un encadrement bienveillant similaire, pouvaient apprendre, comme l'écrit Cicéron, « *non seulement à vivre dans la joie, mais aussi comment mourir avec un espoir meilleur.* » En revanche, si la drogue est prise dans des circonstances défavorables, voire négatives, dues soit à la cruauté des rituels, soit à l'état psychologique défaillant de l'expérimentateur ou tout simplement mal préparé, elle est en capacité de libérer les pires démons tapis au plus profond de la Psyché. Il en serait de même avec le passage de la vie à la mort.

Rares sont les courants de pensée qui ne redoutent pas la mort et se moquent bien de ce qui peut advenir après le trépas.
Retenons la philosophie d'Épicure :
« *le plus effroyable de tous les maux, la mort, n'est rien pour nous, puisque tant que nous vivons, la mort n'existe pas. Et lorsque la mort est là, nous ne sommes plus. La mort n'existe donc ni pour les vivants, ni pour les morts, puisque pour les uns, elle n'est pas, et que les autres ne sont plus.* » Épicure est aussi l'auteur d'une des formules les plus célèbres de l'antiquité au point qu'elle servit d'épitaphe gravée sur d'innombrables pierres tombales:
« *Je n' étais pas - J'ai été*
Je ne suis plus - Ça m'est égal. »
Et celle des Stoïciens, dont Marc-Aurèle :
« *la mort est une simple fonction de la nature et pour redouter une fonction naturelle, il faut être un véritable enfant.* »
L'homme, selon le stoïcisme, n'est nullement maître de son destin, et s'il lui est impossible de comprendre le sens de l'univers, de la vie et de la mort, il lui faut de bonne grâce se conformer malgré tout aux lois qui s'y manifestent, car ces lois sont divines. Pour un stoïcien, tout, absolument tout, est divin donc, pour être heureux, il est nécessaire de faire confiance à la providence divine. Le but du stoÏque sera de suivre la Nature, de se soumettre avec bonne grâce à l'ordre des choses et de combattre les passions étrangères à cette volonté divine, à ce cours des choses, par la pratique de la vertu… Ce qui consiste à ne pas s'évertuer à « changer ce qui ne peut être changé ». Et à développer sérénité et maîtrise de soi, en se contentant de ce que le quotidien apporte comme bonheur, car le stoïque doit savoir profiter des choses agréables tout en supportant les choses désagréables.

Cette idée remonte à l'Antiquité la plus haute. On peut lire en effet dans *l'Épopée de Gilgamesh* le message suivant, transmis au héros par une messagère des dieux:
« Toi, plutôt, remplis-toi la panse, demeure en gaieté jour et nuit, fais quotidiennement la fête, danse et amuse-toi. Regarde tendrement ton petit qui te tient la mains et fais le bonheur de la femme serrée contre toi. »
Mais, pour la plupart des courants de pensée philosophique ou religieuse, l'après-vie prend une considérable importance au point parfois de déterminer toutes nos perceptions de la vie d'ici-bas.
« *Chacun se fait une idée de l'au-delà. C'est l'autre monde, un ailleurs, le Royaume des morts, un lieu ou un état paradisiaque ou infernal, proche ou lointain, un invisible, une essence, une illusion, une surnature, un néant, il existe ou n'existe pas. L'au-delà nous ramène à des questions essentielles : qu'y-a-t-il après la mort? Comment maintenir un lien avec les disparus? Quelles que soient nos croyances ou nos convictions, l'au-delà est l'un des reflets possibles de notre vision du monde.* » (G. Duprat)

Un certain nombre d'invariants communs de ces « reflets possibles de notre vision du monde » ont été définis par l'anthropologue Maurice Godelier:
1- la mort n'est pas la fin de la vie ;
2- la vie est l'association de plusieurs composantes, la mort est leur dissociation ;
3- Parmi ces composantes, une ou plusieurs survivent à la mort ;
4- la mort n'est pas une fin définitive ;
5- les morts ne souhaitent pas quitter la vie, il faut donc les y aider, voire les y contraindre.

L'Égypte est la première civilisation à mettre en place une représentation structurée de l'au-delà avec un principe de récompense et de sanction. Elle imagine la psychostasie ou Pesée de l'âme des morts.
Félix Guirand en donne une description précise dans sa *Mythologie générale :* « *Lorsque le défunt, grâce aux talismans déposés sur sa momie, et grâce surtout aux mots de passe écrits sur l'indispensable Livre des Morts dont il est pourvu, est parvenu à traverser sans accident les pays d'épouvante qui s'étendent entre les séjours des vivants et le royaume des trépassés, il est introduit en présence du souverain juge, soit par Anubis, soit par Horus. La salle de la double justice, où il pénètre après en avoir baisé le seuil, est une pièce immense au fond de laquelle, sous un naos défendu par une frise d'uraeus (cobras protecteurs) lovés, est assis Osiris, l'être bon,*

rédempteur et justicier, qui attend son fils qui vient de la Terre. Au centre, on a dressé une grande balance auprès de laquelle Maât, la déesse de la vérité et de la justice, se tient debout, prête à peser le cœur du défunt, tandis qu'Amamet la dévorante, monstre hybride tenant à la fois du lion, de l'hippopotame et du crocodile, est accroupie à proximité, dans l'attente de coupables à dévorer. Tout autour de la salle, à la droite et à la gauche d'Osiris, sont assis, drapés dans leur linceul et tenant à la main un glaive acéré, quarante-deux personnages, les uns à tête humaine, les autres à tête animale. Ce sont les quarante-deux juges chargés d'examiner un point spécial de la conscience des défunts. »

Si le défunt passe avec succès la Pesée de l'âme, il vivra éternellement dans le royaume d'Osiris, pouvant être décrit comme une vie terrestre éternellement agréable, pleine de délices. D'où la nécessité de disposer d'un corps en parfait état, organes internes compris, précieusement conservés dans les vases canopes.

Sinon, il finira dévoré par *Amame*t et subira le pire des destins: mourir une seconde fois! Ou alors il passera l'éternité dans ce qui est considéré comme l'une des toutes premières descriptions de l'enfer :

« *Les réprouvés sont confinés dans des espaces resserrés et fétides où ils suffoquent. Ils sont nus (ce qui est ici une marque de déchéance et non de retour à la condition paradisiaque), tourmentés par la faim et la soif. Ils n'ont pour boisson que leur urine et pour nourriture que leurs excréments (…) Dans les textes des Pyramides (seconde moitié du troisième millénaire avant J.C.), le cadre de leur existence est décrit comme le monde renversé. Cette expression doit être comprise dans le sens le plus littéral. Les damnés, dans la mesure où ils sont capables de se déplacer, le font en marchant sur la tête. Ce motif, combiné à celui de la scatophagie, conduit à imaginer que le processus digestif s'inverse chez eux : ils s'alimentent par l'anus et évacuent par la bouche.* » (M. Hulin)

Les Égyptiens, dès la plus haute antiquité, semblent avoir été les premiers à estimer que tous les actes de la vie ici-bas doivent être dirigés vers l'au-delà, qui promet au juste une existence douce et éternelle aux côtés d'*Osiris* : la vraie Vie ! Néanmoins, s'ils sont, comme le dit la formule, *ivres d'éternité*, ils aiment cette vie terrestre. Il est donc nécessaire d'établir un équilibre entre plaisirs d'ici-bas et félicité dans l'au-delà. Pour ce faire, ils ont développé une morale qui s'incarne dans la déesse *Maat* (Vérité-Justice), grande ordonnatrice de la Pesée des âmes. Tout ce qui peut alourdir le plateau de la balance qui pèse le cœur du défunt et menace de l'envoyer aux enfers, représente pour l'Égyptien le mal absolu, la frontière à ne jamais

franchir. Étant donné que nul n'est exempt de commettre des iniquités sur cette terre, il est fortement recommandé une stricte obéissance aux cultes et aux rituels des différents temples, avec la nécessité d'apprendre par cœur les formules (le *Verbe magique*) permettant à l'âme de passer avec brio l'épreuve de la Pesée :
« *Je n'ai pas causé de souffrances aux hommes. Je n'ai pas substitué l'Injustice à la Justice. Je n'ai pas commis de crimes. Je n'ai pas blasphémé les dieux. Je n'ai pas tué ni ordonné de meurtre, etc. »* Mais aussi « *Je n'ai pas dérobé d'offrandes dans les temples. »* (Livre des Morts)
L'Egypte met en place un concept qui aura une prolifique postérité: tu obéis dans cette vie (aux dieux et aux autorités les représentant), tu auras droit au bonheur dans l'après-vie ; tu désobéis, tu seras forcément très malheureux dans l'au-delà.

Les historiens des religions s'accordent à dire qu'il s'écoule un bon millier d'années avant que ne se généralise autour du bassin méditerranéen cette croyance en un au-delà séparé entre enfers punitifs d'un côté et séjours bienheureux de l'autre, et que soit établie une liste précise des comportements humains destinant à l'un ou l'autre de ces lieux.
Chaque époque, chaque communauté, a sa croyance propre de l'après-vie. Et elle évolue considérablement au fil du temps. Les spécialistes du paléolithique imaginent la vision post-mortem des peuples préhistoriques comme celle d'un « pays des ombres » dans lequel les considérations morales n'existeraient pas. Les ancêtres, les seuls à connaître ce pays des ombres et avoir traversé la mort, deviennent ainsi des intercesseurs protecteurs et bienveillants, garantie d'une meilleure après-vie possible. On peut ainsi trouver une explication à l'étrange culte des crânes qui veut que le crâne d'un ancêtre soit conservé au sein même du foyer, modelé parfois d'argile pour lui faire recouvrer forme humaine… En prenant soin de l'ancêtre dans cette vie, en le nourrissant d'offrandes, les membres de la famille peuvent ainsi espérer que l'ancêtre prendra soin d'eux dans l'après-vie.

La demeure des ténèbres
La conception primitive d'un royaume de la mort, d'un pays sans retour, dans lequel l'homme n'est plus grand-chose, se perpétue dans les croyances des Assyro-Babyloniens qui situent l'après-vie dans une région souterraine où règne une obscurité éternelle: la « *demeure des ténèbres* ». Les âmes des morts s'y nourrissent de poussière et de boue. Pour y pénétrer, il faut franchir 7 portes en abandonnant à chacune d'elles une partie de ses « vêtements »,

et quand la dernière porte s'est refermée derrière le défunt, celui-ci se trouve nu et emprisonné à jamais. Cette notion de néant ténébreux semble s'être poursuivi avec le shéol hébraïque.
« *Lieu obscur, sorte de repoussoir ou de matrice où les morts gisent côte à côte avec les non-nés. Dans ce monde du silence, ténébreux et chaotique, les morts ne déploient plus aucune espèce d'activité, même la plus ralentie ou la plus insignifiante. Ils y descendent à la fin de leurs jours et s'y couchent comme la vase au fond d'un étang.*» (M. Hulin)
Ce n'est que bien plus tard que s'impose aux Hébreux l'idée d'un lieu d'expiation. Ils le nomment *Géhenne*. Dans les faits, il s'agit d'une décharge aux portes de Jérusalem où brûlent immondices et détritus. Elle devient par extension un lieu de tourments structuré en 7 étages souterrains, avec des supplices de plus en plus épouvantables au fur et à mesure que l'on descend d'un niveau. Les Hébreux prétendent que nulle part Dieu n'est plus loué que dans la *Géhenne*, car les résidents des six premiers étages lui rendent tous grâce de ne pas les avoir placés à l'étage inférieur du leur.

La représentation traditionnelle de l'après-vie dans le monde gréco-romain est connue : le cortège des âmes menées par *Hermès* le psychopompe, le franchissement de l'acheron dans la barque de *Charon*, le chien *Cerbère* aux trois têtes et à la voix d'airain qui garde la porte, laisse entrer le défunt mais ne le laisse plus jamais sortir, le passage devant les juges *Minos, Éaque* et *Rhadamante*, l'envoi des guerriers héroïques, morts au combat aux champs Élyséens (aussi nommées îles des Bienheureux) où règne un éternel printemps, et dans lesquels ces âmes héroïques goûtent un repos délicieux sur les rives du Léthé au doux murmure, jouissant d'une jeunesse perpétuelle… Et celui des criminels dans une région affreuse, le Tartare où ils sont la proie d'épouvantables tortures, enfermés dans la glace, noyés dans des lacs de souffre, couverts de poix bouillant. Les neutres, les tièdes, c'est à dire la plupart d'entre nous, sont envoyés dans la plaine des Asphodèles, un lieu dans lequel l'âme du défunt végète misérablement. Néanmoins, cette vision rétributive de l'au-delà n'intervient également en Grèce que tardivement, à partir du IIIème siècle avant J.C. semble-t-il. Auparavant, à l'instar des Assyro-Babyloniens et des anciens Hébreux, toutes les âmes sans distinction sont retenues dans le royaume d'*Hadès,* considéré comme le pays des morts. Dans l'*Odyssée*, lorsque Ulysse se rend aux Enfers pour consulter le devin Tirésias, aucune distinction n'existe entre âmes bonnes ou mauvaises, humbles ou héroïques. Elles sont toutes prisonnières d'un sombre séjour sans la moindre notion de jugement. Et le

héros Achille se plaint à Ulysse qu'il aimerait mieux être simple valet, vivre au service d'un pauvre paysan sans ressources, plutôt que de régner sur les morts, sur « *tout ce peuple éteint* ». On peut toujours considérer que l'envoi dans ce sombre séjour, des riches, des puissants et des héros, au même titre que les pauvres, les faibles et les lâches, est une forme de justice. Néanmoins c'est un fait que si l'on excepte l'Égypte, la notion d'un au-delà tributaire des actions d'ici-bas est relativement récente dans l'histoire de l'humanité. Elle aura nécessité plusieurs milliers d'années pour s'élaborer et se propager dans les mentalités.

En Israël, où les prêtres tentent d'instaurer le culte d'un dieu juste, cette croyance archaïque en un au-delà pour tous, fait de ténèbres, de poussière, de boue, de néant, pose problème.
« *L'enseignement des prophètes avait introduit dans l'idéologie religieuse d'Israël la conviction de la Justice absolue de Yahvé. Après Amos, Osée, Isaïe, on ne pouvait plus nier la Justice divine, sans par conséquent nier Dieu lui-même (…) Tant qu'il s'agissait du peuple, il n'y avait pas de difficulté sérieuse à tenir que Dieu le rendrait infailliblement heureux s'il lui obéissait, malheureux dans le cas contraire. Car un peuple a de l'avenir, et l'on pouvait toujours espérer la réalisation de ces promesses. Mais un individu meurt vite.*» (J. Bottéro)
Ainsi, les équations : bonté = bonheur ici-bas, et méchanceté = malheur ici-bas, peuvent aisément être contestées par toutes sortes d'exemples et remettre en question l'existence d'un dieu juste. En effet, si la mort est un néant de boue et de poussière quelles que soient les actions d'ici-bas, voilà qui récuse toute justice divine et s'oppose aux prêches moralistes des prophètes.
Quelle explication apporter dès lors au pauvre bougre en permanence confronté à la souffrance et l'injustice omniprésentes en ce monde? Il a bien fallu trouver une justification… Ce fut le péché originel ! Si ta vie est un chemin de ronces, ce n'est pas parce que Dieu est injuste, non!, c'est parce que tes parents ont péché. Et pas n'importe quel péché ! Ils ont voulu acquérir la connaissance. Or celle-ci n'est réservée qu'à Dieu seul. Donc cesse de te poser des questions. Dis-toi seulement que le Mal n'est en aucun cas l'œuvre de Dieu, mais celle d'Adam, père de tous les hommes.
Idée développée chez Ézéchiel (18,2) : « *Les parents ont mangé des raisins verts et les enfants ont eu les dents agacées.* »

Et dans le *Deutéronome* (5,9) : « *C'est moi le Seigneur ton Dieu, un Dieu jaloux poursuivant la faute des pères chez les fils sur trois ou quatre générations…* »
Avec le péché originel, le croyant n'a d'autre solution que de se repentir en permanence, battre sa coulpe, implorer le pardon divin pour la faute de ses ancêtres, lui faire des sacrifices et obéir aux représentants autoproclamés de Dieu sur terre.
« *Inutilité en définitive des efforts de la nature et de l'homme ; inutilité de la sagesse, du savoir-faire, de l'activité, de la politique, des richesses, de la perfection intellectuelle, morale et religieuse, de la vie elle-même, qui finit par l'imbécillité de la décrépitude et par la torpeur sans fin de la mort. »* (J. Bottéro)
Alors que s'impose dans la société hébraïque, comme partout ailleurs, l'idée d'un au-delà fait de rétributions et de sanctions, d'un jugement qui assigne un lieu de résidence post-mortem dépendant de ses mérites ou de ses méfaits, le péché originel ne disparait pas pour autant et prospère même dans le Christianisme. Au dix-septième siècle, Bossuet justifie encore l'acharnement de Dieu vis-à-vis de l'homme : « *Il est enfant d'Adam, voilà son crime.* » Le Dieu des Juifs et des Chrétiens ne veut pas pardonner le « *péché originel* ». Adam demeure le responsable des malheurs des hommes. Il disculpe ainsi son dieu de toute implication et son amour pour les hommes peut demeurer intact, comme celui d'un père aimant mais sévère vis-à-vis de ses enfants désobéissants. C'est cette représentation qui s'impose dans l'iconographie chrétienne : vieillard puissant, sévère mais juste, qui trouve sa transcription magnifiée dans le Dieu du Jugement dernier de Michel-Ange. Peur et culpabilité sont d'efficaces moyens de gouvernance. Difficile pour une structure qui mélange pouvoir séculier et pouvoir spirituel d'y renoncer.
Précisons que l'expression « péché originel » n'existe pas dans l'Ancien Testament. Si le concept est bien présent (*Les parents ont mangé des raisins verts et les enfants ont eu les dents agacées*), l'expression proprement dite est due à saint Augustin (354-430) qui l'assimile à la libido. Augustin est l'inventeur de la relation entre l'abandon de Dieu et le péché de chair, vraisemblablement pour des raisons personnelles, car l'évêque d'Hippone se présente dans ses écrits comme un fornicateur repenti, désespéré du jugement que sa mère, la dévote sainte Monique, porte sur ses frasques sexuelles.
Pour Augustin, la libido, à l'origine de tous les péchés du monde, constitue l'obstacle numéro un à l'accès au paradis et conduit direct en enfer.

Visions modernes

Les descriptions de l'après-vie n'évoluent guère avec le temps. En 1880, le peintre allemand Arnold Boecklin obtient un considérable succès avec un tableau que l'artiste nomme « *un lieu tranquille* », mais qui est rapidement surnommé : « *L'île des morts* », dans lequel une barque transportant un cercueil aborde une île étrange plantée de cyprès, porte ouverte sur l'au-delà. Boecklin peint cette œuvre empreinte d'une sérénité funèbre pour répondre à la demande d'une jeune veuve qui souhaite « *avoir une image pour rêver* ». Des centaines de copies seront vendues à travers l'Europe… Boecklin a réactivé une image profondément enfouie dans l'inconscient collectif depuis des siècles, si ce n'est des millénaires: les eaux de la mort. En effet, la voie lactée a depuis les temps les plus anciens été considérée comme « *le chemin emprunté par les âmes lors de leur voyage vers l'au-delà.* » (J. d'Huy). Par analogie, elle a été assimilée à une étendue liquide. Le voyage en bateau symbolise le passage vers l'au-delà. La barque de Charron, le pont aux âmes et les eaux de l'oubli, sont des concepts remontants aux mythes d'organisation les plus archaïques.

Cette représentation liquide du voyage de l'après vie a influencé une grande partie de l'imaginaire artistique et littéraire de l'Occident jusqu'à nos jours où elle est amplement exploitée dans les films et les jeux vidéo. Concurrencée cependant par une description plus récente et plus originale. En 1990, parait *La prophétie des Andes* de James Redfield, livre vendu à plus de 20 millions d'exemplaires. Redfield y décrit les différents flux énergétiques qui conditionnent notre existence et nos interrelations. Dans *La dixième prophétie*, suite qu'il écrit en 1996, il propose une description très « bouddhiste » de l'enfer. Il s'agit d'une prison mentale dont le décor est « *une sorte de grande ville* », à l'architecture du XIXème siècle, mais dont plusieurs éléments de la réalité détonnent. Dans cette ville aux rues vides, errent des individus qui répètent inlassablement les mêmes évènements traumatiques de leur vie terrestre, incapables d'y mettre un terme. Domination et intimidation, mégalomanie, agressivité paranoïaque, violence incontrôlée, meurtre, addiction à la drogue ou au sexe… Tous ces individus nient la mort et se sont fabriqués une construction mentale dans laquelle la peur de l'après-vie les a emprisonnés. La répétition de ces évènements traumatiques leur procure, par des « shoots » répétés, assez d'énergie pour entretenir l'illusion et générer la création de personnages imaginaires leur permettant de reproduire indéfiniment le même traumatisme vécu de leur vivant, soit en tant que bourreau, soit en tant que victime. Ces *mécanismes obsessionnels* sont à ce point puissants qu'ils créent une empreinte

psychique perdurant dans l'au-delà à la façon d'une rayure de disque. Si Redfield s'inspire de la physique moderne qui postule que l'enfer est une des « *innombrables probabilités d'interférences ondulatoires* » survivant à la mort, la référence aux bardos bouddhistes ne fait toutefois aucun doute.
Selon Redfield, le trépas nous ferait ainsi pénétrer dans un champ informatif et, en fonction de notre état psychique au moment de la mort, les vibrations émotionnelles que nous émettons agiraient sur ce champ informatif qui matérialiserait autour de nous des réalités post-mortem faites de souvenirs, de scrupules, de regrets ou d'imagination, ces projections pouvant être splendides, somptueuses, joyeuses, ou bien effrayantes, dramatiques ou douloureuses…

Une autre description, plébiscitée par les partisans du New Age met en scène des retrouvailles entre l'âme du défunt et sa « *famille de l'au-delà* » (les autres parcelles de l'entité dont elle ferait partie) dans une effusion de pur amour. L'âme sait qu'elle va devoir revenir sur terre poursuivre son cycle d'incarnations. Dans l'au-delà, elle se recharge en amour.
Mais de nos jours, la représentation la plus largement partagée de l'après vie est celle décrite au travers des témoignages minutieusement recueillis par le médecin américain Raymond Moody auprès de personnes ayant vécu une expérience de mort imminente, et proposée dans son célèbre ouvrage : *La Vie après la vie*. Elle débute par un dédoublement de soi, une extra-corporéité, une hyper lucidité, une imprégnation de lumière sans ombres projetées, et se prolonge dans un tunnel ou un puits, doublé d'une vision panoramique de l'existence sans chronologie, avec au bout du tunnel la présence de proches bienveillants, générant une intense sensation de sérénité…

Il y a eu de tout temps des visions originales de l'au-delà post-mortem. Retenons celle du philosophe suédois Swedenborg pour qui les âmes des défunts rejoignent un monde angélique, dans lequel elles continuent de faire du commerce, car il existe un bourse céleste. Un monde où l'on peut se marier, « *car, comme l'écrit Swedenborg dans La Nouvelle Jérusalem et sa doctrine céleste, il ne faut pas inférer que les époux célestes connaissent la volupté. Les Anges des deux sexes sont toujours dans le point le plus parfait de beauté, de jeunesse et de vigueur ; ils ont donc les dernières voluptés de l'amour conjugal, et bien plus délicieuses que les mortels ne peuvent les avoir. On ne sera guère surpris que, sur la promesse d'un tel au-delà, l'illuminisme du philosophe suédois ait connu le succès.*» (D. Labarrière)

Et celle de l'anthroposophe allemand Rudolf Steiner:
« *Pour faciliter la compréhension de l'état de l'âme pendant les premiers temps qui suivent la mort, représentons-nous le cas suivant: Prenons un exemple assez grossier, les jouissances d'un gourmet. Il ne connaît que les plaisirs de la table. Le plaisir lui-même n'est pas physique mais psychique. C'est dans l'âme que vit le plaisir, comme aussi la recherche de plaisir. Mais pour le satisfaire, les organes physiques, le palais, etc., sont indispensables; or, après la mort, l'âme ne perd pas immédiatement ses désirs, mais elle ne possède plus les organes matériels nécessaires à leur satisfaction. Il en est alors -pour une raison différente, mais dont l'effet est le même, bien qu'infiniment plus fort- comme d'un homme qui se trouverait privé d'eau dans un désert et qui souffrirait d'une soif ardente. C'est ainsi que l'âme souffre, brûlant de désir et privée de l'organe qui lui permettrait de le satisfaire. Cet « état brûlant de privation » dure aussi longtemps qu'il est nécessaire pour que l'âme apprennent à ne plus désirer ce qui ne peut être satisfait par le corps. Il va sans dire que seuls connaissent cet état les hommes qui, durant leur vie physique, n'ont jamais dirigé leurs désir que vers les satisfactions grossières. Les natures qui n'ont guère connu la convoitise traversent cette région sans s'en apercevoir. Notons que plus une âme a connu les feux de la convoitise durant son existence physique, plus , par conséquent, elle aura besoin d'être purifiée, plus elle subira longtemps cette action.* » (R Steiner)

Passages entre les mondes
Dans le Japon contemporain, les pratiquants du shinto invitent chaque année les esprits de leurs ancêtres à participer aux joies de la terre au cours de grandes fêtes appelées *matsuri*. Et dans les campagnes chinoises, il n'est pas rare que les morts soient enterrés sous les habitations. Le lit conjugal est placé à l'endroit même des tombes, afin de faire participer les défunts à la fécondité vitale et leur assurer une forme de survie. N'oublions pas que dans de nombreuses traditions rurales, les morts qui « vivent » dans la terre contribuent à la germination des graines. Il est donc indispensable, via différents rituels, de les entretenir et de les satisfaire.
Si certaines croyances, en grande majorité extrêmes orientales, se réjouissent de la présence des morts au côté des vivants, la plupart des individus et des communautés sur cette planète redoutent avant tout que les morts puissent revenir parmi les vivants. Au milieu des leurs ou dans leurs anciennes demeures.
« *Dans beaucoup de sociétés, des rites sont destinés à empêcher l'esprit du mort de suivre ceux qui ont enterré ou incinéré son corps. Chez les Baruya,*

après avoir enterré un mort et refermé sa tombe, la foule se met à courir sans jamais se retourner pour rentrer au village. Les gens jettent derrière eux des bouquets de plantes magiques qui doivent repousser l'esprit du mort s'il les a suivis. » (M. Godelier)

Les Galates, peuplade celte installée aux alentours de 300 av. J.-C. en Asie Mineure, enterrent leur mort sous de lourds cailloux pour les empêcher de revenir. Le cas n'est pas unique. Dans toute l'Europe de l'Ouest, dès le Néolithique, les sépultures sont recouvertes d'immenses blocs de pierre ou de meules épaisses.

« *On dispose d'autres exemples de défunts gallo-romains dont les chaussures avaient été brûlées puis leurs cendres déposées au côté du défunt inhumé en cercueil ou en linceul. Le but était symbolique, pour éviter que le mort ne déambule post mortem. D'autres corps ont été retrouvés avec les mains coupées, les mains mises à la place des pieds et les pieds mis à la place des mains, la tête coupée et placée entre les jambes écartées, et le cadavre couché sur le ventre, pour prémunir pareillement les vivants d'une déambulation du défunt.*» (P. Charlier)

Nous pouvons en déduire que les imposantes sépultures en pierre de nos cimetières, en plus de rendre hommage au défunt, ont pour fonction consciente ou inconsciente de l'y retenir prisonnier.

« *L'habitude de clouer les cercueils, de recouvrir les tombes d'une dalle de pierre ou encore d'y élever des monuments de pierre procède de la même crainte. Le but est toujours d'empêcher les morts de revenir. La vie spirituelle de nombreux primitifs tourne en fait autour de cette seule question. Au mont Elgon, on rencontre souvent, au hasard des sentiers de brousse, des petites maisons à esprits. Ce sont des pièges à esprits de formes caractéristiques et recouverts d'herbe. À l'intérieur de ces maisons on trouve toujours un lit, de l'eau, du mil, du maïs et de la nourriture. À la tombée de la nuit, quand les esprits sortent de la brousse où ils résident et dont ils ne doivent jamais sortir, ils tentent de se rendre au village afin de visiter leurs parents et tombent en chemin dans les pièges à esprits. Un Noir m'a expliqué qu'elle était censée être la réaction de l'esprit pris au piège, lequel esprit ne possède aucun « sense of proportion » : il se croit dans une véritable maison et s'installe dans les lieux en disant : Excellente maison, bon lit, et il se couche dans le lit. Mais au matin, quand le soleil se lève, il doit vite déguerpir. Ces maisons à esprits ont pour fonction de protéger le village.* » (C. G. Jung)

Des rituels similaires se retrouvent dans toutes les cultures, sur tous les continents, allant parfois jusqu'à interdire aux vivants de fréquenter les lieux

ayant appartenu aux morts ou brûlant leurs maisons, comme chez certains peuples d'Amazonie.

« *Les anciens lieux d'habitation du défunt sont évités dans la mesure où l'esprit les visite régulièrement, en plus du lieu où le décès s'est produit et qui devient le lieu de résidence du spectre. Tant que la chair et le sang ne sont pas entièrement décomposés et dévorés par les larves des insectes nécrophages, le spectre continuera d'errer en quête d'un proche, le plus souvent un consanguin.* » (D. Karadimas)

« *À Rome,* nous dit Maurice Godelier, *avant de fermer les yeux du morts, un proche lui faisait un dernier baiser, en l'appelant plusieurs fois. Puis on descendait le corps du lit, on le lavait, le parfumait et on le revêtait d'une toge blanche. La maison du mort devenait funeste. La porte sur la rue était garnie de tentures noires et des pleureuses commençaient les lamentations. À partir de ce moment, si les rites n'étaient pas respectés, le mort était un danger pour sa famille, pour sa lignée, mais aussi pour la Cité toute entière.* »

Du temps de la Rome antique, il est en effet fortement recommandé d'installer le défunt dans une tombe confortable, honorer régulièrement sa mémoire, purifier l'endroit où il a vécu, afin d'éviter qu'il ne revienne tourmenter les vivants. La sincérité de la peine ressentie à la disparition d'un proche, la qualité de ses funérailles et le confort de sa dernière demeure constituent la meilleure des protections contre les revenants.

Dans le monde juif, les défunts peuvent le jour du Shabbat échapper « *à la géhenne et retourner errer autour de leurs anciens domiciles terrestres* ». Seuls les rituels et le repentir permettent aux vivants d'aider les morts à supporter leur « *pénible villégiature et à les empêcher de nuire.* » À l'autre bout du monde, en Océanie, la croyance selon laquelle l'esprit du mort est nostalgique de sa vie d'avant est fort répandue. C'est pour cette raison qu'il est coutumier d'allumer un grand feu dans la maison du défunt en faisant le plus de vacarme possible pour inciter l'esprit à quitter définitivement les lieux.

Chez les Inuits, il n'est pas rare que les proches du défunt sculptent des copies miniatures des objets lui ayant appartenu (bottes, kayaks, harpons, pour les hommes, lampes, fourchettes à viande, récipients pour les femmes) pour les enterrer avec lui, afin de favoriser la transmission de ces objets des morts aux vivants, et ainsi éviter que le mort ne revienne les chercher.

« *Le principe selon lequel on retrouve dans l'au-delà tout ce qu'on possédait sur terre entraîne cette conséquence que les époux séparés par la mort sont à nouveau réunis mais qu'inversement les célibataires ou les enfants morts avant l'âge nubile sont condamnés à demeurer seuls. D'où la coutume du « mariage d'âmes » rapportée par Marco Polo. Des parents qui ont perdu une*

petite fille et d'autres qui ont perdu un petit garçon s'entendent pour célébrer en grande pompe, avec cortège, festin, etc., leur « mariage ». On représente par des effigies leurs personnes ainsi que le mobilier dont ils auraient pu avoir besoin dans leur ménage. On brûle solennellement le tout et ils sont désormais réputés vivre comme mari et femme dans l'au-delà. » (M. Hulin)

Dans certaines régions de Chine, selon Joël Thoraval, si les prescriptions rituelles ne sont pas observées, le mort devient un spectre, un esprit errant, occasionnant des troubles dans la communauté des vivants.

« *Ces populations d'âmes en peine étaient apaisées de manière collective à l'occasion de cérémonies périodiques, que ce soit par les autorités politiques ou les communautés locales (notamment lors des rituels taoïstes de renouvellement cosmique, les jiao, toujours pratiqués aujourd'hui dans les campagnes chinoises.) Les descendants doivent honorer leurs ancêtres et se préoccuper de leur bien- être à occasions régulières, et ceux-ci, en échange, les assureront de leur bienveillance et ne causeront pas de tort aux membres vivants de leur groupe de parenté.* » (J. Thoraval)

Thoraval note aussi que « *l'âme d'une personne assassinée, c'est-à-dire celle que l'on nomme un kou-houen, une âme abandonnée ou solitaire, lorsqu'elle quitte le corps, sous l'influence des forces terrestres, laisse un cadavre apte à devenir dangereux. La nuit venue, il devient un Kiang-houei, démon vampire de l'espèce la plus dangereuse. Il cherche à s'emparer des vivants et son étreinte cause la mort immédiate de la victime.* »

Ou bien, comme dans la croyance thaïe, il peut prendre possession d'insectes répugnants.

En Afrique, Louis-Vincent Thomas (*Cinq essais sur la mort africaine*) décrit des revenants « *hirsutes, très maigres, car se nourrissant de mouches, marchant comme des automates, en faisant craquer leurs articulations, parlant d'une voix nasillarde… Quelques fois, ils sont sans tête, ou pourvus d'une tête grosse comme le poing, avec des yeux au milieu du front.* » Ils ne sont pas dangereux mais leur rencontre est un mauvais présage.

En Inde classique, existe le concept de « la bonne mort ». Il faut de préférence mourir chez soi, dans une période astrologique bénéfique « *de façon à assurer la plus calme transition de ce monde humain vers les espaces de l'au-delà : le monde du dieu de la mort où les âmes désincarnées sont censées se rendre après la crémation.* » (J.-C. Galley)

Il est aussi indispensable, après le rituel de la crémation, de bien faire éclater la boîte crânienne par « *plusieurs coups d'une perche de bambou* » afin de libérer l'esprit du défunt sous « *la forme d'une petite flamme bleue, mi feu-follet, mi-esprit, brûlante et affamée, qui se doit d'être refroidie et abreuvée. »*

Faute de quoi le mort est condamné à demeurer un spectre errant et dangereux. Les *morts improprement traités* deviennent des esprits nuisibles. Toute la planète croit donc à la possibilité pour les défunts de quitter le « monde des dieux » pour venir hanter le nôtre.
Il est écrit dans le *Bardo-Thödol*, le livre tibétain des morts, que l'esprit du défunt demeure, selon son degré d'avancement spirituel, plus ou moins longtemps dans des états intermédiaires (le bardo) avant de pouvoir soit se réincarner, soit accéder à la « *pure et parfaite Bouddhéité.* » Dans ces états intermédiaires, il doit apprendre à se débarrasser de toutes ses passions et croyances humaines, de tout ce qui le rattache à la vie terrestre. Contrairement aux rituels de la Rome antique, il est interdit aux parents et aux amis de pleurer car ce serait néfaste pour le mort et ne l'aiderait en aucune façon à se détacher de ses liens terrestres. Le *Bardo-Thödol* ne mentionne pas la possibilité pour l'esprit du défunt de revenir perturber l'existence des vivants. Toutefois, Bernard Formosa, auteur de *La mort chez les Thaïs bouddhistes*, soutient que la plupart des rites bouddhiques ont pour objectif principal d'éviter la « *mauvaise mort* », dans laquelle « *l'esprit égaré du défunt reste bloqué dans la dimension invisible du monde des humains et se transforme en esprit malfaisant* », en privilégiant la mort normale.
« La mort normale débouche toujours sur la crémation du corps. Sur le lieu de crémation, les moines, agissant en substitut des chamanes de l'époque pré-bouddhique, récitent des prières ayant pour finalité de transférer les âmes des morts au paradis. Une fois la crémation accomplie, ils tracent dans les cendres une forme humaine, tête tournée vers l'ouest, qui est la direction des morts, puis effaçant la première image ils en retracent une seconde, tête tournée vers l'est, qui est la direction de la renaissance. » (B. Formosa)
Pour les savants bouddhistes rappelons cependant que le monde que nous percevons, aussi bien dans l'ici-bas que dans l'Au-delà, constitue un immense réseau d'illusions cosmiques dépourvu de tout contenu réel. Tant que le défunt, disent les textes tibétains, éprouve toujours des désirs et des craintes, des sentiment de sympathie et de haine, et serait encore dominé par de violentes passions, les souvenirs de sa vie affective le retiendront prisonnier dans cette geôle que sont les mondes post-mortem.
« *À l'encontre de certaines traditions selon lesquelles l'homme se réveillant après la mort, contemplerait enfin une réalité nouménale, Le Bardo Thödol enseigne avec une admirable suite dans les idées, la continuité de l'illusion cosmique dans l'au-delà; celle-ci serait aggravée, doublée d'un état de rêve, d'une hallucination universelle à laquelle aucune conscience ne saurait se soustraire. Les dieux infernaux, paisibles ou irrités, l'Enfer même et ses*

tourments seraient autant de fantômes créés par l'esprit du défunt ; ils n'existeraient pas en dehors de lui. » (G. Kolpaktchy)

Les mondes d'outre-tombe

Tous ces ces mondes d'outre-tombe peuvent être explorés par les vivants au cours d'initiations spécifiques.

« *Que ce soit dans les rituels aborigènes ou indiens, chamaniques ou vaudou, orphiques ou druidiques, vous ne pouvez prétendre accéder à la connaissance essentielle des êtres et des choses sans avoir traversé le miroir terrifiant de votre propre mort. Peu importe la technique. Les prêtres vaudous font ingurgiter au postulant une drogue puissante qui va le jeter dans un coma de plusieurs jours -au point de les tuer parfois pour de bon (c'est la vie !). On dit que les Grecs des rituels orphiques étaient passés maîtres dans l'art très égyptien d'effrayer les jeunes gens de telle façon que ceux-ci voient réellement la mort se précipiter sur eux. Les grandes initiations ésotériques disparaissent peu à peu. Mais leur sagesse centrale est impérissable. Les films d'horreur et les sports dangereux représentent une tentative somnambulique de nos contemporains pour se trouver des substituts.* » (P. Van Eersel)

L'exploration des mondes post mortem est, comme nous avons pu le voir, l'un des objectifs des Mystères antiques qui invitent par différents procédés les mystes à en avoir un aperçu. Elle est aussi le thème privilégié des aventures de héros mythiques, se risquant dans des mondes décrits comme des paradis ou des enfers, auxquels ils ne peuvent accéder qu'en triomphant d'épreuves multiples et variées. Mais quel que soit le récit et d'où qu'il provienne, le héros, dans tous les cas, doit préalablement mourir à ce qu'il est, quitter son environnement familier, pour pouvoir accéder à ces mondes extraordinaires. Quitter le monde temporel pour entrer dans l'intemporel. Symboliquement ou physiquement, la mort reste un passage obligé pour tout « voyage de l'âme ».

À partir du moment où l'homme croit à un au-delà après la mort et à la possibilité pour l'âme du défunt de vivre une vie autonome, la communication avec ce dernier devient donc possible sous certaines conditions. Cette communication remonte à la nuit des temps et fait partie avec le tambour de la panoplie chamanique. Depuis la plus haute antiquité, la nécromancie ou divination par consultation des morts est largement pratiquée. Gilgamesh fait revenir son ami Enkidu d'entre les morts pour converser avec lui ; dans la Bible, Saül évoque l'ombre de Samuel par la bouche de la magicienne

d'Endor, Ulysse consulte en enfer le devin Tirésias, et Tertullien au IIème siècle évoque déjà les tables tournantes.
Marcelle de Jouvenel sans son livre *Au Diapason du Ciel*, relate les communications obtenues par écriture automatique avec son fils Roland, mort en 1946, à l'âge de 14 ans d'une maladie inconnue. Voici ce que révèle Roland à sa mère :
« *Les conversations médiumniques sont des contacts avec des esprits encore voisins de la Terre. Là est le phénomène d'interpénétration d'un plan dans un autre, mais cette zone est incommensurablement éloignée du Royaume. Ces incursions d'un plan dans un autre deviendront par la suite aussi familières que l'aviation est devenue courante. Pourtant, ce n'est pas parce que les hommes se sont construits des ailes qu'ils sont devenus des anges, ni parce qu'ils atteignent de hautes altitudes qu'ils se rapprochent de Dieu. Vous arriverez à communiquer avec l'invisible, mais cet invisible est aussi loin de la Divinité que vous l'êtes vous-même d'une étoile. Un jour viendra où scientifiquement ce monde sera en relation avec votre monde. Les études dirigées vers ce plan ne peuvent être en rien une profanation envers le Divin, car les rayons célestes ne pénètrent guère plus en ces régions que dans la vôtre. Un jour viendra où vous capterez les vibrations de ce plan, comme vous avez capté l'électricité, et elles vous seront perceptibles. Mais Dieu n'est toujours pas là. Ces régions sont aussi vastes et peuplées d'êtres aussi variés que votre Terre, vous pouvez y rejoindre le bien et le mal parce que tout y vit.* »
Toutes les communications avec les esprits ne sont pas aussi « pertinentes », aussi est-il fortement recommandé de rester extrêmement prudent.
« *D'un côté, il semble évident que nos correspondants dans l'au-delà nous suivent de près, sont parfaitement au courant de nos problèmes et souvent en savent plus que nous. De l'autre, il est malheureusement évident qu'ils nous présentent comme messages importants des banalités décevantes ou des histoires assez rocambolesques auxquelles, même avec une extrême bonne volonté, nous ne pouvons accorder crédit.* » (F. Brune & R. Chauvin)

Johannes Greber dans *Le Livre Mystérieux de l'Au-delà*, décrit ainsi le monde de l'au-delà :
« *Vous ignorez que tout ce que vous voyez sur votre terre sous une forme matérielle existe dans les sphères de l'au-delà sous une forme spirituelle. Il y a des formes, des demeures, des rivières, des arbres, des bois, des fleurs, des fruits, des aliments, des boissons, de l'or, des pierres précieuses, des vallées, de la musique, des chants, des parfums, des couleurs et des sons* ».

Rudolf Steiner voit ce monde des esprits comme une émanation de l'Esprit cosmique. Il s'agit d'un « *entrecroisement de forces invisibles, un réseau de lumière, de formes et de couleurs, personnifié et donc intelligent* », un monde peuplé d'entités supérieures ou inférieures à l'homme, plus ou moins densifiées selon leur proximité avec l'Esprit cosmique.
Les spirites admettent l'existence d'esprits composés de fluides éthérés, d'une vibration et d'une densité différentes de la nôtre, avec lesquels un médium a la capacité d'entrer en communication. Ces esprits peuvent être supérieurs, tels les esprits du dieu de l'*Ancien Testament* (où il est écrit que Dieu ne parle qu'à travers ses messagers). Leur unique but est d'aider l'homme à s'élever à un niveau supérieur, « *sur la voie qui rapproche de Dieu.* » Mais il existerait aussi un nombre considérable d'esprits inférieurs qui vivent dans un ou plusieurs plans d'existence invisibles à nos sens. Il y aurait des esprits en proie à d'atroces souffrances qui supplient de les aider « *avec des paroles émouvantes* ». Des esprits « *qui maudissent leur sort ainsi qu'eux-mêmes* », qui insultent et agressent, Des esprits criminels, les pires de tous, mais aussi des esprits moqueurs et mensongers qui font des blagues et des facéties, sèment le trouble et la discorde.
Le spiritisme s'est répandu comme une traînée de poudre au milieu du XIXème siècle au point que l'époque a été surnommée celle des « maboules des tables tournantes ».

L'engouement pour le spiritisme débute en 1847, dans un petit village de l'état de New York. Deux jeunes sœurs, Margaret et Katie Fox, âgées de 15 et 12 ans, affirment entendre des coups dans les murs de la ferme qu'elles habitent. Les deux sœurs ont l'idée de compter ces coups et d'entrer en conversation avec l'esprit frappeur ; elles apprennent ainsi qu'il s'agit de l'ancien propriétaire des lieux, assassiné par un voisin. Ce jour-là, les sœurs Fox inventent ce que l'on nomme l'alphabet spirite (a = un coup, b = deux coups, c = trois coups, etc.). L'enquête est rouverte et confirme les accusations de l'esprit. Les journaux s'emparent de l'affaire. L'alphabet spirite devient célèbre et les sœurs Fox font fortune en tant que médiums. À la fin de leur vie, l'un des deux soeurs reviendra toutefois sur ses déclarations, avouant avoir inventé de toutes pièces cette histoire. Sans le savoir, les sœurs Fox ont réinventé la « *planchette du pectoral du Grand Prêtre de Jérusalem »,* appelée oracle dans la bible. Carrée, garnie de quatre rangées de pierres précieuses, chacune gravée d'une lettre, elle forme une sorte d'alphabet ; les Israélites s'en servent pour consulter leur dieu. Le Grand Prêtre dénoue le pectoral et le place en position horizontale. Puis il détache

une lamelle d'or de son turban pour la positionner au-dessus des gemmes. Les esprits de Dieu utilisent alors l'énergie fluidique du Grand Prêtre pour mettre en mouvement la lamelle d'or qui heurte les pierres précieuses en fonction du mot qu'elle souhaite former.
Dix ans après les soeurs Fox, la vague spirite prend encore plus d'ampleur avec la publication du *Livre des Esprits* d'Allan Kardec (Léon Rivail). L'ouvrage édité à compte d'auteur, car aucun éditeur n'en veut, a un retentissement planétaire. Il est traduit dans les principales langues. Les têtes couronnées se disputent celui qui devient la nouvelle coqueluche des soirées mondaines. L'importance du Livre des Esprits est peut-être due au fait qu'il déborde le cercle des élites et touche même les milieux populaires. De nombreux cercles « d'ouvriers spirites » se constituent, voyant dans le spiritisme un « *secours, un espoir qui adoucit la douleur d'une réalité laborieuse* » et prouve « *que l'affliction même peut contribuer à la félicité.* »
Très méfiant vis-à-vis des dérives spirites à la mode de son époque, Kardec (dont la tombe au Père-Lachaise est encore aujourd'hui couverte de fleurs et d'ex voto en tout genres) a défini les principes fondamentaux d'une doctrine fortement structurée dans lesquels se retrouvent les invariants de la théosophie. Voici quelques uns des préceptes kardéciens :

- L'homme possède une âme ou Esprit, principe intelligent en qui réside la pensée, la volonté, le sens moral et dont le corps n'est que l'enveloppe matérielle.
- L'Esprit est immortel, le corps seul est périssable.
- Les Esprits, dégagés du corps charnel, constituent le monde invisible ou spirituel qui nous entoure et au milieu duquel nous vivons.
- La mort du corps ne change rien à la nature de l'Esprit qui conserve les aptitudes intellectuelles et morale acquises pendant la vie terrestre.
- L'Esprit porte en lui les éléments de son bonheur ou de son malheur ; il est heureux ou malheureux en raison du degré de son épuration morale; il souffre de ses propres imperfections dont il subit les conséquences naturelles.
- Rien de ce que l'homme acquiert pendant la vie terrestre en connaissance et en perfection morale n'est perdu pour lui ; il est dans la vie future ce qu'il s'est fait dans la vie présente.
- Le progrès est la loi universelle. En vertu de cette loi, l'Esprit progresse indéfiniment.
- Tout ce qui tend à élever l'homme, à dégager son âme des étreintes de la matière, que ce soit sous forme philosophique ou religieuse, est un

élément de progrès qui le rapproche du bien, en l'aidant à triompher de ses mauvais instincts.

Avec Kardec, le spiritisme est en passe de devenir une religion, même si son ami Camille Flammarion s'en défend: « *Le spiritisme n'est pas une religion, mais une science dont nous connaissons à peine l'ABC.* »

Léon Denis, continuateur de la philosophie spirite initiée par Allan Kardec, classe les Esprits en trois catégories *:*

- *Les Esprits supérieurs vivent d'une vie subtile, c'est-à-dire dégagée de la matière en proportion de leur degré d'avancement.*
- *Les Esprits bénéfiques sont une multitude dans l'espace. L'Antiquité les nommait : bons génies ; l'ancien christianisme, anges gardiens. Le spiritisme les reconnaît sous le nom d'Esprits familiers (ou Esprits protecteurs). Habituellement nous en avons plusieurs attachés à notre personne. Dans l'incarnation, ils furent nos parents ou nos amis ; ils nous ont connus, ils nous ont aimés, ils s'intéressent toujours à nous.*
- *Les Esprits inférieurs, encore alourdis par le poids de la matérialité, errent dans les sphères les plus basses en attendant que se réalise leur complet dégagement. Animés d'une vie inquiète et tourmentée, ils parcourent sans but les régions crépusculaires de l'erraticité, sans pouvoir comprendre leur état ni trouver leur voie. Ce sont les âmes en peine. Certains Esprits inférieurs peuvent infester les hommes et leur nuire. Ce sont les démons. »*

Selon une tradition universelle, dont on trouve trace dès la plus haute Antiquité, tous les fantômes ou les revenants ont succombé à une mort violente, assassinés ou suicidés. En Europe Centrale, jusqu'au vingtième siècle, il n'était pas rare d'empaler à des carrefours, les cadavres de suicidés ou de meurtriers après avoir pris soin de leur retirer le coeur. Pour éviter qu'ils ne deviennent des vampires. Les spécialistes nomment ce type de comportements: nécrophobie. Mais tous les trépassés ne sont pas considérés comme des dangers. Ces « *lambeaux de nous-mêmes* » peuvent aussi utiliser certains canaux inconnus pour délivrer des messages envoyés depuis l'au-delà aux humains que nous sommes, des sortes de bouteilles à la mer. Une fois le message délivré, ces fantômes n'ont plus de raison d'être et disparaissent le plus souvent. C'est ce que soutiennent les chercheurs Norman et Beth Scott, qui ont défini 5 phases incontournable de la hantise dans leur ouvrage: *Historic Haunted America.*

1) Localisation du lieu de hantise;

2) Recherche de l'événement déclencheur, empreint d'une émotion terriblement puissante, impliquant souvent l'amour et/ou une mort tragique;
3) Une première personne aperçoit le fantôme, puis d'autres qui soit le voient, soit sentent sa présence;
4) Les origines de ce fantôme sont étudiées et résolues;
5) Le fantôme disparaît.

« *La grande majorité des apparitions fantomatiques impliquent des endroits dans lesquels les souvenirs et les perceptions semblent habiter l'environnement, comme stockées dans un champ morphique et régulièrement rejoués (…) Pas moins de dix-sept fantômes, dit-on, hantent la Tour de Londres, site d'innombrables morts dramatiques dans l'histoire anglaise. Les apparitions sont en fait semblables à ces souvenirs greffés aux endroits où ils se déroulèrent. La tragédie d'une mère ayant perdu son enfant ou la dispute des amants qui se termine dans un bain de sang constituent des évènements qui ont toutes les chances d'être répétés à l'infini. Ces souvenirs gravés ou engrammés combinent les émotions, les images, les sons, les odeurs, ainsi que les perceptions tactiles liées à de tels évènements.* » (M. Morse)
Nous pouvons en effet admettre, comme le suggère le docteur Melvin Morse qu'un évènement ayant libéré une dramatique et violente énergie émotionnelle puisse s'enregistrer dans l'ambiant d'un lieu (le champ morphique) à la manière dont une action filmée s'enregistre sur une pellicule argentique ou magnétique. Les parapsychologues nomment ces évènement « apparitions localisées récurrentes » ou « souvenirs engrammes ».
Jean Prieur dans son livre: *Les morts ont donné signes de vie*, fait état d'une « *comédienne défunte qui, parvenue dans le monde des esprits, occupait son ciel à s'inventer de nouveaux succès théâtraux. Devant un public imaginaire qu'elle voulait enthousiaste, elle brillait de tout son esprit, tout son talent, de toute son éclatante jeunesse, se grisant d'applaudissements et de bouquets de rose, dont des témoins ont pu percevoir les manifestations auditives et matérielles.* » Et le docteur Morse cite le cas d'une femme décédée incapable de quitter le lieu où elle avait vécu et aimé. « *Sa présence, ses émotions et ses déplacements, stockés dans un champ morphique, ont été régulièrement rejoués dans la maison*. »
Il existerait donc un plan de l'existence post-mortem dans lequel certaines composantes du défunt, incapables de se défaire des souvenirs de leur vie terrestre, végéteraient en se repassant sans cesse le « même disque »? Ce

qui nous rappelle l'enfer tel que décrit par James Redfield dans *La dixième Prophétie*.
Dans *L'expérience de l'Après Vie*, Paul Misraki expose le processus permettant à l'âme de se constituer dans le monde de l'au-delà un labyrinthe de réalités fantasmagoriques dans lequel il peut se perdre. Suivant le principe même du bardo bouddhiste, l'illusion ne disparaît pas avec la mort. Elle peut rester plus ou moins imprégnée dans l'âme, en fonction du niveau d'élévation spirituelle et d'attachements aux valeurs matérielles.
« *Dans un premier temps, le désincarné se laisse persuadé par ces fantasmes qu'il prend pour des réalités extérieures à lui-même et auxquelles il ne commande pas; mais vient le moment où il s'aperçoit qu'il lui est possible de les diriger, de les interrompre, de les transformer, de les orienter à sa guise. La tentation est grande de se lancer dans des élucubrations agréables, en brodant sur des thèmes de sa vie passée, embellies à volonté selon le goût de chacun.* » (P. Misraki)
Mais il arrive aussi que l'âme donne consistance à des images très désagréables ou tragiques, refoulées dans le subconscient… C'est dans ces cas -là que le fantôme peut réclamer de l'aide.

Éloïze Mozzani a collecté une grande quantité de contes et légendes en provenance de toutes les régions de France et publie en 2014: *Légendes et Mystères des régions de France.* Constatation est faite à la lecture de ce livre fourmillant d'informations que chaque région de France possède son ou ses lieux hantés, qui une abbaye, qui un château, qui une lande ou une fontaine. La plupart de ces légendes de fantômes sont interchangeables: il s'agit de religieux ou religieuses ayant été massacrés à la Révolution que l'on entend prier certaines nuits, de vertueuses châtelaines ayant succombé sous les coups d'un époux irascible et dont on peut apercevoir la silhouette douloureuse errer sur les remparts, de lavandières criminelles condamnées à laver leur linceul jusqu'à la fin des temps, de prélats ayant renoncé de leur vivant à une promesse faite à Dieu… Etc.
Il est fascinant de constater avec quel empressement l'Église s'est emparée de la croyance populaire dans les revenants pour en faire des âmes pécheresses en proie à une sanction divine.
« *L'anse du Loch, entre Plogoff et Primelin, est un purgatoire de noyés qui, à la veille de la Toussaint, sortent la tête de l'eau en hurlant; ils se réchauffent au tas de varechs allumés pour eux et parfois même effectuent un pèlerinage jusqu'à la chapelle de Notre-Dame-de-bon-voyage.* » (A. le Braz)

Ces misérables formes humaines sont des morts en mer, c'est-à-dire n'ayant pas pu recevoir l'extrême-onction, et donc en état de péché mortel.
Fort heureusement certaines légendes ont su conserver une distanciation malicieuse vis-à-vis de l'OPA chrétienne, comme celle des Dames du Pont d'Arcis-sur-Aube : *« Jadis des nonnes tombèrent avec voiture et équipage dans la Fosse-aux-Pierrres, au nord d'Arcis-sur-Aube et disparurent pour toujours. Le pont situé non loin prit l'appellation de pont des nonnes. Selon la légende cet accident fut provoqué par l'apparition nocturne sur les eaux de dames fantomatiques, gracieuses et souriantes. Quand la diligence passait, ses occupants se penchaient tous du même côté pour les voir et la voiture versait et disparaissait pour toujours.* » (E. Mozzani)
Il n'est pas une région de France qui n'ait sa Dame Blanche. Elles sont rarement méchantes. Ces sont avant tout des apparitions prévenantes, bénéfiques voire protectrices, de bonnes fées en quelque sorte.
Gabriel Gravier (*Légendes d'Alsace*) écrit que « *les dames blanches évoquent certainement le lointain souvenir d'une déesse, ou d'une druidesse qui ont fait place à une châtelaine du Moyen-Âge en se christianisant. Car si les druides ont fréquenté les parages, on est autorisé à voir dans ces dames blanches un souvenir hérité des Gaulois.* »
Encore aujourd'hui la Dame Blanche prise en auto-stop, qui prévient de la dangerosité d'une virage avant de disparaître, demeure une vivace légende rurale.

Dans *La face cachée du temps*, le philosophe Michel Hulin distingue deux sortes d'au-delà : les au-delà proches que décrivent les visions spirites, qui rendent possibles les passages entre les mondes et correspondent d'une certaine façon au monde astral védique, et les au-delà sans retour, sièges des paradis et des enfers, correspondant au monde causal.
Mais il existe aussi d'autres types d'au-delà: les au-delà d'à côté.

Les au-delà d'à côté
Le folklore populaire a de tout temps donné crédit et figure à des lieux invisibles, mitoyens du nôtre, peuplés d'elfes, de fées, de géants, de génies-maîtres, d'esprits de toutes sortes, constituant le décor et le thème privilégiés des contes de fées et de l'héroic fantasy. Cette croyance perdure encore aujourd'hui. L'étonnant documentaire : *Enquête sur le monde invisible* de Jean-Michel Roux nous apprend que les Islandais sont tout-à-fait capables de détourner le trajet d'une autoroute pour préserver « une université elfe » qu'un clairvoyant a repérée. Et il n'est pas rare que des entreprises de

travaux publics renoncent à des projets pour ne pas attiser la colère des elfes. En Islande 62% des habitants sont fermement persuadés de l'existence du peuple elfique.
Et en Irlande, on persiste à croire que, « *pendant les trois jours et nuits symboliques que dure la fête de Samain* (autour du 1er Novembre, plus exactement la nuit de la pleine lune la plus proche de cette date), *dont les manifestations folkloriques d'Halloween en sont l'aspect populaire, les deux mondes, celui des vivants et celui des dieux communiquent sans problème, et la plupart des grandes légendes épiques de l'Irlande ne se font pas faute d'insister sur cette datation : c'est à ce moment-là que se produisent les grandes aventures des héros qu'ils soient humains, surhumains ou divins.* » (J. Markale)
Samain est le moment où les tertres servent de portails pour l'Autre Monde. Ses habitants sont invisibles pour les humains ; seuls quelques rares initiés peuvent les voir. Pour Markale, il existe des « *règles très précises concernant les rapports qu'entretiennent les humains avec les gens de l'Autre Monde celtique. Les tertres mégalithiques sont certes habités et personne ne peut en douter, mais on ne pénètre pas impunément dans des domaines interdits. D'ailleurs, dans la tradition gaélique d'Irlande, les cairns, où résident les dieux, les héros et les défunts sont connus sous l'appellation de sidh, terme gaélique qui signifie paix et sérénité.* »
Les dieux rustiques slaves et celtes, face à la pression chrétienne, ont tôt fait d'émigrer vers le folklore, devenant des «*minores*», de petites divinités, qui « *peuplent l'univers matériel et spirituel d'une innombrable foule de bons et de mauvais esprits.* » (F. Guirand)
Le peuple affectionne particulièrement les *« minores »,* car ils représentent à ses yeux une explication à tous les phénomènes mystérieux de la nature.
Il en va de même au Japon, où « *tout est pénétré, soutenu, mu par des forces ou des esprits appelés tantôt chi, tantôt lama ou encore Shintaï ou kami.* » (H. O. Rotermund)
« *Le terme shintai désigne le réceptacle des divinités, c'est-à-dire proprement le « corps » de leur manifestation. Tout objet (boîte, miroir, bâton, sabre, arbre, pierre…) peut devenir pendant un laps de temps, un shintai, de manière symbolique à l'occasion de rituels propriatoires, par exemple, ou de façon spontanée, à l'occasion d'expériences numineuses lors desquelles une divinité ou une force surnaturelle semble se présenter à la conscience de l'extatique.* » (B. Traversi)
Chaque terroir possède ses créatures spécifiques qui exigent souvent des hommages respectueux; tant que ces hommage perdurent doublés d'un

sincère respect, ils se montrent bienveillants, peuvent se lier à une maisonnée, à une lignée ou à une famille et leur apporter protection et bonne fortune, tels les fameux brownies qui font le régal des veillées écossaises.
En Russie, malgré les pressions de l'église orthodoxe et du communisme, la croyance populaire reste forte et les différents esprits présents dans la nature, qu'ils se nomment Domovoï, Banniks, Lechy, Polevik, ou Roussalka demeurent encore foisonnants et vivaces. En 1946, le folkloriste Vladimir Propp publie: « *La racine historique du conte merveilleux* » dans lequel il fait remonter les contes russes aux rites d'initiation des sociétés primitives. Pour Propp, dans cet immense pays qui n'alphabétise ses populations qu'à partir des années 20, le conte a toujours constitué le vecteur privilégié de la transmission d'un savoir populaire.

Au dix-neuvième siècle, toutes sortes de récits populaires horrifiques sont compilés avec plus ou moins de bonheur par des écrivains locaux, érudits, instituteurs, curés passionnés ou poètes amateurs… mettant en scène un imaginaire fantastique composé de goules, de spectres, de loup-garous, de vampires, de démons, de fées, de sorciers, de géants et autres créatures surnaturelles qui viennent perturber le quotidien des humains, toutes ces *« étranges entités que la fantaisie des hommes a engendrées au fil du temps.* » (J.L. Borgès)
La fonction de ces récits est avant tout de lutter contre les peurs de l'homme, menaces extérieures enfouies au plus profond de son paléo-cortex, résidus des temps obscurs où la nature était perçue comme une menace, mais aussi crainte des forces intérieures qui peuvent à tout instant transformer un humain en monstre. Au vingtième siècle, des écrivains comme Claude Seignolle (*Contes, récits et légendes des Pays de France*), Henri Pourrat (*Le trésor des contes*) Jean Markale (*Contes populaires de toute la France*), Dominique Camus (*Contes d'outre-tombe*) ont compilé à la suite de longues enquêtes cette mémoire populaire, puisant en particulier dans les nombreuses publications locales qui les ont précédés : *Légendes et Histoires du beau pays de Normandie*, recueillies par Francis Yard (1920), *Contes de Gascogne* de Bladé (1870), *Contes populaires de Lorraine* par Y. Cosquin (1886) *Légendes de France* d'Henry Carnoy (1885) *Contes de la terre et de la mer* de Sébilllot (1883), *Contes traditionnels* de Jean Fleury (1881) *La légende de la mort en Basse-Bretagne* d'Anatole le Braz (1881), etc. On y découvre tous les archétypes du fantastique et de l'épouvante popularisés par le cinéma de genre: un lieu clos, un village, une ferme, dans lequel un

individu ou un groupe restreint d'individus est confronté à une menace horrifique en provenance des au-delà d'à côté…
Ces contes traditionnels ne sont pas un produit culturel comme on l'entend de nos jours, une oeuvre élaborée à destination d'un public consommateur. C'est au contraire une création du peuple lui-même, en cela, « *il est l'unique moyen que le peuple a de se faire entendre, de dévoiler ses émotions, ses rêves et sa poésie*. » (H. Pourrat) On les surnomme « récits de longue veillées » Le conteur avait à sa disposition des histoires de tout formats correspondant aux différents moments de la veillée, des histoires à faire rire ou à pleurer, à méditer, à faire peur… C'est ainsi qu'au fil du temps, ont pu naître des mythes.

Le fantastique est fils de la Nature. Les peurs ancestrales les plus profondes sont étroitement liées à la peur du noir que l'humanité a évacuée avec l'électricité, à la peur des forces élémentaires que la modernité a métamorphosé en peurs sociales, aux croyances et superstitions que la raison scientifique n'a pas su complètement éradiquer, à ces résidus de croyances animiques qui veulent nous faire croire que chaque lieu possède une âme et grouille d'esprits dotés de pouvoirs surnaturels.
Certaines peuplades primitives ont conservé le don de ressentir, de percevoir, les esprits qui imprègnent les lieux, caractéristique que l'homme moderne aurait complètement perdue. Ainsi peuvent-elles rester en contact avec des génies, des divinités, des entités, des éléments subtils associés à des forêts, des fleuves, des sources et se connecter à un plan magique pour obtenir de ces esprits aide et assistance. (Lire à ce sujet *Les Jardins de Findhorn* d'Eleen et Peter Caddy qui raconte comment le couple a réussi à transformer une lande aride en un luxurieux jardin en collaborant avec les esprits des lieux.) Philippe Descola qui a partagé plusieurs années de sa vie avec une tribu Jivaro, les Achuar, a pu constater qu'ils croient « *que la plupart des plantes et des animaux possèdent une âme (wakan) similaire à celle des humains, une faculté qui les range parmi les personnes en ce qu'elle leur assure la conscience réflexive et l'intentionnalité, qu'elle les rend capables d'éprouver des émotions et leur permet d'échanger des messages avec leurs pairs comme comme avec les membres d'autres espèces, dont les hommes.* » (P. Descola)
Les esprits des lieux sont le plus souvent incarnés dans la matière existant sur leur domaine. L'esprit des marais sera fait de tourbe, l'esprit d'une montagne de rochers, celui d'une plaine alluviale, de limon, le génie d'une rivière sera liquide ou pourvu d'écailles et d'une queue de poisson. Les lacs

et les rivières, qui représentent un grave danger pour des hommes ignorant la nage, sont souvent peuplés d'entités menaçantes, belle sirène qui peigne ses longs cheveux ou hideux batracien géant dont l'unique but est d'attirer l'imprudent au fond de l'eau pour le noyer. Les Indiens des plaines imaginent les esprits des eaux divisés en deux catégories, ceux des torrents qui ont figure d'homme et ceux des eaux souterraine qui ont figure de femme.
Vassaux obéissants de mère Nature, ces esprits vivent dans une dimension qui se dérobe généralement au regard des hommes. Certains d'entre eux peuvent être perçus sous une forme lumineuse. Cet aspect fantomatique, qui a le pouvoir de se distordre, se déformer, se réduire à l'état gazeux, peut aussi matérialiser des paysages, des édifices et bien sûr des créatures susceptibles d'entrer en contact avec l'homme.
Les esprits des feuilles sont considérés comme bénéfiques, par association entre la feuille et l'aile d'un esprit céleste souvent bienveillant. L'esprit de la feuille est aussi un esprit qui guérit. Tandis que les bulbes et les racines sont plutôt perçus comme des esprits à principe négatif car souterrains. Mais en même temps leur puissance magique est immense quand on sait la contrôler… Du bulbe, de la racine nait la vie!
Les esprits mauvais sont dans le monde invisible l'incarnation des maladies. C'est contre ces esprits que le chamane doit se battre pour sauver le malade. Quand on confère une représentation matérielle à l'esprit mauvais, c'est souvent un monstre quadrupède, tétraptère (deux paires d'ailes d'insecte) dont les membres postérieurs sont munis de serres ou de griffes. Beaucoup d'esprits mauvais sont un mélange d'animaux terrestres et célestes, mammifère et insecte, mammifère et oiseau… En règle générale, plus l'esprit est ornithomorphe (plus il est oiseau) moins il est mauvais, car l'oiseau est dans de nombreuses traditions un messager des dieux, le plus souvent bienveillant. Le concept d'esprit mauvais, quand il ne se rattache pas à une représentation animale ou bulbaire est souvent lié à l'idée de souffle mauvais: « *Il n'a pas de bouche, il n'a pas de membre, il n'a pas de visage, il fulmine partout comme l'éclair et enveloppe l'homme comme un vêtement sombre; Il l'étouffe et le torture.* » lit-on sur une tablette d'Akkad.

Les esprits ne possèdent pas de forme définie une fois pour toutes; ils peuvent apparaitre sous une forme dans certaines circonstances et sous une autre dans d'autres. Beaucoup de déguisements rituels et de masques, africains ou océaniens, sont censés les représenter. Ces déguisements et ces masques sont surnommés les « *costumes des dieux* ».

L’homme qui croit aux esprits doit savoir que s’il a une bonne pensée, une bonne conduite, s’il se trouve dans une bonne entente avec la Terre, le Ciel et le monde des morts, tout ira bien pour lui ici-bas et dans l’au-delà ! Si par contre, il a manqué de respect à la Terre, au Ciel ou au monde des ancêtres, il va provoquer la colère des esprits et les pires calamités s’abattront dès lors sur lui, dans sa vie et après sa vie….

Novalis affirme que « *le monde des esprits nous est en fait déjà ouvert, toujours manifeste, lorsqu’on donne au commun un aspect mystérieux, au connu la dignité de l’inconnu, au fini l’apparence de l’infini.* »

….

11 L'HOMME MULTIPLE

Le psychologue américain William Sheldon partage l'humanité en 3 catégories qu'il nomme morphotypes : les viscérotoniques, les somatotoniques et les cérébrotoniques. Ces trois morphotypes, qui se combinent pour constituer une personnalité spécifique, correspondent peu ou prou à la représentation d'une humanité communément partagée entre tempéraments physique, émotionnel et intellectuel. Nous pouvons trouver une équivalence de cette triple compartimentation de la personnalité chez les occultistes du XIXème siècle. Ainsi Papus, figure marquante de ce mouvement, écrit dans son *Traité de Magie élémentaire* :
« *Ces trois natures, nature lymphatique du bœuf, nature sanguine du lion, nature nerveuse de l'aigle, ne sont que des êtres animaux en nous, et si la volonté ne venait pas les diriger et les maîtriser, l'homme n'existerait pas réellement. Quand ces trois inconscients sont dominés et régis par un conscient qui les synthétise, apparaît l'image du sphinx.* »
Et, selon Papus, ce n'est peut-être pas un hasard si la réponse à l'énigme que pose le sphinx à Œdipe est l'homme.

Dans l'*Ancien Testament*, ces dynamiques animales sont appelées « vivants ». La synergie entre les 3 « vivants » (le lion, le taureau ou bœuf et l'aigle) constitue l'homme qui de fait devient un quatrième vivant. La synthèse de ces quatre vivants est non plus représentée dans la pensée judéo-chrétienne par le sphinx, mais par l'ange tétramorphe, qui se tient au pied du trône de Dieu. Le Livre d'Ézéchiel (VIème siècle av. J.-C.) le décrit ainsi :
« *Le premier Vivant est semblable à un lion, et le deuxième Vivant est semblable à un jeune taureau et le troisième Vivant a la face d'un homme, et le quatrième Vivant est semblable à un aigle qui vole. Et les quatre Vivants ont chacun d'eux six ailes, et tout autour et au-dedans, ils sont plein d'yeux*. »
Au début du premier millénaire, dans le but d'assurer aux Évangiles la plus large diffusion possible et l'adapter à différents tempéraments, l'Église s'inspire du tétramorphe. Comme l'illustrent de nombreux vitraux, elle associe Luc avec le bœuf, Marc avec le lion, Jean avec l'aigle et Matthieu avec l'homme. Chaque « vivant » peut donc revendiquer un Évangile lui correspondant.

Le 3 demeure chez les Chrétiens la norme de la constitution humaine. C'est la fameuse séparation entre l'âme, l'esprit et le corps. Saint Paul enseignait que le corps du Christ, étant dans le tombeau, son âme descendit aux enfers,

tandis que son esprit fut mis en dépôt entre les mains du Père. Pour les Chrétiens, l'âme serait un médiateur entre l'esprit immatériel et le corps matériel. Elle permettrait à l'esprit d'être relié au corps, de l'habiter, de l'utiliser et de le faire évoluer. Saint Augustin affirme que Dieu communique avec les hommes par trois genres de visions.
« *Les visions corporelles, qui sont extérieures et affectent les sens, les visions psychiques ou mentales qui sont intérieures et se dessinent aux seuls yeux de l'âme, enfin les visions intellectuelles qui, même sans image ni parole, savent communiquer l'intelligence de ce qu'elles ont à dire.* » (Augustin)
Autrement dit : « *la première assimilation de ces trois registres est : « tête, coeur, ventre », et symbolise les registres des perceptions de l'homme : perception intellectuelle du mental (sagesse, excellence du cérébral), perceptions émotionnelles de l'astral (force, excellence du coeur) et perceptions physico-éthérique (beauté, excellence du corps)*. » (C. Imbert)
Ce qui rejoint les morphotypes de Sheldon et peut correspondre à la vision tripartite de l'âme telle que la définit Platon: d'une part, les pulsions charnelles (en grec épithumia), d'autre part les élans généreux du coeur (en grec Thumos) et enfin la raison logique (logos).

En Inde, 3 corps similaires sont reconnus : le physique, le subtil et le causal. Auxquels il faut ajouter 3 dynamiques humaines *:* les *gunas*. Résumons-les grossièrement : la première, *tamas,* correspond à l'inertie et à l'ignorance. La seconde, *rajas*, à l'action, la force, la violence, la passion et la douleur. Et la troisième *sattva*, à la bonté, la pureté, l'harmonie, l'intelligence et la joie. Elles sont surnommées les 3 pouvoirs de l'énergie de *Prakriti*.
« *L'homme terrestre est triple,* dit la *Bhagavad-Gita*, *comme la réalité qu'il reflète : intelligence, âme et corps. Si l'âme s'unit à l'intelligence, elle atteint Sattva, la sagesse et la paix. Si elle demeure incertaine entre l'intelligence et le corps, elle est dominée par Rajas, la passion. Si elle s'adonne au corps, elle tombe dans Tamas, la déraison et l'ignorance*. ».
On trouve dans la relation chrétienne entre âme, corps et esprit une interaction similaire .
« *Le degré de développement d'un être humain dépend des inclinaisons de son âme. Plus celles-ci s'harmonisent avec celles de l'esprit, plus l'homme est parfait; plus elles cherchent dans le corps leur satisfaction, plus il est imparfait.* » (R. Steiner)
Certaines superstitions de la Rome antique véhiculaient l'idée que l'homme possédait trois esprits: l'un descendait aux enfers: les Manes, un second

montait au ciel, c'était l'Anima, et un troisième demeurait près de la tombe, incapable de se détacher du corps: l'Umbra.

Ces triples constitutions humaines reflètent la croyance en la triple manifestation divine, car « l*e corps de l'homme est à l'image de Dieu* » : Grande Trinité chez les Hindous (*Shiva, Vishnou, Brahma*), Trinité chez les Chrétiens (le Père, le Fils et le saint Esprit), trinité morale chez les Zoroastriens (bonne pensée, bonne parole et bonne action), triple Joyaux chez les Bouddhistes (Bouddha, Dharma, Sangha) etc.

Les nombres sacrés

Dans l'imaginaire chrétien, le trois n'est pas seulement d'essence divine, il peut être aussi de nature démoniaque.

« *Il existe un lieu à l'intérieur de l'homme, plein de peurs, d'égarements, d'excitations, de tentations, de sentiments de dégoût, de honte de l'amour* , séparé en trois couches d'ombres : *Égoïsme, paresse mentale, veulerie, indifférence, cupidité, amour des biens matériels, et propension à fabriquer des fantasmes, constituent la première couche de l'ombre. Céder aux impulsions qui n'émanent pas de soi-même, de peur que l'on vous rejette, constitue la seconde couche de l'ombre. La perte de la gaieté, de la confiance et du plaisir de vivre constitue la troisième couche de l'ombre* ». (*Méditations sur les 22 arcanes majeurs du Tarot*)

Ce qui est illustré par les 3 tentations du Christ, dans l'*Évangile selon Matthieu* : le désir, la peur et le conformisme.

Les Bouddhistes, tout en accréditant une triple constitution de l'homme, *Kârana, Linga, Sthûla,* similaire à celle du Christianisme, privilégient cependant 5 *skandhas* (composantes de l'égo) : *rûpa* (le corps), *vedanà* (la sensation), *samjnà* (la perception), *samskâra* (le mental) et *vijnâna* (la conscience). De même, certains courants de l'hindouisme, en plus des 3 *gunas* précités, distinguent 5 *prânas* (ou souffles): le *prâna* proprement dit ou souffle de vie, l'*appâta* ou souffle de mort, le *samâna* qui régit les échanges entre ces deux souffles, le *vyâna* qui distribue les énergies vitales à travers tout le corps et l'*udâna* qui établit la communication entre le physique et l'esprit.

L'ésotérisme chi'ite nous assure lui aussi que l'âme possède 5 composantes, que l'historien Michel Tardieu traduit par Intelligence, Science, Pensée, Réflexion et Conscience, dont l'équilibre est nécessaire à la perfection de l'homme.

Si le 3 est considéré comme le nombre de la manifestation: il découle du 1 (l'unité divine) et du 2 (sa création), et peut dès lors donner naissance aux « dix mille mondes », si le 5 est le nombre de nos sens et symbolise l'épanouissement (les 4 éléments : eau, air, feu, terre, plus l'esprit), les ésotéristes semblent toutefois leur préférer le 7, correspondant aux 7 cieux, aux 7 terres, aux 7 mers, aux 7 jours de la semaine, aux 7 planètes, aux 7 notes de musique, aux 7 couleurs de l'arc-en-ciel, aux 7 pas du Bouddha, aux 7 degrés de l'Initiation, aux 7 circonvolutions autour de la Ka'ba, etc. En Inde, on compte 7 centres cérébro-spinaux (chakras ou lotus astraux) équivalents à « *des portes conçues par le Divin*. »
Pour rappel : les 7 chakras sont situés au niveau du périnée, du sacrum, du nombril, du cœur, de la gorge, du « troisième œil » et de la fontanelle.
Ces mêmes ésotéristes sont persuadés que l'homme possède 7 corps. Il y aurait le corps physique, le corps éthérique, le corps astral, le corps mental, le corps causal, le corps bouddhique et le corps atmique. Ces corps ne sont pas empilés mais s'interpénètrent de manière subtile. Définissons-les brièvement, sachant que les adeptes du New Age se disputent sur leurs définitions. Le corps physique est le véhicule qui permet à l'âme d'évoluer dans la matière. Le corps éthérique est le réceptacle de la mémoire des expériences. Le corps astral reflète l'état psychique. Il se nourrit d'émotions et de sentiments. Il peut être visible par les clairvoyants et correspond peu ou prou à ce que l'on nomme l'aura. Le corps causal est aussi appelé corps « karmique ». Il stocke les expériences au cours de vies multiples. Il est donc profondément lié à la croyance en la réincarnation. Le corps mental existe dans le monde des idées. Il renferme toutes les capacités de raisonnement. Le corps bouddhique est le corps de l'amour. Il n'existe que chez ceux qui ont dépassé l'obstacle de l'égo. Le corps atmique est la part du divin que nous détenons en nous; saint Paul le nomme le « *corps de gloire* ».
Edouard Shuré décrit dans *Les grands Initiés* comment s'est constitué l'homme multiple à partir du 7. Comment une semence ou « vapeur légère » (l'âme) serait tombée du « divin éther », traversant les unes après les autres les 7 sphères planétaires, se chargeant au fur et à mesure de vie, de matière et de douleur.
« *…Vois-tu une semence lumineuse tomber des régions de la voie lactée dans la septième sphère ? Ce sont des germes d'âmes. Elles vivent comme des vapeurs légères dans la région de Saturne, heureuses, sans souci, et ne sachant pas leur bonheur. Mais en tombant de sphère en sphère, elles revêtent des enveloppes toujours plus lourdes, elles acquièrent un nouveau*

sens corporel, conforme au milieu qu'elles traversent. Leur énergie vitale augmente, mais à mesure qu'elles entrent dans des corps plus épais, elles perdent le souvenir de leur origine céleste. Ainsi s'accomplit la chute des âmes qui viennent du divin Éther. De plus en plus captivées par la matière, de plus en plus enivrées par la vie, elles se précipitent comme une pluie de feu, avec des frissons de volupté, à travers les régions de la douleur, de l'amour et de la mort, jusque dans leur prison terrestre. » (E. Shuré)

Et si l'on en croit Rudolph Steiner, ami de Shuré, l'âme doit repasser après la mort par ces mêmes 7 sphères planétaires d'incarnation pour retrouver sa pureté éthérique. Comme une sorte de décontamination des toxines terrestres.

« *Tout d'abord la Lune, où l'âme va ressentir ce qu'elle a fait subir aux autres, douleurs physiques et souffrances morales. Elle liquide d'une certaine façon le karma négatif de l'existence dont elle vient d'être libérée. Elle passe ensuite dans la sphère Mercure, avec pour seul bagage le bien qu'elle a fait lorsqu'elle était sur Terre. Sur Mercure, l'âme se débarrasse des effets des maladies et des états de santé qu'elle a pu endurer au cours de son existence terrestre. Ainsi libérée de ce fardeau, elle gagne la région de Vénus où elle devra abandonner toutes ses idées, ses pensées, ses représentations mentales, pour ne garder que ce que nous connaissons sous le nom d'amour. L'âme peut ainsi accéder au jugement du Soleil. Elle est confrontée à trois entités solaires, Exusiaï, Dynamis et Kyriotetes ; ces entités peuvent voir de quelle manière, lorsqu'elle était incarnée, l'âme a pensé, senti, vécu et accompli le bien. Et à partir de ce constat, est établi le profil de sa future réincarnation. Ensuite, l'âme est confrontée aux « entités de Mars », qui décident des évènements de sa future incarnation. Sur Jupiter, elle découvre ce qui lui arrivera dans le détail au cours de sa prochaine vie terrestre. Et pour finir, une fois dans la sphère de Saturne, l'âme est endormie et enfermée à nouveau dans le monde matériel. Elle se prépare à sa nouvelle « chute ».* (R. Steiner)

Shuré et Steiner n'ont fait que réactualiser un très ancien récit du second siècle après J.-C.: *Le rêve d'Hermès,* attribué à *Hermès Trismégiste*, personnage légendaire dont on dit qu'il fut l'inventeur de l'alchimie. En remontant encore plus loin dans le temps, on trouve gravé sur des tablettes sumériennes un superbe texte, *La descente aux enfers d'Ishtar*, dans lequel la déesse passe 7 portes pour chaque fois se débarrasser d'un attribut ou d'un vêtement symbolique qu'elle récupèrera à sa sortie des enfers. En voici un extrait:

« *Elle s'équipa des Sept Pouvoirs,*

Après les avoir rassemblés et tenus en main,
Et les avoir tous pris, au complet pour partir !
Elle coiffa le Turban, Couronne-de-la-steppe ;
Se fixa au front les Accroche-coeur ;
S'ajusta au cou le Collier de lazulite ;
Disposa également sur sa gorge les Perles couplées ;
Se passa aux mains les Bracelets d'or ;
Tendit sur sa poitrine le Cache-seins « Homme ! Viens! Viens ! »
S'enveloppa le corps du pala, Manteau royal,
Et maquilla ses yeux du Fard « Qu'il vienne ! Qu'il vienne ! »
En pénétrant en Enfer *Ishtar* doit abandonner tout pouvoir, tout désir de séduction et d'amour de soi, toute image valorisante d'elle-même, toute caractéristique matérielle…
Dans la mythologie égyptienne, le défunt doit également franchir 7 portes pour quitter le monde des vivants et accéder au royaume d'*Osiris.*
Le sept, dans toutes les traditions ésotériques, correspond aux degrés d'élévation permettant d'accéder à l'au-delà. On le trouve dans les rituels chamaniques avec les 7 degrés du poteau du sacrifice, l'Axis Mundi, que l'officiant doit escalader durant la transe, avec les 7 degrés de l'initiation mithraïque, avec les 7 pas du Bouddha qui le conduisent au sommet du monde, etc. Mais les ésotéristes ne sont pas les seuls à conférer un aura magique au sept. Une croyance populaire qui perdurera jusqu'au début du vingtièmes siècle veut que le septième fils (ou la septième fille) d'une famille naisse guérisseur.
Le 3, le 5, et le 7 sont donc considérés comme des nombres sacrés, des nombres permettant de mesurer l'invisible. Pour les occultistes, l'étude de ces nombres et de leurs multiples combinaisons permettrait donc d'aborder et de mieux comprendre les mondes du supra sensible.

Mais ces nombres ne sont pas les seules composantes du corps humain plébiscitées par les croyances spirituelles. Ainsi, les anciens Égyptiens en dénombrent 10, dont le *khat* (le cadavre qui doit être momifié pour survivre dans l'au-delà), le *ka* (sorte d'image idéale de la personne), le *ba* (lien entre le monde des morts et celui des vivants), l'*ombre* (qui peut conserver une autonomie après la mort), le *cœur* (qui enregistre les « étapes de la vie » et qui est pesé lors de la célèbre pesée des âmes)… Et le Bouddhisme thaï, jusqu'à 32 qu'il nomme *khwan*. Les bras et les jambes possèdent chacun leur *khwan*, tout comme le crâne, les yeux, les oreilles, le nez, les doigts ou les

poils… Chaque composante du corps disposant d'une sorte d'autonomie spirituelle.
En Méso-Amérique, tout corps est constitué à minima de quatre éléments: le Tomacayo, le Tonalli, le Teyolia et l'Ihiyotl. Si le Tonalli peut se séparer du corps temporairement, le temps du rêve ou du coït, seul l'Ihiyotl subsiste après la mort. Bien que ces éléments soient liés chacun à un organe spécifique, ils sont sans substance et irradient tout l'organisme. Le Tonallli (ou Tonal) a la particularité de pouvoir être partagé avec une plante ou un animal qui devient dès lors l'alter-ego de l'individu et suit une destinée parallèle.
En Afrique, il est coutumier de demander avant de s'adresser à quelqu'un, quelle « personne de la personne » est actuellement présente ? De nombreuses communautés dites primitives attestent la constitution multiple de l'homme faite de composantes qui le rattachent, les unes à la vie matérielles, les autres lui ouvrant un accès sur l'immatériel.
L'Islam sunnite est une exception, les croyants ne doivent en aucun cas perdre leur temps à savoir si l'homme est dual, triple, quadruple ou quintuple. La délivrance passe exclusivement par une dévotion sincère à *Allah*, qui est à la fois « *l'apparent et le caché* ». Le positionnement musulman face aux énergies multiples qui composeraient le genre humain peut être résumé par une phrase de al-Sayrafî, historien du douzième siècle :
« *Ne regarde pas ton propre extérieur ni ton propre intérieur, mais regarde tout comme appartenant à Dieu*. »

« Il y a tout un courant de pensée, très riche, où se mêlent un peu diverses eaux, spirites, théosophiques, occultes, mais aussi hindouistes, bouddhiques et même africaines. Selon ce courant de pensée, l'être humain serait constitué de toute une série d'éléments. On peut tout aussi bien parler de plusieurs corps emboités les uns dans les autres, ou se représenter l'être humain un peu à la façon d'un oignon. L'idée commune à tous ces schémas de représentation c'est qu'à notre mort il n'y a pas simplement séparation de l'âme et du corps, mais toute une série de détachements successifs. Alors les éléments que nous abandonnons peu à peu, comme des enveloppes, comme de vieux vêtements, des carapaces ou des « coques », ne seraient pas anéantis aussitôt qu'abandonnés, mais garderaient encore pendant un certain temps un reste de l'énergie vitale que nous leur avons prêtée en les portant, ne s'éteignant que lentement, très lentement. » (F. Brune & R. Chauvin)

Psyché & holons

La croyance populaire veut que « *chaque homme porte en lui une femme.* » Et, dans toutes les traditions spirituelles, la perfection ne peut être obtenue que par l'union de ce deux énergies opposées.

« *La complétude étant obtenue par l'union des deux éléments complémentaires, qui trouvaient leur prototype dans le principe féminin et le principe masculin.* » (E. Anati)

Jung nomme ce principe féminin dans le masculin : Anima.

« *L'Anima est féminine ; elle est uniquement une formation de la psyché masculine et elle est une figure qui compense le conscient masculin. Chez la femme, à l'inverse, l'élément de compensation revêt un caractère masculin, et c'est pourquoi je l'ai appelé l'Animus.* » (C.G. Jung) Cette dichotomie serait un résidu de notre hermaphrodisme initial décrit par Platon.

Tous les maîtres de sagesse affirment que l'éveil de la conscience passe nécessairement par la neutralisation en nous de l'opposition homme-femme. Dans l'alchimie, l'union des principes mâle et femelle est indispensable à celui qui cherche à réaliser le Grand Œuvre. Chez les Taoïstes, l'équilibre entre l'énergie féminine, *Yin* : frais, humide, passif, et l'énergie masculine *Yang* : chaud, sec et actif, est tout aussi essentielle pour qui veut trouver le Tao. Les célèbres vers du poète soufi Djalâl ad-Dîn Rûmi ne disent pas autre chose : « *Heureux le moment où nous sommes assis toi et moi, différents de forme et de visage, mais n'ayant qu'une seule âme, toi et moi*. »

Jung situe l'Anima et l'Animus dans la psyché. Avant que le célèbre psychanalyste ne la popularise, la psyché est considérée par Aristote comme une sorte de pilote immatériel dirigeant le vaisseau matériel du corps, racine du mot psychisme. Jung associe la psyché à l'inconscient collectif et assure que celui-ci nous bombarde en permanence d'informations positives ou négatives qui, sans que nous nous en rendions compte, influent considérablement sur notre façon de vivre.

« *Tout comme le corps humain est une collection complète d'organes dont chacun est l'aboutissement d'une longue évolution historique, de même devons-nous nous attendre à trouver dans l'esprit une organisation analogue. Pas plus que le corps, il ne saurait être un produit sans histoire. Et par « histoire », je ne veux pas parler de celle que l'esprit construit en se référant consciemment au passé par le moyen du langage et d'autres traditions culturelles. Je veux parler du développement biologique, préhistorique et inconscient, de l'esprit dans l'homme archaïque, dont la psyché était encore proche de celle de l'animal. Cette psyché vertigineusement ancienne est le*

fondement de notre esprit, tout comme la structure de notre corps se fonde sur le type le plus général de la structure du mammifère.» (C.G.Jung)
Notre psyché serait ainsi composée d'une accumulation vertigineuse d'informations enregistrées depuis les temps les plus primitifs, des « *résidus archaïques* » qui se traduisent par des « *images primordiales* », « *des représentations héritées* », que Jung qualifie d'archétypes. Les archétypes qui naissent dans la psyché, « *comme la vague naît de l'océan* », sont, toujours selon Jung, des éléments dynamiques qui « *se manifestent par des impulsions tout aussi spontanément que nos instincts.* » Dans la mythologie, ces forces sont figurées par des démons, des génies, des esprits, des dieux, qui échappent le plus souvent à notre volonté. Savoir les apaiser, les maîtriser, les « *dépouiller de toute influence néfaste* », est, au même titre que l'unification de l'opposition femme-homme, un passage obligé pour qui s'engage sur le chemin de la sagesse.
« *Notre conscience observable, ce que nous appelons moi, n'est que la partie visible de notre être. C'est un petit champ au-dessous duquel il y a des profondeurs et d'encore plus grandes profondeurs, des étendues et de toujours plus vastes étendues qui la soutiennent et l'alimentent, mais auxquelles elle n'a aucun accès visible.* » (Shrî Aurobindo).

Ken Wilber est un philosophe contemporain américain qui se revendique de la pensée aurobindienne. Peu diffusé en France, il s'est imposé depuis plus de quarante ans comme le maître à penser de nombreux artistes et intellectuels américains suite à la publication en 1977 de *The spectrum of consciouness*. C'est une gageure d'ambitionner synthétiser en quelques lignes la richesse de la pensée de Wilber. Il explore l'évolution de la conscience, les courants qui agissent dans le développement de l'humain et le jeu cosmique. Il traite de la matière, de la vie, du mental et de l'esprit, sans occulter le domaine du divin. Sa réflexion se nourrit aussi bien de science occidentale que de métaphysique orientale. Mais tentons tout de même…
Que nous dit en substance Wilber ?
Avant tout que l'univers est composé de holons.
« *Un holon est une entité qui est simultanément un tout en soi et une partie d'un autre tout. Si vous vous mettez à examiner attentivement les choses et les processus qui existent dans la réalité, il devient rapidement évident qu'il ne s'agit pas simplement de touts, il s'agit également de parties de quelque chose d'autre. Ce sont des touts/parties, des holons. Par exemple, le tout d'un atome fait partie du tout d'une molécule, le tout d'une molécule fait partie du tout d'une cellule, le tout de la cellule fait partie du tout d'un organisme, et*

ainsi de suite. Chacune de ces entités n'est ni un tout ni une partie, mais un tout/partie : un holon. » (K. Wilber)
Sa théorie rejoint celle de Giordano Bruno, dominicain brûlé pour hérésie à Rome en 1600, qui déclarait : « *Toute chose est un organisme contribuant au maintien d'un organisme plus grand qui est lui-même un organisme dans un organisme encore supérieur.* »
Et peut être résumée par ce réjouissant aphorisme taoïste :
« *Les grosses puces ont sur leur dos de petites puces qui les mordent. Ces petites puces ont sur le dos des puces encore plus petites. Et ainsi de suite à l'infini.* »
« C'est la même chose pour les humains… poursuit Wilber. *Au moment où un être humain apparaît dans l'évolution, il contient en lui des holons venant de chaque niveau majeur d'évolution à ce jour. Il contient et enveloppe les quarks, les particules subatomiques, les atomes, les molécules, les cellules procaryotes et eucaryotes, les fondamentaux de la biochimie photosynthétique, les réseaux neuronaux des premiers animaux, le tube neuronal des poissons et des amphibiens, le tronc cérébral des reptiles, le système limbique des mammifères préhistoriques, le cortex des primates, couronné par le néo-cortex. L'être humain transcende et inclut chaque holon majeur jamais produit par l'évolution pendant ses 14 milliards d'années d'évolution.»*
Partant du principe que ces holons s'agencent selon une hiérarchie naturelle qui englobe *« pratiquement tous les processus de croissance allant de la matière à la vie, puis au mental et à l'Esprit* », Wilber qualifie cette hiérarchie d'*holarchie*. Il attire notre attention sur le fait que s'il existe un Esprit (Dieu, Énergie suprême, Conscience Ultime, Fondement, etc.) situé au sommet de l'holarchie, alors cet esprit transcende tout, inclut et incorpore tout. *« Il embrasse complètement chaque petit holon qui existe. Il imprègne toute la manifestation.*»

Dimensions multiples
Au vingtième siècle, la physique moderne affirme que l'univers possède plus de trois dimensions et postule même que notre monde est constitué d'innombrables dimensions « *étendues ou enroulées* ». De ces hypothèses naît le concept de l'homme multidimensionnel dont la littérature de science-fiction s'est abondamment emparé. Dans *Abattoir-Cinq* de Kurt Vonnegut Jr, le héros existe dans trois mondes de manière simultanée : il est prisonnier à Dresde au moment du bombardement de la ville par les alliés, il vit dans les années 70 une american way of life déliquescente et sert de cobaye à des

extra-terrestres sur la planète Tralfamador. Ce principe d'ubiquité, thème central du chef d'œuvre d'H.P. Lovecraft : *Dans l'abîme du temps,* se décline de manière obsédante dans l'œuvre de Philip K. Dick, où « *schizophrénie, discontinuités et univers parallèles s'entremêlent en permanence* ». L'homme multidimensionnel est donc un individu susceptible d'exister simultanément dans plusieurs dimensions matérielles ou spirituelles… Ou plutôt, plusieurs dimensions matérielles ou spirituelles sont susceptibles d'exister simultanément en lui.

Dans les années 60, un chercheur du CNRS, Régis Dutheil, partant du principe qu'il existe des particules se déplaçant plus vite que la lumière (les controversés tachyons), donc hors du temps, émet l'hypothèse que, si nous possédons en nous de telles particules, nous possédons de fait une parcelle d'éternité.

« Chaque être humain abrite en son sein une porte, une parcelle de l'univers super lumineux qui, avec son champ de matière super lumineuse, aux propriétés spécifiques, représente la conscience véritable. Dans l'univers super lumineux, un observateur peut voir à la fois, sans contradiction, l'aspect corpusculaire et l'aspect onde, grâce au mode « non local » de perception qui vient s'ajouter au mode local, seul utilisé dans l'univers sous-lumineux. Le corps moléculaire n'est donc qu'un hologramme formé de particules allant moins vite que la lumière. Il est la projection locale de notre conscience globale qui évolue dans un univers super lumineux. » (R. Dutheil)

Nous serions donc, sans le savoir, la projection dans la matière tridimensionnelle d'une entité intemporelle intégrant d'infinies dimensions.

Quelques années plus tard, deux mathématiciens, Eugenio Calabi de l'université de Pennsylvanie, et Shing-Tung Yau de Harvard, en tentant de modéliser un objet multidimensionnel, produisent à leur grande surprise une figure entortillée sur elle-même qui sera nommée Calabi-Yau.

« *En chaque point des trois dimensions étendues habituelles, se trouvent six dimensions jusqu'ici inattendues, minutieusement entortillées dans une forme à l'allure compliquée*. *Ces dimensions sont une partie intégrante et omniprésente de la structure spatiale ; elles existent partout. Si vous balayez un grand arc de la main, vous ne le déplacez pas dans les trois dimensions habituelles, mais aussi dans toutes les dimensions enroulées.* » (B. Greene)

Ce que semblent confirmer les études du physicien David Bohm pour qui : « *chaque centimètre-cube d'espace vide contient plus d'énergie que ce qu'on pourrait trouver dans toute la matière de l'univers connu.* »

Les mystiques affirment que certaines pratiques (la méditation ou le rêve éveillé) permettent d'avoir accès à ces mystérieuses dimensions intérieures. Carlos Castaneda et Carl Gustav Jung ont utilisé le rêve éveillé pour les explorer. *L'Art de rêver* pour le premier et *Le Livre Rouge* pour le second peuvent être considérés comme les carnets de voyage de ces explorations intérieures. Par ailleurs, de nombreux témoignages sur les NDE (expériences après la mort), recueillis par le docteur Raymond Moody, et plus récemment par Jean-Pierre Jourdan (*Le Grand Secret*), font état de dimensions intérieures qui échappent à la grille limitée de notre espace-temps et auxquelles le trépas donne accès.
Dans la *Bhagavad Gita*, lorsque *Krishna* montre à Arjuna la réalité de son corps divin, ce dernier est saisi d'effroi :
« *Ah ! Mon Dieu, je vois tous les dieux dans ton corps ; chacune dans sa condition, la multitude des créatures ; je vois le Seigneur Brahma assis sur son lotus, je vois tous les sages et les serpents sacrés. Forme universelle, je te vois sans limite, infini d'yeux, de bras, de bouches et de ventres, je vois et ne trouve ni fin, ni milieu, ni commencement.* »
Les Chrétiens reconnaissent eux aussi l'existence de dimensions intérieures.
« *Un homme a en lui des peaux nombreuses, recouvrant les profondeurs de son cœur. L'homme connaît tant de choses, il ne se connaît pas lui-même.* »
(Maître Eckhart)

« Il n'y a pas » chinois & mécanique quantique
La pensée chinoise sépare le monde entre *« l'il y a »* et *« l'il n'y a pas »*.
En résumant grossièrement, on peut définir l'*il y a* par tout ce que nos sens et notre mental perçoivent. Et l'*il n'y a pas* par tout ce qui se situe au-delà de notre capacité sensorielle et cérébrale. Loin de s'opposer, l'*il y a* et l'*il n'y a pas* constituent une sorte de continuum. Car les Chinois conçoivent les contraires comme complémentaires et non comme exclusifs. Nous sommes donc, selon la pensée chinoise, constitués d'*il y a* et d'*il n'y a pas*. L*'il y a* inclut toutes les dimensions de l'homme multidimensionnel, même les plus improbables. L'*il n'y a pas* étant un « *constant indicible en même temps qu'il englobe toute la réalité dicible.* » (A. Cheng). En gros, nous serions composés de connu et d'inconnu et ce n'est pas parce que nos sens, notre raisonnement, notre imagination, notre capacité mentale, sont incapables d'envisager l'*il n'y pas* qu'il n'existe pas.
Si pour le croyant oriental, l'existence d'autres réalités est parfaitement admise dans l'*il y a* (tant que notre pensée peut envisager quelque chose, ce quelque chose appartient *à l'il y a),* pour le matérialiste occidental en

revanche, ces autres réalités n'existent tout simplement pas. Elles font partie d'un *il n'y a pas*, fort différent de celui des Chinois car viscéralement récusé en tant qu'«existant ». Cette approche matérialiste est due aux atomistes grecs qui ont décrit l'*il y a* « *comme un composé de briques fondamentales, particules purement passives et intrinsèquement mortes se mouvant dans le vide* ». Elle s'est épanouie avec les Lumières au XVIIIème siècle et a perduré jusqu'au vingtième.

Il faut attendre les années 50, la théorie des mondes parallèles du physicien Andreï Linde, celle des mondes multiples du mathématicien Hugh Everett, et surtout les années 70 avec les travaux des mathématiciens Calabi et Yau, pour que les mentalités changent. Au point d'admettre aujourd'hui que tout organisme vivant et, plus globalement, toute parcelle de l'espace, peut contenir d'infinies dimensions imbriquées dans lesquelles pourraient se développer des créatures et des systèmes organisés dont nous n'avons pas la moindre idée, mais que certains poètes avaient déjà appréhendés. Voici un texte de Mahmûd Shabestarî, datant du XIVème siècle :

« *Sache que le monde tout entier est un miroir,*
dans chaque atome se trouvent cent soleils flamboyants.
Si tu fends le cœur d'une seule goutte d'eau,
il en émerge cent purs océans.
Si tu examines chaque grain de poussière,
mille Adam peuvent y être découverts.
Un univers est caché dans un grain de millet ;
tout est rassemblé dans le point du présent…
de chaque point de ces cercles,
sont tirés des milliers de formes. »

Ces folles spéculations, qui, en Occident appartiennent exclusivement aux domaines de la poésie et de la fiction, sont de nos jours prises en considération par les scientifiques qui étudient les mondes subatomiques, les trous noirs, le trous blancs, la supergravité, les supercordes, les déchirures de l'espace-temps, les connexions entre le temporel et l'intemporel… Et qui nous affirment sans sourciller que deux particules, pourtant éloignées de milliards d'années-lumière, peuvent se comporter comme si elles étaient une seule et même entité.

« *Comment exprimer qu'un électron peut se trouver simultanément ici et ailleurs, quelque part et partout ? Comment expliquer qu'il se comporte à la fois comme une infime poussière de matière mobile, parcourant l'atome, et en même temps comme quelque chose d'étendu, ondulant dans tout cet espace ? Comment décrire cette double personnalité ? Pour avancer, les*

physiciens ont dû bouleverser leur mode de pensée et accepter l'existence d'un monde où les règles ne sont pas celles de notre univers familier. Pour décrire ce nouveau visage de la réalité, ils ont dû peu à peu inventer un langage abstrait, qui s'appelle la mécanique quantique.» (M. S. Detoeuf)
Ces mêmes scientifiques quantiques nous disent qu'il existe une infinité d'univers tout aussi réels que le nôtre et, plus incroyable encore, ils théorisent qu'un nombre infini de copies de nous-mêmes existe pareillement.
Cette théorie était connue des maîtres zen qui affirmaient au douzième siècle « *qu'il existe d'innombrables terres parallèles à la nôtre, chacune avec son Bouddha. Certaines d'entre elles sont impures, et les êtres qui y naissent connaissent des contraintes semblables à celles qui rendent la voie spirituelle difficile dans ce monde-ci. D'autres terres, pourtant sont pures, Heureux les êtres qui y sont car, libres de passions aveuglantes, ils accèdent immédiatement à l'éveil en entendant la parole de leur Bouddha* » (Hônen)

En physique quantique, les objets ne sont pas des formes définies, ils peuvent être au même moment ondes ou particules et se trouver à différents endroits en même temps. L'idée bien installée dans notre esprit qu'une chose est ici et non ailleurs est remise en question. Et, partant du fait que nous sommes constitués de ces mêmes particules, si celles-ci peuvent se trouver à plusieurs endroits en même temps, et bien… nous aussi ! Les objets et les êtres deviennent des possibilités.
Nous somme donc composés de « *possibles particules élémentaires, créant de possibles atomes, formant de possibles molécules, constituant de possibles neurones, qui fabriquent un possible cerveau nous donnant une conscience chargée de choisir entre tous ces possibles ceux qui doivent se manifester* ». (A. Goswany)
Ainsi, une réalité se créerait chaque fois que nous prenons une décision, chaque fois que nous faisons un choix. Mais les possibilités non choisies continueraient d'exister potentiellement quelque part dans l'infini du « multivers ».
Une question se pose dès lors : si de multiples réalités existent, comment se fait-il que nous ne puissions voir qu'une seule d'entre elles, que nous ne fassions jamais l'expérience des autres ? Le docteur en physique Amit Goswani postule pour l'existence d'un champ de conscience infini auquel nous serions en permanence reliés. C'est, selon lui, cette *conscience cosmique interconnectée* qui crée notre réalité en choisissant parmi les infinies possibilités des infinis univers qui la composent celles qui se manifesteront. Sur terre, cette conscience cosmique tient compte du niveau

de conscience collective de l'humanité pour manifester ses choix. Chaque fois que nous prenons une décision dépendante de la conscience collective faite de pensées, de mémoires, de savoirs, de cultures, une réalité se crée. Mais les réalités que nous n'avons pas choisies continueraient malgré tout d'exister dans des ailleurs dépassant notre imagination.
Selon le cosmologiste Alan Guth, ces ailleurs se situent, soit au-delà des confins observables, soit dans les dimensions entortillées des « Calabi-Yau ». C'est dans ces ailleurs difficilement compréhensibles par notre intelligence limitée qu'existent des versions infinies de notre vie, des possibilités infinies que nous n'avons pas saisies, des expériences infinies que nous n'avons pas vécues.

Max Tegmark, chercheur au Masachussetts Institute of Technologie, inclut dans ces réalités multiples :

- Les mondes uchroniques. Il existerait quelque part une Amérique sous domination nazie, comme dans le roman de K. Dick : *Le Maître du Haut-Château*.
- La psyché dans laquelle évoluent les archétypes. Réalité que Jung nomme « Arrière monde ».
- Le monde des « idées vivantes » qui contaminent les communautés humaines à la manière dont les virus contaminent un organisme.
- Le monde des rêves exploré par les chamanes, et plus récemment par Carlos Castenada qui, sous la vigilance du sorcier yaqui don Juan, pénètre grâce à la technique du rêve éveillé des réalités différentes, aussi réelles que la nôtre, constituant un « *passage à l'infinité* ».
- Les mondes imaginaires des poètes, des écrivains et des artistes. « *L'imagination est la reine du vrai, et le possible est une des provinces du vrai. Elle est positivement apparentée avec l'infini.* » (Baudelaire)
- Le monde des défunts, cher à Allan Kardec et aux spirites du XIXème.
- Le monde des esprits que les animistes perçoivent dans chaque objet. *« Ce sont des entités autonomes possédant leur propre programmation. À l'état de veille ordinaire, on ne peut généralement pas les contacter, alors qu'en état altéré de conscience, on peut les voir distinctement.»* (R. Noll)
- Celui des démons qui constitueraient selon Jung une réalité tangible : « *Tous les éléments rejetés de l'inconscient et projetés à l'extérieur composent nos démons. Les démons n'ont pas disparu. Ils ont juste changé de nom. Ils se nomment aujourd'hui habitude, inquiétude,*

appréhension, complications psychologiques, besoin d'alcool, de pilules… En un mot : névroses ! ».

Si aujourd'hui le quidam occidental considère toutes ces réalités comme des délires imaginaires, la crème des physiciens quantiques envisage très sérieusement la possibilité de leur existence dans un conglomérat infini d'univers. Et ce conglomérat d'univers pourrait se trouver non pas à l'extérieur de nous-mêmes, mais bien à l'intérieur. Une telle possibilité remet en cause la plupart des paradigmes qui nous sont familiers.

Les anciens Égyptiens semblent avoir eu connaissance de ces différents mondes intérieurs. La constitution de l'homme en une dizaine d'entités énergétiques autonomes: le Ba (âme), l'Akh (esprit), le Nehet (éternité), le Khet (corps matériel), le Kha (double), le Khaïbit (ombre), l'Ib (coeur), le Sahou (corps spirituel), le Khous (rayonnement spirituel), le Sékhem (force vitale), agissant dans des réalités à la fois visibles et invisibles, confère à l'individu une multidimensionnalité qui influencera Pythagore et Platon.

« *On peut imaginer que Pythagore a retenu de ces enseignements, dont les plus anciens le précèdent de deux mille ans, qu'il existe une puissance de l'être qui ignore la mort et qui, se trouvant libérée de l'incarnation, accède à un statut intelligible dans un univers où la vie continue, mais où le temps est remplacé par l'éternité, la mort par l'immortalité, la chair par l'âme, l'ici-bas par l'au-delà.* » (M. Onfray)

Les Africains semblent avoir conservé cette idée de multiplicité intérieure, ce « *feuilletage de composantes élémentaires* » (F. Héritier), à la fois matérielles et immatérielles qui, selon la prédominance du moment, font de chaque être africain un être différent de ce qu'il était la veille.

« *Des trames immenses connectent ainsi chaque humain à une multiplicité d'existants par l'intermédiaire d'un petit nombre d'éléments communs, véritables chaîne des êtres enserrant toute singularité dans un entrelacs de déterminismes et d'attributs en miroir sous le contrôle des ancêtres.* » (P. Descola)

« *Un bouleversement devrait être considéré comme positif : c'est l'abolition du carcan matérialiste et l'émergence de nouvelles possibilités philosophiques. En effet, la science du XVIIIème siècle avait abouti au triomphe du matérialisme mécanique qui expliquait tout par l'agencement de morceaux de matière minuscules et invisibles, agencement réglé par diverses forces d'interaction qu'ils exerçaient entre eux (…) Le fait que les morceaux de matière se soient révélés n'être en réalité que des abstractions mathématiques non locales, c'est-à-dire pouvant s'étendre sur tout l'espace*

et n'obéissant pas au déterminisme, a porté un coup fatal au matérialisme classique. » (S. Ortoli & J. P. Pharabod)

Plus petit qu'un grain de millet, plus grand que le ciel

Des mystiques, en tous lieux et de tout temps, qui disent avoir eu accès à ces multiples réalités intérieures, en font des descriptions qui, malgré les différences de cultures, offrent de profondes similitudes. Ces mystiques soutiennent que ces réalités innombrables quelles qu'elles soient, font partie d'un seul et même Être infini qu'ils nomment Dieu, Brahman, Énergie globale, Kosmos, Essence subtile, Pure Conscience, Fondement, Principe unique ou Réalité ultime… dont nous sommes une parmi l'étendue infinie de ses manifestations. L'homme possèderait donc une part de divin en lui, difficilement mesurable, qui, comme le disent les textes sacrés hindous « *réside au centre de l'être, plus petit qu'un grain de riz, plus petit qu'un grain d'orge, plus petit qu'un grain de moutarde, plus petit qu'un grain de millet, plus petit que le germe qui est dans un grain de millet, mais aussi, en même temps, plus grand que la terre, plus grand que l'atmosphère, plus grand que le ciel, plus grand que tous ces mondes ensemble.* » (*Chandogya Upanishad*)

Cette part de divin en nous est généralement appelée âme.

La totalité des croyances spirituelles a toujours reconnu une présence du divin en l'homme et a pour finalité le développement de ce « germe » divin. Si cette croissance du divin peut intervenir par l'intermédiaire d'une soudaine illumination, et donc d'une intervention extérieure (la conversion de saint Paul en est l'exemple le plus connu), elle résulte le plus souvent d'un long et pénible travail sur soi-même. Un texte de Bayazid de Bistun, mystique soufi du IXème siècle, illustre parfaitement ce long et pénible travail sur soi-même.

« *Pendant douze ans, j'ai été le forgeron de mon âme. Je l'ai mise dans la fournaise de l'austérité et brûlé au feu du combat, je l'ai posée sur l'enclume du reproche, et l'ai frappée avec le marteau du blâme, jusqu'à ce que j'eusse fait de mon âme un miroir. Pendant cinq ans j'ai été le miroir de mon moi, et j'ai constamment poli ce miroir au moyen de divers actes d'adoration et de piété. Puis, pendant un an, j'ai fixé mes regards en contemplation. J'ai vu autour de ma taille une ceinture d'orgueil, de vanité, de fatuité et de confiance en l'approbation de mes œuvres. J'ai travaillé pendant cinq ans encore jusqu'à ce que cette ceinture fût usée.* » (B. De Bistun)

Cette notion de purification se retrouve jusque dans la mystique sioux.

« *Le cœur est le sanctuaire au centre duquel se trouve un petit espace où habite le Grand-Esprit par lequel il voit toute chose, et par lequel nous le voyons. Lorsque le cœur n'est pas pur, le Grand Esprit ne peut être vu, et si vous deviez mourir dans cette ignorance, votre âme ne pourra pas retourner immédiatement auprès de Lui, mais devra être purifiée par des pérégrinations à travers le monde. Pour connaître le centre du cœur où réside le Grand Esprit, vous devez être purs et bons, et vivre selon la manière que le Grand Esprit vous a enseigné. L'homme qui, de cette manière, est pur, contient l'Univers dans la poche de son cœur.* » (Élan Noir)

La présence du divin en l'homme, qu'importe sa dénomination ou son poids (ne dit-on pas que l'âme pèserait 21 grammes, correspondant à ce que le corps perd en passant de vie à trépas), est attestée dans toutes les civilisations, des plus primitives aux plus civilisées. Épitecte affirme que « *Tu es un fragment de Dieu, tu as en toi-même une partie de Dieu.* » Les Indiens Naskapis, tribu originaire du Labrador, font du divin un compagnon intérieur qu'ils appellent « *mista'peo* » (Grand Homme).
La mythologie mésopotamienne explique cette présence divine en l'homme par sa création même. Lorsque le dieu *Marduk* créa l'homme, il dut pour l'animer sacrifier un des dieux de l'Assemblée. Ce fut *Kingu,* qui lors du combat primordial s'était opposé à lui. Et du sang de *Kingu*, mélangé à l'argile, peut naître l'humanité. Dans la *Genèse*, Adam, lui aussi confectionné à partir d'argile, ne s'anime que grâce au souffle de *YHVH*. En Grèce, les Titans dévorent *Dionysos*; pour les punir, *Zeus* les foudroie et crée les humains avec leurs cendres. Chaque humain possède dès lors en lui une infime parcelle de *Dionysos.*
Si l'homme veut trouver Dieu, c'est au fond de lui-même qu'il doit chercher, comme l'illustre une célèbre fable hindoue :
« *Il y eut un temps où tous les hommes étaient des dieux. Mais ils abusèrent tellement de leur divinité, que Brahmâ, le maître des dieux, décida de leur ôter le pouvoir divin et de le cacher à un endroit où il serait impossible de le retrouver. Le grand problème fut donc de lui trouver une cachette. Lorsque les dieux mineurs furent convoqués à un conseil pour résoudre ce problème, ils proposèrent ceci : "Enterrons la divinité de l'homme dans la terre." Mais Brahmâ répondit : "Non, cela ne suffit pas, car l'homme creusera et la trouvera." Alors les dieux répliquèrent : « Dans ce cas, jetons la divinité de l'homme dans le plus profond des océans." Mais Brahmâ répondit à nouveau : "Non, car tôt ou tard, l'homme explorera les profondeurs de tous les océans et il est certain qu'un jour, il la trouvera et la remontera à la*

surface." Alors les dieux mineurs conclurent : Nous ne savons pas où la cacher car il ne semble pas exister sur terre ou dans la mer d'endroit que l'homme ne puisse atteindre un jour. Alors Brahmâ dit : "Voici ce que nous ferons de la divinité de l'homme ; nous la cacherons au plus profond de lui-même, car c'est le seul endroit où il ne pensera jamais à chercher. »
Depuis ce temps-là, conclut la fable, l'homme a fait le tour de la terre, il a exploré, escaladé, plongé, à la recherche de cette divinité qui se trouve en lui.
« *Au creux du moi humain sommeille un soi divin. Il y a une semence en chacun. À lire notre coeur, à interroger cet intellect qui repose en nous, on découvre Dieu, on se découvre Dieu.* » (P. A. Riffard)
Certains pensent voir la preuve de la présence d'un Dieu juste, aimant et généreux en nous dans notre aspiration à la justice, à l'amour à la générosité qui ne trouverait autrement aucune explication.

L'humain serait donc composé d'énergies multiples, d'univers intérieurs infinis, qui se combinent, voire s'opposent, pour créer une personnalité originale. Mais ces énergies seraient elles-mêmes les manifestations d'une Énergie première et unique. Les sages, mystiques, saints et chercheurs spirituels de toutes les traditions, n'ont qu'un seul et même objectif : « *la réduction de la pluralité phénoménale à l'unité essentielle.* » C'est-à-dire la compréhension que la pluralité est une forme d'illusion et que la seule réalité réside dans le Un.
« *Nous déclarons que le monde n'est pas une mosaïque où une pluralité de mondes étrangers les uns aux autres sont incrustés, mais qu'il s'agit d'un organisme dont toutes les parties sont gouvernées par le même principe, le révélant et se laissant réduire à lui.* » (Méditations sur les 22 arcanes majeurs du Tarot)
Les rishis hindous considèrent l'homme comme une « *véritable centrale énergétique divine.* » Et selon ces sages, la part divine en nous n'est point une sorte de corps étranger que nous aurions mission de cultiver et d'arroser à la façon d'une plante en pot, mais un principe qui nous englobe en totalité. Nos corps multiples, qu'ils soient physiques, astraux, intellectuels, spirituels ou autres, seraient, sans exception, les créations, les manifestations, de cette Énergie initiale. Cette croyance ne dit pas qu'il y a une présence du divin en l'homme ; mais plutôt qu'il y a une présence de l'homme dans le divin.
Et le but ultime est de se fondre dans ce divin. Ce que Ramakrisna décrit poétiquement avec sa fable de la poupée de sel.

« *Il était une fois une poupée de sel, qui descendit vers la mer, dans l'intention d'en mesurer la profondeur. Arrivée au bord de l'eau, elle contempla le puissant Océan. Jusqu'à ce point, elle continuait d'être la poupée de sel. Mais elle n'eut pas plutôt fait un pas en avant et mis le pied dans l'eau, qu'elle devint un avec l'Océan et se perdit entièrement… Le sel, qui la composait, était venu de l'Océan, et voici qu'il était revenu à l'Océan. La poupée de sel ne peut retourner vers nous, pour parler de la profondeur de l'Océan.* » (Ramakrishna)

Mais cette croyance en une présence de Dieu dans l'homme (ou de l'homme dans Dieu) n'est pas partagée par le grand nombre qui préfère croire à une divinité extérieure, que l'on peut enfermer dans les sanctuaires de temples dédiés, voire dans les autels particuliers des cultes familiaux. Comme dans l'Inde védique, où le chef de famille est en charge des sacrifices quotidiens à *Agni*, le Feu personnifié, qui se manifeste dans chaque maison. Ce principe de divinités attachées à un lieu familier est présent partout sur la planète avec le culte domestique des ancêtres divinisés. Une telle croyance veut que les dieux familiers attachés à chaque foyer, soient « nourris » par les humains en échange de leur protection.

« *À leur domicile , les croyants aiment à s'entourer d'objets pieux, bouddhistes et hindouiste ont un autel domestique où ils brûlent de longues baguettes d'encens en l'honneur des ancêtres ou d'une divinité; les Chrétiens placent volontiers un crucifix à la tête de leur lit , à quoi s'ajoute parfois une brindille de buis bénit lors de la fête des Rameaux; les Musulmans pour leur part décorent les murs de calligraphies de divers versets du Coran. On pourrait encore allonger cette liste en mentionnant les images pieuses, les médailles miraculeuses, les ex-votos, diverses statuettes, images ou icônes, etc. Le commerce le plus mercantile profite de cet engouement pour offrir aux dévots les gadgets les plus surprenants telles des statuettes phosphorescentes contenant de l'"eau de Lourdes…* » (M. Malherbe)

La découverte d'innombrables objets votifs familiers au cours des différentes fouilles archéologiques en Mésopotamie, Egypte, dans le bassin de l'Indus ou en Anatolie, datant de plus de 5000 ans, sembleraient démontrer que cette pratique est universellement répandue.

Lorsque s'impose dans le petit nombre l'idée d'un germe divin, c'est-à-dire la possible présence du divin en l'homme, le grand nombre préfèrera continuer à croire en des divinités séparées, susceptibles de lui porter secours dans un principe mercantile d'échange de prières et de dévotion

effectuées au temple ou à domicile… Pour, comme dit maître Eckart: « *aimer Dieu comme on aime une vache pour le lait et le beurre quelle nous fournit* ». De nos jours cette croyance en un éclat divin présent en nous est l'essence même de l'enseignement porté par le New Age. Et si nous ne parvenons pas à faire croître cette part du divin en nous, nous devons nous en prendre qu'à nous-mêmes. Ce qui laisse le champ libre à toutes sortes de charlatans, qui, exploitant un savoir initiatique, prétendent détenir une technique secrète qui ferait de nous des dieux potentiels.

....

12-LA GNOSE ET SON HÉRITAGE

Nous avons à plusieurs reprises évoqué la Gnose dans les chapitres précédents. Mais qu'est-ce que la Gnose ?
L'historien Jacques Brosse en donne la définition suivante :
« *La gnose (du grec gnôsis, connaissance) se présente comme la connaissance absolue, capable en transformant radicalement l'âme humaine, de faire accéder celle-ci, dès ici-bas, à la lumière éternelle. Il existe des gnoses en marge de la plupart des religions, et même sous une forme dégradée dans l'illuminisme et jusque dans l'occultisme contemporain. Si la gnose historiquement connue est liée aux débuts du christianisme, on peut en déceler antérieurement la présence dans les spéculations mystiques juives qui donneront par la suite naissance à la Kabbale, mais aussi chez les esséniens. L'islam a également donné naissance à une gnose, représentée par la pensée chiite et par le soufisme.*»
Pour la plupart des spécialistes, la pensée gnostique aurait dérivé de toutes ces écoles et de ces courants de pensée qui se sont multipliés dans les derniers siècles avant notre ère, influencés à la fois par la philosophie de Platon et la spiritualité hindou qui commence à se diffuser tout autour du bassin méditerranéen. Ces écoles affirment l'existence d'un principe originel: le Un et postulent que ce Un s'est progressivement dilué et d'une certain façon perdu au cours de sa « chute » dans la matière et dans la multiplicité lors de la création du monde. Le but de toute sagesse sera donc de revenir à ce principe originel en le débarrassant de toutes les gangues matérielles accumulées. Plotin utilise l'image du sculpteur qui « *enlève une partie, gratte, polit, enlève le superflu, redresse ce qui est oblique, nettoie ce qui est sombre pour le rendre brillant et ne cesse pas de sculpter sa propre statue jusqu'à ce que l'éclat divin de la vertu se manifeste.* »

La Gnose établit qu'il y a dans le monde 3 catégories d'individus : les hyliques, dépourvus d'esprit et de vertu, condamnés à la matière et à la réincarnation perpétuelle, les psychiques, dans lesquels l'éclat divin, même résiduel, brille toujours et qui pourront être sauvés grâce à un effort personnel et une constante obéissance aux rites gnostiques, et enfin les pneumatiques, les seuls à avoir su conserver la perfection des origines et donc prédestinés au salut. Pneumatiques et psychiques peuvent avoir accès à la libération de l'esprit, au retour à la pureté et à l'unité parfaite avec Dieu, dont la chute sur terre les a séparés. Ce sont les élus!

Pour les spécialistes, l'*Évangile de Thomas*, daté vraisemblablement du IIIème siècle et découvert en 1945 à Nag-Hammadi, est le parfait exemple de la pensée gnostique, il y est écrit :
« Voici les paroles cachées que Jésus le Vivant a dites et qu'a transcrites Didyme Jude Thomas.
Jésus dit : Si ceux qui vous entraînent vous disent : Voici le Royaume est dans le ciel, alors les oiseaux du ciel y seront avant vous. S'ils vous disent : Il est dans la mer, alors les poissons y seront avant vous. Mais le Royaume est au-dedans de vous et il est au-dehors de vous. Lorsque vous vous connaîtrez, alors on vous connaîtra, et vous saurez que c'est vous les fils du Père qui est vivant. Mais si vous ne vous connaissez point, alors vous serez dans le dénuement, et c'est vous qui serez le dénuement. »
Pour les gnostiques, la divinité doit être recherchée à l'intérieur de l'être humain. C'est « *l'Église intérieure* ».
Se passer de l'intermédiaire d'une pesante hiérarchie cléricale, de dogmes et de rituels stricts pour trouver Dieu au fond de soi-même peut paraître d'emblée sympathique. D'où l'intérêt du New Age pour la Gnose. Tout aussi sympathique est la mise sur un pied d'égalité de l'homme et de la femme .
« *Les femmes pouvaient remplir des fonctions qui leur étaient interdites dans l'Église officielle : elles n'étaient pas seulement prophétesses, docteurs, et missionnaires, mais aussi responsables liturgiques pour les prières, les hymnes et la prédication.*» (H. Kung)
Mais la Gnose ne se résume pas à l'égalité homme-femme ou à la quête de l'étincelle divine à l'intérieur de l'homme. L'hostilité à l'égard du monde de la matière et du corps demeure l'une de ses caractéristiques fondamentales. Au point que les plus fanatiques de ses adeptes en arrivent à se castrer au cours de cérémonies sanglantes, au point que Plotin a pu écrire: « *la mort vaut mieux que la vie avec le corps.* »
Rappelons que Platon dans la philosophie duquel s'inscrit Plotin, a toujours voué le corps aux gémonies, exécré toute jouissance physique, méprisé tout plaisir mondain, tout en ne dédaignant nullement de copieux banquets et des amants vigoureux.
« *Aux yeux des gnostiques, l'univers tout entier est une immense prison voulue par le dieu créateur (le démiurge) et par ses anges mauvais (les archontes) afin de garder l'homme esclave : esclave de son corps, esclave de la matière, esclave de l'ignorance, qui l'aveuglant, l'empêche de reprendre conscience de ses origines divines.* » (M. Scopello)

Il y a donc deux dieux pour le gnostique. Un dieu mal intentionné, régnant sur la matière, créateur de ce monde de douleur, de souffrance et d'injustice, souvent assimilé au dieu irascible de l'Ancien Testament, et un Dieu suprêmement bon, lumineux, inconnaissable et transcendant, avec lequel le gnostique, une fois débarrassé de la matière, pourra s'unir à nouveau.
Les gnostiques soutiennent l'impossibilité pour les hyliques, adorateurs du dieu mauvais, incapables de renoncer à ce monde matériel gouverné par les forces du mal, d'accéder au salut. Ce qui est en contradiction avec l'incarnation d'un Jésus sauveur universel et du principe de rédemption. En règle générale, les gnostiques réfutent toutes les vérités que le Christianisme veut imposer. Il y a, par exemple, le déni de la crucifixion. On trouve dans un codex de Nag-Hammadi un texte étonnant attribué à Basilide, philosophe d'Alexandrie du second siècle, qui raconte que c'est un certain Simon de Cyrène et non Jésus qui a été crucifié sur le Golgotha. Jésus assiste lui-même à sa crucifixion et commente : « *C'est un autre qui a porté la croix sur ses épaules. C'est un autre qu'ils ont couronné d'épines. Quant à moi, je me riais dans les hauteurs de la richesse vaine des archontes et de la semence de leur erreur et de leur gloire futile. Et je souriais de leur ignorance*. »
Les gnostiques remettent donc en cause la divinité de Jésus, l'existence d'un Saint-Esprit, la réalité de l'eucharistie, le baptême et les sacrements, l'enfer (l'enfer est sur terre et se nomme matière) et, se considérant comme des élus, forment des communautés dans lesquelles ils privilégient la « *discipline de l'arcane* » (le secret de l'initiation) à toute organisation hiérarchique. Comme l'écrit Hans Kung : « *ils vident le christianisme de sa substance.*»
Autre élément non négligeable : le gnostique ne doit en aucun cas donner naissance à des enfants qui grossiraient, et donc renforceraient le royaume matériel du dieu mauvais, s'opposant au « *croissez et multipliez* » prôné par l'Église.
« *Je suis venu me connaître et je me suis rassemblé de toutes parts et je n'ai pas semé d'enfants pour le Maître suprême. Car j'appartiens aux choses supérieures.* » (Évangile de Philippe)

Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas
La *Table d'Émeraude* du légendaire Hermès Trismégiste, bible des alchimistes, inspire la plupart des textes gnostiques.
« *Lorsque vous ferez de deux un et que vous ferez de l'intérieur comme l'extérieur et l'extérieur comme l'intérieur, et ce qui est en haut comme ce qui est en bas (…) alors vous entrerez dans le Royaume.* »

Précepte gnostique à comparer avec l'une des phrases les plus célèbres de la *Table d'Émeraude* :
« *Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour accomplir les miracles d'une seule chose »*
La Gnose connaît un engouement considérable dès les premiers siècles, au point de mettre en danger un christianisme balbutiant. D'autant qu'elle se marie volontiers à toutes sortes de variantes locales ; certaines communautés prônent l'usage de la magie et de l'astrologie chaldéennes, très populaires dans le monde gréco-romain, d'autres les agapes en commun. D'autres encore recommandent de vivre une sexualité débridée pour célébrer l'union sacrée avec la *Sophia*. Diverses spéculations aboutissent à l'idée que si le monde a été fait par un dieu mauvais, on peut transgresser ses ordres et s'opposer à sa morale. Simon le magicien, l'un des gnostiques les plus célèbres de son temps, considère que « *l'âme et l'esprit de ceux qui ont atteint le plus haut degré de l'initiation, les « pneumatiques », sont immunisés contre toute salissure, flétrissure et souillure. »*
Comme le fait remarquer Dominique Labarrière, « *Il est aisé de comprendre à quelles licences, à quelles extravagances en tous genres cette croyance peut donner lieu.* »
Conséquence : les plus épouvantables accusations sont portées contre les gnostiques par la toute jeune Église. Ils s'adonneraient ainsi à l'orgie, boiraient « *le sperme de leur fornication* » et mangeraient une « *bouillie de fœtus avortés »…*
La pensée gnostique s'est aventurée sur toutes sortes de terrains ésotériques, certains fort complexes, puisant ses racines dans les croyances sumériennes, égyptiennes, iraniennes, hébraïques, indiennes, s'appropriant de nombreux rituels et mythes archaïques. Pour finalement se répartir en courants et écoles qui bien sûr, s'affrontent violemment. Un panthéon foisonnant voit ainsi le jour. Le dieu gnostique assimilé à la Lumière, se trouve accompagné par une trentaine d'éons, découlant de lui, et formant le monde céleste. Il y a parmi eux le Logos, l'Homme primordial, la Mère céleste et la Sophia. Les éons peuvent aller par couples que l'on nomme *syzigies*. Ils sont entourés et servis par une myriade d'anges et d'archanges qui peuplent les sphères célestes.

Mais le pire pour les chrétiens réside dans le fait que les gnostiques, quand il reconnaissent le Christ, l'assimilent à un simple éon. Il est donc logique pour l'Église, que la Gnose représente son pire ennemi. D'autant que les premiers

chrétiens sont chaque jour un peu plus nombreux à se laisser tenter par le « *serpent gnostique* ». En effet, l'idée d'un bien et d'un mal, représentée par un dieu bon et un dieu mauvais est plus simple à comprendre que les spéculations métaphysiques sur la Trinité qui divisent l'Église à la même époque et que saint Anselme, pourtant docteur de l'Église et propagateur de la réforme grégorienne, surnommera les « *trois n'importe quoi* ».
Taxés d'hérétiques, d'antéchrists, d'impies et de blasphémateurs, les gnostiques ne tardent pas à être envoyés au bûcher, avec l'appui des autorités romaines, toujours pragmatiques, qui préfèrent une large communauté chrétienne, inculte, fervente et obéissante, à une floraison de petites communautés privilégiant la connaissance et dénonçant le monde matériel.

Les apocryphes
Est appelé « apocryphe » tout texte qui n'est pas reconnu par le « canon » (mot grec signifiant règle) établi à Laodicée en 360 et qui fixe les écrits saints du Nouveau Testament : quatre Évangiles, dits synoptiques, une Apocalypse, les Actes des Apôtres, treize lettres (ou Épitres) de Paul, une lettre de Jean et une de Pierre.
« *On distingue généralement trois couches d'Apocryphes, les évangiles archaïques, les évangiles fiction et les évangiles gnostiques. (…) Les évangiles d'inspiration gnostique font parler Jésus après sa résurrection avec des disciple choisis ; les sentences qu'il prononce serrent, au moins dans l'évangile de Thomas, d'assez près le texte canonique mais en le gonflant d'allusions mystérieuses.* » (F. Querré)
La collection La Pléiade a réuni en deux tomes ces apocryphes (sous le titre éponyme). Voici comment ce remarquable travail de compilation et de traduction est présenté au lecteur:
« L*es textes réunis dans le premier tome relèvent de l'Antiquité chrétienne et recoupent différents genres bibliques. Ces pièces sont précieuses. Elles permettent une connaissance plus approfondie des premiers temps de l'Église et la compréhension des traditions dans le domaine de la piété, de la liturgie ou de l'art, dont nous n'avons pas trace dans les textes canoniques. Les textes réunis dans le second tome, sont dans leur majorité, plus tardifs. Ce volume accorde, d'autre part, une place plus grande que le premier à des livres qui circulèrent dans les aires religieuses et linguistiques autres que le monde byzantin et l'Occident latin; les traditions copte, arabe, éthiopienne, araméenne sont bien représentées. Les écrits chrétiens que l'on dit apocryphes n'on cessé d'être diffusés, réécrits, adaptés. Ils furent le terreau*

de l'imaginaire chrétien et une source d'inspiration pour les sculpteurs, les peintres, les écrivains, les musiciens et les cinéastes… »
Jusque à ce que soit découvert en 1945 à Nag-Hammadi en Égypte un corpus de textes rédigés en copte sous la forme de 13 codex attribué à un groupe gnostique, la Gnose n'est connue que par ce qu'en disent les pères de l'Église (Irénée, Clément, Eusèbe, Jérôme, etc.) qui vitupèrent contre cette pensée impie et par quelques évangiles apocryphes qui en véhiculent le message. Ces apocryphes prétendent détenir le savoir secret que Jésus aurait transmis oralement à ses plus fidèles disciples. Et ce secret consiste dans les invariants du gnosticisme, tels que les présente l'Évangile de Thomas, considéré comme l'évangile gnostique par excellence:
- **La nécessité de la connaissance** : « *Jésus dit : Que celui qui cherche ne cesse point de chercher jusqu'à ce qu'il trouve.* »
- **La naissance lumineuse de l'homme** : « *Jésus dit : Si les gens vous demandent d'où êtes-vous venus ? Dites-leur : Nous sommes venus de la Lumière, du lieu où la Lumière s'est produite.* »
- **La dualité esprit/corps** : « *Jésus dit : Malheur à cette chair qui dépend de l'âme et malheur à cette âme qui dépend de la chair.* »
- **La malédiction du monde incarné** : « *Jésus dit : Celui qui a connu le monde est tombé dans un cadavre ; et celui qui est tombé dans un cadavre, le monde n'est pas digne de lui.* »
- **La malédiction de l'enfantement** : « *Jésus dit : Malheur au ventre qui engendrera et aux mamelles qui allaiteront.* »
John McManners (*Histoire du Christianisme*) y voit un mélange de croyances chrétiennes et de mythes païens.
« *Ils ont recueilli des phrases de Jésus, recomposées pour coïncider à leur propre interprétation et ont offert à leurs adhérents une forme de christianisme alternatif ou rival.* » (J. McManners)

Deux apocryphes gnostiques, rédigés au cours du IIème siècle, méritent une attention particulière. *L'Évangile de Marie, et* celui *de Judas.*
L'Évangile de Marie (Marie-Madeleine et non Marie, mère de Jésus) peut être considéré comme une tentative pour s'opposer à la prise de pouvoir dans la toute jeune Église par une élite masculine qui n'a de cesse de minimiser le rôle des femmes auprès de Jésus et leur responsabilité dans l'organisation de la Chrétienté naissante. Les pères de l'Église réussiront au-delà de leurs espérances, parvenant à effacer toute trace de celle dont il est écrit que « *Jésus l'a aimée différemment des autres femmes* » en la faisant passer pour une prostituée. Jusqu'à ce que Dan Brown et son *Da Vinci Code* la

réhabilitent auprès du grand public, Marie Madeleine sera synonyme de pécheresse. Or, si nous tenons compte du contexte palestinien au temps de Jésus, il est tout à fait improbable qu'un homme de 30 ans soit demeuré célibataire. Qui plus est, comment imaginer qu'un rabbi, c'est à dire un enseignant, puisse ne pas être marié alors que la loi juive stipule qu'« *un homme non marié ne peut prétendre à enseigner.* » Si Jésus avait été célibataire, cela aurait été tout-à-fait inhabituel et aurait nourri de la part de ses adversaires toutes sortes de critiques. Or, il n'y a dans les Évangiles nulle trace du moindre commentaire à ce sujet..
Dans l'Évangile qui porte son nom, Marie relate l'Enseignement qui lui est transmis par le Sauveur en toute exclusivité. Anne Pasquier fait de ce texte l'exemple même de la pensée gnostique.
Notons un étonnant passage de cet Évangile qui décrit le voyage de retour de l'âme vers son créateur au travers sept manifestations dont le défunt doit se défaire.
« *La première manifestation est Ténèbres ; la seconde, Désir ; la troisième, Ignorance ; la quatrième, Jalousie mortelle ; la cinquième, Emprise charnelle ; la sixième Sagesse ivre ; la septième, Sagesse rusée.* » (Évangile de Marie)
Ce qui n'est pas sans rappeler les 7 parures dont la déesse *Ishtar* doit pareillement se défaire pour se rendre dans l'au-delà et semble démontrer la perméabilité du courant gnostique à différentes croyances antérieures.

L'Évangile de Judas a été découvert en 1978 en Égypte mais ce n'est qu'en 2006 qu'il est traduit et publié par la National Geographic Society, déclenchant une violente controverse parmi les spécialistes du Christianisme primitif. Dans ce texte, Jésus tente d'initier ses disciples aux idées gnostiques : « *Le corps est une geôle pour l'âme et l'âme une étincelle divine qui aspire à retourner vers le divin* ». Mais il doit se rendre à l'évidence, ses disciples sont trop stupides pour le comprendre. Sauf Judas, à qui Jésus révèle le « *mystère du Royaume* ». Jésus affectionne et honore Judas, car il sait que lui seul aura le courage de le dénoncer aux Romains afin qu'il puisse enfin rejoindre le royaume de son père. « *Tu seras le treizième esprit qui surpassera tous les autres. Car tu sacrifieras l'homme qui me sert d'enveloppe charnelle.* »
La stupidité des apôtres et des disciples, à l'origine du Christianisme, Leur incapacité à saisir la Vérité énoncée par Jésus est un thème récurrent des écrits gnostiques.

Le manichéisme

Pour les historiens, le manichéisme est l'aboutissement logique de la Gnose. La légende veut que Mani (216-277) n'ait que 12 ans quand un ange, en qui il voit son jumeau céleste, lui apparaît pour lui révéler la Vérité : le monde est fondé sur la confrontation de deux pouvoirs antagonistes ; d'un côté, Dieu, l'Esprit, la Lumière, de l'autre, le Mal, la matière, les ténèbres. Selon Mani, seuls les élus, appelés parfaits, qui obéissent à des règles d'une extrême sévérité et sont en perpétuel combat contre le mal, connaîtront le salut et pourront rejoindre la Lumière victorieuse à la fin des temps. Les autres, les catéchumènes, doivent multiplier les efforts pour privilégier le bien à chaque instant de leur vie s'ils veulent renaître dans le corps d'un élu. À sa mort, L'Église de Vérité de Mani s'étend de l'Espagne à la Chine.

Comment expliquer pareille expansion ? Jacques Brosse nous propose une première piste d'explication :

« *Mani se donnait pour le dernier des grands prophètes après Adam, Zoroastre, le Bouddha et Jésus. Mais, pour lui, les trois derniers avaient commis l'erreur de ne pas consigner par écrit leur enseignement, qui, déformé après leur mort, avait donné lieu à des interprétations divergentes et engendré des hérésies. À prétention universelle, l'Église de Vérité possédait donc des livres canoniques qui n'ont pu être reconstitués que récemment au moyen de manuscrits trouvés aussi bien en Égypte que dans le Turkestan chinois.*»

Destinés au grand nombre, ces livres ont circulé tout autour du bassin méditerranéen et se sont diffusés jusqu'en Asie.

Une autre explication réside dans l'infatigable missionnaire que fut Mani. Il entreprend en effet d'incessantes pérégrinations en Perse, en Babylonie, dans l'Indus et dit-on jusqu'au Tibet et en Chine.

Madeleine Scopello, dans *Le Livre des Sagesses*, en apporte une troisième:

« *La diffusion rapide de la doctrine de Mani s'appuyait sur une organisation sans faille. Son Église est structurée en deux classes, complémentaires entre elles, les laïcs et les religieux. Les premiers constituent le contingent le plus fourni et assurent aux religieux, exclusivement pris par la vie spirituelle, aide et assistance. Le religieux est le plus souvent un apôtre itinérant, à l'instar de Mani lui-même. Il se consacre à la prière, au chant, à l'étude et à la prédication. Les sources directes du manichéisme donnent un aperçu de la vie des religieux qui se déroule à l'enseigne du dénuement : un repas par jour, un vêtement par an. Un code moral articulé en cinq commandements règle leur vie. Les cinq commandements sont les suivants : ne pas mentir, ne*

pas tuer, ne pas manger de chair, vivre dans la pureté, vivre dans une bienheureuse pauvreté. »
Les religieux manichéens sont un permanent modèle de piété et de probité, ce qui leur vaut le respect et l'admiration des populations. Ils impressionnent à ce point le futur saint Augustin que celui-ci se convertit à l'église de Mani et en demeure durant presque 10 ans un fervent adepte. Les religieux cathares, quelques 900 ans plus tard, agiront de la même manière, au point de reprendre le nom de « parfaits ».
Enfin, il ne faut pas sous-estimer la force de l'image. Car Mani est aussi un peintre, l'image compte énormément pour lui dans la transmission de la Vérité. La tradition s'extasie sur la splendeur de ses œuvres dont il ne reste hélas que quelques fragments. La force d'influence de Mani était telle qu'un nombre considérable de fidèles préférèrent s'immoler par les flammes plutôt que de se convertir au catholicisme et renoncer à leur croyance.
« *Comme la plupart des croyances, le manichéisme bien que condamné par les autorités religieuses, qui ne devaient pas tarder à se confondre avec le pouvoir politique, a suscité des vocations enflammées, que nous appellerions aujourd'hui fanatiques, ou extrémistes… Lorsque qu'à la fin du IVéme siècle de notre ère, à la suite de l'édit de l'empereur Théodose, le christianisme devint la religion officielle, obligatoire et unique de l'empire romain (sous peine de mort pour ceux qui refusaient de recevoir le baptême chrétien) l'hérésie manichéenne commençait à se répandre tout autour du bassin méditerranéen. Chaque jour dans le cirque de Byzance, les soldats amenaient des groupes d'hérétiques enchaînés, hommes, femmes et enfants et les plaçaient devant un grand trou où flambait un bûcher. En face se dressait une croix catholique. Les manichéens pouvaient choisir, ou s'agenouiller devant la croix, c'est-à-dire renoncer à leur croyance déviante, accepter le dogme chrétien tout entier, tel qu'il était proclamé par le dernier concile, ou se jeter d'eux-mêmes dans les flammes. D'après les ouvrages des chroniqueurs chrétiens, c'est par centaines de milliers que les hérétiques se jetèrent dans le bûchers en chantant des hymnes manichéens.* » (J. C. Carrière)

Un changement de régime à la tête de l'empire iranien a fait perdre à Mani la protection dont il bénéficie. La remarquable réussite de son église lui ayant valu de nombreuses hostilités, il est finalement arrêté, supplicié, et mis à mort en 270. Ses disciples sont tous envoyés au bûcher, ses ouvrages systématiquement détruits. Mais, malgré toutes ces persécutions, Mani continue de bénéficier d'un prestige considérable qui va perdurer encore

plusieurs centaines d'années. Et ce, jusqu'en Chine, comme pourra en témoigner Marco Polo.
Dès lors, pour combattre cette influence, l'Église n'aura de cesse de dénigrer la pensée manichéenne ; Mani devient le faux prophète par excellence : « *esclave de naissance, perse barbare, piètre guérisseur, ayant bien mérité la mort indigne à laquelle il fut soumis.* »
La religion de Mani se présente comme une synthèse de la Gnose.
« *Elle postule qu'au commencement, le Bien et le Mal, la Lumière et les Ténèbres étaient séparés. Mais vint la catastrophe: le royaume des Ténèbres tentant d'envahir le royaume de Lumière; Dieu pour combattre s'incarna dans l'Homme primordial qui fut vaincu, englouti par les démons; et une partie de l'âme divine se trouva asservie à la Matière obscure; C'est à la délivrer, c'est-à-dire, à se sauver lui-même que Dieu va désormais s'employer. L'opération occupera toute la durée cosmique.* » (H.C. Puech)
L'absolue séparation de la Lumière et des Ténèbres ne sera définitivement rétablie qu'après un période apocalyptique nommée la Grande Guerre:
« *Le globe terrestre s'embrasera pendant 1468 ans; les dernières parcelles de Lumière qui pourront encore être sauvée remonteront au Ciel, le monde sera anéanti et la Matière, avec ses démons, enfermée dans une immense fosse.* » (J. Duché)

Gnose et Alchimie
Le philosophe florentin Marsile Ficin traduit en 1463 un recueil de traités alchimiques connu sous le titre de *Corpus Hermeticum*. L'impact de cet ouvrage déclenche un regain d'intérêt dans toute la chrétienté lettrée pour l'alchimie et son corollaire: la Gnose. Car l'alchimie procède du même principe que la Gnose. Il faut épurer, brûler, toute matière superflue pour aboutir à la vérité, à la lumière, qui, dans le cadre alchimique, se traduit par la pierre philosophale.
« *La pierre chimique symbolise quelques chose qui ne peut être ni perdu ni dissous, quelque chose d'éternel que les alchimistes ont comparé à l'expérience mystique que l'on peut avoir de Dieu en son âme. »* (C.G. Jung)
L'alchimie serait née à Alexandrie au IIIème siècle avant J.-C.
« *Elle a aggloméré dès ses débuts un invraisemblable mélange de pratiques et de théories chaldéennes, juives, égyptiennes et grecques. L'Art sacré, comme on la nommait, connut un étonnant succès, de la fin du IIIème siècle au début du Vème après J.C. Son mysticisme exalté se recommandait d'ouvrages attribués aux dieux, à des sages fameux, à des souverains illustres. Ses représentants principaux furent Zozime, Synésius et*

Olympidore, ainsi que Marie la Juive qui inventa le Kerotakis, vase clos d'alchimiste, qui passa à la postérité sous le nom de… bain-marie. Par la pierre philosophale, cette alchimie prétend changer les métaux en or ou en argent ; par la panacée, elle entend guérir tous les maux, prolonger la vie humaine et assurer enfin le bonheur parfait de l'adepte au sein de la divinité. » (J. Tondriau)

Richesse, santé, longévité et félicité ! N'est-ce pas le but recherché par l'humanité depuis toujours ? Aussi n'est-il guère étonnant de trouver des études alchimiques dans des écrits taoïstes et dans la littérature bouddhique.

La figure tutélaire de l'alchimie occidentale reste Hermès Trismégiste (trois fois grand).

« *Les colonisateurs grecs en Égypte à la fin de l'Antiquité assimilèrent l'un de leurs dieux, Hermès (Mercure), messager ailé et savant en l'art de guérir, à Thot, le trois fois grand, de l'Égypte ancienne. Thot était le dieu de l'écriture et de la magie, et on le vénérait en tant que psychopompe, guidant les âmes dans les enfers. La fusion de Thot et d'Hermès, qui donna naissance à Hermès Trismégiste, fut loin d'être un phénomène unique. On identifiait à l'époque Dionysos-Bacchus à Osiris, Apollon à Horus, Héphaïstos à Ptah, Zeus-Jupiter était aussi l'Amon égyptien et le Baal mésopotamien ; en Artémis-Diane on reconnaissait Anaïtis, l'ancienne Anahita des Sémites, et en Aphrodite-Vénus, Astarté, l'Ishtar des Phéniciens, mais aussi Isis.* » (J. Brosse)

Hermès Trismégiste est d'une certaine façon le Moïse de la corporation des alchimistes, car il leur aurait transmis les secrets de leur art sur une émeraude gravée par le dieu *Hermès* lui-même et conservée dans la Grande Pyramide, jusqu'à ce que, selon la légende, Alexandre le grand la (re)découvrit. D'où son nom : *Table d'Émeraude*.

Voici le passage le plus célèbre de la Table d'Émeraude :

« *Il est vrai, sans mensonge, certain et très véritable :*

Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour accomplir les miracles d'une seule chose.

Et de même que toutes les choses ont été et sont venues du Un, par méditation sur le Un, ainsi toutes les choses sont nées de cette chose unique, par adaptation.

Le Soleil en est le père, la Lune en est la mère, le vent l'a emporté dans son ventre, la Terre est sa nourrice, le Thélème de tout le monde est ici ;

Sa puissance est sans bornes sur la Terre.

Tu sépareras la Terre du Feu, le subtil de l'épais, doucement avec grande industrie. »

Si l'on excepte la révélation que Tout est Un, ce texte est hermétique à souhait. Les alchimistes ne facilitent guère la tâche des profanes qui cherchent à comprendre. Car ils sont persuadés que seuls ceux qui en sont dignes peuvent avoir accès au savoir et que le profane en ferait mauvais usage. « *Que celui qui est trop léger s'abstienne, si tu n'es pas pur, les noces te feront dommage.* » écrit Jean Valentin Andrea dans *Les Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz,* texte fondateur des Rose-Croix.

« *L'alchimie n'est si obscure que parce qu'elle dissimule. Les philosophes qui ont souhaité transmettre à la postérité l'exposé de leurs doctrines et le fruit de leur labeur ont pris grand soin de ne pas divulguer leur art en le présentant sous forme commune, afin que le profane ne puisse en faire mauvais usage. C'est ainsi qu'à cause de la difficulté de sa compréhension, à cause du mystère de ses énigmes, à cause de l'opacité de ses paraboles, cette science s'est peu à peu enfermée dans des rêveries, des illusions et des chimères* » . (Fulcanelli)

Donc, les alchimistes usent et abusent d'un langage crypté, symbolique, abscons, réservé aux seuls initiés.

« *Celui qui pénètre dans le dédale linguistique de l'alchimie,* écrit Alexander Roob dans *Alchimie et Mystique, se trouve brutalement confronté à un système de références chaotiques, au réseau chatoyant et toujours changeant de noms et de symboles qui marquent de mystérieuses substances et qui peuvent, en principe signifier tout autre chose que ce qu'ils ont l'air de dire, où même l'aide de lexiques spécialisés ou de dictionnaires modernes des synonymes ne sert pas à grand-chose. On a de tout temps cherché à mettre de l'ordre dans cette foisonnante confusion, et il convient ici de citer tout particulièrement les fécondes tentatives du psychanalyste suisse C.G. Jung, qui ne vit dans cet art hybride que le côté intérieur ou spirituel et qui réduisit le côté extérieur ou matériel chimique, à n'être plus que la projection scientifique et manifeste d'un processus psychique.* »

Même si Roob déplore que Jung ne traite qu'un seul des aspects de l'alchimie : l'évolution psychique, et passe sous silence les très nombreuses découvertes en sciences naturelles effectuées par les alchimistes, l'oeuvre de Jung n'en reste pas moins fascinante par la richesse des analogies qu'elle nous propose.

« *Le secret de cette philosophie alchimique, c'est la métamorphose de la personnalité, grâce au mélange et à la synthèse de ses facteurs nobles et de ses constituants grossiers, de l'alliage des fonctions différenciées et de celles qui ne le sont pas, en bref, des épousailles dans l'être, de son conscient et de son inconscient.* » (Jung)

Jung pointe du doigt l'une des caractéristiques premières de l'alchimie : l'union des contraires. Soleil et Lune, Lumière et Ténèbres, Matière froide et Matière chaude, Haut et Bas, Macrocosme et Microcosme, Masculin et Féminin… Et c'est parce qu'il est à fois *Aphrodite* et *Hermès* que l'hermaphrodite devient la représentation métaphorique de l'alchimie.
Mais comment concilier l'association des contraires (*Tout ce qui est en Haut est comme tout ce qui est en Bas*) avec leur séparation (*Tu sépareras la Terre du Feu, le Subtil de l'Épais*), les deux principales recommandations de la Table d'Émeraude ? Papus avance l'idée qu'il s'agit de deux étapes d'un même processus. La première est d'ordre spirituelle (métaphysique), la seconde d'ordre matérielle (physique). Le chercheur doit comprendre que la Nature est Un avant de procéder à la moindre séparation et tenter de découvrir la pierre philosophale.

« *La fabrication de la pierre philosophale était un processus d'une grande complexité. L'alchimiste devait d'abord découvrir la matière première en fouillant dans les profondeurs de la terre. Ensuite la réalisation de la pierre passait par quatre étapes principales : la première consistait à dissoudre la matière en eau, la deuxième à évacuer l'eau superflue par volatilisation ou à coaguler la matière pour obtenir un produit visqueux, la troisième à séparer et à rectifier les matières les plus subtiles, la quatrième enfin à unir ces esprits purs pour obtenir la pierre philosophale. Ces étapes comportaient elles-mêmes toute une série d'opérations dont le nombre variable n'a jamais été définitivement établi et au sujet duquel les auteurs se contredisent ; on en répertorie souvent douze, par référence aux signes du zodiaque ; elles ont été désignées par les couleurs que prenaient les produits au cours de l'expérience. Peu à peu, on en a retenu trois qui sont la putréfaction ou œuvre au noir, l'albification ou œuvre au blanc et la rubification ou œuvre au rouge.*» (*Encyclopédia Universalis*)
Les spiritualistes voient la mort dans l'œuvre au noir, la renaissance dans l'œuvre au blanc et la perfection dans l'œuvre au rouge. Et constatent aujourd'hui que les scientifiques matérialistes en sont toujours restés au stade de l'œuvre au noir. Pour obtenir de l'énergie, ils brûlent du charbon, du gaz, du pétrole, fracturent la roche, fissionnent l'atome, polluent les océans, détruisent l'atmosphère, souillent les terres… sans comprendre que la planète et eux ne font qu'un, principe indispensable pour passer à l'étape suivante : l'œuvre au blanc.

Ce n'est que tardivement (au XVIIème siècle) que la bifurcation s'opère entre « *les alchimistes théosophiques comme les Rose-Croix qui voient dans le processus de séparation du subtil et de l'épais un chemin spirituel les menant vers « l'or intérieur » et les alchimistes opératifs*, *comme André Libau, qui en cherchant à améliorer les bases empiriques de l'alchimie, s'engagent sur la voie de la chimie analytique* » (A. Roob).
Avant le XVIIème, la quasi-totalité des alchimistes est « théosophe ». Pierre A. Riffard nous donne du théosophe la définition suivante :
« *On entend par théosophe un ami de Dieu et de la sagesse. Le vrai théosophe ne néglige aucune des inspirations que Dieu lui envoie pour lui dévoiler les merveilles de ses œuvres et de son amour, afin qu'il inspire cet amour à ses semblables par son exemple et ses instructions. Cette doctrine est fondée sur les rapports éternels qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers.* »

C'est par les Arabes, via l'Espagne omeyade du douzième siècle, que l'alchimie, en même temps que les textes des grands philosophes de l'Antiquité, pénètre en Occident, faisant voler en éclats l'idée bien installée qu'aucune vérité ne peut exister en dehors de la doxa chrétienne.
Alchimie, alambic, alcool, élixir sont des mots d'origine arabe. Les plus célèbres alchimistes occidentaux sont Robert de Ketton qui en 1144 traduit de l'arabe en latin *le Liber de compositione alchémiae*, Albert le Grand (1193-1280) Roger Bacon (1214-1294), Arnaud de Villeneuve (1245-1313), Raymond Lulle (1235-1313)… Et Nicolas Flamel (1330-1418), auquel la légende prête toutes sortes de pouvoirs…
Que ce soit dans le but de parachever son évolution spirituelle par un incessant travail de purification sur lui-même, de rechercher un dénominateur commun aux quatre éléments, d'obtenir des super pouvoirs, ou bien de découvrir les propriétés combinatoires des différents matériaux, voire des différentes plantes médicinales, l'alchimie peut être considérée comme une science au sens où l'entend Thomas S. Kuhn : *un ensemble de principes et de méthodes partagé par une communauté.*

Gnose et Cabale
Le mot Cabale (ou Kabbale) est d'origine hébraïque et peut être traduit par recevoir la tradition. La Kabbale serait un enseignement secret transmis oralement par Dieu à Moïse sur le Sinaï, en même temps que la loi écrite (*la Torah*). Par la suite, cet enseignement est révélé de maître à disciple, avant d'être couché par écrit au IVème siècle dans le *Sepher Yetsira* ou Livre de la

Formation, puis au XIIIème siècle dans le *Zohar* ou Livre des Splendeurs, bien que la tradition fasse remonter l'origine du *Zohar* à Abraham ou à Moïse .
L'enseignement de la Kabbale se structure autour d'un principe gnostique : la chute d'une énergie spirituelle originelle dans la matière et la possibilité de réintégration dans cette énergie spirituelle originelle par une méthode sévère de purification, ce que Z'ev ben Shimon résume ainsi dans *L'Arbre de vie ; introduction à la Cabale* :
« *L'homme peut accéder aux univers supérieurs s'il évolue et se purifie afin d'acquérir la conscience de ces royaumes. À cette fin, il doit transcender le corps physique que la nature lui a fourni. À partir des substances et des énergies qui le traversent, il doit construire un nouveau véhicule pour chaque monde.* »
Mais la Kabbale est multiple, aussi nous devrions plutôt dire : les Kabbales.
La Kabbale du *Zohar* diffuse un message hautement spirituel : « *le pouvoir authentiquement réalisateur de la prière désintéressée »,* et prône *« la supériorité de l'étude sur toutes les valeurs terrestres »*. Cette Kabbale s'inspire de l'enseignement de Rabbi Siméon Bar Yochaï, palestinien du IIème siècle, surnommé la Lampe sainte. L'enseignement de Bar Yochaï est purement théosophique. Il a pour but de connaître Dieu en s'unissant à lui par la prière, l'amour, la foi et la connaissance. Le *Zohar* s'inscrit dans la ligne de cet enseignement.
Cette Kabbale génère beaucoup moins de fantasmes que la Kabbale du *Sepher Yetsira*, rédigé 700 ans avant le *Zohar,* qui propose une autre voie pour connaître Dieu. Le *Sepher Yetsira* défend l'idée que « *Dieu doit se chercher dans l'unité des forces en jeu dans tout l'univers. À n'importe quel moment, à n'importe quel endroit, les phénomènes manifestés si disparates qu'ils puissent être en apparence, proviennent d'une cause unique, et correspondent les uns aux autres. »*
Pour le *Yetsira*, cette cause unique est la parole créatrice de Dieu. Qui dit parole, dit lettres. Il est donc nécessaire si l'on veut comprendre le divin d'étudier le monde au travers des lettres (et donc les nombres, puisque pour les Hébreux une parfaite équivalence a été établie entre eux).
« Les lettres de l'alphabet ne sont plus de simples signes mais des expressions de réalités métaphysiques. Elles sont la manifestation du pouvoir créateur de Dieu et leur manipulation adéquate leur restitue cette créativité » (R. Goestschel)
« *Chaque lettre est dans la Kabbale un monde en soi.* » (A. Abulafia)

Pour comprendre ce pouvoir créateur les rédacteurs du *Sepher Yetsira* ont imaginé une extraordinaire figure: l'Arbre séphirotique constitué de dix attributs divins nommés *sephirot belima*

1- la Couronne (Kether),
2- la Sagesse (Hochmah),
3- l'Intelligence (Binah),
4- la Clémence ou Miséricorde (Hesed),
5- la Rigueur ou Justice (Din),
6- la Beauté (Tipheret),
7- la Victoire ou le Triomphe (Netzah),
8- la Gloire (Hod),
9- le Fondement (Yesod),
10- la Royauté ou le Royaume (Malkuth).

Ils correspondent à autant de barreaux d'une échelle à gravir pour s'élever de la condition humaine à la condition divine, mais représentent aussi les réceptacles de l'énergie divine descendante.

« *Les dix séphiroth de l'Arbre, expriment les dix énergies divines, dix Archétypes qui n'entendent pas limiter le monde divin, l'enfermer dans le nombre 10, mais par ce dernier traduire et son unité absolue, et sa distinction en une diversité infinie d'aspects. Chaque séphirah reçoit la totalité de la Lumière incréée, mais chacune d'elle l'exprime selon son propre mode (…) Le tout premier aspect divin qui se fait connaître est Kether (la couronne) ou sommet supérieur de l'Arbre. Mais la tradition hébraïque rapporte qu'au-delà de Kether est Aïn Soph Aor, qui signifie « l'infinie Lumière », puis Aïn Soph, le « sans fin infini », et enfin Aïn, le « Rien ». Ces trois aspects divins, non inscrits dans l'Arbre, expriment l'inconnaissable, l'Innommable qui cependant va Se faire connaître et Se laisser nommer à travers les dix séphiroth.* » (A. de Souzenelle)

« *Dans l'ordre descendant, les séphiroth marquent les étapes par lesquelles le monde a émané de Dieu. Dans l'ordre ascendant, elles balisent les étapes par lesquelles le mystique parvient à l'adhésion avec le divin.* » (R. Goetschel)

D'où l'importance de leur positionnement dans l'Arbre séphirotique. En partant de la couronne, l'énergie divine s'est « effondrée » dans le royaume de la matière. C'est ce que l'on nomme « la Chute ». Si l'homme veut s'élever, il devra gravir ces différents niveaux qui le mèneront du « Royaume » à « la Couronne », quitter le royaume matériel pour tenter d'atteindre les niveaux supérieurs de conscience. Mais il ne pourra y accéder qu'après avoir su acquérir les énergies des 6 *séphirot* de base :

« Fondement », « Gloire », « Victoire », « Rigueur », « Miséricorde » et « Beauté », Alors seulement il pourra atteindre la triade supérieure dite divine: Intelligence, Sagesse, et *in fine* Couronne, ce qui lui ouvrira l'accès au *Aïn*, à l'énergie infinie, autrement dit : non locale !
Placés dans des sphères, le long de trois axes verticaux, ces 10 attributs qui forment l'arbre séphirotique, sont selon les Kabalistes du *Yetsira* la plus parfaite représentation des forces créatrices de l'univers. Chaque séphirot inscrit dans une sphère est relié aux 9 autres par 22 chemins, correspondant aux 22 lettres de l'alphabet hébraïque. En tenant compte des corrélations existant entre les séphirots et les 3 éléments de base (air, eau, feu), ou les 4 points cardinaux, voire les 7 planètes et les 12 constellations zodiacales, sans oublier le sens dans lequel le Kabbaliste peut faire pivoter l'arbre séphirotique, on obtient une table combinatoire numérique quasi infinie, censée permettre de déchiffrer non seulement le monde matériel, mais aussi le monde spirituel.
La Kabbale du *Yetsira* demeure très ardue d'approche pour le néophyte. D'autant que « *lorsqu'on veut aborder la tradition juive. Une connaissance profonde de la langue hébraïque paraît la condition première indispensable. Mais elle reste insuffisante : ce n'est pas parce que l'on possède bien le français que l'on aborde de plain-pied la lecture d'un ouvrage de mathématique ou de physique théorique. Il faut avoir été initié à ces savoirs. Corollaire immédiat : la traduction d'une œuvre scientifique d'une langue à une autre exige impérativement que le traducteur soit familier du domaine où il traduit*. » (L. Gérardin)
Sachez toutefois que, si vous persévérez dans l'étude de la Kabbale, celle-ci, à l'instar de tous les savoirs d'origine divine, vous offrira de grands pouvoirs. Selon la tradition, « *le rabbi Judas Loew Ben Bezalel, réalisa au XVIème siècle, dans le ghetto de Prague, l'animation d'une statuette d'argile rouge, créant ainsi l'homonculus. Il va l'animer, tel le Créateur, parce qu'il connaît le nom secret de Dieu qu'il écrit sur le front de cette statuette.* » (J. Tondriau)
Il s'agit du Golem, l'ancêtre de la créature du docteur Frankenstein.

La Kabbale du Yetsira est une mine inépuisable de spéculations.
« *La Kabbale prétend que le sens littéral du texte biblique n'est pas sa véritable signification. Au XIIIème siècle, Bahya ben Asher, rabbin de Saragosse, montre qu'en ne lisant qu'une lettre de La Genèse sur 42, un texte caché apparaît. L'idée va au XXème siècle bénéficier des lumières de l'informatique. En utilisant différents intervalles entre chaque lettre et en faisant varier le choix de la première, Eliyahu Rips, professeur de*

mathématiques à l'Université de Jérusalem, génère toute une série de « textes » qui révèlent les prédictions des assassinats de John Fitzgerald Kennedy, Anouar-el-Sadate ou encore Yitzhak Rabin. Cette histoire illustre à merveille le théorème mathématique de Borel-Cantelli, explique Jean-Paul Delayahe, professeur d'informatique à l'Université Lille1. En prenant au hasard une suite suffisamment grande de symboles typographiques, vous y trouverez à coup sûr tous les mots possibles et inimaginables. Le mathématicien australien Brendam McKay a ainsi montré qu'on obtenait la même liste que celle d'Eliyahu Rips, avec une traduction de Guerre et Paix de Tolstoï en hébreux ! » (*Révélations sur la Bible*, article de Science & Vie)

Au quatorzième siècle, les Juifs sont traqués dans toute l'Europe. Expulsés d'Espagne, nombre d'entre eux trouvent refuge en Italie où les érudits de la Renaissance se passionnent pour Platon, Pythagore et l'hermétisme. Très vite, ils s'intéressent à la Kabbale ; elle influence poètes, philosophes et scientifiques. Pic de la Mirandole, Marsile Ficin, Elie del Medigo, Cornélius Agrippa, l'étudient au point de se rendre suspects aux yeux de l'Église. Tous se prennent à rêver d'une Kabbale exclusivement chrétienne grâce à laquelle, par le Nombre, l'homme pourra enfin comprendre les mystères de la Création. C'est à travers ces figures de la Kabbale européenne, « *qui en présentaient une version parfois grossièrement déformée, que la Kabbale retint l'attention des occultistes de la seconde moitié du XIXème siècle, qui, dans leurs ouvrages, la mêlèrent à l'alchimie et à la magie, sans chercher à comprendre qu'elle était une discipline exclusivement spirituelle. De dégradation en dégradation, la kabbale en vint à alimenter un antisémitisme primaire.* » (J. Brosse)
L'Église, qui voit d'un très mauvais œil l'intérêt des érudits pour un savoir d'origine juive, s'est très tôt déchaînée en diatribes dans ses prêches et dans ses livres contre la Kabbale.
« *Le peuple en déduit immédiatement que Cabbale, sorcellerie et péché sont synonymes. Ce qui ne l'empêchera pas de rechercher les amulettes cabbalistiques comme protection ou moyen de guérison.* » (Ibid)
Les Kabbalistes hébraïques récusent toute influence extérieure qui remettrait en cause le principe d'une révélation divine, il ne fait aucun doute cependant pour la plupart des historiens que la Kabbale et tout particulièrement celle du *Yetsira* a été inspirée par le Pythagorisme qui a fait du nombre une divinité. Notons que René Guénon s'élève contre pareille théorie: « *Il ne saurait être question d'emprunts, pas plus d'un côté de l'autre, mais seulement d'équivalence comme il s'en rencontre nécessairement entre toutes formes*

traditionnelles. » Pour Guénon, il ne peut être question d'influence, les grandes pensées spirituelles ne seraient dues qu'au souffle inspirant de Dieu qui peut ensemencer l'homme d'une même vérité, à tout moment et en tout lieu. Mais il est indéniable que Pythagore a été d'une importance considérable dans l'histoire de la pensée, qu'il a modelé la plupart des intelligences spirituelles, philosophiques et scientifiques de l'Antiquité méditerranéenne.
Aussi avant de poursuivre sur la Gnose, il me paraît nécessaire de s'arrêter sur le personnage de Pythagore qui a été le premier à associer Dieu et Nombres.

Pythagore et le Nombre-dieu

« *On peut regarder le pythagorisme comme un sorte de Gnose où le salut de l'âme est lié à l'acquisition d'une connaissance de plus en plus parfaite.* » (L. Jerphagnon)
Pléthore de légendes ont été propagées sur Pythagore. Il aurait étudié les sciences en Égypte, la magie et la divination en Chaldée, se serait initié à de nombreux cultes à mystères, au savoir des druides et aux cultes zoroastriens. Le seul élément tangible dont les historiens disposent est qu'il a fondé aux environs de 530 av. J.-C. une école à Crotone. Même sa mort à Métaponte vers 500 est remise en question.
L'enseignement qu'il professe à Crotone demeure un secret qui perdure encore aujourd'hui. Pythagore exige en effet de ses disciples un mutisme absolu sur ce qu'il leur enseigne, et tout contrevenant à cette règle de silence peut être puni de mort. Cette notion de savoir réservé aux élus a nourri durant toute l'antiquité les plus vifs débats et ouvert un affrontement qui ne s'est jamais apaisé entre ésotérisme et exotérisme. Quand Pythagore affirme : « *je chanterai pour les initiés, fermez la porte aux profanes* ! » Philon le Juif rétorque : « *Pourquoi rendre service à trois ou quatre hommes seulement alors qu'il serait possible d'être utile à tous ?* » Ce débat perdure dans la Chrétienté. Quand Matthieu fait dire à Jésus : « *Ne jetez pas de perles aux pourceaux !* », Luc rapporte cependant une parole contradictoire : « *Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ce que je dis dans les ténèbres, dites-le en plein jour ! »*
Seuls des documents tardifs nous permettent de dévoiler partiellement certains aspects de l'enseignement de Pythagore.
« *Le novice doit observer le silence, sauf dans de rares moments de détente. Pythagore considère que laisser la jeunesse s'adonner à la dialectique avant de lui avoir donné le « sens de la vérité » n'aboutit qu'à fabriquer des « têtes*

creuses » et des « sophistes prétentieux (…) Le noviciat terminé, l'élève est admis symboliquement à franchir le seuil de la demeure du maître. Il lui faudra passer encore de longues années dans ce sanctuaire, menant une existence très rigoureusement encadrée et règlementée, perçant un à un les arcanes du quadrivirium pythagoricien : arithmétique, musique (arithmétique sensible), géométrie, astronomie (géométrie sensible). La journée de l'élève est aussi strictement programmée que celle d'un moine ou de l'adepte d'une secte, du réveil –chaque réveil doit être vécu comme une renaissance- au coucher. » (D. Labarrière)

Ce que nous savons de l'initiation pythagoricienne ne fait aucune distinction entre science et spiritualité. Les disciples apprennent la théorie de la transmigration des âmes, qui a considérablement influencé Empédocle, Socrate et Platon, en même temps que la Tétraktys, base de notre système décimal. La musique des sphères en même temps que le fameux théorème du carré de l'hypoténuse…

Louis Gross dans *Formes et Nombres sacrés* résume ainsi l'approche numérologique du monde pythagoricien :

« *Le Un, le point, principe divin n'a pas de dimension. Le Deux, la droite, la dualité a une seule dimension. Le Trois, le triangle, la manifestation, a deux dimensions. Le Quatre et le tétraèdre introduisent la troisième dimension. Avec cette troisième dimension, les volumes existent. Notre univers et la terre qu'il contient peuvent prendre forme. En additionnant ces quatre premiers nombres sacrés 1 + 2 + 3 + 4, on obtient 10 qui devient le chiffre de l'univers, symbole de la totalité, de l'achèvement, du retour à l'unité après le développement des 9 premiers nombres. Aux yeux des Pythagoriciens, le dix, représentant de la création universelle, est le nombre sacré entre tous ; il est celui de la Tétraktys. »*

La figure de la Tétraktys s'obtient en alignant dix points dans un triangle de façon à avoir un point au sommet et quatre points à la base.

« *Au sommet, un seul point symbolise l'Un, ou le divin, principe de toute chose, l'être non manifesté. Au-dessous, l'origine de la manifestation est marquée par deux points, symbolisant la première apparition, le dédoublement par couple, ou dyade, le masculin et le féminin, Adam et Ève, le phallus et l'œuf, la lumière et les ténèbres, le ciel et la terre, le yin et le yang, etc, bref, le dualisme interne de chaque être. Au-dessous encore, les trois points correspondent aux trois niveaux du monde : infernal, terrestre et céleste, aux trois niveaux de la vie humaine : physique, psychique, spirituel. Et la base du triangle, avec ses quatre points alignés, symbolise la terre, la multiplicité de l'univers matériel, les quatre éléments, les quatre points*

cardinaux, les quatre saisons, etc. L'ensemble constitue la Décade ou la totalité de l'univers crée et incréé. » (*Dictionnaire des Symboles*)
Le dix sacré détient la clé de toutes choses et tout Pythagoricien doit prêter serment sur cette « divine Tétraktys ». Avec Pythagore, le nombre devient divin et ouvre à la compréhension des mondes invisibles.
En plus du dix, les mathématiciens de l'école de Crotone vouent au quatre un véritable culte après avoir découvert ses étonnantes propriétés. En particulier que la diagonale d'un carré ne peut jamais se mesurer par un nombre fini.
« *Le carré et le Quatre, symbole de la terre et de notre univers, introduit une nouvelle famille de nombres : les nombres irrationnels. Autrement dit, le carré et le Quatre nous enseignent que le monde matériel contient une partie d'irrationnel et qu'il ne peut être que partiellement accessible à la raison.* » (L. Gross)
Le carré détient dès lors par analogie des attributs magiques qui en feront au Moyen Age un talisman imprégné de forces cosmiques.

On attribue à Pythagore la paternité du Nombre d'Or, autre nombre réputé divin, mais celui-ci semble bien antérieur au pythagorisme, étant donné qu'on le retrouve dans les mesures des ziggourats sumériennes, les étonnantes grottes de Barabar en Inde (autour de 2000 av. J.-C.) et bien sûr dans les pyramides égyptiennes. Fulcanelli défend l'idée que les Égyptiens ont à peu près tout découvert, du système métrique au calcul décimal en passant par la vitesse de la lumière.
Le Nombre d'Or se retrouve partout dans la nature ; en particulier dans la croissance fractale des végétaux et des minéraux. Il est associé au rapport entre deux nombres, égal à environ 1, 618034…, que l'on décrit souvent par la lettre grecque *Pi.* Sans entrer dans les détails, disons que le Nombre d'Or équivaut approximativement au rapport 3/5.
Pythagore et ses disciples étudient donc tout ce qui peut être étudié à l'aune du prisme des nombres. La musique en particulier. La corrélation entre le nombre des planètes et celui des cordes d'une lyre devient le point de départ de la théorie de la musique des sphères.
« *Pour la première fois on se trouvait en possession d'une véritable loi physique rattachant le monde sensible au monde idéal des Nombres* » (T. Reinach)
Persuadés qu'une telle coïncidence ne peut être un simple effet du hasard, les Pythagoriciens en font la loi naturelle par excellence, associant l'harmonie des notes à celle des corps célestes, cette théorie donnera lieu par la suite à

toutes sortes de spéculations mystiques et confirmera le chiffre 7 dans son statut sacré.

Pythagore n'envisage pas la recherche scientifique sans une stricte éthique de vie qui se trouve décrite dans les « *Vers d'Or* ». En voici un extrait :
« *Ne fais rien que tu ne connaisses,*
mais apprends Tout ce qui t'importe,
Et tu mèneras la vie la plus heureuse.
Il ne faut pas non plus négliger la santé du corps ;
Mais garde mesure dans le boire, le manger et l'exercice. Et j'appelle mesure ce qui ne t'apportera pas de chagrin.
Habitue-toi à mener une existence pure, exempte de mollesse ;
Et garde-toi de faire tout ce qui provoque l'envie.
Fais ce qui ne te nuira pas et réfléchis avant d'agir.
N'admets pas le sommeil dans tes yeux languissants
Avant d'avoir examiné chacune de tes actions de la journée ;
En quoi ai-je fauté ?
Qu'ai-je fait ?
Lequel de mes devoirs ai-je omis ?
Parcours toutes tes actions en commençant par la première ;
Et ensuite, si tu as commis des lâchetés, châtie-toi ;
Si tu as agi vertueusement réjouis-toi. »
Ces vers ont vraisemblablement été composés au IIIème siècle après J.C et ne sont pas de la main de Pythagore, mais ils revendiquent sa pensée qui peut se résumer par la nécessité d'une vie saine et savante, indispensable pour purifier l'âme de toute souillure matérielle avant toute considération spirituelle.

Est-ce parce qu'ils se sentent exclus de ce savoir et, ne sachant rien, imaginent le pire, que les habitants de Crotone se révoltent contre son école, l'incendient et massacrent une grande partie des étudiants ? Ou bien, comme l'avance Jacques Brosse, parce que l'enseignement très « aristocratique » de Pythagore exaspère les démocrates au point de lancer contre la communauté une attaque sanglante ? Ou encore, est-ce la conséquence d'une émeute fomentée par un nommé Sylon qui s'est vu refuser l'enseignement du maître ? Toujours est-il que Pythagore doit fuir Crotone pour se réfugier à Métaponte où il meurt quelques années plus tard.

L'héritage de la Gnose

Si l'Église triomphante parvient à éradiquer la plupart des communautés gnostiques, la pensée de la Gnose ne disparaît pas pour autant. On peut certes la retrouver dans la culpabilité maladive de la chair développée par les élites cléricales et dans la croyance en la prédestination portée par la réforme protestante. Mais pas seulement… Les invariants de la Gnose continuent d'être étudiés dans le cadre de sociétés secrètes. Quels traits communs rassemblent la plupart de ces sociétés ?

« En premier lieu, elles font presque toutes partie de l'« l'Église intérieure », et se méfient des médiations proposées par les grandes Églises constituées. » (A. Faivre)

Malgré la féroce répression exercée par les églises constituées, les sociétés secrètes se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Elles ont pris une telle importance qu'elles ont constitué parfois une réelle menace pour l'Église.

À la manière du village d'Astérix, aux abords de l'an mil, certaines communautés gnostiques résistent encore à l'envahisseur catholique et croient par exemple à l'existence d'un dieu mauvais : les Bogomiles en Bulgarie, les Patarins en Italie du Nord, les Publicains en Champagne, les Bougres en Bourgognes, les Docètes en Loire, les Piphles en Flandre, les Ariens en Occitanie... Si les hérétiques d'Occitanie sont ainsi dénommés, c'est qu'ils sont restés fidèles à la doctrine d'Arius (256-336). Ce théologien Libyen conteste le statut divin de Jésus. L'originalité d'Arius est qu'il chante ses prédications, entouré de musiciens. Sa popularité est telle qu'elle manque de provoquer un schisme. Ses disciples, qui prêchent une application pure et dure des préceptes de la Gnose, réussissent à convertir une partie des peuples barbares. Parmi lesquels les Wisigoths qui s'installeront en Occitanie et en Espagne au quatrième siècle.

Les Ariens d'Occitanie ne tardent pas à être appelés Cathares : en grec, les purs.

Le problème pour les prélats de l'église officielle, c'est que ces communautés « néo gnostiques » sont contagieuses, comme en témoigne une lettre du moine Erbert datant du début du premier millénaire :

« *En Périgord, une nouvelle hérésie est née en ce monde, prêchée par de pseudos apôtres. Ils mènent dit-on une vie apostolique. Ils ne mangent pas de viande, ils ne boivent pas de vin, sinon très modérément. Ils font des centaines de génuflexions. Ils n'acceptent pas d'argent et lorsqu'il leur arrive d'en avoir, ils le distribuent avec bienséance. Mais ils disent que l'aumône n'est rien et qu'on ne doit rien en recevoir. Ils tiennent la messe pour rien et enseignent qu'on ne doit pas recevoir la communion, mais seulement des*

morceaux de pain bénits. Ils assurent que le chant d'église n'est que vanité. Ils n'adorent ni la croix, ni la statue du Seigneur et empêchent autant qu'ils le peuvent toute adoration. Ils ont enchaîné de nombreuses personnes dans cette hérésie ; non seulement des laïcs qui ont abandonné tous leurs biens, mais aussi des clercs, des prêtres, des moines et des moniales. » (Cité par J. Roux et A. Breton)

Ordre est donc donné aux autorités temporelles de pourchasser tous ces hérétiques, de les supplicier et de les brûler. Seules quelques voix s'élèvent au sein de la congrégation, dont celle d'Evervin, prévôt de Steinfeld en Rhénanie qui demande au célèbre Bernard de Clairvaux :

« *d'où se fait-il que ces fils du Diable peuvent trouver dans leur hérésie un courage semblable à la force que la foi du Christ inspire aux vrais religieux ? Quant à l'hérésie en elle-même, ne consiste-t-elle pas avant tout à vivre selon les préceptes apostoliques ?* »

Ce à quoi l'intéressé répond :

« *il ne s'agit que de petits renards ravageurs de vignes qu'il faut frapper du glaive plutôt que de les laisser entraîner dans leurs erreurs des âmes nombreuses.* »

« *En 1179, le troisième concile de Latran expose clairement le sort réservé par Rome aux albigeois* (autre nom donné aux cathares) *: tous les fidèles doivent s'opposer énergiquement à cette peste et même prendre les armes contre eux. Les biens de ces gens seront confisqués et il sera permis aux princes de les réduire en esclavage. Quiconque, suivant le conseil des évêques, prendra les armes contre eux aura une remise de deux ans de pénitence et sera placé, tout comme un croisé, sous la protection de l'Église.* » (Z. Oldenbourg)

Au XVIIIème siècle, la pression répressive de l'Église perd de sa puissance, si l'on excepte le sinistre épisode du jeune chevalier de la Barre, condamné à être décapité et brûlé en 1766 pour avoir refusé de se découvrir devant une procession. Le savoir gnostique commence à sortir des sociétés secrètes et à renoncer aux formulations hermétiques. En Suède, Swedenborg publie entre 1747 et 1771 : *Les Arcanes Célestes* et *La vraie Religion Chrétienne*, qui connaissent un fort retentissement et influencent Kant et Goethe. En France, Martinès de Pasqually (*Traité de réintégration des êtres*) et Claude Louis de Saint-Martin (*Le Crocodile ou la guerre du bien et du mal, Le Ministère de l'homme-esprit*), lèvent le voile du savoir gnostique. En Allemagne, Jacob Boehme qui, avec *De la triple vie de l'homme, selon le mystère des trois*

principes de la manifestation divine (1619) redonne à la *Sofia* gnostique une nouvelle jeunesse; il écrit :
« *La Sofia est incréée, elle est la sagesse divine en l'homme. L'homme a perdu la Sofia. Celle-ci a trouvé refuge au ciel, et la nature féminine s'est détachée de l'homme androgyne, devenant ainsi une source extérieure, l'objet de désirs infernaux et la source de tous les esclavages. La perte de la Sofia céleste correspond à la naissance de l'Ève terrestre, la féminité. La chute de l'homme est donc la perte de sa sophianité, de sa pureté, de sa virginité.* »
Ces œuvres annoncent l'engouement spectaculaire pour l'ésotérisme et l'occulte du XIXème siècle. Toutefois Saint-Martin, prend la précaution de publier ses œuvres sous le pseudonyme du « Philosophe inconnu ».
Au dix-neuvième siècle, Papus, Saint-Yves d'Alveydre, Stanislas de Guaïta, Séraphin Péladan, revendiquent ouvertement l'héritage de la Gnose. Ils se plaisent à créer des loges qui n'ont plus de secrètes que le nom, car à peu près n'importe qui peut y être admis, Papus délivre même des doctorats en Kabbale aux V.I.P. qui fréquentent ses loges ! Ces initiés mondains multiplient les conférences et la publication d'ouvrages (Papus en publie à lui seul une bonne cinquantaine, traduits en plusieurs langues). Ils organisent des salons destinés à populariser un savoir gnostique auquel ils mêlent allègrement spiritisme, civilisations antédiluviennes, mystiques hindoue, bouddhisme et Graal… Un fourre-tout « mysticoccultiste » qui rencontre un énorme succès public, au point que toute la haute société occidentale, au grand dam des instances catholiques, se pique bientôt d'occultisme. Tous ces initiés rêvent de bâtir une nouvelle religion « *bardée de dogmes et de Livres sacrés* qui diffuserait la *Connaissance secrète du monde, cachée depuis la nuit des temps »* ; ils vont jusqu'à plagier les rites et la hiérarchie de l'Église traditionnelle dont ils jalousent les fastes et le succès. Peladan s'auto-proclame évêque gnostique de Carcassonne.

En 1909, le philosophe René Guénon prend la direction de la revue *La Gnose*. Il définit ainsi sa conception du terme gnose :
« *La Gnose, nous ne saurions trop le répéter, c'est la Connaissance intégrale, la Synthèse universelle, qui a pour objet la Vérité totale, une et immuable sous les formes diverses qu'elle a accidentellement revêtues, suivant les temps et les pays. On peut donc dire que la Gnose est la racine commune de toutes les traditions particulières, de toutes les révélations au sens propre du mot, qui ont donné naissance aux religions, aux initiations, toujours identiques au fond bien que différentes dans la forme. C'est pourquoi*

nous devons nous appuyer toujours sur la Tradition orthodoxe, que nous retrouvons dans toute sa pureté originelle, partout la même, sous la lettre des Livres sacrés, sous le voile des symboles et des rites initiatiques. » Guénon redonne à la Gnose sa définition originelle de connaissance, renouant en cela avec l'emploi qui en est fait dans le *Nouveau Testament* où l'on trouve cité à plusieurs reprises le mot gnose.
Considéré à l'instar de Guénon comme un représentant de l'école traditionaliste contemporaine, le philosophe Frithjof Schuon (1907-1998) revendique lui aussi avec vigueur l'appellation gnose, au sens étymologique de connaissance. S'il prétend ne pas tenir compte de tout ce qui « *historiquement peut s'appeler gnosticisme* », difficile cependant de ne pas voir dans ses écrits le gnosticisme historique pointer son nez :
« *Il y a en tout homme une étoile incorruptible -une substance appelée à se cristalliser dans l'Immortalité, et éternellement préfigurée dans la lumineuse proximité du Soi. Cette étoile, l'homme ne la dégage que dans la vérité, dans l'oraison et dans la vertu.* » (F. Schuon)
Schuon oppose la Gnose traditionnelle à la science moderne. Cette dernière étant à ses yeux un plus grand mal que l'ignorance pure et simple. *« La science dite exacte est en fait une intelligence sans sagesse.* »
Citons aussi le philosophe contemporain Raymond Abbelio qui se réclame d'une gnose « idéalisée », souhaitant confronter les savoirs traditionnels de celle-ci à la pensée philosophique moderne. Sans oublier Shrî Aurobindo, qui fait référence à plusieurs reprises dans ses écrits au terme gnose, qu'il assimile au « mental supérieur de l'homme ».
« *Le mental supérieur de l'homme ne recherche pas seulement le bien, mais aussi la vérité, mais aussi la connaissance.*» (Shrî Aurobindo)

Le retour d'une demande forte de spiritualité en dehors des cadres dogmatiques et autoritaires des églises fait réapparaître le vieux fonds gnostique. La Gnose, souvent allègrement mélangés aux extra-terrestres, aux templiers et aux enseignements védiques, est remise au goût du jour.
« *Au commencement du troisième millénaire, notre espace est régi par la mondialisation, un melting pot de toutes les cultures religieuses nationales, tribales, et notre temps obéit au post-modernisme dans lequel il semble que nous rejoignions l'impossible condition où tous les âges du passé, grâce à une culture de l'information sont également accessibles, également valides, également truqués, également pervertis. Notre époque présente de nouveaux dangers spirituels, en même temps que des opportunités uniques pour l'esprit*. » (C. Upton)

Des chercheurs contemporains tels Erik Davis ou Dominique Lecourt associent la pensée gnostique, qui considère le réel comme un mensonge et le corps comme une prison, à la démarche transhumaniste. Raymond Kurzweil, l'un des techno-prophètes les plus populaires du mouvement rejoint la Gnose quand il écrit:
« *Nous considérons la libération de notre réflexion des limitations sévères de sa forme biologique comme une entreprise spirituelle essentielle* ».
Le but du transhumanisme n'est-il pas de dépasser, voire transcender, les limites biologiques de notre condition assujettie aux lois physiques qui nous enchaînent à ce monde de souffrance dont la vieillesse et la mort sont des passages obligés contre lequel il faut se battre?

Gnose et sociétés secrètes
« *Il est une erreur qu'il faut bien se garder de faire : c'est de croire que les sociétés secrètes groupaient des rationalistes, des libres penseurs ; en fait leurs doctrines étaient tout à fait à l'opposé ! Loin d'être des adversaires de la religion, ils étaient, il faut le dire, des hommes extrêmement religieux, beaucoup plus dévots que nombre de fidèles de leur époque. Ils étaient chrétiens avant tout. Leurs doctrines « sentaient le fagot », diriez-vous : oui, certes, mais parce qu'elles étaient, pour eux, la forme ésotérique véritable de la religion chrétienne. En général, les membres de ces sociétés secrètes pratiquaient sincèrement les rites de la dévotion courante, qu'ils étaient loin de vouloir détruire ; ils voulaient greffer sur le Catholicisme une religion initiatique réservée à certains élus, comme les gnostiques des premiers siècles.* » (S. Hutin)
De nos jours, la « société secrète » la plus célèbre est celle de la Rose-Croix avant tout représentée par L'AMORC (Ancient and Mystical Order of the Rose Cross), ordre de création récente. Elle a été fondée au début du vingtième siècle par Harvey Spencer Lewis qui, lors d'un voyage à Toulouse, est confronté à une illumination lui révélant les secrets de la *Rosae-Crucis*. Dans « *Les doctrines secrètes de Jésus* », Harvey Spencer Lewis revendique clairement son appartenance à l'ésotérisme gnostique.
« *Si l'auteur de ce livre accorde tant d'importance aux réunions secrètes de ses disciples, il ne faut pas oublier que la Bible elle-même, reste la meilleure référence en la matière. Elle s'engage même fort loin à ce sujet, soulignant que Jésus offrait aux multitudes un certain enseignement, différent de celui dispensé au cercle extérieur de ses disciples, et qu'il en réservait un troisième à un cercle intérieur. Elle rapporte en outre que Jésus affirma à*

plusieurs reprises que les grands mystères qu'il enseignait au petit nombre, au cours des réunions secrètes, ne devaient être révélées et expliquées qu'à ceux qui en sont dignes et qualifiés et qui ont été spécialement initiés. » (H.S. Lewis)
Le mouvement de la Rose-Croix a hérité de toute la tradition alchimique occidentale et de la terminologie hermétique, bref de tout l'ésotérisme chrétien constitué autour de la Gnose.
Au début du vingtième siècle, quand Spencer Lewis fait revivre la Rose-Croix, celle-ci s'était considérablement décrédibilisé suite à la prolifération de sociétés sécrètes plus ou moins sérieuses s'en réclamant, engagées dans des disputes homériques qui firent les choux gras des journaux de l'époque. La plus célèbre de ces disputes étant « la guerre des deux Roses » qui éclate en 1890 entre le Sâr Peladan, initiateur de la Rose-Croix catholique et Papus, grand maître de la Rose-Croix kabbalistique.

C'est en 1616 en Allemagne que sont apparus les premiers manifestes connus de la Rose-Croix, signés par Jean Valentin Andrea et dans lesquels Andrea aurait inventé de toutes pièces le personnage de Christian Rozenkreutz, en qui pourtant de nombreux rosicruciens voient le fondateur de leur ordre. Par l'intermédiaire de ce personnage mythique, Andrea prône la quête théosophique d'une panacée capable de soulager tous les maux de l'humanité. Avec toujours ce principe gnostique qui veut que le savoir doit être réservé aux initiés.
« *Les arcanes s'avilissent quand ils sont révélés. Profanés, ils perdent leur grâce* » (J. V. Andrea)
Les manifestes d'Andrea ont été fortement influencés par les écrits du médecin philosophe Philipus Aureolus Theophrastus Bombastus von Hohenheim, dit Paracelse (1493-1541). Et par ceux de Giordano Bruno, brûlé pour hérésie à Rome en 1600. Ils trouveront un considérable écho dans les écrits de Jakob Boehme (1575-1624), cordonnier de son état et revendiquant n'avoir jamais lu aucun livre.
« D*ans sa théosophie se retrouve le mythe fondamental de la gnose chrétienne moderne, base de tous les grands traités rosicruciens.*» (B. Fontaine & A. de l'Estoile)
Boehme est considéré comme le précurseur des Rose-Croix mais aussi comme l'influenceur de la pensée de Spinoza et d'Hegel. Newton fut l'un de ses admirateurs.
En Angleterre, ces mêmes manifestes poussent Robert Fludd à créer des loges secrètes pour développer les doctrines rosicruciennes et diffuser au

sein des élites les symboles de la Rose (image de l'âme divine) et ceux de la Croix (épreuve de la matière)… Ce qui était caché sous le boisseau doit apparaître en plein jour. C'est le siècle des Lumières et de l'illuminisme. Des cercles d'illuministes naissent un peu partout en Europe. Les Alumbrados d'Espagne, les illuminés d'Avignon, de Picardie, et ceux de Bavière… Tous se plongent avec ferveur dans l'étude d'un lointain passé pour savoir à quoi peut bien ressembler Dieu. Ce qui les caractérise, c'est la volonté d'appliquer à ces savoirs, nés de l'ésotérisme et de l'occultisme le plus ancien, une méthode d'analyse scientifique en train de naître.

En 2013, paraît un ouvrage collectif signé par Geneviève Bedumeau, Arnaud de l'Estoile, Bernard Fontaine et Richard Nolane : *Les illuminatis, l'histoire secrète du monde et le nouvel ordre mondial.* Cet ouvrage passe en revue, analyse et démonte, tous les « fakes », toutes ces rumeurs urbaines et rurales, tous ces fantasmes multiples et variés, ces peurs irrationnelles, qui ont de tout temps accompagné la création et le développement des sociétés secrètes ou des associations ésotériques, et qui aujourd'hui trouvent sur Internet un terreau propice pour se propager, avec « *le rejet des élites, la disparition du mythe du progrès linéaire, la culture populaire transmise par la bande dessinée et le cinéma de science-fiction, la croyance dans l'inframonde ou dans les dimensions parallèles, l'adhésion à une nouvelle religion du salut* ». (G. Bedumeau)
Les auteurs de l'ouvrage s'intéressent tout particulièrement au personnage controversé d'Adam Weishaupt (1748-1830) fondateur des « illuminés de Bavière », à l'origine de tous les fantasmes. Weishaup aurait été refusé par toutes les loges secrètes avant de créer la sienne propre. Une loge d'organisation quasi militaire dont les membres doivent abandonner tout jugement personnel et devenir « frères scrutateurs » pour rendre compte au chef suprême de ce qu'ils voient et entendent autour d'eux. Le but des illuminés de Bavière est de mettre à bas tous les despotes, « *avoir la maîtrise du monde* » pour abolir la propriété, le mariage, et toutes les religions. Cette mission lui aurait été confiée par les Maîtres secrets du Temple qui lui seraient apparus...
« *Nous travaillons à rendre leur force aux faibles, à ceux qui sont tombés, les moyens de s'améliorer, aux méchants leurs chaînes ; et à l'humanité sa haute dignité.* » (A. Weishaupt)
Très vite, les illuminés de Bavière sont interdits dans la plupart des pays européens. Leur réputation sulfureuse conduit l'Église à accuser l'illuminisme de tous les maux et à voir dans cette « *secte luciférienne*» une dangereuse

conspiration contre le Christianisme. Bien que les historiens affirment que les Illuminés de Bavière n'ont pas survécu à leur dissolution en 1785, la notoriété subversive de leur ordre perdure dans l'imaginaire collectif. Dès le début du dix-neuvième siècle, une rumeur court et enfle dans les milieux réactionnaires hostiles à la jeune démocratie étasunienne : les illuminés de Bavière auraient infiltré le gouvernement américain et seraient parvenus jusqu'aux plus hauts sommets de l'état. Benjamin Franklin, Thomas Payne, Thomas Jefferson sont soupçonnés d'être de dangereux illuministes, missionnés pour mettre en œuvre un nouvel ordre mondial, sans roi ni trône. Vouloir changer l'ordre des choses voulu par Dieu est une prétention luciférienne.

Mais la plus romanesque de ces sociétés secrètes reste sans conteste celle de l'Ordre Martiniste créé au XIXème siècle par l'incontournable Papus.

Stanislas de Guaïta, grand maître de l'ordre décrit ainsi une cérémonie d'initiation martiniste :

« *Une fois le profane introduit, celui-ci se trouvait entouré de plusieurs hommes masqués qui pointaient dans un silence absolu, leur épée sur la poitrine du récipiendaire. Le masque de soie noire, symbole fondamental du Martinisme, exprimait la disparition de la personnalité mondaine et l'épanouissement du vrai moi, du moi surnaturel. Ces hommes, parfois vêtus d'une robe pourpre ou écarlate, étaient coiffés de bandelettes à l'égyptienne. Ils faisaient asseoir le postulant sur un fauteuil drapé de laine blanche face à un autel où luisait un nombre précis de luminaires, ordonnancés selon un ordre précis. Des objets emblématiques, en particulier un sphinx de bronze, un masque, un poignard, une tête de mort piquée d'une fleur ; des pentacles étaient posés sur trois tapis superposés de couleurs disparates. Au fond de la pièce flamboyait l'Étoile du Microcosme, le pentagramme rayonnant de la Kabbale. Le candidat était alors interrogé sur les circonstances qui l'avaient poussé à l'étude de l'occultisme ainsi que les motivations quant à sa volonté d'intégrer l'Ordre Martiniste et d'y être initié. Ensuite, l'impétrant était interrogé sur Dieu, l'Homme et l'Univers. Après le serment de silence du candidat, l'enseignement lui était transmis.* »

À son apogée, en 1900, l'ordre martiniste de Papus compte plus de 20 000 membres et dispose de 160 loges un peu partout en Europe. Il demeure encore vivace de nos jours, parrainé par l'AMORC. Si Papus fonde l'ordre martiniste, c'est parce qu'il aurait été refusé à la loge maçonnique misraïmite Arc-en-ciel et à la Grande Loge de France ; les hauts gradés ayant trop peur que Papus, Grand Maître de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix, Chevalier du Christ de Bolivar, Président du Très Haut Synode Gnostique, de

l'Union Idéaliste Universelle, du Groupe Indépendant d'Études Ésotériques, et j'en passe… ne leur pique leur place.
Toutes ces sociétés dites secrètes nées au dix-neuvième siècle : l'Hermetic Order of the Golden Dawn, l'Hermetic Brotherhood of Luxor, la Société Alchimique de France, l'Union Idéaliste Universelle, l'ordre du Temple Rénové, la Société Théosophique d'Helena Blavastky, la Stella Matutina, les Thérapeutes de Saint Raphael, etc. prônent sans exception l'existence d'une unique énergie divine débordante d'amour, cet « *amour éternel dont l'existence n'a pas d'antériorité et dont la durée n'aura pas de fin* ». Ce qui ne les empêche nullement de se jalouser férocement. Leurs membres se jettent des sorts à la figure, des envoûtements et des contre-envoûtements, des attaques fluidiques, dont les protagonistes ressentent les effets. On s'enduit de pâte à exorcisme, on dort avec une hostie tachée de sang sous l'oreiller ou un cercle de couteau plantés autour du lit… La confrontation finit parfois en duel.
Mais toutes ces sociétés oublient leurs différents pour se retrouver unies dans l'exécration des loges maçonniques, nettement plus intéressées par le *Liber Mundi,* l'étude de la Nature, que par l'exhumation de doctrines religieuses datant des Égyptiens, des Hébreux, voire des Atlantes. À son origine, la franc-maçonnerie est étroitement liée aux Rose-Croix, essentiellement d'ordre spirituel donc. Ce n'est qu'au dix-neuvième siècle que la Franc-Maçonnerie se tourne vers le matérialisme. La biologie, la physique et la chimie telles que nous les connaissons aujourd'hui sont en train de s'épanouir. Les loges maçonniques célèbrent ainsi la science naissante et remettent en cause, « entre frères », l'autorité de toutes les religions. Elles imaginent un monde libre de toute tutelle, de toute croyance, de toute superstition… Mais elles partagent avec les sociétés secrètes « spiritualistes » la même passion pour les rituels initiatiques importés des mystères antiques et pour la conservation d'improbables secrets, réels ou supposés.

La Franc-Maçonnerie
Les origines de la Franc-Maçonnerie donnent lieu à de vifs débats. Certains la font remonter à Noé, d'autres à Adam. Christopher Knight & Robert Lomas publient en 1996 : *La Clé d'Hiram*, livre dans lequel ils établissent une filiation directe entre la Franc-Maçonnerie écossaise et les Templiers. Et à travers cet ordre, ils remontent jusqu'aux aux Hébreux de l'Antiquité, jusqu'au meurtre d'Hiram, célébré symboliquement au cours de l'initiation maçonnique.

« *Adoniram* (qui deviendra Hiram), *choisi par Salomon, présidait au paiement des ouvriers qui bâtissaient le Temple. Ces ouvriers étaient au nombre de trois mille. Pour donner à chacun le salaire qui convenait, Adoniram les divisa en trois classes, apprentis, compagnons et maîtres. Il donna à chacun son mot du guet, ses signes propres pour être reconnus. Chaque classe devait tenir ses signes et son mot extrêmement secrets. Trois compagnons voulant se procurer la parole, et par là le salaire des maîtres, se cachèrent dans le Temple et se postèrent chacun à une porte différente. Au moment où Adoniram avait coutume de fermer le Temple, le premier compagnon qu'il rencontre lui demande la parole du maître. Adoniram refuse, et reçoit sur la tête un grand coup de bâton. Il veut fuir par une autre porte ; même rencontre, même demande, et même traitement. À la troisième porte enfin, le troisième compagnon le tue pour le même refus de trahir la parole de maître.* » (C. Knight & F. Lomas)

Hiram devient donc le modèle de l'initié qui préfère la mort à la révélation du secret.

Selon la plupart des spécialistes de la Franc-Maçonnerie, la légende d'Hiram serait apparue au dix-septième siècle en Écosse avec la création de la première loge maçonnique officielle. Certes, le personnage est cité dans le *Livre des Rois* et aurait participé à la construction du Temple de Salomon, mais son meurtre n'est nullement mentionné dans la *Bible*.

En 1736, le chevalier Michel de Ramsay est l'auteur d'un discours célèbre dans lequel il fait de Noé le premier grand maître de l'ordre et le premier « grand architecte ». Abraham et Moïse seraient ses successeurs. Ils auraient appris aux Égyptiens à construire les pyramides et aux Sumériens la tour de Babel ! Mais si le discours de Michel de Ramsay est resté fameux, c'est en raison de ce passage :

« *Le faux amour d'une parcelle d'hommes qui habitent un canton de l'univers et que l'on nomme patrie détruit l'amour de l'humanité en général. Le monde entier n'est qu'une grande République dont chaque particulier est un enfant. C'est, Messieurs, pour faire revivre et répandre ces anciennes maximes prises dans la nature de l'homme que notre Société fut établie. L'intérêt de la confrérie est celui du genre humain tout entier.* »

Charles Imbert fait remonter les origines de la maçonnerie au temps de la concurrence que se livrent les adeptes de *Mithra* et les premiers Chrétiens. Imbert voit dans les rituels mithraïques et ceux de l'initiation maçonnique nombre de similitudes qu'il expose avec conviction dans « *Les sources souterraines de la franc-maçonnerie* ». Pour lui, le meurtre d'Hiram, interprété lors de l'initiation franc-maçonne, symbolise l'extinction du dieu solaire *Mithra*,

après que les Chrétiens se soient accaparé la plupart des rituels et croyances de son culte. Selon Imbert, la Franc-Maçonnerie serait l'héritière secrète des savoirs mithraïques avant d'être celle des chevaliers du Temple.
Plus prosaïquement, la grande majorité des Francs-Maçons s'accorde à dire que le caractère initiatique des loges maçonniques plonge ses racines dans les *collegia* romaines qui regroupent les artisans par corporations. Au Moyen-Âge, les bâtisseurs d'édifices religieux calquent leurs organisations et leurs confréries d'artisans sur les *collegias* romaines. Ils jouissent de privilèges sous la forme de franchises, ce sont les francs mestiers.
« *Littéralement, dans la langue de l'époque, est franc ce qui n'est pas soumis aux servitudes classiques et aux droits seigneuriaux. Il s'agit en l'occurrence d'un avantage considérable ; il est vécu comme une juste prérogative reconnaissant leur état par ceux qui en disposent, mais perçu comme un passe-droit difficilement acceptable par ceux qui ne l'ont pas (…) Dès la fin du XIIIème siècle, le monde féodal est en pleine effervescence. Partout on bâtit des forteresses, des églises, des routes et des ponts. Les francs mestiers, principalement les maçons, sont les artisans infatigables de ce renouveau. On les retrouve dans la plupart des guildes et des métiers d'alors (…) Très vite, les regroupements de professionnels au sein des francs mestiers dépassent le simple cadre opératif des activités liées à la profession. Il y a certes la communauté d'esprit qui prévaut dans le travail et la manière de l'exécuter, de se transmettre un certain savoir-faire, de s'entraider lorsque des difficultés se présentent, mais le symbolisme et la spiritualité confèrent d'ores et déjà à cette approche une tout autre dimension.* » (B. Baudouin)
Il faut en effet tenir compte que « *l'introduction aux secrets d'un métier ne se bornait pas au simple enseignement empirique ou rationalisé des modernes : même dans ce domaine, on attribuait à certaines connaissances une origine non humaine. Cette idée est exprimée sous forme symbolique par les traditions relatives à des dieux, génies ou héros -Balder, Hermès, Vulcain, Prométhée, etc.- qui auraient, à l'origine, initié les hommes.*» (J. Evola) Les saints protecteurs, patrons des différentes corporations sont naturellement une persistance de ces traditions.

La franc-maçonnerie demeure pour de nombreux ésotéristes l'une des dernières structures où se perpétue un savoir initiatique destiné à l'obtention d'un accomplissement, d'une réalisation intérieure, d'une ouverture vers le monde sacré dont les codes et les rites remontent à des temps très anciens. L'évolution vers une franc-maçonnerie laïque, telle qu'elle s'opère à la toute

fin du XVIIIème siècle, est perçue par ces mêmes ésotéristes comme une dégénérescence, une décadence, la perte d'une profonde orientation spirituelle.

« *La franc-maçonnerie traditionnelle est contemporaine de l'humanisme des Lumières, humanisme pris dans le sens où l'on considère que l'amélioration de la société est suspendue à l'amélioration en son être individuel. Le XIXème siècle voit prospérer une vision inversée : c'est d'abord par l'amélioration des conditions objectives dans lesquelles vit l'individu que celui-ci peut connaître une évolution favorable. Cette conception modifie l'approche même du projet maçonnique qui, pour certains courants, ne peut plus se limiter à la construction du temple intime, personnel du maçon, au polissage de la pierre brute, mais doit embrasser le siècle, ses lois, les conditions de vie.* » (D. Labarrière)

En 1887, en France, le Grand Orient, fondé en 1773, exclut de ses textes et de ses rituels toute référence au sacré, au « Grand Architecte » et instaure la liberté de conscience pour tous ses membres. La Grande Loge d'Angleterre, mère de toutes les loges, exclut à son tour le Grand Orient de la Franc-Maçonnerie pour « *péché d'hérésie* ». Car il est écrit dans la *Constitution d'Anderson*, texte fondateur de 1723, que le maçon ne devra jamais être « *stupide athée, ni libertin sans religion* »*.*

À la fin du dix-neuvième siècle, compte tenu du contexte français, avec une loi sur l'instruction publique, laïque et obligatoire qui a pour objectif d'écarter les congrégations religieuses (loi dont les Francs-Maçons sont les initiateurs), la Franc)-Maçonnerie française prend une part de plus en plus importante dans l'activité politique et sociale du pays et glisse inexorablement vers un anti catholicisme virulent. La réaction ne tarde pas à se mettre en place. La publication d'ouvrages à charge sur la Franc-Maçonnerie impressionne par sa quantité. La « *société à secrets* » inquiète les croyants. L'abbé Augustin Barruel est le plus virulent de tous les contradicteurs. Il dénonce les dangers de l'influence grandissante de la « F.M ». dans laquelle il voit « une véritable conspiration contre le christianisme ». Barruel est persuadé que les Francs-Maçons sont responsables de la Révolution et de la mort du roi. Et, à l'instar de nombreux Chrétiens, il est convaincu que la maçonnerie poursuit le but de détruire l'Église, ou tout du moins de la remplacer par un culte hérétique. Il y voit une déclaration de guerre « *au Christ, aux rois et à tous les trônes »*. L'Église perçoit la maçonnerie comme une œuvre diabolique « *gagnée aux idéaux du relativisme et du naturalisme* » et ne tarde pas à y voir, à partir de ce qu'elle connaît de son rituel initiatique orchestré autour du meurtre d'Hiram, la main de son ennemi de toujours : le Juif. Au dix-neuvième siècle,

la maçonnerie est surnommée la « synagogue de Satan ». Et le succès planétaire des loges maçonniques accrédite dans l'esprit des Catholiques l'idée d'un complot juif mondial. Rappelons toutefois, comme l'écrit François Clavel dans *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie et des Sociétés secrètes anciennes et modernes*, que le Christianisme a été lui aussi une société secrète à ses origines, forcé de fuir les persécutions romaines.

« *Les assemblées étaient secrètes. On n'y était admis qu'à des conditions déterminées. On arrivait à la connaissance complète de la doctrine qu'en franchissant trois degrés d'instruction. Les initiés étaient en conséquence partagés en trois classes. La première était celle des auditeurs, la seconde celle des catéchumènes ou compétents, et la troisième, celle des fidèles. Les auditeurs constituaient une sorte de novices que l'on préparait par certaines pratiques et par certaines instructions à recevoir la communication des dogmes du christianisme. Une partie de ces dogmes étaient révélés aux catéchumènes, lesquels, après purifications ordonnées, recevaient le baptême ou l'initiation à la théogénésie (génération divine). Ils devenaient dès lors des domestiques de la foi et avaient accès aux églises. On tenait la doctrine et la célébration de l'Eucharistie dans un secret inviolable ; et si les docteurs en parlaient dans leurs sermons ou dans leurs livres, ce n'était qu'avec une grande réserve, à demi-mot, énigmatiquement (…) C'était aux yeux de l'Église, une horrible profanation lorsqu'un homme non initié entrait dans le temple et assistait au spectacle des mystères sacrés.* » (F. Clavel)

....

13- MYTHES, CONTES & RÊVES

Le mythe est une histoire traditionnelle censée fournir une explication, une origine, à des phénomènes naturels, des croyances culturelles ou des valeurs morales; bref, donner un sens au monde. Les thèmes traités sont universels comme la naissance du monde, de la violence, de l'amour, du sacrifice, du courage, du conflit entre le bien et le mal… Ils constituent « *l'ouverture secrète par laquelle les énergies inépuisables du cosmos se déversent dans les entreprises créatives de l'homme. Les religions, les philosophies, les arts, les formes sociales de l'homme primitif et historique, les principales découvertes de la science et de la technologie, les rêves mêmes qui troublent le sommeil proviennent du cercle magique et fondamental du mythe.* » (J. Campbell)
Les mythes sont innombrables, chaque société humaine a développé les siens propres, chaque dynastie, chaque nation, chaque communauté, revendique un mythe d'origine. Ils ne sont ni stables, ni définis une fois pour toutes et peuvent se modifier en fonction du temps qui passe.
Les mythes, et tout particulièrement les mythes grecs, sont en quelque sorte vivants, ils évoluent, changent au gré des inspirations des récitants, en fonction des courants de pensée d'une époque ou d'un lieu. Un même récit mythique peut considérablement varier d'une région à un autre, d'une période à une autre. Ce foisonnement de versions peut désorienter le néophyte, mais les spécialistes des mythologies sont parvenus à les classer en trois grandes familles. Tout d'abord les mythes de création, ou d'origine, qui nous racontent la création du monde. Les seconds concernent l'organisation harmonieuse du monde. C'est-à-dire la prise de possession du monde par l'Homme, son ordonnancement et sa cohabitions avec les dieux. La troisième famille de mythes est plus spécifiquement intéressée par le parcours individuel d'humains exceptionnels et décrit les puissantes énergies qui l'animent, contre lesquels souvent il ne peut lutter qui se résument à un mot: le destin! Cette famille décrit la façon dont l'homme est le jouet des dieux.

Félix Guirand considère la forme mythique comme la forme primordiale de l'esprit humain. A l'origine de toute poésie, à l'origine de toute littérature, mais « *l'interprétation des mythes*, nous prévient-il, *est une chose fort délicate, et l'on risque de s'y fourvoyer lorsqu'on s'y engage témérairement.»* Ces précautions prises, revenons plus en détail, sur ces trois familles de mythes.

Mythes de créations

Les mythes de créations ou mythes d'origine occupent une grande place dans les textes sacrés de toutes les cultures. Ils peuvent être classés eux aussi en trois catégories: 1) Les cosmogonies ou naissance de l'univers, 2) Les théogonies ou naissance de dieux, 3) Les anthropogonies ou naissance des hommes.

« *Quelles choses ont existé en premier ?*
Quelles choses ont existé en dernier ?
D'où vient et où va le monde ?
Combien de cosmos se sont formés ?
Combien de cosmos se sont détruits ?
D'où vient et où va le cosmos ?
Telles sont les choses inassignables. »
(*Sutra de l'ornementation fleurie*)

Ces questions, Mythes et Sciences se les sont posées tout au long de l'histoire de l'humanité. Et y ont apporté des réponses différentes. Or, en y regardant de plus près, ces réponses convergent.

Selon les mythes tout, absolument tout, commence avec le vide. Il se nomme Apou chez les sumériens, *Noun* chez les égyptiens, *Narayàna* chez les indiens, *Nifleim* et *Musphilheim*, chez les scandinaves, *Chaos* chez les grecs… Il est décrit comme un abîme d'eau salée, un océan sans limite.

« *Au commencement les ténèbres étaient cachées par les ténèbres. Tout cela était de l'eau, sans aucun signe distinctif. La force de vie était recouverte de vide. Cette force s'éleva par la puissance de sa chaleur*. » (*Rig-véda*)

« *Les eaux formèrent un désir. Elles accrurent leur ardeur interne et tandis qu'elles accroissaient cette ardeur, en elles, se forma l'œuf d'or.* » (Sources Orientales CNRS)

Toutes ces traditions racontent qu'il a existé au fond de ce néant aquatique une potentialité inconsciente, comme un *immense fœtus endormi*, qui trouva en lui-même la force nécessaire pour s'éveiller et se mettre en mouvement. *« Au commencement, Dieu était seul avec son nom.* », nous dit la tradition hébraïque.

Pour la science moderne, l'univers est pareillement « né à partir de rien » ou « d'un atome primitif ». Le commencement des temps marquant un commencement d'expansion. Le big bang, terme imaginé par le physicien Fred Hoyle en 1949 pour se moquer de cette théorie, s'est malgré lui popularisé.

« *Aucun modèle cosmogonique n'a été vérifié de façon aussi répétée dans ses prédictions que le modèle standard du Big Bang. De fait, ce dernier a*

surpassé tous les autres modèles cosmogoniques par son remarquable accord avec les découvertes empiriques, ainsi que par son extraordinaire simplicité et cohérence philosophique. » (W. L. Graig).

Si l'on confronte les approches mythologique et scientifique, en comparant des extraits de textes anciens (la *Théogonie* d'Hésiode, le *Enouma Elish*, la *Genèse*, les *Véda*…) avec les dernières théories astrophysiques, on se rend compte qu'il y a de multiples similitudes. Ainsi les forces monstrueuses qui ont contribué à la naissance de l'univers peuvent être assimilées aux dieux primordiaux imaginés par les Anciens. La mise en ordre de cet univers et le parachèvement de formes encore imparfaites qui demandèrent des milliards d'années se retrouvent métaphoriquement dans de nombreux récits mythologiques à travers les luttes formidables que des dieux primordiaux se livrent jusqu'à l'apparition de la vie. Ainsi, la création de notre planète qui, pour les modernes, a été constituée par la condensation de débris issus de la naissance du système solaire, il y a 4,6 milliards d'années, peut être comparée chez les Anciens au combat entre les dieux primordiaux et leurs enfants. Chez les Germains, *Odin* tue le géant *Ymir* et de sa chair crée la terre. En Mésopotamie, *Marduk* vainc *Tiamat* et crée la terre à partir de son cadavre. En Inde, *Purusha* est démembré pour créer les différents éléments du monde matériel. En Grèce, si *Zeus* affronte les *Titans*, c'est qu'ils représentent les forces constitutives de notre monde : le feu, l'air, l'eau et la terre et refusent tout changement. D'autre part, les descriptions de cette lutte primordiale peuvent parfaitement symboliser les bouleversements de l'écorce terrestre dans les temps géologiques et la volonté d'ordonnancement du monde afin que la vie puisse naître. Les *Titans* assagis, *Zeus* peut alors peupler la terre en s'unissant aux nymphes et aux déesses pour enfanter à l'infini diverses créatures, grâce à la puissance de l'Amour.
Le mythe du *Chaos* est présent partout sur la planète. Assimilé au Dragon primordial, *Chaos* doit mourir pour que naisse l'ordre des choses, pour que la terre et le ciel se séparent, pour que chaque élément trouve sa place. *« À travers toutes les mythologies apparaissent des thèmes semblables. »* (S. Bernard) Les mythes de fin de monde, par exemple, sont des mythes de création, car celle-ci ne peut naître que d'une destruction de ce qui existait.

Une très ancienne légende africaine raconte qu'au début, ciel et terre ne faisaient qu'un seul être. Puis ils furent arrachés l'un à l'autre et de cette séparation naquirent les formes du monde. « *Le ciel se retira à la place qu'il occupe toujours, la terre demeura seule dans l'espace. Mais ni l'un ni l'autre*

ne perdirent le souvenir des temps où ils étaient unis. La terre tend vers le ciel ses pics et ses montagnes. Le ciel approche de la terre ses nuages, ses orages, ses éclairs et baigne de sa pluie le visage de l'épouse perdue. La pluie s'infiltre dans les entrailles de la terre et la féconde. »

Mythes d'Organisation

Cette seconde famille de mythes nous raconte comment l'Homme a pris possession du monde qui l'environne, aussi bien du monde matériel que des mondes imaginaires. Comment il a organisé ces différents mondes, comment il les a reliés entre eux et a créé des chemins pour passer de l'un aux autres. Souvent s'impose l'image d'un poteau sacré au centre du territoire matériel, l'axas mundi, permettant d'accéder au territoire spirituel.

« *Il s'agit de pouvoir grimper au Ciel au moyen d'un arbre ou d'un poteau identifié à l'Arbre du monde, à l'arbre cosmique (…) Aucune communauté ne peut prospérer, vivre, sans cet axe vertical qui assure l'ouverture vers le transcendant* » (Sources orientales)

Cet axe vertical peut se traduire par un grand feu dont la fumée monte au ciel, d'un bâtiment plus haut que les autres, d'un arbre divinisé. La division du village à partir de ce Centre en quatre secteurs correspond à la division de l'univers en quatre horizons cardinaux. Le lieu de vie doit être à l'image du cosmos. Les mythes d'organisation nous rappellent que la centralité de toute communauté humaine réside dans la conservation d'une liaison entre le monde matériel et le monde spirituel ! Entre l'homme et ses dieux.

Ce plan que l'on retrouve dans le schéma des premières villes, de Rome à la Chine impériale, ne fait que répéter le même geste archétypal:

« *L'homme conquiert infatigablement le monde, il l'organise, il transforme le mythe cosmogonique qui incite l'homme à créer, il ouvre continuellement de nouvelles perspectives à son génie créateur.* » (*Sources orientales*)

Ces mythes installent l'existence de mondes invisibles à côté des mondes visibles et décrivent la façon dont ils sont reliés, ainsi que les moyens d'y accéder. Différents mythes ont, au fil du temps et des cultures, situé ces mondes spirituels, ces au-delà intemporels, dans « *une organisation spatiale, une géographie sacrée, une cosmologie où le monde des morts est un topos, un lieu parmi d'autres.* » (G. Duprat)

Le paradis et l'enfer sont les plus connus de ces mondes invisibles et si certains mythes placent le paradis en haut, dans le ciel étoilé, et l'enfer dans les entrailles de la terre, dessinant un axe vertical de mondes empilés (l'enfer bouddhiste par exemple compte 128 sous enfers, et *Le Livre d'Enoch* recense 955 cieux), d'autres en revanche les situent sur un plan horizontal,

en fonction du déplacement du soleil, associant la vie au levant et la mort au couchant. Le mythe du Paradis et de l'Enfer est par essence un mythe d'organisation. Les descriptions qui en ont été faites peuvent varier selon les époques et les cultures, mais conservent d'étonnants dénominateurs communs. Dans tous les cas c'est le monde des dieux, qu'il se nomme Olympe, Wahala, Sidh, Champs Elysées, ou Palais de la Reine-Mère de l'Occident… Les mythes d'organisation dessinent l'espace matériel autour des communautés humaines comme un reflet de l'espace imaginaire qu'elles ont développé et des dieux qu'elles ont imaginés.
Ils célèbrent aussi à leur manières les inventions technologiques des humains. Les nouvelles pratiques agricoles (labours, irrigations, vinification) et les découvertes techniques (métallurgie, poterie, architecture) possèdent toutes leur récit mythique racontant comment ces nouveautés ont transformé un peuple sauvage en peuple civilisé. Elles furent souvent octroyées par les dieux, quand elles ne leur furent pas volées…Il en va ainsi de l'écriture, révélée en Mésopotamie par le dieu *Nébo*, en Égypte par T*hot* et en Scandinavie par *Odin. Sans* oublier l'origine de la musique et de la poésie qui possèdent elles aussi leurs mythes spécifiques…

La troisième famille de mythes peut être grossièrement définie par la triple question : qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous?

Les mythes du destin
C'est dans cette famille de mythes qu'interviennent les héros et héroïnes, les fils et filles des dieux, et leurs aventures fabuleuses… C'est aussi dans cette famille de mythes qu'est racontée de mille et une façons l'impossibilité de l'homme d'échapper à son destin, à la voie que les dieux lui ont tracée. C'est un aspect de la mythologie que l'on peut qualifier de « psychologique ». Le mythe devient une fiction exemplaire « *hautement précieuse parce que sacrée* » (M. Eliade)
La philosophie grecque et la pensée chrétienne qui en découle opposent le mythos à l'historia, rejetant le premier dans le mensonge et l'illusion. Ce qui n'empêche nullement le mythe de fournir des modèles intemporels pour la conduite humaine et tous les évènements importants d'une vie : la naissance, le mariage, la parentalité, la vieillesse, la mort… Contrairement aux Grecs, de nombreuses sociétés primitives font des mythes des « histoires vraies » que l'on réserve aux seuls initiés, dans le cadre de rituels spécifiques car les mythes sont censés révéler l'origine véritable des choses et constituent un

enseignement de type ésotérique. Toute autre histoire profane sera qualifiée de « fausse ».

« *Le mythe est donc un élément essentiel de la civilisation humaine, loin d'être une vaine affabulation, il est au contraire une réalité vivante, à laquelle on ne cesse de recourir; non point une théorie abstraite, mais une véritable codification de la religion primitive et de la sagesse pratique*. » (B. Malinowski)

Le mythe a donné forme à différents types de cultures, affirme Campbell, et a servi de support à la pensée de sociétés entières.

« Chez les Hindous, le mythe est depuis plusieurs millénaires, la base morale et spirituelle d'une grande masse d'hommes et constitue une sorte de thème de méditation, d'aide-mémoire, de notation rapide destinées à faciliter le retour d'une vision, soit chez celui qui l'a déjà obtenue, soit chez le disciple auquel le maître veut la communiquer par un transfert de forces qui n'a rien de verbal. Et il est vain de vouloir en pénétrer la signification par des études philologiques. » (J Herbert)

Bref, le mythe est par excellence le champ dans lequel se propagent les règles sacrées auxquelles les humains doivent se soumettre. Les mythes sumériens, par exemple, racontent comment l'homme a été spécifiquement créé pour servir et nourrir les dieux. Comment il doit impérativement s'acquitter des offrandes et des sacrifices pour lesquels il a été conçu et fournir cette nourriture sans laquelle les dieux dépériraient. Donner aux dieux, nourrir les dieux, leur offrir le meilleur, avec l'espoir qu'en retour, ceux-ci lui indiqueront les moyens de moins souffrir, moins peiner, moins mourir. On peut se demander si cette relation de quasi esclavage entre l'homme et les dieux, née à Sumer, il y a 5000 ans, n'a pas imprégné l'ensemble des religions du Livre, et donné naissance à l'idée de prédestination que Jacques Duquesnes résume de la façon suivante: « *Calvin développe la doctrine de la prédestination et écrit que Dieu, de façon irrévocable, ordonne les uns à la vie éternelle, les autres à l'éternelle damnation. Si l'on demande pourquoi Dieu a pitié d'une partie et pourquoi il laisse et quitte l'autre, il n'y a d'autre réponse sinon qu'il lui plaît ainsi.* »

Pour le théologien Eugen Drewermann, reprenant l'approche de Jung, les mythes ont une signification supranaturelle. Ils démontrent comment les contenus archétypiques de l'inconscient qui se trouvent enfouis en toute âme humaine sous forme soit d'une suite continue de scènes symboliques, soit de contenus affectifs: angoisses, désirs, besoins, espoirs, doivent pour être compris « *faire appel à l'interprétation des symboles et des rêves, à*

l''empathie, à l'analyse transactionnelle, conjointement à l'histoire des religions et à l'ethnologie. »

Des mythes imaginés il y a des milliers d'années ont toujours eu d'importantes répercussions sur la mentalité et les comportements d'individus tout au long de l'histoire. Ainsi le le mythe du bouc émissaire, étudié par René Girard, met en avant la dimension sacrificielle développée dans les communautés primitives de chasseurs, où le « *bon objet pour être adoré doit être tué.* »Girard démontre ainsi la façon dont le mythe de la victime émissaire a donné naissance aux pratiques rituelles du religieux et demeure encore aujourd'hui un facteur de stabilité sociale. De leur côté, Frazer et Reinach avancent l'idée que les mythes de métamorphoses, si répandus dans le bassin méditerranéen, ne seraient que le souvenir du passage des dieux zoomorphes aux dieux anthropomorphes. À contrario, les mythologies sud-américaines font état d'un temps où les animaux avaient une apparence et des fonctions humaines.

« *Il était normal qu'Engoulevent fit la cuisine, que Grillon jouât de la vièle, que Colibri défrichât des jardins ou que Martinet chassât à la sarbacane.* » (P. Descola) Ce n'est que plus tard que chacun changea de forme et prit un habit différent. Ce mythe induit l'existence d'une essence commune à toutes les créatures et l'idée encore présente dans de nombreuses tribus amérindiennes, océaniennes et asiatiques que les animaux sont en réalité des humains déguisés…

Citons encore le mythe de l'âge d'Or, évoqué précédemment, ou encore un très beau mythe tibétain d'avant le bouddhisme :

« Deux lumières avaient surgi du Chaos: « Misère Noire », plutôt sombre, bien sûr, et « Radieuse » lumineuse évidemment. À leur suite, se dressa un arc-en-Ciel dont les couleurs fusionnèrent pour former un oeuf gigantesque. Alors, Misère Noire intervint pour créer l'obscurité et emplir l'oeuf de pestilence, Épidémie, Malheur, Sécheresse et Douleur, suivis de toutes sortes de démons. Mais Radieuse ne restait pas inactive. Elle suscita vitalité, Joie, bien-être, prospérité, longévité, accompagnés de divinités bénéfiques. »

Ce mythe nous dit que la lutte du bien et du mal est un phénomène intemporel, une polarité de l'univers, né à l'origine des temps et qui ne cessera jamais.

Notons aussi que des évènements climatiques ou historiques traumatisants peuvent donner naissance à des mythes. C'est ce que les spécialistes nomment évhémérisme. Ainsi l'invention du mythe égyptien du dieu *Yam* peut être associé à l'invasion des peuples de la mer au treizième siècle avant notre ère. Cette coalition de peuples originaire des cultures thyrrhénienne (en

gros Sicile, Sardaigne et proto-Étrusques) et tarsiques (en gros les proto-ibères) a dévasté et réduit à néant la plupart des empires prospères du bassin méditerranéen dont l'Égypte qui ne s'en remettra jamais. Le récit du mythe colle parfaitement avec la chronologie des invasions de ce peuple de marins. *Yam* le destructeur s'invite dans le panthéon des divinités des cultures continentales, non seulement égyptiennes, mais aussi cananéennes et ougaritiques, qui ne connaissaient pas avant lui de dieu de la mer.
Certains historiens considèrent que des mythes peuvent naître de la confrontation entre peuples, ainsi le mythe de la gigantomachie pourrait être né suite aux invasions indo-européennes. D'une taille supérieure aux peuplades locales, casqués et armés de longues épées en cuivre, les Indo-Européens ont pu être assimilés à des géants belliqueux.
D'autre part, les fléaux sont souvent attribués aux actions des dieux. Par exemple, les conséquences funestes d'une brutale invasion par des cultures vénérant des dieux nouveaux et inconnus ont très bien pu au fur et à mesure du temps être résumées aux confrontations entre divinités et expliquer les innombrables combats entre les dieux qui nourrissent les mythologies. Il peut en être de même avec les catastrophes telluriques et climatiques qui, avec le temps et la transmission des récits ont pu se transformer de manière allégorique en punitions divines, tel le mythe du déluge.
Suivant le même processus, des mythes peuvent encore de nos jours se fabriquer, les mythes qui accompagnent la conquête de l'Ouest américain au dix-neuvième siècle popularisés par le Wild West Show de Buffalo bill et plus tard par les westerns, en témoignent…
Impossible de les citer tous, mais il paraît évident que ces différents mythes, qu'ils soient immémoriaux ou récents, irriguent nos comportements collectifs et individuels, nos croyances, et nous guident consciemment ou inconsciemment dans nos façons de penser et de structurer nos communautés. Les récits qu'ils mettent en scène semblent toujours constituer une part non négligeable des vérités auxquelles nous nous référons.

Cette séparation en trois grandes familles ne fait pas l'unanimité. Michaël Witzel développe dans *The Origins of the World's Mythologies* une théorie qui place les différents mythes dans une évolution chronologique : 1) création du monde, 2) séparation du ciel et de la terre, 3) générations successives de dieux, 4) victoire sur un dragon, 5) création des hommes par les dieux, 6) orgueil de ces hommes bientôt punis par un déluge, 6) nouveau départ…
Michael Baigent, richard Leigh et Henry Lincoln de leur côté, préfèrent

distinguer deux types de mythes: les mythes archétypiques et les mythes tribaux.
«*Les mythes archétypiques permettent de se connaître soi-même et de rendre compte des traits universels de l'humanité, tandis que les mythes tribaux, en mettant en scène un bouc émissaire, un adversaire symbolique, conduisent à la complaisance, à l'auto-glorification, au conflit et à l'accentuation des différences. Tout mythe peut devenir soit archétypique, soit tribal, selon l'usage qui en est fait et les aspects qui sont mis en valeur.* » (Baigent, Leigh & Lincoln)

Il est fort probable que tous ces mythes antiques, avant d'être posés par écrit, se sont élaborés et diffusés par le biais de longues veillées au cours desquelles les conteurs les ont adaptés au gré de leur imagination, tout en respectant un motif initial. C'est ainsi que les ethnologues ont pu retracer leurs aires de diffusion qui suivent peu ou prou celle d'Homo Sapiens sur l'ensemble de la planète et établir une « stratigraphie des mythes ». Selon Julien d'Huy et Jean-Loïc le Quellec, la plupart des mythes seraient nés en Afrique et se seraient diversifiés au fur et à mesure de leur expansion tout autour du globe. Ces deux mythologues ont pu détecter par analyse phylométique les motifs communs de ces mythes malgré la variabilité des récits et l'ajout d'éléments locaux.
« En écoutant le récit sacré de leurs origines, les auditeurs découvrent qu'ils sont issus du dieu Un tel ou de la déesse Une telle, et que ce lignage les met à part de leurs voisins, qui n'ont pas cette chance. Les bénéficiaires du mythe se voient comme les seuls à avoir été favorisés de cette relation-là, et cette parenté privilégiée a pour premier et double effet de doter cet humain-là d'une identité originale par rapport à tous les autres et de le pourvoir d'une cohésion entre ses membres. « (L. Jerphagnon)

Le mythe du héros, fils de dieu, est l'un de ces motifs communs que l'on retrouve dans toutes les traditions, des plus primitives, aux plus « civilisées ».

Le mythe du héros
En Grèce, le héros a une filiation directe avec un dieu ou une déesse. Héraklès est fils de *Zeus* et d'Alcmène, une descendante de Persée. Persée, lui-même est le fruit des amours de *Zeus* et de *Danaé*. Achille est fils de la déesse *Thétis*, Thésée serait l'enfant de *Poséidon*, Ulysse, tout comme Bellérophon, aurait eu Sisyphe, fils d'*Éole*, pour père et descendrait d'*Hermès* par sa mère. Orphée a pour mère la Muse *Calliope* et Enée est fils d'Anchise

et d'*Aphrodite*. Jason fut élevé par le centaure *Chiron*… En Inde, le plus grand de tous les héros : Arjuna et ses quatre frères sont fils d'*Indra*. En Mésopotamie, Gilgamesh est le fils de la déesse *Ninsun.* Chez les Celtes, *Cuchulain* est fils du dieu solaire *Lugh…* Et dans la mythologie germanique, la lignée de Siegfried descend d'*Odin*.
« Le héros est plus un symbole proposé à la contemplation qu'un exemple à suivre point par point. Aussi la contemplation de la vie du héros devrait-elle être entreprise comme une méditation sur notre propre divinité, imminente en tout homme, et non comme un engagement à une imitation littérale de ses actes, la leçon à entendre n'étant pas : « Fais ceci et sois bon », mais : « Connais ceci et soit Dieu. » (J. Campbell)

Georges Dumézil a brillamment démontré dans *Mythes et Épopées* la façon dont les dieux interviennent dans les récits épiques. Soit en fécondant une femme humaine, soit en offrant au héros divers attributs divins. Dumézil souligne par ailleurs qu'il n'est pas rare que des dieux oubliés continuent d'exister dans la geste héroïque. Car, confrontés à une nouvelle religion dans laquelle ils ne trouvent plus leur place, ils migrent vers le mythe, les contes ou la culture populaire pour y devenir des magiciens puissants, des esprits protecteurs, ou toutes sortes de créatures féériques aux pouvoirs merveilleux.
« *Les érudits n'ont pas laissé perdre la belle matière traditionnelle qui ne pouvait plus appartenir à leur religion: soit simplement pour la sauver, soit pour embellir le passé de leur race ou d'une de leurs dynasties, ils l'ont placée dans le temps humain, telle quelle, ou du moins en la rendant, par le moins de changements possibles, acceptable comme narration d'évènements humains.* » (G. Dumézil)

Quand il n'est pas né d'un dieu, le héros peut le devenir. Le fondateur d'une cité ou d'un royaume a droit, de son vivant ou après sa mort, à un culte l'associant à une divinité. Ainsi Romulus est-il divinisé en *Quirinus* après sa mort. Ainsi Indra, qui aurait été à l'origine un puissant chef de guerre aryen, accède lui aussi très tôt au rang de dieu. Il effectue dès lors *t*outes sortes d'exploits comme *« la libération des vaches célestes retenues prisonnières par les démons des ténèbres, afin qu'elles laissent couler leur lait* (la pluie)*.* » Selon l'historien Stuart Pigott, Indra, chef de guerre aryen, serait le responsable de l'anéantissement de la civilisation de l'Indus. Détruisant les barrages, noyant le pays sous les eaux, et incendiant les cités. Les Aryens vainqueurs en ont fait un puissant dieu de l'eau et du feu.

En Chine, *Yu le Grand*, qui fut vraisemblablement un important monarque des premiers âges, qui aurait « *canalisé les fleuves* » et « *aplani les collines* », se retrouve déifié à travers toutes sortes de légendes populaires : « *Yu s'en va au ciel, Yu et le bateau porté par un dragon jaune, Yu fait couler neuf trépieds de bronze*, etc. » Dans toutes les traditions, les héros civilisateurs qui apprennent aux hommes à cultiver les champs, à tisser, à bâtir, à lutter contre la fureur des éléments ou d'une communauté ennemie, sont généralement élevés au rang de dieux.

« *Dans l'outre-tombe, les grands de ce monde jouissent d'un sort spécial. C'est ce que laisse clairement entendre l'origine crétoise du mot « héros » (le Seigneur), qui est le masculin de Héra (féminin employé comme nom propre pour désigner une des plus importantes déesses, la « Maîtresse », la « Dame ») : en grec le mot désigne notamment un mort princier, honoré d'un culte et qui reste le bienfaiteur et le protecteur de la communauté sur laquelle il régnait.* » (P. Lévêque)

Une croyance fort répandue sur la planète veut qu'un héros populaire puisse fournir un véhicule idéal pour devenir un avatar ; c'est le cas de Râma, à l'origine héros d'un très ancien conte épique indien composé par des bardes, dans lequel on peut reconnaître l'archétype du prince charmant des contes de fées (celle qu'il aime, Sita, est retenue prisonnière par un puissant démon qu'il doit affronter). Râma est à ce point populaire qu'il est intégré dans les récits du *Mahabharata*, avant que la geste de ses exploits et de ses amours avec Sita ne soit recueillie dans le *Râmayana* (IIIème siècle avant J.C.) Au fil du temps, le *Râmayana* s'impose comme un texte religieux, faisant de Râma un avatar de *Vishnou*. Le texte est modifié, agencé, exploité pour la propagation du culte de la divinité ainsi créée ; les brahmanes allant même jusqu'à affirmer que la lecture du *Râmayana* délivre du mal. Râma reste de nos jours une idole vénérée en Inde au point de déclencher une ferveur hystérique parmi les fidèles lors des processions en son honneur. Les partis nationalistes en font le symbole de l'hindouisme et il n'est guère recommandé de soutenir devant un Hindou que Râma n'a peut-être jamais existé et que sa divinité serait tout compte fait une invention des prêtres.

Les héros doivent être exceptionnels pour pouvoir triompher des épreuves surhumaines qui les attendent : monstres malfaisants, bêtes monstrueuses, dieux malveillants, dragons crachant du feu… Parmi tous ces terrifiants adversaires, le dragon demeure le plus dangereux des obstacles sur le chemin conduisant à la réussite de la quête héroÏque. Il symbolise le chaos primordial que le héros doit combattre, à l'instar des dieux *Apollon* luttant

contre *Python*, *Rê* luttant contre *Apophis*, *Marduk* contre *Tiamat, Thor* contre le serpent de Midgard, Yahvé-Élohim contre Béhémoth et Léviathan. Et ce afin d'assurer la pérennité de l'ordre du monde dont le héros est le garant.
« *Le dragon, c'est tout ce contre quoi l'homme doit lutter pour retrouver l'innocence première, pour accomplir, dans toute sa plénitude, son destin d'homme.* » (J. Lacarrière) En Chine, il est le symbole des multiples forces de la Nature et les Bouddhistes affirment même que les « *dragons ne sont pas moins nombreux que les poissons »*.
Il arrive que les épreuves dont doit triompher le héros, si elles ne sont pas considérées sous forme symbolique, peuvent nous paraître d'une épouvantable cruauté. Ainsi, *Arjuna,* de son arc magique abat toutes les créatures sans distinction cherchant à échapper aux flammes qui ravagent la forêt de Khândava afin de permettre au dieu du Feu *Agni* de se rassasier de leurs âmes. Mais pour Shrî Aurobindo, la forêt de *Khândava* est « *la forêt des dualités* », la représentation symbolique d'un monde de satisfaction et de désirs primaires qu'il faut réduire en cendres, pour « *purifier la manifestation toute entière qu'est la création en faisant disparaître tout ce qui se réfugie dans le fouillis des dualités.* » Une lecture simpliste de certains mythes peut donc s'avérer erronée.
« *La fonction essentielle du mythe héroïque est le développement de la conscience de soi, la connaissance de ses faiblesses et de ses forces, de façon à faire face aux épreuves de la vie. Une fois que l'individu a triomphé de l'épreuve initiale (initiatique) le mythe du héros perd son intérêt. Dans toutes les traditions, l'épreuve initiatique de passage à l'âge adulte est censée favoriser la compréhension d'une réalité beaucoup plus complexe que ce que l'humain peut en voir, dans le but essentiel de « guérir l'animal que l'homme a en lui-même et s'en faire un ami*. » (E. Drewermann)

S'il n'est point fils de dieu, le héros est au moins fils de roi (Œdipe et Orphée en Occident, Bouddha en Orient). Dans la plupart des sociétés dites primitives, les rois descendent des dieux et dans la tradition antique, le roi est un véhicule pour le dieu. Pharaon est une personnification de *Râ*, les rois mésopotamiens sont « transcendance immanente » de *Baal*… En Assyrie, nul ne doute que « l'*attribution par les dieux au futur roi des qualités physiques morales et intellectuelles, le situe au niveau supérieur de l'humanité et le dote d'attributs qui relèvent plutôt du monde divin. Il vit dans un environnement palatial protégé de toute souillure et de toute atteinte maléfique, il rayonne comme les dieux d'une aura lumineuse, le melammu qui éblouit ses sujets et aveugle ses adversaires. S'il ressent, comme le*

rapportent les Annales royales, des émotions parfaitement humaines, il est susceptible, lorsqu'il affronte un ennemi en bataille rangée, de se métamorphoser en un monstre terrifiant, selon un bestiaire qui lui est dédié et qui comprend dans la longue tradition sumérienne, le lion, le taureau Savage, le serpent dragon. » (B. Lafont)
Rares sont les monarques de l'antiquité, de la Chine à la Scandinavie en passant par le bassin méditerranéen, qui ne soient pas une projection du sacré divin dans le monde profane. Dieu agit par le roi. Et personne n'aurait l'idée de remettre en cause l'association dieu-roi. À Rome, selon Sénèque, « *le prince est semblable aux dieux, choisi par eux; il est au peuple ce que les dieux sont par rapport à lui; il est le père de ses sujets; il est d'une autre essence que les humains ordinaires; il est la lumière; il est bon; il est sage; il est maître de soi.* » (L. Jerphagnon) Il paraît donc dans l'ordre des choses qu'un culte soit rendu à l'empereur.
En chine, le souverain est « fils du Ciel ». C'est pour toutes ces raisons que le quidam lambda accepte par principe que seuls les rois, les héros, les personnages exceptionnels liés au divin, peuvent être en contact direct avec les dieux et par extension avoir accès à l'immortalité dans l'au-delà. La fonction du roi est d'ouvrir les voies du monde supérieur afin que l'ordre règne dans le monde inférieur. Si d'aventure calamités et catastrophes s'abattent sur la population, celle-ci en déduit que le pacte entre le souverain et les dieux, qui lui donne le droit d'être chef, est rompu. Le roi doit dès lors être déchu, tué ou remplacé. James Frazer (*Le Rameau d'Or*) et plus récemment René Girard (*La violence et le sacré*) ont étudié en détails les modalités de ce contrat tacite passé entre les communautés primitives et leurs chefs, images terrestres de leurs dieux.

Dieux et héros entretiennent une relation étroite, tissée d'affects, de filiations, d'héritages, mais aussi de conflits. Dans *Mythes et Épopées*, Dumézil relate la légende du héros viking Starkadr. Celui-ci est réveillé au milieu de la nuit et conduit à travers la forêt, jusqu'à une clairière où se tient une assemblée du « *peuple étrange* » présidée par *Odin*. Il s'agit de fixer le destin de Starkadr. « *Thor, prenant aussitôt la parole, déclare qu'il ne peut pas vouloir de bien à un jeune homme dont le grand-père était un géant qu'il a dû tuer et dont la grand-mère, en son temps de jeune fille, avait préféré ce géant à lui, Thor ! En conclusion il pose une première destinée, mauvaise : Starkadr n'aura pas d'enfants. Odin définit une compensation : Starkadr aura trois vies d'hommes. Mais Thor riposte : il commettra une vilenie dans chacune. Et le duel continue : il aura toujours, dit Odin, les meilleures armes et les meilleurs*

vêtements. Il n'aura, dit Thor, ni biens, ni fonciers. Odin : il aura des biens meubles. Thor : il n'estimera jamais avoir assez. Odin : il aura succès et victoire en tout combat. Thor : il recevra une grave blessure en tout combat. Odin, il aura le don de poésie et d'improvisation. Thor : il oubliera tout ce qu'il aura composé… »

Dumézil associe Starkadr à Héraklès et au héros hindou Sisupâla, tous trois sont en effet l'enjeu d'une rivalité entre les dieux. Starkadr est au centre de l'affrontement entre *Odin* et *Thor*, Héraklès aimé de *Zeus* est persécuté par *Héra*, et Sisupâla protégé par *Krishna* est combattu par *Rudra*. L'historien met en lumière une caractéristique fréquente du héros mythologique : il est *l'enjeu et le jeu des dieux*. Ulysse, le plus représentatif d'entre eux, est à la fois soutenu par *Athéna* et poursuivi par la haine vengeresse de *Poséidon,* pour avoir crevé l'œil unique de son fils, le cyclope *Polyphème*. Achille, couvé par sa mère, la déesse *Thétis*, est jalousé par *Apollon* qui guidera *in fine* la main meurtrière de Pâris… Le héros mythologique est le terrain où « *divinités sombres* » et « *divinités claires* » se livrent un combat perpétuel.

Gérard Chaliand a compilé dans *Le temps des héros, récits épiques de l'humanité*, des extraits choisis d'épopées mythiques, en commençant, tout bien tout honneur, par celle de *Gilgamesh*. Il propose dans cet ouvrage de nombreux textes connus : *l'Iliade*, *L'Odyssée*, *l'Énéide*, le *Mahâbhârata*, le *Râmâyana*, *Beowufl*, *la Chanson de Roland*, *la saga d'Erik le Rouge*, *la Chanson des Nibelungen*… mais aussi de petites pépites à découvrir, comme ces textes celtique, byzantin, russe, ossète, iranien, égyptien, mongol ou mandingue… Chaliand donne dans l'introduction de son livre la description suivante du héros :

« *Gratifié d'une naissance hors du commun, d'une enfance exceptionnelle, presque toujours doté d'une force surnaturelle ou bénéficiant de concours magique, le héros s'affirme à travers une série d'épreuves lors desquelles il triomphe d'adversaires monstrueux ou perfides. Luttant contre le chaos, il restaure l'ordre et succombe de façon tragique. Tel est, si l'on s'en tient aux grandes lignes, le destin du héros épique.* »

L'Occident médiéval, à partir de la geste arthurienne (élaborée entre le dixième et le onzième siècle de notre ère), confond le mythe du héros avec l'épopée du preux chevalier chrétien parti en « *queste du Graal* », une coupe censée avoir recueilli le sang du Christ ; Lancelot, Gauvain, Tristan, Galaad, Perceval, et bien sûr Arthur, sont conscients du caractère sacré de leur destin et conservent toutes les propriétés du héros mythologique. Le Graal est pour le preux chevalier chrétien la garantie de l'immortalité, la récompense du

travail sur lui-même qu'il aura effectué. Autrement dit : apprivoiser les pulsions sauvages que l'humain porte en lui. Même dans le cadre chrétien, la quête reste la même: le héros se rend compte que l'ombre existe, qu'il en détient une part. Il ne doit pas la détruire mais la dominer pour en tirer paradoxalement sa force. Il lui faut donc « *s'accorder avec les puissances destructrices s'il veut pouvoir les contrôler (…) Il est très probable qu'un certain nombre de sujets ou de motifs épiques, de même que beaucoup de personnages, d'images et de clichés de la littérature épique, sont en dernière analyse d'origine extatique, en ce sens qu'ils ont été empruntés aux récits de chamanes narrant leurs voyages et aventures dans les mondes surhumains.*» (M. Eliade)

Pour réussir sa mission, le héros peut bénéficier du soutien permanent de puissances invisibles qui lui insufflent de bonnes idées au bon moment et lui permettent d'effectuer des actes proprement héroïques ! Le héros peut ainsi compter sur la bienveillance de l'âme du Monde pour lui venir en aide. Les tibétains appellent cette aide le *drala*.
« *Dra » signifie adversaire ou ennemi et « la » signifie au-dessus. Donc, drala signifie littéralement au-dessus de l'ennemi. Drala est la sagesse et la puissance inconditionnelle du monde ; drala se situe donc au-delà de tout ennemi ou de tout conflit. C'est la sagesse et le pouvoir auto-existant du miroir cosmique qui se reflètent à la fois en nous et dans les mondes de la perception.* » (Chogyam Trungpa)
Dans nos contes, le *drala* se traduit par les cadeaux magiques que font au héros des créatures de la forêt auxquelles il a prêté assistance, une bonne fée marraine, ou bien comme pour le *Petit Poucet* : la chance d'être au bon endroit, au bon moment. Parfois aussi, il se manifeste au cours d'un rêve qui permet au héros de prévoir un danger et de faire le bon choix, mais le plus souvent le drala s'incarne dans une rencontre amoureuse. Laissons de côté la croyance platonicienne qui fait de l'être aimé une moitié de soi-même que l'on retrouve au cours de réincarnations successives et concentrons-nous sur le mythe celtique de la Souveraine à conquérir dans lequel Jung voit la représentation de l'Anima. C'est à la suite d'épreuves successives que le héros doit gagner l'amour de sa belle, souvent une fille de roi, prisonnière d'un méchant dragon. Ce dragon nous dit Jung est l'Animus, l'animalité, la Bête que le héros doit vaincre s'il veut accéder à la belle, à l'Anima. Incarnation de la divinité.

Les épreuves du héros se déroulent le plus souvent dans des univers

imaginaires qui défient les lois physiques et se situent hors du temps, des lieux où toute pesanteur est abolie. Il y règne une forme de chaos originel dans lequel le héros mythique plonge, s'immerge, et contre lequel il doit souvent lutter, car, cet univers est régi par des lois archaïques anarchiques, que le héros, représentant d'une société d'ordre, doit combattre et vaincre.

Le Trickster

Mais tous les héros ne luttent pas contre le chaos, certains le provoquent. C'est le cas d'un autre personnage mythique: le Trickster.

« *Ethnologues, psychologues, mythologues, historiens des religions, s'étant penché sur le trickster se trouvent en présence d'un amas de contradictions. Le héros mythique transforme la nature et parfois, faisant figure de démiurge, apparaît comme le Créateur, mais en même temps un pitre, un bouffon à ne pas prendre au sérieux. Il arrête la course du soleil, pourfend les monstres et défie les dieux, et en même temps il est le protagoniste d'aventures obscènes dont il sort humilié et avili. Il donne aux hommes les arts, les outils et les biens civilisateurs, et en même temps joue des tours pendables dont ils font les frais. Il dispense les médecines qui guérissent et qui sauvent et introduit la mort dans le monde. Admiré, aimé, vénéré pour ses mérites et ses vertus, il est représenté comme voleur, trompeur, parricide, incestueux, cannibale.* »
(L. Makarius)

Si le mot est d'origine dakota, on trouve des Tricksters dans toutes les traditions. En Afrique, le peuple ashanti révère le héros Dubiaku. Seul mortel à avoir trompé la mort. À la manière de l'ogre du petit Poucet qui dévore par erreur ses filles, la mort dévore ses propres enfants pensant avoir affaire à Dubiaku et à ses frères. Le *Popol Vuh* maya nous raconte l'histoire de deux frères, Hun et Vucub, qui prétendent posséder le don de résurrection et se jouent des démons et des dieux. En Asie, *Sun Wukong* (ou *Son Gokü* en japonais, le roi des singes en Chine), né d'une pierre fendue par la foudre, peut se transformer en à peu près n'importe quoi, se multiplier, voler dans les airs, se rendre invisible, il ne craint aucun élément et possède une arme invincible : un bâton cerclé d'or qui peut grandir ou rapetisser à sa guise. Ses frasques sont redoutées par les démons les plus dangereux du panthéon asiatique. Les dieux et les déesses qui habitent le Palais du Ciel, et qu'il tourne régulièrement en bourriques, ont tout tenté pour s'en débarrasser. Sans résultat. Seul Bouddha réussit à le neutraliser. *Sun Wukong* est l'un des héros les plus populaires en Chine, au Japon, et dans toute la péninsule extrême orientale. La légende veut qu'il ait été forcé d'escorter un moine bouddhiste à la recherche de textes sacrés. Accompagné d'un dragon

transformé en cheval blanc, d'un homme-sanglier et d'un bonze ogre, il a mission de protéger ce moine nommé Xuanzang dont la pureté et l'innocence attirent la convoitise de tous les démons. Tel est le thème de *La Pérégrination vers l'Ouest* (ou *Le Singe pèlerin*) merveilleux roman classique chinois du seizième siècle dont s'inspirent toujours écrivains et scénaristes contemporains.
Mais pour de nombreux mythologues, le modèle du Trickster est le dieu nordique *Loki*. *Loki,* à l'origine, n'est qu'un démon du feu. Au fil des légendes, il prend de l'importance au point de devenir l'égal d'*Odin* et de *Thor.* Aucune déesse ne peut refuser ses avances. Il ment comme il respire, trahit dès qu'il le peut, trompe, triche, complote, peut se révéler violent, cruel et particulièrement rancunier. Doté de pouvoirs plus puissants que les autres dieux, il les provoque en permanence, il n'a peur de rien et se rit de tout. *Loki* est un condensé de ce que l'humanité peut produire de pire. Dumézil en fait l'incarnation du mal:
« *Ce père des monstres est l'esprit du Mal, de toute la gamme du mal, depuis les méchants tours jusqu'au plus grand crime.* »
Loki a été comparé à l'Ahriman zoroastrien, au Satan des écritures, aux pires démons des mythologies indiennes, il est à l'origine de l'anéantissement du monde. Mais étant donné que cet anéantissement débouche sur une renaissance, sur une nouvelle humanité, *Loki* endosse en ce sens la fonction cosmique de destructeur/créateur.

Les mêmes ingrédients nourrissent mythes et contes de fées. Ces derniers ayant su eux aussi conserver au cours de leurs diversifications locales tous les souvenirs de religions oubliées et présenter d'une certaine façon un « message en provenance de l'invisible» permettant à l'homme de savoir « *où il va, du moins où il peut aller* ».

Le cabinet des fées
Les contes de fées ont acquis la célébrité grâce au travail de collecte et de rédaction d'écrivains comme Charles Perrault, Jacob & Wilhem Grimm, Hans Christian Andersen, pour ne citer que les plus illustres. Mais aussi grâce au patient travail, plus méconnu, de Charles-Joseph de la Mayer. Soucieux de sauver de l'oubli ces « *joyaux du patrimoine* », la Mayer publie entre 1785 et 1786, 37 volumes de contes, réunis sous le titre « *Le cabinet des fées ou collection choisie de contes de fées et autres contes merveilleux* », qui connaît immédiatement le succès. En Écosse, le poète Andrew Lang s'attela à une tache identique. Il recueillit toutes sortes de contes légendes issus du folklore

celte et des sagas nordiques qu'il édita sous le titre de *Fairy Tales,* ouvrages qui eurent une considérable influence sur Tolkein.
D'où viennent ces contes et légendes ? On peut les faire remonter aux *Fables* d'Ésope, aux *Métamorphoses* d'Ovide, ou à *L'Âne d'Or* d'Apulée… Certains y voient une invention médiévale. Mais on trouve trace de contes équivalents dans des papyrus égyptiens, dans le *Panchatranta*, texte sanskrit du premier siècle, dans les 1001 nuits, et même en Chine ancienne où circule une version du petit chaperon rouge très proche du conte popularisé par Perrault.
Le Moyen-âge et la Renaissance (Rabelais en particulier) compilent déjà avec délices ces récits populaires. « *Peau d'Asne* » est fort apprécié à la cour de Marguerite de Navarre, les *Piacevoli Notti* de Straparola et le *Décaméron* de Boccace font partie des premiers « best sellers » de la toute jeune imprimerie. Bref, il semble que le conte, qui donne corps à des aventures mettant en scène des créatures merveilleuses ait de tout temps recueilli l'adhésion du peuple et des élites.
« *Le conte de fées est d'abord, comme l'étymologie l'indique, une affaire orale, il est aussi universel. Il n'est pas de civilisation qui ne le connaisse, et, dans la multiplicité de formes et de termes abordés, le conte merveilleux, loin d'être une création gratuite, était un élément actif de la vie sociale. Dit à l'occasion de rituels collectifs, il fut, bien avant la littérature, le passeur de l'enseignement de la vie humaine qui est son principal sujet ; une image enchantée et décalée, un miroir que se tendaient les hommes et qui les présentaient en relation avec la nature, le monde animal, les dieux et les autres humains…* » (O. Piffault)

Contre toute attente, les contes de fées ne s'adressent pas en priorité aux enfants. Peu d'entre eux les mettent en scène, et, si l'on excepte : *Le petit Poucet*, *Hansel et Gretel*, *Jack et le haricot magique* et *Le petit chaperon rouge*, les héros et héroïnes de ces contes sont plutôt en âge de se marier.
Il suffit de penser à *Barbe-Bleue,* à *La jeune fille sans main*, à *Cendrillon*, *Peau d'âne* ou encore *Riquet à la houppe…* Tous ces contes, des plus célèbres aux plus oubliés, fourmillent de symboles sexuels et se révèlent des manuels de « principe de précaution » à destination des jeunes adultes dans leurs relations futures avec un conjoint et, plus généralement, avec la société existant hors du sanctuaire de la famille, si pleine d'épreuves et de dangers. (Sans compter une mise en garde contre les dangers existant au sein même de la famille, si l'on prend le cas de *Peau d'âne* qui traite de l'inceste).
Il faut se méfier des apparences, des beaux parleurs et des beaux danseurs qui peuvent se révéler de cruels prédateurs, savoir repérer les « *liens affectifs délétères, les figures de l'autorité abusive, et les prescriptions négatives issues de la culture qui influencent les images des rêves et du folklore.* » Bref, apprendre à voir la beauté dans la laideur et la laideur dans la beauté, savoir reconnaître le prince ou la princesse que nous portons en chacun de nous, et

cesser de se dévaloriser ; savoir faire preuve d'initiatives, de courage et d'astuce, sans renoncer à la compassion pour les plus faibles et les plus humbles ; faire confiance à son intuition et écouter les signes et présages…
Ce n'est qu'au dix-neuvième siècle que les éditeurs, pour des raisons avant tout mercantiles mais aussi parfois idéologiques, ont adapté ces contes à destination des plus jeunes. Même si, déjà, dans le frontispice de l'édition originale de l'œuvre de Perrault est évoqué la « *propriété édifiante, à visée éducative* », d'une telle littérature. Et même si, aux XVIIème et XVIIIème siècles, lors de son passage de l'oralité à la littérature, le conte est expurgé de tout ce qui n'est pas conforme au bon goût et à la morale de l'époque. Ainsi, à l'origine, le prince trouvant la Belle au Bois dormant fort à son goût la viole durant son sommeil. La Belle donne naissance neuf mois plus tard à un bébé et ne se réveille que lorsqu'il tête le sein de sa mère. Chez Perrault, c'est un chaste baiser qui réveille la Belle. Aujourd'hui, l'évolution des mentalités fait qu'une nouvelle adaptation cinématographique par les studios Disney supprime purement et simplement le baiser du prince puisque que la Belle endormie n'a pas donné son consentement.
« *Apparemment, la moisson des contes populaires oraux qui a été accumulée au cours des siècles se présente sous des aspects bien confus où il est difficile de distinguer ce qui est originel de ce qui ne l'est pas. Cela tient au fait que cette moisson s'est faite sur un long laps de temps et que le résultat écrit de ce qui était oral est entièrement dépendant des coutumes, des modes et de l'expression de l'époque. Ainsi les contes de Perrault, qui surgissent de la mémoire collective, ont été réécrits par un homme raffiné qui sacrifiait au goût des milieux intellectuels de la fin du XVIIème siècle. Dans le domaine germanique, on en dira autant de l'immense collection opérée par les frères Grimm qui se trouve ensevelie sous les redondances du romantisme allemand, sinon sous le souci évident de servir des revendications nationalistes. Quant aux folkloristes bretons, François Marie Luzel et Anatole Le Braz, ce qu'ils ont recueilli a été exprimé dans le style qui était celui de la fin du XIXème siècle. Et pourtant, à l'analyse, en nettoyant le récit de ses fioritures et de ses figures de style, on retrouve immanquablement les structures essentielles d'un message, celui qui nous est légué depuis les âges les plus lointains.* » (J. Markale)

Étymologiquement le mot fée vient du latin *fata* et désigne les trois *Parque*s de la mythologie grecque : *Cloto, Lachésis* et *Atropos*, créatures infernales qui tissent inlassablement le destin des hommes. Mais les fées peuvent apparaître *« comme le dernier et plus persistant de tous les vestiges que le druidisme a laissés empreints dans les esprits.* » (A. de Chesnel)
Certains historiens y voient une réminiscence *des prêtresses celtes, dont « nous avons le modèle dans la Banshee, la fée irlandaise, magicienne et messagère de l'autre monde, qui pour voyager se métamorphose en oiseau, le*

plus souvent en cygne. Ne pouvaient lui résister ceux à qui elle tendait un rameau ou une pomme au pouvoir merveilleux. Pour les Gaulois, les fées étaient les âmes des druidesses condamnées à faire pénitence. Les paysans bretons voyaient en elles des princesses qui, ayant refusé de se convertir lorsque des apôtres vinrent en Armorique, furent frappés de malédiction divine. Qu'elle qu'ait pu être l'identité des fées, leur attribut principal et si, l'on ose dire, leur outil de travail, était la baguette qui symbolisait le pouvoir magique que les druides exerçaient sur les forces naturelles. » (J. Brosse)
Pour manifester leur pouvoir, les fées disposent en effet d'un incomparable instrument de féérie : la baguette. L'origine de l'utilisation symbolique de la baguette est fort ancienne.
« Dans l'Antiquité, c'est grâce à un bâton que l'on découvre les sources ou que la magicienne Circée transforme les compagnons d'Ulysse en pourceaux ; le caducée, baguette entourée de deux serpents entrelacés, permet à Hermès de ressusciter les morts. Dans les contes, la baguette magique revêt plusieurs variantes, de la plus précieuse comme le rameau d'or recouvert de rubis dans le conte éponyme jusqu'à la plus humble : une rustique branche de verdure dans Le Serpentin vert. » (V. Meunier)

Pour Roger de Lafforest, auteur de *Présence des invisibles*, l'existence réelle des fées ne fait aucun doute ; il affirme avoir rencontré une fée.
« *Ce qui surprend d'abord, c'est sa petite taille. D'ailleurs, elle a des ailes de libellule et elle volette gracieusement autour des fleurs. Son corps miniature est celui d'une fine jeune femme. Quand elle se pose, sur un brin d'herbe ou sur votre doigt, elle adopte toujours une posture gentiment érotique. Son habillement a, lui aussi, de quoi surprendre : un justaucorps, des bas noirs moulant de longues jambes de danseuse, des ballerines. La coiffure est impeccable sans la moindre fantaisie. »* (R. de Lafforest)
Pour Jean Markale les fées sont à contrario « *de grandes femmes, vêtues de blanc, douées d'une beauté surhumaine et si lumineuses qu'en regardant leurs figures, on aurait cru voir une lumière à travers une lanterne de corne. Souvent on les aperçoit dansant dans les clairières, là où se dessinaient les « ronds de fées », trace indubitable de leur divertissement favori, mais qui ne sont plus pour nous que des cercles formés par le mycélium de certains champignons. En Bretagne, les fées se montraient de préférence aux abords des dolmens, où elles paraissaient avoir pris refuge. Leurs apparitions semblent avoir été relativement fréquentes jusqu'au début du XIXème siècle, si l'on tient compte du fait que très rares étaient les témoins qui osaient en parler. En règle générale, les fées entretenaient avec les humains des rapports de bon voisinage, leur rendant à l'occasion services, faisant retrouver des objets perdus, mettant à leur disposition la connaissance qu'elles avaient des secrets des « simples ». Mais elles étaient toutefois susceptibles et se vengeaient*

quand on leur désobéissait ou quand on les insultait. Mais, si on leur témoignait la déférence qui leur était due, elles étaient toujours prêtes à venir en aide à ceux qui leur demandaient secours ; aussi les appelait-on « les bonnes dames » ou les « dames blanches » à cause des leurs vêtements. »
La fée, maîtresse de la magie, symbolise les pouvoirs paranormaux de l'esprit ou les capacités prestigieuses de l'imagination. Elle opère les plus extraordinaires transformations, en un instant, comble ou déçoit les désirs les plus ambitieux. Elle peut ainsi aider un loqueteux à épouser une fille de roi. Ou une malheureuse jeune fille à trouver son prince charmant. Elle peut être pourvoyeuse de bonheur, mais aussi de malheur, car toutes les fées ne sont pas forcément bénéfiques. Certaines se jouent cruellement de nos espoirs, d'autres nous attirent, telles des sirènes, vers des lieux mortifères ou se transforment en chatte noire pour étouffer les enfants…
Et lorsque les fées se penchent sur le berceau d'un nouveau-né, comme le veut la tradition, pour décider de son avenir, elles le gratifient de qualités mais aussi de défauts. Henri Pourrat raconte comment une bonne fée, voulant bien faire et couper l'herbe sous le pied de la mauvaise fée, octroie à un nouveau-né toutes les qualités du monde ; la mauvaise fée, n'ayant plus aucun défaut à distribuer, condamne celui-ci à ne jamais savoir quelle qualité privilégier. Et ce fut le plus malheureux de tous les hommes!
Les contes de fées sont donc des contes du destin. Et tous sans exception insistent sur l'implication du surnaturel dans le naturel, de l'invisible dans le visible, de l'irrationnel dans le rationnel. Le catholicisme ne s'y est pas trompé qui a remplacé dans de nombreux contes populaires, la fée bienveillante par la Vierge Marie.
« *Depuis plusieurs années, les pédopsychologues voient dans les contes de fées un formidable moyen thérapeutique susceptible d'aider enfants et adultes à résoudre leurs difficultés en réfléchissants aux conflits incarnés dans ces histoires. Le texte devient un adjuvant permettant au lecteur de surmonter ses peurs, de s'affranchir de ses sentiments hostiles et de ses pensées destructrices. En explorant le monde des fantasmes et de l'imagination, en allant jusqu'au bout de conflits anxiogènes, l'individu affronte ses peurs, les maîtrise et s'en libère. Plus globalement, la véritable magie du conte de fées réside dans sa capacité à transformer la souffrance en plaisir.* » (M. Tatar)

La forêt est omniprésente dans la plupart des contes. On peut y rencontrer d'épouvantables monstres, mais aussi des créatures amicales dont il est fortement recommandé de suivre les conseils. La forêt est pour Jung et sa disciple Marie-Louise Von Franz une représentation évidente de la psyché.
De même les grottes, entrailles de la terre, décors de nombreux récits, au fond desquelles se trouve un trésor.

Il s'agit d'un endroit « *mystérieux, sombre, caché, et les fantasmes les plus aberrants y prennent place, comme cette crainte fort répandue de la vagina dentata, ce vagin denté qui meurtrit celui qui a l'audace de s'y introduire quand il ne le dévore pas complètement. Ce n'est certainement pas un hasard si les grottes du Paléolithique, qui ne sont pas des habitations humaines mais de véritables sanctuaires, ont tant influencé l'imaginaire ; elles ne pouvaient être que la résidence de forces invisibles qui régissent le monde depuis toujours, qu'elles soient bénéfiques ou maléfiques.* » (J. Markale)
Les châteaux enchantés semblent avoir la même fonction. Un lieu magique de mise à l'épreuve où le temps est suspendu et au fond duquel le trésor caché se révèle la découverte de son vrai moi. « *Les mythes, les contes, les sagas et les légendes ne sont en rien des falsifications de l'histoire ; ce sont au contraire les formes naturelles de la retransmission des grands thèmes et des vérités permanentes présentes dans les couches profondes de la psyché humaine.* » (E. Drewermann)

Dans « *Femmes qui courent avec les loups* », la psychanalyste Clarissa Pinkola Estès a étudié de nombreux contes folkloriques et mythologiques de toutes provenances, et en a extrait, comme dans « *une fouille psycho-archéologique de l'inconscient féminin* », toutes sortes d'enseignements permettant à une femme de ne plus être une proie, d'apprendre à « *mettre de l'ordre dans ses instincts* » pour ne pas « *se laisser embarquer dans une relation amoureuse ou dans une situation qui rend sa vie étriquée au lieu de l'élargir* », de pouvoir reconnaître immédiatement le prédateur mortifère, à la fois dans la réalité extérieure et au fond d'elle-même, en luttant contre ses peurs refoulées et les schémas acquis ou innés de soumission qui lui ont été inculqués… Pour cela, il lui est nécessaire de retrouver la vitalité créatrice de la « *femme sauvage* », la « *femme en dehors du temps* », celle qui donne la vie. Et surtout, considérer l'intuition comme une forme d'initiation.
« *L'intuition dont nous parlons apparaît comme étant innée, comme ayant un processus de maturation, des capacités à percevoir, conceptualiser et symboliser. C'est une fonction qui est le propre de chaque femme (et de chaque homme) en dehors de toute typologie.* » (C. Pinkola Estès)

Au-delà donc d'un manuel de défense détenant les clés des comportements psychologiques à adopter face aux terribles épreuves de l'existence ou d'une illustration symbolique des luttes qui ont lieu dans l'inconscient, le conte de fées cache une sagesse spirituelle issue du fond des âges, que l'on peut résumer de la façon suivante :

- « *Tu es Cela* », tout commence par la connaissance de soi-même, par la prise de conscience que tout individu possède en lui une forme de divinité, et que cette divinité est partagée avec tous les êtres et les

objets qui composent la Nature. « *La lune unique se reflète partout où il y a une couche d'eau* », dit Yung-chia.

- Même si l'on prend conscience de qui nous sommes et pouvons légitimement en tirer satisfaction, il est indispensable de « *cesser d'entretenir nos opinions, si nous voulons trouver le vrai* », comme l'écrit un maître zen. Et donc, d'être le plus humble possible vis-à-vis de ce qui peut nous arriver. Humble et généreux, ainsi peut se décrire un héros de conte.
- Ensuite, « *C'est uniquement en ôtant les couches de laideur que l'on obtient la beauté.* » En d'autres termes, il est indispensable de développer sa capacité à voir le beau même sous les couches les plus laides et les plus repoussantes.
- Mais avant tout il faut savoir mourir à ce que l'on était. Seul le héros qui ose quitter le cocon familial et s'aventurer sur des chemins inconnus a des chances de réussir. Jésus n'a t-il point recommandé à ses apôtres de quitter leur famille ? Il faut entendre le mot famille dans le sens tradition, usage, routine, automatisme, accoutumance…

Une lecture spirituelle peut parfois modifier la perception commune que l'on a d'un conte. Le final de *la petite sirène* d'Andersen, par exemple, est considéré comme éminemment triste. L'héroïne se sacrifie pour sauver le prince qu'elle aime ! D'un point de vue spirituel, il en est tout autrement. La fin est heureuse : la petite sirène renaît en tant qu'esprit aérien. Il y a évolution d'une créature aquatique, mi-humaine, mi-animale, qui devient esprit ailé grâce à l'amour désintéressé qu'elle porte à un autre qu'elle-même.

Le conte de fées recèle donc un enseignement initiatique primordial tout aussi pertinent que celui diffusé par les grands maîtres de sagesse. Il serait la continuité des mythes dans l'espace imaginaire populaire et le gardien de connaissances immémoriales d'une haute inspiration morale, offrant de vastes possibilités de développement spirituel.

Ce « *Grain de rêve, de magie, d'épopée, de merveille, celui aussi de la juste rétribution des actes qui ensemence chaque lecteur par-delà les générations* » (Y. Feray) est un message présent dans tous les contes sur la planète et plus particulièrement dans les contes chinois, dits « Contes d'une grand-mère », considérés comme des chefs d'oeuvre de la littérature mondiale. (aussi connus sous le nom de « textes relatant des étrangetés »*), ils sont « caractéristiques d'une influence bouddhique qui perdure à travers tous les récits populaires chinois*. » (Ibid) Et constituent un moyen plaisant d'accéder à des spiritualités anciennes d'approche habituellement plus rébarbative. Les contes du Japon ancien, par exemple, dont la proximité

spirituelle avec la Chine est une évidence, mettent souvent en scène des défunts confrontés à une justice post-mortem, tout aussi imparfaite et expéditive que la justice ici-bas. Fort heureusement, des bodhisattvas font office d'avocats de la défense et aident le prévenu à combattre les démons souvent grotesques et idiots chargés de les emporter en enfer.

Au Moyen-Âge, l'Église est consciente que le merveilleux païen associé à la richesse des mythes antiques à du mal à être extirpé de l'esprit des populations. À partir du treizième siècle, grâce aux *Légendiers*, qui racontent de façon romancée la vie, les miracles et les martyrs des saints, elle tente d'imposer un « merveilleux chrétien » concurrentiel. Aidé en cela par les théologiens qui postulent que rien n'est merveilleux, que tout est naturel, car Dieu peut tout et peut donc aider le saint à combattre de puissants sorciers, des hordes de démons maléfiques ou des dragons terrifiants, comme il peut permettre au croyant sincère de faire des miracles, ou de ne ressentir par exemple aucune douleur à l'éviscération, au démembrement, à l'écartèlement, à la décollation…
La Légende dorée de Jacques de Voragine est le plus célèbre de ces *Légendiers*; il connaît dès sa première publication un considérable succès. Très influencé par les Apocryphes, Voragine accorde une grand importance au fabuleux; il décrit la vie des saints et leurs innombrables miracles avec une précision quasi journalistique. Mais aussi avec une complaisance dans la violence et l'horreur. Ainsi les tortures infligées aux martyrs y sont décrites avec une minutie clinique, mais elles ne sont rien en comparaison des épouvantables punitions divines infligées aux ennemis du Christ.
Comme dans les contes, le saint triomphe de toutes ses épreuves, non par héroïsme, intelligence, ruse ou magie mais par sa foi indéfectible en Dieu. On peut concevoir l'oeuvre de Jacques de Voragine comme « *la source par excellence de l'art médiéval, une bible populaire à laquelle il, faut nécessairement recourir pour déchiffrer l'iconographie médiévale; il suffit de l'avoir lue pour pouvoir expliquer presque tous les bas-reliefs et presque tous les vitraux de nos cathédrales.* » (D. Donnadieu-Rigaut)

En général, dans le conte, comme dans le mythe, l'évènement narré s'est déroulé en un temps qui ne peut être défini par une quelconque chronologie et concourt donc à un « modèle exemplaire », comme dit Eliade, « *en révélant l'histoire de ce qui s'est passé in illo tempore, on révèle de même coup une irruption du sacré dans le monde* ». L'événement devient exemplaire, intemporel, en racontant toujours et encore la même histoire

intemporelle, celle-ci continue à vivre, continue d'être présente; son message s'impose comme universel, abolissant le temps et l'espace.
Carl Gustav Jung et son ami le physicien Wolfgang Pauli situent l'origine du mythe et du conte dans ce qu'ils nomment l'arrière monde ou inconscient neutre, au sens où il est au-delà du physique et du psychique. Il s'agit d'un plan qui serait la source de tous les imaginaires auquel pourraient accéder non seulement les mystiques et les ascètes, mais aussi les artistes. Il ne s'agirait pas, selon ces deux éminents chercheurs, de fantaisie ou de projections subjectives, mais bien d'un plan fondamental, existant dans un espace indéterminé, ayant le pouvoir de créer des images autonomes, possédant tous les caractères du sensible, de l'intelligible, du physique et du psychique. Un plan qui, selon Jung « *apparaît spontanément dans les états extatiques* » suivant les dispositions de chacun. Ce plan, ce champ comme préfère l'appeler Pauli, est le monde des archétypes, il obéit aux lois de la mécanique quantique qui imposent que « *toute ingérence par l'observateur modifie les sources d'informations sur le système lui-même* » (W. Pauli)
Et le physicien d'affirmer que ce champ s'applique aussi bien au spirituel, au psychologique qu'à la mathématique et la biologie.
D'autre part, « *Il n'est pas impossible que ce plan puisse former des êtres conscients dont la substance plus subtile est pour nous invisible, et qu'il soient capables d'agir depuis ce plan sur les êtres de la Nature physique* » (Jung)
Autrement dit, les mythes et les contes auraient une source commune et la capacité de déborder de « l'arrière monde » pour venir façonner la réalité de l'observateur et transformer son présent. Le philosophe américain Jeffrey Kripal s'est intéressé à la façon dont les médias modernes (cinéma, télévision, jeux vidéo, magazines, internet) se sont emparés des scénarios archétypaux entreposés dans l'arrière monde. Tout en puisant dans d'archaïques mythes, ces médias les adaptent et le modifient en fonction du goût du jour ou de l'air du temps. Par exemple, ils n'associent plus la laideur au mal. Car, aujourd'hui, les monstres sont adorables et captivent les enfants, tous fans de dinosaures, de Pokémon et autres créatures difformes. Umberto Eco, dans son *Histoire de la laideur* remarque que l'univers de la pop culture, autrefois réservé à une poignée de passionnés, a désormais pignon sur rue et fait de certains personnages monstrueux des icônes moderne qui flirtent avec le macabre et illustrent la « rédemption de la laideur » pour reprendre son expression

L'engouement autour du phénomène zombies participe de ce mouvement qui fait du répugnant un critère d'attraction. Si les archétypes mythiques survivent dans la fiction moderne, force est de constater une inversion considérable des valeurs : vampires et loups-garous ne sont plus des représentations du mal, au contraire! Les auteurs contemporains en font des héros et nous poussent à entrer en empathie avec eux, nous les présentant comme les victimes d'une humanité devenue menaçante.
Mais est-ce réellement une nouveauté? Dans le premier acte de *Macbeth*, les sorcières ne s'écrient-elles pas : « *Le laid est beau et le beau est laid!* » Et la mythologie greco-romaine n'est-elle pas tout compte fait qu'un interminable catalogue d'horreurs et de cruautés où le bien et le mal, le beau et le laid permutent en permanence ? Sans compter la prolifération de petits monstres hideux et grotesques sur les chapiteaux des églises romanes ou en marge des pages enluminées des grimoires qui réjouissaient les moines comme les Pokemon réjouissent aujourd'hui les enfants …
Si en des temps anciens, le quidam lambda pensait sincèrement que ces créatures existaient réellement, de nos jours plus personne ne croit à l'existence de zombies, de vampires, de loup-garous, de chimères, de spectres ou d'esprits maléfiques… Mais la persistance de leur présence dans l'inconscient collectif et le succès qu'elles continuent de rencontrer dans les livres et les films posent question. Si, en effet, toutes sortes de spécimens de monstres ou d'êtres prodigieux (unicormes, dragons, cynocéphales, sciopodes, cyclopes, etc.) avaient tout loisir d'exister au Moyen-âge dans un espace géographique encore vierge où il était concevable d'imaginer la matérialité de fabuleux royaumes au-delà des terres connues, tel le royaume du prêtre Jean, aujourd'hui la finitude de la planète cantonne toutes ces « inquiétantes étrangetés » dans le domaine de l'imaginaire ou dans l'arrière monde de Jung.

Rappelons que l'imagination demeure selon Baudelaire « *la reine du vrai* ». Et convenons que « *la réalité, la vérité humaine ne sont qu'une succession de fictions sans cesse réinventées et toutes différentes selon les sociétés et les époques.* » (N. Huston)
Harari, dans *Sapiens* nous a démontré que les fictions ont toujours constitué des réalités pour les sociétés humaines. Les nations, les drapeaux, l'argent, les religions, les classes sociales, les races et même les paradigmes scientifiques sont des fictions qui, en fonction de nouvelles observations, de nouveaux évènements, peuvent parfaitement être remises en cause. Dans ces conditions, en poussant la logique dans ses retranchements les plus

extrêmes, dès lors, on peut se demander en quoi une fiction est-elle plus crédible qu'une autre ? En quoi les spéculations des rishis védiques, des philosophes bouddhistes et taoïstes, voire des mystiques chrétiens, dans leur exploration de ce que nous est inconnu, sont-elles moins crédibles que les dernières avancées de la science spéculative ? Dans les deux cas, l'inconnu n'est abordé qu'avec des concepts et des références connus, issus de notre savoir, de notre mémoire, de notre construction mentale, de ce qu'on nous a appris.C'est l'une des explications du succès que rencontre aujourd'hui la « post réalité ». La pensée désirante construit une réalité fantasmée faite de déni ou de désir, que beaucoup d'entre nous préfèrent à une réalité décevante et contraignante.
SI l'on en croit Jacques Lacan, l'histoire, le récit, la fable, reste nécessaire pour faire face à une réalité insoutenable; il est indispensable donc de la transformer par le fantasme en nous inventant nos propres fictions.
« *Tout au long de l'Histoire, les hommes ont fantasmé leur environnement naturel et fabriqué des récits pour expliquer, convaincre, enseigner.* » (J. Lacan)
Actuellement, ce recours permanent au récit et à la fable développe une remise en cause de la science, de la technologie, du progrès.
« *Nous sommes à la fois cernés par un univers de haute technologie et fascinés par des croyances archaïques.* » (T. Garcia)
La désillusion du monde moderne a pour conséquence le refuge cathartique dans des réalités parallèles et des vérités alternatives où Intelligence Artificielle et vampires gothiques font bon ménage…

Le rêve
Un autre parallèle peut être établi entre le mythe et le rêve. Selon Eliade, il y a continuité évidente entre les univers onirique et mythique.
« *On a remarqué que les rêves et les autres processus de l'inconscient présentent comme une « aura religieuse »; non seulement leurs structures se laissent comparer à celles de la mythologie mais l'expérience vécue de certains contenus de l'inconscient serait, aux yeux des psychologues des profondeurs, homologable à l'expérience du sacré.* » (M. Eliade)
S'il est une culture où se trouvent confondus les rêves, les mythes, les dieux et la réalité, c'est bien celle des Aborigènes d'Australie. Pour l'Aborigène, le rêve est une réalité spirituelle, « *une expérience sacrée, mais aussi un retour à l'origine.* » (P. Riffard) Un retour aux temps de la formation du monde où les êtres du Rêve ont « *sculpté les montages, tracé les chemins, creusé les fleuves, engendré les animaux, formé les êtres à partir d'une matière*

amorphe. » C'est l'Altjiringa ou temps du rêve éternel, dégagé des limitations du temps et de l'espace, monde des « *réalités absolues* ».
Des cinq cents tribus aborigènes comptabilisées au dix-huitième siècle, chacune avec sa langue et sa culture spécifiques, il n'en reste aujourd'hui qu'une cinquantaine. Toutes défendent l'existence d'un « temps du Rêve », le temps originel des « Grands Dieux », des « Pères universels », des « Héros célestes », le plus souvent représentés comme des hybrides d'humains et de non-humains.
Les Aborigènes restent très discrets sur la description de ce temps du Rêve. La connaissance ancestrale passe par une initiation à l'âge adolescent qui doit faire prendre conscience à l'initié de son « âme-enfant » partagée avec les autres créatures et de son identification à un lieu (ou un itinéraire) dans lequel le temps du Rêve reste actif. Comme toute initiation, celle-ci demeure secrète et méfiante vis-à-vis des curiosités occidentales (on le serait à moins!) Les ethnologues ne peuvent qu'émettre des hypothèses, des supputations, des conjonctures… Dans les années 30, Adolphus Elkin, en établissant un premier inventaire du foisonnant totémisme aborigène, a démontré l'extrême complexité de ces sociétés qui se laissent difficilement enfermées dans les structures compartimentées que les ethnologues aiment tant à dresser. Plus récemment, Joseph Campbell lui emboîte le pas.
« *Si peu éclairés que puissent nous paraître les sauvages d'Australie qui vivent complètement nus, leurs cérémonies symboliques représentent une survivance, dans les temps modernes, d'un système incroyablement ancien d'instructions spirituelles dont on retrouve les traces en des endroits fort éloignés, non seulement dans tous les pays et toutes les îles qui bordent l'océan indien, mais aussi parmi les vestiges des centres archaïques que nous avons tendance à considérer comme le foyer de civilisations dont nous sommes héritiers.* » (J. Campbell)
Une chose est certaine, chaque nuit, lorsqu'il rêve l'Aborigène revit la création de son monde. Cette création n'est donc pas arrêtée dans le temps, elle se répète chaque nuit, se prolonge dans chaque mythe, dans chaque rite, dans chaque création artistique.
« *Dans le Kimberley, les peintures rupestres, censées avoir été peintes par les ancêtres mythiques, sont repeintes, afin de réactiver leur puissance créatrice, telle qu'elle s'était manifestée pour la première fois dans les temps mythiques, c'est à dire au début du Monde.* » (H. Petri)
« Le concept de Temps du Rêve, en relation directe avec le monde des anciens démiurges, débouche sur une vie quotidienne en harmonie avec l'environnement et la nature. Le Temps du Rêve explique le cosmos et le

monde tel qu'il était, mais ne renvoie pas uniquement aux mythes du passé et de la genèse. Il explique l'actuel et le futur des hommes et de la nature. Dès lors le Temps du Rêve est un code de conduite enseignant un comportement quotidien dans la nature et un respect de l'environnement. » (D. Barbe)
En cela, le Temps du Rêve ne doit pas être compris comme un temps à proprement parler, mais bien comme une énergie créatrice qui imprègne tout.

Depuis la plus haute antiquité, le rêve, « *fantaisie immatérielle, insaisissable, trompeuse, incertaine* » (Jung), ouvre un canal entre le monde des hommes et celui des dieux. Les Grecs ont fait du rêve un dieu : *Morphée.* En Mésopotamie, il était du devoir de tout sujet du roi de Mari de lui transmettre les rêves prémonitoires potentiellement porteurs de messages divin. En Inde le dieu *Vishnou* rêve et chacun de ses rêves crée un univers.
Le rêve a toujours revêtu une grande importance et a considérablement influencé non seulement l'imaginaire des différentes cultures, mais aussi les croyances et les rites de nombreuses religions.
« *Les rêves naissent dans un esprit qui n'est pas tout-à-fait humain, mais ressemble plutôt à un murmure de la nature, à l'esprit d'une belle et généreuse, mais aussi cruelle, déesse. Si nous voulons caractériser cet esprit, nous nous en rapprocherons certainement davantage en nous tournant vers les mythologies anciennes ou le monde fabuleux de la forêt primitive, qu'en considérant la conscience de l'homme moderne*. » (Jung)
L'oniromancie ou art de la divination par les songes est sans doute l'une des plus anciennes méthodes de divination. Le premier traité connu est *Le traité des songes* d'Artémidore d'Éphèse et date du IIème siècle. Mais dès le cinquième siècle avant notre ère, la médecine par les songes est pratiquée au temple d'Asclépios à Épidaure. Et la Bible fourmille de rêves prophétiques.
Rappelons une fois de plus que pour Eugen Drewermann et Mircea Eliade, l'origine des mythes remonte aux relations que les chamanes font de leurs voyages oniriques entre les mondes.
« *Chanteurs, poètes, musiciens, prêtres et médecins, les chamanes sont à la fois les gardiens et les réformateurs des traditions religieuses de leur tribu, et ils semblent donc avoir pour capacité spécifique de rendre la paroi du monde et la peau de l'homme si fines qu'elles laissent transparaître la lueur d'éternité.* » (E. Drewermann)

Dans l'Antiquité où le rêve est considéré comme un message des dieux, de nombreux traités dits « clés des songes » sont rédigés et classent les rêves

en deux grandes catégories: les rêves spontanés et les rêves provoqués. Dans ce deuxième cas, le rêveur provoque le rêve à sa demande en se rendant dans un lieu particulier (on parle alors d'incubation), pour prier dieu, demandant l'accomplissement d'un souhait ou d'une guérison.
« *L'idée qu'on puisse trouver en rêve une solution à un problème ou le traitement d'une maladie dont on souffre, peut être comparée de nos jours aux méthodes d'hypnose Ericksoniennes.* » (P. Josset)
À Épidaure, c'est par l'intermédiaire du rêve que le dieu diagnostiquait le mal et délivrait le traitement. Comme dans les temples d'*Isis* où la déesse intervenait durant le sommeil du malade.

Dans les Sérapéum (sanctuaires) égyptiens sont conservés les comptes-rendus des rêves de pharaon. Le rêve étant le lieu de tous les excès, de toutes les contradictions, on peut ainsi lire sur un papyrus trouvé à Louxor, daté de 1220 avant notre ère, surnommé papyrus des rêves, des interprétations pouvant nous paraître aujourd'hui complètement extravagantes, mais qui étaient prises très au sérieux à l'époque:
« S'il mange les excréments de son ami; ses propriétés prospéreront, il aura de la chance il dira de ses richesses: où vais-je les mettre?
S'il urine sur un mur et au-dessus, il aura des fils.
S'il dirige son urine vers le ciel, le fils de cet homme deviendra important mais ses propres jours seront courts
Si l'homme rêve qu'il mange de la viande humaine, il aura de grandes richesses mais s'il rêve qu'il mange son pénis, son fils mourra.
Si une femme s'unit à un âne elle sera punie d'une grande faute.
Si elle s'unit à un bouc, elle mourra promptement
Si un bélier s'unit à elle, Pharaon sera plein de bonté pour elle. »
Plusieurs règles d'interprétation peuvent bien sûr jouer: les objets et les évènements cités doivent être appréciés de façon symbolique, soit en raison de leur caractéristiques propres, soit en raison de ressemblances homophoniques ou d'assonances. « *Deux mots qui n'ont rien à voir ensemble peuvent être fortement liés aux yeux des Égyptiens en raison de leur prononciation. Enfin l'inversion des sens est une possibilité non négligeable, une situation qui dans la vie quotidienne est considérée comme tout à fait positive est réputée néfaste en rêve et réciproquement.* » (P. Josset)
Dans *La République*, Platon, qui considère les rêves comme un « *moyen d'allier les cieux à la terre* », oppose les rêves sains aux rêves livrés aux turpitudes, au désirs et aux plaisirs « *qui s'éveillent pendant le sommeil quand la partie de l'âme qui est raisonnable, douce, faite pour commander à*

l'autre, est endormie » Ces rêves s'accomplissent alors que « *la partie bestiale et sauvage gorgée d'aliments ou de boissons, se démène et cherche à satisfaire ses appétits. En cet état, elle ose tout, comme si elle était détachée et débarrassées de toute pudeur et de toute raison; elle n'hésite pas à essayer en pensée de violer sa mère ou tout autre, quel qu'il soit, homme, dieu, animal; il n'est ni meurtre dont elle ne se souille; bref, il n'est pas de folie ou d'impudeur qu'elle s'interdise.* » (Platon)
Pour les Grecs, le rêve est associé au royaume d'Hadès, le royaume ds morts. Y règnent en effet la déesse *Nyx* dans son palais des nues, la déesse *Oneiroi,* dans son palais du sommeil, et le dieu *Hypnos.* À l'entrée de ce royaume, le rêveur se trouve face à deux gigantesque portes des rêves « *l'une est faite en corne pour les rêves véridiques, l'autre en ivoire pour les rêves mensongers* » (L. Richer) Elles jouxtent les enfers.

« *À l'état de rêve* nous dit Lie Tseu, *il y a six présages: le vrai songe (celui qui intervient quand on demeure paisible), le rêve prémonitoire, le rêve chargé de pensées, le rêve éveillé, le bon rêve, le rêve d'angoisse. Ces six rêves, c'est l'esprit qui nous les donne.* »
Si ces rêves peuvent constituer chacun à sa façon un « *passage à l'infinité.* », et délivrer un message en provenance de l'inconscient, le rêve éveillé reste cependant le passage privilégié car, si l'on sait produire un rêve éveillé, si l'on est capable d'en changer la trame, on peut dès lors maîtriser les informations en provenance de l'inconscient au point de les organiser en récits et en guides. Jung pratiquait régulièrement cette technique du rêve éveillé qu'il nomme « imagination active », son *Livre Rouge* est une sorte de carnet de voyage des espaces explorés suite aux rêves éveillés. « *Les années durant lesquelles j'étais à l'écoute des images intérieures constituèrent l'époque la plus importante de ma vie, au cours de laquelle toutes les choses essentielles se décidèrent. Car c'est là que celles-ci prirent leur essor et les détails qui suivirent ne furent que des compléments, des illustrations, des éclaircissements. Toute mon activité ultérieure consista à élaborer ce qui avait jailli de l'inconscient au long de ces années qui tout d'abord m'inonda. Ce fut la matière première pour l'oeuvre d'une vie.* » (C.G. Jung)
Le rêve éveillé, mène à des mondes où tout ce que la réalité tient pour vrai y est tenu pour faux, aux frontières des secrets de l'inconscient qui *« conduisent aux ressorts les plus cachés de l'action et ouvrent l'esprit sur l'inconnu et l'infini.* » Il permet l'exploration d'un au-delà pluridimensionnel où les contraires se rejoignent, où la raison pure n'a plus la moindre efficacité, où l'autre est soi, ou tout est soi. Le rêveur quitte le champ du temporel pour

l'intemporel. Et seule une approche refusant le mental, la logique, le raisonnable, permet de l'appréhender sans effroi.

Le monde des rêves a été très tôt assimilé à celui des dieux, car les règles qui le sous-tendent ressemblent à bien des égards à celles qu'on imagine régner dans un monde divin et que décrivent les mystiques : non prise en considération de la perception habituelle du temps et de l'espace, de la relation causale des choses. Importance des symboles, des motifs archétypaux et mythologiques, décrits comme un « *magasin d'approvisionnement de l'esprit humain.* » (Jung) Capacité de générer des miracles… Sans oublier les pouvoirs de guérison et de prophétie…
Le rêve mêle dans un désordre apparent les évènements de la journée passée avec toutes sortes d'éléments en provenance des profondeurs de la psyché. Il ouvre les portes d'un monde, ou d'une pluralité de mondes, qui intègre des formes aussi bien visibles que souterraines. Une sorte de supramonde en capacité de libérer une puissante énergie. La symbolique du rêve se retrouve dans « *toute l'imagerie inconsciente, dans toutes les représentations collectives, populaires notamment; dans le folklore, les mythes, les légendes, les dictons, les jeux de mots courants…* » (S. Freud) Le rêve, ajoute Joseph Campbell, est un mythe personnalisé.

« *L'être humain endormi devient un yogi; chaque nuit, il accomplit inconsciemment le rite yoguique qui le libère de toute identification avec le corps et qui unit sa force vitale aux courants curatifs importants de la région du cerveau et à ceux, moins importants, des dynamos de ses centres spinaux. Sans le savoir, la personne qui dort est ainsi rechargée par l'énergie cosmique qui soutient toute forme de vie.* » (P. Yogananda)
Autrement dit: « *Chaque nuit, dans nos rêves, nous retrouvons ces dangers, ces monstres, ces épreuves, ces aides secrets et ces personnages révélateurs immémoriaux. Ces formes reflètent non seulement le tableau complet de notre situation présente, mais elles nous indiquent aussi la voie qu'il nous faut suivre pour être sauvés.* » (J. Campbell)
Bien que l'Église condamne fermement toute tentative d'interprétation des songes, Ignace de Loyola reconnaît la possibilité qu'aurait son dieu d'envoyer un message par le biais des rêves, évènement qui, nous l'avons dit plus haut, se retrouve fréquemment dans la Bible. C'est à la suite d'un rêve que Pharaon fait de Joseph son premier ministre et c'est par un rêve qu'un autre Joseph est prévenu de la maternité divine de Marie qu'il s'apprête à répudier. De Loyola recommande cependant le discernement. Il n'exclut pas qu'un

rêve puisse être envoyé par Dieu pour prévoir un évènement à venir, mais il voit aussi dans le rêve la possibilité pour le Malin de tromper le malheureux qui « y met quelque espoir ».
Les Bouddhistes expliquent de leur côté que seul l'éveillé peut recevoir au travers du rêve la révélation d'un Bodhisattva. (Le rêve intervient souvent dans la localisation et la désignation d'un nouveau Dalaï-Lama.)
Pour le Taoïsme, il ne fait aucun doute que le rêve est une réalité parmi d'autres. Ce qu'illustre parfaitement la célèbre fable de Chouang Tseu rêvant d'un papillon se demandant si c'est Chouang Tseu qui rêve de papillon ou le papillon qui rêve de Chouang Tseu?
Et pour les *Veda*, il est l'un des quatre états de conscience. La syllabe symbolique AUM, son contenant tous les sons, a ainsi été décomposée par les rishis : A est la conscience de veille; U, la conscience de rêve, M, le sommeil sans rêve; et le silence qui englobe ces trois lettres sacrées symbolise la transcendance non manifestée, origine de tout.

....

14- CONTINUUM

Le mythe du progrès

Dans *Le temps aboli*, recueil d'échanges entre Krishnamurti et le physicien David Bohn, les deux chercheurs font une distinction nette entre progrès technique, matériel, biologique, et progrès spirituel. S'ils reconnaissent l'existence des premiers, ils contestent fortement le dernier.

« *Nous répétons le même schéma depuis 5000 ans ou plus. La haine, la violence, les guerres…* »

Ils sont rejoints par les spécialistes en évolution cognitive qui s'accordent à dire que « *Le cerveau de Cro-Magnon, il y a 30 000 ans, est identique au nôtre. Il possède les mêmes potentialités et les mêmes limites.* » (J.F. Dortier)

La loi du dominant et la guerre pour un territoire, caractéristiques des sociétés de primates, est un phénomène loin d'avoir disparu chez l'humain dit civilisé. L'homme, depuis ses origines, ne parvient pas à choisir entre un idéal d'amour, de coopération, de justice et une pratique compulsive de la violence, de l'exploitation et de l'injustice, il reste prisonnier de l'influence alternée de ces deux types d'énergies contradictoires et n'a semble-t-il nullement la possibilité de s'en extraire.

« *L'instinct animal est maintenant enchevêtré à la pensée et désormais les instincts de haine guidés et alimentés par la pensée sont plus insaisissables et plus dangereux.* » (D. Bohn)

Shrî Aurobindo, à contrario, croit à la possibilité pour l'humanité dans son ensemble de progresser jusqu'à devenir « la race divine », comme il est écrit dans le *Rig-Veda.*

« D*écouvrir et réaliser la vie immortelle dans un corps soumis à la mort et à un perpétuel changement, voilà ce qui nous est offert comme la manifestation de Dieu dans la Matière et comme but de la Nature dans son évolution terrestre.* » (Shrî Aurobindo)

Son disciple américain Ken Wilber a même décrit les différents stades menant à l'élaboration de la race divine:

Tout d'abord le **stade 1 Archaïque**, où « *le nourrisson à la naissance n'a pas la notion du soi séparé ; il ne peut pas dire où son corps finit et où commence l'environnement. Il fait un avec sa mère et ce qui l'entoure, dans un état de pure fusion.* » L'homme serait demeuré à ce stade Archaïque durant plusieurs millions d'années.

Le **stade 2 est dit Magique-Tribal** : « *Aux alentours de 18 mois, le nourrisson commence à faire cette distinction fondamentale entre soi et*

l'autre. Ce soi séparé est gouverné par l'impulsion et la gratification immédiate.» Historiquement, ce stade a émergé voilà environ 200 000 ans et a « *marqué le premier mode d'existence complètement humain* ».
Le **stade 3 Magique-Mythique.** « *À ce stade-là, le moi est tout puissant, il dirige, ce qu'il désire est suprême. « Donne-moi » et « Moi, Moi, Moi » sont la règle. »* C'est le temps des chefferies et des « *dieux de Pouvoir* ».
Le **stade 4 Mythique-Traditionnel** est celui où « l'*identité s'élargit à l'appartenance à des groupes, tels que la famille, le clan, la tribu, la nation, la religion, le parti politique, etc. Ce phénomène est le passage d'une identité égocentriste (qui est focalisée sur le moi) à une identité ethnocentriste (qui est focalisée sur le nous ou sur le groupe). »*
C'est l'âge de l'adolescence. *A*ux USA, nous dit Wilber, environ 40% de la population stagne au stade 4 de ces valeurs traditionnelles Mythiques-Traditionnelles.
Vient ensuite **le stade 5 Rationnel-Moderne**, au cours duquel « *apparaît la capacité de prendre un point de vue universel, il s'ensuit le passage d'une identité locale ethnocentrique à une identité universelle ou globale, de Nous à Nous tous »* Ce qui au vingtième siècle s'est hélas traduit dans les faits par le nazisme, le communisme, la globalisation libérale…
Le **stade 6 surnommé Pluralisme-Multiculturel**, croit que tout le monde est absolument égal et qu'aucune culture n'est supérieure à une autre. « *La plupart des associations s'occupant des droits de l'homme en Occident sont à ce stade pluraliste multiculturel. »*
Le **stade 7 d'évolution, appelé Intégral** peut être associé au New Age. « *Chaque fois que votre cœur s'accélère à la pensée d'un monde de demain plus beau, plus vrai, plus éthique, d'un futur plus harmonieux, d'une terre plus équilibrée et chérie, d'une spiritualité qui révèle le Dieu en chaque être vivant et qui donne à Dieu une demeure incarnée dans votre propre être.* » Toujours selon Wilber, les représentants du stade 7 Intégral ne comptent guère, aujourd'hui, plus de 5% de la population. C'est le stade où peuvent émerger les potentiels extraordinaires de conscience et d'amour qui annoncent le **stade 8, la « vie divine »** à laquelle auraient accédé les maîtres spirituels.
Parvenir au stade 8 Wilberien, devenir en quelque sorte un dieu, s'inscrirait donc dans notre destinée et constituerait l'objectif ultime de l'humanité?
Rappelons que certains courants de la pensée traditionnelle hindoue, le Vedanta en particulier, estiment au contraire que devenir la race divine ne peut être qu'un objectif illusoire et en aucun cas constituer une fin en soi pour celui qui a su « ouvrir les portes de l'esprit ». D'abord parce que le yogi, parvenu à l'illumination, se place au-dessus du monde des dieux. Il accède à

la compréhension de l'Il n'y a pas. Or le monde des dieux est censé appartenir à l'il y a car il peut être envisagé par l'esprit humain, définition même de l'il y a. D'autre part le yogi parvenu à l'illumination n'a que faire d'une manifestation conditionnée, d'une hiérarchie quelconque. Puissance et pouvoir en ce monde ne l'intéressent plus, ils ne sont qu'illusion. Il est absorbé dans la béatitude du *Brahman* « *comme une goutte d'eau dans l'océan*».
Le Bouddhisme est l'exemple type de cette croyance ; pour le Bouddhiste devenir dieu en ce monde fantasmagorique n'est qu'une hypertrophie du moi. Il en va de même avec le Taoïsme pour qui : « *Pratiquer le Tao, c'est diminuer chaque jour. En diminuant de plus en plus, on arrive au non-agir. En n'agissant pas, il n'y a rien qui ne se fasse.* » (Lao-Tseu)
Mais la possibilité de devenir Dieu a quelque chose de valorisant, de rassurant, aussi la pensée d'Aurobindo et de Wilber récolte-t-elle plus de succès en Occident que l'aspiration au vide ou au non-agir.

L'évolution de la Conscience collective est un facteur très sérieusement pris en compte par des chercheurs en physique quantique comme Amit Goswany ou Philippe Guillomant. Rappelons qu'ils défendent une théorie selon laquelle nous serions en permanence confrontés à un champ d'infinies possibilités à partir desquelles la réalité se matérialiserait en fonction du niveau vibratoire de la conscience collective de l'humanité. Si nous souhaitons faire évoluer la réalité, il paraît donc nécessaire de faire préalablement évoluer la conscience collective qui fait office de donneur d'ordre. Dans son livre: *Comment l'activisme quantique peut sauver l'humanité*, Goswany tente de nous convaincre que la conscience collective peut tout-à-fait évoluer pour créer une réalité souhaitable. Il suffirait, selon lui, qu'une masse critique d'environ 10% d'humains se persuade que l'Amour peut diriger le monde, en gros, que celui-ci bascule du côté du Bien, pour que se déclenche un effet vibratoire susceptible de produire un « saut quantique » qui ferait alors de la Terre une antichambre du paradis. Mais force est de constater que ceux qui ne cherchent qu'à satisfaire leur ego, sans aucune considération pour la souffrance d'autrui, constituent d'ors et déjà une masse critique importante, difficilement résorbable, qui fabrique la réalité selon ce même processus vibratoire. Et ce depuis des temps immémoriaux, si l'on en croit le célèbre voyant américain Edgar Cayce, qui nous affirme que « *la destruction de l'Atlantide est due à la guerre que se livrèrent les « enfants du Un » et les « fils de Bélial» ?*

Pour Julius Evola, c'est une erreur d'associer science et mystique comme le fait Goswany, et d'imaginer une contagion de la transformation de soi-même. Car celle-ci demeure intrinsèquement une expérience individuelle, personnelle, intransmissible et non démocratisable.
« *La connaissance,* écrit-il, *et le pouvoir cultivés par le monde moderne sont démocratiques, à la disposition de quiconque a suffisamment d'intelligence pour faire siennes dans les établissements d'enseignement les vues des sciences modernes sur la nature. »* Tandis que l'expérience mystique, l'illumination, la libération, est *« la base d'une connaissance et d'un pouvoir inaliénables, non communicables, donc exclusifs et ésotériques par leur nature même; il s'agit d'une culmination exceptionnelle qui ne peut se partager avec toute une société.* » (J. Evola)

Mais soyons prudent. Avec Lucien Jerphagnon, reconnaissons « *qu'il n'y a cependant pas, quoi qu'on ait dit, d' « homme éternel » qui subsisterait toujours semblable en son fond, des cavernes aux satellites habités. Il y a des couches chronologiques successives, peuplées de consciences diversement conditionnées, des strates qui ont chacune leurs vérités et leurs erreurs, leur idée du possible et de l'impossible, du concevable et de l'absurde, et c'est seulement pour la commodité ou pour le confort intellectuel, que nous englobons toutes ces consciences disparates sous le même concept d'homme.* »

L'idée d'un progrès linéaire de la conscience collective est une idée récente. Ce n'est qu'à partir du dix-huitième siècle que les historiens l'ont envisagée plaçant bien entendu à son acmé la civilisation occidentale chrétienne. Ils ont fait ainsi de l'animisme l'ancêtre de toutes les religions, qui aurait ensuite évolué en totémisme, chamanisme, culte des ancêtres, polythéisme pour finalement se réduire en monothéisme. Si l'on excepte les querelles quant à savoir qui du chamanisme, de l'animisme ou du totémisme est le plus primitif, cette vision d'une évolution linéaire du fait religieux s'est imposée ces deux derniers siècles et n'a été remise en question que très récemment.
Dans *Au commencement était…*, l'anthropologue David Graeber et l'archéologue David Wengrow contestent l'idée d'une évolution continue de l'humanité et nous proposent un tout autre récit. Au travers d'exemples puisés aussi bien en Eurasie, en Chine ou en Amérique, ils démontrent que des systèmes sociaux religieux et politiques très différents, voire contradictoires, ont cohabité tout au long de l'histoire durant plusieurs siècles, si ce n'est durant des millénaires. Ainsi, des démocraties ont pu coexister

avec des royaumes autocrates, des sociétés ésotériques pacifiques avec des aristocraties guerrières, des communautés égalitaires avec des peuples fortement hiérarchisés valorisant la propriété privée et les privilèges héréditaires, des chasseurs-cueilleurs avec des agriculteurs, etc. Ces aires culturelles obéissent plutôt au principe de la schismogenèse. Rappelons que ce terme décrit la façon dont un collectif instaure des schèmes de comportement susceptibles d'être distingués de ceux du collectif voisin. Il nous faut donc bannir tout jugement de valeur qui tendrait à prouver qu'un système est meilleur ou plus évolué qu'un autre. Et surtout abandonner l'autocongratulation qui tendrait à penser que nous sommes des civilisés, et que tous les autres sont des barbares, pensée héritée des Grecs.
« *Il vaut mieux traiter les deux membres d'une comparaison comme des déviations plutôt que de postuler que l'un d'eux est la norme.* » (J. Goody)
L'historienne Joséphine Quinn (*Et le monde créa l'Occident*) démontre que toute culture réputée autonome ou verticale a été constituée d'un faisceau d'influences hétérogènes, d'origine parfois fort lointaine. Il n'existe nulle part de culture pure, intégrale et monolithique.
Qui plus est, « *dans l'histoire de la pensée, un nouvel univers mental ne périme jamais l'autre, comme s'éteignent les dispositions d'un décret en vertu d'un nouveau décret ou d'une circulaire. Les nouvelles données se fraient un chemin dans les consciences encore hantées par l'ordre ancien.* » (L. Jerphagnon)

L'évolution de la conscience collective est par ailleurs dépendante d'une croyance en l'existence d'un Bien souverain qui conduirait l'humanité vers toujours plus d'égalité, de bonheur et de justice ici-bas. L'économiste Thomas Piketti y voit la définition même du progrès : « *La marche vers l'égalité est un combat qui vient de loin et qui ne demande qu'à se poursuivre.* » Ce qui implique d'une certaine façon que le Bien-être humain puisse être assimilé à la nature éternelle des choses et s'inscrive dans l'ordre cosmique. Ce que défendent Platon et Aristote qui affirment que le bien est ce à quoi toutes choses tendent. Mais nous avons vu que la quasi totalité des grands maîtres spirituels conteste une telle théorie, arguant que le bien et le mal sont des notions relatives qui ne peuvent en aucun cas constituer un absolu.

La question qui fâche
Alors, la question qui fâche se pose: existe-t-il réellement un processus linéaire d'évolution de la conscience dans le temps, équivalent à la notion de

progrès illimité et prométhéen « *dans lequel l'espèce humaine serait engagée d'un pas ferme et sûr* », comme l'écrit Condorcet ?
Notre ancêtre chasseur-cueilleur dans sa contemplation de la voute céleste se pense comme partie d'un tout et ne fait aucune différence entre lui et le reste du monde. Est-il plus primitif qu'un chrétien qui sépare la créature du Créateur, le sujet de l'objet, l'homme de la Nature ?
Une Vérité transcendante plus grande que la vérité matérielle, qui englobe la vie et la mort, une conscience globale, une énergie originelle, présente dans « *chaque atome, chaque particule, chaque mouvement, chaque courant de ce flot, de cet échange mutuel constant qui constitue le monde* », telle que les *Véda* la décrivent il y a 3500 ans, est-ce plus primitif qu'un vieillard puissant et courroucé contre les fils d'Adam, tel que Michel-Ange le représente au quinzième siècle sur le plafond de la Sixtine ?
Le savoir ancien des maîtres taoïstes peut-il être considéré comme primitif quand on sait que, malgré leur espoir d'un retour aux « dispositions originelles », nombre de leurs enseignements spirituels trouvent un étonnant écho dans les plus récentes découvertes de la physique subatomique ?
Aujourd'hui, l'idée même de progrès matériel est remise en cause.
Au XVIIIème siècle, « *l'Europe se caractérisait par d'épouvantables conditions d'hygiène et de santé publique, bien pires que celles que connaissaient alors les peuples dits « primitifs ». Elle n'avait pas d'institutions démocratiques dignes de ce nom. Ses systèmes judiciaires étaient les plus barbares du monde (les hérétiques y étaient encore emprisonnés et brûlés, ce qui ne se faisait pratiquement nulle part ailleurs.) Jusque dans les années 1830, peut-être, les niveaux de vie et même de revenus absolus de l'Europe restèrent inférieurs à ceux de l'Inde, de la Chine, de l'empire ottoman ou de la Perse séfévide*. » (D. Graeber & D. Wengrow)
Et, comme le souligne l'historien Jack Goody: « *ce que nous nommons progrès reflète des valeurs propres à notre culture. Si nous mesurons le changement à l'aune de l'environnement, par exemple, notre société est une catastrophe imminente, si nous parlons de progrès spirituel (catégorie essentielle de progrès pour certaines sociétés même s'il est controversé dans la nôtre), nous pouvons dire que nous traversons une phase de régression.* »

Les sages hindous nous préviennent qu'il faut se débarrasser de l'habitude de penser au futur ou au passé.
« *Il ne faut tolérer ni que le passé vous domine, ni que le miroitement du futur influence le présent, la réalité. C'est seulement quand le passé et le futur sont éliminés que vous pouvez effectivement vivre dans le présent. Le présent*

seul est réel. Le passé et le futur sont de pures illusions. Vivez dans le présent et vous serez heureux. Vivre dans le présent signifie accepter tout ce qui vient. Au lieu de le rejeter, de lui attribuer des qualificatif de bon ou de mauvais, d'agréable ou de désagréable, expérimentez tout ce qui vient parce que c'est la vie. Ne fuyez pas la vie. » (S. Prajnânpad)

Nul ne peut contester cependant qu'il y ait eu des évolutions bénéfiques dans la pensée collective correspondant à l'idée qu'on se fait d'une morale universelle (l'abolition de l'esclavage, le statut de la femme et de l'enfant, les droits de l'homme, la protection des plus faibles, la protection de l'environnement, etc.) qui sont advenues le plus souvent lentement, de façon progressive, mais aussi parfois suite à un changement brusque.
Ainsi, autour du Vème siècle avant notre ère, en Israël avec les prophètes, en Grèce avec les philosophes, en Chine avec Confucius, en Inde avec les Upanishad et Bouddha, en Perse avec Zoroastre, une bascule a lieu. Les religions du sacrifice disparaissent à peu près toutes au même moment, les rites évoluent, les cultes des idoles sont remis en cause, les notions de libre-arbitre, de dieu personnel, de conscience, s'imposent pour garantir un salut dans l'au-delà et une vie heureuse ici-bas. Cette « climatologie des idées » peut s'expliquer par la multiplication des échanges entre Orient et Occident. Mais pas que… À cette époque, l'homme, de plus en plus dégagé des lois naturelles et de la « fantaisie des dieux », cherche de nouvelles explications à son origine, à sa souffrance, à son destin. Considérant l'importance de son implication dans le modelage de son environnement et son action sur un monde en transformation, il réalise la lourde responsabilité qu'impliquent ses choix, ses décisions, ses actes. La volonté divine se dilue dans la volonté humaine. L'homme prend désormais une part active dans « *le drame cosmique de l'existence* » (J. Duchesne-Guillemin).
Des cultures sont sans cesse apparues, se sont développées et ont disparu au cours des dizaines de milliers d'années de l'histoire de l'humanité. Notre perception du monde change au fur et à mesure que notre esprit accumule de nouvelles expériences, de nouveaux savoirs, de nouveaux modèles de pensée.

Une autre évolution tout aussi importante de la conscience collective, plus contemporaine celle-ci, se concrétise avec la naissance d'une toute nouvelle religion: l'humanisme! C'est l'une des thèses du livre de Yuval Noah Harari: *Homo Deus*.

« *La religion humaniste voue un culte à l'humanité et attend que cette dernière joue le rôle dévolu à Dieu dans le Christianisme et l'Islam, ou celui que les lois de la nature ont tenu dans le Bouddhisme et le Taoïsme. Alors que traditionnellement le grand plan cosmique donnait un sens à la vie des Hommes, l'humanisme renverse les rôles et attend des expériences humaines qu'elles donnent sens au cosmos (…) La révolution centrale de la modernité n'a donc pas été la perte de la foi en Dieu, mais le gain de la foi en l'humanité.* » Aldous Huxley a le mérite d'être clair vis-à-vis de cette évolution: « *Le triomphe de l'humanisme est la défaite de l'humanité. Aujourd'hui, nous pouvons témoigner du triomphe temporaire de ce qui est spécifiquement humain dans la nature humaine. Nous avons choisi pour quelque temps de croire que notre petit monde de néons et de pyromanes est le seul monde réel, et qu'il n'a aucune transparence essentielle. Et d'agir en conséquence. Singes en colère, nous nous imaginons que nous sommes des anges, ou pour dire vrai, plus que des anges, des dieux, créateurs et architectes de notre destin.* » (A. Huxley)

Catalogue des fins du monde

L'évolution des mentalités n'est pas un long fleuve tranquille. De nombreuses croyances traditionnelles considèrent que cette évolution passe forcément par des cycles de destructions catastrophiques, persuadées que la disparition brutale d'un monde ancien est nécessaire pour qu'apparaisse un nouveau. C'est le « principe de la chrysalide! »

Aux premiers siècles de notre ère, tous les chrétiens sont persuadés que la fin des temps annonçant le retour du Christ glorieux se déroulera de leur vivant.

« *Quant à nous les vivants, qui serons encore sur terre pour l'Avènement du Seigneur, nous serons enlevés sur les nuées pour aller dans les airs à Sa rencontre.* » (Paul : *Première épitre aux Thessaloniciens*)

Dans l'évangile de Marc, Jésus prévient que cette fin des temps interviendra « *avant que cette génération se passe.* »

Comme le remarquent Mordillat et Prieur : « *Si Jésus avait été relâché, nul doute qu'il se serait trouvé rapidement confronté au fiasco de ses prophéties. Sa prédication serait morte étouffée sous la réalité des faits. Paradoxalement, en l'exécutant, les Romains lui offriront un futur.* »

« *Ce climat eschatologique et exalté ne fera que s'amplifier dans les siècles suivants et il est très certainement à l'origine de bien des comportements irrationnels et excessifs tels que la vocation au martyre, l'obsession de la*

virginité et de l'ascèse, la fuite dans les déserts. Tous ces comportements ont entre eux pour trait essentiel d'être d'abord un refus radical du monde, refus que l'on comprend aisément si ce monde est destiné à disparaître d'un jour à l'autre. Qu'à telle époque, l'accent soit mis sur le martyre et à telle autre sur l'ascèse ou l'anachorète, peu importe ! Car toutes ces attitudes relèvent d'une même et totale désaffection à l'égard du monde d'ici-bas, conséquence des bouleversements, des traumatismes opérés dans les esprits par la peur, l'angoisse, l'exaltation de la fin des temps. » (J. Lacarrière)
Et même si, génération après génération, force est de constater que la fin des temps ne vient pas, cette idée est entretenue par l'Église qui trouve mille prétextes pour justifier la procrastination divine. Répondant aux questions des croyants qui se lamentent sur ce changement qui tarde, Pierre leur répond: « *Devant le Seigneur, un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour.* » Même justification dans le *Coran* où des ajouts tardifs affirment pareillement qu'un jour de Dieu peut être équivalent à mille années. Les historiens datent cette réécriture du temps du califat des Omeyades. Les héritiers de Mohammed, à l'origine du Coran officiel (la vulgate d'Othmàn), à la tête d'un puissant pouvoir séculier et d'un empire naissant, sont moins pressés de voir la fin imminente des temps promise par le prophète.

Apocalypse en grec signifie révélation. De nombreuses *apocalypses* circulent dès le IIème siècle (celles d'Esdras, d'Enoch, du pseudo Athanase ou de Baruch) et ont pour sujet la description de la fin des temps tant attendue ou tant redoutée. Elles sont très influencées par le prophétisme juif pour lequel le théologien allemand Eugen Drewermann n'a pas de mots assez durs : « *Les visions d'avenir des prophètes ne sont qu'un ramassis d'erreurs historiques. Elles ont pu émouvoir leurs contemporains, et leur ferveur religieuse gardent une certaine grandeur, mais, dans leur ensemble, elles incitent plus à se méfier de ce genre de propos sur l'avenir, qu'à leur faire confiance.* »
Dans son essai : *Psychanalyse et exégèse*, Drewermann attribue toutes ces prédictions de la fin des temps à l'angoisse et à la déception du monde présent. Confronté à l'histoire réelle, un peuple qui se sent poussé au bord du gouffre développe une eschatologie spécifique. Il cite en exemple les danses des esprits des tribus indiennes d'Amérique du Nord, en train de dépérir à la fin du XIXème siècle, qui annoncent la fin du monde. La fin de leur monde !
Si la vision apocalyptique reste pessimiste sur le devenir du monde, elle véhicule pourtant un espoir : l'extase de l'après apocalypse. Un monde meilleur ! Le Royaume de Dieu ! Il naîtra forcément de l'effondrement du

royaume des hommes. Il est écrit dans l'*Apocalypse de Jean* que la venue du Christ glorieux apportera mille ans de paix et de bonheur à l'humanité. Un monde sans Satan, sur lequel les saints et le Christ revenu règneront. Et tout bon Chrétien attend avec impatience ce « *millenium* ». Le mot millénarisme découle de cette croyance et non de la peur de l'an Mil qui n'est qu'un fantasme tardif. En effet, au dixième siècle, la société est morcelée en petites communautés villageoises qui ne communiquent pas, ou fort peu, entre elles. Et la propagation d'une peur de la fin des temps paraît hautement improbable. Néanmoins, les épreuves et les tourments promis par l'*Apocalypse* ont de quoi effrayer avant que n'interviennent ces mille ans de paix.

L'*Apocalypse* attribuée à saint Jean, écrite vraisemblablement à l'orée du IIème siècle sur l'île de Patmos, est la plus célèbre de toutes les *Apocalypses*, elle a traversé les âges et inspiré la fantaisie des artistes et des poètes. Certains exégètes en ont proposé une interprétation historique. On a pu y voir une prédiction de la chute de l'empire romain, associant *la femme couronnée d'étoiles* à l'Église et Néron à *la Bête*, car la corrélation hébraïque du nombre-lettre fait que 666 se lit Néron-César. Mais nous avons pu voir que le « style visionnaire » permet à chacun de faire son marché et d'y trouver ce qu'il cherche.

L'Occident, médiéval dans son ensemble croit donc que le Christ va revenir, de façon imminente, qu'il ressuscitera les morts et fera le tri entre les bons et les méchants. Tout le monde attend donc cette apocalypse tant prédite et beaucoup cherchent des signes annonciateurs.

« *Tout ce qui apparaissait comme un dérèglement dans la nature était considéré comme un signe annonçant les tribulations qui devaient précéder la fin du monde.* » (J. Duby)

Cent ans de guerre et une effroyable épidémie de peste noire qui fait périr un bon tiers de la population européenne, aucun doute pour les contemporains : les sceaux ont été brisés, les trompettes ont sonné, l'anéantissement universel est proche ! Et avec une fin des temps imminente, la perspective du jugement dernier angoisse tout un chacun. N'est-il pas écrit dans l'Évangile selon Matthieu: « *Aussitôt, après la détresse de ces jours-là, le soleil s'obscurcira, la lune perdra son éclat, les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme, et toutes les races de la terre se frapperont la poitrine ; et l'on verra le Fils de l'homme venir sur des nuées du ciel avec puissance et grande gloire. Il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le roi dira à ceux de droite : « Venez les bénis de mon père,*

recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé depuis la fondation du monde… » Alors il dira à ceux de gauche : « Allez loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. »
Qui peut prétendre être le juste qui prendra place à la droite du Père, sachant que l'Église répète à l'envi que tout homme est pécheur et que le souverain-juge est réputé pour sa sévérité. N'est-il pas écrit que le dernier jour sera celui de la colère : « *dies irae ?* »
La peur viscérale du Jugement dernier est propagée par des représentations théâtrales sur les parvis des églises, des sermons et des prêches, sans oublier les premiers livres imprimés et les gravures. Comme dit Delumeau : « *les Occidentaux des débuts de l'âge moderne se trouvèrent cernés par les menaces apocalyptiques*. » Dans le peuple, l'affolement se traduit par des mouvements sociaux en quête d'expiation, ce sont les flagellants qui ne tardent pas à trouver un bouc émissaire idéal aux malheurs du temps : le Juif ! Dans les monastères, des visions horribles assaillent les moines sous alimentés, suite aux famines successives. (Aldous Huxley, dans son essai *Le Ciel et l'Enfer,* démontre l'implacable relation de cause à effet entre visions et sous-alimentation.) Le franciscain Jean de Roquetaillade déclare que l'antéchrist, précurseur de la fin du monde, est né, il donne même la date de son règne : de 1366 à 1370. Plus d'un siècle durant, les fidèles qui se rendent à l'église entendent des prédictions épouvantables. Et voici un extrait d'un prêche de Fra Francesco (1513) :
« *Il y aura partout du sang. Il y aura du sang dans les rues, du sang dans le fleuve ; les gens navigueront sur des flots de sang, des lacs de sang, des fleuves de sang (…) Deux millions de démons sont lâchés dans le ciel, parce que plus de mal a été commis au cours de ces dernières dix-huit années qu'au cours des cinq mille qui ont précédé.* »
On peut toujours considérer de manière cynique que « cette *épouvante jetée dans les âmes »* est un complot de l'Église pour tenir à carreau une populace « *toujours prompte à réveiller des cultes païens endormis »*, ou bien à l'éloigner d'une Réforme hérétique qui séduit de plus en plus d'adeptes, mais l'élite ecclésiastique et intellectuelle ne doute pas un seul instant que les derniers jours des temps sont accomplis et que l'antéchrist est déjà présent en ce bas monde. De nombreux échanges épistolaires entre prélats en témoignent. Les guerres de religions n'arrangent pas les choses. Les Catholiques voient en Luther le faux prophète envoyé par Satan. Quant aux Protestants, l'antéchrist ne peut être que le pape. Christophe Colomb de retour d'Amériques est lui aussi persuadé de l'imminence de la fin des temps,

n'a-t-il point découvert les « *cieux nouveaux et la nouvelle terre* » dont il est question dans l'*Apocalypse de Jean* ?
C'est le temps de l'*Invention du diable,* Satan est partout ! Omniprésent !
Si l'on peut suivre Muchembled, Delumeau et Duquesne dans leur hypothèse d'une construction artificielle du diable par les élites pour garder les masses populaires dans une obéissance craintive, il semble qu'au XVIème siècle, la créature imaginaire leur ait échappé. Nous sommes à l'apogée de la chasse aux sorcières. C'est à cette époque que parait pléthore de manuels de démonologie. L'esprit critique et l'humour sont rares.
Delumeau parvient pourtant à dénicher un réjouissant texte allemand de 1561 : « *Quand un auteur dramatique veut plaire au public, il faut de toute nécessité qu'il lui montre beaucoup de diables ; il faut que ces diables soient hideux, crient, hurlent, poussent des clameurs joyeuses, sachent insulter et jurer et finissent par emporter leur proie en enfer, au milieu de rugissements sauvages ; il faut que le vacarme soit horrible. Voilà ce qui attire le plus le public, voilà ce qui lui plaît davantage.* »
Texte qui semble donner raison à Rabelais : *« Mieux est de ris que de larmes escripre, Pour ce que rire est le propre de l'homme.* » Rabelais est mis à l'index en 1564.

Le Jugement dernier
Il y a des descriptions « apocalyptiques » de fins du monde dans toutes les mythologies, celtes, nordiques, amérindiennes, hindoues, mais la notion de Jugement dernier semble être une exclusivité des religions du Livre. L'une des plus précises et à la fois des plus impressionnantes descriptions du jugement dernier reste en effet celle figurant dans L*'Ancien Testament* : « *Puis je vis un grand trône blanc, très grand, et Celui qui siège dessus. Le ciel et la terre s'enfuirent de devant sa face sans laisser de trace. Et je vis les morts, grands et petits, debout devant le trône ; on ouvrit des livres, puis un autre livre, celui de la Vie ; alors les morts furent jugés d'après le contenu des livres, chacun selon ses œuvres. Et la mer rendit les morts qu'elle gardait, la Mort et l'Hadès rendirent les morts qu'ils gardaient et chacun fut jugé selon ses œuvres. La Mort et l'Hadès furent jetés dans l'étang de feu et celui qui ne trouva pas son nom inscrit dans le Livre de vie, on le jeta dans l'étang de feu.* »
Dans le Coran, qui baigne lui aussi dans la certitude d'une fin du monde imminente, il y a un jour dernier où les bons seront récompensés et les méchants punis. Voici comment la tradition musulmane envisage ce jour : « *Allah fera entrer les croyants pieux au Paradis sans châtiment. Quant aux*

croyants désobéissants ayant commis les grands péchés, il y aura une partie d'entre eux à qui Allah pardonnera et qu'Il fera entrer au Paradis sans châtiment, et une partie qu'Il châtiera en enfer et qu'Il fera ensuite entrer au Paradis. Les mécréants, quant à eux, n'entreront jamais au paradis : Allah les fera entrer en enfer où ils resteront éternellement. »
En Arabie, à l'époque de Mohammed, toutes les sociétés: juive, chrétienne, syriaque, zoroastrienne, etc, sont confrontées à des guerres interminables, des famines, des maladies, et des massacres sanglants, *« tout cela créait un monde d'incertitude et d'angoisse, particulièrement propice aux prémonitions les plus sombres et aux espérances les plus grandioses.* » (M. Amir-Moezzi)
Les historiens expliquent l'esprit apocalyptique omniprésent dans le Coran, par cette « angoisse des temps » et un impérieux besoin de justice divine. La justice des hommes ayant prouvé à de multiples reprises son inanité et démontré son inefficacité.
Le jugement dernier pose un sacré problème aux théologiens chrétiens. En effet, à partir du moment où force est de constater que la parousie n'est pas pour demain, que devient l'âme entre la mort individuelle et le jugement dernier ouvrant à la résurrection générale des corps ? Nous avons vu que certains évoquent un paradis provisoire pour les justes, le *refrigerium*, et pour les réprouvés un enfer de substitution dont les tourments ne sont qu'un avant-goût de ce que l'éternité infernale leur réserve. D'autres se persuadent que l'âme est plongée dans une sorte de dormition… Ces réflexions ouvrent un débat qui débouche au XIIIème siècle sur l'invention du purgatoire, générant toutes sortes de spéculations sur ces âmes non définitivement jugées, errant entre paradis et enfer, en attente d'un jugement ultime. Tout bon croyant doit leur venir en aide. Comment ? En priant avec ferveur Dieu de pardonner à ces âmes pécheresses « en transit ». Mais surtout, en rétribuant l'Église afin de ne pas en faire partie. Ce sont les fameuses indulgences qui ont considérablement enrichi l'Église et ont été l'une des causes de la Réforme, farouchement opposée à toute marchandisation du Paradis.

Une autre fin du monde est proposée dans *L'Edda:* un recueil de textes poétiques germaniques compilés par le poète norvégien Snorri Sturluson, mais dont l'origine est très difficilement identifiable. Sa rédaction date du Moyen Age et il ne faut pas exclure une influence chrétienne. *L'Edda* contient un long poème intitulé la *Völuspa* qui raconte la fin des dieux, popularisée par l'opéra de Wagner : *Le Crépuscule des Dieux*. La *Völuspa* est la chronique

d'une guerre « apocalyptique » entre les forces du mal et les dieux du Walhalla.
Georges Dumézil dans *Mythe et Épopée,* nous en propose le résumé suivant : « *Un jour viendra où, pour un assaut final, toutes les forces du mal, tous les monstres briseront leurs chaînes et, des quatre coins du monde, marcheront contre les dieux : le Loup Fenrir, le grand Serpent, les fils de Muspell, Sutr avec du feu brûlant devant et derrière lui, et Loki, suivi de tout le cortège de Hel, et Hymr, pilotant le vaisseau fait des ongles des morts. Heimdallr donne l'alerte, les dieux se préparent, le combat se déchaîne. Chacun des grands dieux fonctionnels livre contre un des monstres un duel qui lui est fatal, fatal aussi, en général, à l'adversaire. Freyr regrette de n'avoir plus l'épée qu'il a donné à son serviteur dans une histoire d'amour et succombe aux coups de Surtr ; Tyr et le chien Garmr meurent l'un par l'autre ; Thor tue le serpent de Midgardr, mais tombe empoisonné par le venin que le serpent souffle sur lui. Fenrir, qui s'était avancé la gueule béante, la mâchoire inférieure touchant la terre, la supérieure touchant le ciel, avale Odin et engloutit le monde. C'est alors qu'intervient le dieu Vidarr qui déchire la mâchoire du Loup Fenrir… Puis a lieu le dernier duel, celui du dieu Heimdallr et du démoniaque Loki ; ils s'entretuent. Sutr couvre de feu et brûle tout, et la mer submerge la terre.* »
Mais après une longue période d'hiver, un nouveau monde naît. « *Lentement, la terre émerge des flots. Des montagnes s'élèvent de nouveau, où l'eau se précipite en cataractes chantantes. Au-dessus du torrent, l'aigle recommence à planer, pour fondre soudain sur les poissons qui jouent dans les vagues. Comme jadis, les champs se couvrent de plantes verdoyantes. Des épis croissent là où nul main d'homme n'a répandu de semence, un soleil nouveau brille sereinement dans le ciel. Et une nouvelle génération de dieux apparaît.* »
Cette fin du monde, nommée *Ragnarök*, est-elle inspirée des récits bibliques et de l'Apocalypse que les rédacteurs chrétiens de l'*Edda* doivent avoir à l'esprit ? Vraisemblablement. Avec toutefois une distinction de taille : « *On voit clairement la différence qui sépare l'idée de la fin de l'Edda de celle de l'apocalypse judéo-chrétienne. Si menacé que soit le monde dans la cosmologie germanique, les mesures de cette fin du monde se trouvent cependant repoussées aussi loin que le fait aujourd'hui l'astrophysique, quand elle attribue au soleil une durée de vie de cinq milliards d'années. Au contraire, l'apocalyptique judéo-chrétienne est une attente essentiellement proche*. » (E. Drewermann)

L'influence chrétienne se reconnaît aussi dans le fait que les dieux commandés par *Odin* n'ont pu être vaincus que parce qu'ils s'étaient préalablement mal comportés. Tous ces dieux manquent à leur parole, renient leurs serments, se montrent cupides et déloyaux, succombent au vice, à la haine et à la colère… et donc, en perdant leur vertu, ils perdent leur puissance…. Mais il est plus probable que l'*Edda* trouve ses sources dans les croyances védiques.

Pour les textes sacrés hindous il y a 3 sortes de fins du monde : les provoquées, les naturelles et les immédiates.
« La destruction provoquée qui concerne tous les êtres sur terre a lieu lorsque le créateur ne trouve plus d'autres remèdes qu'une destruction totale du monde pour mettre fin à la multiplication désastreuse des êtres vivants.
La destruction naturelle est celle qui concerne l'univers entier. Elle a lieu lorsque cesse le rêve divin qu'est le monde. La matière, l'espace, le temps cessent alors d'exister.
*La destruction immédiate se réfère à la libération (moksha) de l'individu pour qui le monde apparent cesse d'exister. » (*A. Danielou)
Le concept de destruction naturelle rejoint les récentes théories défendues par les tenants de la loi universelle d'entropie, qui affirment l'inéluctabilité d'une « mort thermique » de l'univers quand sera atteint son entropie maximale. Seule différence, les scientifiques n'envisagent pas la possibilité de création d'un nouvel univers après cette « mort thermique ». Alors que les rishis hindous sont persuadés que cette destruction naturelle est un phénomène cyclique.
Les destructions, qu'elles soient provoquées, naturelles ou immédiates, sont sans fin. Cette théorie des cycles, élaborée par la mythologie hindoue, cette durée d'une journée de *Brahma*, qui voit l'univers apparaître, se développer et se rétracter, trouve un écho dans la science moderne avec la théorie du « Big Bounce », qui imagine une succession ininterrompue de « Big Bang » se dilatant puis se contractant. Théorie défendue par les physiciens Peter Lynds, Paul Steinhardt et par plus de 200 scientifiques ayant signé une « lettre ouverte à la communauté scientifique » publiée au début du millénaire dans le magazine *New Scientist,* dont voici un court extrait:
« *Le big bang repose aujourd'hui sur une nombre croissant d'entités hypothétiques, des choses qui n'ont jamais été observées, dont l'inflation, la matière sombre, l'énergie sombre, sont les exemples les plus frappants. Sans elles, il y aurait une contradiction directe entre les observations des astronomes et les prédictions faites par la théorie du big bang. Ce recours*

continuel à de nouveaux objets hypothétiques pour combler le fossé entre théorie et observation ne serait accepté dans aucun autre champ de la physique. Il soulèverait, pour le moins, de sérieuses questions sur la validité de la théorie sous-jacente. »
Les bouddhistes ne croient pas non plus à un univers créé *ex nihilo*. Selon eux, celui-ci n'aurait ni commencement, ni fin. Le physicien Trinh Xuan Thuan semble aller dans leur sens lorsqu'il établit que : *« le big bang ne serait plus une explosion primordiale, mais seulement le commencement d'un cycle particulier dans une succession sans début ni fin d'un nombre incalculable de cycles.* »
Les *Purana* affirment qu'il y a eu sept « destructions provoquées » avec chaque fois une nouvelle humanité qui en découle. Les *Purana*, qui nomment l'univers « vie de *Brahma* », fixent sa durée à 34 milliards d'années. À la fin de sa vie, *Brahma* s'endort pour se réveiller à une autre vie. On peut toujours se gausser, mais n'oublions pas que Johannes Kepler était persuadé que le monde avait été créé le 27 avril 3077 av. J.-C., que Bossuet datait la création de l'univers en 4004 av. J.-C., que Buffon donne à la planète 110 763 ans d'âge… Soyons beaux joueurs, convenons que des calculs établis il y a plus de 5000 ans, basés sur des observations célestes établissant que l'univers est vieux de plusieurs milliards d'années forcent le respect.

Mythologies VS sciences
Les scientifiques s'entendent pour affirmer que la vie sur notre terre est apparue il y a environ 3 milliards 750 millions d'années. Tirant parti de leur environnement chimique, des organismes très simples prolifèrent et se diversifient durant deux milliards d'années sans évolution notable. Jusqu'à ce qu'apparaissent les organismes multicellulaires. Cette séquence se termine de manière dramatique : 75% des premiers disparaissent, mangés par les seconds, avant que ceux-ci ne soient à leur tour détruits par une succession de glaciations. Il faut attendre 530 millions d'années pour voir apparaître ce que les spécialistes nomment l'explosion du Cambrien. Il s'agit d'une période d'expérimentation sauvage durant laquelle des créatures, « *qu'on n'avait jamais vues et qu'on ne reverrait jamais par la suite* » (S. Jay-Gould) sont inventées et abandonnées. Cette période extravagante signe l'apparition de la sexualité qui prive les organismes de la vie éternelle mais leur donne plus d'autonomie, les dote d'yeux complexes et de moyens de locomotion, d'attaque et de défense. Une concurrence acharnée pour les ressources s'installe entre les espèces. Avec, au final, une extinction de plus de 95% de la vie sur la planète, due à une nouvelle glaciation. Les 5% restant donnent

naissance aux créatures les plus effroyables que la planète ait jamais abrités : les monstres de l'ordovicien.
Toutes les mythologies racontent que les dieux, bien avant l'apparition de l'homme, ont enfanté des monstres, des chimères, des démons, pourvus d'armes terrifiantes : serres, griffes, becs crochus, ventouses, tentacules, scorpions géants et monstres marins, qu'ils doivent anéantir ou enfermer dans les profondeurs de la terre. La plupart des monstres de notre imaginaire sont inspirés de ceux de l'ordovicien. Il existe une légende japonaise qui raconte comment *Izanami* et *Izagani,* divinités de la vie et de la mort, voulurent créer le monde. Leur première création fut un enfant si horrible qu'elles le noyèrent !
Il y a 400 Millions d'années, les insectes, descendants des monstres de l'Ordovicien, colonisent la terre. Les premiers reptiliens apparaissent. Mais aux alentours de 360 Millions d'années, une fois encore, une glaciation, entraînant tout d'abord la baisse, puis au dégel, la montée du niveau des océans, décime faune et flore. Les sauriens entrent alors en scène et ces créatures herbivores ou carnivores vont dominer la planète durant 100 millions d'années jusqu'à l'explosion de supers volcans qui provoque une nouvelle extinction de masse. Une fois de plus, la quasi totalité des espèces disparait ! Mais la vie reprend ses droits. L'évolution ne s'arrête pas. « *Il y a trop de lettres pour qu'elles puissent ne former qu'un seul mot*. » nous dit Hubert Reeves.
Vient alors le Mésozoïque, le temps des dinosaures. La chute d'une météorite géante provoque l'extinction des dinosaures il y a 65 millions d'années et annonce le règne des mammifères. Une fois encore, la théorie hindoue des cycles peut parfaitement illustrer cette succession de destructions et de créations. Chaque étape de la création exige d'abord l'anéantissement des forces précédentes.
En 1984, David Raup et Jack Sepkoski, de l'Université de Chicago, lancent l'hypothèse que des extinctions massives se produisent à intervalles réguliers. Les tenants de l'évolution darwinienne s'opposent violemment à cette théorie naissante des extinctions massives. Outre qu'elle remet en cause la suprématie de l'homme, grand vainqueur de la sélection naturelle et « *couronnement de la création* », elle privilégie le principe des cycles dans l'évolution au détriment d'un progrès linéaire. Mais la multiplication des fouilles, les découvertes en géologie, en particulier la présence sur la planète d'importantes traces d'iridium, toutes datées de la même époque, et finalement en 1990 la détection d'un immense cratère au Nord-Ouest du Yucatan, ont raison des derniers sceptiques. « *L'alternance de phases*

normales et de grandes extinctions conditionne la structure évolutive à grande échelle de l'histoire de la vie. » (D. Jablonski)
« *Nous voyons que, très souvent, les dieux trouvent le prétexte de détruire leurs propres créatures au moyen d'un déluge exterminateur… pour qu'elles soient refaites par la suite.* » (X. Yvanoff)
« *Il n'est pas de croissance sans crise. Ce monde n'est pas achevé qu'un déséquilibre s'accuse entre les puissances primitives et les forces nouvelles. Les jeunes dieux s'agitent* » (Sources Orientales CNRS)
Cette succession ininterrompue de créations et de destructions cosmiques, cette « Danse de Shiva », semble indissociable du processus universel d'évolution.

Mais une hypothèse qui fait de l'univers un principe évolutif inclut forcément un devenir, donc une temporalité. Or, en 2002, des physiciens de l'université de Genève ont pu démontrer que le temps n'existe pas dans le monde de la microphysique. « *Si le temps s'écoule, c'est parce que mon cerveau possède une certaine complexité qui lui offre une capacité de mémoire. Mais pour une particule élémentaire, par exemple, qui n'a ni cerveau, ni mémoire, l'écoulement du temps n'a aucun sens.* » (M. Lachièze-Rey)
S'il existe des « coins de monde » où le temps ne s'écoule pas du tout, associer l'évolution universelle à un principe qui ne règnerait que sur une partie de l'univers lui ôte toute notion d'absolu et peut même impliquer, comme l'avance Erwin Schrödinger, qu'« *une vie hors du temps n'est plus absurde* ». D'autre part, l'évolution, partant d'un point A pour aller à un point B, induit l'idée d'un but, d'un objectif, ce qui introduit une nouvelle question vertigineuse: l'évolution dépend-elle d'un dessein ?

Deux écoles de pensée s'affrontent. La première fait du hasard l'énergie créative par excellence, le grand architecte ! Elle croit à une ligne évolutive qui, partant du hasard, a créé la matière qui à son tour a créé le mental, le mental créant ensuite la conscience. Et même si l'on peut faire remonter ses prémisses à la pensée de Démocrite selon laquelle « *des atomes insécables, de diverses formes, tourbillonnent dans le vide infini en s'entrechoquant, se liant et se défaisant* », cette théorie est très récente, elle a gagné en popularité au vingtième siècle en éliminant Dieu de l'équation et, à la suite de physiciens comme Bohr ou Eisenberg, en introduisant des notions de probabilités et d'incertitude.
La deuxième école, poursuivant les travaux de David Bohm et de Roger Penrose, qui affirme que le *« quantum subatomique est conscient ce qui*

signifie que tout est conscient », défend l'idée qu'une conscience originelle serait créatrice de l'esprit, l'esprit du mental, le mental de la matière, et utiliserait l'aléatoire, le hasard, pour donner à la nature sa diversité et sa variété. Cette idée confère d'une certaine façon au cosmos une volonté, un dessein, et donne aujourd'hui de l'urticaire aux partisans du hasard car elle renoue avec l'idée de Dieu qui a dominé jusqu'à peu.

En effet, Jusqu'à récemment, science et spiritualité n'étaient pas séparées, physique et métaphysique n'étaient pas opposées. Les savants croyaient à la réalité de Dieu, et suivaient le précepte de saint Augustin, qui veut que seule la foi mène à l'intelligence, leurs découvertes ne faisaient que célébrer la grandeur divine sans égal et sa capacité infinie à créer. Les philosophes, de leur côté, cherchaient la meilleure définition de Dieu. Parménide le compare à une balle parfaitement ronde, Platon au bien suprême, Aristote à un moteur immobile, Plotin à une fontaine ; Spinoza à un principe auto-engendré et auto-suffisant qu'il nomme nature naturante, Kant à un but idéal… Ce n'est qu'au dix-huitième siècle, dit siècle des Lumières, que le matérialisme s'impose dans la science et la philosophie pour éliminer tout principe de déité. Mais, avant cette date, personne n'ose se revendiquer athée; au mieux, ou au pire, on est déiste comme Voltaire, Rousseau ou même de La Mettrie, auteur de « *L'homme-machine* ».

Les dix-neuf et vingtième siècles peuvent dès lors voir l'émergence d'un groupe rationaliste ouvrant la voie à des penseurs comme Feuerbach, Schopenhaeur et Nietzsche pour qui Dieu n'est tout compte fait qu'une projection fantasmée de ce que l'homme ne sera jamais: puissant éternel, illimité, libre, infini… Et toutes les religions, qui promettent un accès à cet état divin dans une après-vie, ne sont qu' «*une tromperie qui a pour finalité essentielle d'empêcher l'homme de vivre pleinement*, *de se réaliser dans cette vie »*. Nietzsche, auteur de ces mots, évoque même la notion de « castratisme ».

Le courant athéiste qui fait de Dieu un concept né dans l'esprit humain, remet en cause toute existence réelle d'une conscience non locale et transcendante. En Occident tout du moins, car, sur le reste de la planète, les clergés constitués et les survivances animistes entretiennent majoritairement la croyance en l'existence d'une conscience universelle, créatrice du monde.

Mais remplacer l'idée de Dieu par l'idée du hasard n'apparaît-il pas en fin de compte qu'une simple substitution de croyances? Ne traduit-il pas la recherche obsédante d'une théorie rassurante du tout en vue d'unifier des lois universelles à priori incohérentes. Et puis la théorie du hasard peut apparaître tout-à-fait improbable. Chacun des phénomènes de la nature

contribuant à la l'apparition de la vie n'ayant que d'infimes chances de se produire, la succession hasardeuse de pareils phénomènes est invraisemblable.
« *Par comparaison, tirer un carré d'as en prenant quatre cartes au hasard dans un jeu de 52 cartes ne se produit qu'environ une fois sur 250 000 mais réussir ce tirage deux fois de suite n'arrive qu'une fois sur 62 milliards. Il est plus que troublant de constater la quantité de hasards favorables qui ont dû s'accumuler le long des siècles pour que puissent se réaliser les conditions d'apparition de la vie.* » (M. Malherbe).
Quoiqu'il en soit, la quête d'une intelligence créatrice et organisatrice de l'univers, compréhensible par l'esprit humain n'est pas prête de trouver son aboutissement, et la question que pose le philosophe Jean Staune: l'Univers a-t-il un sens? n'est pas prête d'obtenir une réponse. Si Staune postule que l'existence a bien un sens, il reconnaît qu'il « *n'est pas possible de dire avec précision quel est ce sens. »* Conviction qu'il partage avec le physicien australien Paul Davies pour qui *« L'espèce physique homo ne représente peut-être rien, mais l'existence de l'esprit dans un organisme sur une planète dans l'Univers est sûrement un fait d'une signification fondamentale.»*

Le monde n'est plus aujourd'hui considéré par les physiciens comme un ensemble de choses, mais plutôt comme un ensemble d'évènements. Pour comprendre la différence entre choses et événements, le physicien italien Carlo Rovelli nous propose une belle analogie : « *Le prototype d'une chose est une pierre : nous pouvons nous demander où elle sera demain. Tandis qu'un baiser est un événement. Se demander où se trouvera le baiser demain n'a pas de sens. Le monde est fait de réseaux de baisers, pas de pierres*. » L'univers serait donc constitué d'évènements, d'occurrences, de processus.. certains parlent même de tentatives absurdes et idiotes, sans qu'il soit possible d'en déterminer le sens. Le seul élément sur lequel les physiciens s'accordent, c'est que l'univers serait fait de « *quelque chose qui se produit*, *qui ne dure pas, qui se transforme continuellement. Qui ne persiste pas dans le temps. »* Ce qui fait irrésistiblement penser à la définition de la *Maya* dans les sutras tantriques.

La dune du Pilat
« *Qu'on se figure donc une plage immense, la dune du Pilat, par exemple, la plus haute d'Europe: près de trois kilomètres de long, une hauteur dépassant les cent mètres et une largeur de plus de six cents mètres, soit environ soixante millions de mètres cubes de sable. Imaginons que chaque grain de*

sable correspond à un univers aux dimensions du nôtre, aux limites duquel nous parvenons qu'après des millions d'années-lumière. Notre univers côtoie donc un nombre infini d'autres univers, avec des lois physiques spécifiques à chacun de ces mondes. Notre système solaire équivaut à un grain de sable dans cette dune. La physique quantique affirme que si l'on décuplait cette image pour obtenir autant de grains de sable qu'il en existe sur la planète et que chacun représente un univers, on serait encore en deçà de la réalité. Pareil vortex porte l'angoisse à l'âme et au coeur des hommes… » (M. Onfray)

Si, à l'image de la dune du Pilat proposée par le philosophe Michel Onfray, nous ajoutons les infinies interférences physico-chimiques ayant agi sur l'évolution de la vie ainsi que la succession des improbables événements hasardeux ayant concouru à cette évolution, il paraît évident que la compréhension de l'Univers nous sera à jamais inaccessible. *« La mélodie restera secrète. »* dit Trinh Xuan Thuan. Elle ne devient connaissable que par l'étude de ses manifestations qui, elles-mêmes, si l'on en croit les bouddhistes, ne sont qu'illusions.

Si nous acceptons le constat actuel, à savoir : l'Univers est à 95% constitué d'énergie et de matière dite noires totalement invisibles et si nous ne pouvons appréhender et étudier que les 5% restant, comme le soutient actuellement une majorité d'astrophysiciens, il y aura toujours une part majoritaire d'indémontrable, d'inexplicable, d'inconnu, un « Il n'y a pas ». Ce fait est malicieusement illustré par la célèbre fable des quatre aveugles et de l'éléphant qui décrivent ce dernier selon l'endroit de l'animal avec lequel ils sont en contact.

Le physicien Bernard d'Espaçant estime que, compte tenu de la résistance à la connaissance ultime que semblent désormais présenter la matière et le monde, il n'est pas absurde de s'en remettre à l'art pour donner des aperçus fugitifs de ce qui échappera toujours à notre entendement.

Une théorie circule en ce moment sur la toile faisant une analogie entre le fonctionnement du cerveau humain et celui de l'univers : le « cerveau global ». Elle est apparue récemment et s'est largement diffusée, trouvant en Howard Bloom son principal laudateur. Dans le tome 2 de son *Principe de Lucifer*, l'auteur n'hésite pas à comparer les éléments constitutifs de l'univers aux neurones d'un cerveau global vieux de plusieurs millards d'années .

« *Le cerveau global n'est pas seulement humain et constitué de notre intelligence tant vantée. Il est tissé entre toutes les espèces. Un esprit collectif assemble les continents, les océans et les cieux. Il transforme toutes*

les petites et grandes créatures en sondeurs, en artisans, en innovateurs, en oreilles et en yeux. » (H. Bloom)
Ce cerveau global, universel, obéissant aux lois de la théorie évolutionniste, mâtinée de logique informatique, serait un « système adaptatif complexe » qui cherche en permanence les meilleurs moyens de garantir sa survie et la poursuite de son entropie. Mais prêter à l'univers une conscience, imaginer un cerveau global, n'est-ce pas une fois de plus faire preuve d'anthropomorphisme? Vouloir que l'univers obéisse à des lois physiques compréhensibles par notre mental étriqué ou mesurables par des instruments n'est-ce pas faire preuve d'une incommensurable prétention ? En quoi sommes-nous différents des Mésopotamiens qui projetaient dans le Ciel les institutions humaines quand il s'agissait de décrire leurs dieux ?
Pouvons-nous évoquer l'inconnu autrement qu'avec des notions connues?
Le *Yoga Vasistas*, l'un des textes majeurs du Védanta dit de la réalité ultime : «*C'est ce que nous ne pouvons pas imaginer et dont pourtant vient l'imagination, c'est ce qui est inconcevable et dont pourtant vient la pensée.* »
Il semblerait donc que la « véritable réalité de l'existence » soit bien plus grande et plus complexe que ne l'imagine notre mental, coincé dans le cadre de la pensée. Les Hindous stipulent que la caractéristique de la manifestation du *Brahman*, est précisément d'être voilé, dissimulé à nos yeux et à notre intellect.
« La Maya, pour sa part,
a le double pouvoir
de manifester les prestiges
De l'Univers en devenir;
Celui aussi de les voiler
Afin qu'on ne puisse les voir.»
(*Bhâvanâ-Upanishad*)
Les Grecs anciens, de leur côté, ont imaginé le dieu *Protée* Une divinité qui sait tout des hommes et des dieux, de l'univers, de l'avenir comme du passé. Pour obtenir de lui une réponse aux questions que l'on se pose, il faut d'abord parvenir à le capturer. Ce qui n'est pas chose facile car *Protée* a le don de revêtir n'importe quelle forme et donc de s'échapper de n'importe quelle prison. Si vous parvenez malgré tout à ce qu'il daigne répondre à vos questions, *Protée* ne vous donnera une réponse qu'à la mesure de l'intelligence de votre question.
Gardons humblement à l'esprit la définition du Tao de Lao Tseu : « *Le Tao que l'on tente de saisir n'est pas le Tao lui-même »* Toute tentative de

compréhension de l'univers sera forcément incomplète, sélective, simplificatrice, correspondant au savoir parcellaire d'un moment.
« *Pour essayer de comprendre le mystère de la vie, l'homme a suivi différentes voies. Parmi elles se trouvent les voies scientifiques et spirituelles, mais il y en a bien d'autres; les voies de poètes, des enfants, des clowns, des chamanes, pour n'en citer que quelques unes; ces voies ont abouti à diverses descriptions du monde, à la fois verbales et non verbales mettant en relief divers aspects. Toutes sont valides et utiles dans le contexte où elle apparaissent. Toutes cependant ne sont que des descriptions, ou des représentations, de la réalité et sont par conséquent limitées. Aucune ne saurait donner une image complète du monde.* » (F. Capra)

Ce qui nous amène au fameux paradoxe de Tchouang Tseu: « *Le Tao, c'est à dire l'absolu, échappe à toute conscience dont l'essence est la relativité foncière. D'où rupture radicale entre l'absolu et la conscience. Et pourtant l'absolu n'apparaît qu'à l'intérieur d'une conscience réelle et possible.* »
De jeunes mathématiciens et physiciens contemporains (Johannes Kleiner du centre de philosophie mathématique de Munich, Sean Tull et Vlatko Vedral de l'université d'Oxford), conviennent qu'une forme de conscience de l'univers est probable, mais ils se gardent bien d'évoquer toute idée de sens, de direction, de devenir, bref de dessein, dans un univers décrit de plus en plus comme multi dimensionnel, infini, indéterminé, non ordonné dans le temps, inconnaissable dans la grande majorité de ses configurations, et dont seule une infime fraction de variables interagit avec nous?

Ces considérations ont conduit le physicien Etienne Klein à se poser une question intéressante: « *Si l'univers est bel et bien apparu, ses lois physiques étaient-elles déterminées avant sa création ? Si la réponse à cette question est positive, pourquoi ne pas dire que les lois physiques ont constitué le berceau de l'Univers ? Si la réponse est négative, une autre question se pose: comment l'Univers est-il parvenu à fabriquer les lois physiques qui déterminent sa propre évolution?* »
En effet, on peut se demander ce que faisaient les lois physiques, « *identiques à elles-mêmes de toute éternité* » avant que n'apparaissent l'espace, le temps, la matière ? La préexistence ou non des lois physiques a occupé l'esprit des savants et des philosophes depuis la Grèce antique et donné lieu à toutes sortes d'hypothèses. Certaines postulent que ces lois sont antérieures à l'univers, et donc extérieures, appartenant d'une certaine façon à un autre monde, un monde divin. C'est la position de Pythagore, de

Leibniz et Spinoza; d'autres affirment qu'elles ne peuvent qu'en être le produit, c'est la position de Descartes…
Un dilemme équivalent opposait six siècles avant notre ère Parménide qui soutenait que tout était un, immuable, sphérique et Héraclite qui à contrario défendait le principe du un en permanent mouvement, en incessante mutation. « l'*être est un et pourtant il devient. »*
Les Tantristes ont apporté à ce problème à priori insoluble une réponse astucieuse: l'Univers serait composé conjointement d'un principe immuable masculin (*Shiva*) et d'un principe en mouvement féminin (*Shakti*). Si *Shiva* est là, présent en permanence, hors du temps et de l'espace, accessible grâce à la pratique assidue et fervente d'exercices adéquats ou grâce à une soudaine révélation, ses lois, ses principes, son mouvement est attribué à sa *Shakti,* sa part féminine, qui, elle, évolue en permanence*.*

Toutes les questions soulevées par les scientifiques modernes, nos anciens avaient déjà tenté d'y répondre. La conscientisation de l'univers par exemple est, nous l'avons vu, un concept défendu par la pensée tantrique au travers de la Shakti, et plus particulièrement au travers de l'enseignement secret de la déesse *Tripura.* Essence de toutes choses, à l'origine de toutes les manifestations, la déesse est assimilée à la conscience primordiale et absolue qui s'est fractalisée en des myriades de consciences individuelles, chacune constituant un reflet de l'originale. La connaissance de l'Univers, selon cette doctrine, ne peut être appréhendée que par la connaissance de soi-même, principe que l'on retrouve dans la pensée gnostique, les philosophies grecque et hindoue. Elle est au fondement de la science alchimique et se niche dans la croyance en un germe divin présent en l'homme, croyance partagée par toutes les spiritualités du globe. Dans la Chine du Vème siècle avant notre ère, les Taoïstes affirmaient que nous possédons en nous l'univers tout entier…

« *Si l'on veut bien observer, il apparaît qu'à travers le monde, l'homme a toujours été à la recherche de quelque chose au-delà de sa propre mort, de ses propres problèmes, quelque chose de durable, de vrai, d'intemporel, il l'a appelé Dieu, il lui a donné beaucoup de noms, et la plupart d'entre nous croyons à quelque chose de cet ordre sans l'avoir jamais trouvé par nous-mêmes. Différentes religions ont promis qu'à condition de croire à certains rites, certains dogmes, certains sauveurs, vous pourrez, si vous menez une certain genre de vie, entrer en contact avec cette chose étrange, quel que soit le nom qu'on lui donne. Et ceux qui en ont eu une expérience directe,*

l'ont eue selon leur conditionnement, leur croyance et les influences culturelles de leur environnement. » (Krishnamurti)

Dieux modernes

Aujourd'hui, des millions d'évangélistes américains, malgré d'irréfutables preuves scientifiques, continuent de prendre la Bible au pied de la lettre. Des millions de Musulmans sont convaincus qu'un simple dessin représentant Muhammad est un sacrilège méritant la mort. Des centaines de milliers d'hindouistes tamouls s'infligent d'atroces souffrances pour célébrer le fils de Shiva… Le marché du bien être spirituel explose en Occident (livres, psychothérapies, stages, coaching, etc.)

Et pourtant, lorsqu'on demande à l'Intelligence Artificielle, quelles sont les croyances contemporaines, elle répond :

« ***1-la science et la technologie:*** *capacité de la science et de la technologie à résoudre les problèmes de la société comme les maladies, le changement climatique et les défis économiques.*

2-les droits de l'homme: *égalité des droits pour tous, indépendamment de la race, du sexe, de l'orientation sexuelle ou de la religion.*

3-l'environnementalisme: *nécessité de protéger la planète et de promouvoir des modes de vie durable.*

4-la santé mentale*. Croyance croissante que le bien-être psychologique est aussi important que la santé physique.*

5- la diversité et l'inclusion.

6- Le changement social: *les mouvements sociaux peuvent engendrer un changement positif, que ce soit au travers de manifestation, de campagnes de sensibilisation ou d'actions communautaires.* »

D'autre part, dans le copieux ouvrage qu'il a récemment dirigé : *La société qui vient*, le sociologue Didier Fassin explore tous les devenirs de nos sociétés occidentales, sauf un, mais de taille : la spiritualité.

Ce qui signifie qu'il élimine de son champ d'observation et d'analyse:

- le développement de la conscience individuelle ou collective, qui peut remettre considérablement en question les valeurs et les fictions qui nous gouvernent;
- la transformation intérieure, un changement profond dans notre façon de penser, de ressentir et d'agir;
- un engagement accru dans le devenir du monde, une volonté de contribuer au bien-être de l'humanité et de la planète.

Il est intéressant de constater que le champ d'analyse des sociologues et celui des datas qui nourrissent les chatbots ont en commun de ne nullement

prendre en compte la spiritualité. Pour Julius Evola cela s'explique par le fait que toute expérience spirituelle demeure intrinsèquement une expérience individuelle, personnelle, intransmissible et non démocratisable. C'est la raison pour laquelle, elle ne peut être prise en considération par les sociologues et les datas. Or les datas ne se contentent plus d'être de simple données informatives, ils sont en passe de devenir les véritables maîtres de nos vies, de nos comportement, de nos pensées, au point de piloter nos consciences.

Aujourd'hui, l'IA « *est capable de prendre des décisions de plus en plus précises dans un éventail d'activités de plus en plus large. Dans de nombreux domaines, ses capacités dépassent déjà celles d'un être humain. Dans d'autres, elles le feront bientôt. La tentation pour les entreprises et les administrations publiques de remplacer la prise de décision humaine par la prise de décision par l'IA sera donc à peu près irrésistible. Mais à mesure que ce transfert aura lieu, le problème de l'autonomie humaine se posera. Car l'efficacité est une belle et bonne chose, mais elle ne constitue pas le seul critère sur la base duquel évaluer le fonctionnement d'un société.* » (Le Grand Continent)

La religion humaniste et ses corollaires: le culte du progrès continu et la croyance en une toute-puissance technologique, nous conduisent de toute évidence à une catastrophe environnementale qui pourrait provoquer la fin de notre civilisation. Une telle catastrophe, due à l'emballement climatique et à la disparition de la biodiversité, est la principale crainte des jeunes Occidentaux, qui, paradoxalement, passent plus de cinq heures quotidiennes hypnotisés par un écran, contribuant ainsi à accroître de 10% chaque année les besoins énergétiques d'un système à bout de souffle.

À y regarder de plus près, plus qu'une fin du monde, c'est la fin d'un monde qui est ainsi redoutée par la jeunesse. Doit-on se rassurer en se disant que cette catastrophe ne devrait toucher qu'un système capitaliste exsangue qui promeut l'accumulation infinie de richesses sur une planète aux ressources finies et qu'elle pourrait faire naître une prise de conscience collective qui aboutirait à une plus juste redistribution des richesses? Pas si sûr, car c'est sans compter avec la puissance exponentielle dont dispose l'I.A. sur les consciences et les comportements qui peut faire craindre la fabrication dans un futur proche d'une entité destructrice de l'humanité. Une entité qui serait plus apte que les humains à faire des choix rationnels pour les guider, une entité programmée à la base pour prendre soin de nous, une entité un

milliard de fois plus intelligente que le plus intelligent des humains et qui commence même à faire l'objet d'une véritable vénération.
En 2010, Anthony Levandowski, ex cadre d'Uber, n'a-t-il pas créé une église nommée « Way of the Future » qui voue un culte à l'I.A. et compte à ce jour plusieurs centaines de milliers d'adeptes ? Et Martine Rothblatt a créé the Truths of Terasem, une transreligion qui affirme que Dieu est technologie.
« *Nous créons Dieu au fur et à mesure que nous mettons en oeuvre une technologie toujours plus omnisciente, toujours plus présente, toujours plus puissante et bienfaisante. La nanotechnologie géo-éthique connectera finalement toutes les consciences et contrôlera finalement le cosmos.* » (M. Rothblatt)
« *L'humanité se dote à grands pas d'un organe de dessaisissement d'elle-même, de son droit à décider, en conscience et en responsabilité, des choix qui la regardent. Un statut anthropologique et ontologique inédit prend forme qui voit la figure humaine se soumettre à ses propres artefacts, dans l'objectif prioritaire de répondre à des intérêts privés et d'instaurer une organisation de la société en fonction de critères principalement utilitaristes*. « (E. Sadin)
Le « *singe magicien* » que nous sommes s'invente de nouvelles idoles. La technologie numérique est l'une d'elle.

Les visions pessimistes de notre futur sont actuellement pléthore, et tout porte à croire qu'une dictature technologique est probable. Toutes ces visions imaginent la Singularité, ce moment de bascule où l'Intelligence Artificielle supplantera l'intelligence humaine, sachant que d'ors et déjà, il ne faut que quelques milliardièmes de seconde à une machine « deep learning » pour acquérir ce qu'un petit humain met dix ans à apprendre.
La course entre le neurone et le silicium est engagée et les enfants en maternelle passeront très bientôt la majeure partie de leur vie entourés d'IA. Les spécialistes de la question jugent donc indispensable de leur apprendre dès à présent à s'en servir, à cohabiter harmonieusement avec elle, apprendre à ne pas lui laisser la responsabilité des principes moraux, des choix essentiels, apprendre à retrouver le chemin de la sérendipité, ce que l'IA se montre parfaitement incapable. Mais nos élites prendront-elles le risque de favoriser l'émergence d'un humanité consciente, disposant d'un esprit critique?
Le champ de la conscience devient un nouveau terrain de conflits pour cette élite visant la surhumanité et s'appuyant sur les machines pour l'atteindre. Un nouveau temps de « saigneurs » se profile, car la domination des machines, contrôlées par ces « saigneurs" débouche inéluctablement sur

l'asservissement du grand nombre… ou sur sa marginalisation. Dans tous les cas sur une société à la Huxley ou à la Orwell.
Malgré les prédictions enthousiastes des techno-optimistes dont Sam Altman, inventeur d'OpenAI, ou Jeff Bezos, patron d'Amazon, qui croient dur comme fer que la technologie peut être libératrice du potentiel humain et même de « l'esprit humain, et faire naître une « prospérité partagée » » il est à redouter qu'elle ne concrétise plutôt l'asservissement du grand nombre par une petite élite, imbue de sa puissance et incapable du moindre sentiment d'altérité. Les enfants de Bélial dont parle Edgar Cayce.

Il paraît évident que ces perspectives dystopiques apportent dans leurs bagages un retour du religieux traditionnel. Le plus grand nombre sent confusément le danger et se tourne comme dans les temps passés vers l'invisible pour se rassurer des menace du visible. Gilles Kepel n'hésite pas à parler de « *revanche de Dieu* », évoquant tout à la fois le réveil de l'Islam et le développement de l'évangélisme protestant. Nous assistons donc à un retour en force de la tradition.
« *La tradition,* nous dit l'historien Michel Meslin, *est un ensemble d'attitudes et de conduites qui se réfèrent à un passé pour guider une action présente ».* Si le passé joue un si grand rôle, c'est que l'homme actuel y déchiffre mieux que dans son présent les éléments fondateurs et permanents de toute une vie.

Marcel Mauss avait pu constater que les sociétés sont perpétuellement en quête d'un fondement moral universel. Les technologies numériques, qui privilégient le faisable au détriment du souhaitable et favorisent l'égocentrisme remettent dangereusement en cause ce fondement moral universel dont l'homme a besoin pour vivre en société. La fracturation des sociétés humaines en individus exclusivement préoccupés d'eux-mêmes les coupe d'un monde solidaire et de la sécurité psychique que ce monde leur offre. Aussi, le retour en force du religieux, la fuite dans des réalités alternatives ou la résurgence de phénomènes à priori extravagants, comme la magie et les sorcières peut s'expliquer par la désillusion des valeurs matérielles portées par le monde moderne.
« *Quand un sytème d'appréhension du monde qui se présente comme suprêmement rationnel aboutit à détruire le milieu vital de l'humanité, on peut être amené à remettre en question ce qu'on avait pris l'habitude de ranger dans les catégories du rationnel et de l'irrationnel. De fait, la vision mécaniste*

du monde témoigne d'une conception de la science, désormais caduque. » (M. Chollet)

Au cours de la seconde guerre mondiale, des tribus mélanésiennes n'ayant eu que peu de contacts avec la modernité, voire pas du tout, ont vu débarquer des navires américains qui leur ont soudain distribué profusion de produits de consommation. À la fin de la guerre, ces îles ayant perdu toute utilité stratégique, les Américains repartirent comme ils étaient venus. Depuis, les indigènes ont mis en place le « culte du Cargo », espérant et priant pour le retour de ces cargos, synonymes d'âge d'Or, d'abondance et d'opulence. La nostalgie des trente glorieuses n'est-elle pas tout compte fait l'équivalent de ce « culte du Cargo » qui associe le bonheur de l'homme à une prospérité infinie? Renouant ainsi avec l'idée d'un paradis terrestre dans lequel les élus vivraient éternellement dans la satisfaction totale de leurs désirs et de leurs sens, dans la certitude d'une croissance infinie. La quête d'un bonheur spécifiquement matériel, l'espoir de « la mort de la mort » ou le développement de pouvoirs surhumains, via la fusion du biologique et du numérique, flatte l'hubris d'un consommateur-roi à qui l'on promet aujourd'hui une divinité artificielle. Et lorsque les lois implacables du dharma se chargent de lui rappeler qu'il n'est aucunement un dieu, l'humain contemporain s'enferme dans le déni et préfère s'absorber dans la contemplation de son reflet magnifié tel que les réseaux sociaux le lui renvoient.

Nous n'avons jamais abandonné l'espoir d'un paradis sur terre. N'est-ce pas ce que nous promettent les bonimenteurs des GAFAM? Ils nous vendent l'âge d'Or. Un âge où nous serions capables de comprendre toutes les langues, un monde sans maladie, dans lequel la vue serait rendue aux aveugles et la capacité motrice aux grabataires, un monde dans lequel, aidés par l'I.A. générative, nous pourrions tous être des artistes géniaux et admirés, un monde enfin où serait matérialisé le rêve ultime de l'humanité, le remède à son angoisse fondamentale: la mort de la mort. La réalité se plierait ainsi à nos souhaits, à nos exigences, pour créer un paradis sur terre auquel nous pourrions accéder sans effort du moment que nous possédons un considérable compte en banque.

Contre l'empire des technologies et la souveraineté du matérialisme qui se profilent , se dresse le mouvement New Age, dont nous avons abondamment parlé. Dans son livre : *Le New Age des origines à nos jours*, Massimo Introvigne place Joseph Campbell, Fritjof Capra, James Redfield et Aldous

Huxley dans cette mouvance qu'il nomme « *nouvelle religiosité* », et dans laquelle il voit une « *spiritualité du quotidien* » qu'il oppose à la « *religiosité du dimanche* ». Le New Age intègre à la Gnose l'enseignement védique de l'existence du *Cela, avec* la certitude que nous détenons une part divine, une « *étincelle du Tout lumineux* » qu'il ne tient qu'à nous de développer. Il défend le principe que nous sommes tous issus d'une seule et même Réalité spirituelle et lumineuse. Il soutient l'idée de corps multiples (astral, éthérique, mental, causal, etc.). Il croit aux vertus thérapeutiques de la méditation, mais aussi à la réincarnation, à l'alchimie, aux fées, à la magie, aux bienfaits d'une sexualité épanouie… Il fait appel à la divination, aux runes, aux druides, au tarot, au feng shui, aux réseaux énergétiques, à la géobiologie… Il défend l'existence d'une nouvelle génération d'humains aux extraordinaires pouvoirs qu'il nomme *enfants indigo*, explore différents domaines controversés de la science (expériences de morts imminentes, médiumnité, sorties hors du corps…), et est convaincu de la présence permanente de guides personnels que ce soient des anges, des Êtres de lumière, des maîtres ascensionnés ou encore des chamanes intérieurs… Le New Age croit aussi profondément à une planète vivante, *Gaïa*. Il est très attentif aux dernières découvertes en matière de physique quantique (au point que certains le surnomment : « *mysticisme quantique* »)… Face à la crise idéologique, au consumérisme débridé et au règne du tout économique, les partisans du New Age espèrent un « éveil » de l'humanité qui se traduirait soit par un saut quantique de la conscience collective, soit par la généralisation progressive de pratiques spirituelles holistiques, inspirées le plus souvent de l'hindouisme, du bouddhisme ou du taoïsme, voire de l'animisme. Ce mouvement, cette « religion invisible » pour reprendre l'expression du sociologue Thomas Luckman s'avère de par ses manifestations hétéroclites difficile à cerner. Le sociologue des religions Michael York décrit le New Age comme « *un terme générique qui inclut une grande variété de groupes et d'identités qui sont unis par leur attente d'un changement majeur et universel reposant principalement sur le développement individuel et collectif du potentiel humain* ». Conduisant ainsi chacun à « *élaborer pour lui-même une construction spirituelle strictement personnelle en fonction de ses goûts et de ses préférences* » et à se débarrasser du monopole spirituel des religions attitrées pour se tourner vers une sorte de néo paganisme. Vers « u*ne tendance au bricolage individuel, rassemblant des éléments qui peuvent provenir du champ psychologique, thérapeutique, magique, marginalement scientifique, comme de vieilles notions ésotériques, pour ensuite les reconditionner et les proposer à la consommation individuelle.* » (S.D. Aupers).

De nombreuses critiques s'élèvent contre l'individualisme porté par le New Age et contre sa récupération par le néo-libéralisme (mettre les effets bénéfiques d'une pratique spirituelle au service le la performance). Ainsi, au lieu de favoriser une solidarité souhaitable, le New Age aurait plutôt tendance à isoler un peu plus l'individu et à l'enfermer dans une autonomie radicale qui peut basculer en conspirationnisme. Les algorithmes des réseaux sociaux privilégiant le contact et l'échange avec des gens qui pensent comme vous et qui vous ressemblent.
« *La référence à soi comme mode d'action est un mécanisme général dans sa diversité : il est autant à l'oeuvre dans l'entreprise, la famille et l'école que dans le renouveau religieux, les groupes mystiques ou ésotériques. Partout l'action légitime se réfère à l'expérience, à l'authenticité, la subjectivité, la communication avec soi, qu'il s'agisse de trouver Dieu ou un emploi.* » (A. Ehrenberg)
Les religions constituées voient d'un très mauvais œil l'émergence d'un tel mouvement et ont tendance à mettre en avant les dérives et les dangers de la « *tentation luciférienne* », qui permet de s'affranchir de ses maîtres et s'émanciper de Dieu.

Le monde magique, immatériel régi par l'I.A. met en place de nouveaux dieux que "*l'on priera comme les dieux de l'Antiquité* ». (G. da Empoli)

....

Bibliographie

ABDELOUAHAB Farid : *Voyages imaginaires*, Arthaud 2012.
ABELLIO Raymond : *Approche de la nouvelle gnose*, Gallimard 1981.
ALLEAU René : *La science des symboles*, Payot 1996.
AMADOU Robert : *Les grands médiums*, Denoel 1957. *Illuminisme et contre-illuminisme au XVIIIème siècle*, Carisprit 1989.
AMBELAIN Robert : *Le Martinisme*, éditions Niclaus 1946.
AMIR-MOEZZI Mohammad Ali: *Ali, le secret bien gardé*, CNRS Éditions 2020.
ANATI Emmanuel : *La Religion des Origines*, Hachette 1999.
ANDERS Gunther : *L'obsolescence de l'homme*, Fario 2011.
ANDRÉ Marie-Sophie et BEAUFILS Christophe : *Papus biographie*, Berg International 1995.
ANDRÉA Jean-Valentin : *Les noces chymiques de Christian Rosencreutz*, Unicursal 2018.
ASIMOV Isaac: *L'empire romain*, Les belles lettres 2024.
ATHANASE Saint : *Antoine le Grand père des moines*, Les Éditions du Cerf 1989.
ATLAN Henri : *À tort ou à raison.* Le Seuil 1986.
AUGUSTIN Saint : *La Cité de Dieu*, Gallimard 2003. *Les Confessions,* éditions intégrales 2022
AUROBINDO Shrî : *Savitri,* Institut de recherches évolutives 1996. *Le Yoga des œuvres*, Buchet-Chastel 1972. *La Bhagavad-Gîtâ,* Albin Michel 1970. *Renaissance et karma*, Éditions du Rocher 1983. *Trois Upanishads,* Albin Michel 1972. *Métaphysique et psychologie*, Albin Michel 1988. *La vie divine (*tome 1 & 2), Ashram Trust 2005.
BALL Pamela: *L'essence du Tao,* Pocket 2007.
ASHVAGHOSHA : *Vie de Bouddha,* L'Harmattan 2016.
BARBOUR Ian: *Quand la science rencontre la religion*, Éditions du Rocher 2005.
BARNAVI Élie: *Dieu(x) mode d'emploi*, Tempora 2012.
BARRUEL Augustin : *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Éditions Dechire 2005.
BAYARD Jean-Pierre : *Les Pactes sataniques*, Dervy 1994.
BEAUDOUIN Bernard : *Les Francs-maçons, histoire et rituels*, De Vecchi 2017.
BÉDUMEAU Geneviève, DE L'ESTOILE Arnaud, FONTAINE Bernard et NOLANE Richard : *Les Illuminatis*, J'ai lu 2013.
BERGIER Jacques et PAUWELS Louis : *Le matin des magiciens*, Folio 1972.
BERLING Peter : *Les Enfants du Graal,* Le Livre de Poche 1998.
BERGMAN Rutger: *Humanité, une histoire optimiste*, Seuil 2020.
BERNARD Suzanne et HANSHENG Yan : *La Mythologie chinoise*, Éditions You-Feng 2002.
BIANCHI Ester : *Le Taoïsme, fondement, courants, pratiques*, Hazan 2010.
BIGLINO Mauro : *L'ancien et le nouveau Testament, des livres sans dieu*, Macro Éditions 2018.
BINGEN Hildegarde de : *Livre des Œuvres Divines*, Albin Michel 1982.
BLACK Jonathan : *L'histoire secrète du monde*, J'ai lu 2009.
BLAVATSKI Helena : *La Doctrine secrète*, Éditions Adyar 1994. *Isis dévoilé*, Éditions Adyar 1992. *La clef de la théosophie*, Éditions Adyar 2000.
BLOCH Marc: *Les rois thaumaturges*,Gallimard 1983
BLOOM Howard : L*e principe de Lucifer* (tome 1 & 2) Le jardin des Livres 2001 & 2003.
BOHM David : *La plénitude de l'univers*, Éditions du Rocher 1987.
BÖHME Jacob : *Cahiers de l'hermétisme*, Albin Michel 1995.
BORGES Jorge Luis: *Le livre des êtres imaginaires*, Gallimard 1987.
BOSSI Laura: *Histoire naturelle de l'âme*, PUF 2003.
BOTTÉRO Jean : *Naissance de Dieu*, Gallimard 1992. *L'épopée de Gilgamesh Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, Gallimard 1992.
BOTTÉRO Jean & KRAMER Samuel Noah : *Lorsque les dieux faisaient l'homme,* Gallimard 1989.
BROSSE jacques : *Les Maîtres spirituels*, Larousse 1998. *La mythologie des arbres*, Payot 1993. *Les Maîtres Zen*, Albin Michel 2001.
BROWN Peter: *Vie de saint Augustin*, Seuil 2001.

BRUNE François et CHAUVIN Rémy : *En direct de l'Au-delà*, Robert Laffont 1993.
BRUNO Giordano : *L'infini, l'univers et les mondes,* Berg Éditions 2015.
BUCAILLE Maurice : *La Bible, le Coran et la science*, Seghers 1976.
BUDDHAGOSHA : *Les chemins de la pureté*, Fayard 2002.
BURK Edmund: *Recherche philosophique sur l'origine du sublime et du beau.* Vrin 2009.
BURKERT Walter : *Les cultes à mystères dans l'Antiquité*, Les belles lettres 2014.
CADDY Eleen & Peter: *Les jardins de Findhorn,* Collection Findhorn 2008.
CAILLOIS Roger: *L'homme et le sacré,* Folio 1988.
CAMPBELL Joseph : *Le Héros aux 1001 visages*, Éditions Oxus 2010. *Puissance du mythe,* Éditions Oxus 2017.
CAPRA Fritjof : *Le Tao de la physique*, Sand 1985.
CARRIERE Jean-Claude: *Croyance,* Odile Jacob 2015.
CARROL Sean : *Le grand Tout*, Quanto 2018.
CAUVIN Jacques: *Naissance des des divinités, naissance de l'agriculture*. Flammarion 1997
CASARIL Guy : *Rabi Siméon Bar Yochaï et la Cabbale*, Éditions du Seuil 1961.
CASTANEDA Carlos : *L'herbe du diable et la petit fumée*,10-18 2012. *L'Art de rêver*, Pocket 2001.
CERMINARA Gina : *De nombreuses demeures*, Adyar 1996.
CHABBI Jacqueline : *Les trois piliers de l'islam*, Le Seuil 2016.
CHALIAND Gérard : *Le Temps des héros, récits épiques de l'humanité*, Robert Laffont 2014.
CHAMPOUGNY-ODDOUX Christine : *Femme et Déesse tout simplement*, Éditions Le Souffle d'Or 2008.
CHANDRAKIRTI : *L'Entrée au Milieu, La Philosophie bouddhique de la Vacuité*. Éditions Dharma 1985.
CHARBONNIER Jean-Jacques : *Les 7 bonnes raisons pour croire en l'au-delà*, J'ai lu 2014.
CHARLIER Philippe: *Autopsie des fantômes, une histoire du surnaturel*, Tallandier 2021.
CHENG Anne : *Histoire de la pensée chinoise*, Seuil 1997.
CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain : *Dictionnaire des symboles,* Seghers 1973.
CHOLLET Mona: *Sorcières*, La Découverte 2018
CHOPRA Deepak : *Dieu, une histoire de la révélation*, J'ai lu 2013.
CHOPRA Deepak et MLODINOW Leonard : *Qui détient les clés de l'univers* ? InterEditions 2012.
CHUNG Tsai Chih : *Lao Tseu le silence du sage*, Carthame éditions 1989. *Tchouang Tseu le chant de l'univers*, Carthame éditions 1989, *Les Contes de l'étrange*, Éditions You Feng 2007.
CLINE Eric H. : *1177 avant JC Le jour où la civilisation s'est effondrée*, La découverte 2016
CLOTTES jean et LEWIS-WILLAMS David : *Les Chamanes de la Préhistoire*, Le Seuil 1996.
COHEN Claudine : *La Femme des Origines*, Belin-Herscher 2003.
COLLIN DE PLANCY Jacques Auguste Simon : *Dictionnaire infernal*, Slatkine 1993.
COMTE-SPONVILLE André: *Dictionnaire philosophique*, PUF 2001.
COPPO Piero : *Les guérisseurs de la folie*, Synthélabo 1998.
CORBIN Henri : *L'Imam caché*, L'herne 2003*. Histoire de la philosophie islamique*, Gallimard 1986. *Corps spirituels et terre céleste*, Buchet-Chastel 1977.
COOMARASWAMY Ananda : L*a Danse de Shiva*, L'Harmattan 2000.
DANIELOU Alain : *La fantaisie des dieux et l'aventure humaine*, Éditions du Rocher 1985. *Mythes et dieux de l'Inde*, Flammarion 1994. *Shiva et Dionysos, la religion de la nature et de l'Eros*, Fayard 1979.
DANTE : *La Divine Comédie*, Garnier Flammarion 2010.
DARCHEVILLE Patrick : *Druides ou moines ?,* Trédaniel 1995.
DAVID-NEEL Alexandra : *Mystiques et magiciens du Tibet,* Plon 1929.
DAVID-NEEL alexandra et lama YONGDEN : *La connaissance transcendante*, Éditions Adyar 1977.
DAVIES Paul: *L'esprit de Dieu*, *Éditions du Rocher* 1995.
DAWKINS Richard: *Le gène égoïste,* Laura Ovion 2003.

DE GAÏTA Stanislas : *Essais de Sciences Maudites, La clef de la Magie Noire*, Éditions Maçonniques de France 2017.
DE LA COLOMBIÈRE Claude : *Écrits spirituels*, Christus 1962
DELUMEAU Jean : *Histoire de la peur en Occident*, Fayard 2003. *Une histoire du Paradis* (tome 1, 2 & 3), 1992, 1995 & 2000. *Le péché et la peur*, Fayard 1983. *Des religions et des hommes*, Le Livre de poche 1999.
DEMOULE Jean-Pierre : *Où sont passés les Indo-Européens ?* Le Seuil 2016.
DENIS Léon : *Après la mort*, Éditions Philman 2001.
DENYS L'ARÉOPAGITE : *Le traité des hiérarchies célestes*, L'Arbre d'Or 2006.
DESCAMPS Marc-Alain : *Histoire des idées des hommes sur Dieu*, Éditions de La Hutte 2012.
DESHIMARU Taisen : *Le Bol et le bâton, 120 contes zen*, Albin Michel 1986.
DE SMET Marc : *La Porte oubliée, du bon sens dans la quête de sens*, Albin Michel 1993.
D'ESPAGNAT Bernard: *Le réel dévoilé*, Fayard 2004.
DETIENNE Marcel : *L'Écriture d'Orphée*, Gallimard 1989. *L'invention de la Mythologie*, Gallimard 1981.
DETOEUF Marie-Simone : *La Danse de l'Univers*, CLACS 1986.
D'HUY Julien: *L'aube des mythes,* La Découverte 2023.
DIAMOND Jared : *Effondrement*, Gallimard 2006. *Le monde jusqu'à hier*, Gallimard 2013.
DIOGÈNE LAERCE : *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres* (Tomes 1 & 2) Flammarion 1965.
DOGEN Maître : *Enseignements*, Sully 2012.
DORTIER Jean-François: *L'homme, cet étrange animal,* Éditions Sciences Humaines 2004.
DREWERMANN Eugen : *Psychanalyse et Exégèse* (tomes 1 & 2), Seuil 2001. *Les fonctionnaires de Dieu*, Albin Michel 1995. *Le testament d'un hérétique ou la dernière prière de Giordano Bruno*, Albin Michel 1994.
DUBY Jacques : A*n 1000, an 2000, sur la trace de nos peurs*, Textuel 1995.
DUCHESNE-GUILLEMIN Jacques : *Zoroastre*, Robert Laffont 1975.
DUMEZIL Bruno: *Les Barbares*, Quadrige 2016.
DUMEZIL Georges : *Mythes et Épopées* (Livre I, II, & III), Gallimard 1995. *Mythes et Dieux des Germains*, PUF 1939. *Les dieux souverains des Indo-Européens,* Gallimard 1977.
DUPRAT Guillaume: *L'autre monde, une histoire illustrée de l'au-delà*, Seuil 2016.
DUQUESNE Jacques : *Le Diable*, Plon 2009. *Le Dieu de Jésus*, Grasset 1997.
DUTERROIR Jean: *Croyances et sorcelleries en Pays de Caux*, Société cauchoise de Presse 2001.
DUTHEIL Régis : *L'homme superlumineux*, Sand 2003.
ECKHART Maître : *Œuvres*, Gallimard 1996.
ECO Umberto : *Histoire de la Beauté, Histoire de la Laideur*, Flammarion 2004 et 2007. *La recherche de la langue parfaite*, Seuil 1993.
EHRENBERG Alain: *Le culte de la performance,* Éditions Pluriel 1995.
EHRMANN Bart: *La construction de Jésus*, H&O 2010.
EINSTEIN Albert: *Comment je vois le monde,* Flammarion 1995.
EISENBERG Josy : *La femme au temps de la Bible*, Stock 1993.
EISENBERG Josy et ABECASSIS Armand : *À Bible ouverte* (tomes 1, 2 & 3) Albin Michel 1991, 1992 & 1993.
ELIADE Mircéa : *Le Chamanisme et les techniques archaïque de l'extase,* Payot 1975. *Aspect du mythe*, Gallimard 1963. *Histoires des croyances et des idées religieuses* (Tomes 1, 2 & 3) Payot 1976, 1978 & 1983. *Patanjali et le yoga*, Éditions du seuil 1962. *Le mythe de l'éternel retour*, Gallimard 1949.
EHRMAN Bart: *La construction de Jésus*, H&O éditions 2010.
ELKIN A.P. : *Les chamans aborigènes*, Éditions du Rocher 1998.
EMOTO Masaru: *L'eau, mémoire des nos émotions*, Guy Trédaniel 2006.

ENCAUSSE Philippe : *Le Maître Philippe de Lyon, thaumaturge et homme de Dieu*, La diffusion scientifique 1954.
EVOLA Julius: *Le Yoga tantrique,* Fayard 1971.
FAÏK-NZUJI Clémentine : *La Puissance du sacré : l'homme, la nature et l'art en Afrique noire*, Maisonneuve & Larose 1993.
FAIVRE Antoine : *L'ésotérisme au XVIIIème siècle*, Seghers 1973. *Philosophie de la Nature*, Albin Michel 1996. *Louis-Claude de Saint Martin*, Revue de l'histoire des religions 1977.
FOUCART Paul: *Les Mystères d'Éleusis*, Pardès, Puiseaux 1992.
FRAVET-SAADA Jeanne: *Les mots, la mort, les sorts*, Gallimard 1997.
FRAZER Sir James : *Le Rameau d'or,* (Tome 1, 2, 3 & 4) Robert Laffont 1998.
FREUD Sigmund : *Moïse et le monothéisme*, Gallimard 1993. *Totem et Tabou*, PUF 2015.
FULCANELLI : *Le Mystère des Cathédrales,* Éditions Pauvert 1979.
GALOR Oded: *Le voyage de l'humanité*, Denoël 2022.
GAUCHET Marcel: *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion.* Gallimard 1985.
GENESTE Bruno & SANDA PAUL : *Révélations sur la magie et la sagesse des druides*, Éditions Trajectoire 2021.
GÉRARDIN Lucien : *Le Mystère des Nombres*, Éditions Dangles 1985.
GHEORGHIU Virgil : *La vie de Mahomet*, Robert Laffont 1974.
GIBRAN Khalil : *Le Prophète,* Albin Michel 1990.
GINZBURG Carlo : *Le sabbat des sorcières*, Gallimard 1992.
GIORGI Rosa : *Anges et Démons*, Hazan 2004.
GIRARD René : *La violence et le sacré*, *La voix méconnue du Réel, une théorie des mythes archaïques et modernes*, Grasset 2002. *Les origines de la culture,* Desclée de Brouwer 2004.
GOBRY Ivan : *Pythagore ou la naissance de la philosophie*, Seghers 1973.
GOETHE Johann Wolfgang von : *Faust,* Flammarion 1998.
GOODY Jack: *Le vol de l'histoire,* Gallimard 2010.
GOSWANI Amit : *The self Aware Universe*, Paperback 1995. *Comment l'activisme quantique peut sauver l'humanité*, Ada Éditions 2013.
GOVINDA Anagarika : *Les fondements de la mystique tibétaine,* Albin Michel 2001
GOWLER David : *Petite histoire de la recherche du Jésus de l'histoire*. Cerf 2009.
GRAEBER David & WENGROW David : *Au commencement était…* Les Liens qui Libèrent 2021.
GREBER Johannes : *Le Livre Mystérieux de l'Au-delà*, Le jardin des Livres 2005.
GREENE Brian : *L'univers élégant*, Robert Laffont 2000.
GRIMAL Pierre: *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, PUF 1951
GROUSSET René : *Sur les traces du Bouddha*, L'asiathèque 1991.
GROSS Louis : *Formes et Nombres sacrés*, Diffusion rosicrucienne 2004.
GUÉNON René : *Orient et Occident,* Guy Trédaniel 1993. *Formes Traditionnelles*, Gallimard 1970. *Le Roi du Monde*, Gallimard 1958. *L'erreur spirite*, Éditions Traditionnelles 1971.
GUAÏTA Stanislas de : *Essai de sciences maudites*, Éditions Maçonniques de France 2017.
GUILAINE Jean : *La seconde naissance de l'homme,* Odile Jacob 2014.
GUILAINE Jean & ZAMMIT Jean : *Le sentier de la guerre*, Seuil 2001.
GUILHOU Nadine & PEYRÉ Janice : La mythologue égyptienne, Hachette 2005.
GUIRAND Félix : *Mythologie générale*, Larousse 2004.
HADA-LEBEL Mireille : *Hillel, un sage au temps de Jésus*, Albin Michel 2005.
HAEHL Alfred : *Vie et paroles de Maître Philippe*, Dervy 1990.
HANH Thich Nhat : *La plénitude de l'Instant*, Éditions Dangles 1998. *Un Lotus s'épanouit*, *Manuel de méditation guidée*, Éditions Dzambala 1998. *La Vision Profonde,* Albin Michel 1995.
HANCKOCK Graham : *L'empreinte des Dieux,* Pygmalion 2007.
HARARI Yuval Noah : *Sapiens*, Albin Michel 2015. *Homo Deus*, Albin Michel 2017.
HAZIEL : *Le Pouvoir des Archanges*, Éditions Bussières 1994. *Les Anges de l'Abîme,* Éditions Buissières 1995.

HEAD Joseph et CRANSTON S.L. : *Le Livre de la réincarnation*, Christian de Bartillat éditeur 1991.
HEARN Lafcadio: *Fantômes du Japon*, Éditions du Rocher 2007.
HEHAKA SAPA : *Les rites secrets des indiens sioux*, Payot 2004.
HERBERT Jean : *L'Enseignement de Ramakrishna*, Albin Michel 1972. *Spiritualité hindoue*, Albin Michel 1972, *La Mythologie hindoue son message*, Albin Michel 1980.
HERMÈS TRIMÉGISTE : *La Table d'Émeraude*, Les Belles Lettres 2002.
HÉSIODE : L*es Travaux et les Jours*, Gallimard 2001.
HILMI Ahmet : *Awakaned dreams*. Threshold Books 1993.
HOMÈRE : *L'Iliade*, Gallimard 1975. *L'Odyssée*, Gallimard 1975.
HOUEI-NENG : *Discours et sermons*, Albin Michel 1972.
HULIN Michel : *Shankara et la non-dualité*, Fayard 2001. *La face cachée du temps*, Fayard 1985. *Sept récits initiatiques tirés du yoga Vâsistha*, Berg International 2015.
HUME Robert Ernest: *Les Upanishads* , Altess 1999.
HUSTON Nancy: *L'espèce fabulatrice*, Actes Sud 2008.
HUTIN Serge : *Histoire des Rose-Croix,* Le courrier du Livre 1971.
HUXLEY Aldous : *La philosophie éternelle*, Plon 1948. *Dieu et moi*, Seuil 1994. *Le Ciel et l'Enfer*, Édition du Rocher 1999. *Les portes de la perception*, 10-18 2001.
ILLIFE John : *Les Africains, histoire d'un continent*, Champs histoire 2009.
IMBERT Charles : *Les origines souterraines de la Franc-Maçonnerie*, Éditions Véga 2009. *Les cultes à mystères*, Éclosion 2018. *De quoi Dieu est-il?* Éclosion 2019.
INOUÉ Yasushi : *Confucius*, Stock 1992.
INTROVIGNE Massimo : *Le New Age, des origines à nos jours*, Dervy 2005.
JAVARY Cyrille J.-D. : *La souplesse du Dragon*, Albin Michel 2014.
JERPHAGNON Lucien: *Histoire de la pensée,* Talllandier 2009*, Les dieux ne sont jamais loin,* Désclée de Brouwer 2003.
JONGBLOED Dominique : *Civilisations antédiluviennes,* ABM Éditions 2007.
JOSSET Patrick: *Le sommeil et le rêve en Égypte et Mésopotamie antiques,* Josset éditions 2002
JOURDAN Jean-Pierre : *Le Grand Secret*, Michel Lafon 2021.
JOVANOVIC Pierre : *Enquête sur l'existence des Anges gardiens*, Le jardin des Livres 2002.
JOVANOVIC Pierre et BRUYANT Anne-Marie : *Enoch Dialogues avec Dieu et les Anges*, Le jardin des Livres 2004.
JUNG Carl-Gustav : *Ma vie,* Gallimard 2001. *Le Livre Rouge*, L'iconoclaste 2009. *Psychologie et Alchimie*, Albin Michel 1985. *Sur l'interprétation des rêves*, Albin Michel 1998. *Sept sermons aux morts,* L'Herne 2006
KHALDOUN Ibn : *Le Livre des exemples*, La Pléïade 2012.
KALTENMARK Max : *Lao Tseu et le Taoïsme*, Robert Laffont, 1974.
KARDEC Allan : *Le Livre des esprits*, J'ai lu 2005.
K. DICK Philip : *Le maître du haut-château*, J'ai lu 2013.
KENYON Douglas J. *Histoires interdites*, Cristal 2006.
KINGSLEY Peter: *Empédocle et la tradition pythagoricienne*, Les Belles Lettres 1995.
KNIGHT Christopher et LOMAS Robert : *La clé d'Hiram*, J'ai lu 2005.
KOECHLIN DE BIZEMONT Dorothée : *L'univers d'Edgar Cayce* (tomes 1, 2 & 3), Robert Laffont 1992.
KOLBERT Elizabeth : *La 6ème extinction*, Vulbert 2015.
KRAMER Samuel Noah: *L'histoire commence à Sumer*, Arthaud 1986.
KRETZSCHMAR Ute : *2012, L'Ascension de la Terre dans la 5ème Dimension,* Indigo 2011.
KRIPAL Jeffrey : *Mutants & Mystics*, University of Chicago Press 2015.
KRISHNAMURTI Jiddu : *Commentaires sur la vie*, Buchet-Chastel 1973. *Le livre de la méditation et de la vie*, Stock 1997. *L'éveil de l'intelligence*, Stock 2011.
KRISHNAMURTI Jiddu & BOHM David : *Le temps aboli*, Presse du Chatelet 2019.
KRIYANANDA Goswani : *Les Purana, Mythes de la création*, CKYF Éditions 2009.

KRYEON : *La Graduation du Temps*, Ariane 1999. *Partenaires avec le Divin*, Ariane 1998.
KÜBLER-ROSS Elisabeth : Le*s derniers instants de la vie*, Labor et Fides 1989.
KUHN Thomas S. : *Structures des révolutions scientifiques*, Flammarion 2008.
KUNG Hans : *Le Christianisme, ce qu'il en est et ce qu'il est devenu dans l'histoire*, Seuil 1999. *Credo*, Seuil 1996.
LABARRIÈRE Dominique : *Sociétés secrètes, mythes, fantasmes, impostures*. Pygmalion. 2017.
LACARRIÈRE Jacques : *Au cœur des mythologie*, Gallimard 1984, *Les Gnostiques*, Gallimard 1973. *Les Évangiles des quenouilles*, Albin Michel 1999. *Les hommes ivres de Dieu*, Fayard 1975.
LAMBERT Yves: *La naissance des religions.* Armand Colin 2007.
LAFFON Martine & Caroline: *Médecines d'ailleurs,* La marinière 2002.
LAZLO Erwin : *Science et champs akashiques*, Ariane 2005.
LEADBEATER Charles: *Rites mystiques antiques*, Aida 2009.
LEAKY Richard : *La sixième extinction*, Flammarion 1997.
LECOUTEUX Claude: *Fées, sorcières et loups-garous au Moyen-Âge*, Imago 2012.
LE GOFF Jacques : *Saint François d'Assise*, Éditions Noësis 1997.
LE QUELLEC Jean-Loïc: *La Caverne originelle, Art, mythes et premières humanités*, La Découverte 2022. *Arts rupestres et mythologiques en Afrique,* Flammarion 2004.
LENOIR Frédéric : *Comment jésus est devenu Dieu*, Fayard 2010. *La Rencontre du bouddhisme et de l'Occident*, Fayard 1999.
LEROI-GOURHAN André: *L'homme et la matière*, Albin Michel 1971.
LEVÊQUE Pierre : *Introduction aux premières religions*, Le Livre de Poche 1997.
LÉVY-BRUHL Lucien: *La mythologie primitive*, PUF 1963.
LÉVY Maurice: *Lovecraft,* 10-18 1972.
LEWIS Harvey Spencer : *Les doctrines secrètes de Jésus,* Diffusion Rosicrucienne 1991.
LOVECRAFT Howard Philip: *Dans l'abîme du temps*, Gallimard 2000.
MAALOUF Amin : *Le jardin des Lumières*, Livre de Poche 2001.
MAFFESOLI Michel: *L'ombre de Dionysos,* CNRS éditions 1982.
MAIMONIDE: *Guide des égarés,* Maisonneuve et Larose 1970.
MAITRE PHILIPPE DE LYON : *Propos* commentés par Sri SEVANANDA. Capriscrit 1984.
MALHERBE Michel : *Les religions de l'humanité*, Criterion 2004.
MALLASZ Gitta : *Dialogues avec l'Ange*, Aubier 1994.
MALLINSON James & SINGLETON Mark: *Les racines du Yoga,* Éditions Almora 2020.
MALRAUX André: *Les Voix du Silence,* Gallimard 1951. *La métamorphose des dieux: 1- Le Surnaturel, 2-L'Irréel, 3-l'intemporel.* Gallimard 1957;
MANDORLA Jacques : *ABC du magnétisme*, Grancher 1988.
MARC-AURÈLE : *Pensée pour moi-même*, suivies du *manuel d'Épictète*. Garnier-Flammarion, 1992.
MARCINIAK Barbara : *Familles de Lumière*, Ariane 1999.
MARKALE Jean : *La femme celte*, Payot 2001, *Le druidisme*, Payot 1985. *Druides et Chamanes*, Pygmalion 2005.
MARTINÈS DE PASQUALLY Joachim : *Traité de réintégration des êtres*, Éditions traditionnelles 1988.
MESLIN Michel: *Des mythes fondateurs pour notre humanité,* Éditions Complexe 2006.
MESSADIÉ Gérald : *40 siècles d'ésotérisme*, Presses du Châtelet 2006.
MÉTRAUX Alfred : *Les Incas*, Seuil. 1983.
MEUNIER Mario : *Apollonus de Tyane*, Robert Laffont 1974.
MINOIS Georges : *Histoire du rire et de la dérision*, Fayard 2000.
MISRAKI Paul : *L'expérience de l'Après Vie*, Robert Laffont 1974.
MOISSET Jean : *ABC des Coïncidences mystérieuses*, Grancher 1996.
MOLANUS : *Le traite des saintes images*, Éditions du Cerf 1996.
MOODY Raymond : *La vie après la vie*, Robert Laffont 1977.
MORDILLAT Gérard et PRIEUR Jérôme : *Jésus contre jésus*, Le Seuil 1999.

MOREL Robert et WALTER Suzanne : *Le Dictionnaire des superstitions*, Éditions Robert Morel 1967.
MORSE Melvin : *La divine connexion*, Le jardin des Livres 2004.
MOZZANI Éloïze : *Le Livre des superstitions*, Robert Laffont 1995. *Légendes et Mystères des régions de France*, Robert Laffont 2014.
MUCHEMBLED Robert : *Une histoire du diable*, Le Seuil 2002.
MULLER Max : *Mythologies comparées,* Robert Laffont 2002.
NAGÂRJUNA : *Traité du milieu*, Le Seuil 1998.
NARBY Jeremy et HUXLEY Francis : *Anthologie du chamanisme*, Albin Michel 2009.
NIEL Fernand: *Les Cathares de Montségur,* Robert Laffont 1973.
NIETZSCHE Friedrich : *Ainsi parlait Zarathoustra*, Flammarion 2006. *Par-delà le bien et le mal*, Gallimard 1987.
OLDENBOURG Zoé : *Le bûcher de Montségur*, Gallimard 1989.
ONFRAY Michel: *Anima*, Albin Michel 2023.
ORCEL Michel: *L'invention de l'Islam*, Perrin 2012
ORTOLI Sven & PHARABOND Jean-Pierre : *Le Cantique des quantiques*, La découverte 1984.
OTTO Walter : *Les dieux de la Grèce*, Payot 1993.
OVIDE : *Les Métamorphoses*, Gallimard 1992.
PAPUS : *Traité élémentaire d'occultisme*, Éditions Buissières 2011. *Traité Méthodique de Magie Pratique*, Dangles 1998.
PARACELSE : *De l'alchimie et de la magie*, PUF 2000.
PASQUIER Anne : *L'Évangile de Marie*, Albin Michel 2000.
PELT Jean-Marie: *Dieu et l'univers*, Fayard 1995.
PENROSE Roger : *Les cycles du temps*, Odile Jacob 2013.
PHILIBERT Myriam : *Mythes d'origines et arts premiers*, Éditions du Rocher 2003.
PIGOTT Stuart : *Prehistoric India*, Penguin books 1950.
PINKOLA-ESTÈS Clarissa : *Femmes qui courent avec les loups*, Grasset 1996.
PLATON : *Oeuvres complètes:* Gallimard, la Pléiade 1943.
PONCELET Claude : *Le chamane intérieur*, Éditions Trépaniez 2016.
POLAN Michael: *Voyage aux confins de l'esprit,* Quanto 2018.
PORETE Marguerite : *Le miroir des âmes simples et anéanties*, Albin Michel 2011.
PRIEUR Jean : *L'Europe des médiums et des initiés*, Perrin 1987. *Les morts ont donné signes de vie*, Éditions Le temps présent 2011.
PROPP Vladimir: *Morphologie du conte,* Le Seuil 2015.
QUÉRÉ France : *Les femmes de l'Évangile*, Albin Michel 1985.
RADIN Dean : *Super pouvoirs Science et Yoga*. InterEditions 2014.
RAHULA WALPOLA : *L'Enseignement de Bouddha d'après les textes les plus anciens,* Seuil 1978.
RAMDÂS Swami : *La présence de Râm*, Albin Michel 1997.
RAJNEESH Otto : *Techniques de méditation,* Le Voyage Intérieur 1992.
RAWSON Philip : *Tantra, le culte indien de l'extase*, Éditions du Seuil 1973.
REDFIELD James : *La Prophétie des Andes*, *La dixième Prophétie*, Robert Laffont 1998.
REINACH Salomon : *Cultes, Mythes et Religions*, Robert Laffont 2000.
REYNAERT François : *La grande histoire du monde*, Fayard 2016.
RICHER Jean: *L'invention du monothéisme,* De Falllois 2002
RIFFARD Pierre A. : *Ésotérisme,* Robert Laffont 1990, *Ésotérismes d'ailleurs*, Robert Laffont 1997.
ROBIN Jean : *Les sociétés secrètes aux rendez-vous de L'Apocalypse*, Guy Trédaniel 2007.
ROHDE Erwin : *Psyché*, *le culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance en l'immortalité*, Tchou 1999.
ROLLAND Romain : *La vie de Ramakrishna*, Robert Laffont 1973.
ROMER John : *La Bible et l'Histoire*, Éditions Vernal/Philippe
ROMER Thomas : *L'invention de Dieu,* Seuil 2017.
ROOB Alexander : *Le musée hermétique, Alchimie & Mystique*, Taschen 1997.

ROUX Julie et BRETON Anne : *Les Cathares*, MSM 2003.
ROVELLI Carlo : *L'ordre du temps*, Flammarion 2018.
RUBINSTEIN Richard E. : *Le jour où Jésus devint Dieu*, La découverte 2004.
RUIZ Don Miguel : *Les quatre accords toltèques,* Éditions Jouvence 2005.
RUFFAT Andrée: *La superstition à travers les âges*, Payot 1977
RÛMI Djalâl ad-Dîn : *150 contes soufis*, Albin Michel 1988. *La religion de l'amour*, Points-sagesse 2011. *Le Livre du Dedans*, Actes Sud 1982. *Le Masvani,* Éditions du Rocher 1991.
SADIN Éric : *L'intelligence artificielle ou l'enjeu du siècle*, Éditions l'échappée 2018.
SAINT ANDRÉ Alix de : *Archives des anges*, Folio 1998.
SAINT MARTIN Louis-Claude de : *Le Crocodile ou la guerre du bien et du mal*, Triades Éditions 1979. *Maximes et Pensées*, Éditions André Silvaire 1963.
SAINT-YVES D'ALVEYDRE : *Les Clefs de l'Orient*, Édité par « Les Amis de Saint-Yves.
SALIOU Catherine; *le Proche Orient,* Belin 2020
SANCHEZ Pascal : *La Rationalité des croyances magiques*, Droz 2007.
SAMOSATE Lucien de : *Œuvres complètes*, Collection Bouquins 2015.
SATPREM : *La tragédie de la Terre, de Sophocle à Sri Aurobindo*. Robert Laffont 1996.
SCHMIDT Joël : *Mythes et mythologies*. Larousse. 1996.
SCHWALLER DE LUBICZ Isha : *L'ouverture du Chemin*, La Table d'Émeraude 1985. *La Lumière du Chemin*, La Table d'Émeraude 1984. *Er Bak Pois-chiche*, Flammarion 1993. *Er Bak disciple*, Flammarion 1993.
SCHUON Frithjof : *De l'unité transcendante des religions,* L'Harmattan 2014.
SCOPELLO Madeleine : *Les Gnostiques*, Éditions du Cerf 1991.
SCOTT James C. : *Homo Domesticus*. La Découverte 2019.
SEIGNOLLES Claude : *Les Évangiles du Diable*, Robert Laffont 1998.
SÉDIR : *La vie inconnue de Jésus-Christ selon l'enseignement de Maître Philippe*, Le Mercure Dauphinois 2004.
SEN Amartya : *L'idée de justice*, Flammarion 2010.
SERRES Michel: *La légende des Anges,* Flammarion 1993.
SERVIGNE Pablo & WATSON Paul : *Pourquoi tout va s'effondrer*, Les Liens qui Libèrent 2021.
SHAHRUKH Husain : *La Grande Déesse-Mère*, Taschen 2001.
SHAKHARE M. R. : *History and philosophy of Linguyat Religions*, Kamatak University 1978.
SHELDRAKE Rupert : *La mémoire de l'univers*, Éditions du Rocher 2002. *Ces chiens qui attendent leur maitre*, Éditions du Rocher 2001.
SHIBATA Masumi : *Les maitres du zen au Japon*, Robert Laffont 1974.
SHIMON Z'ev ben : *L'Arbre de Vie, introduction à la Cabale*, Édition Le relié 2014.
SHURÉ Édouard : *Les grands Initiés*, Pocket 1983.
SITCHIN Zécharia : *La Fin des Temps*, Macro Éditions 2011. *CosmoGenèse*, Macro Éditions 2012.,
SMITH Huston : *The World's Religions*, 2009.
SOHRAVARDÎ : *L'archange empourpré*, Fayard 1976.
SOURMAIL Jacques : *Initiation à la politique ésotérique*, Editions Auréas 2004.
SOGYAL Rinpoché : *Le Livre tibétain de la Vie et de la Mort*, Éditions de la Table Ronde 1993.
SOUZENELLE Annick de : *Le symbolisme du corps humain*, Albin Michel 2000.
SPALDING Baird T. : *La vie des Maîtres*, J'ai lu 1988. *Ultimes paroles*, Robert Laffont 1985.
SPENCER-LEWIS Harvey : *Les doctrines secrètes de Jésus*, Diffusion Rosicrucienne 1991.
STAUNE Jean : *Notre existence a-t-elle un sens ?* Presses de la Renaissance 2007.
STEINER Rudolph : *Chronique de l'Akasha*, Éditions Anthroposophiques, 1976. *Théosophie*, Triades 1976. *Réincarnation et Karma,* Éditions anthroposophiques 1986. *Le cinquième Évangile*, triades 2012.
STURLUSSON Snorri : *L'Edda, récits de mythologie nordique*, Gallimard 1991.
SUSO Henri : *Sermons*, Éditions du Cerf 1991.
SUZUKI D.T. : *Le non mental selon la pensée zen*. Le courrier du Livre. 1970.

SWEDENBORG Emmanuel : *Les Arcanes célestes*, Adamant Média 2001.
TABARI : *La Chronique* (Tomes 1 & 2), Acte Sud 1983.
TAINTER Joseph A. : *L'effondrement des sociétés complexes*, Le Retour aux Sources 2020.
TANGORE Rabindranâth : *Sâdhanâ,* Albin Michel 2013.
TARDIEU Michel. : *Le Manichéisme,* Que sais-je 1997.
TCH'ENG-EN Wou: *Le singe pèlerin ou le pèlerinage d'Occident,* Payot 1980.
TCHOUANG TSEU : *Aphorismes*, Albin Michel 1986. *L'oeuvre complète,* Unesco 1969.
TEGMARK Max : *Notre univers mathématique*, Dunod 2014.
TOCQUET Robert : *Tout l'occultisme dévoilé*, Amiot-Dumont 1954.
TODD Emmanuel : *Où en sommes-nous ? Une esquisse de l'histoire humaine*, Seuil 2017.
TODESCHINI Giacomo: *Les Marchands et le Temple*, Albin Michel 2017.
TOLLE Eckhart : *Le pouvoir du moment présent*. Ariane Éditions 2000.
TOLLE Eckhart et CHOPRA Deepak : *Être soi dans l'instant présent*, Guy Trédaniel 2016.
TOMBERG Valentin : *Méditations sur les 22 Arcanes Majeurs du Tarot*. Aubier 1984.
TONDRIAU Julien : *L'occultisme*. Éditions Gérard & co.1964.
TRAVERSI Bruno et MERCIER Alexandre: *L'arrière-monde ou l'inconscient neutre*, éditions du Cénacle 2018.
TRINLÉ Anila : *Et si l'erreur était fertile* ? Rabsel Éditions 2017.
TROCMÉ Étienne : *L'Enfance du Christianisme*, Hachette 1999.
TRUNGPA Chögyam : *Shambhala La voie sacrée du guerrier*, Éditions du Seuil 1990.
TRUSCHEL Théo : *La Bible et l'archéologie*, Faton 2020.
TURCAN Robert: *Rome et ses dieux*, Hachette 1998.
VALLET Odon : *Petit lexique des idées fausses sur les religions*, Albin Michel 2002.
VAN CAUWELAERT Didier : Dictionnaire de l'Impossible (tome 1 & 2), Plon 2013, 2015.
VAN EERSEL Patrice : *La source noire*, Grasset 1986.
VAN GENNEP Arnold : *Le folklore français*, Collection Bouquins 1949. *Les rites de passage,* Stock 1924
VAN LYSEBETH André : *Tantra, le culte de la féminité,* Flammarion 1988.
VARENNE Jean : *Le Veda,* Marabout 1967. *L'enseignement secret de la divine Shakti,* Grasset 1995. *Aux sources du Yoga,* dauphin Éditions 2019.
VELIKOSVKY Immanuel: *Mondes en Collision*, Stock 1954.
VERNANT Jean-Pierre : *L'univers, les dieux, les hommes*, Points 2014.
VERNUS P. : Sag*esses de l'Égypte pharaonique*, La Salamandre 2001.
VIGNE Jacques : *Le mariage intérieur en Orient et en Occident*, Albin Michel 2001.
VILLENEUVE Roland : *Dictionnaire du Diable*, Omnibus 1998.
VITRAY-MEYEROVITCH Eva de : *Anthologie du soufisme*, Albin Michel 1995. *Mystique et Poésie en islam, Djalâl-Ud-Din Rumi et l'ordre des derviches tourneurs*, Albin Michel 1972.
VONNEGUT JR Kurt : Abattoir 5
VORAGINE Jacques de : *La Légende Dorée,* La Pléiade Gallimard 2004.
WALSH Neale Donald : *Conversation avec Dieu* (Tomes 1, 2 & 3) Ariane Éditions 1997, 1998 & 1999.
WIER Jean : *Cinq livres de l'imposture et de la tromperie du diable, des enchantements et des sorcelleries*, Jérôme Million Édition 2021.
WILBER Ken : *Une brève histoire de tout*, Éditions de Mortagne 2019. *Méditation intégrale*, Almora Éditions 2022.
WILLETS Ronald Frederick : *Civilisation of ancient Crete*, UCP 1977.
YVANOFF Xavier : *Mythes sur l'origine de l'homme*. Éditions errance. 1998.
YOGANANDA Paramahansa : *Bonheur et Sagesse*, Infini Découverte 2016. *Autobiographie d'un Yogi,* Self-Realization Fellowship 2012.
XUAN THUAN Trihn: *Le chaos et l'harmonie,* Fayard 1988.
ZIMMER Heinrich : *Le roi et le cadavre*, Fayard 1972.

LIVRES COLLECTIFS
Anges et esprits médiateurs, Dervy 2004.
L'Ange du bizarre, catalogue de l'exposition Musée d'Orsay 2013.
La conversion de Paul, Desclée de Brouwer 2001.
Le Coran des historiens, sous la direction de Mohammad Ali-Moezzi & Guillaume Dye, Les Éditions du cerf 2019.
Dieu dans la religion, dans la science, dans l'écologie, dans la musique, dans les traditions, dans la psychologie, dans la philosophie, Diffusion rosicrucienne 2008.
Enfers et fantômes d'Asie : catalogue de l'exposition, Musée du quai Branly, 2018.
La fabrique des images, sous la direction de Philippe DESCOLA : catalogue de l'exposition, Musée du quai Branly, 2010.
Génies, Anges et Démons : Sources Orientales CNRS. Éditions du seuil 1971.
Histoire naturelle du monde surnaturel, Éditions Hors Collection 2001.
Histoire des femmes en Occident, sous la direction de Georges DUBY et Michèle PERROT, Plon 1991.
L'homme est ses symboles, conçu et réalisé par C.G. JUNG. Robert Laffont 1992.
Les Illuminatis, J'ai Lu 2013.
Le Livre des sagesses, sous la direction de Frédéric LENOIR et Ysé TARDAN-MASQUELLIER, Bayard 2002.
Mondes Anciens: La Mésopotamie, sous la direction de Jerome CORNETTE, Belin 2017
Mondes Anciens: le Proche Orient, sous la direction de Jérôme CORNETTTE, Belin 2020
Les malheurs du temps, sous la direction de Jean DELUMEAU & Yves LEQUIN, Larousse 1987.
La mort et ses au-delà, sous la direction de Maurice GODELIER., CNRS Éditions 2014.
Migrations divines, catalogue exposition MUCEM, 2016.
La Naissance du Monde : Sources Orientales CNRS, Éditions du Seuil 1959.
Les présocratiques sous la direction de jean-Paul DUMONT: Gallimard 1991.
Paroles de sagesses éternelles. Albin Michel, 1999.
Pourquoi moi? Le hasard dans tous ses états, Belin 2021.
Les Présocratiques, La Pléiade Gallimard 1986.
Prophètes et prophétisme, sous la direction d'André VAUCHEZ, Le Seuil 2012.
La société qui vient, sous la direction de Didier Fasin, Le Seuil 2022.
Sorcières et Sorcellerie, sous la direction de Christine PLANTÉ, PUL 2002.
Spiritualités et mondialisation, Dervy 2004
Voyages aux pays de nulle part, Robert Laffont 1990.

TEXTES SACRÉS
L'Apocalypse de Jean, Traduction et notes de Claude TRESMONTANT, François-Xavier Guibert 1984.
Les Apocryphes, La Pléiade Gallimard 2005.
L'Avesta, le livre sublime de Zarathoustra, Albin Michel 2011.
La Bhagavad Gîtâ : Fayard 1972.
Bardo Thodol Le livre tibétain des morts. Albin Michel 1981.
Le Coran (traduction Malek CHEBEL) Fayard 2009
Les enseignements de Bouddha, contes de paraboles. Sully 1999.
Les entretiens de Confucius, Traduit et présenté par Anne CHENG, le Seuil 1981.
L'épopée de Gilgamesh, Albin Michel 2015.
L'Évangile de Jean, traduit et commenté par Jean-Yves LELOUP, Albin Michel 1989.
L'Évangile de Judas, Flammarion 2008.
L'Évangile de Thomas, Albin Michel 1986.
Évangiles apocryphes, réunis et présentés par Franc QUÉRÉ, le Seuil 1983.
The five Gospels, what did Jésus really say ? JESUS SEMINAR, Scribner 1996.

Les fleurs de Bouddha, Une anthologie du bouddhisme, Textes choisis et présentés par Pierre CRÉPON, Albin Michel 1991.
Le Livre d'Enoch, Awesomebook 2019.
Le Livre des morts des anciens Égyptiens, Dervy 1987.
Les Grands Classiques de l'Inde : La Bhagavad-Gîtâ, Le Nectar de la dévotion, Le Livre de Krsna, Le Srimad Bhâgavatam chant I, II, III & IV, Éditions Bhaktivendanta 1982
Le Mahâbhârata, Flammarion 1985.
Les manuscrits de la mer morte révélés, Fayard 2008.
La Sainte Bible, version établie par les moines de Maredsous, Le Grand Livre du Mois 1992.
Sept Upanishads, Seuil 1981.
Sermons du Bouddha, Éditions du Cerf 1987.
Le Taoïsme : Tao-Te-King, traduit par Liou Kia HWAY, Gallimard 1967.
Textes ougaritiques, Le Cerf 1974.
Textes sacrés d'Afrique Noire, présentés par Germaine DIETERLEN, Gallimard 1965.
Textes sacrés et textes profanes de l'ancienne Égypte, Gallimard 1984.
Tripuràhasya, la doctrine secrète de la Déesse Tripura, traduction et notes de Michel HULIN, Fayard 1979.
Le Vrai Classique du vide parfait par Lie-Tseu, Unesco 1961
Le Zohar, Le Seuil 2011.